ATTI

DEL

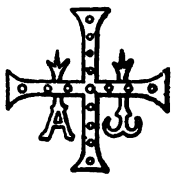
II° CONGRESSO INTERNAZIONALE

DI

ARCHEOLOGIA CRISTIANA

TENUTO IN ROMA NELL'APRILE 1900

DISSERTAZIONI LETTE O PRESENTATE

E RESOCONTO DI TUTTE LE SEDUTE

ROMA
LIBRERIA SPITHÖVER
1902

però al solo resoconto scientifico tolto dai verbali delle adunanze con i rinvii alle dissertazioni stampate.

Quanto alle feste tenute in onore dei congressisti, esse furono descritte largamente nel Bullettino ufficiale [1] e negli stessi giornali quotidiani, e quindi non si è creduto necessario di ripeterne la descrizione. Ma tali feste rimarranno profondamente scolpite nella memoria e nel cuore di tutti coloro i quali presero parte a quel solenne convegno dei cultori di archeologia cristiana che Roma nobilmente accolse entro le sue classiche mura ed all'ombra dei suoi santuarî.

E di quelle feste due furono indimenticabili, quella delle catacombe nel mattino del 24 aprile 1900 e l'altra al Laterano nella sera del giorno stesso.

Nelle cripte della via Ardeatina, presso le tombe dei martiri dei primi secoli assistemmo ad uno spettacolo solenne con la commovente unione della liturgia greca alla latina; e la comune preghiera che da quei sacri recessi si sollevò a Dio negli svariati linguaggi dei Congressisti, anche di confessioni diverse, ci ricordò i primi fedeli da un cuor solo e da un'anima sola.

Nelle sale grandiose del patriarchio lateranense vagamente illuminate presso l'insigne museo cristiano, ove per benevola concessione del Pontefice ci adunammo la sera reduci dalle catacombe, il nostro pensiero volò dall'èra dei martiri a Costantino, al grande Leone, a Gregorio, a Carlomagno. Nove secoli di storia ci passarono innanzi, tutto il mondo dei nostri studi ci apparve vivo e parlante in un sol giorno!

Il Congresso di Roma fu degna continuazione del primo tanto bene inaugurato a Spalato nel 1894; e da tutto ciò è lecito trarre i più lieti auspicii per il terzo convegno dell'archeologia cristiana già intimato a Cartagine per il 1904, ove facciamo voti che quanti fummo in Spalato e in Roma possiamo nuovamente accomunare i pensieri e gli affetti nella fraterna unità della scienza.

Roma il giorno di S. Damaso, 11 Decembre 1902.

[1] *Conventus alter de archaeologia christiana Romae habendus. Commentarius authenticus.* Luglio 1900, n.° 6.

COMITATO ORGANIZZATORE

DEL II° CONGRESSO INTERNAZIONALE DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA

tenuto in Roma dal 17 al 25 aprile 1900

Sua Em. Rm̃a il Cardinal LUCIDO MARIA PAROCCHI,
Vice-Cancelliere di S. R. C. *Protettore del Congresso.*

Presidente: Rev. Mons. DUCHESNE LUIGI.
Membri: Rev. Prof. P. BONAVENIA GIUSEPPE S. J.
— Mons. CROSTAROSA PIETRO.
— Mons. DE WAAL ANTONIO.
— Mons. FARABULINI DAVID.
— Rev. P. GRISAR ARTMANNO S. J.
— Sig. Prof. Cav. GATTI GIUSEPPE.
— Sig. Prof. KANZLER Barone RODOLFO.
— Sig. Prof. Comm. MARUCCHI ORAZIO.
— Sig. Prof. PROFUMO ATTILIO.
— Mons. Prof. STORNAIOLO COSIMO.
— Mons. WILPERT GIUSEPPE.
Segretario: Sig. BEVIGNANI AUGUSTO.

ΙΧΘΥΣ.

Dans une dissertation bien connue de ceux qui s'intéressent aux antiquités chrétiennes, l'inoubliable G. B. de Rossi a exposé les résultats de son étude approfondie des monuments épigraphiques et sphragistiques caractérisés par la présence du mot ἰχθύς ou par l'image du Poisson mystique. Parmi les inscriptions chrétiennes découvertes à Rome onze cents portent des dates comprises entre le 4[e] et le 5[e] siècles; dans ce nombre relativement élevé, il ne s'en trouve aucune ornée du symbole pisciforme; celles, en petit nombre, qui en sont ornées n'offrent, par contre, aucune date; d'où l'on conclut que les Fidèles l'avaient laissé tomber en désuétude dès le 4[e] siècle. Quant à fixer, même approximativement, l'époque de sa première apparition, l'illustre archéologue y a renoncé dans des termes formels que je reproduis textuellement parce qu'ils me fournissent la meilleure introduction à mon propre travail; le lecteur aura peut-être même l'illusion de se figurer, jusqu'à un certain point, que le langage du Maître, mis sous forme épistolaire à la 2[e] personne, s'adresse directement à lui-même [1]: « Neque enim illud a me expectes, ut aetatem, qua primum inventum hujuscemodi symbolum et christianis adhibitum monumentis fuit, accurate definiam atque demonstrem. Huic quaestioni lucem vix ullam monumenta conferunt, quippe quorum ante saeculum a Christo tertium satis certa et perspicua dignoscendae aetatis indicia nondum assequi potui. Interroganda itaque magna veterum Patrum scriptorumque volumina, eorum exquirendae sententiae, ac sibyllinae praesertim acrostichidis aetas definienda; unde constare certo possit, utrum sibyllina acrostichis e recepto jam apud Christianos ἰχθύος signo, an contra hoc signum a sibyllino carmine prognatum procusumque fuerit. A qua investigatione me Tibi (sc. domino J. B. Pitra) scribentem abstinere nemo profecto mirabitur: mirarentur certe, et arrogantiam sapientes homines fastidirent, si haec Tibi enarrare pergerem, quae me potius decet a Te audire et discere ».

Je reprends la question chronologique au point où elle a été laissée par l'auteur des lignes qu'on vient de lire, et je chercherai si la solution ne gît pas ailleurs que dans les sources interrogées par lui avec tant de soin qu'on doit les tenir pour épuisées. Sans donc insister davantage sur les monuments lapidaires de diverses catégories, je m'adresserai aux témoignages numismatiques, les seuls auxquels personne n'a encore songé, à ce qu'il me semble. Mais pour l'intelligence de ma démonstration, il est nécessaire que je fasse d'abord connaître l'enchaînement des faits qui m'y ont conduit.

Des indices sérieux ont, dès le principe, orienté vers le monde judéo-chrétien de la Syrie et de l'Egypte grecque les recherches sur l'origine du pieux rébus imaginé comme signe de reconnaissance, *tessera;* ces recherches ont finalement eu pour résultat de la localiser avec grande vraisemblance dans le sein de l'Eglise d'Alexandrie. Je suis en mesure d'en produire la preuve certaine et pour ainsi dire matérielle, comme je l'établirai ci-après.

[1] J. B. de Rossi, *De christianis monumentis* ΙΧΘΥΝ *exhibentibus,* p. 559, dans le *Spicilegium Solesmense* édité par dom Pitra, tome III, 1855, Paris, 8°. Ce mémoire occupe les pages 545-584, en texte fin, accompagnées d'un plan et de trois planches, dont deux coloriées.

Le Poisson est une des cinq figures allégoriques que Clément d'Alexandrie, le plus ancien Père qui en ait parlé, recommandait à ses coréligionnaires de faire graver sur leurs sceaux [1]; puisqu'il n'a pas jugé nécessaire de motiver ou d'expliquer ces indications glyptiques, on devine aisément qu'il traitait un sujet familier à des auditeurs pour qui les allusions à l'arche du salut construite par Noé et à la préservation miraculeuse de Jonas étaient parfaitement intelligibles, malgré les noms d'un tyran de Samos et d'un roi de Syrie introduits à dessein pour dérouter les soupçons des délateurs et des faux-frères [2]. Clément n'a donc fait que poser en règle ce qui avait été jusques-là, depuis plus ou moins longtemps, un usage facultatif dans l'Eglise d'Alexandrie qu'il catéchisait au moment de la persécution de Septime-Sévère en l'an 202; c'est un élément chronologique à retenir, mais simplement comme limite inférieure de l'époque où le symbole du Poisson fut imaginé. Si maintenant on considère qu'il y avait à Rome une colonie de Grecs alexandrins de toutes conditions, de toutes professions, amenés par le commerce et surtout par le service de l'annone pour l'approvisionnement de la ville en bleds d'Egypte, on peut tenir pour certain que beaucoup d'entre eux étaient acquis à la doctrine chrétienne; c'est à cette classe d'étrangers qu'on doit attribuer une forte proportion des épitaphes grecques ornées du Poisson qui ont été découvertes à Rome; c'est par eux qu'a été importée la pratique de la *contesseratio* mystique qui a trouvé des conditions favorables de propagation dans les assemblées secrètes des Fidèles réunis sans distinction de rang, de nationalité, de langue.

De ce que l'épigraphie chrétienne, réduite à ses seules ressources, a été impuissante à préciser chronologiquement le premier emploi verbal ou graphique de l'ἰχθὺς, il ne s'ensuit pas qu'il faille renoncer à déterminer l'âge de la formule Ἰησοῦς Χρειστὸς, Θεοῦ Υἱὸς, Σωτήρ, qui lui a tropiquement donné naissance [3]. C'est même par là, en bonne logique, que le problème doit être abordé directement. Saint Augustin a expliqué tout au long le procédé au moyen duquel s'est effectuée la transition de la formule sacrée au symbole qui l'a remplacée [4].

Les lettres de cette sentence constituent l'acrostiche des vingt-sept premiers vers d'un poème faussement attribué à la Sybille d'Erythrées en Ionie; l'évêque d'Hippone, en faisant celle-ci contemporaine de Romulus ou du siège de Troie, a évidemment ignoré le témoignage de Strabon [5], mieux renseigné, qui rapporte qu'elle vivait au temps d'Alexandre le Grand; ce poème nous est parvenu intégralement, grâce à

[1] Clément, *Paedagog.* III, 11: αἱ δὲ σφραγῖδες ἡμῖν ἔστων πελειάς, ἢ ἰχθῦς, ἢ ναῦς οὐρεδρομοῦσα, ἢ λύρα μουσικὴ ᾗ κέχρηται Πολυκράτης, ἢ ἄγκυρα ναυτικὴ ἣν Σέλευκος ἐνεχαράττετο τῇ γλυφῇ· κ'ἂν ἀλιεύων τις ᾖ Ἀποστόλου μεμνήσεται καὶ τῶν ἐξ ὕδατος ἀνασπωμένων παιδίων. Si Clément donne à la *lyre* du sceau de Polycrate l'épithéte μουσικὴ qu'on peut indifféremment interpréter par « instrument musical » ou par « attribut des Muses Calliope, Erato, Terpsichore », c'est probablement pour qu'on ne la confonde pas avec le poisson portant le même nom, λύρα. On savait déjà par Hérodote, III, 41, que ce fameux bijou était une émeraude gravée par le samien Théodore, fils de Téléclés, mais il a omis de spécifier l'objet qui y était figuré; il est curieux que ce soit à un Père de l'Eglise qu'on doive ce complément d'information intéressante pour l'histoire de la glyptique. Pline rapporte (*hist. nat.*, XXXVII, 2, 4) que de son temps on pouvait voir dans le trésor du temple de la Concorde à Rome une sardonyx non façonnée, *illibata intactaque;* cette gemme, offrande de Livie, était populairement attribuée à Polycrate.

[2] Paul, *Galat.* II, 4: διὰ δὲ τοὺς παρεισάκτους ψευδαδέλφους, οἵτινες παρεισῆλθον κατασκοπῆσαι τὴν ἐλευθεριαν ἡμῶν ἣν ἔχομεν ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ, ἵνα ἡμᾶς καταδουλώσουσιν.

[3] *De Civitate Dei*, XVIII, 23.

[4] Origène, *Commentat. in Matth.*, tom. XIII, 524, éd. Bénédictine. = Migne, *Patrol. Gr.* XIII, col. 1120: (Χριστὸς) ὁ τροπικῶς λεγόμενος ἰχθὺς. Origène, ne l'oublions pas, était né à Alexandrie et y avait remplacé Clément dans la direction de son école.

[5] XIV, 34.

l'empereur Constantin I[er] qui l'a fait entrer dans son célèbre manifeste aux Chrétiens recueilli par Eusèbe Pamphile [1]; je me borne à en reproduire ici le commencement, suffisant pour montrer le mécanisme de l'acrostiche:

Ἱδρώσει δέ χθών, κρίσεως σημεῖον ὅτ' ἔσται.
Ἥξει δ'οὐρανόθεν βασιλεὺς αἰῶσιν ὁ μέλλων,
Σάρκα παρὼν πᾶσαν κρῖναι, καὶ κόσμον ἅπαντα
Ὄψονται δὲ Θεὸν μέροπες πιστοὶ καὶ ἄπιστοι
Ὕψιστον μετὰ τῶν ἁγίων ἐπὶ τέρμα χρόνοιο.
Σαρκοφόρων δ'ἀνδρῶν ψυχὰς ἐπὶ βήματι κρίνει, etc., etc.

Les mots de l'acrostiche, disposés à leur tour l'un sous l'autre comme les vers du poème, donnent lieu par l'assemblage de leurs lettres initiales à ce qu'on pourrait appeler un acrostiche au second degré, ou, si l'on aime mieux, un acrogramme, se lisant ἰχθὺς:

Ἰησοῦς
Χρειστὸς,
Θεοῦ
Ὑιὸς,
Σωτήρ.

Dans le jeu littéraire qui a abouti à l'éclosion du symbole pisciforme, il faut voir le reflet des crises traversées par la primitive Eglise. La formule sacrée, employée ouvertement à l'origine comme expression de la communauté de croyance et en même temps comme signe de ralliement a dû bientôt être déguisée sous une forme rappelant conventionnellement sa signification quand les persécutions ont obligé les Fidèles à en faire un mot de passe, *tessera;* puis le voile ayant été jugé encore trop transparent, l'idée est venue de substituer au mot l'image matérielle de l'objet dont il était le nom. Il restait un dernier pas à franchir: quand l'ère des persécutions fut passée, et que l'image allégorique eut perdu sa raison d'être, en tant que signe de passe entre initiés, elle se conserva longtemps encore par un reste d'habitude auquel ils étaient attachés; mais le secret dont elle avait été entourée jusques là par mesure de sûreté changea de nature; de mystérieuse, au sens mondain et pratique, elle devint mystique, au sens spéculatif et religieux. Cette évolution était accomplie au temps de Saint Augustin: ἰχθὺς, *id est Piscis, in quo nomine mystice intelligitur Christus, eo quod in hujus mortalitatis abysso velut in aquarum profunditate vivus, hoc est sine peccato, esse potuerit.*

Ne quittons point ce sujet sans faire attention à la remarque du saint évêque sur le nombre des vers de l'acrostiche sibyllin, ou en d'autres termes sur celui des lettres de la sentence sacrée: *sunt versus viginti et septem, qui numerus quadratum ternarium solidum reddit; tria enim ter ducta fiunt novem, et ipsa novem si ter ducantur, ut ex lato in alto figura consurgat ad viginti septem perveniunt.* En se montrant touché de ce que 27 est le triple carré de 3, Saint Augustin qui avait foi dans les prédictions sibyllines a pu faire une allusion au dogme de la Trinité par une réminiscence virgilienne [2]:

Terna tibi haec primum triplici diversa colore,
Licia circumdo, terque haec altaria circum
Effigiem duco; numero Deus impare gaudet.

[1] *Oracula sibyllina,* éd. C. Alexandre, I, 1841, p. 272; II, 1856, p. 335-341; éd. altera, 1869, p. 230 et note, p. 376-379. — *Patrologia graeca,* éd. Migne, XX, col. 1288.
[2] *Ecl.,* VIII, v. 73-75.

Mais peut-être ne se doutait-il pas que longtemps avant lui Platon avait exalté le nombre 81 comme marquant le *climax* des années de la vie humaine; or 81 est le triple du nombre sibyllin 27, ou en d'autres termes, le carré de 9, lui-même le carré de 3: *nam quadrati numeri potentissimi ducuntur*, avait dit Censorin [1].

La forme même de la versification sibylline en acrostiche [2] était certainement aussi très propre à impressionner les docteurs de l'Eglise qui savaient que les Livres Saints avaient donné l'exemple de jeux littéraires analogues dans les Psaumes alphabétiques de David, XXIV, XXXIII, XXXVI, CX, CXI, CXVIII, CXLIV et dans les Lamentations de Jérémie I, II, III, IV.

En se basant sur ce que Saint Augustin, martyrisé en l'an 167 sous Marc-Aurèle, est le plus ancien Père qui ait parlé des prédictions sibyllines visant le christianisme, on a conjecturé avec vraisemblance que leur confection ne remonte guère au delà du règne d'Hadrien, 117-138. Mais cette limite s'applique uniquement au travail du versificateur qu'on aurait tort de confondre avec l'auteur de la sentence Ἰησοῦς Χρειστὸς, Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ; celle-ci était familière aux Fidèles bien avant que le sibylliste se fût avisé d'en faire le thème de son acrostiche. Il y a là à faire une distinction essentielle, sur laquelle il convient d'insister, parce qu'on n'a pas aperçu que la solution de la question en dépend.

On a cru voir dans l'emploi de la forme Χρειστὸς pour Χριστὸς un indice de haute antiquité, les uns en faisant un argument favorable à l'authenticité de la prédiction sibylline, les autres n'y voyant qu'un artifice d'archaïsme affecté par le sibylliste. Il n'en faut cependant pas exagérer la portée, car les inscriptions et les monnaies antiques prouvent qu'à Alexandrie on s'est servi concurremment de l'une et de l'autre orthographe pendant presque toute la durée du Haut-Empire romain; par exemple, on lit ANTΩNINON d'une part (*Corp. inscr. graec.*, 4680), et ANTΩNEINOY, avec EIΣIΔI. d'autre part (*Ibid.*, 4683[b]). De même, on relève dans les légendes monétaires [3] des mots et des noms propres contenant tantôt la diphthongue ει, tantôt la voyelle équivalente contractée en ι:

Sous Néron, ΑΓΡΙΠΠΙΝΑ, ΙΡΗΝΗ, ΕΙΡΗΝΗ.
Sous Galba, Vespasien, Trajan, ΕΙΡΗΝΗ.
Sous Domitien, ΝΕΙΚΗ.
Sous Hadrien, CΑΒΕΙΝΑ et CΑΒΙΝΑ.
Sous Antonin, ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC et ΑΝΤΩΝΙΝΟC, ΦΑΥCΤΙΝΑ.
Sous Commode, ΚΡΕΙCΠΕΙΝΑ.
Sous Gordien, ΤΡΑΝΚΥΛΛΕΙΝΑ.
Sous Gallien, CΑΛΩΝΕΙΝΑ.
Sous Aurélien, CΕΥΗΡΙΝΑ.

La numismatique et l'épigraphie sont donc d'accord pour prouver qu'à Alexandrie on a pu orthographier Χρειστὸς longtemps après la confection du poème pseudosibyllin, puisque plus d'un siècle plus tard on y écrivait encore Σαλωνεῖνα au lieu de Σαλωνίνα.

Quand on étudie la substance qui constitue le fonds de la sainte sentence, on constate à la première lecture qu'elle a été construite de toutes pièces avec les

[1] *De die natali*, XIV.

[2] Pour se faire une idée de la prodigieuse ingéniosité déployée par certains beaux-esprits, dans ces passe-temps aussi puérils que savamment combinés, il faut prendre connaissance des vingt-six poèmes figuratifs composés par Publilius Optatianus Porphyrius pour son Panégyrique de Constantin (Migne, *Patrologie latine*, XIX, col. 395-432).

[3] Mionnet, *Description de médailles antiques*, VI, *passim*.

fragments des versets du Nouveau-Testament, affirmant de la manière la plus caractéristique, les uns la filiation divine de Jésus-Christ, les autres sa mission de sauveur des âmes [1]. Elle est littéralement, en raccourci, une ébauche du Symbole de Nicée, et peut d'autant mieux être de même qualifiée d'apostolique qu'elle est plus voisine de l'époque des Douze Missionnaires de la première heure. En raison de sa simplicité et de sa nerveuse concision, c'est probablement le plus ancien essai de profession de foi contenant, en germe et en puissance, la déclaration solennelle votée par le Concile de Nicée en 325 sous les auspices de Constantin Ier; il n'est donc point surprenant qu'un empereur, qui a fait œuvre de théologien militant et brouillon suivant les circonstances, ait introduit intégralement, malgré sa longueur, le poème acrostiché dans le Λόγος ὃν ἔγραψε τῇ τῶν 'Αγίων συλλόγῳ [2].

L'analyse des éléments constitutifs de la formule que j'appellerai donc maintenant apostolique vient de nous montrer les sources auxquelles ils ont été puisés. Envisageons-la maintenant dans sa contexture extérieure.

Elle se décompose en trois membres de phrase distincts, 'Ιησοῦς Χρειστὸς — Θεοῦ υἱὸς — Σωτὴρ. Par une coïncidence frappante qu'il est impossible de prendre pour un simple effet du hasard, on retrouve identiquement le même agencement dans la légende de tête des monnaies de Domitien, fils de Vespasien divinisé, émises à Alexandrie dans les cinq dernières années de son règne [3]:

ΑΥΤ(οκράτωρ) ΚΑΙC(αρ) ΘΕΟΥ ΥΙΟC ΔΟΜΙΤ(ιανὸς) CΕΒ(αστὸς) ΓΕΡ(μανικὸς)

[1] J'en ai formé les deux groupes ci-après:
'Αληθῶς υἱὸς Θεοῦ εἶ (Matthieu, XIV, 33; cf. XVI, 16). — 'Ιησοῦ Χριστοῦ υἱοῦ Θεοῦ (Marc, I, 1). — Κληθήσεται υἱὸς Θεοῦ (Luc, I, 35). — Σὺ εἶ ὁ Χριστὸς ὁ υἱὸς τοῦ Θεοῦ (Jean, I, 49; cf. VI, 70; XI, 27; XX, 31; *Ep.*, I, IV, 15). — Πιστεύω τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ εἶναι τὸν 'Ιησοῦν Χριστόν (*Act.*, VIII, 37; cf. IX, 20). — 'Ιησοῦν τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ (Paul, *Hebr.*, IV, 14). — Οὗτος ἐστιν ἀληθῶς ὁ σωτὴρ τοῦ κόσμου (Jean, IV, 42). — Χριστοῦ 'Ιησοῦ τοῦ σωτῆρος ἡμῶν (Paul, *Tit.*, I, 4). — Σωτῆρος 'Ιησοῦ Χριστοῦ (Pierre, *Ep.*, II, I, 11; cf. II, III, 18).

[2] Eusèbe Pamphile, *Oratio Constantini ad coetum Sanctorum*, XVIII (*apud* Migne, *Patrologia graeca*, XX).

[3] Il en existe deux variantes avec une grande diversité de types au revers (Mionnet, *Description de médailles antiques*, VI, *passim*): 1° ΑΥΤ ΚΑΙC ΘΕΟΥΙΟC ΔΟΜΙΤ CΕΒ ΓΕΡΜ; au revers, l'une des dates L A, L H, L IA, L IB, L IΓ, L IΔ, L IE, année du règne, 1re, 8e, 11e, 12e, 13e, 14e, 15e, c'est-à-dire an 81, 88, 91, 92, 93, 94, 95 de l'ère chrétienne. A noter comme singularité la suppression d'un *upsilon* dans Θεο(ῦ)υἱος; il en résulte, en apparence, un mot composé Θεοϋιος, dont la formation grammaticale est aussi correcte que celle de αὐτόϋιος employé par Origène, *Comm. in Joannem*, tom. XXXII, 18 = Migne, *Patrol. gr.*, XIV, col. 817; ni l'un ni l'autre mot ne se trouve dans le *Thesaurus linguae graecae.* — 2° ΑΥΤ ΚΑΙC ΘΕΟΥ ΥΙΟC ΔΟΜΙΤ CΕΒ ΓΕΡΜ; au revers l'une des dates L H, L IA, L IΓ, L IΔ ou L IE, correspondant aux années 88, 91, 93, 94, 95, 96 de notre ère; ici la filiation est exprimée par les deux mots écrits en entier. M. Feuardent a fait graver ces deux types principaux dans son ouvrage sur la numismatique de l'Egypte ancienne, *Collection G. Demetrio,* II, pl. XVII, nos 925, 936.

La monnaie figurée ici fait partie de la collection de M. Dattari, au Caire, qui m'en a obligeamment communiqué des empreintes; le revers, inédit, représente Héraclès entouré de Pygmées.

légende transcrite de celle des monnaies frappées à Rome [1]:

IMP(*erator*) CAES(*ar*) DIVI VESP(*asiani*) F(*ilius*) DOMIT(*ianus*) AVG(*ustus*) GERM(*anicus*)

Cette dernière est elle-même calquée sur le modèle qui a servi à la rédaction des légendes monétaires d'Auguste, fils adoptif de Jules César divinisé [2], soit

IMPERATOR CAESAR DIVI FILIVS AVGVSTVS

soit encore

CAESAR AVGVSTVS DIVI FILIVS PATER PATRIAE

Dans ces quatre formules la nomenclature est en conformité parfaite avec la structure tripartite en usage chez les Romains; on en connaît le trait caractéristique: l'énoncé officiel des dénominations d'un citoyen était coupé en trois tronçons par l'intercalation du nom du père, à savoir: 1° le prénom et le nom (*praenomen* et *nomen gentilicium*); 2° la filiation paternelle; 3° le surnom, simple ou complexe (*cognomen*).

On ne perdra pas de vue que les Romains avaient deux mots différents, l'un pour désigner la divinité, *deus*, l'autre pour désigner l'empereur divinisé après sa mort, *divus*, tandis que les Grecs n'avaient qu'un seul mot, Θεός, pour l'un et pour l'autre indifféremment.

Nous pouvons maintenant conclure avec une quasi-certitude que la formule symbolisée par le Poisson a eu pour berceau l'Eglise d'Alexandrie où son éclosion a été déterminée par la persécution de l'an 95, comme un cri de protestation contre la qualification impie que l'empereur s'arrogeait: *facit indignatio versum,* pour répéter la parole proférée par le grand Satiriste peut-être en cette même année. La recherche de l'antithèse qui caractérise la tournure d'esprit des écrivains alexandrins voulait que la riposte des opprimés fût mot pour mot le contrepied du scandaleux blasphème de l'oppresseur déjà gratifié du surnom de Ἀντίχριστος; car c'est bien Domitien qui est visé dans l'Epître de Saint Jean, I, IV, 3: καὶ τοῦτό ἐστιν τὸ τοῦ Ἀντιχρίστου, ὅ ἀκηκόατε ὅτι ἔρχεται, καὶ νῦν ἐν τῷ κόσμῳ ἐστὶν ἤδη. Or on sait que l'apôtre fut atteint, malgré son âge extrêmement avancé, par la persécution qu'il avait prévue et à laquelle il survécut longtemps encore après sa relégation dans l'île de Pathmos. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce qu'il fût l'auteur de la formule. Si cependant l'un craignait d'outrer la conjecture en en faisant remonter la paternité première jusqu'à lui, on a du moins la précieuse ressource de pouvoir la rattacher à un nom moins illustre sans doute, mais encore digne de vénération. C'est celui d'Avilius qui était évêque d'Alexandrie au moment où sévissait la deuxième persécution; en cette qualité, il a dû revêtir de son approbation épiscopale la formule apostolique, si même il n'en est pas l'auteur, pour qu'elle fût admise comme article de foi par ses ouailles.

Telle me paraît avoir été la genèse de l'allégorie ichthyomorphe à laquelle les Fidèles ont renoncé au moment où la formule qu'elle représentait renaissait avec ampleur dans la confession de foi officiellement proclamée sous le nom de Symbole de Nicée.

Comme autre application de la numismatique à la question de l'ἰχθύς je rappelle que sur une pierre gravée de la collection Foggini [3] on lit une inscription en trois lignes

[1] Cohen, *ibid.*, I, p. 516, n. 550.

[2] Cohen, *ibid.*, I, p. 93, n. 226 et p. 69, n. 42.

[3] Costadoni, *Del pesce simbolo di Gesù Cristo presso gli antichi Cristiani* (*apud* Calogerà, *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici.* Venezia, XLI, 1749, p. 312, planche, fig. XI).

encadrée de deux poissons

squille
IX
CΩTHP
ΘY
scombre

C'est la formule apostolique dont les quatre premiers mots sont signifiés par leurs lettres initiales, deux en haut, deux en bas, tandis que le dernier est écrit en entier, entre deux, dans la partie centrale; on a pensé [1] que l'interversion était destinée à montrer que le mot σωτὴρ appartenant au plérome des Æons devait être mis en vedette à la place d'honneur; dans ce cas la gemme aurait appartenu à un chrétien gnostisant.

On remarque le même dispositif épigraphique au revers de quelques monnaies byzantines [2] du 6e et du 7e siècle; sur des pièces de Maurice Tibère (582-602) les syllabes du mot *Sicilia*, alias *Secilia*, sont réparties dans le même ordre entre les cantons d'un X qui est à la fois l'indice de la valeur monétaire, *decanummium*, et l'initiale de Χριστὸς.

De même sur des pièces de Focas (602-610) et d'Héraclius (610-641) le mot *v(i)ctor(i)a* se lit en trois lignes superposées 1, 3, 2:

V
TORA
C

Il n'est pas à supposer que les graveurs de ces monnaies aient pris modèle sur la gemme de Foggini; mais on doit croire que, pour celle-ci comme pour celles-là, l'ordonnance épigraphique a été réglée par la condition d'imposer au lecteur un tracé cruciforme idéal; en effet il esquisse en geste le *signe de la croix* par le simple mouvement des yeux lorsqu'il suit du regard la partie verticale du texte, de haut en bas, puis la partie horizontale, de gauche à droite.

Avant de quitter ce sujet, il me reste à présenter une remarque sur la célèbre inscription d'Autun [3], dont les cinq premiers vers donnent l'acrostiche ΙΧΘΥΣ et qui est communément appelée l'épitaphe d'Aschandius, père de Pectorius, bien que la critique onomastique proteste contre la transcription de noms aussi hétéroclites. Un savant, qui avait eu sur la plupart des commentateurs l'avantage d'étudier ἐξ αὐτοψίας le texte sur la pierre originale, a cependant rectifié en 'Αλέξανδρε la lecture du mot où l'on a cru déchiffrer les lettres ACXANΔ[αῖε], ou ACXANΔ[εῖε], ou enfin ACXANΔ[ρῖνε]. Je remets en lumière cette correction importante [4] parce qu'elle a échappé à tous les

[1] Pitra, *De pisce allegorico*, dans le *Spicilegium Solesmense*, III, p. 516.

[2] Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, I, pl. XXVI, 4, 33; pl. XXVIII, 2.

[3] Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, I, p. 10, pl. I, f. 1. *Corp. inscr. graec.*, IV, 9890. Kaibel-Lebègue, *Inscr. gr. Ital. Sicil. Gall.*, 2525. O. Pohl, *Ichthys-monument von Autun*, 1880, p. 14.

[4] C. Alexandre, *Oracula sibyllina, edit. alt.*, 1866, pag. 340: *in nono versu legi videtur* 'Ασχάνδιε, *barbarum nomen; sed cave credas. Nam in* ACXANΔIE *latet inter duas primas litteras*

éditeurs de l'inscription, même à Le Blant dans les *Additions et Corrections*, à la page 453 de son *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* paru en 1892. De mon côté, je crois que le nom d'homme ΠΕΚΤΟΡΙΟΥ qui termine le dernier vers doit être transcrit en *Pictorius* plutôt qu'en *Pectorius;* c'est un dérivé de *pictor*, de même formation grammaticale que *actorius* de *actor*, *imperatorius* de *imperator*, *lictorius* de *lictor*, *praetorius* de *praetor*, *Victorius* de *Victor*, tandis que *Pectorius* ne se justifie par l'analogie d'aucun autre exemple.

Pour avoir signé un morceau de littérature hellénistique aussi raffinée que l'épitaphe métrique d'Autun, Pictorius ne pouvait être qu'un Grec romanisé, et c'est une raison de plus pour attribuer le nom d'Alexandre à son père plutôt que le nom aussi barbare qu'inconnu de Aschandius. Je conjecture volontiers que cette famille appartenait à la pléiade des professeurs qui ont illustré la vieille cité universitaire des Gaules et je la comparerais, sous certains rapports, avec celle du Grec Eumenius, secrétaire de Constance César (*vulgo* Chlore), qui y avait enseigné, ainsi qu'avait fait l'Athénien Glaucus, son aïeul[1]. Il n'est même pas jusqu'au nom de Pictorius que je ne sois tenté de mettre en rapport avec les peintures murales du Monde romain qui décoraient les portiques des *scholae maenianae*[2].

Robert Mowat.

parvulum Λ, *more in illorum temporum scriptura usitato; qui mos etiam supra, versu tertio, observatus est in* θάλπεο *ubi eadem littera* λ *perpusilla intercalata oculos fallit;* X *pro* Ξ *positus in lapidibus haud infrequens est, praesertim illis temporibus et in occidentalibus maxime provinciis propter latinae orthographiae contagium. Sequens* I *facile in* P *transit, ne lapidem quidem reclamante. De ultimo* E *ac de voce sequenti non est quod ambigatur.*

[1] *Eumenii oratio pro restaurandis scolis*, c. 17 (*apud* Baehrens, *XII panegyrici latini*, IV. p. 128, *edit. in Bibliotheca Teubneriana*, 1874).

[2] *Ibidem*, c. 21: *nunc demum jurat Orbem spectare depictum.*

UN PORTRAIT DE JÉSUS-CHRIST

CONFORME A LA DESCRIPTION DE LENTULUS

La photographie d'un portrait du Christ, que je suis heureux de pouvoir communiquer au Congrès d'archéologie chrétienne, m'a été gracieusement offerte par M. le Dr Karl Konrad Müller, Bibliothécaire de l'Université d'Iéna, qui a prié son collègue et ami M. le Prof. Max Verworn [1] de vouloir bien l'exécuter à mon intention; mon premier devoir est de leur renouveler publiquement ici mes remercîments pour leur obligeante courtoisie.

Les renseignements que M. le Dr Müller a bien voulu me transmettre m'ont mis en mesure de rédiger la présente notice explicative par l'addition de quelques remarques à la description substantielle récemment publiée par M. von Dobschütz [2].

Le portrait en miniature dont il s'agit orne le plat antérieur de la couverture d'un magnifique évangéliaire manuscrit conservé à la Bibliothèque Universitaire d'Iéna, cod. Elect., fol. 1, exécuté ou achevé en 1507 pour le prince-électeur Frédéric le Sage et illustré par son maître enlumineur Lucas Kranach. Quant à l'image elle-même du Christ qui passe pour avoir été envoyée en présent par le pape Léon X au prince-électeur, c'est évidemment une œuvre italienne, ainsi qu'on le constate facilement en la comparant avec celle de Saint Paul qui lui fait pendant sur le livre des Epitres et qui a toutes les apparences du travail d'un artiste allemand. Elle est peinte sur une feuille de parchemin monté sur bois, entourée d'un cadre de laiton et placée sous verre. Le

[1] M. Verworn occupe la chaire de physiologie à Iéna, et en dehors de ses travaux professionnels, cultive avec succès une branche spéciale de la numismatique; le résultat de ses dernières recherches « Der Münzfund von Eisenach » a été publié dans l'*Archiv für Bracteatenkunde*, IV (1899), p. 1-30, Wien.

[2] V. Dobschütz, *Christusbilder*, dans les *Texte u. Untersuch.* édités par Gebhardt et Harnach, n. s. III (1899), p. 188. Cf. Mylius, *Memorabilia bibliothecae academicae Ienensis*, 1746, p. 301; Lehfeldt, *Bau- u. Kunstdenkmäler Thüringens*, I, p. 142; V. d. Gabelentz, *Z. Gesch. d. Oberdeutschen Miniaturmalerei im 16. Jh.*, dans les *Studien z. deutschen Kunstgesch.*, fasc. 15, 1899.

Christ est représenté à mi-corps (jusqu'aux hanches), vêut d'une tunique couleur lilas avec bordure d'or au col et aux manches, par dessus laquelle il porte un manteau bleu. Il a le bras gauche pendant le long du corps et tient la main droite pliée d'équerre devant la poitrine, avec le pouce et les deux premiers doigts dressés verticalement, geste de bénédiction ou d'enseignement. La tête entourée d'un nimbe est longue et étroite, comme dans les peintures byzantines; les yeux et le teint sont vifs. Les cheveux et la barbe sont roussâtres; la barbe est longue et se sépare en deux pointes vers le bas; la lèvre supérieure est légèrement ombragée par une moustache fine et étroite; la chevelure, partagée en deux larges bandeaux plats par une raie au sommet de la tête, tombe sur les épaules en s'étalant à gauche et à droite.

Rien n'indique que cette figure ait quelque rapport avec le soi-disant portrait envoyé par Jésus-Christ lui-même au roi Abgare; dans son ensemble elle paraît plutôt conforme à la description iconographique imaginée par le faussaire qui fabriqua la « Lettre du proconsul Lentulus » dont une copie en lettres d'or sur une feuille de pourpre de même grandeur que le portrait était collée sur la face intérieure de la couverture de l'évangéliaire; Mylius qui l'avait vue en parle dans les *Memorabilia;* elle a malheureusement disparu à la fin du siècle dernier.

Cette lettre a été publiée à diverses reprises, notamment dans le recueil de Fabrici, *Bibliotheca latina*, I (1703), p. 301, et Didron a donné dans son *Histoire de Dieu*, p. 228, la traduction française de ce texte « qui tout apocryphe qu'il soit, dit-il, n'en est par moins un des plus anciens documents que nous possédions sur le portrait du Christ, car il est des premiers temps de l'Eglise, et les plus anciens Pères l'ont mentionné. Voici donc la lettre envoyée au Sénat romain par Publius Lentulus, proconsul en Judée, au temps de Tibère ».

J'en détache le seul passage qu'il y ait lieu de mettre en rapport avec la miniature de l'évangéliaire: *Pili capitis ejus vinei coloris usque ad fundamentum aurium; sine radiatione et erecti, et a fundamento aurium usque ad humeros contorti ac lucidi; et ab humeris deorsum pendentes, bifido vertice dispositi in morem Nazaraeorum. Frons plana et pura; facies ejus sine macula, quam rubor quidam temperatus ornat. Aspectus ejus ingenuus et gratus. Nasus et os ejus nullo modo reprehensibilia. Barba ejus multa et colore pilorum capitis, bifurcata. Oculi ejus caerulei et extreme lucidi.*

On ne chicanera pas sur le titre de proconsul attribué à Lentulus, bien que la Judée n'ait jamais été administrée par un magistrat portant ce titre conféré seulement à des sénateurs anciens préteurs; depuis Auguste jusqu'à Vespasien le gouverneur était simplement un procurateur tiré de l'ordre équestre. Or il se peut que l'auteur de la lettre de Lentulus ait abrégé le titre en *proc.*, notation qui conviendrait aussi bien à *proconsul* qu'à *procurator*. Mais ce qui est plus grave c'est de supposer la lettre adressée au Sénat. En vertu du partage des provinces entre le Sénat et l'empereur, la Judée était du ressort de ce dernier; il est donc impossible que son procurateur ait adressé une lettre au Sénat; hiérarchiquement il ne pouvait correspondre qu'avec l'Empereur de qui seul il tenait ses pouvoirs. De ce chef, la lettre de Lentulus est l'œuvre d'un faussaire qui s'est trahi maladroitement par son ignorance, comme tous ses congénères. De par ailleurs on ne connaît aucun procurateur de Judée portant ce nom; de ceux dont le souvenir nous est parvenu pour l'époque de Tibère la liste se réduit à Annius Rufus, Valerius Gratus et Pontius Pilatus. Je n'insiste pas sur la latinité de ce Lentulus qui n'a jamais pu être parlée par un Romain de l'époque impériale. Si sa lettre laisse à désirer au point de vue de l'authenticité, il n'en est pas de même d'un texte [1]

[1] *Fragmenta historica graeca*, IV, p. 199, *apud* Didot, *Scriptorum graecorum bibliotheca:* ὅτι Τιβήριος ἀνήγγελε ἐπὶ τὴν σύγκλητον, ὥστε τὸν Χριστὸν τρισκαιδέκατον Θεὸν εἶναι· ἡ δὲ σύγκλητος οὐκ ἀπεδέξατο, ὥστε καί τινα ἀστειόμενον εἰπεῖν, ὅτι τρισκαιδέκατον, οὐ δέχεσθε, καὶ πρῶτος ἔρχεται. — ὅτι Λικίννιος

que je demande à remettre en lumière, parce qu'il révèle le fait peu connu d'une proposition présentée au Sénat par Tibère à l'effet de reconnaître officiellement le culte chrétien en admettant le Christ à la suite des douze Dieux de Rome [1]; la proposition fut repoussée, mais un sénateur se serait écrié: « vous ne voulez pas de lui comme treizième, il viendra comme premier ».

Le fait est confirmé par Orose, VII, 4: *Tiberius cum suffragio magni favoris retulit ad Senatum ut Christus deus haberetur. Senatus, indignatione motus quod non sibi prius secundum morem delatum esset ut de suscipiendo cultu prius ipse decerneret, consecrationem Christi recusavit, edictoque constituit exterminandos esse Urbe Christianos; praecipue cum et Sejanus, praefectus Tiberii, suscipiendae religioni obstinatissime contradiceret.*

L'auteur de cet intéressant document est malheureusement anonyme; on peut toutefois conjecturer qu'on est en présence d'un fragment d'une apologétique perdue, à en juger par le lien apparent qui le rattache au paragraphe suivant où l'empereur Licinius, ennemi avéré des Chrétiens, est mis en opposition avec Constantin son rival: la question religieuse divise alors le monde romain, comme déjà elle avait divisé le Sénat trois siècles auparavant. Combien peu de gens se doutent que celui qu'ils appellent l'affreux Tibère, fut sur le point de ravir au fils de l'impératrice Hélène son principal titre à la gratitude des Chrétiens et de doter le Capitole d'une statue du Christ de ressemblance plus fidèle que le portrait peint dans le palais du fondateur de Constantinople d'après des traditions vagues et flottantes ou d'après des images exhumées des catacombes de Rome!

Saint Jean Damascène qui mourut à Jérusalem en 754, âgé de 78 ans, rapporte qu'on conservait encore de son temps, à Edesse, une image miraculeuse de Jésus-Christ envoyée par lui-même au roi Abgare. Or, par une singulière coïncidence, c'est à une date comprise entre 685 et 711 que l'image du Christ en buste, de face, apparaît pour la première fois sur la monnaie byzantine sous l'empereur Justinien II Rhinotmète [2] et s'y répète jusqu'à la fin de l'empire. C'est le plus ancien portrait officiellement authentique, dans l'attitude hiératique consacrée par une longue tradition et propagée par des milliers d'exemplaires qui ont été importés dans l'Europe occidentale par le retour des Croisés. On doit donc croire que ces effigies monétaires ont servi de modèles aux artistes italiens de la Renaissance, comme nous le voyons par la miniature de l'évangéliaire d'Iéna. De même, l'image populaire de la Madone à l'Enfant a pour prototype le revers d'une monnaie de Romain IV Diogène [3] frappée vers 1067 ou 1070; en sorte qu'on peut affirmer que l'iconographie religieuse de la Renaissance italienne s'est inspirée des types créés par les artistes byzantins en les transformant et en les idéalisant par l'empreinte du génie de ses propres artistes.

ROBERT MOWAT.

τὰ χρυσᾶ νομίσματα ἐν οἷς ὁ Κωνσταντῖνος τὴν τῶν Σαρματῶν νίκην ἐτύπωσεν οὐ προσεδέχετο, ἀλλ' ἀναχωνεύων αὐτὰ εἰς ἑτέρας μετέφερε χρήσεις οὐδὲ ἄλλο τοῖς περὶ τοῦτο μεμφομένοις ἀποκρινόμενος, ἢ ὅτι οὐ βούλεται βάρβαρου ἐργασίαν ἐν τοῖς συναλλάγμασι τῆς ἑαυτοῦ βασιλείας ἀναστρέφεσθαι.

[1] T. Live, XXII, 10, énumère les douze Dieux *Consentes* par couples dans l'ordre suivant: Jupiter et Junon, Neptune et Minerve, Mars et Vénus, Apollon et Diane, Vulcain et Vesta, Mercure et Cérès.

[2] Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, II, pl. XXXVII, fig. 2, 12.

[3] *Id. ibid.*, pl. L, fig. 14.

COME IL CRISTIANESIMO
SI DIFFUSE PER LE VIE DELL'IMPERO ROMANO

Quando Gesù Cristo ingiunse agli apostoli che andassero ed insegnassero a tutte le genti [1] secondo la dottrina e gli esempi dati da lui, li aveva già avvertiti delle gravi difficoltà e delle persecuzioni a cui sarebbero andati incontro, com'egli per primo testificò in modo mirabile nelle città della Palestina e infine in Gerusalemme. Che per non spargere invano la divina semente, ed arrischiare di troppo la vita, fossero prudenti come i serpenti, e che si guardassero dagli uomini [2]; e che quando fossero in una città perseguitati, fuggissero in un'altra [3]; ma però che non fossero presi da timore nel predicare ed attestare il nome di lui, perchè il corpo può essere ucciso, non già l'anima [4]. Le quali norme generali ha la Chiesa seguìto sempre fino dai tempi apostolici: che infatti l'eccessivo zelo per la conversione fra le genti pagane e barbare non ha giovato, anzi talora compromise e rese vano quel frutto già cresciuto ed acquistato dopo incredibili sforzi e collo stesso martirio. Non è dubbio che la insita virtù del verbo divino sarebbe stata da sola valevole a convertire le genti; ma volle Cristo che i suoi seguaci muniti della sua grazia e inoltre della debita prudenza addivenissero non solo banditori ma fattori della sacra parola: e che per ottenere il dovuto merito e il condegno premio dessero prova ed esempio di sè con opere egregie, e quindi la Chiesa si gloriasse degli apostoli e dei santi suoi.

Per alcuni anni dopo la morte di Cristo la chiesa apostolica non uscì di Gerusalemme, precipuamente intesa a convertire il popolo ebreo e renderlo l'eletto del Signore [5]. Ma scoppiata la persecuzione, in cui fu morto Stefano, i fedeli si dispersero per la Palestina e la Siria, ed annunziarono il verbo di Dio, però a niun altro parlandone se non agli Ebrei [6]. Così fecero sempre e dovunque nei tempi apostolici, ancora quando si andavano costituendo le chiese nelle città dei gentili. Laonde gli apostoli o i loro inviati, sia che fossero puri Giudei o grecizzati, cioè parlanti la greca lingua, prima di tutto ricercavano quelli di lor nazione, abitavano nei loro quartieri, convenivano nelle sinagoghe, e vi predicavano Cristo risorto e il battesimo dello Spirito Santo: e solo quando forte contradetti, vilipesi e scacciati si fuggivano da loro e riparavano altrove, e sovente presso una famiglia di convertiti gentili. Di guisa che nel mondo romano si giudicarono da principio i cristiani una setta giudaica, e come la nazione così la religione, la quale differenziasse nelle forme rituali, ma ben più superstiziose ed esecrabili. Gli Atti apostolici dimostrano di continuo, che la predicazione si esercitava

[1] Euntes ergo docete omnes gentes. Matth. XXVIII, 19.

[2] Ecce ego mitto vos, sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbae. Cavete autem ab hominibus. Tradent enim vos, etc. Matth. X, 16 e 17

[3] Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam. Matth. X, 23.

[4] Et nolite timere eos, qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere. Matth. X, 28.

[5] Secondo il precetto: Matth. X, v. 5 e 6: In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis. Sed potius ite ad oves, quae perierunt domus Israel. Cf. Luc. IX, 3, X, 4 e Act. XIII, 46.

[6] Act. XI, v. 19: Nemini loquentes verbum Dei nisi solis Judaeis.

di preferenza nei luoghi, ove dimoravano gli Ebrei, e le investigazioni archeologiche in specie dei nostri tempi hanno pienamente confermato che il centro della prima missione evangelica furono le colonie giudaiche, le quali erano numerose specialmente nei luoghi di mare e nelle principali città dell'impero.

Ora gli Ebrei non dimoravano che fuori delle mura delle città, nei sobborghi i più frequentati, cioè a capo delle vie maestre, non lungi dalle porte: perchè colà si esercitava più vivo e libero il traffico, a cui erano precipuamente addetti. La stessa loro legge non consentiva di convivere ed avere intimità coi gentili, nell'opinione di esserne contaminati [1]: inoltre fuori della città si poteva praticare il culto detto peregrino, e tenere la sinagoga, e senza sospetti avere la propria area cimiteriale. Ne conseguita che, fatta qualche eccezione, si annunziò e si istituì il culto cristiano fuori della cinta urbana, nei sobborghi. Quivi sorsero le prime chiese, le quali addivenute la sede del sacerdote e dei sacri riti furono riconosciute come *ecclesiae matres*, e molte conseguirono l'onore di cattedrale, formando il centro della giurisdizione diogesana [2]. Nè poteva succedere altrimenti, fatta anche astrazione dal fatto certo e dall'essenziale condizione della colonia giudaica abitante nel sobborgo, o in qualche altro sito appartato dalla città: cioè ammettendo, come al certo avvenne, che in diverse regioni e nelle città minori, le famiglie ebraiche non vi stanziassero. Ora non è credibile che la chiesa cristiana si sia fino da principio stabilita nell'interno, e abbia da per sè rese difficili le relazioni e la stessa sua missione, la quale conveniva diffondere nel territorio e nelle città circostanti. Si pensi che si doveva proclamare ed istituire una religione nuova e del tutto avversa, la quale consisteva nel dare il bando a Giove e agli dèi, nell'abolire il loro culto, nel distruggere i loro tempii, e in loro vece supplantarvi Cristo e la sua croce: ch'era d'uopo spogliarsi d'ogni radicata superstizione, e dei vizi e dell'amore terreno, e vestirsi delle severe virtù, e dell'umiltà e del sacrifizio. Essere gli uomini redenti dal peccato per il sangue di Cristo crocifisso, e per ciò addivenuti tutti egualmente i figli di Dio padre, e quindi niuna distinzione sussistere fra padroni e servi nella chiesa comune, e doversi amare l'un l'altro come fratelli. Com'era possibile annunziare ed ingiungere tutto questo nelle piazze delle città, dove erano frequenti le are, e dinanzi alla vista dei superbi ed ornati tempii dei gentili? Nei siti stessi, dove la città era sorta, auspicata, e cresciuta con riti solenni, e dove vive erano le memorie, e le venerate tradizioni, e che tutto all'intorno avrebbe contradetto e fortemente protestato? [3] Diveniva inoltre molto pericoloso e al certo imprudente, che la chiesa stessa, ove da varie parti dovevano convenire i fedeli alle orazioni e alle sante agapi si fondasse entro le città, ed in mezzo a quelle isole ristrette, e cinte da viuzze (poichè dello spazio ne facevano gran conto), dove tutto si sarebbe facilmente e sentito e scoperto. Quindi è naturale che si procurava di avere, e sempre si elesse, un luogo appartato, e sicuro e quieto: e come tale non si poteva trovare, che stando fuori della cinta urbana, dove oltre alla chiesa, al *domus orationis*, si poteva ottenere

[1] In Cesarea disse s. Pietro: Act. X, 2: Vos scitis quomodo abominatum sit viro Judae coniungere aut accedere ad alienigenam.

[2] E ben s'intenda non le chiese in quelle forme, che si svolsero dopo la pace, a modo di basiliche, ma una casa, un piccolo spazio, nel quale potere i fedeli convenire, o una specie di cappella sopra o presso il sepolcro di qualche martire, la quale poi, se all'aperto, divenne nei tempi migliori la vera *ecclesia*. Si sa bene che i cristiani primitivi non ebbero nè edifici sacri, e talvolta neppure altari, secondo il noto passo di Minuzio Felice.

[3] Il fatto di s. Paolo, che disputava anche nel foro di Atene *(et in foro)*, e che alcuni epicurei e stoici lo condussero dinanzi ai giudici dell'Areopago, non contradice alla tesi, perchè bene avverte lo scrittore degli Atti, che gli Ateniesi tutti ed i forestieri *(advenae hospites) ad nihil aliud vacabant nisi aut dicere aut audire aliquid novi.* Act. XVII, v. 17 e segg. L'apostolo stesso, quantunque zelante ed audace, aveva nondimeno e precauzione e timore: chè da Atene venuto in Corinto ebbe una visione, nella quale Iddio gli disse: Noli timere, sed loquere, et ne taceas. XVIII, 9.

lo spazio per l'area cemeteriale, la quale doveva star fuori, essendo vietato di seppellire entro le città, se non fosse per somma onoranza e per pubblico decreto a qualche personaggio illustre.

Se nel leggere gli Atti e le scritture ecclesiastiche dei primi secoli non si palesa questa pratica, che si dovette tenere secondo le necessità di allora nel convertire le genti e stabilire le chiese primitive, non mancano però sufficienti indizi a rendercene consapevoli [1]. Ad esempio, ci dicono gli Atti (XVI, 12 e 13) che a Filippi, mentre dall'apostolo Paolo si tenevano delle conferenze entro la città, l'*oratio* (προσευχή) stava fuori della porta lungo la riva del fiume. Non è inopportuno qui osservare che un'identica posizione di chiesa antichissima, e che per le tradizioni e per i monumenti si può giudicare siccome la primitiva, si riscontra anche in diversi luoghi d'Italia. Del resto, oltre alle ragioni addotte ed agli esempi, che si potrebbero produrre, concorrevano altre circostanze, le quali obbligavano a stabilire la chiesa presso o sulla via principale e non lungi dalla città, appunto perchè i fedeli d'ambo i sessi fossero in grado di accedervi e penetrarvi, e pregarvi, come pure ricercare i modi più agevoli, affinchè il popolo si distaccasse dall'idolatria. Infatti, dopo Gerusalemme, che fatta ostile alla chiesa si dovette abbandonare dagli apostoli, si presenta Antiochia, che addiveniva la metropoli dell'Oriente cristiano: e ben tosto Roma, la designata dell'occidente e del mondo. Ben si vede che da loro la fede di Cristo e l'evangelica predicazione si diffusero a modo di raggi per le loro vie, delle quali erano il centro. Poichè tra le meraviglie che presentava allora l'orbe romano si giudicò fra le più cospicue quella delle vie pubbliche diramate e intersecate per l'impero, con che Roma aveva allacciato e congiunto a sè le regioni anche le più lontane e i popoli di stirpi e lingue diverse, ed aveva dato prova di grande sapere nel tracciarle e nel mantenerle sia traversando i più alti ed aspri monti, sia valicando gli ampi ed impetuosi fiumi. Fu precipuamente per effetto loro che il mondo si fece romano, e si riguardò Roma come la sua vera metropoli, mentre predisposero e agevolarono la diffussione della luce evangelica: onde quelle vie militari che furono ministre di guerra, di conquista e di servaggio, lo divennero quindi di pace, di amore e di uguaglianza religiosa e civile. Ma venendo all'azione umile e pratica del messo di Dio, dobbiamo credere come cosa naturale, che quando egli si partiva e batteva la strada che conduceva alla città a cui dirigevasi, avesse poi la cura di confondersi come peregrino con quella colonia di ebrei, che vi si trovava, e alquanto vi dimorasse sostentando la vita del proprio lavoro; e nel tempo stesso sperimentasse se il terreno era idoneo e disposto per la divina semente: nel peggior caso proseguisse il cammino, e ad altra città si rivolgesse fiducioso. In ogni modo gli sarà sembrata cosa opportuna il fermare la sua abitazione da quella parte, da dove era venuto, sia per maggior sicurezza nel frangente di doversi ritirare o fuggire, sia per avere facile e diretta comunicazione colla chiesa apostolica o principale, da cui si era mosso od era stato inviato. Ma ciò non tanto per lui, quanto per la novella chiesa, ch'egli era per istituire, la quale conveniva che sorgesse da quella parte, onde avesse in maniera simile la comunicazione *cum sanctis*, e che di mezzo non vi fosse la città pagana. È poi certo, e giova ripeterlo, che non si poteva esercitare la predicazione dentro la città e molto meno stabilirvi la casa di orazione specialmente coll'accrescersi del numero dei fedeli; come del tutto impossibile l'estendervi l'area cimiteriale o la catacomba, presso la quale come per rito quasi sempre si trovava la chiesa,

[1] Nei primi tre secoli le difficoltà di istituire con qualche sicurezza le chiese si presentarono grandissime e sovente insuperabili: quindi molte veramente non si fondarono che dopo proclamata la pace da Costantino. San Giustino rispondendo dove i cristiani si congregavano, scrive: «eo unusquisque quo vellet ac posset». E san Dionigio Alessandrino presso Eusebio dice: «Quivis locus, in quo varias aerumnas sigillatim pertulimus, ager, solitudo, navis, stabulum, carcer, instar templi ad sacros conventus peragendos fuit». Come è notissimo, ed egli testifica: «in cryptis et catacumbis, in oratoriis subterraneis».

appunto per il suffragio dei fedeli e il culto dei martiri ivi deposti. Tutto questo oltre a quanto si è detto prova ad evidenza che si fondarono le prime chiese fuori delle mura e delle porte delle città, e che risiedere non dovevano in luogo del tutto separato ed oscuro, ma in un sobborgo della via principale, dove abitavano gli ebrei e gli altri stranieri, ed era lecito esercitarvi con qualche libertà il culto peregrino. Ora le vie ed i sobborghi più di commercio e di traffico e in conseguenza i più popolosi erano (e lo sono tuttora) quelli, che hanno un diretto rapporto colla città maggiore, o da cui civilmente dipendono, ovvero con il porto se sono città marittime o prossime al mare. Come sarà stato in oriente rispetto ad Antiochia, noi osserviamo che molte città d'Italia ritengono ancora il nome di porta romana alla rivolta verso la via di Roma, e che in generale al tempo antico si mostrava la più ornata e principale sulle altre al pari della stessa strada. Quasi da per tutto si doveva ripetere lo stesso fatto, come derivato da cause, che ben poco fra loro diversificavano: ammessa pure ad una tal norma qualche eccezione, la quale non si saprebbe spiegare se non che speciale alle condizioni di una città, o di una regione. In quanto che quella norma che si desume dal criterio naturale, e rispondente ai bisogni della vita civile e religiosa d'allora, si viene verificando coll'esame topografico, e rispetto alle antichità cristiane si manifesta a mano a mano che procedono le investigazioni. Ritrovasi infatti che la chiesa la più vetusta, che il culto di uno o più martiri, e che l'area cimiteriale vennero venerati e situati a qualche distanza dalle mura delle città, e quasi sempre lungo la via militare o consolare, la quale al pari delle altre (eccettuate s'intende le municipali) derivava da Roma. Però fa d'uopo osservare, che quando si tratti di città molto lontane, in questo caso la via principale addiviene quella che comunica col centro più popoloso ed industre della regione, come ad esempio sarebbe Napoli per la Campania, e Milano per la Gallia Cisalpina[1]. Quindi risulta della massima importanza il verificare da qual parte furono ubicati il cimitero e la primitiva basilica, e da dove si esumano le lapidi ed altri segni di cristianesimo: e se lì presso transitava un'antica strada, diretta verso la città, potendosi così ragionevolmente desumere da dove sieno venuti gli apostoli, oppure i missionari, vale a dire da qual luogo importante e storico quella si dipartiva. Infine se avvenga, che in alcuna città non si conservino più le memorie e le tradizioni, ovvero queste col lasso dei secoli sieno state alterate o confuse, nè vestigio più rimanga di cristiani monumenti, potrà allora lo studioso indagare quale fosse stata tra le varie vie la maggiore (come si è detto in Italia era quella romana), e da qual centro importante si distaccava, il quale però abbia avuto qualche fama di un apostolico, oppure antichissimo cristianesimo; e ciò egli facendo con molta probabilità gli sarà dato di scoprire le origini della sua chiesa primitiva, assecondando quasi sempre la fortuna in tali ricerche la illuminata costanza del buon volere.

Gli esempi pratici vengono ad illustrare e a dar fede a quanto il criterio e l'esperienza mi avevano suggerito, anzi si può dire che precipuamente da questo si rivelarono il principio e la norma tenuti dalle missioni cristiane. Aveva infatti avvertito, che i cimiteri sia di Roma, sia di altre città erano situati lungo le vie militari, e quasi sempre prossimi ai municipî ed ai castelli esistenti tuttora o distrutti, e la loro posizione corrispondeva ad un sistema o regola prestabilita. Qui però per l'indole della trattazione e per il luogo e il breve tempo concessomi non sarebbe convenevole di produrre molti di tali esempi: del resto ciascuno può desumerli ed adattarli nella regione, che fosse il soggetto delle sue osservazioni. Essendo omai cosa certissima, che nell'occidente Roma fu quell'astro, da cui si diffuse la luce evangelica, la quale irrag-

[1] Molto deve la Gallia Cisalpina colle Alpi per la sua conversione al cristianesimo a Milano, come l'Emilia ed il Veneto a Ravenna, grande emporio nel declinare dell'impero; senza escludere che Rimini, Cesena, Bologna ed altre lo possano avere accolto dalla parte della via Flaminia ed Emilia.

giando in tutta l'Italia specialmente superiore, e quindi oltrepassate le Alpi s'inoltrò nelle Gallie, nella Germania e nella Brettagna: onde riesce pur bello e mirabile il seguirne lo svolgimento, come ce lo viene indicando la topografia, che adesso assumiamo come di nuovo sussidio, sia delle basiliche, ove si celebrò il culto di un martire ivi deposto, e sia dei più vetusti cimiteri cristiani.

Partendosi da Roma e passato il Tevere al ponte Milvio, se a mano sinistra prendiamo la Clodia, incontreremo al ventunesimo miglio Baccano (*ad Baccanas*). Dopo la diramazione *alla Storta* la via assumeva il nome di Cassia, mentre l'altra verso Bracciano e *Forum Clodi* riteneva il proprio. Ora a Baccano (sulla Cassia) esisteva una basilica e un cimitero dedicati a S. Alessandro, di cui pervenne qualche indizio al nostro de Rossi, che non potè però accertarne l'ubicazione [1]. Ma se si considera, che la *mansio ad Baccanas* rimaneva secondo gl'itinerari al ventunesimo miglio da Roma, e gli Atti di s. Alessandro pure assai antichi pongono il suo sepolcro o titolo al ventesimo, ne deriva chiaramente che la basilica col suo cimitero stava a circa un miglio innanzi di giungere a quel paese per chi si partiva da Roma [2]. La quale osservazione potrà ben giovare a coloro, che vorranno di quelle sacre antichità fare una speciale investigazione.

Proseguendo il cammino si trova ben presto il bivio dell'Annia, la quale via si staccava a destra dalla Cassia. Se uno adunque prende l'Annia, giungerà dopo poche miglia alla città di Nepi, e verificherà che le catacombe di Savinilla dedicate a s. Tolomeo primo vescovo di Nepi e di tradizione apostolica restano appunto prima di entrare alla porta, cioè anticamente nel sobborgo dalla parte di Roma [3]. Avanzandosi per alquante miglia si giunge a Faleria, oggi detta *S. Maria di Falleri,* e alla distanza di circa trecento metri dalla Porta restano a mano sinistra le catacombe dei martiri falaritani Gratiliano e Felicissima, le quali alcuni anni sono furono meglio discoperte dai giovani addetti alla carta archeologica, e degne al certo di essere dichiarate [4]. Passata Faleria, la strada dall'altra parte acquista il nome di Ciminia, perchè è una che traversa il giogo ciminio, e sulla quale verso Soriano s'incontra il cimitero di s. Eutichio martire, della cui illustrazione è tanto benemerito il P. Germano dei Passionisti.

Ma ritornando per la via Cassia, la quale s'inoltra verso Sutri, e quindi traversa tutta l'Etruria, troviamo nell'avvicinarsi a quella città vetustissima una lieve collina a sinistra, nella quale è scavata la chiesa a tre navate di S. Maria detta *del Pianto*, la quale è di una maggiore antichità di quanto si crede. Sono ad essa contigue le catacombe di S. Giovenale, ora vandalicamente manomesse e deserte [5]. Però la loro posizione indica bene, che la prima cristianità si svolse in quel sobborgo, il quale doveva essere popoloso e fiorente, ognora che si vede che in quella collina vi fu nel

[1] Scoperta del cimitero di s. Alessandro vescovo e martire a Baccano, con parte del suo antico altare. *Bull. di arch. cristiana,* an. 1875, p. 142-152.

[2] Gli Atti dicono: « Cum autem duceretur (Alexander), venerunt ad fontanam, quae est secus viam pedes duos, a vico autem plus minus pedum centum triginta... Venerunt autem contra miliarium vigesimum viae Claudiae (più propriamente Cassiae) ubi est titulus marmoreus supra altos lapides positus ». Il borgo avanti al castello si chiamava nel medio evo di s. Alessandro. Bolla di Leone IX, anno 1050: « Confirmamus (alla Basilica Vaticana) ecclesiam s. Alexandri, quae est in Baccanis ». E appresso: « fundum qui vocatur Fisa cum burgo s. Alexandri ».

[3] De Rossi, *Bull. d'Arch. cristiana,* Ser. 2ª, V, p. 112 sg. Ma specialmente il Boldetti nel l. II, cap. 17, p. 579; e il Runghiasci, *Memorie di Nepi,* alla p. 209 sg.

[4] La relazione fattane nel 1891 da Angiolo Pasqui resta tuttora inedita. Non abbiamo che la lettera che ne scrisse poco dopo la scoperta il P. Louet al de Rossi, il quale la inseriva nel suo *Bull. d'arch. cristiana,* Serie 3ª, vol. V, p. 69-71.

[5] Boldetti, *Osservazioni,* etc. p. 581. De Rossi, *Bull. d'arch. cristiana,* Ser. 4ª, I, p. 171, e V, p. 92-97.

sasso incavato un anfiteatro, e molte vestigia rimangono di case e di sepolcri etruschi e romani.

Da Sutri la Cassia perviene a *Forum Cassii* centro di vie antiche, e prossimo a Vetralla [1], e vi ho rilevato l'esistenza di qualche antichità cristiana, se non che resta luogo ancora da esplorare. Proseguendo poi nelle tracce della disfatta Cassia, sotto alla chiesa monumentale di s. Martino, allorchè si perviene al ponte detto Camillario, abbiamo sicura notizia per tradizioni e sacre leggende, che ivi subirono il martirio Valentino prete e Ilario diacono, e lì presso a destra sussiste la catacomba che da loro s'intitola, e distante meno di due chilometri da Viterbo, che probabilmente fu la *Surrina nova* [2]. La Cassia poi transita sotto Montefiascone, il cui vero nome antico ci è ignoto, e ancora qui si rileva il fatto, che a sinistra dove cominciava il subborgo, il quale allacciava la via militare al municipio, si erige tuttora un'antichissima chiesa, nel sito medesimo dove fu deposto s. Flaviano martire, e lì presso si svolgeva un tempo la cristiana area cimiteriale. Quindi si discende e si costeggia il *lacus Vulsiniensis*, e ci si presenta adagiata in un colle la città di Bolsena, *Volsinii*, che nel lago si specchia. Or bene pur qui, a mezzo chilometro prima di giungervi, rimangono visibili coi loro ambulacri a destra della via le catacombe di santa Cristina martire del tempo della persecuzione di Diocleziano, e delle quali aveva intrapresa un'ampia illustrazione il nostro Enrico Stevenson.

Invero la via Cassia (chiamata nel medio evo *Via beati Petri*), forse come meglio studiata da me a questo proposito, ci dà la prova manifesta di quella pratica, che fu prescelta ed applicata di continuo dall'apostolato cristiano fino dal suo principio e durante l'epoca delle persecuzioni, e anche diremo per tutto il secolo quarto. Quindi ci spingeremo più oltre, e traversata in basso *Volsinii* ci dirigeremo ad Acquapendente. A metà della nostra via innanzi di salire a *San Lorenzo nuovo* abbiamo la memoria, che a sinistra sorgeva e si frequentava la chiesa di S. Ippolito martire, la quale esisteva presso la via, e in un grosso borgo, di cui non sappiamo il nome. Però per un documento, che nei primi del secolo tredicesimo si produsse dal vescovo di Sovana rilevasi che quella chiesa fu la *prima sedes* della diogesi di Sovana *(Suanensis episcopatus)*, vale a dire di tutto quel tratto a sinistra, che comprendeva nel finire dell'impero luoghi presso che deserti della Tuscia suburbicaria fra la via Cassia e la Clodia. Inoltre abbiamo poco sopra a quella distrutta chiesa di S. Ippolito [3] accertata l'esistenza di catacombe cristiane vicino alle Grotte di Castro.

La Cassia si dirigeva a Chiusi, e prima di salire verso l'etrusca città vediamo a destra le prossime catacombe dette ora di santa Caterina, le quali si possono stimare per i monumenti scritti come le più antiche di tutta l'Etruria, e spettano probabilmente al secondo secolo. Girando il colle urbano di prospetto al lago un'altra catacomba fu nel secolo decimosettimo discoperta, e che si gloria della martire santa Mustiola, la quale ebbe un culto molto diffuso nell'Etruria superiore: da che a ragione

[1] Vetralla rimane da circa un chilometro distante da Forum Cassi, ora *S. Maria di Forcassi*, e si è perfino dubitato che abbia avuto il vescovo (Ughelli, *Italia sacra*, ed. Coleti, vol. X, col. 184). Forse può darsi, che ciò fosse nei tempi primitivi, e la sede episcopale da *Forum Cassi* distrutta si traslatasse a Vetralla insieme agli abitanti, ma nel secolo decimo questa faceva parte della diogesi di Tuscania.

[2] *Orioli, Viterbo e il suo territorio* « Giornale arcadico », an. 1848, p. 291, e nell'estratto a p. 13, 34 e 35.

[3] Sussistono tuttora le rovine della chiesa di S. Ippolito martire, a sinistra della Cassia, e nel bivio dell'antica via, che passando per Grotte di Castro andava a Sovana. Ne ho trattato nella lettera a Mons. Mattioli: *Della antica Diogesi e Chiesa di Sovana*, Pitigliano 1891. E ancora nell'opuscolo: *Per il solenne ingresso del Vescovo Michele Cardella a Sovana e Pitigliano, 2 febbraio 1898.*

si argomenta, che da Chiusi vi si propagò la religione cristiana, o almeno fu uno dei focolari principali della missione evangelica durante il gentilesimo.

La Cassia poi biforcava *ad Novas*, stazione distante da Chiusi circa nove miglia, giacchè quella a sinistra seguitando andava a Firenze, e quella a destra traversava la Valdichiana per Arezzo. Ora a un chilometro circa dall'antica porta di Arezzo, la quale prima era situata nell'alto (le mura coronando il colle) e oggi ritiene in basso il nome di romana, si eleva un poggio a sinistra della via, dove era il duomo vecchio dedicato al vescovo s. Donato confessore del secolo quarto, e che cessò di un tale onore, allorchè Innocenzo III (1204) trasferì la cattedrale aretina entro la città. Si veneravano colà le reliquie di molti martiri aretini, dei quali si conservano i nomi e le vetuste litanie, e vi si hanno le memorie prime della cristianità [1]; ed ho pure qualche indizio che il cimitero fosse non solo all'aperto ma ancora sotterraneo, giacchè ricordo di aver veduto da fanciullo nell'occasione di uno scasso campestre a una buona profondità una stela tufacea, dov'era incisa una croce.

La vera via Cassia restaurata da Adriano dai confini di Chiusi si volgeva direttamente a Firenze passando dalla valle della Chiana a quella dell'Arno; e vi si perveniva dalla porta ancora chiamata romana che rimane in oltr'Arno sotto il colle di Boboli. Nei tempi romani la città si stendeva tutta sulla parte destra del fiume e la Cassia passava per il ponte vecchio, il quale ponte pare che sia sempre esistito fino dalla deduzione della colonia triumvirale ai primi tempi di Augusto. Di fronte rimaneva la porta romana, che nel medio evo aveva preso il nome di santa Maria. Al di là d'Arno vi doveva esistere un grande sobborgo, per essere la colonia fiorentissima, e poi quando il municipio acquistò in seguito un'importanza maggiore. Infatti in quel sobborgo, a circa dugento passi dal ponte a destra della via, si discopriva nei principî del secolo decimottavo un cimitero cristiano antichissimo, le cui lapidi greche e romane sono in gran parte collocate oggi nel chiostro di santa Felicita, precisamente nel luogo dove si ritrovarono: esse furono tolte al certo dal cimitero, che stava allo scoperto, cioè non sotterraneo, perchè l'umidità del suolo prossimo al fiume nol consentiva. Nel colle superiore si ha la memoria, che vi avvenisse il martirio di s. Miniate, e vi fu quindi eretta una basilica in suo onore, ricostruita poi nel secolo undecimo, come si vede, nella forma presente [2].

Coll'intrapresa recognizione della via Cassia da Roma a Firenze, e di due dei suoi tronchi, quello dell'Annia per Nepi e Falleri e quello dell'aretina, abbiamo si può dire toccato con mano che la missione evangelica si partiva da Roma, e si annunziava fermandosi nel sobborgo anteriore delle città, che andava mano a mano convertendo e conquistando. Non è dubbio che un tale progredimento, e tale diffusione furono faticosi e lenti per gli ostacoli d'ogni specie che doverono superarsi, principalmente dove non dimoravano gli ebrei, e di più quando questi erano divenuti i più fieri nemici dei cristiani, onde addiveniva necessario di abitare presso un gentile convertito, ovvero qua e là opportunamente di modo che i fedeli potessero convenire alle preghiere ed ai riti comuni. Ma finchè fu possibile si adattò sempre quel metodo praticato fin da principio, come il più adatto a conseguire l'intento, e costituire le varie chiese municipali in stretto legame fra loro, nell'unità della fede e della liturgia, con a capo e guida la chiesa apostolica di Roma. Questo fatto storico della più grande importanza

[1] Grazini Laur. *Vindiciae martyrum Arretinorum*, Romae, 1750.

[2] Foggini P., *De primis Florentinorum Apostolis*, Florentiae, 1740. — Manni D. M. *Principî della religione cristiana in Firenze*, Firenze 1764. Nel sobborgo presso santa Felicita e nel colle di s. Miniato ebbe origine il cristianesimo in Firenze Al tempo dell'imperatore Teodosio il Grande la prima sua cattedrale fu s. Lorenzo, consacrata da s. Ambrogio di Milano nell'anno 393, la quale restava nel proseguimento della stessa via Cassia.

per cui il cristianesimo crebbe tacitamente di potenza e di estensione ramificandosi per tutte le provincie dell'impero, risulta chiaro e nello stesso tempo ammirabile.

Sopra le altre vie consolari l'Appia ci potrebbe fornire (se le investigazioni fossero state fatte) preziosi documenti di tale trasformazione religiosa, la quale cominciò al tempo di Claudio in Italia, specialmente nel tratto maggiore e primo, il quale congiungeva Roma al golfo di Napoli. Perocchè da qui si mossero i primi fedeli, com'è certo che ivi si stabilirono, onde la cristianità di Napoli e di Pozzuoli porta l'onore del primato sulle altre città d'Italia. Ciò dipese da questo che le navi per venire dall'oriente a Roma si dirigevano verso la Sicilia, e costeggiandola terminavano il loro lungo tragitto al golfo di Napoli o di Miseno, ove stanziava la flotta principale dell'impero, appellata perciò la misenate. Per tal modo molti orientali e in specie giudei dovevano avervi la loro colonia, ed esercitarvi il commercio come praticarvi la loro religione. Di lì per venire a Roma si prediligeva (e non v'era di meglio) la via Appia, comoda e piana, passando per *Formiae* (Mola di Gaeta) e per Terracina, la quale pure aveva un nobile porto. Da che si può ben dedurre e supporre, che le città di quel lungo tratto avranno accolto la fede cristiana dalla parte di Napoli piuttosto che da Roma; ma su tale questione il sito delle aree cimiteriali o delle catacombe lo potrebbe, quando si discoprissero, meglio indicare. Ad esempio io noto, che ad Aricia, essendo quel municipio prossimo a Roma, si palesa che la sacra sua catacomba era sulla via Appia a destra, innanzi al passaggio del profondo torrente proprio sotto la chiesa di *S. Maria della Stella*, e prima di giungere al castello per chi veniva a Roma, onde si desume che di qui la parola di Cristo si mosse e si accolse [1]. Similmente, com'è naturale, avvenne a Boville, che resta al decimo miglio della stessa Appia, dove il Boldetti rinvenne un cimitero cristiano a piedi del colle, il quale invece dell'antico nome tiene oggi quello di *Frattocchie* [2].

Giacchè siamo sulla via Appia, ben a proposito converrà di esaminare, se l'argomento fino a qui svolto, giova alla conoscenza del cristianesimo in Roma, il quale s'introdusse con ogni probabilità al tempo di Claudio. Gli Ebrei dimoravano allora principalmente sui sobborghi dell'Appia fuori di porta Capena, come è manifesto per l'esistenza delle loro catacombe appunto da quella parte: e quindi non ha fondamento veruno quel che si asserisce da alcuni, che la regione loro addetta fosse in Trastevere. Quel suburbio, nel quale si aprivano varie vie ed isole di case, doveva essere il più popoloso di Roma e di commercio, dando la miglior comunicazione colla fertile Campania e l'Italia centrale fino a Brindisi: e così colà percorrevano non solo quelli dell'Italia meridionale e della Sicilia, ma di tutto l'Oriente e dell'Africa. Pare che sugli altri *advenae* e *peregrini* vi prevalessero gli Ebrei, ognora che Claudio si decise di sfrattarli essendone tanto cresciuto il numero, ma anche ben si dubita che fra loro ed i nuovi cristiani nascessero tumulti, se quell'*impulsore Chresto* di Svetonio, s'intende per Cristo. I primi cristiani adunque che colà pervennero, appartenevano certamente alla stirpe ebraica: ma poi si astenevano tuttora di annunziare il vangelo agli idolatri ed incirconcisi, perchè non credevano che potessero ricevere il battesimo dello Spirito Santo. Per tali considerazioni teniamo per fermo, che il primo nucleo cristiano si compose in Roma nel grande sobborgo dell'Appia, e precisamente in quegli spazi ove abitavano gli Ebrei, e che si può dire dalla porta urbana attuale fin poco al di là del sepolcro di Cecilia Metella, ossia nei dintorni della basilica di san Sebastiano. La qual cosa pure corrisponde a quanto fu finora esposto, con questo solo che invece di essere Roma il centro della diffusione, ne era per natura delle cose la precipua meta, poichè dall'oriente veniva a ricevere la luce. Non v'ha dubbio che san Paolo fece quel tragitto dell'Appia da Pozzuoli a Roma, come innanzi a lui san Pietro. Ne abbiamo

[1] Lucidi, *Storia dell'Aricia*, p. 405. De Rossi, *Bull. d'arch. cristiana*, ann. 1869, p. 69 seg.
[2] Armellini, *Cimiteri*, p. 582.

per il primo certissima testimonianza negli Atti apostolici: per l'altro ne suffraga la tradizione, che si convalida dagli Atti suoi, siano pure apocrifi, ma antichissimi.

Ora la recente archeologia cristiana ha comprovato in modo apodittico, che le più antiche memorie sacre si vanno rivelando nelle catacombe di Priscilla, di Domitilla e di s. Callisto, alle quali sono contigue e come intersecate quelle che si chiamarono *catacumbae* senz'altro distintivo, e poi di s. Sebastiano; le quali tre ultime sono situate a destra dell'Appia uscendo da Roma, e per la loro vastità costituiscono la più grande necropoli cristiana [1]. A breve distanza, anzi alquanto più avanti, cioè in precedenza verso Roma, si designano le catacombe giudaiche. *Ad catacumbas* si veneravano i sepolcri dei due apostoli Pietro e Paolo, come di alcuni primi pontefici, dei quali molti furono deposti nelle prossime di Domitilla. Il che è di valido argomento per credere che in quei luoghi fosse istituita la primitiva chiesa di Roma, e che i fedeli, secondo le tradizioni, abbiano considerato quel sito come il più antico e il più sacro per le memorie dei pontefici e dei più insigni martiri. Giova poi l'osservare che mentre tutte le catacombe e le aree cimiteriali avevano un titolo, che li distingueva fra loro, sia del possessore del fondo, sia del martire il più celebre che vi era deposto, quelle soltanto ove furono venerate fino a presso che tutto il secolo terzo, cioè innanzi al tempo del loro trasferimento, le tombe dei due apostoli fondatori della Chiesa romana, non ricevettero denominazione speciale, ma solo generica, derivata dal greco, come che si dicesse essere stato quello il cimitero cristiano, il che senz'altro richiama il primitivo [2].

So che sussiste una pia tradizione che s. Pietro abitasse in Trastevere, e che pure colà stanziasse una grande colonia giudaica; ma tutto questo è molto vago, senz'alcuna prova, senza antiche testimonianze, e quindi senza valore. Un'altra poi, che egli abitasse *ad Nymphas* fuori di porta Nomentana, ed un'altra, che avesse fondata la chiesa dentro Roma nella casa di Pudente, ed ivi avesse dimora; ed infine una più fondata, che battezzasse presso al sito, ove fu poi il cimitero Ostriano. Tenendosi per fermo che il principe degli apostoli abbia retto per molti anni il sacro pontificato in Roma, e che nel convertire i gentili abbia potuto penetrare ancora nei palagi imperiali, non è per nulla improbabile, che nelle diverse occasioni si fosse stabilito sia fuori come dentro la città, appunto per confermare i neofiti nella fede e nelle dovute pratiche e colla dottrina e coll'esempio: ciò era intimamente connesso all'esercizio dell'augusto suo ministero, per cui si può ben concedere a quelle tradizioni un buon elemento di veracità. Ma in questo caso si tratta della estensione della conversione, cioè quando la chiesa era come costituita, mentre le nostre ricerche sono invece rivolte ad investigare ed accertare il luogo della sua fondazione; vale a dire dove tennero le loro adunanze i primi fedeli, i quali giunsero a Roma per la via Appia e quale fu di loro e dei convertiti il primo cimitero, e dove per conseguenza dobbiamo credere che con loro convivessero gli apostoli, adempiendo all'ufficio sacerdotale, ed iniziando la sacra liturgia, e colle preghiere, coi consigli, e colle esortazioni animas-

[1] Ciò scrivo senza nulla detrarre alla tradizione apostolica (se vi fu veramente) del cimitero di Priscilla presso la via Salaria, a provare la quale insistè eruditamente il ch. prof. Marucchi (v. *Nuovo Bull. di arch. crist.*, 1901, pag. 71 segg.). Del resto, come giova avvertire, può aver s. Pietro catechizzato e battezzato nel cimitero Ostriano, o *ad Nymphas*, o nel bacino delle catacombe di Priscilla, secondo la illustrazione datane dallo stesso lodato scrittore. Ben s'intendono cotali cambiamenti, con tutto il rispetto alle tradizioni, per questo ministero, nel modo che si offriva la opportunità e la sicurezza.

[2] L'Armellini giustamente osserva a questo proposito, *Cimiteri*, etc., p. 409: « Il Cimitero delle Catacombe, *ad Catacumbas*, fu denominazione della regione, in cui si svolse il nobilissimo cimitero poi chiamato di s. Sebastiano. Su questo punto di vista il cimitero delle Catacombe ha una qualche preminenza su tutti gli altri per aver dato il nome a tutti i sotterranei cristiani di Roma, ma molta più ne ha perchè fu santificato dalla deposizione temporanea di s. Pietro e di s. Paolo ».

sero e fortificassero nella unità della fede in Cristo la chiesa nascente. Dunque la ragione c'induce a supporre, che gli apostoli avessero nel sobborgo dell'Appia la loro abitazione, e non lungi dalla basilica, che in loro onore fu poi edificata da s. Damaso, colà appunto dove, come si è detto, vi si costituì il cimitero, il quale probabilmente s'iniziò colle fosse, cioè all'aperto, e poi si saranno scavate le prime grotte, e infine protratti i cunicoli sotterranei. La venerazione ch'ivi si aveva delle loro tombe poteva pure dipendere dal ricordo di quella loro prossima o contigua abitazione, appunto perchè le stesse dimore tutelavano il sepolcreto dei vari collegi funeratici e delle religioni peregrine, e il luogo del sacerdote non vi poteva essere separato o discosto.

Io non dubito pertanto, che quando i cristiani deposero i corpi dei due apostoli, ovvero, come molti vogliono, li trasferirono nel secolo terzo dai loro originari sepolcri *ad catacumbas*, fossero a ciò mossi, perchè ritenevano quel luogo il più venerato e il più vetusto non solo, ma anche che vi si conservava una tradizione apostolica. Non discuto che quei due primi versi del carme damasiano, ch'era collocato e inciso in marmo nella platonia [1], ridotta a grande camera mortuaria dietro alla basilica di san Sebastiano, dedicata agli Apostoli, vogliano significare che primamente vi abitavano da vivi o vi giacquero da morti, come si potrebbe intendere:

Hic habitasse prius sanctos cognoscere debes
Nomina quisque Petri pariter Paulique requiris.

Poichè sia l'una cosa o l'altra, o insieme congiunte, cioè che la tradizione della dimora e quella dei loro sepolcri abbiano mosso s. Damaso a perpetuarne il ricordo ai posteri, siamo indotti sempre più a credere, che colà si hanno i primi indizi della cristianità di Roma, e che ogni giorno si vanno meglio manifestando. Ora il canone topografico, confermato da ragioni e da esempi, vi si aggiunge, e comprova che colà abitarono i primi fedeli, e vi si formò la *ecclesia mater*, e di là si dipartì poi l'apostolica predicazione.

Venendo al termine del mio ragionamento, mi si conceda l'augurio che le tracce, che mi pare di avere scorto e designato, possano essere non solo abbastanza valutate e comprese, ma sopratutto approvate dalla vostra imparziale dottrina, e quindi addivenire come di guida a ricerche varie, da applicarsi a seconda dei luoghi per rischiarare i primordi della fede cristiana sia in oriente che in occidente. Dal quale studio diligente e amoroso si paleserà sempre più chiara e grande la gloria e la benemerenza di questa Roma, la quale vera metropoli, fu il centro donde si dipartivano le vie che a lei congiungevano il mondo, e le quali nell'ordine della divina provvidenza divennero i veicoli e i più valevoli mezzi della diffusione, dell'ordine, e della compagine della chiesa, sopratutto in Italia e nell'Europa centrale.

GIAN-FRANCESCO GAMURRINI.

[1] Sopra questa platonia e sulle tombe apostoliche dell'Appia molti hanno scritto: de' quali i più recenti si annoverano G. B. de Rossi, Mons. Lugari, Mons. de Waal, prof. Marucchi, P. Grisar ed altri.

DAS TODESJAHR
DER EDESSENISCHEN MARTYRER GURIA UND SHAMONA [1]

Während die Zahl monumentaler Reste des christlichen Altertums, zu denen unermüdlicher Forscherfleiss uns den Zutritt wieder eröffnet, sich beinahe täglich vergrössert, scheint eine nicht minder bedeutsame als ausgedehnte Schicht litterarischer Quellen zur Kenntnis desselben im günstigsten Falle eine sehr erhebliche Einschränkung erfahren zu sollen. Immer gewichtigere Bedenken muss die unbestechliche Klarheit und Schärfe wissenschaftlicher Kritik gegen die Authenticität und Glaubwürdigkeit der einzelnen Berichte über das Martyrium vorkonstantinischer Blutzeugen geltend machen, durch deren Vermittelung das Heldenzeitalter des Christusglaubens die Herzen früherer Jahrhunderte ergriff.

Die in syrischer Sprache abgefassten edessenischen Martyrien haben neuerdings durch R. Duval im zweiten Bande der *Anciennes littératures chrétiennes* S. 121-128 eine ebenso umsichtige als massvolle Behandlung erfahren. Seit dem Erscheinen der 1 Auflage des französischen Grundrisses der syrischen Litteraturgeschichte ist nunmehr auch das hier noch als verloren beklagte Original der angeblich von einem Zeitgenossen Theophilos abgefassten *Acten des Guria und Shamona* ans Licht getreten. Msgr. Rahmani, der gelehrte Patriarch der unirten "Syrer von Antiocheia,,, hat den bereits 1893 von ihm im Jakobitenkloster des hl. Marcus zu Jerusalem entdeckten interessanten Text im Sommer 1899 mit lateinischer Uebersetzung und ausführlichen Prolegomena herausgegeben [2]. Er versichert uns mit höchster Entschiedenheit, dass derselbe nächst der Peshitta das älteste christliche Litteraturdenkmal in syrischer Sprache darstelle und im Jahre 297 n. Chr. zu Papier gebracht sei.

Die Berechtigung dieses Urteils muss schon angesichts mehrer nachnicaenisch klingender Ausdrücke und angesichts der langatmigen Lehrvorträge, mit denen sich die Bekenner an ihren römischen Richter wenden, in hohem Grade als zweifelhaft erscheinen. Von entscheidender Bedeutung für die Echtheitsfrage des neuen Documentes ist aber, irre ich nicht, die Beantwortung der Frage nach dem Jahre, in welchem die Blutzeugen den Tod erlitten. Diese hat zu erfolgen nicht allein auf Grund des syrischen, sondern auch auf Grund des griechischen und armenischen Textes der Acten, die beide in einer allerdings unvollständigen Gestalt schon vor dem Originale bekannt waren. Der griechische, handschriftlich — nach einer Mitteilung Herrn Professors Ehrhard in Wien — in einer Mehrzahl von Recensionen erhalten, ist allgemein zugänglich in derjenigen des Simeon Metaphrastes. Der armenische wurde durch Galoust Mertchian 1896 im Augustheste der Zeitschrift *Ararat* veröffentlicht und

[1] Der Vortrag, in lateinischer Sprache gehalten, erscheint hier von geringfügigen Änderungen abgesehen in der deutschen Form, in welcher er ursprünglich niedergeschrieben wurde.

[2] *Acta sanctorum confessorum Guriae et Shamonae..... nunc adiecta latina versione primus edidit et illustravit* Ignatius Ephraem II. Rahmani *Patriarcha Antiochenus Syrorum.* Romae, Typis Eq. V. Salviucci. MDCCCLXXXXIX. — XXIII, 19 und XXVIII (syr.) S.

weiteren Kreisen durch eine englische Uebersetzung Conybeares in *The Guardian*, Jahrgang 1897 S. 227 f., bekannt. Die für unsere Erwägungen grundlegenden Eingangsworte lauten — unter wortgetreuer lateinischer Uebersetzung des Syrischen und Armenischen — beim Syrer: *Anno DCXIIII regni Alexandri regis Macedoniae — et est annus XIV regni Diocletiani, qui regnavit XIX annos — sub hypatia eius VIII et Musini II...,*
bei Simeon Metaphrastes: Ἔτος μὲν ἀπὸ τῆς Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος ἀρχῆς ἑξακοστὸν ἦν, ἔνατον δὲ Διοκλητιανῷ τὰ Ῥωμαίων σκῆπτρα ἠνύετο καὶ πρὸς τὴν ὑπατείαν ἕκτον ἐτελεῖτο τῷ Μαξιμιανῷ...,
beim Armenier: *Anno DCXV regni Alexandri regis Macedoniae, qui erat annus VIII regni Diocletiani, qui regnavit XIX annos, anno consulatus eius XVIII et Maximiani VI...*

Es springt in die Augen, dass die Zeitangaben der verschiedenen Texte keineswegs übereinstimmen. Noch mehr! Die einzelnen Angaben eines und desselben Textes stehen miteinander im Widerspruche. Dies gilt nicht nur von denjenigen des offensichtlich lückenhaften griechischen und des nicht weniger offensichtlich verwirrten armenischen; es gilt selbst von den Angaben des Originals. Denn das Jahr 618 der Seleukidenaera war überhaupt kein Regierungsjahr Diocletians mehr, der bereits am 1. Mai 305 n. Chr. abgedankt hatte, und ebensowenig war das 14 Regierungsjahr Diocletians dasjenige seines 8 Consulates.

Rahmani hat in Capitel III seiner Prolegomena, das "de epocha, qua martyrium sunt passi Guria et Shamona„ handelt, die erstere Schwierigkeit nur gekennzeichnet, ohne etwas Wirkliches zu ihrer Lösung beizubringen; die letztere glaubt er zu heben, indem er für das Jahr 618 das Jahr 608 der Seleukidenaera einsetzt. Die Aenderung ist graphisch zweifellos so leicht als möglich. Aber sie hilft keinen Schritt weiter. Das 8 Consulat Diocletians fällt in das Jahr 303 n. Chr., nicht in das Jahr 297, in das der orientalische Kirchenfürst durch seine Emendation zu gelangen glaubt. Glaubt! Denn sogar hier ist ein Rechenfehler unterlaufen. Am 17 September 297 waren nämlich allerdings 13 Jahre vollendet, seit Diocletian den Purpur des Imperator angelegt hatte. Die Hinrichtung der Martyrer wäre mithin, da sie nach den Acten am 15 November stattfand, 297 n. Chr. in das 14 Regierungsjahr des Kaisers gefallen, falls wir dieses schon mit dem 1 Januar des fraglichen Jahres oder doch mit dem 17 September begonnen denken dürften. Aber in das Jahr 608 der Seleukidenaera wäre sie eben am 15 November 297 n. Chr. entschieden nicht mehr gefallen, da nach makedonischem Kalender am 1 Oktober, nach dem jüngeren syrischen sogar am 1 September 297 bereits das Jahr 609 begonnen hatte.

Indessen es wäre dem selbst anders. Stets bliebe die von Rahmani vorgeschlagene Remedur aus einem durchschlagenden methodologischen und einem gleich durchschlagenden materiellen Grunde unannehmbar: aus einem methodologischen, weil sie, wie angedeutet, die Zeitangaben des Metaphrasten und des armenischen Uebersetzers unerklärt lässt, aus einem materiellen, weil im Jahre 608 der Seleukidenaera überhaupt noch keine allgemeine Christenverfolgung herrschte. Eine solche setzen aber die Acten schlechterdings voraus.

Um wirklich festen Boden zu gewinnen, müssen wir von einer wenigstens diplomatisch gesicherten Angabe, d. h. von einer solchen ausgehen, bezüglich deren alle Texte übereinstimmen. Eine solche bildet aber nur das 6 Consulat eines Maximianus. Denn zunächst kann es keinem Zweifel unterliegen, dass der Musinus des Syrers nur einer Entstellung des Namens Maximianus seine Entstehung verdankt. Man vergleiche nur das syrische Schriftbild beider Namen, ܡܘܣܝܢܘܣ, wie die Handschrift von Jerusalem bietet, und ܡܟܣܝܡܝܢܘܣ, was die genaue Transscription von Μαξιμιανός wäre. Eines Maximianus habe ich ferner vorsichtiger Weise gesagt. Selbstverständlich bürgt ja nichts dafür, dass die Angabe der Acten gerade auf M. Aurelius Valerius

Maximianus gehe, den **wir** schlechtweg als Maximianus zu bezeichnen gewohnt sind. Ja sie kann gar nicht auf ihn gehen, wenn anders sie geschichtlichen Wert haben soll, weil sein 6 Consulat 299 n. Chr. wieder vor den Ausbruch der allgemeinen Verfolgung fallen würde. Maximianus ohne jeden weiteren Zusatz nennt aber beispielshalber die *Passio S. Fabii Vexilliferi* (*Analecta Bollandiana* IX, S. 123-134) in Ueberschrift und Text einen zweiten Träger dieses Namens, den Galerius, und sein 6 Consulat fällt in die schlimmsten Tage allgemeiner Christenhetze, in das Jahr 306 n. Chr. Imp. Caes. C. Flavio Valerio Constantio Aug. II. Imp. Caes. Galerio Valerio Maximiano Aug. II. coss. In das nämliche Jahr fällt aber weiterhin auch der 15 November des Seleukidenjahres 618, der Todestag der Martyrer nach dem syrischen Texte. Dieser hat — der Schluss ist wohl ein zwingender — bezüglich des Seleukidenjahres das Richtige bewahrt. Etwas in der That Anderes weist übrigens nur der armenische Text auf. Das ἑξακοστὸν des Metaphrasten erklärt sich durch Ausfall der Zehner- und Einerzahl in seiner unmittelbaren griechischen oder seiner mittelbaren syrischen Vorlage und nichts veranlasst zu der Vermutung, dass das Ausgefallene etwas Anderes gewesen sei als XVIII.

Somit stimmen die Angaben unserer Acten nach der Seleukidenaera und nach dem Consulatsjahre des "Maximianus„ ursprünglich unter sich überein. Das Nämliche gilt andererseits von den Angaben nach Consulats- und Regierungsjahr Diocletians. Der Text des Metaphrasten ist hier vollends wertlos. Sein ἔνατον ist ein letzter Nachhall des Relativsatzes *qui XIX annos regnavit* des Syrers. Von dem Originale giebt er überhaupt nur das Folgende wider: *Anno DC... regni Alexandri regis Macedoniae — et est annus... Diocletiani... IX — sub hypatia... Maximiani VI.* Der Armenier hat, wie schon Conybeare sah, Consulatsjahr und Regierungsjahr verwechselt. Nach Berichtigung dieses Versehens stimmt er in einer Angabe ohne weiteres mit dem Syrer zusammen. Es ist das 8 Consulatsjahr Diocletians. Was die Angabe nach dem Regierungsjahre anlangt, so müssen wir vor allem wissen, wie ihr Urheber die Regierungsjahre Diocletians zählte. Er sagt: *qui XIX annos regnavit.* Keinesfalls begann er also die Zählung mit der Kaiserproclamation im Herbste 284 n. Chr., wie Rahmani annahm und wie es der Kaiser selbst that, der daher schon 303 n. Chr. seine *vicennalia* feierte. Aber auch mit dem Tode des Carinus im Frühjahre 285 n. Chr. kann er sie nicht begonnen haben. Denn selbst von diesem Zeitpunkte an, hätte Diocletian als er die Regierung niederlegte, schon auf eine Herrschaft von mehr als 20 Jahren zurückgeblickt. Vielmehr können als Regierungsjahre des Kaisers nur die zwischen dem Tode des Carinus und der Abdankung Diocletians liegenden vollen Kalenderjahre gerechnet sein. Das erste in dieser Reihe ist 286 n. Chr., das letzte 304, das vorhergehende 18 mithin 303, Imp. Caes. L. Aurelio Valerio Diocletiano VIII. Imp. Caes. M. Aurelio Valerio Maximiano VII. coss., das 8 Consulatsjahr Diocletians. Die Lesart des armenischen Textes erweist sich als die richtige, die des vorliegenden syrischen als eine graphisch leicht zu verstehende Corruptel, ein Verschreiben von ܝܚ in ܚ̣.

Die einleitenden Zeitangaben der Acten lauteten also ehedem: *Anno D CXVIII regni Alexandri regis Macedoniae — et est annus XVIII regni Diocletiani, qui regnavit XIX annos, — sub hypatia eius VIII et Maximiani II.....* Das ist ein unlösbarer Widerspruch. Das Mittelstück rückt das Martyrium des Guria und Shamona in das Jahr 303 n. Chr., Anfang und Schluss rücken es übereinstimmend in das Jahr 306. Als einen Versuch, diesen Widerspruch zu beseitigen, erkennen wir jetzt unschwer die armenische Lesart 615 für das Seleukidenjahr, die sich graphisch kaum erklären liesse. Sie ist keine gewöhnliche Corruptel, sondern eine bewusste Retouchierung auf Grund chronographischer Gelehrsamkeit, an der es den mit Eusebios vertrauten Armeniera bekanntlich nicht fehlte. Denn der 15 November 615 der Seleukidenaera fällt thatsächlich in das Jahr 303 n. Chr. Aber der Versuch ist mislungen, weil das 6 Consulatsjahr des "Maximianus„ blieb, das unerbittlich nach 306 weist. Ein Blick in seine

Weltchronik hatte den biederen armenischen Interpolator belehrt, dass das 18 Regierungsjahr Diocletians mit dem Seleukidenjahre 618 nicht zusammenfallr; dass in jenem Jahre auch kein Maximianus zum sechsten male Consul war, hatte er aus dieser Quelle nicht lernen können.

Sein Misgeschick zeigt uns, was wir zu thun und zu lassen haben. Eine mechanische Beseitigung des Widerspruches ist unmöglich. Lediglich seine Erklärung kann und muss versucht werden. Das geschichtliche Todesjahr der Martyrer kann nur eines der beiden Jahre gewesen sein, die sich gegenüberstehen. Wir haben uns unstreitig für 306 n. Chr. zu entscheiden, wofern — was von vornherein zu bezweifeln, nichts berechtigt — Theophilos, der angebliche Verfasser der vorliegenden wie der von Cureton in den *Ancient syriac Documents* erstmals gedruckten Acten des Habib wirklich ein Zeitgenosse der Ereignisse war. Denn dieser versichert in seiner nur durch den syrischen Text erhaltenen Subscriptio (S. XXVI (syr.) f. bezw. 18), seinen Bericht 5 Tage nach dem Tode der Heiligen, am 20 November 618 der Seleukidenaera abgeschlossen zu haben. Was bezeichnet dann aber das Jahr 303 n. Chr.? — Antwort geben die unmittelbar auf die einleitenden Zeitbestimmungen folgenden Worte: "*impius Diocletianus suscitavit maximam diramque persecutionem*„ u. s. w. (nach Rahmanis Uebersetzung). In der That war es der 24 Februar 303, an welchem das erste allgemeine Verfolgungsedict erging. Nach Seleukidenjahr und Consulatsjahr des "Maximianus„ ist der Tod der Martyrer, nach Regierungs- und Consulatsjahr Diocletians ist der Beginn der Verfolgung zeitlich bestimmt. Wer die letztere Bestimmung einfügte, muss geglaubt haben, dass die edessenischen Blutzeugen alsbald nach Ausbruch derselben fielen. Er ist mithin verschieden von Theophilos, dem Zeitgenossen, der ihren Tod im vierten Jahre der Verfolgung miterlebte.

Nicht seinen Bericht, niedergeschrieben unter dem unmittelbaren Eindruck der am 15 November 306 n. Chr. vollstreikten Hinrichtung, besitzen wir, sondern eine Ueberarbeitung desselben von der Hand eines Schriftstellers, dem das Martyrium des Guria und Shamona nur noch eine einzelne, zeitlos gewordene Episode in der abgeschlossen in der Vergangenheit liegenden grossen Verfolgung war. Kern und Ueberarbeitung sondern sich wie hier in den Eingangsworten auch wieder am Ende der Acten. Die Subscriptio des Theophilos wendet sich an "*fratres, qui induti estis dolorem huiusce persecutionis*„. Als dies geschrieben wurde, war die Verfolgung noch im Gange, deren Opfer die Heiligen geworden waren. Dagegen betet der Verfasser des schon durch seine Stellung hinter der Datierung des Theophilos auffallenden Stückes (S. XXVII (syr.) bezw. 19): "*ne iterum videamus aut audiamus ecclesias everti*„ u. s. w. Die Schrecknisse, die Theophilos mit eigenen Augen sah, sind für ihn etwas Vergangenes, von dem er nur eine Wiederholung für möglich hält. Diese hält er allerdings nicht nur im allgemeinen für möglich; er scheint sie mit ziemlicher Bestimmtheit zu fürchten. Es ist wohl mehr, als eine Floskehl, durch die er sich den Anschein des Augenzeugen geben will, wenn er sich selbst als "*tempore persecutionis*„ lebend einführt. Man darf vielleicht einen Zeitgenossen Julians oder des arianischen Verfolgers Valens in ihm erblicken, womit die Acten in ihrer vorliegenden Gestalt in die nämliche Zeit gerückt wären, der frühestens die endgiltige Recension der Addai-Lehre entstammt.

Dass der Bearbeiter jedenfalls der Zeit der von ihm aufs neue erzählten Ereignisse nicht mehr allzunahe stand, lehrt allein schon die Sorglosigkeit, mit der er das einer Chronik entnommene Datum des Ausbruchs der Verfolgung mit dem von Theophilos angegebenen Datum des Todes der Martyrer gleichsetzt. Indessen giebt er von solch naïver Unbesorgtheit um die Chronologie noch weitere Proben, wenn er (S. VI (syr.), bezw. 5) unter den Bekennern, deren Ende Guria und Shamona im Gefängnis erfahren haben sollen, einen Pamphilos von Caesarea nennt, der, wie wir durch Eusebios wissen, erst 309 n. Chr. die Krone des Martyriums erlangte, oder (S. XXVI (syr.), bezw. 18) unter den

Bischöfen, unter denen die Martyrer gelitten hätten, den römischen Papst Caius, der bereits 296 n. Chr. gestorben war.

Es kann hier nicht im einzelnen untersucht werden, welcher Anteil an dem vorliegenden Texte ihm, welcher schon dem Theophilos zukommt, um so weniger, als eine derartige Detailuntersuchung sich kaum auf unsere Acten beschränken könnte. Haben wir einmal in diesen eine vielleicht erst zwischen 361 und 363 oder 364 und 378 entstandene Ueberarbeitung des Theophilosberichtes erkannt, so sind unbedingt auch die gleichfalls auf Theophilos zurückgeführten Acten des Habib auf Zeichen einer späteren Ueberarbeitung hin zu prüfen. Nicht weniger dürften nunmehr aber die Acten des Sharbil und Barsamia einer neuen Untersuchung zu unterziehen sein, welche die Frage zu klären hätte, ob und wie weit auch dieses an offensichtlichen historischen Monstruositäten leidende Document wenigstens der Grundlage eines älteren, glaubwürdigen Berichtes nicht entbehrt.

Dr. Anton Baumstark.

BEMERKUNGEN ZUM TESTAMENTUM D͞NI. N. J. Xρ.

In lateinischer Sprache berichtete der Vortragende über seine der διαθήκη τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ zugewandten Studien, deren vorläufige Ergebnisse er inzwischen ausführlicher in der *Römischen Quartalschrift für christliche Alterthumskunde und Kirchengeschichte*, XIV, 1-45, dargelegt hat. Die interessante Schrift, deren syrischen Text Msgr. Rahmani, Patriarch der katholischen Syrer von Antiocheia erstmals vollständig veröffentlichte, wird von keinem früheren Gewährsmanne bezeugt als von dem Monophysiten Severus, der 512-518 an der Spitze der antiochenischen Kirche stand. Auch weiterhin finden wir sie, wenigstens als Ganzes, nur in zwei monophysitischen Kirchen bekannt und benützt, derjenigen Syriens, welche sie als Buch I und II an die Spitze eines ihr eigentümlichen Octateuchus Clementinus stellte, und in derjenigen des nordöstlichen Afrika, der neben einer weitverzweigten Schicht von Auszügen eine aethiopische Uebersetzung und zwei verschiedene arabische Bearbeitungen des Gesamttextes entstammen. Die syrische Uebersetzung ist 687 n. Chr. angefertigt, die Existenz der koptischen, auf welche die afrikanische Textesüberlieferung zurückweist, lässt sich zum erstenmale 927 n. Chr. nachweisen. Nötigt schon der Inhalt der διαθήκη (vgl. die Vorschriften über den Kirchenbau!), ihre Abfassungszeit über die konstantinische Epoche herabzurücken, so ist mithin auch ein Blick auf ihre äussere Bezeugung und ihre Ueberlieferung nur geeignet, den Glauben an ihr hohes Alter zu erschüttern, den ihr verdienter Herausgeber zu begründen suchte. Statt einer altchristlichen Schrift des 2 werden wir in ihr, wie sie vorliegt, ein monophysitisches Machwerk des ausgehenden 5 oder schon des beginnenden 6 Jahrhunderts zu erblicken haben, zumal wenn in der That, wie es den Anschein hat, sich Spuren des dogmatischen Kampfes um die ἀφθαρσία des Leibes Christi in ihr bemerkbar machen. Selbstverständlich kann indessen in so späte Zeit nur die endgiltige Redaktion des Ganzen gesetzt werden, dessen einzelne Teile sich nach und nach um einen weit älteren Kern vermutlich eine auf Bischof, Presbyter, Diakon und Witwe beschränkte κατάστασις τοῦ κλήρου — krystallisierten. Noch geben von dieser Entstehungsweise des Werkes unausgeglichene Widersprüche zwischen verschiedenen Stellen desselben Zeugnis.

Dr. Anton Baumstark.

EIN RELIEF AUS DEM ERSTEN JAHRHUNDERT DES CHRISTENTHUMS IN UNGARN.

IX.-X. Jahrhundert.

In Ungarn sind wegen der Verheerungen, welche die Tartaren und spaeter die Türken angerichtet haben, von den Zeiten der ersten Aposteln dieses Königreiches wenig Monumente geblieben. Noch ausder Zeitvor dem hl. Stephanus, dem ersten König von Ungarn stammt die Unterkirche der Basilika von Fünfkirchen (de Quinque Ecclesiis), wie auch die wenigen Uberreste der ersten Kirche von Mosaburg (Zalavár), welche der slavische Fürst Privina, vor der Landesfinnahme durch die Ungarn, gestiftet hat.

Die eigentliche Christianisirung Ungarns verdanken wir dem hl. Adalbert, dem ersten Birchof von Prag, welcher, von seinen Landsleuten verfolgt, sich in die Abtei

Sancti Bonifacii in Rom zurückzog und von hier aus, vondem Papste, aufgemuntert, mit Benidictinern dieser Abtei die Arbeit der Bekehrung der Ungarn in Angriff nahm. Es gelang ihm, den Fürsten Gyeicsa für unseren hl. Glauben zu gewinnen; und dieser begann auch im Jahre 998 e in Stift für die neuen Benedictiner-Apostel des Landes zu bauen, welches dann sein Sohn, der hl. Stephanus, der erste König Ungarns, welcher von Adalbert getauft wurde, im Jahre 1000 vollendete und sich durch den arsten Abt. des Benedictiner-Stiftes de S. Monte Pannoniae vom hl. Papste Silvester die Krone aus Rom holen lies.

Aus dieser Zeit der ersten christlichen Stiftung des ersten hl. Königs blieb in Ungarn, namentlich in der Erzabtei Martinsberg (Sancti Martini de S. Monte Pannoniae) kaum etwas übrig. Wenige Bruchstücke nur sind es, die auf diese Zeit zurückzuführen sind. Eine aus rothem Marmor gehauene thron-artige, romanische Nische, in welcher der hl. König dem Gottesdienste der Abtei-Kirche beigewohnt haben soll, eine romanische Säule mit Spiralcannelüren, ein Weihwasser-Becken aus rothem Marmor mit drei Löven-Häuptern und endlich die Basen der kleinen Säulen der romanischen Fenster des ältesten Kreuzganges in Martinsberg.

Aelter als alle diese figuralen und decorativen Ueberreste der ältesten Stiftskirche in Ungarn ist aber jenes Relief, welches ich heute die Ehre habe in dieser Illustren Gesellschaft aufzuführen. Dieser Stein ist jetzt an der Aussenseite der, aus dem XIII. Jahrhundert stammenden Stiftskirche und zwar der Benedictus-Capelle gemauert. Die Höhe desselben beträgt 55 cm., die Breite 72 cm., der darüber angebrachte, decorative Steinbalken 38 cm. Höhe und 73 cm. Breite.

Das Relief stellt drei Gestalten dar: in der Mitte einen Mann; und zu beiden Seiten je einen Knaben. Die mittlere Figur ist von dem Kinn bis zu den Knieen erhalten. Die Bekleidung derselben besteht aus einer tunica talaris et manicata, χιτὼν ποδήρης καὶ χειροδωτός, welche zur Zeit der römischen Republik die Heroen und Redner zu tragen pflegten; um die Lenden hat sie einen breiten Gürtel mit einer einfachen Schnalle, um die Schulter eine Art Paenula; in der linken hält sie ein Buch, auf welches sie mit dem Zeige - und Mittelfinger, redend hinweiset. Der Faltenwurf der Tunica zeigt eine grobe, primitive Steinmetzarbeit.

Auf der rechten Seite steht, um die Hälfte kleiner ein Knabe, der gleichfalls eine Tunica trägt; er halt in den Händen einen nicht zu erkennenden Gegenstand. Links steht ein Knabe, der in eine kürzere, nur bis zu den Knieen reichende Tunica cincta gekleidet ist und die rechte Hand über seinen Kopf erhoben hat.

Der ungarische Archäolog Romer hat das Relief als aus der Römer-Herrschaft Pannoniens herstammend hingestellt. Meiner Bescheidenen Ansicht nach ist es ein Denkmal, welches die italienischen Benedictiner mit nach Martinsberg gebracht oder nach alten Mustern angefertigt haben. Die Haupt-figur inder Mitte macht den Rede-Gestus und weist auf das Buch, als ob sie sagen wollte: «Tolle, lege! Ausculta, o fili praecepta magistri!» Sie stellt den hl. Benedikt dar. In seiner Rechten steht sein Schüler Maurus, zu seiner Linken Placidus.

Zu dieser Meinung bestimmen mich die folgenden gründe.

Ms. Wilpert beweist in seiner Studie über «Die Gewänder der Christen in den ersten Jahrhunderten» mit entsprechenden Abbildungen aus den Katakomben-Malereien, dass die Kleidungsstücke der ersten Jahrhunderte der Christen von denen der heidnischen Römer nicht verschieden waren; ja sogar die Priester trugen die gleichen Kleider, wie die Laien. Die Tunica, welche auf unserem Relief die Form einer Alba hat, wurde im III. Jahrhundert mit Aermeln versehen und, im IV bis zu den Knöcheln verlängert, und zwar bei den Priestern wie bei den Weltlichen. Diese gewand hiess Tunica talaris. Wiewohl noch zur zeit Ciceros im gewöhnlichen Leben verpönt, gaben die römischen Dichter die Talartunika ihren Helden und Weisen. Auf Katakomben-Bildern fand sie Mgr. Wilpert zweimal: an einem Orans und einem Guten Hirten. Auf den späteren Denkmälern der Römer-Herrschaft, so wie auf dem Triumphbogen des Constantin d. gr. bildet sie die Bekleidung des Kaisers und der Togati, während das Volk eine kurze Tunica trägt. An vielen älteren Bildern der Katakomben hat Wilpert bewiesen, dass die Alba ursprünglich eine Tunica talaris et manicata gewesen ist. Dass unsere Hauptfigur einen Gürtel trägt, weist auf den clericalen cingulus hin.

Man braucht aber gar keine Alba voraussetzen, wenn wir an den hl. Benedict denken, denn dieser bezeichnet in dem 55. ten Capitel seiner Regel die Tunica

ausdrücklich als das Gewand seiner Ordensbrüder: «Sufficit autem, sagt er, Monacho duas tunicas et duas cucullas habere, etc».

Die auf den Schultern der Hauptgestalt sichtbare paenula kann auch die spätere Form des Skapuliers bezeichnen. Die Entwickelung dieses gewandstückes Zeigt Mgr. Wilpert an der Hand von altchristlichen Monumenten. Die Paenula (φαινόλης), welche bei den Römern den Rücken und die Schulter deckte, bestand aus dicker Wolle oder Leder und war öfters mit einer (Kaputze,) Cucullus versehen. Der Apostel Paulus, der viel reiste, pflegte sie zu tragen. Durch Verschmälerung der römischen Paenula entstand ein Kleidungsstück, welches dem Skapulier der Benedictiner Mönche ähnlich sah. Uebergangsformen der Paenula und des Scapulieres zeigen die Miniatur-Bilder eines Vatikanischeu Codex (C. Vat. Lat. 1202, fol. 157 v.) aus demXI. Jahrhundert. Eine gänzlich verstümmelte, an beiden Seiten gerade abgeschnittene Paenula zeigen uns die aus dem Anfange des Mittelalters stammenden Miniaturs des berühmten vatikanischen Menologium (C. Vat. gr. 1613) und des Climacus-Codex (C. Vat. gr. 394). Dieses Scapulier der alten Paenula-Form ist so kurz, dass es nur bis zu den Hüften reicht und als solches betrachte ich die Kleidung der Hauptfigur unseres Reliefs. Eine solche Scapulier-formige Paenula führt uns Wilpert auf einem Vatikanischen Relief vor (Gewandung Taf. 14); eine gleiche Paenula kleidet den Bischof bei der feierlichen Einkleidung einer gottgeweihten Jungfrau (Wilpert Gottgeweihte Jungfrauen Taf. I).

Wenn wir nun dieses, aus der Paenula entstandene Scapulier als das über die Tunica Talaris getragene Kleidungstsück ansehen, so wächst um so mehr meine Zuversicht, dass wir es hier mit einer sehr alten Darstellung des Ordens-Patriarches Benedikt zu thun haben.

Die Lösung der Schwierigkeit, welche die Verschiedenheit der Kleidung der zwei Nebenfiguren bereiteu könnte, finde ich im Folgenden. Die zur Rechten der Hauptperson stehende Gestalt des Jünglinges hat eine Tunica talaris et manicata an. Wenn wir uns daran erinnern, dass diesselbe ein distinguirendes Gewand war, so wäre der mit ihr Bekleidete der ältere Schuler des Hl. Benediktus, nämlich St. Maurus, der schon als Monch eingekleidet ist.

Der auf der linken Seite stehende, etwas kleinere Knabe, welcher eine kürzere Tunica cincta und eine kleine Paenula an hat, hebt den rechten Arm über seinen Kopf, wie wenn er um den Segen, respective um Aufnahme den hl. Benedikt bitten würde.

Meine bescheidene Erklärung des Relief findet eine Stütze in jenem Umstande, dass die Hauptfigur die zwei Finger redend über das in seiner Rechten gehaltene Buch legt, als wollte er, wie auf anderen alten Darstellungen des Hl. Benediktus, sagen: «Ausculta, o fili! praecepta magistri!». Die zwei Nebenfiguren wären die immer mit Benedikt vorkommenden Schüler: S. Maurus und S. Placidus. Wenn die Gestalten auch romanisirende Gewänder zu haben scheinen, so habe ich ihre Anwesenheit oben zu begründen versucht.

Die ersten Apostel von Ungarn, die laut der neuesten Forschungen ungarischer Linguisten (Volf: Liturgie in lat. Sprache) italienische, respective römische Benedictiner waren, haben entweder dieses alte Relief im IX. oder X. Jahrhundert nach Martinsberg mitgebracht oder nach alten ehristlichen, römischen Mustern angefertigt.

Dr. Victor Récsey, O. S. B.

LE MEMORIE ROMANE DI S. CIRILLO, APOSTOLO DEGLI SLAVI

Le esplorazioni archeologiche e le indagini scientifiche in questa seconda metà del secolo, hanno messo in luce una serie di monumenti concernenti la storia degli Apostoli degli Slavi, SS. Cirillo (Costantino) e Metodio. Questi venerati ricordi formarono oggetto di varie pubblicazioni [1]; però restano tuttora da spiegarsi in parte; ed in parte da indagarsi con maggior dettaglio.

Queste osservazioni, accennati brevemente i risultati comunemente accettati, vergeranno principalmente su punti finora incerti o poco conosciuti.

1. Icone votiva dei SS. Cirillo e Metodio in Vaticano.

L'Icone dei SS. Pietro e Paolo, nota comunemente coll'appellazione di quadro *di Costantino*, che tuttora si venera nella basilica vaticana, ove nelle maggiori solennità viene esposta nella confessione della stessa, è un quadro votivo degli Apostoli Slavi dell'anno 867 o 868. L'appellazione di *Costantiniana*, trae origine dal primo nome di S. Cirillo, e perciò fu erroneamente attribuita all'imperatore Costantino [2].

Sarebbe necessaria una novella revisione del quadro, con immediata ispezione, per constatare se in realtà vi esistano delle iscrizioni originali in caratteri slavi, coevi al loro inventore S. Cirillo.

2. Il primitivo sepolcro di S. Cirillo.

La basilica celimontana di S. Clemente offre un complesso di monumenti relativi agli Apostoli degli Slavi; e fra essi il principale luogo occupa il primitivo sepolcro di S. Cirillo.

Trovasi esso addossato al muro esterno della navata destra presso l'altar maggiore; come è noto già, fu ritrovato vacuo, essendone le reliquie di S. Cirillo state traslate nella basilica superiore. Sulla parete a destra del sepolcro, furono scoperti due affreschi della fine in circa del IX o degli inizi del X secolo [3], relativi alla vita di S. Cirillo. Nel primo è rappresentato il battesimo di Boris-Michele, re dei Bulgari, nel secondo la missione di S. Cirillo ai Cazari.

[1] De Rossi, *Bullettino di arch. crist.*, 1863, 8-14; 1864, 1-4, 39-40; 1870, 139 ss. — Mullooly, *Peintures antiques dans la basilique souterraine de Saint-Clément à Rome*, 2e éd., 1869; *Saint Clement Pope and Martyr and his Basilica in Rome*, 1873. — Dudik, *Fresken der hll. Cyrill und Method*, Mitth. der Centralcommission, 1869. — Roller, *Saint-Clément de Rome*, « Revue archéol. », 1872, II. — Gsell-Fels, *Römische Ausgrabungen*, 1870, 99 ss. — Bartolini, *Memorie storico-critiche-archeologiche dei santi Cirillo e Metodio*, Roma, 1881; traduzione croata di G. Danilo, Zara, 1885. — Bulic, *Bazilika sv. Klimenta u Rimu*, Zadar, 1881. — Krasnoseljcev, *Cerkov s. Klimenta v Rimk*, Kazants, 1885 (estratto del « Pravoslavni Sobjesednik », Aprile, 1885).

[2] Bartolini, o. c. Appendice; *Della celebratissima statua di bronzo di S. Pietro*, Roma, 1850. — Jelic', *Nuove osservazioni sull'icone vaticana dei SS. Pietro e Paolo*, nella « Röm. Quartalschrift », 1892, 83 ss.; *Zavjetna spomenslika slavenshih Apostola*, Zagabria, 1895.

[3] De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1870, 139; Grisar, *Das römische Pallium* nella « Festschrift des deutschen Campo Santo in Rom », 1897, 94.

3. L'affresco del trasporto funebre di S. Cirillo.

Ottima è l'interpretazione del quadro rappresentante il trasporto funebre di S. Cirillo dal Vaticano al Celio, sulla parete del nartice a destra della scala, proposta dall'istoriografo di Giovanni VIII, il P. A. Lapôtre. Esso contiene, non una, come finora si ammetteva, ma tre scene differenti, però che stanno fra loro in relazione. La prima a sinistra rappresenta l'accoglienza fatta dal papa ai due santi fratelli Cirillo e Metodio; segue poi il trasporto funebre di S. Cirillo; a destra poi celebra il papa la Messa per lui. Questa divisione di scene apporta per la prima volta una sufficiente intelligenza della composizione [1]. La figura, che segue il feretro di S. Cirillo, finora variamente interpretata, è certamente una donna. O donna piangente, nenia, per simboleggiare il duolo funereo [2]; oppure la oblatrice Maria Macellaria, moglie di Beno di Rapiza, in atto di invocare S. Cirillo.

Sono noti questi due coniugi divoti, anche per altre pitture votive eseguite a Roma, come nell'oratorio dell'Arcangelo Gabriele [3]. L'Armellini ha già fatto indagini su questa famiglia, che trapiantatasi a Narni nell'Umbria, diede origine ai Rapizoni, così chiamati in documento dell'anno 1093. Laonde allo stesso scrittore non cade dubbio, che i Rapiza fiorissero a Roma ai tempi di Roberto Guiscardo; nobile e potente famiglia regionale della Via Maggiore, l'attuale strada che dal Colosseo mette alla piazza del Laterano [4]. Giacchè i Rapizoni Narnesi, discendenti dei Rapiza Romani, compariscono nell'ultimo decennio dell'XI secolo, sembra più verisimile che debba l'esecuzione della pittura celimontana assegnarsi alla prima metà del detto secolo, anzichè alla seconda. La pittura è stata danneggiata per l'impianto dell'arco, che le soprasta; opera della riedificazione della basilica del primo quarto del XII secolo [5].

Dalla devastazione della regione celimontana per opera di Roberto Guiscardo nel 1084, quando anche la basilica senza dubbio ebbe a soffrire danno per modo da esser abbandonata, fino alla riedificazione suaccennata, non sembra probabile che sia stata quella pittura eseguita, non essendone le condizioni favorevoli. In tal'epoca, la basilica doveva essere stata non solo danneggiata ma così circondata da macerie e rovine, da restarne quasi sepolta; cosa che ne causò una sì sensibile elevazione del piano. È perciò che noi crediamo doversi l'epoca della pittura del trasporto di S. Cirillo assegnare in ogni caso prima dell'anno 1084, e più probabilmente alla prima metà dell'XI secolo [6].

4. Il quadro votivo dei SS. Cirillo e Metodio

(volgarmente: *Il Salvatore alla Greca*).

L'affresco sulla parete anteriore nel nartice di S. Clemente, a sinistra di chi scende, non è stato ancora soddisfacentemente illustrato. Anche le riproduzioni vulgate, giusta il disegno del sig. Ewing, erroneamente rappresentano il Salvatore *stante in piedi;*

[1] Presso Grisar, *l. c.*, 93, nota 1.

[2] Si confronti un' ottima analogia nella rappresentazione pubblicata dal Grisar, *Röm. Quartalschrift*, 1895, 247 ss.

[3] Armellini, *Scoperta di un antico oratorio presso la via Appia dedicato all'Arcangelo Gabriele ed ai Sette Dormienti*, Roma, 1875, 7 ss.

[4] *L. c.*, 9.

[5] V. *Krasnoseljcev*, o. c., 9 s.

[6] Il comm. De Rossi dapprima (*Bull. di arch. crist.*, 1863, 11) assegnava la pittura al principio del XII secolo; poscia (*l. c.*, 1864, 4) alla fine dell'XI secolo incirca; e finalmente (*l. c.*, 1870, 140) al secolo XI, escludendo che un' antichità maggiore del mille le possa esser attribuita.

nel mentre difatti vi è effigiato seduto in trono. Ed è per la legge dell'isocefalia, che la figura seduta del Salvatore ha altezza eguale alle altre figure stanti. Particolarità questa, che accresce ancor di più il valore artistico del quadro. Dell'iscrizione assai danneggiata a' pie' del quadro, oltre gli avanzi della acclamazione liturgica, che i due oblatori sieno accolti *in s(an)c(tor)u(m) tuor(um) (so)ci(etate)*, e le tracce della formola solenne *(per) D(o)m(inu)m n(ost)r(u)m, qui ventur(us est)*, alla fine dell'ultima quinta linea si vede *peccatores requiem etern(am)*. Dei numerosi graffiti ai lati del quadro purtroppo finora non si è cavato nulla; e varrebbe la pena di decifrarli.

Ai piedi del Salvatore assiso e benedicente alla maniera greca stanno inginocchiati gli oblatori in atto di preghiera, SS. Cirillo e Metodio in vestito sacerdotale liturgico; uno d'essi tiene al petto un libro, l'altro offre colle mani velate un vaso, che ha la forma di calice o di calamaio. Sono patronati poi, uno dall'arcangelo Gabriele e S. Clemente, l'altro dall'arcangelo Michele e S. Andrea apostolo, che fanno corona stando al Salvatore. La composizione, il modo di benedire del Salvatore, l'insieme della pittura rivelano il carattere bizantino; ed indubbiamente un'età anteriore non soltanto dell'affresco del Trasporto funebre di S. Cirillo, bensì anche dei due affreschi sopra il sepolcro di S. Cirillo, unanimemente ritenuti della fine del IX, o al più tardi, del principio del X secolo.

Noi abbiamo già avvertito l'intima affinità fra questa pittura e l'*Icone dei SS. Pietro e Paolo* detta *Costantiniana* (sopra n° 1), per lo stile ed età eguali non solo, ma anche per i due oblatori, sì in uno che in altra, perfettamente identici per i tratti fisionomici e la decorazione del vestiario liturgico [1]. La quale pronunziata affinità fra i due quadri, è stata pure riconosciuta dal chiarissimo P. Grisar; il quale, per la forma del palio inclina a ritenere l'affresco più vicino ai tempi del biografo di Gregorio IV, il Diacono Giovanni (circa l'anno 880), ed alla mutazione della forma del palio accaduta poco prima di lui [2].

In ambidue i quadri i Santi Apostoli degli Slavi sono effigiati senza nimbo e quali oblatori; il che ci rivela, che essi furono eseguiti nell'intervallo dalla loro venuta a Roma nell'867, e l'epoca della canonizzazione di S. Cirillo. Giusta le fonti scritte, e come ce lo attesta il sepolcro primitivo di S. Cirillo (sopra n° 2), S. Cirillo a Roma stessa fu canonizzato poco dopo la sua morte avvenuta nell'868, dopo di che ne fu eretto il detto sepolcro ed eseguite le pitture sopra lo stesso, nelle quali è effigiato col nimbo. E questo ottimamente combina coll'induzione del chiarissimo Grisar, giusta la quale il quadro sarebbe stato eseguito prima dell'anno 880 circa.

Già il De Rossi opinò, che questa pittura spetti ad un sepolcro, come lo indica l'iscrizione senza dubbio funebre e la composizione; e che i due personaggi effigiati in ginocchio dinanzi al Salvatore sieno i due sepolti, che alla misericordia di lui si raccomandano, e che hanno per avvocati i due arcangeli e i due santi [3]. La presenza dei graffiti ai lati del quadro ci attesta poi, che il detto sepolcro doveva contenere un corpo di personaggio venerato, dai devoti fedeli visitato ed acclamato.

Da questi criteri guidati, noi crediamo che l'ipotesi seguente può soddisfacentemente spiegarci l'enigmatica finora genesi di questo affresco.

Giusta le fonti scritte, morto che fu nell'868 S. Cirillo in Vaticano, suo fratello Metodio volle riportarne il corpo in patria; però, indotto da Adriano II, accondiscese che rimanesse a Roma e fosse tumulato nella basilica di S. Clemente presso le reliquie da lui portate dalla Crimea. Il che difatti avvenne, come ce lo attesta anche l'affresco sulla parete opposta del nartice.

[1] V. sopra nota 2.
[2] *Das Pallium*, l. c., 92.
[3] *Bull. di arch. crist.*, 1864, 39; cfr. *Roma Sott.*, II, 127.

Cirillo, abbenchè fosse morto in odor di santità, non era ancora solennemente canonizzato, e quindi traslato il suo corpo in S. Clemente, non poteva esser ammesso al posto d'onore nel tempio della basilica, e fu quindi *provvisoriamente* collocato nel nartice. Intanto, seguìta la canonizzazione, fu eretto il sepolcro a destra dell'altar maggiore e le pareti decorate con scene relative alla sua vita.

L'affresco, di cui ci occupiamo, contiene tanti indizi, che a' piè d'esso doveva esser collocato il sepolcro *provvisorio* di S. Cirillo. Avuto riguardo che esso affresco è di mano bizantina e non romana; che su d'esso v'è effigiato anche S. Metodio da oblatore, ne segue che sulla parete sopra questo sepolcro *provvisorio* di S. Cirillo, S. Metodio stesso eseguì o fece eseguire dai suoi discepoli quel quadro votivo, e ciò prima di ripartire per la Moravia nell'869 o 870. I devoti pellegrini in specie slavi, visitando il venerato sepolcro *provvisorio*, vollero, come anche nelle catacombe romane, acclamare al beato loro apostolo, come lo provano i graffiti a lato del quadro.

Seguìta la canonizzazione solenne, il corpo di S. Cirillo dal detto sepolcro provvisorio fu traslato in quello presso l'altare maggiore, appositamente a questo scopo preparato e decorato. Non è improbabile però, che il sito del sepolcro provvisorio, anche dopo la traslazione, abbia continuato ad essere venerato, in causa dell'affresco; e perciò è da supporre che appunto in sua prossimità immediata nell'XI secolo sia stato eseguito anche il quadro del Trasporto funebre di S. Cirillo.

Questa nostra ipotesi, che già per se ha tanti argomenti favorevoli, potrà prima o dopo essere dimostrata definitivamente dalla decifrazione dei graffiti; studio di grave interesse, perchè ci rivelerà anche i nomi dei pellegrini slavi del IX secolo.

5. Le reliquie di S. Cirillo.

Anche le indagini del corpo di S. Cirillo, che dal sepolcro primitivo nella basilica inferiore di S. Clemente, fu traslato nell'altare della cappella di S. Domenico a destra della porta maggiore nella basilica superiore, hanno finalmente chiarito, che esso è purtroppo andato irreparabilmente perduto. Dai rogiti notarili 18 e 27 Agosto 1798 risulta certo, che le ossa di S. Cirillo fino a quell'epoca erano custodite in vaso marmoreo con coperchio nel reconditorio sotto la mensa dell'altare nella suaccennata cappella [1]. Nell'infausta occupazione di Roma in quell'anno, la basilica di S. Clemente venne manomessa, e le ossa di S. Cirillo furono, assieme ad altre, estratte dalle tombe, disperse per il pavimento della chiesa, come ciò narra il card. Bartolini [2]. Per tal modo, delle reliquie di S. Cirillo non esistono che quattro sole particelle: *a*) una particella dell'osso dell'avambraccio, che dal monastero di Raynhrad presso Brünn venne donata a S. S. Leone XIII nel 1881, ed è depositata nel neo-eretto oratorio dei SS. Cirillo e Metodio nella basilica di S. Clemente [3]; *b*) altra particella della stessa reliquia nel 1835 staccata per la cattedrale di Praga; *c*) particella staccata da questa nel 1855 all'occasione del giubileo dell'Università di Mosca per il sign. M. P. Pogodin, e da questo donata alla stessa; *d*) particella del corpo di S. Cirillo nel reliquario di S. Girolamo degli Slavoni a Roma [4].

Sarà però alquanto raddolcito il rammarico per la perdita del corpo di S. Cirillo dalla basilica di S. Clemente, quando risappiamo, che nella stessa basilica, e ciò nel

[1] I detti due instrumenti sono riportati dal *Danilo* nella suaccennata versione dell'opera del card. Bartolini, da questo comunicatigli, pag. 125 ss. nota.

[2] O. c. al capo IV.

[3] Cfr. La lettera del card. Bartolini nella suaccennata versione della sua opera del Danilo, pag. 127.

[4] Cfr. *Krasnoseljcev* l. c. 12.

luogo il più augusto, conservasi pur ancora qualche memoria di S. Cirillo, finora non avvalorata nel pubblico.

Già nel 1889 incidentalmente ne dava notizia il comm. De Rossi, illustrando alcuni encolpii di S. Stefano presso Fiano Romano dall'ottavo secolo in poi: « La capsella » (sepolcrino delle reliquie sotto la mensa dell'altare) racchiudeva minute reliquie e » polveri... e tre croci pettorali (encolpii) di bronzo... È chiaro, che cotesti encolpii » furono posti entro la capsella o per le reliquie che racchiudevano, o perchè consi- » derati essi medesimi come sacri pegni per la memoria santa di coloro, che li ave- » vano portati pendenti sul petto... Similmente nel sepolcrino dell'altar maggiore di » s. Clemente sul Celio vidi io medesimo, quando ne fu riconosciuto ed esaminato il » sacro deposito, insieme ad ossa e ceneri umane, alcuni piccoli e rozzi encolpii cru- » ciformi lignei, che furono stimati sacri pegni degli Apostoli degli Slavi, Cirillo e » Metodio, i quali recarono a Roma dalla Crimea le reliquie del pontefice martire tito- » lare della basilica [1] ».

Sul contenuto del sepolcrino di S. Clemente abbiamo una più dettagliata informazione nella Relazione della ricognizione fatta dalla Commissione di Archeologia Sacra in due sedute nel dicembre 1866, depositata nell'Archivio della stessa Commissione nella Lipsanoteca Pontificia. Tralasciando ciò che non fa pel caso nostro, ne riportiamo la descrizione di alcuni oggetti contenuti nell'arca plumblea:

« II. *Vaso fittile,* vulgo pila.

« Fu quella trovata in pezzi. Le traccie del torno, che vi ha lavorato per formarlo, » la cottura e l'impasto della creta danno un criterio più che evidente per affermare, » che quel vaso proviene dalle fabbriche romane, ed escludono la ipotesi di una pro- » venienza in cui l'arte era sconosciuta o assai rozza. Se quel vaso già vi fosse all'epoca » della ricognizione fatta dal cardinale Albani, o fossevi collocato in quella circostanza, » è ignoto. Il P. Vitry, che scrisse un opuscolo su quella ricognizione, non ne fa men- » zione, mentre parla degli altri oggetti.

» III. *Vaso di vetro.*

» Fu trovato rotto in vari pezzi. Ma ravvicinate le parti se ne potettero desumere » le dimensioni seguenti. Il fondo del diametro è di millimetri 107; l'orificio di milli- » metri 159 e l'altezza di millimetri 114. Dalla relazione del P. Vitry fu rinvenuto in » pezzi, e tal quale ivi ricollocato; in appresso però ha subìto altre fratture. Giacchè » prese ad esame accurato le fratture del vetro stesso, si è riconosciuta in alcune la » presenza di una irizazione fortemente pronunziata fino al distacco delle lamelle vi- » tree, in altre poi incominciata appena l'irizazione stessa. Prova una corrispondente » all'altra. Dacchè l'irizazione avanzata dimostra le fratture più antiche, e l'altra le » fratture più recenti; in guisa che comparati questi elementi l'uno coll'altro, servono » vicendevolmente di dimostrazione l'una dell'altra.

» IV. *Tre vasi di legno.*

» Di questi, due sono più grandi ed uno più piccolo, tutti di forma cilindrica. — » De' due vasi più grandi uno A non è dipinto, e l'altro B è dipinto. Il diametro infe- » riore del vaso A è di centimetri 12, la spessezza di millimetri 35. La sua altezza » non si può determinare essendo rotti i lati. Del vaso B il diametro inferiore è di » centimetri 9, la spessezza di millimetri 18, e l'altezza di millimetri 95. Dell'uno e

[1] *Bull. di arch. crist.*, 1888-89, 150.

» dell'altro si sono trovati frammenti separati dal corpo e dal fondo, che non possono
» perciò attribuirsi se non al coperchio, del quale l'uno e l'altro dovea essere fornito.
» — Il vaso A quantunque minutamente considerato non lascia scorgere traccia veruna
» di pittura o di ornamento di sorta alcuna. Non così il B nel quale duravano nella
» parete esterna come nel coperchio visibili traccie di ornamenti condotti sopra lieve
» intonaco di gesso, sovraposto al legno e costituente così un fondo bianco. Spiccavano
» rilevati a colori rosso, giallo, turchino e nero varii fregi affettanti la forma di fiori...
» — Il terzo vaso C più piccolo non presenta alcuna cosa affatto. Il suo diametro infe-
» riore è di millimetri 35 e l'altezza, compreso il coperchio, di millimetri 55.

» V. *Encolpio di legno a forma di croce.*

» Detto encolpio è della lunghezza di millimetri 75 e della spessezza di centi-
» metri 2. Il suo lato trasversale è di millimetri 63. Ha ancora l'appiccagnolo il quale
» è di millimetri 8 e la tavoletta mobile, la cui larghezza è di millimetri 28. Si dà la
» forma nella sua grandezza naturale (vedi il disegno, Fig. V). Detto encolpio offre
» molte singolarità, o si riguardi la materia, o si consideri l'artifizio. La materia pre-
» senta un legno diverso da quello dei due vasi superiormente descritti. L'artifizio è
» di così grande rozzezza, che si disparte quasi da ogni regola d'arte. Fatto per aprirsi
» e contenere reliquie secondo la destinazione di encolpii siffatti, gl'incastri della ta-
» voletta mobile sono di una irregolarità quasi incredibile: irregolare è la forma stessa
» della croce. Dove nel vaso descritto la pittura, che lo ricopre, è sovraposta ad un
» intonaco bianco accuratamente condotto, in questa croce i colori piuttosto accennati,
» che immitanti le gemme, sono senza altro applicati sul legno. In genere l'assieme
» dimostra un certo che di straniero insieme e di rozzo.

» VI. *Encolpio di metallo.*

» Detto encolpio nulla di rimarchevole presenta. La sua altezza è di millimetri 43,
» la spessezza di millimetri 4, la sua parte trasversale è di millimetri 35. Ha il suo
» appiccagnolo di millimetri 5.

» VII. *Encolpio di metallo a forma di croce.*

» Anche questo encolpio, che è in forma di croce, ha il suo appiccagnolo. Nel
» centro è rilevata l'imitazione di una gemma bianca di vetro.

» VIII. *Si accennano gli altri oggetti.*

» Una fialetta di vetro. Una piccola teca d'avorio vuota con piccolo coperchio a
» tiratore. Altra piccola teca simile all'antecedente senza il coperchio. Una piccola
» laminetta rettangolare di lavagna graffita da ambe le faccie: da un lato le parole
» REL, dall'altro: $\frac{\text{S}\overline{\text{CO}}\text{R}}{\text{XL}}$. Un vasetto cilindrico di lamina d'argento fratturato. Una
» cera con l'impronta di Agnello, che apparteneva ad un Agnus Dei. Terriccio misto
» a frammenti di ossa e di legno.

» Per la Commissione di Archeologia Sacra

» (firmato) FELICE PROFILI, *Segretario* ».

Gli encolpii, stimati dal de Rossi sacri pegni degli Apostoli degli Slavi, sono quei registrati ai n[i] VI e VII. Però, anche il vaso IV, B, dipinto a fondo ingessato, riflette l'esecuzione tecnica dell'epoca dei SS. Cirillo e Metodio. Degli altri vasi

registrati sotto i n[i] III, IV e VIII puossi con fondamento supporre, che almeno alcuni sieno pure della stessa provenienza, abbenchè non offrano criterii espliciti. In essi S. Cirillo, nel levare le reliquie di S. Clemente dalla Crimea, doveva raccogliere l'*humus* ed i piccoli frammenti delle ossa.

La presenza di questi oggetti nel sepolcrino dell'altar maggiore di S. Clemente, fa pure pensare che fra le tante ossa ivi contenute, nella sopra riferita *Relazione* registrate coi n.[i] 1-19, qualcuno vi sia pure del corpo di S. Cirillo. Ciò confermerebbe l'uso di accludere nel sepolcrino dell'altare, oltre reliquie del santo titolare, ancora particelle di reliquie di altri santi, come nel caso nostro lo prova la stessa *Relazione* al n. VIII. Così si deve intendere la tradizione, che sotto l'altare maggiore di S. Clemente, accanto le reliquie del detto pontefice e di S. Ignazio, riposino pur quelle di S. Cirillo [1].

* * *

La neo-eretta cappella dei SS. Cirillo e Metodio a S. Clemente per la munificenza del S. Padre Leone XIII, è pure una cara memoria anche dal lato archeologico. Su una delle pareti laterali un pennello espertissimo ha interpretato la scena centrale dell'affresco del trasporto funebre di S. Cirillo. E così, nel mentre rivivono dopo mille anni tanti ricordi monumentali degli Apostoli Slavi, la cappella di Leone XIII ne forma una splendida corona: Roma cattolica è anche fautrice dell'archeologia pratica! [2]

Prof. Dott. L. Jelić.

[1] Bulic', *Bazilika sv. Klimenta u Rimu*, 35, stando alla lettera, che la tradizione parli dei corpi di S. Clemente, Ignazio e Cirillo sotto l'altar maggiore, la ritiene destituita di fondamento storico. La presenza di reliquie dei SS. Quaranta e di S. Cirillo, oltre a quelle di S. Clemente, attestataci dall'ultima ricognizione, prova certamente che la tradizione non intendesse altro, che particelle di corpi santi, e non già corpi interi.

[2] Le tavole esposte al Congresso, eseguite a colori su base fotografica, verranno pubblicate dall'autore nella serie di dissertazioni: *Sbornik jugoslavenskih umjetnih spomenika*, di cui nel 1895 fu edito il primo fascicolo, già sopra citato.

THE RELATION BETWEEN EARLY MEDIEVAL SCULPTURE IN LOW RELIEF AND CONTEMPORARY TEXTILE DESIGN

The thesis which I have to present is a very simple one; it is clearly expressed in the title itself, and it can be presented in very few words. For it is not necessary to describe the character of the sculptural decoration which I here essay to explain. Every one is familiar with the sculpture in low relief which constitutes perhaps the most important witness to the artistic activity of the darkest period of the Middle Ages; — that is from the VI. to the IX. century. I need not even recall to your minds the special peculiarities of these low relief designs, for the very poverty of artistic invention which they display, the constant repetition of the same motives, serves to fix indelibly upon the memory the fundamental traits of this art; and the very fact that it stands so much apart, apparently unrelated to the Classical art which preceded it or to the art which followed, serves to rivet one's attention upon it. It may be that all are not equally familiar with the textile patterns by which I would explain the designs in stone. But it must suffice here barely to refer to the monuments which give us so clear an idea of the textile patterns which were common throughout the Empire from the IV. to the VII. century. That is to say, I need only refer to the textile fabrics, or more particularly to the embrioderies in tapestry stitch, which during the past ten years have been discovered in such abundance in a number of Egyptian burying grounds — especially at Achmim-Panopolis and at Antinoe — and which are now to be found in most of the great museums of Europe and America. These interesting finds have not yet received the attention which they deserve; it is particularly strange that they are not referred to in the latest works on Classical and early Christian dress. They are described in brief by Gersbach, *les Tapisseries coptes;* Riegel has published a catalogue of *Die ägyptischen Textilefunde im k. k. Oestreichischen Museum* (1899); but the only adequate reproductions which have been published are those of the collection of Dr. R. Forrer ol Strassburg i. e., which the collector himelf has reproduced and studied in half a dozen works, of which the most important are: *Die Gräber- und Textilefunde von Achmim-Panopolis;* and *Die frühchristlichen Alterthümer aus dem Gräberfelde von A.-P.*

Late discoveries of this low relief sculpture under the pavements of a number of the churches in Rome has awakened a new interest in their study; and though it has not brought to light any distinctively new designs, it has proved that the production of the stone cutters — one can hardly say artists — was very much greater than had been supposed. These monuments have lately been studied from different points of view; by Cattaneo in his *Architecture in Italy from the VI. to the XI. century;* and with more insight by the late Ferdinando Mazzanti: *La scultura ornamentale romana nei bassi tempi.* Mazzanti endeavors to show the connection between this art and that of the succeeding periods. He is thoroughly successful in showing the dependence of the Cosmatesque designs in color upon this work in relief without color; and he

gives an account also of the origin of the relief designs which is valid at least for some of them.

The problem of the origin of the designs which are characteristic of low relief sculpture from the V. to the IX. century is one which presses itself upon the attention; many explanations have been suggested, but none can be esteemed adequate. The problem which is here raised needs to be stated with greater clearness than has hitherto been done. In the first place it must be recognized that certain fundamental characteristics of these low relief designs were common to the whole Empire. They therefore cannot be accounted for by any merely local or racial traditions; — that is to say, not by artistic motives peculiar to Rome, as Mazzanti would have it, nor by a vague reference to Celtic or Lombard influence, as it used to be the fashion to dispose of it. In the second place it is not to be expected that all of the designs which appear on the stone reliefs of this period can be referred to one origin. This was almost the sole expression of architectural decoration during a long period, and it would seem natural to presume that it must have drawn its inspiration from various sources. This was a period which was marked, by great poverty of artistic invention it is true, but still more by impotence in technical execution. The unity which we mark in all this stone work turns out, when we come to analyse it, to be due, not to the kindred character of the designs employed, but to the more fact that all designs, from whatover side they were taken, were subjected to the same restrictions of execution and transformed as it were into the same medium of representation. We have exemplified in this art of low relief the same profound revolution of taste which marked Byzantine art as a whole, that is the complete independence of architectural decoration from architectural construction, and the causes of this lie deeper than I can essay here to probe. But given this revolution in taste, given the simple aim of covering a more or less broad surface — usually a panel — with a design in low relief, it was manifestly a matter of indifference from what sphere of art the pattern was taken. We must recognize in particular that this art was not limited to architectural motives. Nothing in fact could have been more difficult for it to employ than the strictly architectural elements of classic art; and when such elements were employed they were of necessity so fundamentally transformed that Mazzanti deserves no little credit for tracing thom to their origin. There was, however, one class of designs which could very readily be borrowed from Classical art, and which actually was used: that is the designs of open-work screens and panels, which were composed either of intersecting straight lines, or of the segments of circles, and which are to be referred ultimately, not to the technic of stone work, but to that of wood and bronze. In this case the only essential difference in the execution was that the Medieval panels were merely in relief instead of being completely perforated. Notwithstanding that the material in which this work was executed was commonly stone, it represents by no means a technic peculiar to stone work. The same sort of devices appear in fact on the inside of the wooden doors of S. Sabina; and that there are but few such instances must be referred to the perishableness of the material, for wood was equally suitable as a medium. Mazzanti was, therefore, in thesis thoroughly justified in referring to Roman mosaic patterns in search of the origin of these designs; though as a matter of fact the comparaison throws little light upon the subject. Mazzanti considered also whether these designs might not be referred to textile patterns; and he rejected this hypothesis because the dalmatic preserved in the Vatican and supposed to be that of Charles the Great furnished no analogy! He was evidently unaware of the existence of the textiles found in Egypt, which were actually contemporary with or older than the art here in question.

If we are permitted to seek in so broad a field the origins of our designs, the question simply is, what sphere of art could most readily have furnished patterns for

designs in low relief, and could have furnished them uniformly for the whole Empire, after the middle of the fifth century — to set the earliest possible date? By that time floor mosaics and monumental art in stone of the Classic type was not only no longer executed but was fast disappearing, and in the northern parts of the Empire the monuments of Classic art were at all times too rare to furnish ready models. It was at this very time, however, that the art of textile decoration attained its widest popularity. It had lost much of the restraint and simplicity which was prescribed by Classic taste, but it had gained in variety and richness of design. Even the patterns, however, which were prevalent in the third century had not been altogether superseded; they remained still up tho the seventh century the most familiar commonplaces of textile art, and they were transformed mainly through the luxury of color which was borrowed from the Orient. By the fourth century there came also into use designs of a purely Oriental character, which are to be traced back to the earliest art of Assyria. These fabrics were manufactured chiefly in Egypt, Dalmatia and the nearer Orient; but the designs must have been repeated all over Europe. A curious feature of this art of tapestry embroidery is that, wherever it was manufactured, it presented substantially the same characteristics throughout the whole Empire. The broad dissemination of these designs — whether of a Classical type or of distinctly Oriental origin — is sufficiently proved by the mere fact that the embroideries found in the Coptic graves of Egypt correspond perfectly with the designs of textile fabrics — curtains, altar cloths and dress — which are represented in the sixth century mosaics of Ravenna. If we are looking for patterns which must have been ready at hand for artists of little invention, what could lie nearer than the designs which ornamented almost all the textile fabrics which they used; — not only the curtains of their houses, but the very garments which they wore.

The derivation of designs in stone from textile patterns is as a general thesis by no means strange. From the primitive beginnings of art the needle has often led the way for the chisel and for the brush. The most pertinent parallel to the particular case we have here under consideration is the well recognized influence of Oriental textile designs upon all branches of decorative art in Europe in the period subsequent to the crusades. If then a similar explanation is offered of the origin of the low relief designs of an earlier period of the Middle Ages, there is at least no presumption against it. It is in fact very obvious that the problem of decorating a more or less extended surface in very low relief is not essentially different from that of decorating a textile surface with embroidery. No sooner was the problem presented to me in the clear terms in which it is stated above than I recognized in the contemporary textile designs the immediate pattern of a part, if not the greater part, of the motives which held sway in the sculptural — one had better say the lapidary — art of the early Middle Ages. I was led the more readily to this recognition by the fact that in seeking designs for ecclesiastical embroidery I proposed and had executed with success a number of patterns inspired directly by the low reliefs of this period. It seemed evident that this rule might work both ways, and the comparison which I promptly made between the IV. — VII. century embroideries and the VI. — IX. century stone reliefs showed a far closer, more complete and more detailed resemblance than I had guessed; — and it showed too very clearly on which side the debt of dependence lay. This solution being once proposed, nothing more is necessary to verify it than the comparison which every one who is interested can readily make. The published monuments suffice for such a comparison. Beside the works on the low reliefs already mentioned, a great number of designs are to be found in the volume of Garrucci's *Storia dell'Arte* which deals with sculpture, and in de Fleury's *La Messe* among the examples of altar fronts and chancels. I have already enumerated all the works which illustrate the corresponding textile patterns. It needs to be noted that they do not

illustrate the whole decoration of a large textile surface, but only its component parts, the squares, circles, or stripes of tapestry (*segmenta, clavus*, &c.) which were worked into the texture of the cloth or sewed upon it. In the great majority of cases only these decorated bits have been preserved by the Arabs who exploited the graves for objects which they recognized as having a commercial value. But whole garments, curtains, table cloths, &c. have been preserved in sufficient number to make it plain how these fragments were arranged in the decoration of a larger surface.

I might stop with this general presentation of my thesis, for it is evident that without abundant illustrations no general conclusion can be verified. I shall add here, however, merely by way of example, a brief study of three special classes of design which illustrate very well various sides of the general problem.

There is one class of low relief designs, appearing perhaps not earlier than the VII. century, which specially enlists one's interest on account of the symbolism which it is intended to express. It is a type which includes most of the designs which represent animal and vegitable forms. Though highly conventionalized, it stands in sharp contrast to the conventionalism of purely geometrical forms. One of its special characteristics is symetry with reference to a vertical axis. The middle of the design is composed of a conventional tree or vine — usually springing from a vase. In many cases the vase has come to supplant what was originally the principal motive, allowing nothing at all or only a vestige of the vine to appear. The composition is balanced by a pair of animal figures, one on either side, having much the appearance of heraldic supporters — as indeed they have the same origin. Every one will recall a number of such designs in stone relief (for example in S. Mark's in Venice); the same general description does equally well for the textile designs. Even as it appears in the stone work, there is no doubt that the motive is ultimately derived from Oriental art. It differs, however, so considerably from the similar balanced design which represented mythical animals on either side of a vase and which was common on Greek and Roman friezes, that one cannot think of any sculptured monuments which could have served as a medium between East and West and which can explain so broad a dissemination of this design in the early Middle Ages. When the same design is however recognized upon the textiles its immediate derivation from the Orient is at once evident and at once readily understood. It is plain that we have here a case parallel with the quickening of Western decorative art by the introduction of Oriental textiles by the crusades; and the parallelism is the more marked because between the earlier and the later embroidery there is substantial identity of design. This conclusion in reference to the particular class of reliefs which we here have in view has an additional interest to the archaeologist because it carries with it the proof that this tree (or vine) was not an invention of Christian symbolism, independent of and merely parallel to the sacred tree of Assyria, but that it was that Assyrian tree itself. The Church attached to it a symbolism all its own; it expressed not only the Paradisical Tree of Life, but the Cross, and also the Eucharist. In Christian art it appears, therefore, commonly as a vine; and the chalice out of which it grows expresses even more pointedly the Eucharist. But nevertheless its animal guardians are often the lion, the leopard, or the griffin; — in short the conventional guardians of the Assyrian tree. The symbolism which was attached to the vase motive is far more clear. The vase indeed was given — though only as an unimportant accessory — in the Oriental composition; the Christian artist had only to magnify it into the principal motive. We see from this bit of history how it came about that a purely decorative form of amphora, such as we cannot suppose was ever in practical use, was taken as the symbol of the Eucharistic chalice. The vino which sprang from it — often barely indicated by a cross-shaped leaf served to denote that the chalice contained the fruit of the grape. The animals on either side are no longer guardians; they come to drink, and they

belong usually to the Evangelical cycle; — sheep, doves, peacocks, or the harts which pant after the living water. The whole of this symbolism was developed in the early Christian tapestries before it appeared upon the reliefs. The Assyrian tree must therefore be recognized upon many of these monuments, though it exhibits very great variety, according as it was treated as a merely decorative motive, or subjected to the exigencies of a new symbolism.

Apart from the designs which come more or less directly under the preceding class, animal figures were very rare in the early Medieval low reliefs. There is one design, however, which though not a common one is sufficiently notable. It consists in covering a large surface with numerous small panels, each of which frames a single animal figure; — either fish, flesh, or fowl. The best known examples of this rather rare device are two ambons in Ravenna (in SS. Giovanni e Paolo, and in the Cathedral), and a fragment in S. Sabina at Rome. In this case the comparison with the tapestries does not amount to a positive proof of dependence, but it is worthy of note that single animal figures were very commonly represented upon the textiles in just such a fashion; — that is upon a panel or square of darker color. A number of such squares were often employed in a row, forming a continuous band for the decoration of a clavus or a border.

If the first example I have adduced traces back some of the designs of our reliefs to an Oriental origin, there are other designs which are to be traced to textile patterns which may be assumed to be strictly Classical. The first design I would mention is one of the simplest devices for the decoration of a panel. It consists of four narrow strips (terminating, in the tapestry work, with a leaf like decoration; and, in the reliefs, with a lanceolate finial) each forming a right angle at the several corners of the panel, and of a circle, or a polygon (or superimposed polygons) more or less completely occupying the center of the field. This pattern (of course with many variations according as the corner pieces or the center piece predominated) is so common upon the monuments which we are studying that any one who has even a superficial acquaintance with them cannot fail to recall at once several examples. It was also the commonest pattern from the III. to the V. century for the decoration of large textile surfaces; curtains, table cloths, pallia, &c. This design is probably to be accounted of Roman origin; at any rate it was the predominant motive of textile decoration as early as the III. century, and executed as it was during the early period in solid colors (dark blues, reds, or browns — that is the various shades of « purple ») and pricked out by fine lines in white thread, it comported thoroughly with the restraint of Classic taste. This same design persisted in popularity at least as late as the VII. century, though its Classic effect was in great measure lost through the brightness and variety of the colors with which the embroidery was embellished under the influence of Oriental taste. So many examples of this pattern have been preserved that there is no collection which dees not possesst least the constituents which once composed it. It is exhibited also on the curtains (cf. the curtains of the central door of the palace of Theodoric in S. Apollinare Nuova) and altar cloths which are represented in the mosaics of Ravenna. The low reliefs of this class are so plainly copied from the textiles that it needs only the comparaison to verify it. I shall adduce only one exemple, but that is one which has a triple contact with the monuments. Found at Achmim and now in the Victoria Albert Institute in London there is a curtain (9 ft. by 6) which is ascribed to the III. or IV. century. The ornaments consist of a circle in the center and such angular strips as I have described at the corners. They are very finely worked in dark blue wool upon a rough ground of looped flaxen threads. It is almost the twin in point of design to the altar cloth which is represented in the VI. century mosaic in S. Vitale in Ravenna, and only a little less closely related to the similar representation of an altar cloth in S. Apollinare in Classe. I am told that

the Museum of Vienna possesses a table cloth of the same pattern, and that of course affords a still closer analogy. To come to sculpture, almost the same design is reproduced upon several panels of the VIII. century choir screen of S. Clement's in Rome, and upon a number of the altar fronts which are illustrated by de Fleury. In both of the mosaics at Ravenna the central device is a star shaped figure composed of two squares, the one superimposed upon the other; in S. Clement's it is a lozenge shaped figure with a cross inscribed. In this case there can be no doubt from which art the design was derived, for it appears on the textiles four centuries earlier than it does in the stone reliefs. The sequence here is besides peculiarly plain: nothing could be more natural, when the altar came to be enclosed between its four legs by solid plates of stone, than the transference to the stone of the design which commonly adorned the cloth, and the general extension of this design to panels of all sorts. In regard to sculpture of this character nothing more need be said. Indeed nothing more could be said except by way of citing examples, which are so numerous that they are sure to fall under the eye of any one who may seek them for the purpose of this comparison.

Of the intricate line patterns which are altogether the most characteristic trait of the low relief sculptures throughout the whole period with which we here deal I have as yet said nothing; — except to express the generally received opinion that they are not to be refered to Celtic or Lombard influence. Their derivation from the textile designs is not at once obvious, though intricate line patterns are also a standing feature of the tapestry designs, and especially of the designs of purely Classic type. In the stone work we have heavy cord like reliefs which interlace in symetrical patterns, and only under barbaric influence degenerate into mere tangles. These designs can be matched precisely in the tapestry work; but here it is the merest thread of white linen which pricks out the pattern upon a dark purple ground. This line ornament as it appears upon the tapestries can be studied much more readily than the designs I have refered to above; in part because they are the commonest and most characteristic feature of this tapestry art, and in part because the whole design is presented upon a such single pieces of embroidery as have been preserved intact by the Arab excavators. Thin as the white threads are they stand out very strongly against the dark ground, and it is they which essentially constitute the pattern. These designs were the more readily available as patterns for sculpture in low relief because they were executed in only two colors; — figures in low relief are practically represented in two shades. If, as I have said, the intricacies in low relief are not at once and obviously to be traced to the intricacies which are exemplified by the textiles, such a derivation must appear at least not improbable when we reflect upon the transformation which must have been necessary in reproducing these textile patterns in stone, and by a technic which was marked by its breadth — not to say coarseness of treatment. They must infact have undergone just such a metamorphosis as we actually see; the thin threads must have been replaced by heavy cord like reliefs which fill up most of the field and appear at first sight to have no point of connection with Classic art. Moreover it will be remarked on inspecting almost any of the tapestries that the white threads constitute commonly only the outlines or the high lights, throwing into relief intricate bands of purple which constitute the true pattern. With this a slightly different technic is commonly united; that is the intersticies of the design are solidly filled in with white, throwing the purple pattern into still stronger relief. The comparatively broad bands which are thus formed are thoroughly in proportion with the intricate cords of the reliefs. And if the textile patterns which are known do not furnish a precise analogy to all types of intricacies in relief, they at least offer a very striking subject for comparison; and they are the more surely to be accounted the direct inspiration of the reliefs, inasmuch as there exist no other patterns, Classical or Orientel, from which they might have been copied.

This study might be indefinitely extended by the consideration of various classes of design and by the enumeration of individual examples; but this must suffice to prove a relation between several of the familiar designs in low relief and the contemporary textile patterns. It proves, moreover, that the two classes of design were not coordinate and due merely to a common influence, but that the stone designs were immediately derived from the textile.

WALTER LOWRIE.

DEUX MONUMENTS FUNÉRAIRES A TIPASA

(ALGÉRIE: MAURÉTANIE CÉSARIENNE)

Danx les deux immenses nécropoles, qui flanquent, à l'Est et à l'Ouest, l'antique cité romaine de Tipasa, deux monuments d'un haut intérêt avaient déjà été mis à jour: L'un dans la nécropole orientale, par M. Stéphane Gsell, l'éminent professeur d'archéologie aux Ecoles supérieures d'Alger: c'est la basilique de Sainte Salsa [1]; l'autre, dans la nécropole de l'Ouest, par M. l'abbé Saint-Gérand, premier curé de Tipasa et de bien regrettée mémoire: c'est la basilique dite de Saint Alexandre [2]. — Dans chacune des nécropoles deux autres monuments, de moindre importance, mais dont les restes visibles attiraient l'attention par leur remarquable architecture, méritaient également d'être étudiés. M. Gsell, qui en dit quelques mots dans ses savants ouvrages sur Tipasa [3], exprimait particulièrement le vœu de les voir complètement déblayés.

J'ai entrepris ces fouilles, et c'est leur résultat que je me propose d'exposer ici. Commencées depuis plusieurs années déjà, mais faute de ressources autres que les maigres économies d'un pauvre curé de campagne, elles n'ont pu être terminées que l'année dernière, et encore pas aussi complètement qu'il serait désirable.

TOMBEAU PRIMITIF DE SAINTE SALSA

Le monument, dont nous entreprenons la description, est situé sur le côté Sud et presque contre la basilique de Sainte Salsa, à 5 mètres en arrière de l'alignement de la façade.

Il se compose de trois parties bien distinctes: 1° Un *couloir* ou vestibule B, orienté à l'Est; 2° un *hémicycle* ou abside A, adossée au côté Nord du couloir; 3° une *salle* C, flanquant le côté Sud. — Il convient d'ajouter une dépendance D, ménagée postérieurement dans l'angle Nord-Ouest, formé par l'abside et le vestibule (V. le plan, fig. 1).

Avant les fouilles, on ne distinguait bien que la partie supérieure du côté Nord du couloir et de l'abside, lesquels émergeaient de 1 à 2 mètres. C'est la partie la mieux conservée de l'édifice. — De ce côté, les alluvions trouvant une issue vers la façade de la basilique, les abords du monument étaient moins encombrés (de 1 mètre environ); je les ai déblayés complètement jusqu'à la basilique. Mais partout ailleurs, à l'extérieur, il y a environ 2 mètres de remblais, dont je n'ai pu entreprendre le déblaiement. Intérieurement, à part quelques sondages antérieurs, l'édifice était rempli de terre et de décombres, à une hauteur moyenne de 1^m 50.

[1] *Recherches archéol. en Algérie:* 1re Partie: Basilique de Sainte Salsa.

[2] *Bulletin Archéol. du Comité des travaux hist.*, 1892, n° 3: Une basilique funéraire à Tipasa.

[3] L. c. Appendice. — Tipasa, dans les *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, publiés par l'Ecole française de Rome, t. XIV,

I. Le Vestibule.

C'est assurément la partie la plus intéressante du monument. Il mesure 10^{m}, 30 de longueur sur 2^{m}, 30 de largeur moyenne; car, chose étrange, les deux côtés ne sont

Fig. 1 - Plandu monument.

pas parallèles: l'écartement des côtés est de 2^{m}, 50 à l'Ouest et seulement de 2^{m}, 15 à l'Est. Cette irrégularité est un peu corrigée à l'entrée Ouest, grâce à un retour de l'extrémité du mur Nord (V. le plan).

Les deux côtés sont décorés de demi-colonnes et de pilastres, surmontés de chapiteaux et reposant sur des bases, qui s'appuient elles-mêmes sur un socle continu, interrompu cependant dans les entre-colonnements médians. Ici, en effet, le vestibule était, au Sud, entièrement ouvert à l'origine; au Nord, bien que la baie, donnant accès dans l'abside, n'occupe pas tout l'entre-colonnement vers l'Ouest, le socle s'arrête au pilastre *b*. On voit également une interruption du même côté, près l'entrée Ouest, pour le passage G; mais celui-ci me paraît avoir été pratiqué à une époque postérieure.

Le vestibule est loin de présenter une régularité architectonique absolue. Les divergences, tant dans l'ensemble que dans les détails, sont si nombreuses que, pour en rendre compte, nous devrons les classer suivant l'ordre des diverses parties de la construction.

1° *Les murs.* — Le mur Nord est entièrement construit en pierres de taille, disposées par assises assez irrégulières (V. fig. 2). Seul, le dessus de l'arceau surbaissé, qui surmonte l'entrée de l'abside, est en maçonnerie de blocage: sans doute

parce que la taille des pierres eut été assez compliquée, pour les adapter aux irrégularités de la partie supérieure des claveaux. Les blocs, dont la coupe est parfaite, sont joints au ciment. — L'épaisseur du mur est de 0m, 50, depuis le retour de l'entrée

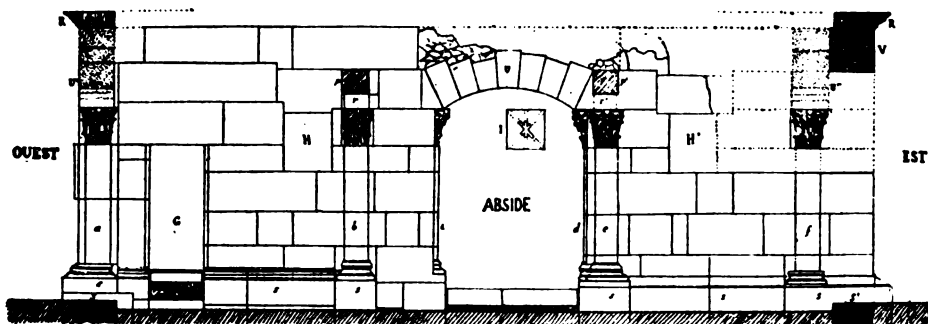



Fig. 2 - Côté Nord du Vestibule.

Ouest jusque après la jonction du mur oriental de l'abside; à partir de là — encore une anomalie assez singulière — il est réduit à 0m, 35 et va en diminuant jusqu'à 0m, 30 à l'extrémité.

Deux fenêtres, H et H', percées dans ce mur, éclairaient le couloir, lorsqu'on abaissait les tentures qui en étaient l'unique fermeture. Elles se trouvent à 1m, 80 au-dessus du sol et mesurent 0m, 60 de large sur 0m, 80 de haut. Une large rainure, ménagée de chaque côté dans l'épaisseur du mur, servait à assujétir les garnitures, en pierres ajourées, qu'on y glissait pendant la construction. Il n'a été retrouvé, de ces garnitures, que quelques débris, insuffisants pour les reconstituer.

Le mur Sud, qui mesure régulièrement 0m, 50 d'épaisseur, est construit en maçonnerie de blocage, excepté derrière les demi-colonnes, qui avec leurs bases et leurs chapiteaux, sont taillées dans des blocs superposés, dont la partie postérieure occupe

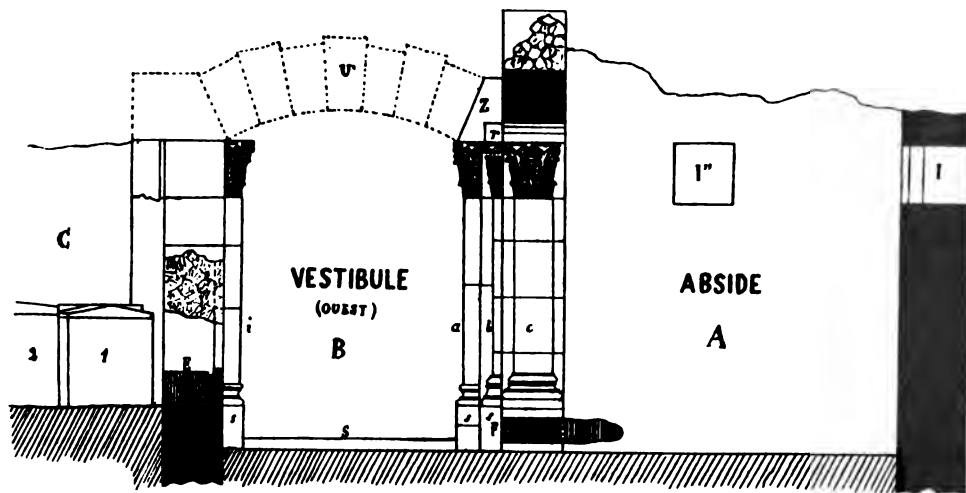



Fig. 3 - Coupe transversale du Vestibule et de l'Abside.

toute l'épaisseur du mur et se relie avec lui par des harpes. L'extrémité Est, qui dépasse la demi-colonne *g*, est également toute en pierres de taille.

Les deux sections du mur Sud sont réunies à la base, dans l'entre-colonnement *hi*, par une sorte de socle en pierres, de même épaisseur que le mur, et s'élevant à 0m, 30

au-dessus du pavé du vestibule, pour retenir le sol plus élevé de la salle C et servir de marche pour y accéder (V. dans la fig. 3, au-dessous du seuil E).

2° *Soubassements.* — Les murs reposent sur un soubassement (*sss*), qui, comme nous l'avons dit, fait suite aux socles des demi-colonnes et pilastres, et fait retour, extérieurement, aux extrémités des murs. Ce soubassement mesure, au Sud, 0^m, 22 de saillie; au Nord, comme les pilastres, qui ornent ce côté, ont moins de relief que les demi-colonnes, il ne mesure que 0^m, 16 dans la partie Ouest, et, à partir du pilastre *e*, il va en s'élargissant jusqu'à 0^m, 22, à raison de la demi-colonne *f*. Cependant, comme, par contre, dans cette partie, le mur va en diminuant d'épaisseur, l'ensemble de la base est d'une épaisseur régulière.

A l'extrémité Ouest, la saillie du soubassement ne contourne pas le dosseret formé par le retour du mur, mais s'arrête brusquement contre ce retour, pour reprendre avec le socle de la demi-colonne et contourner l'extrémité du mur (V. le plan).

Le soubassement n'est pas partout au même niveau. Dans la section *ab*, il s'élève à 0^m, 55 au-dessus du sol : les sections *ef*, *ij* n'atteignent que 0^m,45 environ, et *gh* 0^m,35. — Sauf la partie Nord-Est (*ef*) qui est simplement taillée en biseau, se terminant par une petite feuillure, les autres parties sont ornées de moulures, mais pas partout semblables : les deux sections Sud présentent le profil de la fig. 6 et la section Nord-Ouest le profil de la fig. 7.

Fig. 4

Fig. 5

Fig. 6

Fig. 7

Autre différence. Tandis que, du côté Nord, les moulures ou biseau sont taillés dans les blocs mêmes qui forment tout le socle des murailles, dans les entre-colonnements Sud, les moulures sont sculptées dans des dalles de 0^m, 15 à 0^m, 20 d'épaisseur, assises sur un socle en maçonnerie de blocage.

3° *Demi-colonnes et pilastres.* — Encore une nouvelle irrégularité qui, celle-ci, saute aux yeux : le côté Sud est orné de quatre demi-colonnes semblables, tandis qu'au Nord, au lieu de quatre demi-colonnes correspondantes, les deux intermédiaires sont remplacées par des pilastres. — Demi-colonnes et pilastres sont d'aspect très lourd, vu le peu de hauteur des fûts (1^m, 50 environ) relativement à leur diamètre (0^m, 32 environ), uniforme sur toute la hauteur.

Les bases des pilastres ne sont pas de même style que ceux des demi-colonnes, comme on peut le voir dans les fig. 6 et 7, qui en donnent les profils. De plus les unes et les autres présentent encore respectivement entre elles des nuances soit de hauteur, soit même de profil, qui prouvent qu'elles ont été faites à vue de nez, sans gabarit fixe et par différents ouvriers. Les moulures de la base *a* ne forment pas la demi-circonférence parfaite, mais se contournent à gauche et se modifient pour se confondre avec celles du soubassement extérieur. — Colonnes et pilastres sont tout unis, sans filets ni congés.

Les chapiteaux, de style corinthien dégénéré, sont passablement détériorés, surtout ceux des demi-colonnes. Ceux-ci, à l'exception de celui de la demi-colonne *f*, diffèrent de ceux des pilastres par la façon dont les feuilles sont traitées. Dans les premiers, qui dénotent d'ailleurs un travail bien inférieur aux autres, les feuilles sont toutes simples, avec de petites stries obliques et parallèles, représentant les nervures des

feuilles; les caulicoles sont annelés (V. la fig. 5). Dans les seconds (fig. 4), d'une facture très originale mais très soignée, les feuilles, beaucoup plus amples, sont ornées de baguettes contournées et finement sculptées, qui ont la prétention, sans doute, de donner une idée de la feuille d'acanthe. — L'absence de tailloir, sur tous ces chapiteaux, leur donne un aspect singulier.

Il est à remarquer que les deux demi-colonnes, qui garnissent l'entrée Est, au lieu d'affleurer l'éxtrémité des murs, comme à l'Ouest, sont reculées de 0,60 à l'intérieur, sans que cependant cela ait influé sur le placement des demi-colonnes ou pilastres intérmédiaires, lesquels se trouvent, à peu près exactement, à chaque tiers du vestibule. Cette particularité s'explique sans peine. Il a été retrouvé, aux abords de l'entrée Est, les fragments d'une grande pierre, portant une inscription, laquelle n'est autre chose que la dédicace du monument et dont nous parlerons plus loin. Cette inscription devait se trouver au-dessus de l'entrée. Mais le peu d'élévation de l'édifice ne permettant pas de la placer par dessus l'arceau (U'', fig. 2) qui réunissait les deux demi-colonnes, on a reculé celles-ci et placé le bloc où se trouve l'inscription, contre l'arceau et un peu plus haut que son ouverture, pour ne pas la masquer, en faisant reposer ses deux extrémités sur le prolongement des murs latéraux [1]. De cette façon le bloc se trouvait à l'alignement de la façade et immédiatement sous la corniche, dont nous parlerons tout à l'heure. Il occupait, à peu de chose près, la place que nous lui donnons en V (fig. 2 et 21).

4° *Couverture du vestibule.* — Les demi-colonnes extrêmes supportaient des arceaux très surbaissés, U', U'' (fig. 2 et 3) semblables à celui qui surmonte encore l'entrée de l'abside, U (fig. 2). Ces deux arceaux n'existent plus, mais l'amorce que l'on voit encore sur la colonne *a* (Z, fig. 3 et 20), ainsi que plusieurs voussoirs retrouvés dans les décombres, ne permettent aucun doute sur leur existence et leur forme. Les colonnes et pilastres intermédiaires ne supportaient pas de semblables arceaux, mais simplement de grosses poutres encastrées dans les trous *p* et *p'*, ménagé dans le mur Nord, à $0^m,20$ au-dessus des chapiteaux; cet intervalle était rempli par des consoles cubiques, *r* et *r'*, dont l'une est encore en place, *r* (fig. 2 et 3). Des consoles de même genre devaient surmonter les demi-colonnes correspondantes, au Sud. Des madriers, disposés dans le sens de la longueur du couloir, et appuyés sur ces poutres et sur les arceaux, supportaient un plancher sur lequel s'étendait une solide terrasse en cailloux et dur béton, épaisse d'une vingtaine de centimètres, dont j'ai retrouvé d'énormes fragments dans les décombres. Le niveau supérieur de cette terrasse devait atteindre à peu près le sommet du mur actuellement subsistant au Nord-Ouest (fig. 2). En effet, si la supputation approximative de la hauteur des madriers, du plancher et de la terrasse, ne suffisaient déjà pour nous permettre d'aboutir à cette conclusion, l'escalier extérieur ne laisserait place à aucune hésitation, car, comme on le voit dans la fig. 20, la dernière marche aboutit au sommet du mur.

Fig. 8

La terrasse se continuait sur la salle G et était entourée d'une bordure en pierres, qui, formant saillie sur tout le pourtour extérieur, constituait une corniche, ornée d'une élégante moulure, R (Profil. fig. 8).

5° *Pavé.* — A chaque extrémité du vestibule, un seuil uni en pierres, S, S', déterminait l'entrée. Le sol intérieur était environ à 0^m, 10 plus bas. Comment était-il constitué primitivement? Il est assez difficile de le reconnaître. Dans la partie orientale, j'ai retrouvé des restes d'une couche de mortier assez peu résistant; toute la partie

[1] L'écartement des deux murs étant de $2^m,15$, le bloc devait nécessairement être de plus grande dimention. Or le bloc portant l'inscription, et auquel il manque l'extrémité de droite, mesure encore $2^m,20$ de longueur (V. la fig. 22).

occidentale, depuis le sarcophage n° 11, qui a obstrué plus tard le passage, est dallée très grossièrement en débris de toutes sortes; morceaux de dalles, fragments de terrasse en béton, et même pierres de moulins à main; mais ce dallage est incontestablement d'une très basse époque. Toute la surface était peut-être primitivement recouverte d'une couche de mortier, ou plus probablement, était simplement en terre battue.

6° *Les ouvertures.* — Les deux entrées du vestibule, ainsi que les ouvertures sur l'abside et sur la salle C, étaient absolument libres, sans autre fermeture, sans doute. que des tentures. Un peu plus tard, le large passage donnant sur la salle, a été rétréci par un mur en blocage et muni d'une porte avec seuil et cadre en pierres à feuillures (E, fig. 1 et 3). La porte s'ouvrait à l'intérieur de la salle. Le linteau était formé d'un bloc de pierre, dans lequel était taillé un fronton arrondi, de même largeur que la porte (1^m, 30) et de 0^m, 50 de flèche. Ce fronton, que nous reproduisons, fig. 9, est profondément refouillé à l'intérieur, pour former le monogramme complet du Christ: le X traversé du P et accosté de l'A et de ω; le chrisme atteint toute la hauteur du refouillement (0^m, 23), l'A et l'ω ne s'élèvent qu'à 0^m, 15. Le pourtour est décoré d'une moulure tournée vers l'intérieur. L'extrémité gauche du linteau est brisée, entraînant une partie du fronton, mais laissant heureusement intact le superbe monogramme.

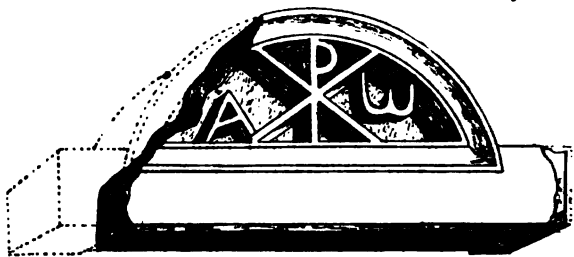



Fig. 9 - Fronton de la porte E Ech: [illegible] cm.

A ce propos, nous remarquerons qu'on voit un autre chrisme gravé extérieurement sur la partie postérieure du chapiteau *j*, à l'Ouest: le X a 0^m, 16 de largeur et de hauteur, le P dépasse en haut et atteint 0^m, 22.

Pour accéder au seuil de la porte E, qui s'élevait à près de 0^m, 60, deux marches grossières furent placées en avant.

A une très basse époque on a fermé également les entrées Est et Ouest, ainsi que l'ouverture absidale, par de mauvais murs munis de portes. Le sol extérieur était alors très relevé, car les seuils des portes étaient, à l'Ouest, au niveau des bases des colonnes, et, à l'Est, beaucoup plus haut; le sol intérieur fut également relevé. Le passage G fut, en même temps, muni d'une porte dont on voit le seuil (fig. 2 et 20) à la hauteur du soubassement. Pour recevoir cette porte, des feuillures furent taillées, de chaque côté, dans l'épaisseur du mur.

Le couloir fut aussi partagé en deux parties inégales, par un mur reliant le pilastre *e* à la demi-colonne *h*. Comme il ne reste que le bras de ce mur, je n'ai pu m'assurer s'il y avait là une porte, mais c'est bien probable.

Le vestibule et l'abside furent de la sorte convertis en habitation: ce qui n'est certes pas leur destination primitive.

Les fouilles dans le vestibule n'ont amené la découverte d'aucun objet intéressant. Deux petites urnes en poterie ordinaire, quelques fragments d'une grande jarre, plusieurs pierres de moulins à main, une dizaine de monnaies en bronze extrêmement frustes (à peine y reconnaît-on 1 Constantin et 1 Constance II): c'est tout ce que j'ai à signaler.

II. L'abside.

Comme on le voit sur le plan (fig. 1), l'hémicycle ou abside n'est pas placé au milieu du mur Nord, mais plus à l'Est. Pourquoi cette anomalie? Je n'en vois aucune explication plausible. Cette construction est entièrement en maçonnerie de blocage, à

part les dalles qui encadrent les fenêtres et quelques harpes qui relient les deux extrémités avec le mur du vestibule: preuve évidente que l'abside est contemporaine de celui-ci. La muraille mesure $0^m,55$ d'épaisseur. L'aire intérieure a $2^m,80$ de profondeur sur $2^m,60$ de diamètre antérieur. Le pavage a disparu, mais j'en ai retrouvé les traces sur tout le pourtour, au même niveau que le sol du vestibule. Il devait être en simple béton. Le sol avait été jadis fouillé profondément, sans doute par des chercheurs de trésors. En y faisant un sondage de près d'un mètre, j'ai remarqué qu'ilavait été remué encore plus bas. Il était rempli de débris de toute sorte; mais rien de bien intéressant. Entre autres menus objets trouvés: une bague en bronze toute simple, une petite clef en fer avec anneau transversal semblable à une bague, des débris de ressort de serrure en cuivre.

Trois fenêtres (I, I', I''), de $0^m,50$ carrés d'ouverture, éclairaient l'abside: une au fond et une de chaque côté. Elles sont au même niveau que les chapiteaux du vestibule. Je n'ai trouvé que quelques débris des garnitures; le centre de l'une d'elles permet d'en reconstituer le motif, qui formait le monogramme primitif: le X traversé d'un I (Voir la fenêtre du fond, I, dans la fig. 2).

L'abside était couverte d'une voûte en forme de demi-coupole ou concha. Elle était en blocage comme la muraille à laquelle elle faisait suite tout uniment. On voit encore, à l'Est, le commencement de la courbe; mais le peu qui en reste ne permet pas de décider si elle était de plein cintre ou surbaissée, pour rester dans le style des arceaux de l'entrée et du vestibule.

L'entrée de l'abside n'est pas exactement au milieu, mais plus rapprochée du côté gauche, et mesure $1^m,70$ d'ouverture à la base. Elle est décorée de deux pilastres (*c*, *d*) avec bases et chapiteaux, taillés dans l'épaisseur des pieds-droits, et en tout semblables à ceux du vestibule. Comme dans ceux-ci, on y remarque quelques négligences de travail: les bases ne sont pas au même niveau; celle de droite (*d*) n'a presque pas de relief et est beaucoup plus épaisse que celle de gauche; le pilastre n'est pas non plus au milieu du pied-droit, mais très rapproché de l'angle extérieur. Les chapiteaux, étant abrités sous l'arceau U, sont très bien conservés, surtout celui de gauche (*c*), qui est intact. L'areeau U, en pierres très bien ajustées, qui surmonte l'entrée, n'a que $0^m,27$ de flèche sur $1^m,70$ de portée (V. fig. 2). — Le seuil F, presque informe et en deux pièces, qui obstrue la partie inférieure, n'y a été placé, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'à une très basse époque.

Sous la dalle qui supporte la fenêtre I' à l'Est, on voit dans le mur une grande brèche rectangulaire, haute de $1^m,20$ environ et large de $0^m,80$. Elle a été pratiquée probablement par les Arabes, pour servir de porte extérieure à l'habitation installée dans l'abside.

III. La salle C.

Cette salle s'étend, au Sud, sur toute la longueur du vestibule, et a été certainement construite en même temps que celui-ci, car les deux extrémités du mur du vestibule forment jambes boutisses, liées avec les deux murs extrêmes de la salle. La muraille Sud joint ceux-ci à angles droits, et comme le côté Sud du couloir oblique au Nord-Est, la salle n'est pas tout à fait rectangulaire: sa largeur intérieure est de $4^m,60$ à l'Ouest et de $4^m,82$ à l'Est.

Les murs, de $0^m,50$ d'épaisseur, sont construits en maçonnerie de blocage avec jambes-boutisses en pierres de taille aux angles et jambes de force de distance en distance. — Deux fenêtres, I et I', à l'Est et à l'Ouest étaient primitivement les seules ouvertures extérieures de la salle [1]. Quelques fragments de garnitures ajourées peuvent

[1] De ces fenêtres il ne reste que quelques traces, car les murs sont démolis à leur niveau.

leur avoir appartenu; les fig. 10 et 11 reproduisent deux de ces fragments, mais ne suffisent pas pour les reconstituer. De prime abord, on pourrait peut-être voir, dans ces sculptures, des caractères alphabétiques, surtout dans la seconde où, sur la face représentée, on lit IP. Mais, bien que le refouillement, dans cet angle, ne traverse pas toute l'épaisseur, les sculptures de la face opposée suivent exactement le même tracé, de sorte que les caractères se lisent au rebours: qI. Cette particularité jette quelque doute sur la nature de ces sculptures, à moins que, en supposant les quatre angles semblables, le renversement des caractères n'ait été qu'une conséquence de la symétrie. D'autre part la cassure que l'on voit au pied du P indique la naissance d'une ligne oblique, peut-être un X. Nous aurions alors un monogramme décomposé, d'un genre tout à fait remarquable, dont la figure ci-contre donnerait une idée. — Ce qui semblerait confirmer cette restauration, quelque peu hasardée, c'est que, dans le fragment qui subsiste (fig. 12) on ne peut trouver trace d'autre point de jonction que celui que nous avons signalé, au pied de la lettre P.

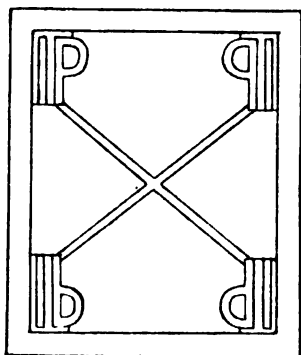



Fig. 10 Fig. 11

Éch: 0 5 10 15 20 C.M.

Fig. 12

La petite porte K, étroite et basse (1 m. de haut sur 0,50 de large), qui se trouve dans le mur Sud, n'a été pratiquée qu'à une basse époque, comme semble l'indiquer le raccord des dalles à feuillure, qui l'encadrent, avec le reste de la maçonnerie, et surtout son élévation (0^m,40 environ) au-dessus du sol intérieur primitif.

Celui-ci, comme nous l'avons déjà observé, se trouvait de 0^m,30 environ plus élevé que le sol du vestibule. Il était en terre battue.

La salle était couverte d'une terrasse, faisant suite à celle du vestibule et supportée par des poutres et un plancher.

Une bonne partie de la salle, à l'Est, était, dès l'origine, occupée par un massif en maçonnerie T, de forme trapézoïdale. Ce massif mesure 2^m,70 de largeur moyenne (du Nord au Sud), sur 3^m,70 de longueur en avant (côté Nord) et 3^m,20 en arrière. La hauteur au-dessus du sol est de 0,50 environ sur les bords Est, Sud et Ouest. La surface, à partir de ces bords, va en s'élevant peu à peu, vers la partie antérieure M, autour de laquelle elle s'arrête, la laissant en creux et l'entourant d'un rebord de 0^m, 15 de hauteur. M constitue ainsi une sorte de bassin, mais ouvert sur le devant; la partie postérieure, vers le Sud, était légèrement arrondie en anse de panier. — Toute la surface supérieure et latérale du massif, ainsi que la cavité M, étaient revêtues d'une forte couche de ciment très résistant.

C'est là assurément un triclinium funéraire, avec ses plans légèrement inclinés sur lesquels se couchaient les convives, et sa cavité, la « mensa » proprement dite, où l'on déposait les mets du repas funèbre. — Ce triclinium, comme je l'ai dûment constaté, est antérieur à la construction du mur oriental de la salle, et, par conséquent, de tout l'édifice. Nous aurons occasion d'expliquer ce fait dans nos observations finales.

A part le triclinium, la salle paraît avoir été, à l'origine, entièrement vide, et devait servir de lieu de réunion, de libre accès, vu sa large ouverture sur le vestibule. Je crois devoir revenir un peu sur ce point.

Ce qui me fait avancer avec assurance, que tout l'espace compris entre les pieds-droits formés par la partie postérieure des demi-colonnes *hi*, était d'abord complètement ouvert, c'est que: 1° les pieds-droits sont coupés verticalement avec soin, comme si la face latérale devait rester en vue; 2° le mur, qui y est adossé, n'est point lié

avec lui par des harpes, comme on en voit ailleurs; 3° si la porte était contemporaine du reste, le jambage Est aurait été ménagé dans le pied-droit, tandis qu'il consiste en une dalle verticale collée contre ce pied-droit; de même, le seuil aurait été formé dans le socle dont nous avons parlé, sans le surelever tant au-dessus du sol de la salle et surtout du vestibule, et l'on aurait ménagé un escalier faisant corps avec la construction; 4° enfin, le monogramme qui surmontait cette porte, semble, par sa forme, d'époque plus récente que celle à laquelle nous croyons devoir attribuer l'édifice lui-même.

Lorsque la destination primitive de la salle n'eut plus de raison d'être, on en ferma l'entrée et elle fut réservée, sans doute, à la sépulture de personnages marquants. Elle est, en effet, encombrée de tombeaux.

A part les n^os 8 et 10, ces tombes consistent en sarcophages ou cuves en pierre calcaire, de 2^m à 2^m,20 de longueur, sur 0^m,70 à 0^m,75 de largeur et autant de hauteur. Ils sont recouverts de grandes dalles d'une seule pièce de 0^m,15 à 0^m,20 d'épaisseur. Ces couvercles sont plats et unis, pour la plupart; celui du n° 1, ainsi que celui du vestibule (n° 11) sont à deux pentes, en forme de dos d'âne, avec plate-bande transversale à la tête; le n° 2 ainsi que celui du sarcophage que l'on voit contre l'abside, à l'extérieur (n° 12), sont également en dos d'âne et avec un rebord, se dressant le long du côté Sud.

Les sarcophages n° 1 à 5 et les n^os 11 et 12 sont arrondés du côté de la tête, c'est-à-dire à l'Ouest; les autres sont carrés.

La tombe 10 a été faite à peu de frais: on s'est contenté de déposer le corps dans l'intervalle qui sépare le triclinium du mur Sud; on a élevé deux petits murs à chaque extrémité et le tout a été recouvert d'une dalle, dont un bord s'appuie sur le triclinium et l'autre est scellé au mur par du mortier.

La tombe 8 est d'une facture particulière. C'est une sorte de caveau peu profond (0^m,70 environ au-dessous du sol), que des murs en blocage élevaient au-dessus du sol de la salle à une certaine hauteur; actuellement ils atteignent le niveau supérieur du triclinium, mais peut-être s'élevaient-ils plus haut. Ces murs, qui, à leur base retenaient les terres des deux côtés, supportaient les dalles recouvrant le caveau. De celles-ci je n'ai retrouvé que quelques débris. La partie antérieure, au-dessus du sol, semble avoir été fermée par une dalle verticale. — En déblayant ce caveau, j'ai été surpris de ne pas trouver d'ossements. Ce n'est qu'en poursuivant les fouilles jusque sous le mur Est de l'édifice, d'ailleurs peu profond, que j'ai retrouvé un squelette allongé sous ce mur. C'est, sans doute, pour gagner de la place que les constructeurs du caveau en ont agi ainsi: mais le caveau proprement dit, qui pouvait contenir deux corps, n'a pas été utilisé. Il est d'ailleurs d'une très basse époque.

Pour placer le sarcophage 9, on a creusé le milieu du triclinium, assez profondément pour que le couvercle seul émerge du massif. Les autres sarcophages étaient déposés à même sur le sol de la salle, à l'exception du petit sarcophage n° 5 qui était enfoncé dans le sol, presque jusqu'au couvercle.

La plupart ont été retrouvés intacts; seuls les n^os 2, 5 et 7 avaient leur couvercle brisé et étaient remplis de terre. Dans les autres, les squelettes étaient intacts. En ouvrant le n° 9, j'ai vu encore en place, dans toute leur longueur, les deux planches latérales du cercueil en bois de pin qui contenait le corps; mais elles étaient tellement décomposées qu'elles se sont désagrégées presque complètement en les touchant. C'est la seule tombe où j'ai constaté l'existence d'un cercueil en bois. — Le n° 3 contenait les squelettes d'une femme et de son enfant, âgé de trois ou quatre ans au plus; tous deux semblent avoir été victimes d'un incendie, car plusieurs ossements, les cranes en particulier, étaient en partie calcinés.

La tombe n° 1 mérite une mention toute spéciale. A côté du squelette d'une personne très âgée, de sexe féminin, à ce qu'il semble, j'ai retrouvé la coquille d'un gros

escargot et les squelettes d'un poisson et d'un oiseau, une colombe, si je ne me trompe Ils ont été déposés, selon toute vraisemblance, auprès du défunt, dans une idée symbolique. La présence de coquilles d'escargot dans les tombes a déjà été signalée [1]: c'est le symbole de la résurrection future; mais je ne connaissais pas d'exemple de poissons, ni de colombes déposés dans les cercueils. Le poisson et la colombe sont tout particulièrement le symbole, l'image de Jésus-Christ; leur dépôt, en compagnie du défunt, ne semble-t-elle pas la reproduction matérielle des formules: *Vivas in Christo, cum Christo*, etc., et comme l'image sensible de l'union des élus avec Jésus-Christ dans l'éternelle félicité?

Divers objets mobiliers ont été retrouvés dans la salle, particulièrement dans les interstices qui séparent la tombe 1 et surtout la tombe 4 des murs adjacents. Ce sont:

1° De menus débris de plusieurs vases en verre de formes et de dimensions variées.

2° Des débris de vases en poterie de diverses natures. Les uns appartenaient à de la vaisselle de luxe; ils sont en argile rouge, d'une grande finesse de matière, vernis, et d'une remarquable élégance de formes et de décorations: celles-ci consistant surtout en motifs foliacés. La fig. 13 reproduit une partie d'une élégante sous-coupe, de 0^{m},16 de diamètre et 0^{m}045 de hauteur; le fond était décoré d'un dessin, imprimé en creux, dont le fragment ne conserve qu'une petite partie, sans signification. — Les autres débris, en plus grand nombre et en poteries plus ou moins grossières, appartiennent à des amphores et urnes ordinaires de diverses tailles, à des cassolettes avec couvercles percés de trous, et à de la vaiselle commune. J'ai pu reconstituer entièrement une espèce de cuvette, reproduite (fig. 14); son diamètre est de 0^{m},30 et sa hauteur de 0^{m},11. Elle est en argile jaune, piquée à l'intérieur de menus fragments de brique rouge très dure; elle paraît tournée et non moulée.

Fig. 13 Fig. 14 Fig. 15 Fig. 16 Fig. 17

3° Plusieurs lampes entières, de la forme connue, et de nombreux débris d'autres lampes. En voici la description:

a) Un exemplaire entier, dont la cavité supérieure, de forme circulaire, est percée de deux trous, placés dans le sens de la longueur, un plus gros vers la prise, l'autre, plus petit, vers le bec; autour de la cavité est moulée une inscription, à peine lisible: d'un côté, EMITE LVCERNAS, de l'autre, COLATAS AR(*sic*)ASSE. Dessous, deux cercles concentriques en creux, sur le plat. — Dimensions: 0^{m},10 sur 0^{m}.07.

b) Un exemplaire entier, avec deux trous comme ci-dessus (le petit n'est pas entièrement perforé). Autour, une guirlande de feuilles de lierre. Dessous, deux cercles concentriques en creux. Dimensions: 0^{m},11 sur 0^{m},08. — Cette lampe est reproduite (fig 15) comme modèle de la forme générale de la plupart des lampes trouvées.

[1] Voir Martigny: *Dict. des Antiquités chrét.*, art. « Coquillages ».

c) Deux exemplaires entiers, avec deux trous; la cavité se continue, par une gorge étroite, jusqu'au bec; pourtour lisse. Dessous, deux cercles concentriques en creux (0^m,10 sur 0^m,07).

d) Un exemplaire presque entier (il ne manque que la prise et l'extrémité du bec), de forme aplatie, avec cavité large mais peu profonde, munie de sept trous: un, plus gros, au centre; les six autres disposés en cercle tout autour. Pourtour lisse, à part deux cercles concentriques en creux, très rapprochés, entourant la cavité. Une petite ligne transversale en creux, entourée de petites stries, également en creux, sépare le bec de la cavité. Dessous, un cercle en creux autour du plat (0^m, 115 sur 0^m, 085).

e) Un exemplaire, dont l'extrémité du bec manque; deux trous dans le sens de la longueur; arabesques moulées en relief autour de la cavité. Dessous, deux cercles concentriques en creux (0^m, 10 sur 0^m, 07).

f) Un exemplaire, brisé en le découvrant: surface supérieure toute plate; la cavité, dont le fond est également plat, se continue jusqu'au bec par une large gorge; elle est ornée d'un chrisme élégant; deux trous latéralement, dans les bras du X; autour: fruits et feuilles alternés, en relief sur fond creux. Dessous, rebord circulaire autour du plat. (0^m, 12 sur 0^m, 07). Elle est reproduite (fig. 16).

g) Un exemplaire dont il n'a été retrouvé que la partie supérieure, mais entière: cavité quadrangulaire, avec quatre trous: un, plus gros, au centre; les trois autres disposés en triangle, dont le sommet est vers la prise. Autour de la cavité, une ligne en creux, accostée tout autour de courtes stries (0^m, 105 sur 0^m, 065).

h) Un exemplaire entier: cinq trous disposés en tau (T); autour de la cavité: deux lignes en creux avec une ligne de points intermédiaires, et de courtes stries à l'extérieur; une ligne accostée de stries semblables entoure le bec, en arrière. Dessous: trois cercles de points séparés par deux lignes en creux; trois lignes parallèles en creux se dirigent du plat vers la prise (0^m, 11 sur 0^m, 075).

i) Un exemplaire entier, à deux becs, et muni d'une large et longue queue évidée, se prolongeant horizontalment et affectant un peu la forme d'une pyramide triangulaire, à pointe un peu relevée. Trois trous en triangle. Pour tout ornement: une palme sur la queue en traits creux, et un cercle en creux autour de la cavité. Dessous, deux cercles concentriques (0^m, 16 sur 0^m, 10). La fig. 17 en donne le croquis.

j) Les divers débris d'autres lampes se rapportent aux cinq premiers modèles, et n'offrent aucune particularité à signaler, sinon que l'un d'entre eux présente deux anneaux de suspension.

4° Une quarantaine de petites monnaies de bronze, très frustes, ont été trouvées, sur le sol primitif généralement, à plusieurs endroits, mais surtout devant la petite porte Sud, où elles étaient un peu mieux conservées. J'y ai reconnu: 3 Constantin, 1 Constantin II, 2 Constance II, 1 Valentinien et 1 Valens.

On remarque, en avant du mur Sud (V. le plan), disposés à peu près en demi-cercle, cinq piliers formés de pierres de taille superposées, et dont deux (*k*, *o*), adossés au mur, reposent directement sur le sol. Des trois autres, *l* et *m* s'appuient sur des sarcophages et *n* sur le triclinium. — Ces piliers, d'époque manifestement postérieure, étaient destinés à consolider la terrasse, sur laquelle on éleva un étage. Ils devaient se trouver peut-être au-dessous d'autres piliers ou colonnes, correspondants dans la partie supérieure. Une de ces colonnes avec sa base, ainsi qu'une base demi-circulaire semblable, ont été retrouvées dans les décombres, sur le triclinium. La base a 0^m, 60 de diamètre à sa partie inférieure, qui est formée d'une plinthe carrée, et 0^m, 32 de hauteur (fig. 18); la colonne, garnie d'un large bourrelet à une extrémité, est très massive, mesurant 1^m, 60 de haut sur 0^m, 44 de diamètre. Fût et bases sont en pierre calcaire.

On a aussi déterré deux chapiteaux de pilastres, ayant servi de cadres à une fenêtre, comme le prouve la rainure que l'on voit à la partie supérieure (fig. 19). Ont-ils

appartenu à l'étage supérieur, ou à la fenêtre orientale de la salle C? J'inclinerais pour l'étage supérieur.

Cet étage n'appartient pas à la construction primitive, car un escalier y aurait donné accès. Or l'escalier que l'on voit au Nord sur le flanc du compartiment D, est d'une

Fig 18 Ech: 0 10 20 30 C.M.

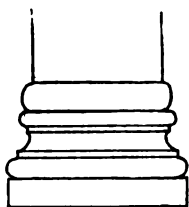
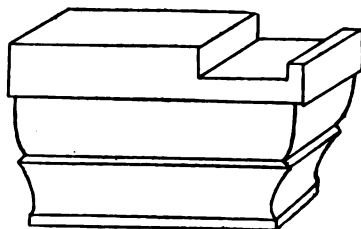



Fig. 19 Ech: 0 5 10 15 20 C.M.

époque postérieure, comme nous le verrons; d'autre part, nous ne pouvons guère supposer l'existence d'un escalier dans le pourtour non déblayé, car, s'il avait existé, on n'aurait point pris la peine d'en construire un second. L'édifice primitif n'était donc pas surmonté d'un étage, mais se terminait très probablement par un petit mur, en parapet, élevé sur la corniche dont nous avons parlé, et couronné lui-même d'une corniche semblable, mais de plus petit module, dont on voit quelques pièces aux alentours; car elle a été utilisée dans l'étage supérieur. Ce parapet semble exigé, d'abord pour couronner convenablement le monument, et surtout pour fermer la voûte de l'abside, qui, même en la supposant surbaissée, dépassait encore le niveau de la ter-

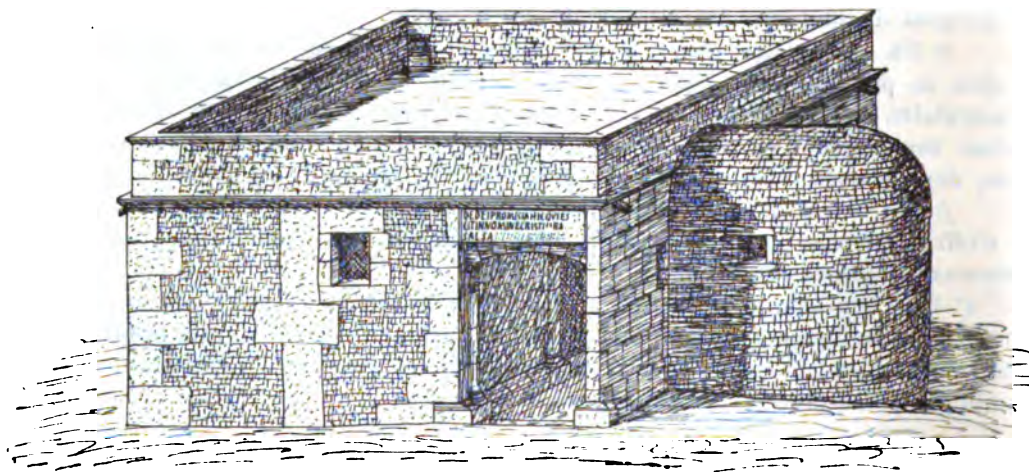



Fig. 20 - Croquis du tombeau restauré (Face Est)

rasse. Les eaux pluviales se déversaient au dehors par des gargouilles, simples canaux en pierres, dont l'un a été retrouvé, et qui devaient être placés juste au-dessous de la corniche inférieure (Voir l'essai de restauration, fig. 20).

IV. L'appendice D.

Lorsque l'on construisit l'étage supérieur sur le vestibule et la salle C, on réunit, par un mur en petites pierres de taille, l'extrémité Nord-Ouest du vestibule avec le mur de la basilique de Sainte-Salsa, en y ménageant une porte, N, tout contre celle-ci; puis un escalier en pierres de taille, de 1^{m} de largeur, fut adossé intérieurement à ce

mur. Le mur et l'escalier sont d'assez mauvaise construction. Celui-ci repose sur massif en mauvais blocage, dont l'angle Sud-Est, cependant, est en belles pierres de taille (V. fig. 21, Pl. II). Le massif s'arrête à un mètre du mur du vestibule, pour ménager un passage sur l'ouverture G, qui a peut-être été pratiquée seulement alors. Pour supporter les dernières marches, deux dalles ont été jetées sur le passage, s'appuyant d'un côté sur le massif, où elles forment la 9^{e} marche; et, de l'autre, s'encastrant dans une entaille pratiquée dans le mur à cet effet. Il ne reste en place qu'une de ces dalles (L); l'autre, ainsi que les marches supérieures ont disparu. Une balustrade en métal, du côté opposé au mur, rendait l'usage de cet escalier moins dangereux, car les marches sont très hautes (0^{m},26 à 0^{m},27) et très étroites (de 0^{m},22 à 0^{m},26 seulement). La partie inférieure de la balustrade suivait tous les contours des gradins et s'encastrait dans une petite rainure que l'on voit près du bord. La 7^{e} marche porte les traces d'un scellement et n'a pas de rainure.

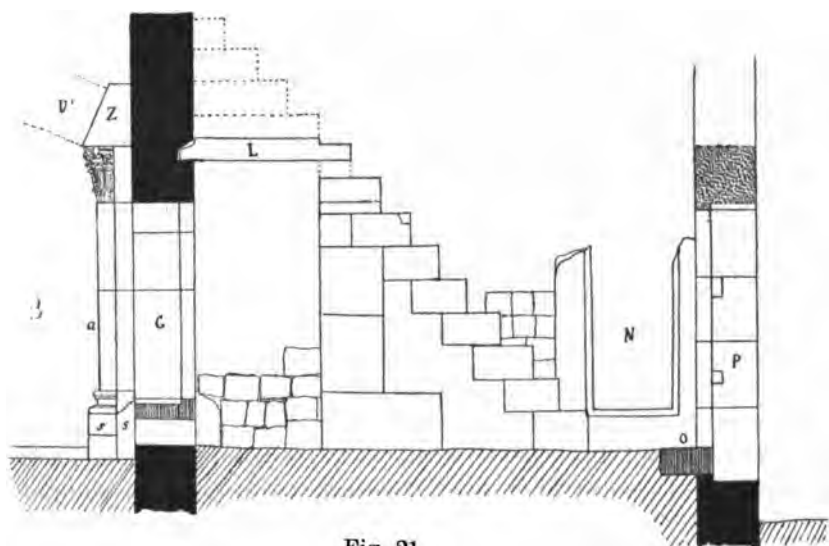



Fig. 21

En reconstituant le sommet de l'escalier (fig. 20), on voit qu'il aboutissait au sommet du mur encore existant. Il donnait, sans doute, sur une porte (*d*); le seuil était taillé dans la corniche, ou disposé à la même place.

L'escalier est, à première vue, manifestement postérieur à l'édifice. Il l'est également par rapport à la partie occidentale de la basilique de Sainte-Salsa; car il n'a été fait que lorsque les alluvions naturelles avaient déjà nécessité le relèvement, par une marche extérieure O, du seuil de la porte latérale P. L'escalier, en effet, ainsi que le mur auquel il est adossé, reposent directement sur le sol au niveau supérieur de la marche en question. Or la construction de cette partie de la basilique, datant, comme le pense M. Gsell [1], du commencent du VI^{e} siècle, il faut se rapprocher de la fin de ce siècle pour dater la construction de l'escalier et, par conséquent, de l'étage supérieur de notre monument.

A cette époque, rien, à ce qu'il semble, n'était encore changé dans la partie inférieure de celui-ci, excepté la plupart des tombes, qui s'y trouvaient déjà. C'est à ce moment, je pense, que l'on fit le mauvais carrelage du vestibule, dont nous avons parlé.

Il est à remarquer que le mur, reliant, au Nord, le pied de l'escalier avec le fond de l'abside, n'offre aucune issue. Il est certainement de construction arabe. Il est en

[1] Consulter, pour ce qui concerne la Basilique, la savante étude déjà citée.

détestable blocage maçonné avec de la terre, et s'élevait jusque sur les premières marches de l'escalier, allant rejoindre le mur Ouest: ce qui indique que l'escalier était devenu inutile et que l'étage, auquel il donnait accès, était alors détruit.

Le compartiment D n'existait donc pas réellement à l'époque chrétienne. Ce n'était qu'un recoin entre la basilique et le monument, avec entrée de part et d'autre.

V. Estimations chronologiques et destination du monument.

Nous venons de déterminer, approximativement, bien entendu, la date de l'escalier et, par suite, de l'étage supérieur, vers la fin du VI^e^ siècle. Jusqu'alors, l'intérieur ne paraît pas avoir subi de modification autre que le dépôt des sarcophages et la fermeture du passage donnant sur la salle C. Quant à celui-ci, la facture du mur et surtout le beau monogramme qui surmonte la porte E, nous font remonter, sans hésitation, au V^e^ siècle, et même à la première partie de ce siècle [1]. La fermeture des autres uassages du vestibule, pour le convertir en logement, ainsi que l'abside, est, au contraire, d'une très basse époque, bien postérieure à l'escalier lui-même. L'éxhaussement progressif du sol extérieur nécessita le relèvement du sol intérieur, ainsi que je l'ai constaté et comme le prouve la hauteur des nouveaux seuils. D'autre part, le mode de construction est sensiblement de même genre que celle des murs, par lesquels on rétrécit, dans les derniers temps, le sanctuaire de Sainte Salsa: petites pierres de taille et matériaux de toute espèce, empruntés à d'autres constructions, et empilés les uns sur les autres, sans mortier; les portes sont étroites et basses; leurs cadres sont encore en pierres à feuillure, mais grossièrement ajustées. Tous ces indices nous reportent, ce semble, et comme le pense M. Gsell, après la 1^re^ invasion des arabes (665).

Mais le point principal à établir, c'est l'âge du monument primitif lui-même.

Nous avons déjà constaté qu'il est antérieur, d'une part, au prolongement de la basilique de Sainte-Salsa (commencement du VII^e^ siècle); et, d'autre part, antérieur aussi à la fermeture de l'entre-colonnement *hi* (1^re^ moitié du V^e^ siècle). L'examen purement technique de la construction nous reporte aussi à une belle antiquité; malgré la négligence, ou plutôt la précipitation sensible, dans l'exécution des détails, l'ensemble dénote une bonne époque. Les chapiteaux surtout, bien qu'ils aient beaucoup perdu de la pureté primitive du style corinthien, ne manquent pas d'élégance; ceux des pilastres principalement sont exécutés avec un soin remarquable. D'après ces indices, déjà concluants, nous remontons, sans difficulté, au IV^e^ siècle.

D'autres considérations vont peut-être nous permettre de préciser davantage, en nous éclairant sur la destination même de l'édifice.

C'est d'abord l'inscription placée au-dessus de l'entrée orientale. Elle était gravée, avons-nous dit, sur un bloc de pierre calcaire, qui devait mesurer 2^m^, 65 de longueur, mais il se trouve brisé en quatre principaux tronçons; les trois premiers qui se rejoignent parfaitement, quoique très écornés (V. fig. 22), gisaient épars à la surface du sol. en avant de l'entrée orientale. Cependant ils ont passé longtemps inaperçus, et c'est à M. Gsell que nous devons de les avoir reconnus et signalés le premier. Le quatrième fragment, à droite, n'a pu être retrouvé; il est probablement enseveli dans la haute couche de décombres et d'alluvions, que je n'ai pu attaquer.

La face du bloc, sur laquelle est gravée l'inscription, mesure 0^m^, 56 de hauteur; le champ gravé occupait sans doute toute la largeur de l'entrée. Une profonde rainure de chaque côté de l'inscription, comme on la voit encore à gauche, continuait l'alignement vertical intérieur des pieds droits, pour que ceux-ci ne paraissent pas interrompus, et se continuait au-dessus de l'inscription, moitié sur l'angle du bloc et moitié

[1] Cf. Gsell., op. laud.

dans le joint en mortier qui le reliait avec la corniche. L'inscription se trouvait ainsi nettement détachée du reste de la construction.

L'inscription comprenait trois lignes. Sauf leurs extrémités, qui doivent se trouver sur le 4e fragment non retrouvé, les deux premières lignes sont à peu près entières.

Fig 22 Inscription de l'Entrée EST Ech. Centim.

De la troisième, il ne subsiste que le premier mot, et certes, ce n'est pas le moins précieux; la suite est, pour la plus grande partie, brisée et disparue; le peu qui en reste est si effacé qu'il est indéchiffrable. — Les lettres ont 0m, 15 de hauteur moyenne; il n'existe aucune séparation entre les mots, comme on le voit sur le croquis aussi fidèle que possible de la fig. 22. Malgré les profonds ravages occasionnés par les intempéries, sur une pierre d'une nature très friable, on lit encore, sans trop de peine, ce qui suit:

DE DEI PROMISSA . . ı CQ\ . . . .
CITIN NOMINE CRIS . .ᵀ' RA . . . .
SALSA. . . . .

Les premiers mots doivent se lire, non pas *dedei*, pour *dedi*, mais bien, comme me le faisait remarquer dernièrement M. Gsell: *de Dei* (sous-entendu *donis*) *promissa* (sous-ent. *solvi* ou *soluta sunt*); c'est-à-dire: « Pour les faveurs reçues de Dieu, j'ai accompli les promesses (les vœux) que j'avais faites ». Nous apprenons ainsi que notre monument a été élevé en exécution d'un vœu.

La première partie de la seconde ligne nous permet de reconstituer, sans hésitation, la fin de la première, et nous lirons (*hi*)*c q*(*uies*)*cit* in nomine C[*h*]*ris*(*ti*)... *Salsa.* En examinant le croquis (fig. 22), il est manifeste que la restitution *quies*, n'est pas suffisante pour occuper tout l'espace libre à droite; mais il est fort probable qu'un motif quelconque, une palme, sans doute, occupait l'extrémité de la ligne, et peut-être même toute la hauteur du champ.

La fin de la deuxième ligne est loin d'être aussi facile à rétablir. La lecture des lettres RA n'est pas douteuse; les deux hastes qui précèdent pourraient appartenir aux lettres LI, première syllabe du mot, car dans l'espace qui les sépare de CRIS, il n'y a de place que pour la fin du mot *cris*(TI). Nous aurions alors LIRA...; serait-ce *lira*(*ta*), déchirée, massacrée, dans le sens de martyrisée, martyre? Je laisse la solution à de plus compétents.

Quoi qu'il en soit, la destination de l'édifice ne paraît pas douteuse: c'est le lieu de sépulture d'une certaine *Salsa.* L'importance de cet édifice, son style et son ordonnance peu ordinaire, le vœu dont il fut l'exécution, son emplacement, la concordance du nom, tout, en un mot, nous reporte involontairement aux circonstances qui, d'après le texte de sa Passion, accompagnèrent l'ensevelissement de la martyre tipasienne Salsa, à laquelle fut dédiée la basilique voisine, découverte par M. Gsell. Les voici en quelques mots.

Après son martyre, le corps de Salsa fut jeté à la mer, et le courant le porta vers le port: « ac propemodum finitimum futuro sepulchro tenaci ad modum in sta-

tione fundavit »[1]. Presque au même moment, arrivait et jetait l'ancre, par un temps superbe, le vaisseau d'un certain Saturninus. Aussitôt une horrible tempête se déchaîne, qui menace d'engloutir, à tout instant, le navire. Par trois fois Saturninus est averti en songe qu'il périra corps et biens, s'il ne retire le précieux depôt qui git sous son vaisseau. Au bout de trois jours, Saturninus, désespérant de son salut, se décide enfin à exécuter l'ordre céleste, qu'il n'avait pris d'abord que pour un vain songe. Il plonge dans les flots en fureur, et, sa main rencontrant la ceinture de la martyre, il ramène à la surface le corps saint: « Tunc ab omnibus corpus evehitur et congruo veneramine martyrium consecratur potiusquam humatur, brevique admodum tabernaculo, ad custodiam temporum propagandam, colenda potiusquam condenda sepelitur, duplicia Saturnino cum nautis Deo vota solventibus, sive quod evadere imminentis mortis meruit pericula, sive quia per eum sanctæ Salsæ fuerat publicatum martyrium ».

Vraiment, après la lecture de ces détails, il ne manquerait sur notre inscription, que le nom de Saturninus! Il n'est pas jusqu'au mot dont se sert l'hagiographe pour désigner le tombeau: « Breve tabernaculum » qui ne soit pour nous une indication. Dans notre édifice, vu sa disposition générale, la petite abside voûtée n'a pu servir qu'à abriter un tombeau: le couloir n'est qu'un passage, permettant de circuler librement devant l'abside; la salle C n'est qu'une annexe destinée à des réunions peu nombreuses; mais la partie principale, le tombeau proprement dit (*memoria*, *confessio* ou *martyrium*), c'est l'abside, abritant un sarcophage exposé à la libre vénération des fidèles. Or l'expression « breve tabernaculum » peint admirablement « la memoria » de notre édifice, tandis qu'il faudrait en forcer étrangement le sens, pour y voir l'indication d'un temple, d'une église proprement dite, comme serait la première partie de la basilique voisine dédiée à Sainte Salsa.

Il y a plus encore. Le vestibule ou couloir est nettement spécifié et distingué du « tabernaculum » par l'hagiographe. En racontant la visite sacrilège que l'usurpateur Firmus, assiégeant Tipasa, fit au tombeau de sainte Salsa, il remarque que « in ipsa vestibula tabernaculi, dejectum (Firmum) equo, vix eum queunt armigeri sublevare ».

Dès lors tout s'explique avec une étonnante clarté, en ce qui concerne tant notre monument que la basilique elle-même. — Les traces sensibles de précipitation, que nous avons remarquées dans la construction primitive, et qu'il était difficile d'accorder avec le lux relatif de l'ensemble, s'expliquent tout naturellement. Le capitaine et son équipage, malgré toute leur reconnaissance et leur vénération pour la sainte, ne pouvaient, sans doute, prolonger trop longtemps leur séjour à Tipasa; aussi Saturninus dût-il mettre en œuvre un grand nombre d'ouvriers et hâter le travail. — D'autre part, il ne fit pas une église proprement dite, car les chrétiens étaient encore très peu nombreux: « rara fides », dit l'hagiographe; il se contenta d'un petit « tabernaculum » pour abriter le sarcophage où il renferma les reliques de la martyre. Ce sarcophage est le même, selon toute vraisemblance, que celui dont M. Gsell a retrouvé les débris dans la basilique; il est en marbre blanc et décoré de bas-reliefs représentant un sujet profane[2]: ce qui n'a pas lieu de surprendre, car Saturninus dut l'acheter dans les ateliers de la ville, encore païenne. L'hémicycle, constituant le tombeau, est tourné vers le Nord, sans doute pour que le sarcophage, qui devait être placé en travers, fût régulièrement orienté, de l'Ouest à l'Est.

Pour compléter utilement son œuvre, Saturninus adjoignit au tombeau une salle (cubiculum) où les quelques fidèles pussent se réunir en paix, grâce aux immunités dont jouissaient, même chez les païens, les lieux de sépulture, quels qu'ils fussent.

[1] Or le port antique de Tipasa se trouvait immédiatement au pied de la falaise sur laquelle s'élève notre monument et la basilique voisine.

[2] Cf. Gsell, *opere cit.*

L'élégant couloir, qui sépare et unit à la fois le *cubiculum* et le *tabernaculum*, est d'une très heureuse conception.

Quant à l'emplacement choisi, il est à croire que Saturninus l'acheta dans un endroit libre du cimetière païen qui se trouvait sur la colline dominant le port. Le triclinium, qui fut enfermé dans le *cubiculum*, était peut-être déjà abandonné, ou fut cédé avec le terrain, et Saturninus le conserva pour l'usage des fidèles. Ainsi s'expliquerait son antériorité par rapport au monument. Celui-ci était, on peut dire certainement, entouré d'une *area* fermée de murs: le tombeau étant complètement ouvert, exigeait une enceinte. La porte devait s'en trouver à l'Est, puisque l'inscription était de ce côté.

Le tombeau de sainte Salsa devint dès lors le noyau d'un nouveau cimetière chrétien: le premier se trouvant à cinq ou six cents mètres au Sud [1].

Enfin, dans l'abside, qui n'a pu indubitablement servir qu'à abriter un tombeau, quel qu'il soit, il n'a été trouvé aucune trace de celui-ci. C'est donc qu'il aurait été enlevé et transporté ailleurs. Or, s'il s'agit réellement du sarcophage de sainte Salsa, l'explication saute aux yeux. Lorsque le christianisme se fut développé à Tipasa, et que, surtout, la vénération des habitants envers leur sainte compatriote eût reçu un nouvel élan, par la protection manifeste qu'ils éprouvèrent de sa part, lors du siège de Firmus, le *breve tabernaculum* ne pouvait plus suffire à la dévotion pieuse et empressée des fidèles. Ils construirent une église en son honneur, à quelques pas au Nord-Est, et y transférèrent les reliques vénérées. On put alors inscrire dans ce nouveau tombeau: « Martyr hic est Salsa », qu'on lit encore dans la mosaïque qui en décore le sol; tandis que, au contraire, si l'on place dans cette église le tombeau primitif de sainte Salsa, outre qu'il serait déjà bien difficile d'y adapter les détails donnés par la Passion, comment expliquer la construction postérieure, à quelques pas de là, du tombeau mentionné dans l'inscription?

Après la translation des reliques, l'ancien monument fut réservé, comme nous l'avons dit, à d'autres sépultures, peut-être même cédé à une famille, qui se réserva le *cubiculum* et l'aurait fait alors fermer de la façon que nous avons décrite.

Plus tard, on édifia un logement au-dessus, peut-être pour le clergé desservant la basilique. Enfin, dans les derniers temps, le rez-de-chaussée lui-même fut converti en habitation.

Rien donc ne contredit [2], tout confirme, au contraire, l'origine et la destination première que nous attribuons au monument qui a fait l'objet de cette étude.

C'est bien là la première *confessio* de sainte Salsa, le *breve tabernaculum* élevé par Saturninus pour y déposer son corps. Sa construction remonte, par conséquent, à la première moitié du IV^{e} siècle, vers l'an 320, car c'est à cette époque que diverses circonstances caractéristiques de la Passion de notre sainte font placer son martyre, suivant les judicieuses observations de M. l'abbé Duchesne, à qui je suis heureux de faire hommage de ce modeste travail.

[1] Gsell, Tipasa — *Bulletin archéol. du diocèse d'Alger*, n° 5.

[2] La seule difficulté qui puisse se présenter, est l'existence du monogramme, de forme dite constantinienne, que nous avons signalé sur le côté de l'entrée occidentale du vestibule, et qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer en Afrique, vers l'an 320. Mais d'abord, il est bien possible qu'il n'ait été gravé que plus tard, car s'il était contemporain de l'édifice, il semble bien qu'il se fût trouvé plutôt du côté de la véritable entrée, à l'Est; en second lieu, Saturninus venant des Gaules et ayant pu aussi, comme navigateur, avoir des relations fréquentes avec l'Italie, la difficulté disparaît.

LA ROTONDE

Le mausolée, auquel sa forme circulaire a fait donner ce nom, se trouve dans la nécropole occidentale, à une cinquantaine de mètres à l'Ouest de l'extrémité du rempart de la ville, en contre-bas du rocher sur lequel celui-ci est assis et à deux mètres à peine du bord de la falaise.

Celle-ci, autrefois, s'avançait davantage dans la mer, ainsi que l'attestent des restes de cryptes et de tombeaux dont la partie antérieure est tombée dans les flots, comme, par exemple, les tombes *v*, *v'* (V. le plan, fig. 1).

Fig. 1 - Plan de la Rotonde

Le rocher a été entaillé pour l'emplacement de l'édifice. Plus tard on y a creusé des caveaux, *r*, *s*, *t*.

L'édifice mesure 18^m, 75 de diamètre. La partie la mieux conservée est celle du Sud et du Sud-Est, du côté de la colline, cette partie ayant été ensevelie et protégée plus tôt par les terres d'alluvion. De ce côté, les parties de la muraille restées debout ont encore de 1 à 2 mètres de hauteur. Du côté de la mer, le mur est presque complètement rasé. Il n'en reste plus que d'énormes blocs tombés à l'intérieur.

§ I. Extérieur.

Avant les fouilles, à peu près tout le pourtour de l'édifice était dissimulé sous les alluvions et les broussailles. On ne voyait émerger que des fragments de mur et quelques extrémités de demi-colonnes, indiquant suffisamment la forme circulaire du monument; une base de ces demi-colonnes, visible du côté de la mer, permettait de se faire une idée du style de l'extérieur. J'ai pratiqué une tranchée sur tout le pourtour, pour le dégager et me permettre d'en dresser le plan exact.

Comme on le voit sur le plan (fig. 1), l'édifice était orné tout autour de demi-colonnes. Elles sont taillées dans des blocs de pierre calcaire superposés et dont la partie postérieure est engagée dans la muraille. Elles étaient au nombre de seize. On n'en voit plus que neuf en place et hautes de 1^{m} à 1^{m}, 60, depuis la demi-colonne E jusqu'à M. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, toute cette partie de l'édifice est très bien conservée jusqu'à la hauteur ci-dessus, qui atteint même 2^{m}, 50 environ à l'endroit traversé par la coupe (fig. 2), à gauche.

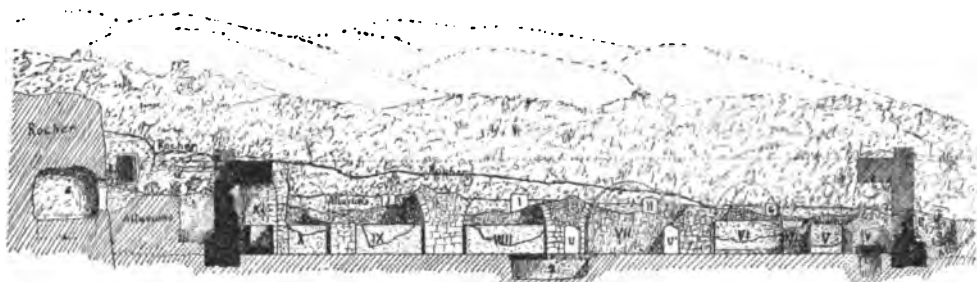



Fig. 2 - Coupe en Y-Z (Etat actuel)

Les demi-colonnes ont 0^{m}, 20 de rayon et sont munies à leur extrémité inférieure d'un congé et d'un large filet (V. fig. 3). Elles reposent sur des bases, en pierre calcaire également, hautes de 0^{m}, 30, dont les fig. 3 et 4 donnent le profil et le plan. De ces bases il ne manque que les quatre qui avoisinent l'entrée R, au Nord (A, B, O et P). Leur écartement varie de 3 mètres à 3^{m}, 50. Elles sont assises sur un socle continu, formé de blocs cubiques très régulièrement taillés et ajustés, et qui s'élevait de 40 à 50 centimètres au-dessus du sol, du moins du côté de la mer, au Nord.

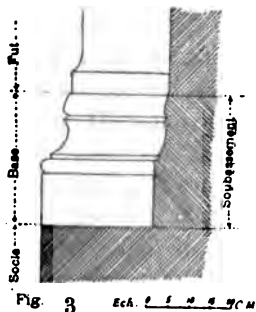



Fig. 3

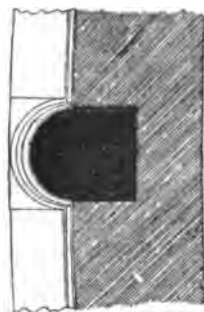



Fig. 4

A 0^{m}, 25 en retrait du bord du socle, règne tout autour un soubassement en pierres de taille, reliant les bases entre elles et présentant, sur un certain espace, les mêmes moulures, mais moins accentuées et d'un travail plus négligé. Cette moulure n'existe que du côté Nord, jusqu'à la colonne F, à l'Ouest de l'entrée, et jusqu'à la colonne N, à l'Est. Partout ailleurs le soubassement forme un simple relief bisauté vers le haut.

C'est sur ce soubassement que s'élève la muraille, qui mesure 0^{m}, 60 d'épaisseur, ou 1^{m}, 50 en y comprenant les piliers intérieurs. Elle est en maçonnerie de blocage. A 1^{m}, 90 au-dessus du socle on remarque dans la muraille une couche de trois rangs de briques, affleurant l'aplomb du mur; en profondeur, elle n'occupe que la largeur

des briques ($0^m, 27$) et en hauteur $0^m, 18$. Quinze centimètres plus haut, on voit une autre couche du même genre, mais s'avançant graduellement en dehors pour former une saillie de $0^m, 06$. Celle-ci devait, sans doute, être garnie d'une moulure en ciment, correspondant probablement à la partie inférieure des chapiteaux. On observe encore des restes de mur au-dessus de cette saillie, mais un peu moins épais (de $0^m,50$ à $0^m,55$).

La muraille est enduite, d'abord, d'une légère couche de mortier fin sur laquelle la truelle a tracé la forme d'un petit appareil très régulier, et, par-dessus, d'une forte couche de mortier plus grossier. Ce dernier enduit est postérieur, car il couvre en plusieurs points la moulure du soubassement, et j'ai même remarqué que cette moulure, et surtout le mur, étaient déjà rongés, du côté Nord, par l'air et l'humidité de la mer avant ce crépissage, qu'on aurait fait précisément à cause de ces dégradations.

Les fouilles, tant extérieures qu'intérieures, n'ont pas mis à jour le moindre fragment de chapiteau ni de corniche, pouvant appartenir à la colonnade extérieure. On ne peut douter cependant que les demi-colonnes aient été surmontées de chapiteaux quelconques. Ils auront été enlevés, après la ruine de l'édifice, pour être utilisés dans d'autres constructions. — J'ai bien découvert, à l'intérieur, un fragment de moulure, mais il appartenait certainement à la corniche intérieure, dont il sera parlé plus loin. — Au-dessus des chapiteaux et tout autour de l'édifice, devait régner un entablement, couronnant la muraille et supportant le bord de la toiture. Mais il n'en reste aucune trace.

Il est donc impossible de reconstituer exactement le sommet extérieur de la muraille. J'ai essayé cependant d'en donner une idée approximative dans la restauration de l'ensemble (fig. 5).

Fig. 5 - Essai de restauration

Notons encore que le monument était entouré, du Sud à l'Ouest, de sarcophages ordinaires, en pierre calcaire, tous presque complètement brisés. Ils étaient accôtés à la muraille, suivant la déclivité du sol actuel, car ils étaient à peine enfoncés en terre. Il a fallu les enlever, pour dégager le pourtour de l'édifice. Nous avons trouvé aussi, au niveau et tout près du socle, des tombeaux en tuiles et des urnes funéraires, dont nous reparlerons plus loin (§ III). Les tombes de ce genre doivent se prolonger plus loin, sous l'épaisse couche de terre non déblayée, qui comble l'intervalle entre le monument et le rocher. Au-dessus du rocher, au Sud, on voit aussi des traces de tombes en tuiles sur un assez grand espace.

§ II. Intérieur.

L'uniqe entrée, R, se trouve du côté de la mer, légèrement tournée vers le Nord-Est. Il n'en reste que le seuil S (v. le plan), placé à $0^m,25$ en retrait du socle et $0^m,25$ plus bas. C'est une grande pierre de taille dont les extrémités sont enclavées dans la

muraille. A l'extérieur, elle forme une marche d'environ $0^{m},20$, et, à l'intérieur, elle est creusée de $0^{m},06$ pour atteindre le niveau du pavé. Près du rebord ainsi formé, on remarque une petite rainure, dans laquelle s'encastrait la porte en bois et sans gond qui fermait l'entrée.

Celle-ci avait $1^{m},30$ d'ouverture, et se prolongeait, vers l'intérieur, en une sorte de couloir, formé par les deux piliers intérieurs adossés à la muraille. Le peu d'élévation relative de l'édifice, à l'extérieur, ainsi que la disposition intérieure, nous font penser que l'entrée et le petit couloir étaient surmontés, non d'un arceau, mais de simples dalles formant linteau.

Tout le pourtour intérieur présente une série de grandes alcoves, abritant chacune un tombeau: ce sont des arcosolia. Ils sont constitués par des piliers réunis par des voûtes en berceau, adossés à la muraille et faisant corps avec elle. La largeur des piliers varie de 1 mètre à $1^{m},15$; les deux qui encadrent l'entrée n'ont que $0^{m},85$: mesures prises en avant; car les piliers vont s'élargissant en arrière, leurs côtés étant à l'alignement des rayons de la circonférence. L'ouverture des arcosolia est de $2^{m},20$ excepté les n^{os} VI et VII, qui ont $2^{m},40$; leur profondeur est de $0^{m},90$, et leur hauteur, au sommet des cintres, de $1^{m},85$.

On compte 14 arcosolia, mais il n'en reste guère que les piliers (v. l'élévation Sud dans la coupe, fig. 2); même, au Nord, il ne subsiste de ceux-ci que la partie inférieure. Seul, l'arcosolium XI est, à peu près, intact. — Piliers et arceaux sont construits, en parement, de moellons de diverses grosseurs et d'une façon très négligée; la masse est en blocage; mais les surfaces devaient être recouvertes d'un enduit, peut-être décoré de peintures. Il ne reste actuellement trace de l'un ni de l'autre.

La maçonnerie, réunissant et recouvrant les arcades, s'arrêtait à $1^{m},40$ environ de hauteur, au-dessus du pavé, tandis que le mur extérieur s'élevait plus haut, ainsi que nous l'avons remarqué. Il régnait ainsi une sorte de plate-forme continue au-dessus des arcosolia.

Le pavage se trouve à $0^{m},30$ plus bas que le niveau supérieur du socle extérieur. Il est formé par un béton d'un genre particulier: en dessous, comme toujours, il est composé de fragments de briques assez gros et de ciment ordinaire; mais la surface est faite de ciment blanc et uniquement de menus débris de coquillages roulés par les eaux. Ce pavage devait être d'un joli effet. Actuellement, il est défoncé presque partout, surtout dans la partie Nord et Nord-Ouest, où il est à peu près complètement détruit. Il s'étendait sur toute la surface, même sous les sarcophages des arcosolia; ce qui prouve qu'il est contemporain de la construction. Aucune trace de mosaïque. — Un seul point n'était pas bétonné: c'est l'espace V du plan général, en avant du 6^{e} pilier, à l'Ouest. Cet espace est occupé par des dalles irrégulières et non maçonnées. Il y a aussi une autre exception à faire, à l'emplacement des tombeaux qui occupent le centre. Nous en reparlerons au paragraphe suivant.

Devant l'arcosolium VII se voient deux tronçons de pilastres, encore debout, de $0^{m},85$ de haut, U et U'. Ils sont à peu près de mêmes dimensions: $0^{m},35$ sur $0^{m},42$ et reposent directement sur le pavé auquel ils adhèrent par du mortier. Dans tous les deux, la face qui regarde l'Ouest présente un refouillement longitudinal en forme de caisson rectangulaire, encadré d'une sorte de moulure très simple, consistant en deux rainures triangulaires parallèles, comme l'indique la fig. 6.

Fig. 6

Les fouilles ont mis à jour quelques autres débris d'architecture; ce sont: 1° un sommier de deux arceaux contigus: il mesure $0^{m},35$ de largeur, à la base, sur $0^{m},45$

d'épaisseur; les arceaux, dont il était le point de départ, devaient être de plein cintre et mesurer environ 1 mètre de rayon; 2° le fragment de corniche, déjà mentionné et profilé (fig. 7); 3° un chapiteau de pilastre, orné de moulures larges et peu saillantes (C, fig. 6); les dimensions de la base correspondent parfaitement à celle des pilastres dont nous avons parlé; 4° deux autres tronçons de pilastres du même genre que ceux-ci: l'un d'eux est représenté (fig. 6); il mesure $1^m,10$ de longueur, et offre l'avantage de nous démontrer que le refouillement d'une des faces formait deux caissons superposés, de sorte qu'il est facile d'en trouver la hauteur exacte, à savoir: 2 mètres.

Fig 7

Ces deux tronçons, ainsi que le chapiteau, ont été trouvés employés dans une construction qui occupe l'arcosolium II. C'est un *triclinium* qui rappelle celui de la Basilique de l'évêque Alexandre et celui du tombeau primitif de Sainte Salsa. On en voit le plan dans la fig. 1 (Plan général), et pour en donner une idée plus exacte. nous en donnons la coupe (fig. 8) et la restauration (fig. 9). Il est très endommagé, mais il est très facile de le reconstituer. En voici la description.

Fig 8
Coupe transversale du Triclinium

Fig. 9 - Triclinium (Restauré)

D'abord, le sarcophage qu'il recouvre est complètement enfoui dans le sol et son couvercle affleure à peine le pavé. Ce couvercle était brisé du côté Est et le fragment considérable était dérangé. Tout ce côté du triclinium est d'ailleurs complètement démoli, et je crois qu'il l'a été à dessin pour ouvrir le sarcophage et en enlever les ossements, car je n'en ai pas trouvé la moindre trace. Au-dessus du sarcophage, on fit une élévation en terre, cailloux et débris divers, s'avançant en dehors de l'arcosolium et retenue, sur les côtés, par les deux tronçons de pilastres, et en avant, par un petit mur en moellons, dans lequel fut également employée le chapiteau, dont nous avons parlé. Tout le massif ainsi formé était recouvert d'une épaisse couche de béton, plus basse sur les côtés et dans le fond et se relevant vers la partie antérieure pour la mensa proprement dite, ménagée en creux d'une quinzaine de centimètres, à la même hauteur que les côtés et le fond ($0^m,50$). Cette mensa est exactement semblable, comme forme, à celle de la basilique d'Alexandre, mais de moindres dimensions: $0^m,75$ de largeur sur $0^m,80$ de profondeur. Suivant l'alignement antérieur des piliers de l'arcosolium le béton forme une arête de 5 à 6 centimètres, rejoignant ces deux piliers. Près de l'angle Ouest, dans l'arcosolium, on remarque une petite cavité circulaire, de forme régulièrement concave, de $0^m,21$ de diamètre et $0^m,07$ de profondeur au centre. Je ne me rends pas compte de son usage. Servait-elle, peut-être, à retenir le pied de l'amphore contenant la boisson pour le repas? car, le triclinium étant certainement d'une époque chrétienne, même assez basse, cette cuvette n'a pu servir à l'usage, tout païen, de recevoir la part du mort, en mets ou en libations, d'autant plus qu'elle n'est pas percée et n'est pas en communication, comme d'ordinaire, avec le tombeau.

Ce triclinium est certainement postérieur au monument, car il a été élevé par dessus le pavé primitif, qui lui-même avait déjà été percé pour creuser l'empla-

cement du sarcophage; d'ailleurs sa construction grossière ne laisse aucun doute sur ce point.

Revenons maintenant aux quelques restes d'architecture mentionnés plus haut.

Les pilastres et le chapiteau, employés dans le triclinium, provenaient assurément du monument lui-même; on n'aurait pas été les chercher ailleurs pour les employer de cette façon: des pierres quelconques auraient suffi. D'autre part ces tronçons de pilastres ne peuvent être la partie supérieure de ceux qui sont encore debout devant l'arcosolium VII, car, tout en étant semblables, ils ne correspondent pas exactement comme dimensions. Il y en avait donc un certain nombre sur place avec des chapiteaux correspondants. Cette remarque, jointe à la présence de l'amorce d'arceaux, dont les dimensions concordent avec les autres pièces, laissaient supposer déjà qu'il y avait primitivement une galerie intérieure formée par ces pilastres surmontés d'arcades. Cette supposition est devenue une certitude par la découverte des socles même sur lesquels reposaient les pilastres. Il sont désignés dans le plan par les lettres de l'alphabet grec, Les socles δ et ζ sont très visibles, car les blocs qui les forment émergent légèrement du pavé, bien conservé dans ces endroits; tous les autres, un peu plus enfoncés, ont été facilement retrouvés, à l'exception naturellement des deux qui doivent se trouver sous les sarcophages, qui encombrent la partie orientale. La colonnade se composait donc de dix pilastres, placés à 3^{m},20 des arcosolia et distants, les uns des autres, de 2 mètres. Elle formait ainsi un polygone décagonal régulier, mesurant près de 8 mètres de diamètre; car je ne puis supposer que les arceaux, reliant les pilastres, aient formé une circonférence: ils étaient dressés en ligne droite, et leurs alignements se coupaient, à angles très ouverts, au-dessus des pilastres. C'est ce qui me paraît d'ailleurs manifestement indiqué par le trait vertical, gravé au milieu de la face du sommier retrouvé (S, fig. 6), trait qui continuait la ligne d'intersection des murs reliant les arceaux. Et ce petit détail nous confirme également dans l'assurance que le sommier en question appartenait à la colonnade intérieure, qu'il est dès lors bien facile de reconstituer.

Le sommet des arceaux étant déjà un peu plus élevé que la hauteur probable du mur extérieur, il n'est pas douteux que la toiture, recouvrant la galerie intérieure, ait été inclinée en dehors. Pour lui donner la pente nécessaire, les arcades étaient exhaussées d'un mur de 0^{m},80 environ, surmonté lui-même d'une corniche, à laquelle appartient sans doute l'échantillon déjà mentionné (fig. 7), et qui couronnait le compluvium. Quant à la charpente de la toiture, je l'ai supposée, dans la restauration (fig. 5), disposée comme dans les appentis ordinaires; mais il est bien possible que le plancher supportant les tuiles reposât sur de simples arbalétriers plus rapprochés les uns des autres, et sans entraits.

On n'a pas retrouvé, à l'intérieur, le moindre fragment de tuile, ce qui s'explique très naturellement. La galerie couverte ayant été détruite, à une certaine époque, le monument a été déblayé pour être utilisé à nouveau, mais sans restaurer la galerie, puisqu'on a employé alors des débris des pilastres, dans la construction du triclinium. En même temps on utilisait deux des pilastres pour élever une sorte de dais devant l'arcosolium VII, où se trouvait un tombeau plus important (V. § suivant). Ce dais, recouvert d'une façon quelconque, peut-être d'une simple toile provisoire, abritait l'évêque ou le prêtre qui, au jour de station, par exemple, y célébrait les saints Mystères, soit sur le sarcophage lui-même, soit sur une table placée en avant. Quant aux tuiles de la toiture antérieure, elles ont été utilisées, ce semble, dans le petit cimetière, tout en tuiles, qui s'étend au Sud du monument, et dont nous avons mis à jour plusieurs tombes, dans notre tranchée extérieure.

Notre mausolée était donc organisé primitivement, absolument comme un atrium, de forme circulaire, sans autre ouverture extérieure que l'entrée et le compluvium. Il n'y manque que l'impluvium; mais il est à supposer que, pour l'évacuation des eaux

de pluie, pénétrant par le ciel ouvert, un conduit souterrain s'amorçait en quelque point du pavage et se déversait dans la mer; l'eau, en effet, ne pouvait s'écouler par l'entrée, dont le seuil est en relief.

§ III. Tombeaux.

1° *Tombeaux de l'intérieur.*

La plupart des tombeaux abrités par les arcosolia, sont des sarcophages en pierre calcaire, mesurant environ 2m,10 de longueur sur 0m,70 de largeur et 0m,75 de hauteur. Il faut excepter les tombes IV, VII et probablement XIV.

Dans l'arcosolium VII, qui est vide actuellement, se trouvait un sarcophage en marbre blanc. Dans un sondage antérieur, M. Trémaux, propriétaire des terrains, en avait retrouvé sur place un fragment assez important: l'angle antérieur de gauche. Nous en avons retrouvé également une multitude de menus débris, dispersés dans tout l'édifice et même au dehors: ce qui prouve la rage sauvage avec laquelle on s'est acharné à le détruire. C'est là également un indice de l'importance de ce tombeau, qui renfermait, sans doute, le corps d'un saint personnage, peut-être d'un martyr. L'examen attentif des débris nous permet de restaurer exactement le sarcophage. Comme le représente la fig. 10, il est orné sur toute sa face antérieure de simples strigiles, disposées en sens contraire, à partir du centre, qui ne présentait aucun motif particulier. A chaque extrémité, un pilastre en bas-relief avec chapiteau formé d'espèces de boules superposées; des moulures assez simples courent le long des bords supérieur et inférieur. Le plan de la face n'est pas vertical, mais s'incline quelque peu en avant, comme on le voit dans la coupe, fig. 10. Les côtés et la face postérieure étaient tout unis. Une feuillure ménagée sur le pourtour du bord supérieur indique que le couvercle s'emboitait sur le sarcophage; mais je n'ai pu reconnaître, parmi les débris, aucun fragment qui appartint certainement au couvercle.

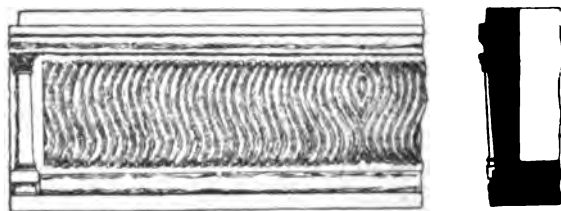



Fig 10 - Sarcophage en marbre (Restauré)

La tombe IV est creusée dans le sol et le corps reposait à même sur le rocher, sans sarcophage. Elle était couverte d'une dalle grossière dont les bords reposent sur le pavé sans mortier.

La tombe XIV me paraît dans les mêmes conditions. Je ne l'ai pas ouverte, bien que la dalle qui le couvre soit brisée.

Les sarcophages reposent sur le pavé, à l'exception des nos I et II, qui sont enfoncés dans le sol. J'ai déjà parlé du dernier à propos du triclinium qui le recouvre. Le n° I est enterré jusqu'au couvercle qui émerge au-dessus du pavé, auquel il était scellé par du mortier. C'est le seul tombeau de l'intérieur qui ait été retrouvé absolument intact. En l'ouvrant nous avons vu le squelette affaissé mais très bien conservé, ainsi que des débris de planches et les clous du cercueil en bois. Le corps était de petite taille: environ 1m,50.

Les autres sarcophages sont très endommagés. De leurs couvercles il ne reste que quelques fragments; la plupart étaient taillés en dos d'âne, les autres tout plat. Ils ne présentent aucun motif d'ornementation, mais la taille est excellemment soignée.

La tombe XI contenait deux squelettes superposés. C'est là un fait assez étrange [1]; c'étaient peut-être deux époux morts simultanément.

En dehors des arcosolia, l'aire intérieure du mausolée est encombrée d'un grand nombre d'autres sarcophages (on en compte 30), distribués en quatre groupes: 4 au centre (1, 2, 3 et 2 *bis*); 2 à l'Ouest, devant l'arcosolium III (4 et 5); 8 au Sud, devant les arcosolia VI, VII et VIII (de 6 à 13); les autres à l'Est, devant les arcosolia XI et XII (de 14 à 29).

Presque tous ces sarcophages sont extrêmement détériorés. Il est à remarquer que leur facture est très inférieure et dénote une basse époque; plusieurs même, particulièrement les tombes d'enfants 6, 7 et 19, ne sont pas même dégrossis extérieurement. Le sarcophage 12, cependant, est décoré de desseins géométriques, marqués par de simples traits: ce sont, sur les deux faces longues, des rectangles terminés en queues d'aronde, et en tête (côté Ouest) un monogramme simple, ⚹, inscrit dans un double rectangle (V. la fig. 11).

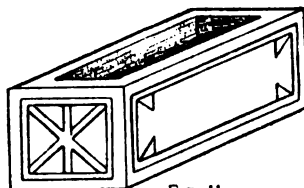



Fig 11

Le groupe central doit arrêter un peu notre attention. La tombe intermédiaire (2), qui occupe presque exactement le centre du monument, est creusée dans le sol, c'est-à-dire dans le rocher même. Son couvercle a effleuré le pavé, qui est certainement postérieur, car il se lie, sans raccords, avec les bords supérieurs du couvercle, qui constituait lui-même le pavage, à cet endroit. Plus tard un sarcophage a été déposé sur ce tombeau, dans le même sens, mais il n'en reste à peine que le fond: c'est celui que nous désignons sous le n° 2 *bis*. — La tombe 1 est un sarcophage, dont il ne reste que le fond et la face longue, qui regarde le Nord. Il est un peu enfoncé dans le sol et était extérieurement enduit de mortier. Cette tombe est également antérieure au pavage, car son crépissage descend jusqu'à la base du sarcophage, plus bas que le pavé qui venait s'appliquer contre. — Le sarcophage n° 3 est aussi un peu enfoncé au-dessous du niveau du pavé; il doit être également antérieur.

Il résulte de ces remarques que le mausolée est postérieur à ces trois tombeaux. A-t-il été élevé en leur honneur? c'est ce qu'il n'est pas facile de savoir. Nous risquerons tout-à-l'heure quelques réflexions à cet égard.

2° *Tombeaux de l'extérieur.*

Quatre sarcophages, ou plutôt débris de sarcophages, en pierre, étaient accôtés au mur extérieur, du Sud à l'Ouest. Ils étaient à peine enfoncés en terre: ce qui indique que, de ce côté du moins, le niveau du sol n'a pas changé depuis leur dépôt.

Les tombeaux en tuiles et urnes funéraires se trouvaient au niveau supérieur du socle ou un peu plus bas. Leur emplacement est indiqué dans le plan d'ensemble (fig. 1).

Les tombes en tuiles sont constituées par des tuiles plates, reposant sur le sol de chaque côté du corps et s'appuyant l'une contre l'autre à leur sommet, recouvrant le corps à la façon d'une toiture en dos d'âne (fig. 12, 13 et 14). Généralement le joint supérieur est recouvert de tuiles rondes (fig. 14): telles les tombes *a, b, j, k, m.* La tombe *c* est enfermée dans une sorte de coffre, formé aussi de tuiles plates: une de

[1] Jusqu'à présent, je n'ai connaissance que d'un autre exemple de ce fait, dans les vastes nécropoles de Tipasa. Dans la petite annexe funéraire de l'angle Nord-Est formé par l'abside de la basilique de Sainte-Salsa, un sarcophage que j'ai ouvert renfermait les ossements de trois squelettes, déposés pêle-mêle, mais en même temps; car le couvercle était scellé au plomb. Etaient-ce les restes de plusieurs martyrs, mis littéralement en pièces, ou de victimes d'un accident?...

champ, de chaque côté, et une à plat par-dessus, reliant les deux autres (fig. 13). — Les extrémités de ces diverses tombes étaient fermées par des briques ou des fragments de tuiles (fig. 12 et 14).

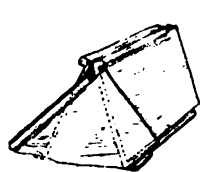
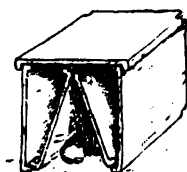
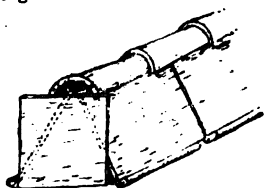



Fig 12 Fig 13 Fig 14 Fig 15 Fig 16 Fig 17

Dans la tombe *h*, le corps était déposé sur le socle même, et abrité par un seul rang de tuiles, appuyées contre le mur; *a*, *f*, *m* sont des tombes d'enfants et n'ont que la longueur des tuiles (0^m, 50); les autres mesurent 1^m, 50 environ.

Les urnes sont de deux sortes: les unes (*d*, *n*, *o*), courtes et ventrues, à goulot assez large et munies d'une seule anse (fig. 17), n'ont pu contenir que de très petits corps: des enfants morts-nés, par exemple. Leur usage funéraire n'est pas douteux, car j'y ai retrouvé de menues parcelles d'ossements; les corps étaient introduits par l'embouchure. — Les autres (*e*, *g*, *l*) sont de grandes amphores cylindriques, à base pointue et à goulot étroit, muni de deux anses (fig. 15); elles avaient environ 1 mètre de longueur sur 0^m, 20 de diamètre. Pour l'introduction du corps de l'enfant, la partie supérieure avait été brisée et non sciée, du moins d'après ce que j'ai pu observer pour l'amphore *c*, retrouvée à peu près intacte; le goulot était ensuite rajusté, tant bien que mal, dans la fosse même où l'amphore était déposée, couchée et non debout. — L'amphore *g* était complètement écrasée, mais les débris du goulot se trouvaient à leur place, tandis qu'à l'amphore *l*, également brisée, il n'y avait aucune trace du goulot. Pour le remplacer et recouvrir l'amphore, on employa un vase d'une forme singulière: c'est un véritable entonnoir en poterie avec cône et tube, de 0^m,27 de hauteur et autant de largeur au grand diamètre. Le bord se rétrécit un peu par une bordure oblique (fig. 16). Le crâne de l'enfant se trouvait encore dans cet ustensile; ce qui prouve l'usage que nous lui attribuons.

Ces divers vases funéraires sont en argile rouge et d'une facture très commune.

Les caveaux, creusés dans le rocher qui se dresse à l'Est, n'offrent rien d'intéressant. Ils sont du genre de ceux décrits par M. Gsell dans son étude complète sur Tipasa. Les entrées sont verticales: celles de *r* et *t* devaient être fermées par de grandes dalles en pierre; celle de *s* n'était pas terminée non plus que le caveau lui-même, lorsque le travail a été brusquement interrompu: les débris du forage sont encore devant l'entrée, qui est d'ailleurs encore informe. Les caveaux ne sont pas au même niveau: *r* est à 0^m, 50 plus haut que le socle du monument; *s* à pres de 1 mètre et *t* à 1^m, 50: ce qui dénote qu'ils ont été faits lorsque les alluvions avaient déjà considérablement comblé l'intervalle qui sépare le rocher du monument; *t* est d'un travail bien plus soigné que les autres; l'entrée est taillée très régulièrement en forme de cadre de porte et avec seuil. Les tombes sont creusées dans le rocher et étaient recouvertes de dalles.

La tombe *u* est une simple fosse à couvercle horizontal; mais elle se prolongeait un peu sous la croûte du rocher, dans le sens de la largeur.

§ IV. Observations.

Il est bien regrettable qu'aucune inscription ne soit sortie de terre pour nous renseigner sur l'origine et la destination particulière de ce mausolée, si intéressant au point de vue architectural. Nous en sommes donc réduits à de vagues conjectures.

Le monument est, à n'en pas douter, d'origine chrétienne; les arcosolia, qui en sont la partie principale, et son emplacement au milieu d'une nécropole exclusivement chrétienne, ne permettent pas d'hésitation à cet égard. La construction est d'une bonne époque et paraît bien remonter jusqu'au IV siècle.

Etait-ce le mausolée privé d'une famille? Ce n'est guère vraisemblable, car il semble d'un caractère moins exclusif; il a presque l'air d'une sorte de panthéon funéraire. A quelles sépultures, alors, était-il donc destiné?... Le champ des hypothèses reste ouvert...

C'est le moment d'examiner les rapports qui peuvent exister entre le monument et les tombeaux du centre, antérieurs à sa construction. Au premier abord on est porté à croire qu'ils en sont le point principal et la cause première. Il est cependant permis d'en douter. Si le monument avait été élevé en l'honneur de personnages vénérés, reposant dans ces tombes, pourquoi l'aurait organisé spécialement en vue de futures sépultures, par l'aménagement des arcosolia? Pourquoi aussi les aurait on laissés au milieu du ciel ouvert, exposés aux intempéries, alors qu'on préparait si soigneusement des abris pour de futurs tombeaux?... D'autre part, il est à remarquer que, pour l'emplacement du mausolée on a entaillé le rocher, et c'est directement sur le rocher nivelé que repose directement une bonne partie du pavage, ainsi que les tombes 1 et 3. N'y aurait-il pas eu là, auparavant, un caveau, creusé dans le rocher et dans lequel se trouvaient les tombes en question? Lorsqu'on choisit cet emplacement pour l'érection du mausolée monumental, le caveau se trouvant abandonné ou ayant été cédé, on aurait rasé le rocher jusqu'au niveau inférieur du caveau, et, par respect pour les sépultures, on les aurait laissées en place, mais de façon à ce qu'ils ne fussent point gênants, comme au milieu du compluvium. — Mais je ne hasarde évidemment cette hypothèse que sous toutes réserves.

Quant aux vicissitudes du monument lui-même, elles ont été suffisamment indiquées, au cours de cette étude. Faute d'indices plus précis, nous nous abstenons de commentaires, d'ailleurs sans intérêt.

Nous croyons cependant devoir ajouter quelques remarques sur le petit cimetière en poteries (tuiles et urnes), qui avoisine l'édifice, et dont il peut être utile de déterminer l'époque.

Pour cette détermination, nous avons deux points de repère sûrs: 1° Ce cimetière est certainement antérieur au dépôt des sarcophages superficiels qui le couvrent en ptusieurs endroits, comme ceux qui étaient près du monument, au-dessus des tombes de *a* à *h*; — 2° Il est, non moins certainement, de beaucoup postérieur au mausolée, car ce genre de sépultures, exigeant un enfouissement à une certaine profondeur dans la terre, il n'a pu être pratiqué, du moins contre l'édifice, que lorsque les alluvions y avaient amassé une assez forte couche de terre.

De là, nous sommes amenés, en premier lieu, à attribuer à la période byzantine, le dépôt des sarcophages supérieurs; et, en second lieu, à ne pas remonter beaucoup plus haut pour la formation du cimetière en question, tout au plus au commencement du VI[e] siècle.

O. Grandidier
curé de Tipasa.

SEPULCROS DEL PRIMITIVO ARTE CRISTIANO
EXISTENTES EN LA CRIPTA DE SANTA ENGRACIA DE ZARAGOZA

La historia de la cripta de Zaragoza es idéntica á la de las catacumbas de Roma; las minas abiertas para la extracción de arenas en parajes solitarios y sombrios, depararon, á los primitivos cristianos templo para su perseguido culto, asilo contra la saña de los gentiles, sepulcros para sus mártires y cementerio general para sus difuntos. Y cuando despues de tan ruda borrasca vino la calma de la paz constantiniana á consentir las públicas manifestaciones del cristianismo, labraron los fieles encima de la veneranda cripta una pequeña iglesia dedicada á Santa Engracia y sus compañeros inmolados en aras de la fé.

Seguramente que los cristianos del siglo IV seguirian enterrándose en el historico subterráneo, pero debe suponerse que tan irrespetuosa costumbre cesaría en Zaragoza como cesó en Roma á fines de dicha centuria por el ejemplo del Papa Dámaso, muerto el año 384, *que se abstuvo reverentemente de entremeterse en la compañia de los Santos haciendo enterrar entre ellos su cadáver,* segun declara en la inscripcion celebre de la cripta papal.

Desde aquellas antiguas edades, fueron tantas las vicisitudes de ruinas y reconstrucciones porque pasaron asi la iglesia superior de Santa Engracia como su celebérrima cripta que, poco, muy poco queda digno de estudio que pertenezca á la arqueologia cristiana en los diez primeros siglos de la Iglesia. Lo principal y mas eminente que se conserva entre muchos sepulcros sencillos y sin decoración artistica de ningun género, son dos urnas historiadas, cuya descripción va á ser el objeto de este breve escrito.

Entre las manifestaciones del primitivo arte cristiano acaso no hay ninguna tan interesante y digna de estudio como el sarcófago.

Es bien sabido que los fieles de la primitiva Iglesia, adornaban las urnas cinerarias de sus mártires y difuntos eminentes, con figuras simbólicas pintadas ó esculpidas, que representaban los principales misterios de nuestra religión, para enseñanza de los neófitos poco letrados, porque como dice San Iuan Damasceno, *las pinturas sirven á los hombres rudos como los libros á los sábios.* Pero los típos del sarcófago varían mucho desde el siglo I al V, siguiendo la escala decadente que denotan las artes romanas en los relieves de los arcos triunfales dedicados á Tito, Severo y Constantino, y no es empresa insuperable la determinación de la edad de un sepulcro del primitivo cristianismo, maxime cuando se trata de enterramiento del siglo IV cuyas piedras son mas grandes, más gruesas y más adornadas de relieves simbólicos que las del tiempo de la persecución, sencillas generalmente e incrustadas en los macizos de las catacumbas.

De otro poderoso auxiliar disponemos tambien para lograr el acierto en la clasificación. *La arquitectura de Roma subterránea* publicada por *Marchi*, los escritos de *Bosio, Boldetti* y *Rossi*, y la gran *Storia del Arte de d'Agincourt* nos ofrecen dibujos tan correctos de los sepulcros romanos, y ejemplares tan parecidos á los dos que se conservan en nuestra cripta de Santa Engracia, que no vacilamos en adjudicar á

éstos la edad del siglo IV, conformes con lo que tocante á este punto dice de ellos el erudito *Don Aureliano Fernandez Guerra en su Monografia de tres sarcófagos cristianos de los siglos III, IV y V,* inserta en la grandiosa publicacion oficial de los *Monumentos Arquitectónicos de España.*

Estudía el Señor Fernandez Guerra el sepulcro del siglo III descubierto en Hellin y los de las centurias cuarta y quinta hallados en Layos, que son su objeto; habla de los que conservan las catedrales de Gerona y Astorga, en cuya última ciudad se descubrió recientemente otro notable sarcófago que fue á enriquecer las colecciones del Museo Arqueológico Nacional, y analiza de pasada los dos ejemplares del mismo género existentes en la cripta de Zaragoza.

Los asuntos tratados por la escultura en los sarcófagos de la primitiva cristiandad. obedecian á una idea fundamental que debemos tener muy en cuenta para no incurrir en extravíos al estudiar esa clase de monumentos. La naciente Yglesia tuvo que luchar á un tiempo contra los gentiles y los herejes. Los primeros eran adversarios declarados á quienes subyugó por la bondad de la doctrina y por el sacrificio de sus fieles. Los segundos entonces como ahora, eran enemigos domésticos mas tenaces é implacables que los gentiles. Fautores de proposiciones discrepantes que la Yglesia condenó y condena con tesón incontrastable, era precisco combatirlos no solo con sermones y epístolas sino tambien por todos los medios prácticos, siendo excelente y no poco ingenioso el de utilizar al efecto la ornamentación de los sepulcros. Por eso las tallas del sarcófago cristiano de los primeros siglos no son historias ni devociones sencillas y si hojas simbólicas del catecismo católico en que los hombres mas rudos de aquellos tiempos leían claramente la virtualidad de los sacramentos, la potestad de perdonar trasmitida por Dios á la Yglesia, y consiguientemente la condenación de las heregías contrarias á la gracia sacramental.

Es bien sabito que las herejias no fueron pocas ni perezosas. Ya en el siglo I enseñaban los *Gnósticos* que las mujeres debian ser comunes, y explicaban *Himeneo* y *Phileto* que la resurrección solo era espiritual. En el II los *Severianos* condenaban las bodas, y el uso de las carnes y del vino. En el III negaban los *Novacianos* que la Yglesia pudiese volver á su gremio á los arrepentidos de haber negado la fé en las grandes crisis de la persecución, lo que equivalia á negar los frutos de la penitencia, asi como despreciaban la confirmación y las ceremonias del bautismo. En el IV los *Eunomianos* se opusieron al bautismo al mismo tiempo que los *Euchitas ó Masalianos*, dando á la oración la importancia principal, despreciaban las buenas obras y el uso de los sacramentos.

Contra tales abominaciones desplegó la Yglesia la bandera de su doctrina, haciendo ver palpablemente la condenación de aquellos errores en los simbolos, y alegorias de los sacramentos y de la remisión de los pecados, que mandó esculpir sobre las piedras sepulcrales.

A los enemigos del bautismo opuso dos representaciones distintas. Una de *Moisés golpeando la roca con su vara*, para que brote el manantial que refrigeró al pueblo de Dios. Otra figurando *el diluvio, por un hombre sentado en el arca y una paloma volando hacia él*, como emblema de la regeneración del mundo por el agua y el Espiritu Santo.

A los que menospreciaban la confirmación opuso las alegorias de dos milagrosas *curaciones conseguidas por Iesucristo al simple contacto de su mano: la del ciego de nacimiento y la de la mujer Sirofenisa que padecia el flujo de sangre.*

A los que negaban la facultad de absolver al pecador arrepentido de haber negado la fé, opuso *la negacion de San Pedro*, parábola de la penitencia.

A los ataques al Misterio Eucaristico opuso el expresivo *milagro de la moltiplicación de los panes y los peces,* porque el pez, segun San Agustin, es el simbolo de Cristo, y por eso la multiplicación simultánea de panes y peces nos enseña, cómo

Cristo por la consagración de las especies eucaristicas se convierte en alimento para todos.

A los adversarios del matrimonio, asi como del uso de las carnes y del vino, opuso la alegoría de *las bodas de Caná* santificadas por la presencia del Salvador que hizo en ellas el milagro de convertir el agua en vino.

A los impugnadores de la resurrección de la carne opuso unas veces la parábola de la *resurrección de Lázaro*, y otras á *Jonás arrojado del navio, tragado por la Ballena y sentado despues gozoso en su cabaña*, emblema clarisimo de la resurrección en el Señor.

Por último, contra la herejia Novaciana opuso la figura del *Buen Pastor con la oveja sobre los hombros*, símbolo de que la misericordia de Dios es infinita y que siempre está dispuesto a perdonar la oveja descançada volviéndola al redil; y es bien seguro *que esta alegoria de la potestad de perdonar los pecados, no seria la única inventada por la Iglesia*, mas que nadie interesada en destruir la oposicion Novaciana y conservar incólume su autoridad en concepto tan trascendental.

Con estas noticias indispensables para la inteligente inspección de los sarcófagos del primitivo cristianismo, entraremos llanamente en la reseña descriptiva de los dos selectos ejemplares que se conservan en la cripta de Zaragoza.

El primero que es el mas importante y está adosado al muro de la epístola, mide 9 palmos de largo por 4 de alto; tiene esculturas en el frente y los costados, y ángeles desnudos en los ángulos como en actitud de sostener la losa sepulcral.

El costado derecho representa original. Adan y Eva, consuman la inobediencia comiendo el fruto del árbol prohibido en cuiyo tronco está enroscada la serpiente. El Eterno con el rollo de las Escrituras en la mano pronuncia la ineludible sentencia; *la humanidad comerá el pan regadó con el sudor; el hombre á la azada, la mujer á la rueca;* por eso al lado de Adan hay un haz de espigas y al de Eva un cordero ya casí borrado.

El costado izquierdo es una hermosa alegoría del perdon. Jésus coge amorosamente el haz de trigo que Adan tiene en la mano, para mostrar que se hizo partícipe

de los trabajos de nuestra humanidad, y levanta el corderillo que tiene Eva como advirtiendo que se ofreció voluntaria victima para redimirnos. Detrás de Adan y tocándole en el hombro se vé un anciano con túnica y manto, descalzos los piés como los lleva el Salvador, y no comprendemos que el artista haya querido representar á Noé, como sospecha el Señor Fernander Guerra, sino al Eterno Juez llamando á su seno al pecador redimido.

El *frente* contiene diez y seis figuras que el Señor Fernandez Guerra reparte en siete grupos alegóricos que explica así:

I. *Cristo con el rollo de la Ley en la mano curando á la mujer sirofenisa que padecia el flujo de sangre.*

II. *La Virgen Maria entre San Pedro y San Pablo.*

III. *Jésus como en acción de llamar al Cielo á su Santisima Madre.*

IV. *La Assumpcion de la Virgen.* La mano del Eterno que aparece entre nubes tiene asida la diestra de Maria mientras Pablo y Iuan se manifiestan absostos.

V. *La curacion del ciego de nacimento.*

VI. *Cristo convirtiendo el agua en vino en has bodas de Caná.* Lo que en su diestra parece rollo es la vara que antes de la valedura del templo estaba entera y llegaba à la última hidria.

VII. *El Salvador predicando que vino á cumplir la Ley y no á destruirla.*

Descrito de este modo el frente del sepulcro prosigue el Señor Fernardez Guerra: *« no sé como no se ha reparado hasta ahora en la singularidad de representarse en el centro la Asumpción de la Virgen, asunto que tratado como se vé tan de antiguo por la escultura española, comprueba la mucha devoción de los zaragozanos á la Madre de Dios desde los tiempos mas remotos ».*

Cierto que los primitivos sarcófagos cristianos tienen el privilegio de águzar los ingenios en presencia de sus simbolos, que como los geroglificos se prestan mucho a la vana interpretación.

Por eso al descifrarlos conviene no dejarse llevar de halagneñas fantasias, y no perder de vista que ni esos enterramientos, de estilo y acaso de artífice romano, son obras de la escultura española, ni es presumible que sus alegorias representen devociones de la Virgen, que no fueron usuales para ser tratadas por las bellas-artes has honta despues del Concilio de Calcedonia (*General IV de 620 obispos contra Eutiches y Dióscoro*, año 451), ni puede ser dudoso que los símbolos que estudiamos son conceptos evidentes de la virtualidad Sacramental y condenación de las herejias contrarias à la potestad de la Yglesia. Estas consideraciones, tan opuestas à la seductora interpretación del ilustre académico, nos inspiran el convencimiento de que siendo las representaciones I, V y VI alegorias de los sacramentos muy comunes en las catacumbas, debemos suponer que las cuatro restantes tienen que ser correlativas à las anteriores, y que mas bien que escenas de la vida de la Virgen deben ser enseñazas de la salvación humana conseguida por medio de la Yglesia en quien reside la facultad de absolver los pecados.

Por eso entendemos que está en lo cierto el P. Marton al suponer que el grupo número II es alegoria de la Yglesia simbolizada por una mujer orando, *figura de la bienaventuranza, que se logra por la oracion;* y que los III y IV, que constituyen un solo asunto, *representan el enlace y reconciliación del Cielo con la tierra por medio de la Yglesia rodeada de sus apóstoles y sostenida por la mano de la Providencia.*

¡Hermosa idea del artista cristiano! La Yglesia católica representada por una matrona que rodeada de sus más preclaros apóstoles tiene los piés en la tione y las manos enlazadas con las de Dios, como significando que es la dispensadora de la misericordia infinita, nos parece no solamente sublime alegoria de la potestad de perdonar, sino tambien condenación explicita de la herejia novaciana, tan clara y perceptible como la del *Buen Pastor, y emblema de ta absolución que los* novacianos despreciaban. Acaso

quiera representar, y no seria conceptión menos bella, *la figura del alma humana regeneranda por la oración y los sacramentos, que sube al cielo empujada por los apóstoles y recojida por la mano omnipotente.* Cualquiera de las dos traducciones implicaria el *simbolismo de la absolución* y estaria en consonancia con los otros emblemas sacramentales, y con el juici› y el perdon contenidos en los constados del sarcófago, respecto à los cuales seria del todo inconexa la gloriosa Asumpción de Maria, cuya subida à los Cielos no sabemos se haya representado de otro modo que en trono de nubes sostenido por los ángeles.

El segundo sepulcro, que como queda dicho, sirve de ara al altar mayor, es de menos importancia arqueológica que el ruinero, està en peor estado, no conservalmos costados esculpidos que tuvo indudablemente, y muestra á in frente estas victe alegorias.

I. *Moises haciendo brotar el agna de la peña de Horeb.*

II. *La negacion de S. Pedro.* Todas las figuras estan descabezadas a consecuencia de la voladura.

III. Siguen hasta seis imágenes de representación dudosa, las cinco de hombres y la sexta de mujer con una piedra al lado. Supone el Señor Fernandez Guerra que es un grupo de la Virgen Maria rodeada de los apóstoles Pablo, Jacobo, Juan y Pedro, precedido de Cristo que anuncia la negación del último. Pero esta explicación es inadmisible por mescara trascendencia. La mujer con la piedra al lado no puede representar otra cosa que la Iglesia, como indica el P. Marton; y el grupo en general debe traducirse como alegoria de *la fundación de la Iglesia por Jesucristo,* relacionada con la facultad de perdonar los pecados por la administracion de los Sacramentos.

IV. *La curación del ciego de nacimiento.* El ciego está casi completamente borrado

V. *La conversion del agua en vino en las bodas de Caná.*

VI. *La multiplicación de los panes y los peces.*

VII. *La resurrección de Lázaro.*

Escribe el Señor Fernandez Guerra que el primer sarcófago pudiera juzgarse como único ejemplar en España si no existieran el de San Félix de la catedral Gerundense y el que en la de Astorga guarda las cenizas del rey de Asturias Don Alfonso el Magno. Pero no es de ahora la estimación con que los sábios han mirado y miran los

enterramientos de la cripta de Zaragoza: en las memorias manuscritas del P. Palain. obra citada a cada momento en el extenso libro del P. Leon Benito Marton, se expresa que desempeñando la nunciatura de España monseñor Julio Rospigliosi, arzobispo de Tarso, que después fué Romano Pontifice con el nombre de Clemente IX, se llenó de admiración contemplando esos monumentos que, si no aventajan, compiten con los mas excellentes de las catacumbas. El mismo P. Marton compara nuestros sarcófagos con otros celebérrimos descubiertos en el Vaticano y en el cementerio de San Calisto, exhibiendo dibujos de unos y otros que, á pesar de su imperfección y rudeza, bastan para que se adviertan muchas semejanzas y no pocas identidades en los simbolos y alegorias.

Diremos para concluir, que si la evidente analogia de los sarcófagos de Zaragoza, Astorga, Gerona, Helbin y Layos con los de Roma subterránea, les dá el caracter fisonómico de miembros de la familia romana que nos veda asentir á la proposición del Señor Fernandez Guerra cuando pretende clasificarlos como muestras de un primitivo arte cristiano español independiente del latino, no por eso desmerece en lo mas minimo la importancia de los dos ricos ejemplares salvados de la ruina del Santuario de los Mártires. El transcurso de diez y seis siglos ha dejado, fuera de Roma, muy pocos tipos de esa manifestación arqueológica nacida en las catacumbas al calor de los combates por la fé. En España solo se conservan, que sepamos, ocho ejemplares de tan raro género, y no es pequeña gloria para Zaragoza tener dos de ellos.

Por esa causa y correspondiendo á la galante invitación que se me dirigió para que lleuase al Congreso de arqueologia cristiana que va á celebrarre en la capital del orbe católico, alguna noticia de los escasos monumentos que la antigua Cesar-Augusta conserva como reliquias del arte en los diez primeros siglos del Cristianismo, creí que de nuiguna cosa padria decir algo que fuera tan grato y simpático á la doctisima asemblea, como la breve reseña y fotografias que le ofrezco de los dos monumentos sepulcrales existientes en la cripta de la heróica nártir Santa Engracia.

X.

DI UN CATALOGO CIMITERIALE ROMANO

Fu primo l'insigne e non mai abbastanza compianto De Rossi (ed a me torna oltremodo gradito il pigliar le mosse dalla evocazione di sì illustre e cara memoria), e quindi l'egregio discepolo di lui Enrico Stevenson, che dopo indefesse ed amorose ricerche per le varie biblioteche di Europa, ne dettero i superstiti testi, che poterono per ventura raccogliere, di un antico catalogo cimiteriale di Roma cristiana. Il De Rossi fin dall'anno 1864, nel tomo I della Roma sotterranea [1], stimò di aver trovato nel libro *De mirabilibus novae et veteris urbis Romae,* edito dall'Albertini nel 1510, in mezzo a un guazzabuglio di nomi corrotti, il più antico e prezioso indice grafico dei cimiteri primitivi della Chiesa romana, al più tardi nel secolo sesto aggiunto all'antica *Notitia regionum* della eterna città. Comparando l'indice stampato dall'Albertini con un esemplare inedito del *Regiones urbis Romae* da lui scoperto in un codice vaticano del secolo XV [2], proveniente da un prototipo posteriore a Leone IV e non più recente di Urbano II (anno 855-1099), tentò di restituire per intero le indicazioni di sedici cimiteri, e congetturò che di questo prezioso indice dovessero esistere altri esemplari più distesi e meno disordinati, benchè anch'essi incompleti, supponendo inoltre che avesse a trovarsi un prototipo al tutto completo ed in esatta serie topografica. E in tale opinamento confortavalo la notizia di un codice veduto già dal Fiorentini nella biblioteca capitolare di Lucca, ove i cristiani cimiteri di Roma si facevano ascendere al numero di XXI.

Questa quasi divinazione del sagace archeologo, se non in tutto, si avverò letteralmente in quanto prediceva la esistenza di altri simili testi più o meno corrotti. Egli infatti, parecchi anni appresso, ebbe la soddisfazione di pubblicare un altro catalogo men guasto, contenente non più sedici, sì bene diciassette cimiteri di Roma, comunicatogli dall'avv. Giorgi, il quale ritrovato l'aveva in una pagina membranacea di un codice del secolo XI della biblioteca Chigiana [3]. Posteriormente, dopo, cioè, circa quattro lustri, lo Stevenson, quasi alla vigilia della sua immatura morte, aveva la ventura di dare alle stampe un nuovo esemplare dell'indice chigiano con i nomi dei medesimi diciassette cimiteri da lui rinvenuto in un codice del secolo XII tra i manoscritti appartenenti alla biblioteca di Lord Ashburnham, ed oggi serbati nella Laurenziana di Firenze [4]. Appena occorre dire che anche lo Stevenson ritenne l'indice incompleto, ma per difetto degli apografi, non del prototipo, il quale, a suo avviso, fu senza dubbio scevro da siffatte omissioni. Notò egli inoltre che nel ms. Laurenziano si trovano per la prima volta i cimiteri disposti con la massima esattezza nel più perfetto ordine topografico delle vie, donde dedusse che il disordine non dovette essere proprio del testo originario, sibbene delle successive copie, nelle quali man mano si sono avverate lacune, trasposizioni e corruttele [5].

[1] Pag. 130 e segg.
[2] Cod. Vat. Lat. 3851, pag. 46.
[3] Cod. A. V. 141. - Vedi De Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana,* anno 1878, pag. 44-48.
[4] Cod. 1554, c. 81.
[5] *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana,* anno III, 1897, pag. 255-275.

Il codice da me trovato, se mal non mi appongo, mentre dimostra non essere abbastanza fondati tali apprezzamenti, offre in pari tempo una importanza speciale non meno per la topografia di Roma, che per la autenticità e valore archeologico dello stesso indice cimiteriale. Prima però di rilevarne il pregio, è d'uopo che dia qualche ragguaglio intorno alla età e provenienza del manoscritto. Esso non è più vetusto del secolo XV, ma, ciò che giova notare fin d'ora, rappresenta indubitabilmente un prototipo intero e schietto della seconda metà del quarto secolo. Fu trascritto in Roma, come appendice al commentario di Giulio Frontino *De aquaeductibus urbis*, con ottima ed accuratissima calligrafia, e collazionato con altri manoscritti, secondo che dimostrerebbero le varianti lezioni segnate al margine, per mano di Giovanni Vynck, chierico della diocesi di Colonia, l'anno 1455, ultimo del pontificato di Nicolò V. Era il Vynck uno dei tanti Tedeschi appartenenti a quella schiera di copisti, che, sotto l'ombra del grande Pontefice, lavoravano instancabilmente per la conservazione e moltiplicazione dei preziosi manoscritti della pontificia biblioteca. Ed in vero, non v'ha chi ignori con quale studio ed ardore Nicolò V, volendo inaugurare un'êra novella di civiltà, si adoperasse in raccogliere libri e manoscritti non solo dall'Italia, ma ben anco da ogni altra regione di Europa. Onde è che di lui giustamente ha detto il Gregorovius [1] che negli otto anni del suo pontificato riempì Roma di libri e pergamene, e meritossi di essere paragonato a Tolomeo Filadelfo. La biblioteca Vaticana possiede un inventario dei codici latini di Nicolò V [2], compilato ancor prima della coronazione del successore Callisto III, dal quale risulta che tra i classici pagani, contenuti nel settimo armadio dei codici di Nicolò, eravi appunto un manoscritto di Giulio Frontino.

Di questo autore, fino ai primi decenni del secolo XV, si ignorava affatto il commentario *De aquaeductibus urbis*, avendosi soltanto esemplari degli *Stratagemata*. Fu primo il Poggio [3] che avuto sentore della esistenza di un codice *De aquaeductibus* a Montecassino, nel 1429 insieme al Cardinal Branda vi si recò a farne ricerca, e, rinvenutolo, potè trascriverlo in Roma e restituirlo poscia alla sua sede. Ivi infatti fu veduto nel secolo XVII dal Mabillon [4]; nel seguente, il Poleno [5] ne trasse copia con facsimile per la sua edizione; ed ultimamente l'ingegnere americano Herschel [6] il riprodusse per intero in fototipia. Questo manoscritto membranaceo è del secolo XIII-XIV, il più antico che si conosca, da cui, come da principale sorgente, dimanano i pochi apografi superstiti. La biblioteca Vaticana ne possiede due soli, ambedue membranacei del secolo XV: l'uno, che è il Vat. Lat. 4498, men pregevole a cagione delle mende e del disordine, onde, trascritto per parti, queste vennero insieme congiunte; l'altro, che è l'Urbinate 1345, da preferirsi al primo e meglio rispondente al prototipo cassinese. Son questi i precipui manoscritti, finora conosciuti, su cui sono state eseguite tutte le edizioni della summentovata opera di Frontino. Ora, se è certo che il Vynck nel 1455 la trascrisse in Roma in uno al Regionario, di cui è parola, non è men certo che in detto anno esisteva in Roma un prototipo di cui egli si servì, diverso dal cassinese, ritrovato e trascritto dal Poggio 26 anni innanzi; è pure probabilissimo che un tale prototipo, a cui andava congiunta, siccome materia affine, la *Notitia regionum*, fosse il manoscritto di Frontino registrato nell'inventario dei codici latini di Nicolò V. Comparando infatti il codice del Vynck coi codici Cassinese, Vaticano ed Urbinate, non è malagevole rilevarne la diversa provenienza. Di più, nessuno dei tre indicati manoscritti contiene una *Notitia regionum* con dati così importanti e sconosciuti. Dalle quali

[1] *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, VII², 524.
[2] Cod. Vat. Lat. 3959.
[3] Poggius, *Epistolae*, II, 26, 27, 29, 34, 35; III, 37; IV, 2, 4.
[4] Mabillon, *Mus. italic.*, I, pag. 123.
[5] Polenius, *Sex. Jul. Front.*, Proleg., III.
[6] Clemens Herschel, *Frontinus and the water-supply of the city of Rome.*

premesse fa d'uopo conchiudere che il prototipo di cui in Roma si servì il Vynck, è andato smarrito; e che ove questo fosse stato per ventura il codice di Nicolò V, di esso ancora sarebbero sparite le tracce.

Ma il pregio che, a cagione della sua origine, conviene riconoscere nel manoscritto del Vynck, ancor maggiore si appalesa, ove si ponga mente alle intrinseche sue note, le quali ne rivelano la provenienza da un prototipo integro e schietto della seconda metà del quarto secolo, e ricolmano in pari tempo una non ignobile lacuna inerente a tutti gli altri codici con tanta cura ricercati e commentati dai dotti per la illustrazione della topografia di Roma. Dappoichè non senza giusta meraviglia è stato osservato che nei libri regionari, la *Notitia* e il *Curiosum urbis Romae*, compilati al tempo di Costantino sopra documenti della prefettura urbana, non è fatta menzione veruna delle mura di Aureliano; e che tutte le descrizioni a noi pervenute della cinta muraria, furono redatte in base alla misurazione di Ammone, conservataci dal famoso codice di Einsiedeln dell'ottavo secolo, dopo le opere riparatrici di Onorio, compiute nel 403 a difesa di Roma contro le invasioni dei Goti. Ora il prototipo, donde è derivato l'apografo del Vynck, conteneva e ne ha tramandata la notizia della cinta delle mura di Aureliano e di Probo, con le sue torri, le porte e le posterne, nello stato in cui esisteva circa la metà del quarto secolo e prima delle innovazioni onoriane. — Altro pregio dell'esemplare del Vynck è che confrontato con la *Notitia* e con il *Curiosum*, editi con tanta cura dall'Urlichs [1] e dal Jordan [2] sulla fede di ben quindici dei migliori manoscritti, diligentemente collezionati mercè l'opera del Niebuhr, del Preller, del Ziegler, del Mercklin, del Conz, del Mommsen, del Reiffenberg, dimostra ad evidenza che l'esemplare primitivo, donde son derivati i detti manoscritti, doveva essere mutilo nell'ultimo foglio o per mancanza di spazio o per lacerazione della pergamena o per altro qualsiasi difetto; e che però questa e non altra è la causa della omissione negli anzidetti manoscritti della cinta aureliana con cui chiudevasi il *Breviarium* dei libri regionari.

Venendo all'indice cimiteriale inserito nella *Notitia* dell'esemplare del Vynck, è di sommo momento notare: 1° che tale inserzione deve ritenersi contemporanea al prototipo del secolo quarto; 2° che i cimiteri assegnati alla tumulazione della comunità cristiana di Roma verso la metà di detto secolo, erano sedici e non più; e quindi non potrebbe ragionevolmente sostenersi l'ipotesi che ascrive o a difetto del prototipo o ad oscitanza degli amanuensi la omissione di altri cimiteri, dei quali potrebbe pur constatarsi l'esistenza. — La notizia, infatti, dei cristiani cimiteri è ivi preceduta dalla menzione di monumenti e da dati topografici tutti anteriori al quinto secolo; è ripetuta due volte, cioè, tanto nella prima, quanto nella seconda appendice del Regionario; è inoltre immediatamente seguìta dalla descrizione della cinta urbana di Aureliano e di Probo, che rappresenta le mura di Roma nello stato in cui trovavansi innanzi all'anno 403. Le note poi intrinseche della notizia dei cimiteri corrispondono meglio alla indicata età, che ai secoli susseguenti, quando il dominio del cristianesimo nell'eterna città erasi pienamente affermato, e quando il culto e i monumenti cristiani si mettevano in maggiore evidenza; testimoni il calendario di Polemio Silvio del quinto secolo; la descrizione di Roma, compilata sulle orme della storia di Zaccaria, vescovo di Mitilene del sesto secolo; gli itinerari del settimo ed ottavo secolo. Che poi l'indice inserito nel Regionario e circoscritto a sedici cimiteri soltanto, sia intero e non mutilo, ne è prova il fatto che i due soli codici finora conosciuti della *Notitia regionum Urbis*, i quali recano l'indice anzidetto, tuttochè discordanti tra loro in altri particolari, di età diversa e provenienti da diversi prototipi, non dànno concordemente che lo stesso numero di sedici cimiteri: e che inoltre il codice del Vynck

[1] *Codex topographicus Urbis Romae*, p. 2-27

[2] *Topogr. der Stadt Rom im Alterthum*, II, p. 545 e segg.; e *Forma Urbis Romae*, pag. 49-54.

riepilogando nella seconda appendice del Regionario i cimiteri nella prima singolarmente menzionati, ne registra la medesima somma totale: *Cymiteria XVI.* È d'uopo pertanto escludere la omissione avvenuta per negligenza del copista o per altro difetto del manoscritto. Con ciò, del resto, non si intende negare che possa trovarsi un indice più completo dei cristiani cimiteri di Roma, il quale sia in più piena consonanza con gli itinerari dei secoli VII e VIII, coi dati topografici dei martirologi e degli atti dei martiri, col libro pontificale e con altri simili documenti; ma un siffatto indice non sembra doversi rintracciare nei Regionari del secolo quarto.

Gli argomenti addotti in contrario non hanno per ventura tal forza da infermare queste deduzioni. Imperciocchè, per quel che risguarda la testimonianza sopra allegata del Fiorentini, il quale nel secolo XVII vide tra i codici della biblioteca capitolare di Lucca un manoscritto membranaceo, *ubi multa ad urbem Romam spectantia prostant et XXI coemeteria numerantur*, è da osservare che egli, uomo eruditissimo, non ignorava il Regionario a tutti noto, al quale si sarebbe nominatamente riportato, se quivi avesse rinvenuta la notizia dei ventuno cimiteri. L'accenno invece alle molte cose risguardanti Roma, *multa ad urbem Romam spectantia*, si riferisce apertamente ad una delle tante sillogi di notizie su Roma che circolavano nei secoli XII, XIII, XIV e XV coi titoli di *Descriptio plenaria totius Urbis*, e *De mirabilibus civitatis Romae:* ed infatti nella *Descriptio plenaria* si trovano registrati confusamente venti cimiteri [1], come nel libro *De mirabilibus* se ne hanno precisamente ventuno, non distinguendosi ivi il cimitero *ad Ursum pileatum* da quello di S. Felice nella medesima via portuense [2]. Onde è che la testimonianza del Fiorentini non prova l'esistenza di un catalogo più completo di cimiteri cristiani inserito in una delle varie edizioni della *Notitia regionum* che correva nel secolo IV.

Un secondo argomento si è creduto trovare nell'indice del codice Laurenziano, dove i romani cimiteri sono disposti ed ordinati con somma esattezza e regolarità topografica a differenza degli altri esemplari, nei quali questo ordine è interamente perturbato. Dal che si inferisce che nel testo originario, inserito nella *Notitia regionum*, un tale indice dovette essere stato al tutto completo ed ordinato in esatta serie topografica. — Alla quale obbiezione può rispondersi che dal catalogo regionario, rappresentato dalla *Notitia* e dal *Curiosum*, e precisamente dalla prima appendice della *Notitia* in cui si trovano menzionati i cimiteri, ancorchè si ammetta aver avuto esso per base, in uno ad altri documenti officiali della prefettura urbana, una pianta di Roma, non apparisce punto il divisamento del compilatore di seguir l'ordine topografico. Quivi, infatti, gli obelischi, i ponti, i campi, i fori, le basiliche, le terme, le acque, le vie sono noverati in modo topograficamente disordinato. Se pertanto non si voglia fondare l'ipotesi sopra una eccezione, lo stesso doveva essere dei cimiteri. Quindi la disposizione di questi in esatta serie topografica, che osservasi unicamente nel codice Laurenziano, è duopo ritenerla opera di mano posteriore, obbediente ad altro speciale intento, quale poteva ben esser quello di coordinarli ad uso di itinerario.

L'ultimo argomento parrebbe offerire migliori sembianze di verità. Si fonda esso sul fatto che ambedue i testi dell'indice cimiteriale, conservatici dai codici Chigiano o Laurenziano, oltre i nomi dei sedici cimiteri registrati nella *Notitia regionum*, ne dànno un decimosettimo che è il *Coemeterium Aproniani ad Sanctam Eugeniam via latina*, il quale trovasi eziandio confusamente ripetuto nel guazzabuglio dell'Albertini.

A tal riguardo non è malagevole dimostrare che gli indizi dell'aggiunta e della interpolazione posteriore son manifesti. Si osservi innanzi tutto che i testi, i quali recano diciassette nomi di cimiteri, benchè provenienti dal Regionario, si trovano da esso distaccati; laddove i due soli testi che conservano l'indice cimiteriale congiunto, qual

[1] Urlichs, *Cod. top.*, pag. 95.
[2] Lo stesso, pag. 130.

parte integrante, alla *Notitia regionum*, ne noverano sedici soltanto. Il che dà a divedere che l'addizione del decimosettimo nome appartiene alla mano che estrasse o riprodusse l'indice del Regionario. A conferma di ciò è da osservare che appunto il cimitero di Aproniano, mancando nel catalogo regionario ed occupando l'ultimo luogo nel chigiano, chiaro rivela esservi stato aggiunto posteriormente. Meglio ancora l'interpolazione apparisce nell'esemplare laurenziano. Giacchè ivi, secondo che opportunamente notò l'egregio editore, tutti i cimiteri, cioè i sedici compresi nel Regionario, sono stati disposti *con somma esattezza e regolarità topografica:* tuttavolta questa *regolarità della successione topografica delle vie e della menzione dei cimiteri*, osservata dal compilatore, solo è turbata nella via latina *per essere stato stranamente trasferito il cimitero di Aproniano dopo l'Ostiense e prima dell'Aurelia*, ciò che costituisce una prova patente della interpolazione posteriormente avvenuta.

Il catalogo infine dell'Albertini e per la sua tarda età, e per la confusione che vi regna, non può aver gran peso. Oltre di ciò, apparisce manifesto che in esso il nome del cimitero di *Aproniano*, storpiato in *Amproniano*, venne tolto da un apografo simile al chigiano. Basta infatti por mente che in questo il cimitero di Aproniano è posto in ultimo luogo, e segue immediatamente quello di Trasone nella Salaria: dalla quale giusta posizione è derivata nel catalogo albertiniano la fusione di due cimiteri in un solo nel seguente modo: *Coemeterium Trasonis via Salaria, in quo erat coemeterium Amproniani.* È chiaro pertanto che questo cimitero non era compreso nella *Notitia regionum* del secolo quarto, e che la sua inserzione nell'indice cimiteriale di alcuni testi è opera di seconda mano che il tolse probabilmente da un apografo del martirologio geronimiano, dove si trova registrato ai 25 dicembre con identica formola: *VIII Kal. ianuarii, Romae in coemeterio Aproniani via latina passio Sanctae Eugeniae virginis* [1].

Gli studiosi della Roma sotterranea cristiana, segnatamente gli egregi continuatori dell'immortale opera del De Rossi, dal nuovo apografo del Regionario, trasmessoci dal Vynck, sapranno tirare tutte le opportune conseguenze, e, mercè la riconosciuta loro perizia e dottrina, porre in piena luce un punto forse tuttora oscuro, voglio dire, quali fossero le condizioni dei cimiteri suburbani nel periodo di transizione dalle persecuzioni alla pace, dal paganesimo dominante alla pubblica affermazione del cristianesimo nella eterna città. Per non uscire dai termini impostimi, mi limiterò ad accennare, quasi di volo, alcuni fatti che stimo degni di attenzione.

A meglio precisare l'età dell'indice cimiteriale non sembra privo d'importanza osservare come da una parte la *Notitia*, in quel che si riferisce ai monumenti profani di Roma del quarto secolo, oltre dei costantiniani, fa menzione del secondo obelisco eretto dall'Imperatore Costanzo l'anno 357 nel Circo massimo, estremo limite onde il Regionario si chiude; giacchè nè dell'Arco trionfale dei tre Imperatori Graziano, Valentiniano e Teodosio (an. 379-383), nè di alcun altro monumento di più tarda età è ivi parola. Dall'altra parte, per quel che concerne i cristiani cimiteri, con perfetto sincronismo vi si menziona espressamente il Pontefice Marco, contemporaneo a Costantino (336); si allude al successore di lui, Giulio, contemporaneo a Costanzo (337-352), mercè la numerazione dei due cimiteri di Calepodio nella Aurelia, e di Felice nella Portuense, da questo Pontefice costruiti o ristaurati, secondo la notizia tramandataci dal catalogo liberiano; ma nessun accenno, nessun ricordo nè dei cimiteri di Felice II e di Damaso, nè dei Pontefici posteriori. L'indice cimiteriale inserito nella *Notitia* fu dunque compilato negli ultimi anni del regno di Costanzo e sotto il pontificato di Liberio, e deve per conseguenza annoverarsi tra gli opuscoli congeneri al catalogo dei Romani Pontefici, scritto vivente Liberio; all'elenco dei Prefetti di Roma, chiuso nel 354, e al

[1] Il Codice laureshamense ha erroneamente, come l'Albertini: *Amproniani*. — Vedi Joh. Bapt. De Rossi et Lud. Duchesne, *Martyr. hieronym.*, p. 1.

feriale con le *depositiones episcoporum et martyrum*, che in quell'istesso tempo vennero alla luce [1].

Ed appunto altro fatto non men degno di essere qui rilevato, come convergente alla conclusione medesima, è la grande analogia che corre tra il feriale liberiano e l'indice cimiteriale in discorso. Il feriale, come è noto, si distingue in due sezioni, la prima viene intitolata: *Depositio episcoporum* ed abbraccia dodici Papi, appartenenti al secolo terzo ed alla prima metà del quarto, dei quali indica il giorno della tumulazione; la seconda sezione, intitolata: *Depositio martyrum*, è un embrione di martirologio, ove sono registrate le feste che celebravansi in Roma sotto il pontificato di Liberio, con indicazione del luogo della stazione. È da notare il diverso sistema d'indicazione seguito nelle due sezioni: giacchè nella prima, risguardante più direttamente la sepoltura, si indicano i singoli cimiteri con gli antichissimi nomi primitivi; nell'altra che più direttamente si riferisce al culto, si accenna talora il cimitero, talora soltanto la via, ove si ergeva la basilica o la chiesa cimiteriale dedicata al martire, luogo della adunanza dei fedeli. Ora raccogliendo di ambedue le sezioni le sole indicazioni cimiteriali, si viene a questa conclusione, che, cioè, di dodici cimiteri registrati nell'opuscolo liberiano, undici, con gli identici nomi primitivi, sono registrati del pari nell'indice regionario. L'unica omissione è quella del *Coemeterium Maximi*, forse per la ragione, di cui sarò per dire, che sotto il pontificato di Liberio non era esso ancora riparato ed aperto alla tumulazione dei fedeli; difatti il restauratore del sepolcro della martire insigne che nell'êra della pace dette al summentovato cimitero la denominazione *ad Sactam Felicitatem*, fu il Pontefice Damaso, successore a Liberio; e nel feriale stesso la festa natalizia della celebre madre dei sette martiri fratelli si scorge essere stata del tutto omessa.

Oltre di ciò, è uopo avere ben presente che nelle origini la maggior parte dei cimiteri di Roma fu costituita da ipogei privati, scavati sotto aree particolari di privati possessori, ai quali erano legalmente intestati e ne portavano il nome. In pubblici sepolcreti appartenenti alla comunità dei fedeli o al *ius Christianorum*, furono essi trasformati più tardi. Così il celebre cimitero di Domitilla fu da principio sepolcro privato della gente Flavia; i martirologi ne dicono che il cimitero, ove ebbe sepoltura Santa Eugenia, era *in praedio suo*, ed il cimitero di Santa Agnese nella Nomentana fu in origine l'*agellus* della propria famiglia. Un esempio eloquente di siffatto passaggio dei cimiteri cristiani dal *ius privatum* dei primi proprietarii dell'area al *ius* o *nomen Christianorum*, ci vien fornito dal cimitero della vedova Ciriaca nel fondo Verano *ad Sanctum Laurentium*. Era questo fondo di privata proprietà, quando nella persecuzione dioclezianea venne confiscato: più tardi, non prima del pontificato di Silvestro, passò *ad ius corporis Christianorum* e venne aggiudicato alla costantiniana basilica di San Lorenzo nella via tiburtina, tra le cui possessioni nel libro pontificale è noverata la *possessio cuiusdam Cyriacae religiosae feminae quod Fiscus occupaverat tempore persecutionis* [2]. Or chi potrebbe affermare che in quell'anormale periodo di passaggio dalla persecuzione alla pace ed al pieno assetto delle cose ecclesiastiche di Roma, tutti i sepolcreti della vasta zona del suburbio, maggiori o minori, fossero indistintamente proprietà della Chiesa e comparissero nei registri della prefettura urbana *nomini christiano inscripta*, come lo furono in tempi posteriori, di guisa che tutti dovessero venir compresi nell'indice officiale delle sepolture comuni alla romana cristianità?

La confiscazione del cimitero di Ciriaca nella Tiburtina ne trae a por mente ad altra considerazione di fatto. È cosa bene assodata che nell'ultima persecuzione mossa al cristianesimo da Diocleziano, la quale più delle precedenti fu violenta e crudele,

[1] Vedi De Rossi, *Roma sotterranea*, tom. I, pag. 130.

[2] *In Silvestro*, § XXIV.

i cimiteri della Chiesa romana passarono in potere del Fisco. Onde è che dagli editti imperiali di Nicomedia (an. 303-304) [1] sino a che Massenzio non autorizzasse il Pontefice Melchiade presso il Prefetto di Roma, allora Aradio Rufino (an. 312), *ad recipienda loca ecclesiastica*, che erano stati ai cristiani *tempore persecutionis ablata* [2], vale a dire per circa otto interi anni, i cimiteri del suburbio rimasero del tutto in balia del Fisco. Rilevantissimi quindi dovettero essere i danni che essi ne patirono, sia perchè a tutela delle più venerate tombe dei martiri, ebbero i cristiani, con riempiture di terra, ad ostruire parecchi cubicoli e gallerie cimiteriali e occultarne gli aditi; sia perchè durante il sequestro quelle sotterranee necropoli rimasero in istato di completo abbandono; sia finalmente perchè le fabbriche erettevi di sopra vennero, secondo gli editti imperiali, spianate al suolo. Ritornati appresso, in un colla pace, ai cristiani, fu mestieri che si trovassero in istato di notevole deterioramento; e molto si dovette attendere prima di dissotterrare e restituire al culto i sepolcri dei martiri e riedificarvi le basiliche sopra suolo. Questa grande impresa di riparazione avvenne precipuamente dopo la morte di Liberio per opera insigne e sollecita di Damaso (an. 366-384), il quale cominciò dalla ricerca dei molti sepolcri dei martiri, che erano stati interrati e nascosti, narrandosi nella sua biografia officiale che egli *multa corpora sanctorum requisivit et invenit* [3]. Dal che sembra potersi sufficientemente spiegare il motivo delle lacune che si scorgono tanto nel feriale risguardante il novero delle feste natalizie dei martiri romani, quanto nell'indice del Regionario, contenente il numero dei cimiteri destinati al seppellimento dei fedeli, documenti sincroni ed affini, appartenenti ambedue al pontificato di Liberio (an. 352-366).

Altri rilevanti danni è a ritenere incontrassero i cristiani cimiteri, all'epoca costantiniana, a cagione dei tagli e dei guasti che accompagnarono necessariamente le costruzioni delle grandi basiliche sui sepolcri dei martiri, la cui primitiva collocazione era rigorosamente rispettata. Tanto, senza dubbio, era avvenuto al cimitero vaticano; all'ostiense, denominato di Lucina; al nomentano di S. Agnese, ed al cimitero di S. Lorenzo nella Tiburtina; nei quali, come conseguenza delle grandi fabbriche superiori, per qualche tempo dovette restar sospesa ed anche impedita, senza speciale e straordinaria licenza delle competenti autorità, la tumulazione dei cadaveri. Ed invero, pel taglio avvenuto nel colle vaticano, secondo ne fa fede l'iscrizione metrica che ricorda l'opera riparatrice di Damaso, le vene dell'acqua disperse *corpora multorum, cineres atque ossa rigabant* [4]: ciò che fece scrivere all'autore degli atti apocrifi di Liberio, che *erant ibi monumenta et super aqua denatabat* [5]. Onde è chiaro che il cimitero vaticano, in seguito alla costruzione della basilica, per alcun tempo dovette restare fuori di uso. Quello poi che di questo cimitero con certezza accadeva, poteva ancora verificarsi negli altri, i quali in simili condizioni trovavansi. A conferma di che giova osservare che, mentre nel feriale liberiano dei predetti quattro cimiteri sottostanti alle basiliche costantiniane, non è fatta punto menzione, limitandosi l'indicazione per l'adunanza dei fedeli alle semplici vie, sulle quali le basiliche ergevansi; nell'indice regionario sono essi omessi del tutto.

Conchiuderò con un ultima osservazione sul fatto che mentre la *Notitia regionum* ne dà i nomi di sedici cimiteri del suburbio compresi dentro un raggio non maggiore di tre miglia, tralascia del tutto ogni indicazione dei monumenti cristiani, che certa-

[1] Allard. *Le Christianisme et l'Empire Romain de Néron à Théodose*, p. 125.

[2] S. August. *Breviculus Collationis cum Donatistis*, c. XVIII, n. 34-35; Duchesne, *Liber pontificalis*, tom. I, p. CL-CLI e p. 182.

[3] De Rossi. *Roma sotterranea*, tom. I, p. 213; tom. II. p. 106, 259, 297 e 2ª parte, p. 52 58; *Inscript. christ.*, tom. II, p. 30, 66, 90, 102, 104, 105, 108; *Liber Pontific.* in *Damaso*, § II.

[4] *Damasi epigrammata*, ed. Ihm. 4.

[5] *Gesta Liberii Papae*, n. 8; Migne P. L., tom. VIII, c. 1392.

mente alla metà del quarto secolo dentro il pomerio esistevano; quali erano i titoli e le basiliche, segnatamente le costantiniane, di cui senza allegare l'autorità del libro pontificale, trovasi menzione nella lettera di San Cornelio a Fabio di Antiochia, nel catalogo liberiano, nel trattato di Sant'Ottato di Milevi contro il donatista Parmeniano, e nei contemporanei documenti relativi allo scisma di Ursino competitore di Damaso. Della vaticana basilica poi si sa che, in uno ai tempii pagani, venne indicata sotto la denominazione *ad sanctum Petrum*, invalsa nell'uso dei tempi della pace, financo nella tavola o mappa peutingeriana della stessa età, benchè avesse questa altro fine, quello, cioè, di tracciare in grandi linee itinerarie le strade dell'antico mondo romano. Dei titoli e delle chiese urbane può con sicurezza ritenersi che nelle posteriori edizioni dei libri regionarii erasi fatta menzione, secondo è agevole rilevare dalle reliquie di breviario conservateci, circa l'anno 546, presso lo storico Zaccaria di Mitilene, ove oltre l'accennare i numerosi sepolcri, onde Roma abbondava, sono ricordate 24 chiese cristiane. Anche nella *Descriptio urbis Constantinopoleos*, scritta nella prima metà del secolo v sulle orme del Regionario romano, si ha il novero dei monumenti cristiani [1]. Tutto ciò dimostrerebbe come l'edizione della *Notitia* della metà del secolo quarto, recante l'indice cimiteriale, abbia avuto uno scopo più che ecclesiastico, precipuamente civile. Imperciocchè assicurato al cristianesimo il favore dei principi e la libertà colla conseguente promulgazione di leggi proteggitrici, per opera di Costantino, Roma restando tuttora divisa in due parti, pagana l'una, cristiana l'altra, mentre ostentava la prima lungo le vie consolari i sepolcri dei maggiori, non vi era più ragione che la seconda occultasse i suoi, ai quali vincoli di sangue, di religione, di affetto legavanla. Tornava ancora a comune comodo dei cittadini il conoscere i luoghi destinati alla tumulazione della cristianità. L'inserzione pertanto dell'indice cimiteriale nella *Notitia* apparisce come prima manifestazione, in un documento officiale di pubblico uso civile, della cittadinanza data al cristianesimo, e deve ritenersi siffatto indice intero e non mutilo, ove si tenga conto e della età in cui venne edito, e dell'intento dell'editore [2].

MARIANO CARD. RAMPOLLA DEL TINDARO.

[1] Ducange, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, sect. IV.

[2] L'altro pregevole lavoro dell'Emo Rampolla, *Di una biografia di Santa Melania Giuniore*, fu pubblicato nel *Nuovo Bullettino di Archeologia Cristiana*, Anno VI, 1900, p. 6-16 e insieme a questo in un fascicolo di saggio degli *Atti* edito dalla tipografia Bertero 1900 ed offerto ai congressisti dal Comitato promotore.

DI UNA CRIPTA CON IMPORTANTI PITTURE SCOPERTA RECENTEMENTE NEL CIMITERO DI DOMITILLA

Gli studi intrapresi dal de Rossi fin dal 1852 nel grande cimitero di Domitilla sulla via Ardeatina e le scoperte insigni ivi fatte ripetutamente dalla Commissione di archeologia sacra sotto la dotta sua guida sono cose ben note agli archeologi. Il vetusto cimitero dei Flavi, quantunque devastato come tutti gli altri antichi cimiteri di Roma, pur nondimeno esplorato con intelligente cura, ci ha restituito i più preziosi suoi monumenti di arte e di epigrafia; e fra tutti questi trionfa la grande basilica di Petronilla posta nel centro storico del venerando ipogeo.

Ma due altre regioni insigni indicate dagli storici documenti e dagli itinerari dei pellegrini furono sempre dal mio maestro attribuite al cimitero di Domitilla, cioè quella dei martiri Marco e Marcelliano e l'altra del mausoleo domestico del papa Damaso. Ora io sono lieto di presentare al Congresso la descrizione di un monumento recentemente scoperto il quale, a mio parere, può mettersi in qualche relazione con i due santi predetti, mentre delle memorie di Damaso nulla fino ad ora abbiamo qui rinvenuto.

La storia del martirio dei santi Marco e Marcelliano è unita a quella grandiosa e drammatica composizione che va sotto il nome di *Passio s. Sebastiani;* ove si legge che i due nobili giovani fratelli incarcerati come cristiani durante la persecuzione di Diocleziano e commossi dalle preghiere del padre, della madre e delle consorti che li scongiuravano a salvare la loro vita rinnegando la fede, erano già sul punto di cedere, quando sopragiunto nel carcere l'intrepido Sebastiano essi ripresero animo e confessando coraggiosamente Cristo incontrarono lieti la morte. E le parole del magnanimo tribuno avrebbero convertito alla fede anche Tranquillino padre dei due martiri e la loro madre Marcia e le mogli stesse con molti altri.

Marco e Marcelliano vennero sepolti, secondo gli atti citati, in « *via Appia milliario II ab urbe in loco qui dicitur ad arenas* ». Con la quale indicazione deve intendersi senza dubbio la regione prossima all'Appia e non precisamente un tratto di questa medesima via; giacchè nei martirologi sotto il 18 di Giugno il natale dei santi suddetti è assegnato alla contigua *via Ardeatina.* Ed infatti alla via Ardeatina ed alle vicinanze del cimitero di Domitilla accennano i pellegrini del sesto e del settimo secolo indicando i loro sepolcri.

Ed il de Rossi riferì al cimitero di Domitilla tali indicazioni degli itinerari relative ai santi Marco e Marcelliano, il sepolcro dei quali egli più volte affermò doversi trovare in una regione di questo cimitero e poi ne indicò più specialmente la ubicazione sotto il moderno casale di Tormarancia [1].

[1] Oltre ciò che egli ne scrisse nella *Roma sotterranea* tomo I, pag 265 segg., lo affermò poi nuovamento entrando anche in questi maggiori particolari nel *Bullettino*, 1884-85, pag. 138.

Qualche tempo dopo questa mia lettura (Aprile 1900) il ch. mons Wilpert, seguitando lo studio di questo argomento, propose l'opinione che la cripta sepolcrale dei due santi fratelli fosse posta più vicina al contiguo cimitero di Callisto e là dove il de Rossi giudicò che dovesse estendersi il cimitero di Balbina.

V. *Topographische studien über die christlichen monumente der Appia und der Ardeatina* (Römische Quartalschrift, 1901, pag. 32 segg.).

La limitazione topografica della vera regione di Marco e Marcelliano è di molta importanza e dovrà trattarsene nel tomo IV della *Roma sotterranea*, che è in preparazione; ma non sarà inutile accennare qui i relativi passi degli itinerari:

L'itinerario salisburgense lascia l'Appia « *et dimittis viam Appiam* » e giunto all'Ardeatina dice: « *ibi invenies in altera ecclesia duos diaconos et martyres Marcum et Marcellianum fratres germanos cujus corpus quiescit sursum sub magno altare. Deinde descendis per gradus ad SS. Nereum et Achilleum* ». L'itinerario *de locis sanctis martyrum*, accennata la basilica di Petronilla e la prossima tomba di Damaso sulla medesima via dice: « *et in alia basilica non longe Marcus et Marcellianus sunt honorati* ». Finalmente il malmesburiense indica l'Ardeatina « *inter Appiam et Ostiensem* » e dice chiaro che ivi « *sunt Marcus et Marcellianus et ibi jacet Damasus papa in sua ecclesia* ».

Da tutto ciò può dirsi che la tomba dei due martiri fratelli dovea essere nei dintorni del cimitero di Domitilla sulla via Ardeatina a poca distanza dalla basilica di s. Petronilla che oggi noi conosciamo con ogni certezza; e che sulla tomba suddetta dovea sorgere pure una basilica, col quale nome potè anche indicarsi un semplice oratorio. Contiguo o ad ogni modo vicino a questo monumento dovea trovarsi eziandio il mausoleo del papa Damaso. La Commissione pertanto, seguendo le indicazioni del de Rossi, cominciò una esplorazione sotto l'odierno Casale di Tor Marancia costruito in parte con avanzi di antichi muri; e nelle sottostanti gallerie, su proposta fatta da me e dal compianto collega Stevenson, intraprese qualche tempo fa nuovi scavi, da parecchi anni interrotti in quel cimitero.

E tali esplorazioni condussero alla scoperta di una larga galleria ai piedi di una scala grandiosa, galleria la quale direttamente guida ad una duplice cripta illuminata da vasto lucernario. La cripta a sinistra di chi veniva dalla scala è la più importante; ed essa era tutta decorata di pitture delle quali rimangono solo alcuni avanzi. Ed è in questa cripta che io credo poter indicare una qualche memoria dei due martiri fratelli, o dei loro compagni, come vado ad esporre:

Non v'ha dubbio che la cripta recentemente scoperta sia un luogo venerato del cimitero. Essa aveva una scala sua propria e grandiosa la quale era precisamente coordinata alla cripta; il che conviene appunto ad un luogo importante, giacchè quasi tutti gli altri luoghi simili finora conosciuti nelle catacombe romane hanno prossima una grande scala. E di più siffatta scala partiva proprio dal punto ove è il moderno casale, che mostra nelle sue mura gli avanzi di materiali tolti da edifici del sopra terra; e noi sappiamo che le scale delle cripte storiche partivano per l'appunto da edifici superiori.

Oltre a ciò noi abbiamo costatato che il luogo prossimo alla cripta testè descritta fu un centro di numerosi sepolcri addossati, per così dire, gli uni agli altri, in modo da riempire non solo le pareti delle gallerie, ma il pavimento delle medesime ed anche un altro piano scavato appositamente ivi sotto. Ed è noto che presso le tombe dei martiri più venerati si affollavano le tombe per il desiderio che aveano i fedeli di riposare in quei luoghi privilegiati. Mancano, è vero, i graffiti dei visitatori i quali quasi sempre si rinvengono presso le cripte storiche; ma è da notare che l'intonaco nel basso delle pareti, là dove avrebbero potuto trovarsi simili iscrizioni tracciate dai devoti, è sventuratamente distrutto.

Che se manca l'indizio importantissimo dei proscinemi supplisce però a tale difetto la presenza delle pitture le quali indicano a parer mio la natura del luogo. Nell'abside della cripta maggiore, essendosi ben lavato l'intonaco, è apparso il gruppo del Salvatore seduto in mezzo agli apostoli; composizione che indica un luogo importante, ma che trovasi anche in altre cripte prive di carattere storico, e perciò su di essa sola non possiamo troppo fondarci. Ma assai più importante è la scena dipinta al

disotto di questa degli apostoli e sopra l'arcosolio centrale della cappella. Ivi si riconosce il Salvatore posto in mezzo a sei personaggi, tre uomini a destra e tre donne a sinistra, siccome indica l'annessa riproduzione.

(Pittura della cripta nel cimitero di Domitilla).

Le figure a destra di chi guarda e intieramente conservate sono inclinate verso il Salvatore ed a lui presentano le mani aperte nell'atteggiamento di prepararsi a ricevere qualche cosa; e senza dubbio anche le tre donne a sinistra erano effigiate nel medesimo atteggiamento. Quindi per il confronto con altre somiglianti composizioni dobbiamo ravvisare in questa scena alcuni santi i quali si avvicinano al trono di Cristo onde ricevere da lui la corona del premio eterno. Questa scena della « *coronatio sanctorum* » la ravvisiamo in diversi modi effigiata negli antichi monumenti cristiani; e più frequentemente i personaggi tengono in mano la corona già ricevuta, come può vedersi sopra un frammento di sarcofago del quarto secolo da me recentemente riconosciuto e collocato nel Museo lateranense (v. pag. seguente) ed in altre sculture, e nel dipinto del cimitero di Generosa ed anche in molti musaici [1]. Talvolta poi il Salvatore è nell'atto di imporre il serto ai beati, come nella pittura dei ss. Abdon e Sennen ed in quella pure di s. Felicita, ove le corone sono collocate presso il capo delle figure [2]. Ma un confronto più esatto con l'affresco di Domitilla ce l'offre la ben nota pittura del quinto secolo che adorna la volta di una cripta nel cimitero dei ss. Pietro e Marcellino, in cui i santi locali sono rappresentati nell'identico atteggiamento di protendere le mani verso il Cristo effigiato nel mezzo.

Ma siffatte pitture di santi coronati dal Salvatore indicano nei citati esempi dei nostri cimiteri o precisamente la cripta storica dei santi stessi o una prossima; e se uniamo a questo argomento l'altro già indicato dei caratteri propri di un luogo storico

[1] La pittura del cimitero di Generosa fu pubblicata dal de Rossi nel Tomo III della *Roma Sotterranea.*

[2] de Rossi, *Bull. di arch. crist.,* 1884-85, tav. IX-X^{a}.

per la nuova cripta di Domitilla, noi dovremo concludere che questa fosse la stanza in cui veneravasi la tomba di alcuni martiri; e quindi per le ragioni topografiche già addotte di sopra questa cripta potrebbe mettersi in relazione con i santi Marco e Marcelliano.

E l'esame delle figure stesse mi confermerebbe in tale opinione. Qui infatti noi abbiamo sei santi, tre uomini e tre donne; e di sei personaggi si parla appunto negli atti

(Scultura del museo lateranense).

di quei due martiri, del padre cioè e dei due figli della madre e delle due mogli. Le figure virili sono poi anche importanti per alcune particolarità che le distinguono; giacchè la prima del gruppo è senza dubbio quella di un uomo in età matura e le altre appresso rappresentano due giovani somigliantissimi fra loro. Onde parrebbe naturalissimo il riconoscere nella prima il padre *Tranquillino* e nelle altre i due *fratres germani*; giacchè è assai verisimile che Tranquillino fosse sepolto insieme ai figli, quantunque gli atti nol dicano e gli itinerari non lo ricordino; perchè le reliquie di lui le troviamo poi trasferite insieme a quelle dei figli nella chiesa dei SS. Cosma e Damiano nel Foro.

Le pitture della nostra cripta non si limitavano al solo fondo ma ricorrevano intorno alle pareti; queste ultime però furono quasi intieramente distrutte per l'abbandono e la devastazione delle catacombe romane che noi dobbiamo tanto spesso deplorare. Fortunatamente ne rimane un lacero avanzo nella parete sinistra di cui noi abbiamo ora con ogni cura assicurata la conservazione; e questo frammento superstite che si riproduce nella pagina seguente ci indica il soggetto delle altre perdute aumentandone il nostro desiderio e rendendo più vivo il dolore di tale perdita.

La donna, di cui rimane soltanto la metà superiore della figura, sembra a me ed a parecchi artisti che ho condotto sul posto che fosse rappresentata in piedi; ed essa è in atto di favellare con un personaggio assiso in una cattedra, il quale alla sua volta protende la mano destra verso di lei. Si è accennato da taluno che il gruppo potesse indicare una defunta genuflessa innanzi al giudice divino, ma non mi pare ammissibile. Infatti se la figura fosse genuflessa e se la curva che è sotto il braccio destro di lei indicasse la piegatura del ginocchio, bisognerebbe ammettere che essa stesse sopra un piano assai elevato a confonto di quello ove è il personaggio sedente o sopra un podio o sopra una collina. Ed io non saprei comprenderne una simile composizione di una santa collocata più in alto della figura del Redentore, mentre invece dovrebbe

essere tutto l'opposto. Di più, il personaggio seduto dovrebbe avere il tipo del Cristo che la mano medesima o almeno una mano contemporanea ha effigiato nella stessa cripta nella scena già prima descritta; mentre invece questo personaggio ha un'espressione del tutto diversa. Oltre a ciò l'atteggiamento della donna non indica la reverenza verso il giudice divino, ma il gruppo esprime invece un colloquio abbastanza vivace quale non converrebbe alla rappresentanza accennata. Del resto se qui furono sepolti dei santi (come indica la scena della *coronatio*), non sarebbe stato questo il luogo adatto per effigiare il giudizio dell'anima; giacchè per i santi si esprime l'incoronazione

Altra pittura nella stessa cripta del cimitero di Domitilla.

e non il giudizio al tribunale di Dio, che si rappresenta soltanto per i defunti ordinari. Io dunque son di parere che qui si debba piuttosto riconoscere una delle donne ricordate negli atti dei ss. Marco e Marcelliano, mentre coraggiosamente si professa cristiana innanzi al giudice *qui sedet pro tribunali*; e in tale sentenza mi confermano pure alcuni particolari di oggetti dipinti innanzi al giudice che si potrebbero forse riferire al tribunale

medesimo. E tale scena sarebbe fino ad ora unica nelle pitture cimiteriali; giacchè un dipinto poco visibile del cimitero di Callisto, spiegato prima come la condanna di un martire, fu poi meglio lavato dal collega Wilpert il quale vi riconobbe l'accusa di Susanna. Ora è da notare che sui frammenti dell'intonaco caduto intorno intorno alle pareti si veggono le tracce di altre figure in atteggiamenti diversi; e perciò può supporsi che qui fossero dipinti alcuni altri episodi degli atti dei martiri locali; episodi che erano poi molto bene completati dalla scena del fondo con la incoronazione dei santi.

Siffatte composizioni non si veggono più negli antichi monumenti sepolcrali cristiani ancora superstiti, ma certamente vi furono. — Asterio vescovo di Amasea nel quarto secolo scrivendo di s. Eugenia fa allusione a pitture ritraenti il di lei martirio dicendo: « *Neque enim nos musarum alumni pejores pictoribus colores habemus* »; e così Gregorio Nisseno ricorda il martirio di s. Teodoro dipinto nella sua chiesa; e Prudenzio vide in Imola dipinta a vivi colori la *passio* figurata di s. Cassiano sul sepolcro di lui: « *Picta imago martyris, plagas mille gerens totas lacerata per artus* »; e lo stesso poeta visitando le catacombe romane sul principio del quinto secolo restò colpito dal dipinto che nel cimitero della via Tiburtina ritraeva al vivo il crudele martirio di s. Ippolito:

> « *Picta super tumulum species liquidis viget umbris*
> *Effigiens tracti membra cruenta viri* » [1].

Gli episodi del martirio erano dunque rappresentati talvolta sulle tombe stesse dei martiri; e due insigni esempi monumentali ci hanno restituito gli scavi dei tempi nostri come è notissimo agli archeologi; cioè il bassorilievo dell'altare dei ss. Nereo ed Achilleo nella basilica di S. Petronilla, e l'affresco del *locus martyrii* nella casa celimontana dei ss. Giovanni e Paolo.

Ecco adunque, a mio parere, un terzo esempio che dovea trovarsi nelle pitture dei ss. Marco e Marcelliano, delle quali non si potrebbe mai abbastanza deplorare la perdita irreparabile.

E da queste pitture che non sono posteriori alla prima metà del secolo quarto potrebbe ricavarsi una conseguenza importante. Potrebbe cioè dedursi da esse che esisteva fin d'allora una *passio* dei suddetti santi e che questa era tenuta in gran conto per essere riprodotta in pittura sopra il loro sepolcro; il che è di grande importanza per il valore storico di queste ed altre simili antiche narrazioni delle gesta dei martiri, le quali quantunque leggendarie meritano pur sempre qualche considerazione e sono ai giorni nostri attaccate anche nella loro sostanza da una critica eccessiva.

Le scoperte archeologiche invece mostrano ogni giorno più chiaramente che le narrazioni agiografiche in generale, quantunque alterate da posteriori aggiunte ed esposte sotto forma leggendaria, conservano sempre tracce importanti e venerande di una antichissima tradizione, e che perciò la savia critica non deve così leggermente disprezzarle.

E se ci fosse dato di aver sotto gli occhi tutti i monumenti figurati degli antichi cimiteri cristiani, molti dei quali sono sventuratamente periti ed altri giacciono probabilmente ancora nascosti, noi potremmo con Prudenzio cavarne un argomento validissimo a favore dell'autenticità di molti Atti dei martiri e potremmo esclamare con lui:

> *Historiam pictura refert, quae tradita libris*
> *Veram vetusti temporis monstrat fidem.*

Ma è ora di concludere questa illustrazione delle pitture insigni rinvenute nel cimitero di Domitilla

[1] Peristeph. Hymn. XI.

A me pare di aver dimostrato che esse rappresentano un gruppo di martiri, e che tanto per il numero quanto per la qualità dei personaggi ivi rappresentati, quelle pitture si adattano assai bene ai martiri Marco e Marcelliano ed ai loro compagni; giacchè negli atti loro figurano, oltre ai due santi principali, il loro padre ed alcune donne, fra le quali Marcia Sinforosa e Zoe. Ed anche nel caso che la cripta sepolcrale dei due primi martiri si trovasse alquanto lungi di qui e più verso il cimitero di Callisto, potrebbe sempre la nostra pittura considerarsi come una memoria del gruppo di Marco e Marcelliano posta in una cripta dove furono forse sepolti alcuni dei loro numerosi compagni; e potrebbe sempre concludersi che il monumento testè scoperto sia un ricordo insigne della celebrità e del culto dei due santi fratelli in una regione vicina a quella ove essi ebbero sepoltura.

Questa grandiosa cripta restaurata e sistemata intieramente dalla Commissione di archeologia sacra insieme alla contigua regione cimiteriale, fu aperta al pubblico la prima volta e solennemente inaugurata in onore dei Congressisti nella indimenticabile festa che si celebrò in tale occasione nel cimitero di Domitilla il giorno 24 aprile 1900. Nella cripta furono in questa circostanza collocati alcuni frammenti di una iscrizione damasiana, i quali si erano rinvenuti l'anno 1880 nella chiesa dei SS. Cosma e Damiano nel Foro romano e che il de Rossi attribuì ai SS. Giovanni e Paolo; e quei frammenti furono proprio qui collocati perchè i miei colleghi della Commissione riconobbero assai gravi gli argomenti da me addotti onde riferire invece quella storica epigrafe precisamente ai martiri Marco e Marcelliano, dei quali possiamo qui riconoscere una memoria [1].

E siccome di tale epigrafe io detti una illustrazione sul posto ai Congressisti, per completare la precedente lettura già da me fatta nell'adunanza generale; così credo opportuno, per riferire intieramente il mio studio esposto al Congresso, riprodurre qui almeno il testo del suddetto carme damasiano distinguendo i frammenti superstiti dai supplementi sicuri fornitici da una copia del Manuzio e dagli altri supplementi più o meno probabili da me proposti.

Rinviando pertanto per la dimostrazione della mia tesi e per tutti i particolari al citato mio articolo del *Nuovo Bullettino*, ricorderò solo che la nostra epigrafe damasiana parla di due martiri fratelli *(fratres)*, quali appunto furono Marco e Marcelliano, mentre Giovanni e Paolo furono chiamati così in epoca assai posteriore a Damaso; e che questi frammenti furono trovati nella chiesa dei SS. Cosma e Damiano, ove appunto furono trasferiti i corpi di Marco e Marcelliano e dove certamente emigrarono alcune iscrizioni dai dintorni del cimitero di Domitilla, come l'epigrafe metrica di Irene sorella di Damaso lì pure rinvenuta ed oggi riportata nel cimitero della via Ardeatina. Ecco il testo del carme da me applicato ai due martiri.

*Hic Marcellianus quoque clar*VS GENERe *Marcus* [2]
Qui fugientes mundum et Christo sanguine fuso
*Cum dederint an*imam casto semper *famulatu*
Caelestis regni regiae *meruere triumphos*
*Una fide*s tenuiT FRATRES DO*mus una tenebit*
*Ac caelu*m accIPIET IVNGIT*que in saecla parenti*
*Com*POSVIT LAV*des Damasus cognoscite rector*
Ut plebs SANCTA *suos discat celebrare patronos.*

[1] Su questo argomento si vegga il mio articolo nel *Nuovo Bull. di Archeol. crist.*, anno V, N° 1-2.

[2] Le lettere in carattere epigrafico appartengono ai frammenti superstiti, quelle minuscole furono vedute dal Manuzio, le corsive sono di mio supplemento.

Secondo questo supplemento, che naturalmente non intendo proporre come sicuro, il carme conterrebbe i seguenti concetti: 1° Si nominerebbero i due martiri indicandone la nobiltà di famiglia *(genus)*, la quale è espressamente accennata negli Atti che li chiamano *clarissimi viri Marcus et Marcellianus*: e si indicherebbe quindi che essi già da prima professavano la fede cristiana, il che è pure in accordo con la loro storia; e poi verrebbe la menzione del loro martirio (versi 1-4). 2° Dopo ciò passerebbe Damaso a dire che avendo professato i due fratelli la stessa fede i loro corpi sarebbero restati in uno stesso sepolcro (verso 5). 3° Nel sesto verso io vedrei in quel *jungit* una allusione alla riunione dei figli col padre Tranquillino, che da principio voleva smuovere la fortezza dei santi confessori della fede ma poi convertito divenne martire anch'egli. Del sepolcro di Tranquillino nulla sappiamo con certezza: ma essendosi trovate le reliquie di lui ai santi Cosma e Damiano insieme a quelle dei figli, può supporsi che il suo corpo venisse pure deposto nel cimitero della via Ardeatina. Ma questa riunione accennata nella epigrafe deve intendersi piuttosto per la riunione dei martiri nel Cielo. 4° Finalmente verrebbe il nome di Damaso con la indicazione che egli compose l'epigrafe onoraria dei santi, da lui proposti ad una maggiore venerazione del popolo cristiano (versi 7-8).

Questa restituzione mi sembra accettabile se non nelle singole parole almeno nel concetto generale del carme.

E per conchiudere dichiaro che io intendo presentare queste mie osservazioni, tanto sulle pitture quanto sui frammenti damasiani, come uno studio di due monumenti che la Commissione di Archeologia Sacra volle esporre ai congressisti nella visita che essi fecero ai lavori poco prima eseguiti nelle catacombe romane.

ORAZIO MARUCCHI.

UNE QUESTION
A PROPOS D'UNE ÉPITAPHE DU CIMETIÈRE DE DOMITILLE

En 1888, Mgr Wilpert découvrit dans le cimetière de Domitille une inscription portant ces simples mots: SECVNDILLA IN PACE, mais encadrés d'une façon tout à fait inusitée. Il la publia dans son ouvrage: *Ein Cyclus Christologischer Gemälde* (taf. IX, 1), et récemment, M. C. Kaufmann (*Die Sepulcralen Jenseitsdenkmäler*, Mainz, 1900, p. 115) en a donné un dessin quelque peu simplifié. La plaque se trouve, actuellement encore, comme Mgr Wilpert a bien voulu me l'apprendre, dans le premier couloir latéral à gauche de la galerie qui mène à la crypte d'Ampliatus.

N'ayant pas eu l'original sous les yeux, je la décrirai sommairement d'après les reproductions que je viens de citer. Aussi bien, tout l'intérêt de l'épitaphe de Secundilla se concentre-t-il sur le grossier dessin qui frappe d'abord le regard.

A droite on aperçoit la colombe et le rameau symbolique bien connus. A gauche se trouve représentée, en très petit module, une colonne avec base et chapiteau, surmontée du buste d'un personnage ayant les bras étendus dans l'attitude de la prière. Le sommet de la tête porte une croix aux quatre branches égales. Sur le fût de la colonne s'étale en hauteur l'inscription SECVNDILLA IN PACE.

Au premier aspect, ce petit monument rappelle, à s'y méprendre, le type classique des stylites. Mais le rapprochement paraît bien hasardé. et la présence. sur une épitaphe romaine, d'une image représentant, ou rappelant seulement ces ascètes célèbres en Orient, implique, à ce qu'il semble tout d'abord, trop d'invraisemblances pour qu'il convienne de s'y arrêter un instant.

Mais il faut entendre avant tout l'avis des maîtres de l'archéologie chrétienne.

Mgr Wilpert semble n'avoir vu dans la colonne qui soutient le buste et porte l'inscription qu'un motif de décoration, exprimant d'ailleurs, d'une façon saisissante, l'identité entre l'orante et la défunte Secundilla (*op. cit.*, p. 33).

M. de Rossi avait émis l'idée que la colonne surmontée du buste et terminée par la croix pouvait être une réminiscence d'une colonne monumentale portant à son sommet le signe de la Rédemption, dans le genre de celle que les pèlerins voyaient à Jérusalem, et qui soutenait un coq de bronze, rappelant l'épisode du reniement de saint Pierre. En publiant le procès-verbal de la conférence où il avait développé cette opinion, il ajouta une note fort brève, qui prouve, une fois de plus, qu'aucun côté des choses n'échappait à sa vaste intelligence. « On pourrait penser également, dit-il, aux stylites. Mais cette petite plaque funéraire, provenant d'une tombe souterraine, n'est pas postérieure au IV^e^ siècle, et me paraît trop ancienne pour permettre d'y trouver une pareille allusion » (*Bullettino*, 1888-89, p. 74).

Le problème est trop intéressant pour être écarté si rapidement. On nous permettra d'y revenir un instant. Nous n'avons pas la prétention d'apporter une solution définitive. Il faut l'attendre de ceux qui, se trouvant en contact journalier avec les monuments chrétiens de Rome, sont en état de nous dire de quel endroit du sol une pierre est partie pour venir occuper sa place dans les musées ou les magasins d'antiquités.

Réservons un instant la question de chronologie pour étudier le dessin en lui-même.

Le type de l'orante, représentée en buste sur le chapiteau d'une colonne, est des plus rares. C'est trop peu dire. Il est unique. Or, il nous semble que c'est faire beaucoup d'honneur à l'artiste dont la main inexperte a tracé sur la pierre ce grossier dessin que de lui attribuer l'invention d'un motif intéressant et absolument nouveau en iconographie. On peut affirmer, sans témérité, qu'il a eu sous les yeux un modèle qu'il a copié, ou dont il s'est inspiré.

Les sujets traditionnels traités par les artistes chrétiens ne présentent rien d'analogue. Le coq perché sur une colonne, à côté de saint Pierre dans la scène représentée sur un sarcophage du Latran (Ficker, *Die Altchristlichen Bildwerke*, n. 174, p. 117) est, on le sait, une réminiscence. On cherche en vain parmi les peintures ou les sculptures antiques de nos musées quelque chose qui rappelle le buste posé au sommet de la colonne.

Il est difficile d'admettre que les monuments de l'art païen aient suggéré la nouvelle combinaison. On songera peut-être aux hermès. Mais rien, ici, ni dans les proportions, ni dans les détails ne permet de conclure à une pareille appropriation. L'hermès est une simple stèle carrée surmontée d'une tête. Ici, nous avons une colonne au fût arrondi et élancé, munie de sa base et d'un chapiteau. La figure qu'elle porte est représentée à mi-corps, et a les bras largement étendus.

Au contraire, la ressemblance avec le type classique du stylite est frappante. On connaît la gravure de Bottari, où le buste de l'ascète émerge du chapiteau de sa colonne (reproduite dans Kraus, R. E., s. v. Styliten). Le Ménologe de Basile compte parmi ses miniatures quatre représentations de stylites: saint Syméon, au 1er septembre; saint Alypius, au 26 novembre; saint Daniel et saint Luc, au 15 décembre. L'image de ce dernier offre un parallèle frappant avec l'orante du monument de Secundilla; saint Luc est représenté en prières, les bras étendus. Il faut remarquer seulement que dans le Ménologe les colonnes sont notablement raccourcies, à cause du cadre imposé au miniaturiste, et qui se développe non en hauteur, mais en largeur.

Si on pouvait admettre que l'auteur du dessin a eu sous les yeux l'image d'un stylite, on pourrait conclure, sans trop de peine, qu'il s'en est inspiré. Mais pareille supposition ne dépasse-t-elle pas les limites de la vraisemblance, et n'est-il pas probable que les singuliers ascètes qui faisaient l'admiration de l'Orient, ne furent connus à Rome qu'à une époque assez tardive?

Voici un texte qui enlève à l'hypothèse ce qu'elle semble avoir de risqué et de téméraire. Théodoret, qui écrit l'histoire de Syméon stylite plusieurs années avant la mort du saint, atteste que dès lors sa réputation était répandue dans le monde entier. Non seulement les Orientaux, dit-il, accourent au pied de sa colonne, mais les étrangers venus des plus lointaines contrées de l'Occident, de l'Espagne, de la Bretagne, de la Gaule. « Quant à l'Italie, ajoute l'historien, il serait superflu d'en parler. On dit que dans la grande Rome il jouit d'une telle célébrité, que dans tous les vestibules d'ateliers on place de petites images qui le représentent, pour servir de sauvegarde et de protection ». Ce passage de l'*Historia religiosa* (ch. 26) a été lu au second Concile de Nicée.

Donc, au témoignage de Théodoret, qui écrivait avant le milieu du Ve siècle, Syméon stylite était populaire à Rome, et son image extrêmement répandue. Serait-il excessif d'admettre que cette image le représentait sous le type définitivement consacré par l'iconographie byzantine, et dès lors, pourquoi n'aurait-elle pas suggéré le motif de l'orante placée au haut d'une colonne comme sur l'épitaphe de Secundilla?

On ne manquera pas d'opposer la question de chronologie. Il va de soi que, si le monument n'est pas postérieur au IVe siècle, notre hypothèse croule par le fait même. Mais c'est ici qu'il convient de demander un supplément d'information aux archéologues romains. D'où vient cette épitaphe? Mgr Wilpert se contente de dire (*op. cit.*, p. 33, note 8) qu'elle se trouve déposée dans une tombe dont il indique l'emplacement. « Der Originalstein liegt in einem Nischengrabe der ersten Seitenstrasse », etc.

Cette manière de s'exprimer semble indiquer des doutes sur la provenance du marbre. Couvrait-il la tombe dont il s'agit, ou bien a-t-il été apporté d'ailleurs? La sépulture de Secundilla était-elle souterraine? Son épitaphe serait-elle de la catégorie de celles qui provoquaient chez de Rossi les hésitations qu'il a éprouvées devant une inscription de 431, trouvée au cimetière de Commodille (*I. C.*, I, 666, 671)? La plaque elle-même ne renferme pas d'indices suffisants pour obliger à lui attribuer une haute antiquité, et M. Kaufmann (*op. cit.*, p. 115) se contente d'affirmer, sans apporter le moindre motif, qu'elle remonte au III^{e} siècle.

La présence de la croix, à branches égales, au-dessus de l'orante, nous amène plutôt au V^{e} qu'au IV^{e} siècle. Je n'entrevois guère que l'argument topographique qui puisse résoudre la question, et nous empêcher peut-être de descendre jusqu'au second tiers du V^{e} siècle, époque où les images de Syméon stylite se voyaient partout à Rome. Si l'on peut montrer que la tombe de Secundilla faisait partie d'un ensemble de sépultures antérieures à la fin du IV^{e} ou des premières années du V^{e} siècle, je m'empresserai de dire que les stylites n'ont rien à voir ici, et que nous sommes en présence d'une de ces coincidences étranges dont l'iconographie offre plus d'un exemple. J'aurai eu, quelques instants, l'illusion d'entendre, dans les catacombes, un écho du texte fameux de Théodoret.

HIPP. DELEHAYE S. J.

RELAZIONE
INTORNO AL SEPOLCRETO CRISTIANO CONCORDIESE

Della esistenza della *Cristianità* di Concordia, nei primi cinque secoli dell'èra volgare, non si avevano che prove indirette, ma dalle iscrizioni e dai monumenti del sepolcreto, scopertosi nel 1873, si ha ormai la prova sicura più antica.

Fra Aquileia ed Altino, sulla riva destra del fiume Lemene, presso le lagune e il mare, sorgeva la colonia romana *Iulia Concordia*, intorno alla cui origine disputano gli archeologi.

Il Borghesi la dice una delle colonie, dedotte oltre Po, da Asinio Pollione, legato di M.° Antonio, dopo la battaglia di Filippi [1].

Il Mommsen opina che sia stata probabilmente dedotta prima dell'anno 727 a. Cristo « *antequam Caesar Augustus fieret* » [2].

Il Cav. Dario Bertolini, dalle cui erudite pubblicazioni prendiamo le notizie di questa relazione, la asserisce dedotta o direttamente dal triumviro M. Antonio, o da uno de' suoi legati, nell'anno 712 di Roma, ossia 42 a. Cristo [3].

La città aveva figura di un esagono irregolare. Da settentrione a mezzodì, nella massima lunghezza, misurava 853 m., da levante a ponente 518 m. in larghezza. Aveva un'area di 418,555,50 mq., ossia due terzi dell'area di Pompei. Era tagliata da quattro grandi strade e da altre minori e divisa in nove regioni e queste in piccole isole. Il foro occupava una delle isole centrali; ai lati di questo si scuoprirono basi grandiose, forse messe a sostegno delle statue dei benemeriti della colonia.

A mezzo della città passava un canale che entrava ad occidente, attraversando, sotto un ponte, la via che da Altino metteva ad Aquileia.

Una seconda via la congiungeva alla Carnica, una terza ad *Opitergium*.

Concordia non fu elevata all'onore di Municipio, fu però residenza di cospicui personaggi, aveva voto nella tribù Claudia; un *Senato* di cento membri esercitava in essa il potere legislativo, i *Duumviri* e gli *Edili*, l'esecutivo; del Sacerdozio aveva i *Seviri Augustali*, fors'anco gli *Auguri* e certo il *Pontefice municipale*.

Vi fioriva poi una fabbrica d'armi militarizzata, istituita probabilmente sotto l'imperatore Adriano e durata fino al 453. Lavoravano in essa duecento operai, esclusivamente dediti alla produzione delle freccie, quanto all'amministrazione diretti dal *Primicerio*, e, come milizia, soggetti ad un *Ducenarius*, a due *Centenari* e a più *Biarchi*.

Tutto questo, come ci assicura il Bertolini, risulta dalle iscrizioni scopertesi nel territorio Concordiese.

La fiorente colonia, posta presso il mare e sopra una delle più grandi vie che, dal centro dell'impero, menava ad Aquileia ed alla Germania, ricca per fecondissimo territorio, non poteva di certo restare estranea al grande movimento religioso cristiano.

[1] *Sulla Iscrizione Perugina di Porta Marzia*, Archiv. Storico Ital., 1850. Vol. XVI, p. 1.

[2] *Corpus Inscriptionum Latinarum*. Berolini. Apud Georg. Reimerum, 1872 Vol. V.

[3] *Iulia Concordia Colonia* e la necropoli cristiana. Arch. Veneto, Tom. VI, P. I, 1873.

Omettendo qui di ricordare la controversia della evangelizzazione apostolica d'Aquileia e della Venezia, della missione di Ermacora e i motivi gravissimi che la confermano, è indubitato che anche *Concordia* fu evangelizzata durante le persecuzioni, che vi si costituì in essa un centro della fede, ch'ebbe anch'essa i suoi martiri, dei quali la tradizione e i monumenti sacri ricordano un unico gruppo di settantadue, o più [1], per decreto di Eufemiano, preside della città, morti fra i tormenti e passati alla gloria nell'anno 304.

Ma prove scritte, viventi, della prima esistenza della cristianità Concordiese non se ne avevano se non risalendo all'anno 579, nel quale fu celebrato il famoso sinodo di Grado, in cui vi figurò presente Chiarissimo, il primo corepiscopo conosciuto della chiesa di Concordia.

Abbiamo detto « prove scritte e viventi » perchè, per la esistenza della cristianità nostra, i ricordi che fa S. Girolamo [2] del santo monaco Paolo Concordiese e le controversie intorno alla patria di Rufino, non si possono ritenere come assolutamente tali. e d'altronde, fino al 1873, dalle scoperte fattesi, escavando nella città e nel territorio colonico, nulla era emerso che alla fede o alla primitiva chiesa cristiana avesse riferimento.

Nel Febbraio 1873 accidentalmente fu scoperta la esistenza del sepolcreto, a brevissima distanza dalla cerchia orientale dell'antica città.

Fattosene lo sterramento per una superficie di mq. 6357, ossia di pertiche censuarie 6:36, vennero a luce circa duecento quaranta arche di pietra e si constatò che, nell'area stessa, due necropoli esistevano, una più bassa e di qualche secolo più antica. una più alta. In questa, di mezzo ai sepolcri, si trovarono frantumi di statue, di edicole. di colonne, di epigrafi dei tempi fiorenti dell'impero ed altri avanzi dell'arte pagana, o messi a sostegno delle arche, od ammassati come materiale di fabbrica.

Si rinvennero inoltre tombe infrante o scoperchiate, perfino, in una, infisso un legno di quercia per forzarne l'apertura; in una parola furono trovate traccie sicure ed evidenti dello zelo dei nuovi credenti, che degli avanzi del paganesimo vollero servirsi per meglio comporre i loro depositi, e della foga dei barbari invasori di rapinare e distruggere.

Le arche del sepolcreto alto erano tutte modellate ad una stessa forma, formate di calcare ippuritico o pisolitico, tolto probabilmente dalle cave del Carso o dalle prealpi Friulane.

Dagli eruditi studi del compianto Cav. Dario Bertolini fu constatato che questa seconda necropoli si venne formando fra l'anno 350 e l'eccidio della città, avvenuto nel 453, come gli risultò da alcune date delle epigrafi e dai consolati di cui esse facevano menzione.

Alcuna di queste arche portava inciso il monogramma Costantiniano, circondato da una corona d'alloro, altre i pesci simbolici, l'anfora, le colombe accostate; una, il vaso dal quale si elevava la mistica vite [3].

Mentre in alcune tombe si leggeva raccomandata la inviolabilità del sepolcro ad una multa, maggiore o minore, che i profanatori eventuali avrebbero dovuto pagare

[1] I codici più antichi esistenti, quali sono i *Passionari di Cividale* e gli *Statuta Episcopatus Concordiensis* ne determinano il numero in settantadue. *Passio Sanctorum Martyrum Donati. Secundiani et aliorum in numero LXXII, Concordiae* (Passionari. Cod. II, p. 137). *Sanctorum Martirum LXXIJ apud Concordiam die XVIJ Februarii* (Statuta Ep. Concord. De feriis in honorem Dei). Nelle lezioni del Breviario, compilate molto posteriormente, non si sa su che prove, fu portato il numero ad ottantasei.

[2] Opera Omnia. Venetiis, 1766. Tom. I.

[3] Su questi simboli cristiani del Sepolcreto Concordiese fece una relazione ed illustrazione il de Rossi nel IV fascicolo del suo Bullettino nell'anno 1874.

al fisco, in altre il defunto, per maggior sicurezza, aveva voluto commetterne la tutela e custodia alla *Fraternità*, al *Clero*, alla *Chiesa Concordiese.*

Flavio Flandicillo, guardia della persona dell'imperatore, raccomanda la custodia del suo deposito alla chiesa: « *Ecclesiae commendavit* ».

Flavio Alatanco, milite, assieme con la coniuge sua, fa scrivere sull'arca comune: « *Petimus omnem clerum et cunctam fraternitatem ut nullus...... in hac sepultura ponatur. Scriptum est quod tibi fieri non vis alio ne feceris* ».

Flavio Servilio, centenario nella fabbrica d'armi, pone la sua sepoltura sotto la custodia: « *Sanctae Ecclesiae civitatis Concordiensium* ».

Diocles, altro centenario, commette la sua tomba: « *Civitati Concordiensium et clero* ».

Dunque la cristianità, la *chiesa*, la *fraternità*, il *clero*, come pubblica istituzione, esistevano a Concordia fino dall'anno 350, e molto probabilmente anche prima, e parecchi forse dei deposti nella sua necropoli, avevano conosciuto i Martiri, dal loro magistero appresa la verità, dal loro ministero ricevuto il battesimo e, quarant'anni circa prima, assistito al nobilissimo esempio della suprema prova di fede da essi data.

E qui, prima di chiudere questa breve relazione, dobbiamo accennare ad un'altra importante scoperta.

Fino ai nostri tempi, come abbiamo già detto, si disputò fra gli eruditi, intorno alla vera patria di *Rufino Turranio* (330-410), sebbene dagli scritti di S. Girolamo si possa ragionevolmente indurre ch'egli fosse proprio nato a Concordia, come il santo monaco Paolo.

Ma di presente non vi può esser omai dubbio, avvegnachè dal sepolcreto Concordiese vennero a luce due iscrizioni che ricordano la famiglia Turrania e provano che in Concordia aveva sede.

Fatalmente le condizioni del terreno, su cui giaceva il sepolcreto, resero impossibile la sua conservazione. Il Lemene, che vi scorreva dappresso, filtrando nel bacino dello escavo, talvolta lo copriva affatto d'acqua così, che le arche, composte di materia molto friabile, non potevano reggere all'alternativa delle intemperie.

Fu quindi deliberato di mettere a riparo quanto vi si era scoperto di importante per la storia e per l'arte nel nuovo Museo Concordiese in Portogruaro.

ERNESTO Can. DEGANI.

DI UN CIMITERO CRISTIANO SOTTERRANEO NELL'UMBRIA

Giovanni Battista de Rossi, il grande Maestro, insegnava, circa trent'anni or sono, che l'Umbria è priva di Cimiteri sotterranei cristiani [1]. Tale sentenza, subito universalmente accolta, venne e viene ripetuta ancora come inconcusso canone, benchè, a chi ben consideri, possa e debba sembrare troppo assoluta, così per le conseguenze alle quali direttamente conduce; conseguenze smentite da antiche tradizioni e da fatti; come per la causa naturale, non accertata da particolari studii, che tale mancanza avrebbe resa necessaria [2]. Certo però, nè il difetto di una vera e propria arte cristiana primitiva nell'Umbria, per la necessità in che sarebbonsi trovati i primi seguaci di Cristo, di esporre all'aperto, nelle *aree* cimiteriali i loro sepolcri, occultandone il carattere; nè le condizioni geologiche della regione, le quali sempre ebbero stretto rapporto con i varii metodi di seppellimento, sfuggirono alla considerazione del sommo de Rossi.

Ma, quasi a mitigare la rigidezza della prima sentenza, il de Rossi, in quel suo studio sommario sulle antichità cristiane dell'Umbria, a proposito di poche e rozze urne sepolcrali, anepigrafi, ebbe pure a soggiungere: « *nè io ho tutto e per ogni linea percorso il tratto che si distende dai monti ai due fiumi subapennini* » [3], cioè al Tevere e al Nera.

Infatti, anche nell'Umbria, e proprio nel cuore dell'Umbria, abbiamo esempio di sepolture sotterranee cristiane, a guisa delle romane catacombe; ed io mi sento assai lieto e onorato di portarne qui il primo annuncio.

Presso Villa S. Faustino, in quel di Massa Martana, insieme al Conte Dominici e al Cav. Lanzi, Regi Ispettori degli scavi per i Mandamenti di Todi e di Terni [4], riconobbi, tempo indietro, il primo Cimitero cristiano sotterraneo dell'Umbria. Trovasi desso, lungo l'antica Via Flaminia [5], la quale, come è noto, nell'Umbria, da *Nequinum* (Narni), per *Carsulae* (Carsoli), andava direttamente a *Mevania* (Bevagna); ed è situato sulla costa del poggio Monticastri, che si eleva a ugual distanza, circa, tra il ponte

[1] G. B. de Rossi, *Bullettino*, 1871, A. 2°, n. III, *Spicilegio iconografico nell'Umbria*, p. 121; *Bullettino*, c. s.; *Degli antichi monumenti cristiani dell'Umbria in generale*, p. 83, 84.

[2] Quando scriveva il de Rossi, si desiderava ancora una qualsiasi carta geologica dell'Umbria. Ora, c'è soltanto quella sommaria, pubblicata dal *Comitato geologico*.

[3] G. B. de Rossi, *Bullettino*, 1871, A. 2°, n. III, *Degli antichi monumenti cristiani*, ecc., p. 88.

[4] Debbo alla gentilezza dei nominati colleghi, il primo annuncio dell'esistenza del Cimitero sotterraneo di Villa S. Faustino, a me, fino allora, completamente sconosciuto. E debbo anche alla loro squisita cortesia l'onorevole incarico di questa modesta relazione.

[5] Per il corso della Flaminia nell'Umbria, e sue vicende, vedi: E. Bormann, *De viae Flaminiae cursu medio*, nella prolusione al programma estivo, 1883, delle lezioni date nella Università di Marburgo. È vivamente desiderabile che uno studio serio si dedichi a tutta l'antica viabilità dell'Italia media. Un tentativo venne da me fatto per quanto riguarda l'agro spoletino; ma esso non potè ancora vedere la luce.

romano della *Fondaia*, e il colle sul quale sorge Villa S. Faustino, in un punto segnato, nelle carte militari, col nome eloquente: LE GROTTI [1].

Ben poco si può dire, per ora, intorno a questo Cimitero cristiano, sotterraneo dell'Umbria. Purtroppo, esso è reso impraticabile da un interrimento quasi completo; e nel piccolo tratto presso l'ingresso, tratto che servì, per secoli, di rifugio ai pastori, i suoi loculi vennero interamente spogliati: così che, oggi, appariscono vuoti e nudi. Però, a pochissima profondità, anche presso l'ingresso, scavando appena il terrapieno, fu subito possibile di accertare l'esistenza di loculi intatti, nei quali sono distesi ancora scheletri umani, chiusi e protetti da tegole che ostruiscono le aperture.

Quanto alla forma, il Cimitero si presenta a guisa di corridoio rettilineo discendente, nel quale sboccano, simmetricamente, gallerie laterali, piegate ad arco di cerchio. Così il corridoio, come le gallerie sono a volta, interamente scavate nel terreno pliocenico terziario, con predominio sabbioso, di colore giallastro, assai facile al taglio, benchè resistente e compatto. Tali gallerie misurano non più di m. 1,30 di larghezza: nulla può dirsi dell'altezza, essendo, come ho già notato, interrate quasi per intero. Le pareti vennero tutte occupate da loculi di varie dimensioni, tra i quali si veggono dei veri e propri sarcofagi, ora scoperchiati e vuoti, scavati anch'essi nel masso.

Per accertarmi che, veramente, si trattasse di un Cimitero cristiano, benchè non fosse possibile il dubbio, volli percorrere carpone tutta la galleria destra, e un buon tratto del corridoio centrale, ed ebbi a notare, più volte, graffita sulle pareti, e particolarmente sugli angoli formati dall'incontro delle gallerie con il corridoio centrale, la palma e, qualche volta, anche la croce.

Nè, per quest'ultimo segno, si giudichi, affrettatamente, il Cimitero assai tardo; poichè nulla a me pare possa dirsi, fino ad ora, intorno all'età sua, non essendo inverosimile che la pietà di tardi visitatori abbia incisa la croce in quel luogo di eterno riposo in Cristo [2].

Piuttosto, e con ragione mi sembra, si potrebbe chiedere anche subito, con quale centro abitato sia da porre in relazione tale Cimitero, oggi in luogo tanto solitario e quasi deserto; poichè non è il caso di pensare a Villa S. Faustino, piccolo e povero villaggio, che apparisce di origine non molto antica.

Per rispondere con qualche fondamento a tale giusta dimanda, è necessario affrontare e sciogliere, prima, alcuni intricati e oscuri problemi di topografia, sopra i quali nessun lume si potrebbe avere da quanto, fino ad ora, in simili questioni, venne reso di pubblico dominio. Debbo, quindi, indugiarmi alcun poco sopra di essi, prima di manifestare la mia opinione, la quale, diversamente, forse non si intenderebbe o si potrebbe, il che è peggio, fraintendere.

Trattandosi di un Cimitero sotterraneo cristiano, foggiato a guisa delle romane catacombe, è naturale il risalire, col pensiero, alle origini del Cristianesimo nell'Umbria: le quali, come è noto, sono incerte, oscurissime e contenute, quasi onninamente, negli Atti di S. Brizio, primo Vescovo di Spoleto e dell'Umbria [3].

[1] Così quella località è chiamata dagli abitanti; e verrebbe voglia di pensare che altre gallerie, i cui accessi sono ora ostruiti, quivi un tempo si vedessero. Il terreno, per il quale si ha accesso al Cimitero, appartiene alla signora Misericordia Vedova Orsini, cui intendo qui porgere le più sentite grazie per le cortesie usate ai miei colleghi e a me, durante la nostra visita.

[2] Tutti sanno come innumerevoli siano i graffiti di ogni genere e di ogni tempo nelle Catacombe romane.

[3] Non mi è ignoto che alcuni, rigettando completamente gli Atti di S. Brizio, prendono le mosse dagli Atti, meno incerti, di altri Santi, per trattare dell'introduzione del Cristianesimo nell'Umbria. Ma, costoro non si accorgono, forse, che invece di sciogliere un problema, sia pur difficile, lo saltano addirittura e cadono nell'inverosimile. Ed è inverosimile, assurdo anzi, date le antiche intime relazioni dell'Umbria con Roma, e la contiguità dei due paesi, che il Cristia-

Tutti ritengono però, nè è possibile credere diversamente, gli Atti di S. Brizio come leggendarii, inquinati da errori, e turbati da confusioni rilevanti. Ma, se ciò è vero, è pur vero che questi Atti rappresentano la più antica tradizione, che noi abbiamo, intorno alle origini del Cristianesimo nell'Umbria; e nessuno, che abbia mente retta, vorrà negare ogni fede alla parte sostanziale di quella leggenda, e particolarmente alla personalità di S. Brizio e dei suoi compagni. E, soprattutto, non vorrà disconoscere la preziosità di certe indicazioni topografiche, in essi contenute, le quali, se esatte, come vedremo, dànno a tali Atti un'autorità maggiore di quella, fin qui, ad essi consentita.

Non è il caso, dopo quanto sono venuto dichiarando, di entrare, qui, in minute questioni di cronologia agiografica, a proposito degli Atti di S. Brizio, e dell'introduzione del Cristianesimo nell'Umbria. Dobbiamo, invece, considerare gli Atti stessi nel loro complesso, e vedere se ne concordi la sostanza, o, per lo meno, se essa non ripugni dalla inaspettata rivelazione del Cimitero sotterraneo di Villa S. Faustino.

Ora, è storicamente certo che la fede cristiana venne anche all'Umbria da Roma; e Spoleto, città principalissima dell'Umbria, durante l'Impero e prima e poi, come è evidente, e come ne attesta la tradizione stessa, dovette ricevere assai presto il seme della nuova dottrina. La quale, è ben noto, si sparse prontamente nel mondo, seguendo le grandi vie aperte dalla potenza romana all'asservimento, ma anche alla comunione dei popoli. E nessuno ignora che, al tempo dell'Impero romano, una di queste grandi vie, la Flaminia, passando per l'Umbria, a Narni si biforcava in due rami, uno dei quali, per Terni, si dirigeva a Spoleto, e traversata la valle spoletana in linea retta, sboccava a Foro Flaminio; dove andava a congiungersi anche l'altro ramo, partente pur esso da Narni, dopo avere attraversate, come ho già detto, *Carsulae* e *Mevania*. Bisognerà, quindi, proporsi il problema, se la parola evangelica fu propagata a Spoleto per la via secondaria di Terni, o per quella più antica, per la grande Via Flaminia, Narni-Carsoli-Bevagna.

Lungo sarebbe il ragionamento intorno a questo punto: ma, per brevità, compendierò il mio dire in due sole osservazioni; positiva l'una, negativa l'altra. Accennerò prima alla mancanza assoluta di ogni memoria o leggenda nel non breve tratto di via, diciotto o venti miglia romane, quante ne notano gli itinerari antichi, che corre da Terni a Spoleto; mentre dagli antichi itinerari pur sappiamo che, lungo questa strada erano stazioni e sacrari [1] gentileschi. Un indizio positivo poi, a favore della Narni-Carsoli-Bevagna, ce lo forniscono gli stessi Atti con il leggendario episodio di S. Proculo, preteso cugino di S. Brizio, rimasto a Narni e di S. Volusiano dimorante a Carsoli; il quale episodio, pur sotto il velo della leggenda, ci attesta di un intimo originario vincolo che legava tra loro le primitive chiese di Narni e di Carsoli. La indicazione topografica, poi, di Carsoli, città romana sorta lungo questo tratto della Flaminia primitiva, è molto preziosa, anche perchè, ritenendosi da tutti che Carsoli fosse disfatta nelle prime incursioni barbariche, e, forse, anche in epoca più antica, non essendo notata nell'Itinerario di Antonino, non si intenderebbe come mai nella tarda

nesimo abbia tardato, per qualche secolo, a farsi strada in mezzo ad una popolazione mistica per natura. Nulla dirò, poi, della tesi che, senza negare la personalità di S. Brizio, si limita a farne un Santo... francese! Questa tesi verrà, da me, ampiamente esaminata in un'altra pubblicazione.

[1] Il *Gerosolimitano* nota, a *tre miglia* da Terni «*tribus tabernis*», a *tredici miglia*, «*Fani Fugitivi*»; il *Peutingeriano* ci dà a *undici miglia* «*ad Tine Recine*», e a *tredici miglia*, «*Fano Fugitivo*». Nei due *Itinerari*, la distanza tra Spoleto e Terni differisce di due miglia, essendo di *venti* nel primo e di *diciotto* nel secondo; quindi, il «*Fano Fugitivo*», per il *Gerosolim.* è a *sette* miglia da Spoleto, e per il *Peutinger.* a *cinque*. Nessuno studio, che io sappia, si è ancora tentato per la identificazione di tali località.

redazione, a noi pervenuta, degli Atti di S. Brizio, si facesse ricordo di una città distrutta da secoli.

Nè si creda, come potrebbe sembrare, che, seguendo tale ramo della Flaminia, i primi Cristiani si allontanassero da Spoleto, lasciandosi questa città sulla diritta, al di là dei monti; poichè, invece, anche per la via *Narni-Carsoli-Bevagna*, lo sbocco a Spoleto era facile e breve. Esiste tuttavia, cosa comunemente ignorata fino ad ora, una strada detta pur sempre *Via romana*, seminata di monumenti pagani e cristiani, antichi e insigni [1], la quale, per le gole di Macerino, congiunse certamente, dall'origine, la primitiva Flaminia con Spoleto; strada che dovette essere mantenuta e frequentata anche quando, durante l'Impero, l'altro ramo prese maggiore sviluppo, anzi ebbe una assoluta preponderanza. E tanto è ciò vero, che nel Medioevo, e in tutto quasi il primo secolo dell'Evo moderno, fino a quando, cioè, Gregorio XIII, con grandi lavori [2], migliorò il tratto Terni-Spoleto-Foligno, ecc. per Loreto, chi, da Roma, a Spoleto voleva recarsi, batteva indifferentemente l'una o l'altra delle due vie [3]. E questa *Via romana*, benchè oggi, in parte, ridotta ad un semplice sentiero, nella loro annua peregrinazione, percorrono ancora gli armenti che si recano, dalla Maremma, alle verdi montagne dell'Umbria e viceversa.

Stabilito così questo importante quanto ignorato fatto topografico, l'esistenza cioè di una diretta, ordinaria comunicazione della Flaminia più antica con Spoleto, nessuna meraviglia potrà destare il Cimitero di Villa S. Faustino, anche se esso, all'esame che se ne dovrà fare, si rivelasse assai antico; nè darebbe materia a contradizione alcuna con quanto affermano i rammentati Atti di S. Brizio; anzi, questi ne riceverebbero inaspettata conferma. E nemmeno sarà difficile, dopo di ciò, indicare, con ogni probabilità, l'abitato al quale debba riferirsi il Cimitero sotterraneo di Villa S. Faustino, non potendosi pensare a Carsoli lontana da esso circa sei miglia romane, e nemmeno a Spoleto, molto più lontana e posta in altra vallata.

Negli Atti di S. Brizio conservatici dai *Lezionari* [4] del Duomo di Spoleto, e nella prima parte di quelli pubblicati dai Bollandisti, c'è un'espressione, attorno alla quale,

[1] Accennerò solamente al celebre sarcofago, della seconda metà del IV secolo, contenente la lunga iscrizione metrica: *Pontia sidereis*, ecc. Nel *C. I. L.*, questa iscrizione è inserita tra quelle di *Carsulae*, vol. XI, n. 4631; ma è un errore, appartenendo essa, invece, all'agro spoletino, come giustamente asserì il ch. Marchese G. Eroli nella *Miscellanea storica narnese*, vol. I, pag. 375 e segg. Il che risulta evidente a chi ben conosca la topografia di quella parte dell'antico territorio di Spoleto, modernamente aggregata ad altri Comuni. Vedi anche, *Notizie*, 1900, pag. 140-41, dove descrissi alcuni altri dei numerosi resti di antichità seminati ancora lungo la ignorata via, Spoleto-Macerino-Carsoli.

[2] A questi lavori accenna anche il Montaigne nei *Viaggi*; e, lungo la strada, ne sono ancora documenti vivi, iscrizioni e stemmi con le date 1578-79, ecc. Vedi Sansi A., *Storia del Comune di Spoleto*, Foligno, Sgariglia, 1884, Parte II^a, pag. 249 e 257.

[3] Basterà l'esempio di un solo famosissimo personaggio. Lucrezia Borgia, quando nell'Agosto 1499, la prima volta andò a Spoleto, mandatavi Governatrice dal Papa Alessandro VI, fu ricevuta dai Commissari di quel Comune e servita di un lauto banchetto, nel castello di Porcaria, oggi Porteria, d'onde per la strada di Macerino, giunse a Spoleto, entrandovi dalla Porta S. Matteo. Nel Gennaio 1502, invece, allorchè si recava sposa a Ferrara, passò per la valle di Strettura, posta tra Terni e Spoleto, dove avvenne una sanguinosa rissa tra i suoi staffieri. Vedi Gregorovius, *Lucrezia Borgia*; Sansi A., *Storia del Comune di Spoleto*, parte II, pag. 132-33 e 144; ed anche Campello P., *Il castello di Campello*, vol. I, pag. 195, nota 2, nella quale, posti a raffronto i due viaggi, l'A. intuiva l'esistenza dell'antica strada, asserendo però, con lieve inesattezza, che se ne è, oggi, in parte, perduta la traccia.

[4] Sono tre grossi volumi membranacei, citati da molti, ma da nessuno studiati con la necessaria diligenza. Provengono, gli ultimi due dalla chiesa di S. Brizio, e il primo dalla chiesa di S. Felice di Narco. Il dotto Vescovo Paolo Sanvitale, cui Spoleto deve varii utili provvedimenti per la conservazione delle antiche memorie ecclesiastiche e civili, sullo scorcio del XVI secolo,

male interpretata e trasformata, si sbizzarrì la mente di antichi e moderni scrittori, dando sfogo alle più strane fantasie di città, di Vescovi e di Vescovati [1]. Narrano semplicemente, invece, gli Atti, che, S. Brizio [2], dopo evangelizzata l'Umbria, fu condotto « *in superiora via in vertice collis* », da un Angelo, il quale lo avvertì che, quivi, avrebbe abitato fino al giorno del Giudizio universale. S. Brizio allora, continuano gli Atti nel consueto, barbarico latino, cominciò ad annunciare la divina parola « *omnibus regionibus submontana martulana* » [3], e, nel luogo indicatogli, fabbricò un oratorio, vi morì, e vi fu sepolto [4]. Ora, chi è mai che, nella spropositata frase degli Atti, non vorrà ammettere che siano puramente e semplicemente ricordate *le regioni sotto i Monti Martani?* La quale interpetrazione diventa tanto più ovvia, quando si sappia che il sepolcro di S. Brizio si è sempre venerato, a memoria d'uomini, sopra un poggetto, a sette chilometri da Spoleto, dove anche oggi si conserva la rozza cassa anepigrafe di pietra che ne racchiude o racchiuse le ossa; che, in antico, sopra di questo sepolcro, si edificò una nobile chiesa, a tre navi, con sotterraneo e presbiterio rilevato, ancora esistente [5]; che un castello con salde mura e torri venne costruito, attorno alla chiesa, a scopo di difesa; che a tale castello, infine, fu dato, e lo serba tuttavia, il nome di S. Brizio. E ancora più importante è questo, che il sepolcro, la chiesa e il castello di S. Brizio sorgono a poca distanza da una catena di monti, nota col nome di *Monti Martani*. E dirò, da ultimo, che presso S. Brizio, e nella chiesa stessa, veggonsi numerosi resti di antichissime sculture cristiane, da me per primo osservati [6], e che presto spero di illustrare compiutamente.

Antichi e moderni scrittori, invece, senza tener conto alcuno di tutti questi fatti, parecchi dei quali perfino ignorarono, colpiti forse dalla dizione « *in civitate Martu-*

li fece depositare nell'Archivio capitolare del Duomo di quella città, affinchè fossero ben conservati. Invece, tempo dopo, vennero rubati e non si poterono ricuperare che verso la fine del XVII secolo. La curiosa storia di questi volumi, preziosissimi e per la sostanza e per la origine loro, venne da me ricostituita e narrata, su documenti inediti, in una comunicazione alla Regia Deputazione umbra di storia patria, e, tra non molto, vedrà la luce in quel *Bollettino*.

[1] V. Iacobilli, *Vite dei Santi e Beati dell' Umbria;* G. M. Stella, *Vite dei Santi della città Martana e Beati della terra di Massa nell' Umbria,* Roma, Barbiellini, 1771. Innumerevoli poi, sono gli scrittori che, in opere di indole generale, hanno raffazzonate, a modo loro, le vite dei santi primitivi dell'Umbria.

[2] Questi Atti di S. Brizio, nei *Lezionari* spoletini, sono ripetuti due volte: una nel vol. I, fogl. 100-102; e l'altra nel vol. III, fogl. 181-183. E ciò è ben naturale, poichè, come ho detto di sopra, il primo volume ha una provenienza e gli ultimi due un'altra. Però, le due redazioni sono identiche, e presentano solo delle varianti ortografiche.

[3] Dichiaro, una volta per sempre, di attenermi al testo dei *Lezionari* spoletini, conservandone la forma, anche quando essa è supinamente errata, come in questa e nella precedente citazione.

[4] Che S. Brizio vi morisse e vi fosse sepolto, non è detto esplicitamente dagli Atti dei quali mi occupo. Ma, tali particolari sono impliciti nella predizione dell'Angelo; e, per quanto riguarda la sepoltura, c'è il fatto stesso che lo dice. Nella seconda parte, invece, pubblicata dai Bollandisti, e che a me pare un tardissimo nuovo raffazzonamento, i particolari della morte e della sepoltura sono minutamente raccontati.

[5] La chiesa di S. Brizio è, oggi, semplicemente parrocchiale; ma, dicesi che fosse, in antico, Abbaziale benedettina. Da secoli, però, è di giuspatronato del Capitolo del Duomo di Spoleto, il qual Capitolo gode il diritto di nomina del Parroco. In un volume di *Appunti per i Decreti della sacra Visita,* conservato nella Cancelleria Arcivescovile di Spoleto, fatto redigere nel 1572, dal Visitatore apostolico Pietro de Lunel, Vescovo di Gaeta, a c. 90, è scritto: « *Ostendatur unio facta de hac ecclesia* (S. Brizio) *Capitulo Cathedralis et si fuerit legitima provideatur de vicario perpetuo... et si invalida rescindatur* ». È questo il più antico documento, che io conosca, riguardante la chiesa di S. Brizio; certo, molta luce si potrebbe avere dall'Archivio capitolare del Duomo di Spoleto, alle porte del quale Archivio, però, io da anni son venuto picchiando invano.

[6] Vedi l'accenno da me datone in *Notizie,* 1900, pag. 139.

lana», sconosciuta ai *Lezionari* spoletini, inserita in un più tardo raffazzonamento degli Atti di S. Brizio [1], nonchè dalla semplice indicazione *Martulae* ed anche *civitate Martulana* di alcuni Martirologi, e per la tradizione di un Vico *ad Martis*, al quale succedette la odierna *Massa Martana*, crearono addirittura il Vescovato di Martana e ne fecero primo Vescovo S. Brizio, dopo che questi aveva occupato la Cattedra spoletina. Contradizione evidente e manifesta, la quale pure non valse a trattenere le menti dalla falsa via; chè anzi, dato il primo passo, altri Vescovi vennero assegnati al Vescovato immaginario, della non meno immaginaria città Martana [2].

Però, se tutto ciò è vero, è anche vero che la indicazione topografica *civitate Martana*, in modo non equivoco, anzi chiarissimo, trovasi pure in altri Atti, come in quelli di S. Illuminata [3]. Nè qui occorrono confusioni od errori, più o meno evidenti, come negli Atti di S. Brizio, riguardo all'indicazione stessa.

Una ricerca, non senza frutto, tentar si potrebbe, intesa a determinare il valore cronologico dei nomi *Martula*, *Martulana* e *civitate Martana*, usati dagli antichi agiografi; ricerca che condurrebbe anch'essa ad una chiara dimostrazione degli equivoci sorti, secondo me, non per altro che per la somiglianza fonetica di quei nomi, forse, in parte, corrotti, appartenenti a località diverse, e dall'ignoranza dei primi scrittori così stranamente confusi. Ma, senza entrare qui in una così lunga, minuta disquisizione, fuori del nostro compito, questo sembra di potere ammettere: che, cioè, due località distinte e diverse, denominate con vocaboli foneticamente e forse anche morfologicamente simili, benchè non identici, abbiano veramente esistito. Una di queste località, quella riguardante la sepoltura di S. Brizio, noi abbiamo dovuto riconoscerla. necessariamente, presso i Monti Martani, non lungi dalla Flaminia Narni-Terni-Foligno; l'altra dovremo, quindi, trovarla pur essa nell'Umbria, anzi in quel tratto dell'Umbria particolarmente ricordato dalle antiche leggende. Deve, inoltre, avere i caratteri necessari per esser chiamata, sia pure con amplificazione, città; e dovette portare un nome assai somigliante a quello della località che ora ci è nota.

Ho di sopra accennato alla confusa tradizione della esistenza di un Vico *ad Martis*, cui succedette la odierna Massa Martana; ed è appunto con questo Vico *ad Martis* che bisogna, secondo me, identificare, non la località nella quale visse gli ultimi suoi anni, morì e fu sepolto S. Brizio, ma la *città Martana* degli Atti di S. Illuminata, e le errate indicazioni dei Martirologi e dei tardi raffazzonamenti degli Atti stessi di S. Brizio.

Il Vico *ad Martis*, come è noto, sorse lungo il ramo principale della Flaminia Narni-Carsoli-Bevagna, a diciotto miglia romane da Narni e a sedici da Bevagna, in una località che, da una chiesa assai antica, sorta sulle rovine di una grande aula di fabbrica romana, è, da tempo, conosciuta sotto il nome di *S. Maria in Pantano*. Identificazione topografica certissima questa, non solo per le chiare indicazioni miliari dell'Itinerario di Antonino e dei famosi vasetti di Vicarello, e per i notevoli ruderi

[1] Negli *Acta Sanctorum*, Tom. I di Luglio, pag. 14, 15, i Bollandisti pubblicarono: «*Alia Brictii gesta et tormenta*». Ed è qui che trovasi la frase riferentesi a S. Brizio: «.....*seductor absconditus in civitate Martulana*». Ma, non occorre molto per vedere quanto sia tarda la redazione di questi Atti. Invece, la prima parte di essi, che leggesi nello stesso tomo, a pag. 9, 10, 11, concorda pienamente con i *Lezionari* spoletini.

[2] Non sarà inutile osservare che gli Atti di S. Brizio, tanto dei citati *Lezionari*, quanto dei Bollandisti, allorchè accennano a Foligno e a Spoleto, non omettono *mai* la qualifica *urbs* o *civitas*; mentre chiamano semplicemente regioni «*submontana martulana*» quelle nelle quali S. Brizio prese ad evangelizzare, e che per molti rappresentano, nè più nè meno, la pretesa *città Martana*.

[3] Nei *Lezionari* spoletini, gli *Atti di S Illuminata* si leggono nei fogli 194-196 del vol. I. A tre chilometri, circa, da S. Maria in Pantano, sorge ancora un'antica chiesa dedicata a questa santa, il culto della quale fu molto in voga, in quei luoghi. Ebbe annesso, un tempo, un convento di Camaldolesi.

romani, quivi tuttavia esistenti, ma principalmente perchè, presso *S. Maria in Pantano* si rinvennero parecchi titoli marmorei con la esplicita menzione dei Vicani *vici Martis Tudertium* [1]; la quale menzione non può lasciare adito a dubbio veruno. E il Vico *ad Martis* dovette anche durare a lungo, certamente più a lungo di *Carsulae*, poichè di questa, come ho già notato, non troviamo menzione nei citati Itinerari, benchè posta sulla stessa via, e tanto importante ce la manifestino le grandiose rovine ancora esistenti. È da sapere, inoltre, che il luogo del Vico *ad Martis*, oggi *S. Maria in Pantano*, giace anch'esso a piedi dei Monti Martani, nel versante opposto a quello in cui, come abbiamo veduto, sorge la chiesa di S. Brizio [2].

Riconosciuta la città Martana delle antiche, sacre leggende, nel Vico *ad Martis*, è naturale concluderne che, in esso, dovette, assai per tempo, fiorire una società cristiana, come ne dànno indizio le leggende stesse; come diventava necessario, data la direzione seguita dai novelli Apostoli; come, infine, è reso probabile dal nome del Vico, che, testimoniando a noi di un antichissimo culto al Dio della guerra, quivi presso [3], particolarmente doveva attrarre l'operosità ardita, instancabile dei primi evangelizzatori. E tardo, ma pur non dispregevole argomento di indizio intorno al precoce fiorire del Cristianesimo nel Vico *ad Martis*, è l'esistenza, per non dire di altro, in quei dintorni, di tre antichissime chiese abbaziali: quelle, cioè, di Villa S. Faustino, di S. Maria

[1] Vedi *C. I. L.*, vol. XI.

[2] E non sarà inutile notare che la valle di Massa Martana è collegata con la valle di Spoleto da parecchie strade mulattiere, le quali valicano i Monti Martani, e sono ancora molto frequentate. Ve n'ha una, antica, detta *Della Madonnuccia*, e un'altra meno antica detta *Strada Spoletina*, le quali passano per il Terzo di S. Severo. Sono anche chiamate *Strade Spoletine* quelle che da Colpetrazzo e da Mezzanelli, nel Massetano, per Firenzuola, già *Gallicidula*, conducono a Spoleto. A nessuno sfuggirà l'importanza di queste vie mulattiere che, nel Medioevo, in mancanza di meglio, erano vere e proprie arterie di comunicazione.

[3] Dico «*quivi presso*» perchè non potrei convenire con gli scrittori, i quali hanno trattato questo argomento, nel pensiero da essi concordemente manifestato che, cioè, il tempio in che si onorava il Marte dei Tuderti sorgesse nel Vico *ad Martis*. Considerando bene la forma *ad Martis*, e più ancora l'appellativo *Martani* dato a un'intera catena di alti monti, io inclinerei a ritenere che il Vico *ad Martis* fosse quasi lo scalo, ad un celebre santuario che, *prisco e religioso*, come quello del Clitunno, dovette sorgere, non nel piano, ma sopra quei monti che da Marte vengono tuttora chiamati. E, osservando ancora che i Monti Martani dominano, in modo assoluto, da un lato la Valle spoletana, cioè tutto il paese che da Spoleto si stende fino ad Assisi, e dall'altro le Valli di Massa Martana e di Todi; e, ponendo mente alla denominazione *Martis Tudertium* che il Tempio aveva, come ne attestano varie iscrizioni romane, mi par quasi di sentire un'eco della preponderanza, in qualche tempo verificatasi, degli Etruschi su gli Umbri: i quali ultimi, certo, nelle montagne di Spoleto, ebbero un sicuro e durevole rifugio. E agli Etruschi, dominatori della *Marzia Todi*, doveva importare molto una vedetta, sia pur religiosa, sull'alto dei Monti Martani, la quale tenesse d'occhio i movimenti di quel popolo che Dionisio chiamò antico e grande, e che, come pare, fu dedito più alle arti della guerra che a quelle della pace. Un raggio della grande civiltà etrusca, per la via di Todi, senza dubbio, penetrò nel cuore dell'Umbria, diffondendosi nelle Valli di Massa Martana, di Carsoli, fino a Cesi, e infiltrandosi anche nelle gole del monte di Porzano, dove moltissimi resti di opere d'arte, da me veduti, ci fanno fede di questo innesto dell'Etruria nel territorio umbro (vedi anche Gamurrini in *Notizie*, 1884, pag. 149 e segg.) Tali resti, invece, mancano completamente nella Valle e sopra i monti di Spoleto. E che i Monti Martani e le loro diramazioni siano stati, un tempo, una linea di confine, direi quasi che lo confermano gli interminabili litigi, durati fino ai nostri giorni, e non ancora, definitivamente sopiti, tra Spoleto e le moderne Comunità costituitesi lungo quella linea.

A tutta questa induzione storica, sono io il primo a riconoscerlo, manca la base di fatto della esistenza di un Tempio del Marte dei Todini sopra i Monti Martani: manca però, ancora, qualsiasi ricerca a tale scopo diretta. Ma, sarebbe, di certo, un gran bene che si tentasse, poichè molta luce potrebbe risultarne per le relazioni, senza dubbio esistite, tra Umbri ed Etruschi, intorno alle quali nulla ci è noto.

in Pantano e di S. Pietro di Monte Martano; la prima costruita tutta di grossi travertini, evidenti spoglie di monumenti pagani, la seconda sorta sulle rovine di un edificio della prima epoca imperiale, nel luogo stesso occupato dal Vico, e la terza, ora cadente, soppressa già da Bonifacio VIII, ed aggregata alla Mensa capitolare del Duomo di Spoleto [1].

Ora, il Cimitero sotterraneo di Villa S. Faustino, posto sulla grande Via Flaminia, a due miglia, circa, prima di giungere al Vico *ad Martis*, a me non pare dubbio che debba riferirsi a questo abitato, che, nelle leggende dell'alto Medioevo potè assumere, non in tutto ingiustamente, il nome di città, avendone forse le parvenze, almeno nelle rovine [2].

Senza dubbio, la fortunata invenzione di un Cimitero cristiano, sotterraneo, nell'Umbria, è un gran passo verso la soluzione di molti problemi attorno ai quali, fino ad ora, si sono affaticate, invano, le menti di tanti dotti; ma tale scoperta si ridurrebbe a ben poco, quando non fosse provveduto con sollecitudine a sgombrare, studiare e illustrare, con scrupolosa diligenza, quest'unico sacro ipogeo umbro, mettendone in rapporto con tutto quello che ci è noto dell'Umbria cristiana ed anche con le più probabili induzioni storiche e archeologiche, i risultati che si conseguiranno.

Ma, il Cimitero di Villa S. Faustino è esso veramente unico, nell'Umbria?

L'esistenza di un Cimitero sotterraneo, cristiano, a guisa delle romane catacombe, presso Villa S. Faustino, è, di certo, dovuta più che ad altro, alla natura del terreno, simile, nell'aspetto e nelle qualità, benchè tanto differente nella sostanza, a quelli in cui furono scavate le catacombe di Roma. E a me, anche per tale considerazione, di una condizione, cioè, naturale, che può trovare e trova riscontro in altre parti della regione umbra [3], non pare che si debba ritenere, il Cimitero sotterraneo di Villa S. Faustino, essere l'unico esempio nell'Umbria.

Indizi, molto probabili, di altri cimiteri sotterranei nell'Umbria, io li trovo negli stessi Atti di S. Brizio; unici indizi, che io mi sappia, di tutto il leggendario dei Santi umbri; e per ciò solo, quindi, in particolar modo, dopo l'esempio di Villa S. Faustino, da prendersi in attenta considerazione.

Narrano essi Atti che, due compagni di S. Brizio, Abbondio e Carpoforo, furono decapitati presso Foligno, *suburbana civitate, miliario uno, in loco qui dicitur thanarium, in via sub monte rotundo in subsidio montis vie;* e che *Eustachia matrona x̄pianissima,* raccolse i corpi di quei Martiri, li asperse di aromi e li depose, come ivi è detto, *in speluncam suam* [4].

L'espressione *speluncam suam* non mi pare che debba lasciar dubbio intorno alla indicazione di un cimitero sotterraneo; ma io non posso dire altro intorno a ciò, non avendo avuto modo, ancora, di fare studio alcuno della località.

[1] Che l'Abbazia di S. Pietro di Monte Martano fosse aggregata alla Mensa capitolare del Duomo di Spoleto, è cosa notoria; e a me, personalmente, consta che le antiche carte di quella Abbazia dovrebbero ancora trovarsi nell'impenetrabile Archivio del Duomo di Spoleto. È, purtroppo, da far voti che anche quell'Archivio, il più antico di Spoleto, venga, con le debite garanzie ben conservato e aperto agli studiosi.

[2] Dopo tanti secoli e infinite devastazioni, si veggono ancora, a S. Maria in Pantano, notevoli costruzioni, oltre la chiesa, di *opus reticolatum*, e frammenti di sculture marmoree e di iscrizioni.

[3] Quando qui si parla di Umbria, bisogna intendere il paese che si stende fra il Tevere e il Nera, al qual paese spetta veramente il nome Umbria. Al di là di questi due fiumi, come tutti sanno, da un lato c'è la bassa Etruria e dall'altro la Sabina, le quali, soltanto per vicende politiche, sono oggi aggruppate con l'Umbria e comprese sotto questo nome.

[4] Negli Atti contenuti nel volume III dei *Lezionari* spoletini, è scritto, invece, correttamente *in spelunca sua*. Noto la variante, solo per dare un esempio delle differenze insignificanti tra i due testi.

Anche più espliciti però, sono gli stessi Atti, a proposito di un cimitero sotterraneo presso Spoleto.

Dopo avere accennato ad un terribile terremoto del quale, in Spoleto solamente, furono vittime centoventi pagani, e che scosse dalle fondamenta tutti gli edifici, ai Santi Carpoforo e Abbondio, apparve un Angelo, che, liberandoli dal carcere, ingiunse loro di evangelizzare Spoleto. E gli Atti continuano: *Eadem hora regressi sunt de carcere, suburbana civitate,* IN CRIPTA. E, più sotto, soggiungono gli stessi Atti che, al Proconsole Marziano, furono denunciati alcuni Cristiani, i quali si occultavano IN CRIPTA *in prefata civitate spoletana;* vennero di notte i soldati, e, trovatili, ne catturarono *tredici,* tra i quali erano Abbondio e Carpoforo. Trattenuti in carcere questi due, comandò Marziano che agli altri si troncasse il capo fuori di Spoleto, e che i loro corpi si lasciassero insepolti: i quali corpi *Sincleta christianissima foemina,* nella notte susseguente, raccolse, asperse di aromi *et posuit in cimiterio pontiani, non longe ab urbe spoletana in lateribus montis* IN EADEM SPELUNCA.

Il sito del Cimitero di Ponziano è notissimo, assai vicino alla odierna cinta delle mura di Spoleto, e fu sempre tenuto in grande venerazione. Ebbe il nome di Ponziano dal sepolcro di uno dei più antichi e più cospicui Martiri spoletini, i cui Atti sono ritenuti sinceri. E dagli stessi Atti del Martire [1] sappiamo che il fondo, prima della sepoltura di Ponziano, era denominato *Lucianus;* e *Luciano* e *Ciciano* vien chiamato, anche oggi, tutto quel poggio. Già prima del mille sorgevano, sul Cimitero di Ponziano, una chiesa [2], ed un Monastero di sacre Vergini, alle quali sono affidate anche oggi le reliquie del Martire, riguardato e onorato sempre come patrono principale della città.

Che un cimitero cristiano antichissimo quivi fosse, lo dimostrano tre rozze urne anepigrafi esistenti, anche attualmente, nelle tribune della cripta, e una quarta pure anepigrafe, ma con l'ornamento, in centro della fronte, di una tabella ansata e di due porte laterali, confinata nell'orto monastico.

Ma, sarà stato quivi, come vorrebbero gli Atti, un cimitero sotterraneo, una o più *spelunche* in cui avrebbero, un tempo, vissuto nascosti i santi Abbondio e Carpoforo, insieme ai loro compagni, e questi poi vi sarebbero stati sepolti, o non piuttosto un'*area cimiteriale?* [3] È questo il quesito che, in attesa di un felice colpo di zappa, tenteremo intanto di sciogliere con lo studio coscienzioso, sereno delle antiche memorie.

[1] Gli *Atti di S. Ponziano,* nei *Lezionari* spoletini occupano i fogli 105-106 del volume II.

[2] Quando fosse edificata una chiesa in questo luogo, non si sa. In un proemio alla Vita di S. Giovanni Arcivescovo di Spoleto, contenuta nel vol. I, fogl. 109-118, dei citati *Lezionari,* scritto sul finire del secolo X, è già nominato con grande onore, il *Cenobio* di S. Ponziano ed il suo Cimitero. La chiesa odierna, nella facciata e nelle absidi, presenta tutti i caratteri di consimili edifici, sorti nell'Umbria, tra l'undecimo e il dodicesimo secolo. L'interno venne tutto ammodernato, nel 1788; ma, sotto l'intonaco, si indovinano le membrature originarie, che forse rimangono ancora intatte, e due capitelli, tuttora scoperti e al loro posto, in un angolo quasi buio, destano vivissimo desiderio del resto. La cripta è a cinque navi, a volta, sostenuta da colonne antiche, e adorna di molte pitture, assai ben conservate. Le due navi estreme, però, sono evidentemente un'aggiunta posteriore, benché assai antica. A questa cripta si scendeva, un tempo, dalla chiesa, per mezzo di due scale che mettevano, appunto, nelle due navi estreme. Ma, prima di tale aggiunta, la scala era unica, nel centro della cripta a tre navi, e ne rimane ancora il vano d'accesso.

Un'analisi minuta di questo edificio, sarebbe un grande servizio reso alla storia dell'Arte umbra, in alcuni punti oscurissima.

La cripta di S. Ponziano verrà riaperta al pubblico.

[3] Non è da far troppo caso delle urne anepigrafi ricordate di sopra, essendo noto che, anche a Roma, la città delle catacombe per eccellenza, agli ingressi di queste, si sono rinvenute simili arche. Vedi: Marucchi, *Guide des Catacombes Romaines,* Paris-Rome, Desclée Lefebvre, 1900, pag. 72.

Gli Atti di S. Brizio sono espliciti: essi parlano di una CRIPTA, nella quale vissero nascosti, per un certo tempo, molti Cristiani, e di una SPELUNCA nella quale, parimente, undici di essi sarebbero stati sepolti. E, chiunque vede che, in tal modo, si indica un vero e proprio cimitero sotterraneo dei primitivi tempi della Chiesa, identico ai tanto celebri di Roma e di altre parti d'Italia. Ora, io non saprei, veramente, perchè si dovrebbe, *a priori*, togliere fede alla singolare narrazione degli Atti di S. Brizio, su questo particolare, che nulla aggiunge al carattere della leggenda, mentre abbiamo veduto che essa è esatta in altri particolari topografici; e mentre, il che parmi assai notevole, è esplicitamente in opposizione con l'ordinario metodo di seppellimento degli altri santi umbri, deposti nelle *aree*, metodo, con tutta chiarezza, dai singoli Atti risultante.

Citerò, per brevità, un solo esempio, quello del Santo Vescovo Sabino, sepolto in un'*area* tuttora notissima, da una matrona per nome *Serena*, negli Atti del quale [1], Atti che, a ragione, da tutti sono ritenuti sinceri, è detto semplicemente: *et sepellivit eum miliario a civitate spoletana plus minus secundo.* Ora, un falsificatore umbro degli Atti di S. Brizio, e non poteva non essere umbro, poichè solo suo scopo sarebbe stato di rendere più vetuste le origini del Cristianesimo in quella regione, avrebbe, in tempi semibarbari, prese a modello la *passio* e la *depositio* di qualche altro santo dell'Umbria, senza dar rilievo a particolari inutili e che erano anzi, in stridente opposizione con quanto, anche allora, si sapeva e si vedeva: poichè, fino ai nostri giorni, delle aree cimiteriali spoletine, è rimasta chiara, popolare notizia. Se, dunque, essi Atti accennano a cimiteri sotterranei, in conformità del più antico e diffuso costume della Chiesa, noi non dovremo per questo giudicarli falsi, ma ritenerli, invece, quale eco sincera di una vetusta tradizione, tanto più oggi che il fatto ci dimostra avere avuti anche l'Umbria i suoi cimiteri cristiani *sotterranei*. E non sfugga una osservazione, emergente dagli stessi Atti di S. Brizio, ed è questa: che pur ricordando essi, in varii luoghi e in varie circostanze, *cripte* e *spelonche*, quando ci parlano del luogo nel quale S. Brizio ebbe la sua ultima dimora, nulla ci dicono di *spelonche* o di *cripte*, e, come abbiamo veduto, nulla ne apparisce dai fatti o dalla tradizione.

È da sapere poi, che tutto il poggio *Luciano* o, come oggi volgarmente dicesi, *Ciciano*, sul fianco del quale sorge la chiesa di S. Ponziano, fino da tempi molto antichi, ebbe quasi carattere sacro. Basti ricordare che a meno di duecento metri da S. Pon-

[1] Sono contenuti nei fogli 19, 20, 21, vol. II dei *Lezionari* citati.

L'area cimiteriale, in che fu sepolto il Santo Vescovo e Martire Sabino, giace a poca distanza da Spoleto, lungo il ramo settentrionale della Flaminia antica, che andava a Foligno. Anche oggi quell'area è indicata da una grande, bella, vetustissima chiesa, a tre navi, con absidi, presbiterio elevato e sotterraneo, anch'esso absidato e ornato di colonne. In origine era costruita tutta di frammenti monumentali romani, avanzi dei sepolcri già esistenti lungo la Flaminia: ora, presenta notevoli e caratteristiche traccie delle trasformazioni alle quali andò soggetta per le sociali vicende, nonchè per l'incuria e per la rapacità delle mani stesse che dovevano conservarla.

Benchè quasi sconosciuto, è pure uno dei santuari più importanti dell'Umbria. S. Gregorio Magno ad esso certamente si riferiva, quando scriveva a Crisanto, Vescovo di Spoleto, ordinandogli di mandare una reliquia di S. Sabino a Valeriano di Fermo. Paolo Diacono narra che Ariulfo, Duca di Spoleto, tornando vittorioso da Camerino, nel 601, entrò nella chiesa di S. Sabino, dove riconobbe, in un'immagine di questo Santo, il personaggio misterioso che, durante la battaglia, più volte gli aveva fatto riparo dello scudo. Nel 688, fin dalla Spagna, peregrinava a S. Sabino di Spoleto, un personaggio infermo. E sulla tomba del Martire Sabino, finalmente, nell'ottavo secolo, pregò lungamente e ne trasse auspici di migliori destini quel Pietro, di sangue regio, che esiliato prima a Spoleto, divenne poi, sotto Liutprando, Vescovo di Pavia (vedi A. Sansi, *I Duchi di Spoleto,* Foligno, Sgariglia, 1870, pag. 27-29).

Anche ai giorni nostri, scavando attorno alla chiesa, come di recente si tentò di fare abusivamente, appariscono subito, a poca profondità, grandi e rozzi sarcofagi di pietra.

ziano, sullo stesso versante del poggio, ammirasi ancora la celeberrima Basilica del Salvatore, detta anche di S. Concordio e più modernamente del Crocifisso e del Cimitero [1]; meravigliosa costruzione del IV secolo, la quale sorse, in quel tempo, sopra la tomba di un altro martire, Concordio, quivi precedentemente sepolto.

E sull'alto dello stesso poggio, si erge, tuttavia, una vetusta chiesa dedicata a S. Michele Arcangelo, la quale, nella sua fronte, serba memoria scolpita in una tavola di marmo, della dedicazione, avvenuta nei primi anni del quinto secolo, e dell'esistenza, quivi, di un fonte battesimale trasferito poi nel Duomo di Spoleto. Quella iscrizione [2], certamente è assai tarda, ma il culto antichissimo al quale si riferisce, e

[1] Quasi non bastassero i titoli sotto i quali è conosciuta questa famosa basilica, alcuni ora la chiamano *S. Agostino*, perchè... era ed è servita dagli Eremitani di S. Agostino!

Di questa basilica hanno scritto, per dire soltanto dei maggiori, il de Rossi, l'Hübsch, il Mothes, il Rohault de Fleury, e ultimamente il Grisar. Manca, però, ancora, una illustrazione completa e definitiva.

Raffaele Cattaneo, in una nota del suo libro: *L'Architettura in Italia dal secolo VI al mille circa,* Venezia, Ongania, 1889, pag. 135, attribuisce il merito della scoperta di tale edificio, veramente straordinario, all'Hübsch, uscendo, poi, a tal proposito, in parole amarissime contro gli Italiani. Tutto ciò non ha fondamento alcuno. Potrei citare, se volessi, una lunga serie di scrittori, non solo Italiani, ma Spoletini, i quali parlarono sempre, con la massima considerazione, di questo edificio, in opere di indole generale, mostrando di conoscerne il grande valore. E il Padre Bonaventura Viani, nel 1857, tre anni avanti alla pubblicazione dell'Hübsch, scrisse una dotta Memoria sulla Basilica di S. Salvatore di Spoleto, e la comunicò nello stesso anno all'Accademia Spoletina, la quale la dette alla luce nell'*Annuario* del 1860, dove occupa ben venti pagine di stampa!

[2] È incisa in una lastra di marmo bianco, inserita nella facciata della chiesa, a sinistra della porta maggiore. Il marmo misura m. 0,35 × 0,35. Sotto, in un altro pezzo di marmo bianco, è scolpita, di rilievo, una croce equilatera. L'iscrizione dice, esattamente, così:

D O M
S·MICHAELI·ARCHA
NGELO·POST·CONS
VLATVM·FELICIS·ET
TAVRI·ANNO·VERO·SA
L HVMCCCCXXVIII·HO
C·TEMPLVM·DICATVM·SA
CROQ·BAPTISMATIS·FONT
E·AD·CATHED·ECCLESIAM·
POSTEA·TRANSLATO·MAXIMISQ
INDVLGENTIS·PER·TOTVM·MENSEM
MAII·INSIGNITVM·SACRATV
MQ·FVIT

I caratteri sembrano della fine del XVI o del principio del XVII secolo. Fu pubblicata da Bernardino di Campello (*Historie di Spoleti,* Spoleto, Ricci, 1672, pag. 238); e dal Sansi (*Degli edifici e dei frammenti storici delle antiche età di Spoleto,* Foligno, Sgariglia, 1869, pag. 305). La più antica menzione che io ne conosca, è in un libretto manoscritto, presso di me, dell'anno 1643, intitolato: *Elogia de Sanctis Ecclesiae Spoletinae a Seraphino Petri de Seraphinis Sacerdote spoletino edita,* a pag. 7, nelle note alla vita di S. Concordio.

Questa antica chiesa dedicata a S. Michele Arcangelo, citata già dal de Rossi (*Bullett.*, 1871, pag. 146-47), e ultimamente dal Grisar (*Civiltà Cattolica,* 16 Giugno 1900, vol. X, pag. 721), appar-

l'assenza quasi assoluta, in Spoleto, di false iscrizioni, ne rendono molto credibile la sostanza.

E accennerò ancora, la chiesa e il monastero delle Palazze [1], a metà costa, anch'essi: la chiesa e il monastero di S. Elisabetta [2], e quella di S. Margherita [3], le cui fabbriche si veggono tuttavia in un poggetto che dirama dal primo.

Nè il terreno, che è in declivio, e tutto composto di conglomerato calcare breccioso (pliocenico terziario), opporrebbe difficoltà; chè anzi, avrebbe reso agevole lo scavo. Tanto è ciò vero, che un'antica grotta, sconciamente nota a Spoleto, vedesi ancora a monte della chiesa di S. Ponziano.

E non mancano, infine, tradizioni popolari, tuttora vive, di cunicoli sotterranei, i quali, avendo l'ingresso loro nella chiesa e nel monastero di S. Ponziano, si sarebbero prolungati fin dentro la città odierna di Spoleto, per non breve tragitto. Una di queste tradizioni venne anche raccolta e ricordata dal più recente degli Storici spoletini, dal Barone A. Sansi, in un suo libro pubblicato nel 1869 [4]; ed è così particolareggiata che, se fosse esatta, ci darebbe nelle mani, senz'altro, la chiave del mistero che cerchiamo di penetrare. Nel 1869, a proposito del sotterraneo, esistente nella chiesa di S. Ponziano, il Sansi scriveva: « *V'è in un lato di questa cripta un'apertura nel pavimento per la quale si scende una scala che s'arresta d'innanzi a macerie ammonticchiate. Dicono che fosse questo una volta l'ingresso di un cunicolo che si prolungava fin dentro la città* ».

Io ebbi occasione di esaminare quella cripta, cui si accede oggi dal monastero, mentre un tempo vi si scendeva per duplice scala [5], dalla chiesa; cercai dell'ingresso al cunicolo, e mi venne indicato, nel pavimento, un chiusino quadrangolare vicino alla parete della tribuna estrema, di destra. Mi calai subito nel vano sottostante, ma non trovai traccia di scala, nè di macerie; e quel vano sembrommi piuttosto un nascondiglio, reso utile o necessario dalle turbolenze medioevali, di cui la cripta stessa presenta notevoli traccie.

Questo io francamente debbo dichiarare, in omaggio al vero e per la serietà dei nostri studi; ma, l'insuccesso di una prima fuggevole visita, avente tutt'altro scopo, non deve diminuire per nulla, a mio giudizio, il valore degli argomenti e dei fatti allegati di sopra.

tiene al Priorato del Duomo di Spoleto, e, tra breve, sarà una semplice memoria, se non si provvede sollecitamente al restauro del tetto caduto in gran parte, tanto nella nave centrale, quanto nelle laterali.

[1] Sussiste tuttavia la vecchia fabbrica della chiesa e di parte del monastero. Nella chiesa, ridotta a fenile, si veggono ancora alcuni affreschi del XV secolo. Appartiene al Cav. Francesco Cianni.

[2] Sopra un poggetto conico, tutto coperto di olivi, tra i torrenti Sanguineto e Tescino, che quasi lo recingono, sorge ancora il vecchio fabbricato, quasi intatto, della chiesa e del monastero di S. Elisabetta. Nella chiesa sono varii affreschi del XIV e XV secolo. Appartiene, oggi, alla Congregazione di Carità di Spoleto e serve di abitazione colonica.

[3] A piedi del poggio di S. Elisabetta, esisteva la chiesuola di S. Margherita. Appartenne alle monache della Stella, e passò poi in proprietà dei signori Zacchei-Travaglini, forse all'epoca della soppressione napoleonica. In questi ultimi anni, la chiesuola, che si conservava abbastanza bene, venne divisa in due piani; e, nella parte posteriore, le aggiunse un piccolo fabbricato il proprietario Filadelfo Migliorucci, il quale, morendo, lasciò tutti i suoi beni alla Società Operaia di Foligno. Ora, per recente acquisto, è passata ai signori Pompili di Spoleto.

Questa chiesuola, di certo, era molto antica; e, a valle di essa, alla distanza forse di due metri dal suo fianco sinistro, si nota un lungo muro parallelo, di carattere assai vetusto. Giovi ricordare, infine, che a monte di questa chiesuola, un ponte di pietra attraversava il Tescino, del qual ponte sono rimaste le sole pile fondate sulle due rive.

[4] *Degli edifici e dei frammenti storici delle antiche età di Spoleto*, per Achillle Sansi. *Notizie corredate da dodici tavole in rame.* Foligno, Sgariglia, 1869; pag. 251.

[5] Vedi, nota 2, pag. 117.

Oramai è indiscutibile che anche l'Umbria ebbe le sue catacombe; ed io spero che, se questa modesta comunicazione, non per sè stessa, ma per i problemi che pone, per le speranze che suscita, avrà forza di ottenere che si eseguisca una esplorazione sistematica del cimitero di Villa S. Faustino, sarà allora il caso di giudicare della età di questo, del suo carattere, della estensione sua, dei rapporti che potè avere con i luoghi circonvicini; e di vedere, infine, se gli indizi, topografici e storici, della tradizione orale e scritta, intorno alle origini del Cristianesimo nell'Umbria, abbiano veramente il valore che la ragione deve loro attribuire.

GIUSEPPE SORDINI.

D'UN MANOSCRITTO INEDITO DEL P. GIUSEPPE MARCHI D. C. D. G. INTORNO ALL'ARCHITETTURA DI ROMA CRISTIANA FUOR DE' SACRI CIMITERI.

È cosa già a tutti nota che il P. Giuseppe Marchi, di chiara e venerata memoria, ci lasciò pubblicato per le stampe il suo classico volume dal titolo: *Architettura della Roma sotterranea cristiana*. A questo dovea tener dietro un secondo dell'*Architettura di Roma cristiana fuor de' sacri cimiteri*. Poi altri intorno alle pitture e sculture parimenti cristiane, e formare quel tutto che egli intendeva riunire in un sol corpo, in una sola opera denominata: *Monumenti delle arti cristiane primitive nella metropoli del Cristianesimo*. Le vicende dei tempi, l'infermità degli ultimi cinque anni di sua vita, finalmente la morte troncarono i suoi disegni. Nondimeno (per quanto io seppi assai tardi) il secondo volume era stato da lui condotto a tal termine, che altri per lui, come opera postuma, l'avrebbe potuto pubblicare: il che, quale che se ne fosse la cagione, mai non si fece. Anzi del manoscritto stesso erasi perduta ogni traccia; tanto che io fin dal marzo del 1891 faceva inserire nella *Civiltà Cattolica* una breve nota a tal proposito, pregando che chiunque ne avesse notizia la comunicasse all'ufficio di quel periodico: ma indarno. Finalmente però e solo per caso venni a sapere che il manoscritto non era del tutto perito, e favoritomi gentilmente da chi l'avea dalle mani di persona privata ricuperato, mi diedi a percorrerlo con quella avidità, che può ciascuno immaginare, sebbene il carattere allungato e stretto e l'inchiostro abbastanza svanito non permettessero un'agevole e franca lettura. Dissi il manoscritto non del tutto perito: giacchè pur troppo è manchevole d'una gran parte, siccome pur ora vedremo.

Dieci fitte colonne in-foglio contengono la prefazione, in cui si dà ragione del volume e se ne circoscrive la materia. Questa si limita alle *basiliche* ed ai *battisteri* di Roma, e tali edifizi sono gli unici intorno a cui aggirar si debbono le sue ricerche e i suoi ragionamenti, come gli unici che pubblicamente al culto divino erano consacrati. Quanto al tempo, l'autore non risale all'età precostantiniana, in cui sebbene siamo certi che fossero, com'egli si esprime, «sì fuori sì dentro Roma molti edifizi, ne' quali tenevano i cristiani le sacre loro adunanze»; nondimeno si astiene dal trattarne, perchè non conosce alcuna di tali chiese che sia giunta sino a noi. Tratterà dunque delle basiliche e dei battisteri del tempo della pace: «bastando (egli dice) al mio disegno una giusta notizia ed illustrazione delle sole varietà d'alcuni di que' molti edifizi, che da' cristiani furono in Roma innalzati nel quarto secolo della Chiesa per la professione e l'esercizio del sacro loro culto» (foglio 2, verso).

Tra i molti edifizi egli prende ad illustrare la basilica suburbana di s. Agnese sulla via Nomentana (foglio 11 sgg.), la basilica suburbana di s. Lorenzo presso la via Tiburtina (fogli 25-44 v. sgg.), poi quelle di s. Maria Maggiore intitolata a Maria Madre di Dio ed eretta da Sisto III sull'Esquilino, di s. Clemente, l'Ostiense e la Vaticana. Delle quali così discorre (foglio 10): «Non sono più che sei le basiliche che io qui reco, disegnate il meno arbitrariamente che mi sia stato possibile, come esemplari o tipi sinceri delle cristiane basiliche erette in Roma nel quarto secolo. Le due

di santa Maria Maggiore e di s. Clemente non sono di quel secolo; ma il loro confronto non ci sarà di poca utilità sì a meglio conoscere alcune particolarità che il tempo ha fatto scomparire dalle basiliche precedenti, sì a meglio convincere gli studiosi che non tutto ciò che tuttora conservasi in alcune basiliche primitive è nato con esse. »

Tra le altre cose che egli esclude dalle basiliche romane del quarto secolo sono gli *amboni;* giacchè favellando più oltre della basilica di s. Agnese avverte che nella tavola XLIX da lui fatta delineare « vi manca ogni avviso degli amboni, che il Bosio (*son sue parole*) mi attesta, essere stati all'età sua tolti alla basilica *per maggiormente allargarla.* Da questa omissione non poteva io a meno di esimermi se voleva dare a' miei lettori la s. Agnese del quarto secolo, nel quale non trovo amboni nelle nostre romane basiliche. » Così egli.

Or senza entrare nel merito di tal questione o in altri particolari; la parte finita e ben conservata del ms. contiene, oltre il proemio già detto, l'illustrazione delle due basiliche di s. Agnese e di s. Lorenzo *extra muros.* I rimanenti fogli ci dánno un buon capitolo intorno alla basilica, che quivi l'autore appella « Liberiana e Sistina dell'Esquilino ». Sette fogli in tutto. Nulla rimane intorno alla basilica di s. Clemente. Invece quindici altri fogli illustrano quella di s. Paolo; e di nuovo nulla della basilica Vaticana; nulla dei battisteri. Di questi forse non potè scrivere affatto. Tra le cose perdute del Marchi debbo anche noverare le tavole metalliche in cui erano incise le icnografie e ortografie delle predette basiliche; le quali tavole, facendo seguito alle 48 della *Architettura della Roma sotterranea cristiana,* andavano dal numero 49 al 78. Io ne ho una copia stampata in volume rilegato, cui per altro mancano le tavole 57-60: 64-68; 71.

Ora tornando al manoscritto superstite, in esso l'autore non apparisce antiquato dopo gli studi che si sono pubblicati intorno alle basiliche da cinquant'anni in qua; anzi vi ha del nuovo sia nelle cose sia nel modo di esporle; e la sodezza e bontà del metodo è degna di tal maestro. Tutto poi è informato al concetto fondamentale che il suo scritto « possa essere di qualche aiuto a costituire quella che è scienza veracemente positiva » (f. 11). Giacchè come dice altrove: « Le cognizioni pratiche sono quelle che si acquistano colle lunghe esperienze e coi ripetuti confronti: e queste sono veramente quelle che formano il criterio sicuro e aiutano e perfezionano la scienza dell'antiquario. Le occhiate passeggere o le osservazioni che fánnosi correndo, e come suol dirsi dallo sportellino della carrozza del viaggiatore, sono ottime per i vanitosi che si contentano del poter dire: sono stato nella città eterna ed ho veduto Roma sotto e sopra terra » (Estratto dalla raccolta religiosa la *Scienza e Fede,* fasc. 112, Napoli, 1850). Nulla dirò dell'affetto fondato in salde ragioni ch'egli mostra per la forma basilicale delle nostre chiese, e come vorrebbe trasfonderlo efficacemente non solo negli studiosi ma negli uomini di chiesa, cui si offra l'occasione di por mano alla costruzione di sacri edifizi. E la basilica sembragli (qual'è veramente) così adatta e conveniente al culto cristiano, ch'egli non teme di affermare: « La Chiesa romana avrebbe di per sè inventata questa forma di edifizio, ove non l'avesse trovato già in uso. » Alludendo con queste ultime parole alle basiliche civili, che originariamente e circa due secoli prima del cristianesimo trovavansi già in Roma, incominciando da quella che dal nome di Marco Porcio Catone fu detta *basilica Porcia* (Prefaz., foglio 3).

A dare poi un brevissimo saggio della sua squisita diligenza valga il tratto seguente. Scrive egli dunque così: « Non vorrei che qualcuno dei miei lettori prendesse come sinonime le voci *santuario, presbitero, coro* e se vogliasi anche *bema,* come comunemente vien chiamata questa nobilissima tra tutte le parti della basilica. Sono nomi di parti diverse, che per uso troppo comune nel parlare umano si adoperano a significare il tutto. La voce *bema,* che non è nostra, significa propriamente i gradini per cui si sale alla tribuna. Il *santuario* è propriamente il solo altare in cui si celebra il santissimo

dei sacrificii ed abbraccia la *confessione*, che è l'urna od il sotterraneo sepolcro, ove si conserva il corpo e le reliquie del martire, che colla vita ha confermato la *confessione* della cristiana fede. Abbraccia insieme il ciborio che sostenuto da quattro colonne sorge sopra l'altare, il quale durante il sacrifizio chiudevasi alla vista dei fedeli con tendine spiegate tra colonna e colonna per ingerire maggior riverenza verso l'augusto mistero. Più larga è la significazione della voce *presbitero*, perchè se essa indica il luogo dove i preti stanziavano e praticavano, si estende e alla cattedra e ai sedili e all'altare e alla sottoposta confessione e al bema eziandio, giacchè in tutti questi luoghi il sacerdote celebrante e i sacerdoti assistenti praticavano. I chierici non s'immischiavano ai preti, ma avevano per luogo loro proprio lo spazio che rimaneva libero ai fianchi dell'altare e santuario. Il luogo appellavasi *diaconico* dal grado supremo de' chierici che era il diaconato. Davasi a questi luoghi diversi anche il nome di *coro* per ragione de' salmi e degl'inni che dai sacerdoti e dai chierici qui principalmente si cantavano. I fedeli non vi prendevan parte se non dietro le intonazioni di quei del coro» (Marchi, *ms.* Basiliche minori, foglio 22, verso).

Così egli. Ma lasciando per brevità tutto il resto, non debbo omettere ciò che mi ha indotto principalmente a fare tal comunicazione, ed è la partizione che fa il Marchi delle basiliche in *maggiori*, *mezzane* e *minori*. La qual triplice classe contiene la ragione dell'aver egli impreso ad illustrare le sei basiliche già ricordate, assegnandone due a ciascuna classe: così ad esempio delle *minori* si propongono quelle di s. Agnese e di s. Lorenzo, delle *mezzane* quelle di s. Maria Maggiore e di s. Clemente, da ultimo l'Ostiense e la Vaticana delle *maggiori*. Ciò posto, udiamo le sue parole:

«Parecchi, dice egli, sono gli scrittori che delle cristiane basiliche in genere e in ispecie di queste di Roma hanno discorso; tra' quali Antonio Nibby compendiosamente illustrando con particolare dissertazione la basilica di s. Clemente, e Luigi Canina che con tavole splendidissime le romane tutte singolarmente ha pubblicate, lodandone i pregi comparativamente a' templi e alle chiese moderne e con vivo studio esortando chi può a ritornare a quelle antiche forme. Ricorda il cortese cavalier Canina avere anche con me tenuto non inutile ragionamento sul proposito di questi sacri edifizi, quando incominciava io a ordinare i materiali di questo lavoro. Se il colloquio fosse stato più tardo, gli avrei schiettamente palesato che confrontando tra loro queste romane basiliche rilevasi esser elleno tra loro distinte in maggiori, mezzane e minori non soltanto per ragione del più o del meno di area che abbracciano, ma singolarmente per una sostanziale varietà di carattere proprio di ciascuna. Sia pur dunque unico il fondamentale sistema di tutte le nostre basiliche. Imperocchè tutte veracemente consistono d'una medesima pianta quadrata, due de' cui lati eccedon di molto la lunghezza degli altri due: tutte hanno un dei lati minori aperto in tre, in cinque ed anche in sette porte, perchè coloro che v'intervengono non soffrano indugi e non incontrino impedimenti all'entrare ed all'uscire: tutte hanno l'altro lato minore incurvato nella parte centrale in un perfetto semicerchio: in tutte l'area rettilinea è ordinata in una nave principale ed in altre navi secondarie: in tutte la sommità semicircolare si solleva d'alcuni gradi sopra il piano generale della basilica.

»Ma a fronte di tanta eguaglianza non potrà mai confondersi la basilica minore colla mezzana o colla maggiore. La minore manca sempremai di quella nave traversa, che tra la nave principale e le minori da una parte, ed il semicerchio dall'altra, estendesi a tutta la larghezza della basilica. Di più intorno ai tre lati rettilinei della basilica minore s'innalza un peristilio, che da un capo all'altro si continua senza interrompimento: onde la sola basilica minore ha le ale di colonne a numero dispari, laddove le mezzane e le maggiori le hanno sempre di numero pari: perciò quivi solo la nave, che apresi tra questo peristilio ed il muro che chiude esternamente la basilica, continuasi senza interrompimento in tre braccia sì strettamente tra loro congiunte, che non le tolgono affatto la sua unità. Per ultimo questo peristilio che sorge dal pavi-

mento si reca come in capo in un ordine superiore un secondo peristilio, intorno al quale apresi una seconda triplice nave della medesima capacità dell'inferiore. Onde chi amasse dare a queste navi secondarie il nome di portici, potrebbe dire che la nave principale della basilica minore è circondata da due *triportici*, l'uno inferiore, l'altro superiore.

» La basilica mezzana non ha il *triportico* inferiore e superiore intorno alla nave principale, come lo ha la minore. Ha invece la nave principale prolungata fino all'estremità ove sono le porte e fiancheggiata da altre due navi minori della medesima lunghezza. In capo alle quali tre navi apresi la quarta nave che sogliam dire *traversa*, perchè attraversa di fatto tutta la larghezza della basilica innanzi alla sua sommità semicircolare [1].

» Finalmente la basilica maggiore distinguesi dalla mezzana in quanto che alle quattro navi di questa due altre ne aggiunge laterali anch'esse alla nave principale: talchè se la mezzana si regge su due sole ale di colonne, la maggiore debbe sempre averne quattro, perchè le cinque sue navi longitudinali sieno tra loro in apertissima comunicazione. » [2]

Fin qui egli: e ciascuno scorge quanto una tale partizione e classificazione di basiliche debba riuscire di non poca utilità allo studio anche artistico delle medesime.

Insomma (e con ciò termino) questo inedito lavoro del Marchi è degno di colui, al quale il nostro secolo va debitore del primo risveglio e, diciam pure, della rinascenza vera e vitale degli studi intorno alle antichità cristiane. Giacchè egli, il Marchi, tornato seriamente al metodo del Bosio da altri per due secoli troppo male abbandonato, e succeduto al Settele nell'ufficio di conservatore de' sacri cimiteri nel 1841, « imprese (per usare le parole del chm̃o e compianto nostro amico Mariano Armellini) la grande opera fondata sul metodo razionale e scientifico, cioè topografico, storico nello studio dei monumenti della Roma sotterranea... Egli prevenuto dalla morte non pubblicò che il primo volume della sua opera..., a lui compete la gloria di aver dimostrata e rivendicata l'origine cristiana delle catacombe; egli studiò la Roma sotterranea colla scorta dei documenti e degli antichi itinerari. Era infine riservata al Marchi l'altra non minor gloria di dare alla Roma sotterranea Giovanni Battista de Rossi. » [3] Fin qui l'Armellini.

La quale onorevole ricordanza del Marchi non è certamente fuori di proposito, ora che illustri membri del Comitato promotore di questo solenne Congresso proposero, e concordi e plaudenti tutti gli altri, stabilirono che una stessa lapide onoraria portasse insieme scolpiti questi tre nomi: Bosio, Marchi, de Rossi.

Del paterno affetto del Marchi verso il de Rossi, e della filiale corrispondenza del de Rossi verso il Marchi, non è qui il luogo di ragionare: della venerazione poi di entrambi pel grande Bosio parlano eloquentemente i loro scritti. A me, chiamato contro ogni mio merito, a far parte di sì illustre Comitato, siccome riuscì improvvisa e tanto più cara la proposta di eternare in marmo anche la memoria del Marchi; così corre uno strettissimo obbligo di renderne qui fin d'ora solenni grazie all'Em̃o Patrono, al chm̃o Presidente e a tutti gli altri onorandi Colleghi del Comitato, non solo a nome mio, ma di tutta la Compagnia di Gesù.

GIUSEPPE BONAVENIA S. I.

[1] « *Calcidica* vien detta da alcuni moderni *la nave traversa*, supponendo che con questo nome fosse dagli antichi contraddistinta dalla nave longitudinale. Abbiano costoro o non abbiano côlto nel segno, continuerò io in questo mio lavoro a indicarla col titolo più volgare, poco giovandomi il greco vocabolo a crescere scienza e chiarezza a questi studi. »

[2] Marchi, *ms.* Basiliche. Prefaz. f. 9 sgg.

[3] Armellini, *Cimiteri cristiani*, p. 147.

LE *DITTOCHAEUM* DE PRUDENCE ET LES MONUMENTS DE L'ANTIQUITE CHRÉTIENNE

Le triomphe de l'Eglise au commencement du IV[e] siècle et la position nouvelle des chrétiens, inaugurée par Constantin le Grand, devait placer l'art chrétien en présence de tâches nouvelles à résoudre. Pendant les trois premiers siècles, l'art figuratif chrétien était presque exclusivement sépulcral: les peintures, les bas-reliefs qui nous sont conservés de cette époque étaient presque toujours destinés à servir comme décoration des lieux de sépulture.

L'exercice de l'art figuratif dans ce but continuait naturellement; il se développa même davantage pour la sculpture, laquelle devait atteindre son plus grand développement dans les bas-reliefs des sarcophages. Mais les artistes chrétiens avaient encore à décorer maintenant l'intérieur des magnifiques édifices liturgiques: basiliques ou églises à coupole et baptistères, qui s'élevaient bientôt en nombre si considérable dans les villes devenues chrétiennes. Comme nous le trouvons déjà pendant les trois premiers siècles, l'Ecriture sainte fournissait encore maintenant les sujets les plus nombreux pour la décoration des églises par la peinture *al fresco* ou en mosaïque. Cependant, le caractère de ces peintures se modifia profondément. L'art décoratif des trois premiers siècles, appelé principalement à orner des lieux de sépulture, devait choisir des sujets qui convenaient, d'après la tradition de l'art classique et, en premier lieu, d'après les croyances nouvelles, à cette destination. Pour la décoration des églises et, bientôt, pour les illustrations des manuscrits précieux de l'Ecriture sainte, ce but particulier n'existait plus. Aussi assistons-nous à un développement de l'art figuratif qui se manifeste principalement de la façon suivante:

1° le cadre s'élargit, le nombre des sujets représentés devient beaucoup plus considérable;

2° le caractère des sujets devient purement historique; les faits bibliques sont représentés pour eux-mêmes, dans le but de placer ces faits devant les yeux des fidèles par l'image;

3° le symbolisme s'inspire des idées du triomphe de l'Eglise, et de l'eucharistie célébrée dans les sanctuaires; les images symboliques sont tirées principalement de l'Apocalypse, et de récits de l'Ancien Testament, dans lesquels on avait vu depuis longtemps des types du sacrifice eucharistique;

4° le développement du culte des saints fit placer à côté de la Sainte-Vierge et des apôtres les martyrs, dont les restes mortels reposaient dans les églises ou dont pour une autre raison le sanctuaire portait le nom.

Faisant abstraction de ces représentations d'apôtres et de saints, nous voyons se former dès le IV[e] siècle un grand cycle d'images bibliques, dont l'étude forme la partie principale de l'iconographie chrétienne de la seconde moitié de l'antiquité, du IV[e] au VII[e] siècle. Je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails; M. le prof. Kraus, dans le premier volume de son excellente histoire de l'art chrétien, a donné, au livre VI, un aperçu très bien fait sur ce développement.

L'art figuratif, devenu *historique*, prit en même temps un caractère *didactique*. Les scènes représentées devaient faire connaître au peuple chrétien d'une façon plus vive les détails de l'histoire de la révélation surnaturelle de l'Ancien comme du Nouveau Testament, laquelle formait, comme nous le voyons par le *De catechizandis rudibus* de S. Augustin, une partie essentielle de l'instruction donnée aux catéchumènes. Pour mieux atteindre ce but, on plaça quelquefois un texte explicatif sous les scènes représentées. Ceci nous conduit au sujet particulier que j'ai l'intention de développer brièvement à cette occasion.

Parmi les ouvrages du grand poète chrétien Aurelius Prudentius, qui vivait à la fin du IV^e^ et au commencement du V^e^ siècle, nous trouvons un recueil de 49 petites compositions, de 4 vers chacune, ayant comme sujet des faits ou des récits bibliques; 24 de l'Ancien, 25 du Nouveau Testament. On a soulevé plusieurs controverses au sujet de ce recueil, qui porte le titre général de *Dittochaeum:* on a douté de l'authenticité; on a énoncé plusieurs opinions sur l'origine et le but particulier de ces petites poésies. L'étude de ces différentes questions doit être basée d'un côté sur la critique littéraire; celle-ci a été faite en dernier lieu par M. le prof. Merkle, dans son mémoire: *Prudentius' Dittochaeum*, dans la *Festschrift zum 1100 jährigen Jubiläum des deutschen Campo Santo in Rom*, 1897, p. 33-45. L'auteur arrive à la conclusion que le *Dittochaeum* est authentique et que très probablement les compositions poétiques étaient destinées à être placées sous des images peintes dans l'intérieur d'une basilique. Pour arriver à une solution définitive, il faut encore examiner en détail une autre série d'arguments tirés de l'étude iconographique et de la comparaison des sujets décrits dans le *Dittochaeum* avec les monuments de l'art figuratif du IV^e^ et du V^e^ siècle [1].

1. Une première question qui se pose est celle-ci: Les compositions poétiques étaient-elles réellement destinées, dans la pensée de l'auteur, à servir de texte explicatif à des images bibliques? A cette question il faut répondre affirmativement. Le texte lui-même le prouve. Déjà la forme égale de toutes les compositions, qui ont chacune 4 vers hexamètres, et la façon semblable dont les sujets sont traités, fait penser à une destination de ce genre. Puis, l'emploi presque constant du présent montre que ce ne sont pas seulement des récits historiques que Prudence veut faire, mais qu'il indique pour ainsi dire une chose qui se trouve placée sous les yeux du spectateur. De plus, nous rencontrons à plusieurs reprises des expressions qui ne peuvent s'expliquer que par la place occupée par les vers sous des scènes bibliques. Ainsi n° 4, *Ad ilicem Mambre*, la visite des anges auprès d'Abraham: *Hospitium hoc Domini est;* n° 9, dans les vers sur le passage de la mer rouge: *Ecce Dei famulis scissim freta rubra dehiscunt;* n° 24, *Domus Ezechiae: Hic bonus Ezechias meruit ter quinque per annos*, etc.: n° 27, l'adoration des rois Mages: *Hic pretiosa magi sub virginis ubere Christo | Dona ferunt puero...*; n° 41: *Vinctus in his Dominus stetit aedibus*, etc. Puis il faut encore faire remarquer que très souvent le poète fait une application allégorique de la scène qu'il décrit; il en tire en quelques mots des conséquences pratiques. Ceci encore s'explique le mieux, si nous admettons que les compositions devaient accompagner des images exposées aux yeux des fidèles. Le but du poète, de composer des textes explicatifs pour des peintures, n'a d'ailleurs été révoqué en doute que récemment par un seul auteur, M. Hach, dans un article de la *Zeitschrift für kirchl. Wissenschaft*, 1885; mais M. Merkle a réfuté les arguments avancés par lui dans son mémoire cité plus haut. On peut considérer cette destination comme un point définitivement établi.

2. Une seconde question importante pour l'authenticité du *Dittochaeum* concerne les sujets: Pouvons-nous admettre que, dès les premières années du V^e^ siècle, un cycle semblable à celui que nous rencontrons dans les compositions du *Dittochaeum* ait pu

[1] Cf. encore Brockhaus, *Aurelius Prudentius Clemens*, 1872. — Rösler, *Der kath. Dichter Aur. Prud. Clem.*, 1886. — Steinmann, *Die Tituli u. die kirchl. Wandmalerei*, 1892.

avoir été exécuté, soit que les vers aient été faits pour des images déjà existantes ou en vue de compositions artistiques à exécuter? La plupart des historiens de l'art chrétien antique ont trouvé des difficultés à admettre pour l'époque indiquée la série d'images décrites dans le *Dittochaeum;* inutile de citer des noms. Mais je crois qu'on a eu tort de soulever cette difficulté. Toutes les découvertes et les études plus approfondies qui ont été faites dans les dernières années prouvent, que le cycle de peintures bibliques vers la fin du IV^e^ siècle était très grand; et nous n'avons absolument aucune raison d'admettre qu'un seul des sujets indiqués par Prudence n'ait pas pu avoir été représenté vers l'année 400.

Reprenons l'examen comparatif fait par Brockhaus. Nous constatons que des 24 scènes de l'Ancien Testament, 14 se retrouvent sur des monuments antérieurs au VII^e^ siècle; la plupart de celles-ci déjà au IV^e^ et au V^e^; et pour les scènes que nous ne rencontrons pas encore sur les monuments de cette époque, il n'y a aucune difficulté à admettre qu'elles aient pu exister. Je ne puis pas entrer ici dans les détails de la discussion iconographique que j'ai faite pour moi-même et qui m'a conduit à cette conclusion. Pour deux autres scènes nous avons des compositions complètement analogues: Pour le *Monumentum Sarae* dans la publication si importante des fragments de la Bible latine de *Quedlinburg* faite par le prof. Schultze, 1898, tav. I, 1: *Monumentum Rachel.* — Joseph reconnu par ses frères a une scène analogue dans l'une des illustrations de la Genèse de Vienne, où nous avons plusieurs images de l'histoire de Joseph (Garr., IV, pl. 121, n° 1). Pour 8 compositions nous n'avons pas d'analogie directe. Ce sont: le serpent d'airain dans le désert; la forêt d'Elim dans le désert; Samson qui tue le lion; Samson détruisant la récolte à l'aide des renards; le temple de Jérusalem; les fils des prophètes abattant la forêt; la captivité des Israélites, et la maison du prophète Ezéchias. Cependant, si nous examinons les scènes de l'Ancien Testament représentées sur les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, lesquelles peuvent très bien appartenir au IV^e^ siècle, à l'époque du pape Libère; si nous regardons les illustrations des fragments de la bible de Quedlinburg, les miniatures du VI^e^ siècle (Vulgate de Vienne, Josué du Vatican, etc.), les sculptures de la porte de Sainte-Sabine du milieu du V^e^ siècle, et quelques sculptures en ivoire du V^e^ et du VI^e^ siècle, nous devons en conclure, que les 8 scènes citées du *Dittochaeum* ne présentent certainement pas plus de difficultés que beaucoup d'autres compositions artistiques que nous rencontrons sur les monuments encore conservés. Les scènes, en effet, qui ont été réellement exécutées en mosaïque, dans les miniatures et sur les ivoires, ne sont ni plus importantes ni plus faciles à inventer et à exécuter que celles décrites dans le *Dittochaeum.* Si nous trouvons donc que deux tiers des 24 scènes de l'Ancien Testament se rencontrent sur les monuments conservés, et si nous nous rappelons que ces monuments ne représentent qu'une petite fraction de tous ceux qui ont réellement existé au IV^e^ et au V^e^ siècle, nous ne trouverons aucune raison pour admettre que le troisième tiers n'ait pas pu exister; nous devons, au contraire, en conclure que ce dernier tiers a pu être exécuté tout aussi bien que les autres.

Pour le Nouveau Testament, la proportion est plus favorable encore. Des 25 compositions décrites dans cette seconde partie du *Dittochæum,* 5 seulement n'ont pas d'analogies dans les monuments antérieurs à l'époque carolingienne, donc un cinquième, tandis que quatre cinquièmes des scènes se retrouvent. Les 5 que je n'ai pas pu constater sont: La *pinna templi*; la passion de saint Jean-Baptiste; le Christ marchant sur les flots; la colonne ou plutôt le portique où Jésus-Christ fut frappé de verges; la vision de saint Pierre par laquelle il apprit la vocation des Gentils. Or, ici encore nous ne trouvons pas de difficulté insurmontable pour admettre que ces scènes ont pu exister vers 400. On a soulevé, il est vrai, des difficultés nombreuses, non seulement pour la passion de saint Jean-Baptiste et la flagellation, qui se trouvent parmi ces

5 compositions, mais encore pour quelques autres, comme le crucifiement de Notre-Seigneur, la passion de saint Etienne; on a prétendu que des images semblables ne pouvaient pas avoir existé vers 400. Ceci ne peut plus être soutenu. Nous avons des sarcophages du IV[e] siècle où sont représentés le portement de la croix, le couronnement d'épines, l'exécution de saint Paul; nous avons les bas-reliefs du ciboire des Saints-Nérée-et-Aquilé au cimetière de Domitille, les fresques de la *confession* de la maison des martyrs Jean et Paul, le crucifiement de la porte de Sainte-Sabine; ces scènes existent, et rien n'empêche d'admettre que celles décrites dans les vers du *Dittochaeum* aient pu exister tout aussi bien que les autres.

Nous n'avons donc nullement besoin de descendre jusque vers l'époque carolingienne pour rencontrer des cycles iconographiques semblables à celui décrit dans le *Dittochaeum*. Bien au contraire: Environ deux cinquièmes des 49 compositions se rencontrent sur les monuments antérieurs au VII[e] siècle, la plupart au IV[e] et au V[e]: quelques-unes se retrouvent au VII[e] siècle, et les autres ont pu très bien exister, vu le caractère général de l'art à cette époque.

Une conclusion plus générale se dégage de ce que nous venons de dire: Il devient de plus en plus vraisemblable qu'un cycle très développé de peintures bibliques se forma à Rome dès le IV[e] siècle, et que non seulement les monuments, mais encore les sources littéraires: les *Tituli* de saint Ambroise, le *Dittochaeum* de Prudence, les compositions de saint Paulin de Nole, peuvent nous aider à reconstituer, en partie du moins. cette base si importante pour le développement de l'iconographie chrétienne.

3. Une troisième question réclame encore quelques mots de réponse: Les scènes décrites dans le *Dittochaeum* ont-elles été réellement représentées? On a émis l'opinion que les compositions en vers ont été faites avant les peintures et que l'artiste devait choisir un certain nombre pour les exécuter. Ceci a pu avoir été le cas, mais rien n'oblige d'admettre qu'il a dû en être ainsi. En effet, il est plus vraisemblable en soi-même que celui, qui avait l'intention de faire exécuter les peintures, choisit d'abord parmi les compositions iconographiques connues et dans l'Ecriture sainte elle-même les scènes qu'il voulait voir représentées; ensuite il demanda à Prudence de faire le texte explicatif que l'artiste, après avoir terminé une image, devait placer sous cette scène. Les expressions que nous avons relevées plus haut semblent indiquer, que le poète avait devant les yeux sinon les peintures elles-mêmes, du moins des indications précises sur la composition.

Le nombre des images n'est pas trop grand non plus pour qu'on puisse y trouver un obstacle. Les scènes décrites sont au nombre de 49; réservons-en une, la dernière: les 24 vieillards de l'Apocalypse, pour l'arc de triomphe; il en reste 48, donc 24 par côté d'une basilique. Si les images n'étaient pas trop grandes, et si elles se trouvaient. comme par exemple à Sainte-Marie-Majeure, entre l'architrave et les fenêtres de la nef principale, je ne trouve pas de difficulté à les voir représentées toutes sur une ligne. Puis, à *S. Apollinare nuovo* à Ravenne, nous possédons un exemple d'une triple rangée de figures et de scènes sur la paroi supérieure de la nef principale; on pourrait admettre que les compositions, pour lesquelles le *Dittochaeum* fut fait comme texte explicatif, ont été disposées deux à deux l'une au-dessus de l'autre. Quoi qu'il en soit, je ne trouve pas de difficulté à admettre que les scènes décrites dans le *Dittochaeum* ont été réellement exécutées, le plus probablement dans une basilique. On ne saurait pourtant aller plus loin et préciser davantage, parce que les données nécessaires font défaut.

Pour conclure, nous disons:

1° Rien n'empêche d'attribuer les sujets iconographiques décrits dans le *Dittochaeum* au commencement du V[e] siècle, donc à l'époque de Prudence; l'histoire de l'art chrétien n'a aucune objection sérieuse à élever contre l'authenticité du *Dittochaeum*.

2° Les compositions furent faites pour être placées comme texte explicatif sous des peintures; celles-ci formaient très probablement la décoration de l'intérieur d'une basilique.

3° Rien n'empêche d'admettre que toutes les peintures ont été réellement exécutées. Par conséquent le *Dittochaeum* doit être considéré comme source littéraire importante pour l'étude de l'iconographie chrétienne aux environs de l'année 400.

J.-P. Kirsch
Prof. à l'Univ. de Fribourg (Suisse).

RELAZIONE
SOPRA GLI SCAVI E LE SCOPERTE NELLE CATACOMBE ROMANE DAL 1894 AL 1900

Già durante la malattia che poi doveva rapire alla scienza l'illustre Giov. B. de Rossi, la cura degli scavi delle catacombe romane era stata affidata ai colleghi della Commissione di sacra archeologia, i quali eseguirono escavazioni e importanti riattamenti nel cimitero di s. Ermete, allo scopo di riaprire l'adito alla cripta storica dei ss. Proto e Giacinto. Ma di queste scoperte lo stesso de Rossi trattò nel Bullettino e gioverà più tosto riferire quanto fu eseguito dopo la sua morte fino ad oggi.

Nell'anno 1894-95 la Commissione di archeologia sacra delegò il collega P. Giuseppe Bonavenia per il proseguimento dei lavori nel cimitero suddetto e, sterrata la galleria a destra dell'abside della basilica (m. 108), furono compiuti gli scavi delle altre vie parallele, praticando dalla basilica un accesso agli arcosolii dipinti, scoperti a tempo del Bosio.

Nel marzo del 1895 si pose mano agli scavi nel cimitero di s. Ciriaca al Campo Verano, sotto la collina posta dietro la basilica di s. Lorenzo.

Quel cimitero per le costruzioni sovrastanti era divenuto quasi inaccessibile, e la Commissione, ottenuto valido appoggio dal Comune, in gran parte per merito del prof. Orazio Marucchi, con opportuni lavori che furono proseguiti fino al maggio, riunì nuovamente quella regione del cimitero di Ciriaca che ha oggi l'ingresso presso la tomba Odescalchi con la rete di antiche vie che si estende fin dietro la basilica e a contatto quasi coi sepolcri di s. Lorenzo e di s. Ciriaca. Furono trovate molte epigrafi e si riaprì l'adito a un ipogeo privato pagano del secolo II, con iscrizioni e pitture nelle pareti.

La Commissione coprì altresì i lucernari della basilica sotterranea del cimitero di s. Ippolito ricca di suppelletile epigrafica, ove esistono ancora alcune parti liturgiche ed il grandioso vestibolo che dalle altre la distingue. Altrettanto fece sopra il vestibolo dei Flavi e negli altri lucernari del cimitero di Domitilla.

A cura del prof. comm. Orazio Marucchi e dei compianti colleghi Comm. Enrico Stevenson e Mariano Armellini si sistemarono le iscrizioni nella basilica di s. Petronilla e nei cimiteri di Ponziano, di s. Ippolito e di s. Ciriaca. Si fece anche una ispezione generale di tutte le catacombe e in ciascuna si eseguì qualche riparazione più urgente.

Nel cimitero di Callisto si provvide alla conservazione dei sepolcri sopra terra situati fra la basilica dei ss. Sisto e Cecilia e l'attuale ingresso, poichè le intemperie minacciavano la loro intiera rovina; dopo aver eseguite da più punti delle fotografie e rilevata una pianta esattissima dal barone Rodolfo Kanzler, furono ricoperti.

Nel seguente anno 1895-1896 si ripresero i lavori nel cimitero di S. Ermete e provvedendo alla escavazione di nuove vie e sostruendo le vecchie, fu scoperta una grandiosa scala che dava comunicazione ad altra regione del cimitero. Fu aperta anche una strada per riunire la scala e la regione dei ss. Proto e Giacinto con la basilica sotterranea di s. Ermete e con le altre parti del cimitero, e su la scala qui nominata si ricostruì l'antico lucernario.

Contemporaneamente si eseguivano lavori murari nel cimitero di Domitilla, assicurando con sostruzioni gallerie e cubiculi. — Di gran lunga più importanti furono gli scavi iniziati a quel tempo nell'ipogeo dei ss. Pietro e Marcellino. Questi scavi si ricollegano ad una scoperta compiuta dal compianto comm. Stevenson, il quale, perlustrando accuratamente la necropoli sotterranea ed i luoghi corrispondenti sopra terra, trovò nel 1887 un rustico casolare costruito sopra i ruderi di una basilichetta cimiteriale con abside assai bene conservata.

Certo che ivi dovessero esistere insigni santuari tuttora inesplorati, lo Stevenson proseguì le ricerche e assicuratosi sempre più della importanza del luogo, penetrando in mezzo a spaventose rovine scoprì gli ultimi gradini di una grandissima scala che scendeva in una stanza piena di macerie, sovrastante a numerosi sepolcri. La costruzione singolare di questa scala, un passo della vita di Adriano I del libro Pontificale, altre testimonianze ed osservazioni indussero il valoroso archeologo nella persuasione che la basilica da lui scoperta era quella di Tiburzio, Pietro e Marcellino e che la scala assai facilmente era stata costruita da Adriano I per condurre direttamente alla scripta storica degli ultimi due santi, la quale doveva essere quella stessa al cui limitare egli era penetrato. Successive scoperte confermarono le induzioni dello Stevenson.

Il 27 gennaio del 1896, si poterono riprendere gli scavi. — Una relazione assai minuta di questi lavori fu pubblicata dal comm. Stevenson nel *Nuovo Bullettino di Archeologia cristiana*; e qui basterà notare che scavata e ricostruita per m. 25 una galleria interamente franata del primo piano, si potè penetrare, per un altro passaggio, in una stanza contigua alla cripta, dove erano graffiti di molti visitatori e pellegrini, e un frammento di epigrafe in caratteri damasiani, scritta con righe disposte in circolo, che, insieme con un altro frammento rinvenuto nella seguente stagione di scavi, doveva far parte di una decorazione a foggia d'arco, attorno al quale girava l'epigrafe damasiana che ornava le tombe dei martiri Pietro e Marcellino.

Inoltre fu scoperta anche un'altra cripta venerabile ed insigne, con arcosolio nel fondo decorato di mosaici, e sopra terra si rinvenne una notevole porzione del cimitero sopra terra che si è potuta conservare quasi tutta, coprendola, con grave dispendio, di una volta. Nel tempo stesso venivano nella massima parte esplorati i dintorni della cripta storica. — Ricominciati i lavori nel novembre 1896, si principiò col sottofondare l'edificio sopra terra, quindi si intraprese lo sterro della storica cripta, della quale qualche settimana innanzi erasi rinvenuto un altro vestibolo, presso un ambulacro, le cui pareti, fra i numerosissimi graffiti ne hanno uno inneggiante ai ss. Pietro e Marcellino, i santi a cui con tutta certezza doveva ormai riferirsi il prossimo santuario. Sterrata la cripta si è veduto che essa costituiva un'ampia basilica sotterranea, coll'abside collocata nel senso contrario a quella della basilica superiore. La disposizione della costruzione costituisce un esempio assolutamente nuovo della consuetudine di rispettare le ossa dei martiri, creando intorno alle loro tombe lo spazio per i fedeli. E si vide anche che i due santi Pietro e Marcellino, a cui senza nessun dubbio appartengono i due sepolcri rinvenuti, furono deposti in semplici loculi di un ambulacro, come accadde dei martiri Felicissimo e Agapito nel cimitero di Pretestato. Quanto all'attuale forma del luogo sembra che non sia altro che la riduzione di una escavazione anteriore, quando dinanzi agli avelli dei santi eponimi fu creato un ampio vestibolo. Di questo stato più antico esistono fortunatamente le tracce sotto il suolo rialzato, sì che se n'è potuta in gran parte ricostruire la pianta. In fondo alla cripta si apre una grandiosa scala, che è quella stessa che lo Stevenson attribuì ad Adriano I; le pareti del sotterraneo sono coperte di numerosissimi graffiti greci e latini, in uno dei quali è invocata non solo l'intercessione dei santi martiri eponimi, ma altresì quella di s. Elena, il cui mausoleo torreggiava a breve distanza e costituiva assieme alle tombe dei martiri un solo gruppo di santuari negli antichi itinerari delle catacombe romane.

In questo modo la difficoltà e il dispendio del lavoro furono compensati dalla eccellenza dei risultati, che, dopo il ritrovamento delle tombe dei papi e di s. Cecilia, costituiscono uno dei più grandi successi della Commissione di archeologia sacra, e furon dovuti alla dottrina e all'attività di quell'Enrico Stevenson che tanto presto doveva essere rapito all'affetto degli amici e alla scienza.

Di non mediocre importanza sono stati i lavori eseguiti dal febbraio al luglio del 1897 nel cimitero di Domitilla, consistenti in rivestimenti di volte e di pareti, in sostruzioni e in riparazioni di ogni sorta nell'antichissima regione di quelle necropoli che si estende al secondo piano, a piedi del grandioso scalone.

Di più essendo stata la Commissione chiamata con lettera del S. P. Leone XIII a continuare l'opera della *Roma sotterranea* e avendo deciso di consacrare il volume IV al cimitero di Domitilla, si pose mano ai necessari lavori di escavazione, diretti specialmente a ritrovare i due centri storici invano cercati dal de Rossi: quelli dei ss. Marco e Marcelliano e del pontifice Damaso.

Iniziato lo sterro per rinvenire la scala della grandiosa regione del secolo IV, dopo accurati studi sul posto dei colleghi Marucchi e Stevenson, convenne soprassedere a causa di una gigantesca frana, la quale involgeva la scala su detta fino al sopra terra.

Portata l'esplorazione al primo piano, il 13 febbraio del 1897, sotto i grandiosi archivolti e la tromba di un vasto lucernario, si rinvenne una duplice cripta adorna di insigni pitture, ma sventuratamente una parte dell'intonaco era caduta, e con essa la decorazione. I resti rappresentano dei martiri in atto di offrire la corona al Redentore, soggetto più volte ripetuto nei musaici delle basiliche, ma mai ritrovato fino allora nelle pitture cemeteriali. Molti dati fanno giudicare la regione dove furono ritrovate le pitture appartenere al secolo IV; ed il prof. Marucchi vi riconobbe una memoria dei celebri martiri Marco e Marcelliano.

Si provvide a sbarazzare le pitture da incrostazioni che le rendevano poco visibili, e trattene buone fotografie. si curò la sostruzione dei piloni sorreggenti le trombe del lucernario. Le ruinose vie che fanno capo alle dette cappelle pure sono state sostruite, prolungando la stagione dei lavori oltre il consueto. Inoltre nei mesi di aprile e maggio si iniziò lo sterro regolare di quella parte del secondo piano del cimitero, la quale si svolge ai piedi dello scalone menzionato, e si ritrovarono numerose iscrizioni di antica paleografia. Alcuni tasti furono fatti dallo Stevenson nella basilica dei ss. Nereo e Achilleo per completare lo studio di quell'insigne edificio.

Non si dimenticò il cimitero di s. Ciriaca in cui furono sterrate molte gallerie e riunite alla rimanente rete cimiteriale, con la scoperta di molte importanti iscrizioni. Lo sterro e il consolidamento di una via che corre lungo la parete postica dell'attuale basilica di s. Losenzo, è stato di somma importanza per la conservazione dei marmi e dei preziosi ornati in mosaico del mausoleo del pontifice Pio IX.

Nell'anno 1897-98 innanzi tutto si attese alla sistemazione del cimitero di Pretestato, coll'ordinamento scientifico di marmi e iscrizioni, a cura del barone Kanzler, egregiamente coadiuvato dall'ispettore signor Augusto Bevignani; quindi nella via Aurelia, entro la villa Pellegrini, fu sistemato l'ingresso del così detto cimitero dei due Felici e demoliti i cadenti muri della profonda scala e sterrato l'ambiente dalle macerie, furono rinnovati i muri, le volte e la scala stessa. Altrettanto fu eseguito nel cimitero di s. Felicita, dove si sistemò anche l'area soprastante, acquistata dallo zelo dell'Emo Signor Cardinale Lucido Maria Parocchi, e, a cura del prof. Marucchi, fu ritrovata la preziosa iscrizione opistografa, che unica ha l'indicazione di persona sepolta *ad s. Felicitatem.*

Il 7 giugno 1898 si scoprì sul Gianicolo, vicino a s. Onofrio, e precisamente sotto il conservatorio delle Dorotee, un cimitero cristiano mai sospettato da alcuno, da cui fu estratto un latercolo marmoreo di loculo con la scritta di ALEXANDER IN PACE. Le escavazioni procedettero con alacrità nel cimitero di Domitilla, e trovammo belle

iscrizioni, ancora a posto su i loculi chiusi. Di più questi lavori di sterro dettero anche agio di consolidare il cimitero esistente alla sinistra della via maestra, che parte dall'antico scalone, dove si colmarono grandi voragini prodotte dalla eccessiva vicinanza di gigantesche gallerie arenarie sottostanti. I lavori su detti condussero alla scoperta di un terzo piano più basso escavato in tarda età, giacchè i frequenti monogrammi impressi su la calce dei loculi ancor chiusi lo assegnano al secolo IV avanzato. Anche qui si incontrò una grandiosa scala che conduceva fino al sopra terra e che fu sterrata, sostruita e ricoperta di volta, lasciando sopra un lucernario perchè ne fosse visibile la graziosa architettura. È ornata nelle pareti, a diversi ordini, di tante nicchie rettangolari contenenti sepolcri di bambini. Non si conosce esattamente l'obbiettivo di questa scala, che sembra guidasse al cubiculo di Eulalio. Si lavorò anche in quel descenso che trovasi in vicinanza della cripta dipinta con le figure dei sei santi.

Ma sopra tutto fu sistemata la basilica dei santi Nereo, Achilleo e Petronilla, e radunati i frammenti marmorei già esistenti e quelli nuovamente venuti alla luce, si ricomposero parecchi sarcofagi che ora adornano la basilica, decorando coi rimanenti frantumi le pareti. Fu possibile di ricostruire importanti iscrizioni con i diversi pezzi. e fra le altre è notevole un latercolo laterizio graffito con lettere maiuscole, il quale prova che nel 390 una galleria ora tagliata dal muro di fondazione era ancora sgombra. e, confrontato con un'altra iscrizione dei fedeli Beato e Vincenza, morti nel 395, permette di fissare la costruzione della basilica fra il 390 e il 395.

E nel cimitero stesso furono riportati per cura del collega Marucchi i frammenti damasiani da lui attribuiti ai ss. Marco e Marcelliano e quello della iscrizione di Irene sorella del papa Damaso da lui nuovamente rinvenuta fra i marmi accumulati nel Foro romano presso la Chiesa dei ss. Cosma e Damiano.

Inoltre furono rinvenute molte epigrafi pagane, provenienti forse da ville romane poste nei dintorni del cimitero di Domitilla e a questa grande necropoli, in vicinanza della basilica fu fatto praticare un nuovo accesso che ne rendesse assai più facile e comoda la visita agli studiosi.

Durante gli anni 1899 e 1900 fu costruita la scala del remoto cimitero dell'Annunziatella, e si portarono tutte le forze della Commissione alla completa sistemazione dei marmi esistenti nella basilica di s. Petronilla, e ultimati i lavori nelle fabbriche annesse nel maggio, festa dei santi eponimi, si inaugurò nella basilica l'iscrizione commemorativa dei fratelli De Merode, mecenati e patroni della basilica stessa. In preparazione poi del Congresso internazionale di archeologia cristiana, fin dal novembre decorso si fecero ulteriori lavori di compimento, per ricevere i congressisti e per rendere visibili le nuove scoperte, specialmente delle pitture che ritornano alla luce in questi giorni.

Non si debbono pertanto dimenticare altri eccellenti risultati ottenuti dalla diligenza di Monsignor Giuseppe Wilpert nel cimitero dei ss. Pietro e Marcellino. Perchè in occasione del Congresso la Commissione ha portato anche i lavori in quella necropoli e le speranze del lodato monsignore ebbero felice coronamento. Quattro cubiculi, insigni e nuovi nella Roma sotterranea per la specialità delle pitture decorative, hanno veduto la luce. Così ancora i grandiosi lavori che si eseguiscono in s. Nicomede, su la via Nomentana, per ritrovare memorie storiche di quel cimitero, se la stagione piovosa ne consentirà il compimento, riusciranno per i dotti delle cristiane antichità una gradita sorpresa.

Mons. Pietro Crostarosa.

I SIGILLI DOLIARI NELLE BASILICHE CRISTIANE

Nuove osservazioni.

Una serie assai complessa di ragioni che per disteso esposi in un mio articolo pubblicato nel *Nuovo Bullettino di Archeologia Cristiana* [1], mi persuadeva nel 1896 a imprendere una ricerca sistematica dei sigilli doliari sulle tegole dei tetti delle basiliche di Roma. Ritorno sull'argomento nel desiderio che tali ricerche vengano estese al difuori di Roma, ovunque sono basiliche antiche o medievali.

Innanzi tutto mi interessava che coloro i quali hanno l'amministrazione di quelli e di altri antichi edifici, conosciuto il pregio di uno dei rami più importanti della epigrafia, impedissero in ogni modo la distruzione e la dispersione dei vecchi materiali, spesso così preziosi per la storia. Di più, con le mie ricerche io voleva prestare una modesta cooperazione all'aumento delle grandi raccolte epigrafiche, che il ch. Dressel riunisce in un unico, colossale inventario nel volume XV del *Corpus inscriptionum latinarum,* stimando conveniente che anche l'archeologia cristiana stendesse una mano a quella classica; e, oltre a ciò, io era sicuro di poter ritrarre dallo studio metodico dei bolli doliari qualche dato che valesse a chiarire la storia delle singole basiliche, nei più antichi periodi della loro esistenza.

Nè le mie speranze andarono deluse; chè anzi, oltre il ritrovamento di inedite ed importantissime inscrizioni, oltre aver interessato i cultori di tali studî a un tal genere di particolari ricerche feconde di risultati, dei quali è sempre assai difficile prevedere la portata, oltre aver potuto illustrare un passo assai importante della vita di Damaso e della storia della basilica di s. Maria Maggiore con la scoperta di un solo sigillo doliare, l'analisi ulteriore ha manifestato sulle figuline che furono in Roma in così gran numero alcuni fatti generali che servono a stabilire meglio i canoni della epigrafia doliare, anche dopo quel tanto che ne hanno scritto il Marini, il Borghesi, il Descemet, il de Rossi, il Dressel e moltissimi altri.

Mi guarderò bene dal ripetere quanto tutti costoro hanno detto e comincierò col notare che la produzione figulina, secondo quanto anche Plinio asserisce, è assai antica nella storia dei popoli.

Così è ragionevole ritenere che essa non sia stata estranea alle più vetuste costruzioni di Roma. È vero che di quell'epoca si conoscono solo grandiosi avanzi della così detta opera quadrata, usata nei pubblici edifici e nelle grandi fabbriche, ma come non sospettare che le reliquie di quella primitiva arte figulina non sono pervenute a noi per l'assidua e demolitrice opera del tempo, per i numerosi incendi di Roma, per le devastazioni successive e per la costante e progressiva elevazione del suolo della città, dovuta anche ad un innalzamento del livello del Tevere?

Non sembri vana speranza la mia, se affermo che uno scavo regolare nel Trastevere e nel Campo di Marte ci darebbe, su questo argomento, le più interessanti scoperte.

Si sente ripetere assai spesso che Augusto, avendo trovato Roma costruita di tufo e di laterizi, la lasciò splendente e ricca di marmi, e pure delle opere precedenti assai

[1] Ann. II, 1896, p. 52-89.

poco ci rimane. Per ciò vorremo dire che ai tempi repubblicani mancassero in Roma grandi e nobilissimi palazzi?

Gli scavi che presentemente si conducono nella chiesa di s. Cecilia in Trastevere. come hanno confermato la mia opinione sulla origine delle basiliche cristiane — che io ritrovai nella casa romana di famiglia consolare — così, alcune costruzioni quivi venute alla luce, mi sembra possano indicarci la struttura dell'opera laterizia dei tempi repubblicani. Sicchè ora son di parere che i muri di questa epoca nella loro costruzione sieno identici a quelli dell'età imperiale, presentando lo stesso paramento di mattoni triangolari di cm. 20 e l'interna imbottitura *a sacco;* e che se ne differenziano per la qualità o forma dei laterizi impiegati, perchè mentre i mattoni de' tempi imperiali sono puliti e lisciati da tutti e due i piani, questi sono così rifiniti da una parte sola ed hanno l'altra superficie irregolare e serbante ancora le traccie della scabrosità del terreno. su cui andò poggiata quando era ancora molle l'argilla.

Di più i prodotti delle figuline di quei lontani tempi non presentano le lunghe inscrizioni dei laterizi dell'impero, ma i loro bolli sono anelli più o meno grandi o rettangoli ornati di qualche foglia, sono semplici contrassegni di fabbrica. Il nome del proprietario o del conduttore dell'officina e quello del figulo appariscono assai raramente, e in molte centinaia di mattoni che ho avuto agio di osservare, mi è avvenuto di riscontrare un solo *Marcus.* Di più, sebbene anche nell'epoca repubblicana la massima parte delle figuline appartenessero al fisco, soltanto all'epoca imperiale questa proprietà viene indicata nella leggenda dei diversi mattoni.

Il Dressel, nella prefazione al XV volume del *Corpus inscriptionum latinarum.* stabilisce i canoni fondamentali dell'epigrafia doliare e nota come le iscrizioni più antiche si distinguano in un modo assoluto per la loro laconicità. Aggiungeremo che al principio del secondo secolo dell'èra volgare invalse l'uso di nominare nei sigilli dei mattoni e delle tegole i consoli in carica, e che quest'uso, seguito massimamente fra gli anni 120 e 145 circa, a mano a mano si venne facendo più raro, fino a che dopo il quarto secolo non sembra ricomparire più affatto.

* * *

Fra i sigilli più rari, rinvenuti sui tetti delle basiliche, mi piace di rammentare qui quello di Cassio che ben 66 volte ricomparisce su le tegole di s. Maria Maggiore. Per intendere tutto il valore delle conclusioni che dalla frequenza di quel bollo io trassi, converrà aver presente che le tegole antiche esistenti sul tetto di quella basilica sono 6,374 e che in origine dovettero essere circa 14,000. Ma siccome delle 6,374 superstiti solo 275 hanno il sigillo, ne viene di conseguenza che se ne ha una bollata per ogni 23, che non lo sono. Le ragioni di questo fatto furono da me esposte a suo tempo, comunque applicando ora quelle cifre e quelle proporzioni al caso di Cassio, risulta che oltre tremila tegole dovettero uscire da quell'officina, cioè che poco meno della quarta parte del tetto anticamente fu ricoperta con embrici della fabbrica di Cassio. Nell'articolo che pubblicai nel *Nuovo Bullettino di Archeologia cristiana* dichiarai quale fosse il grado di attendibilità di questi calcoli, ora mi preme di far rilevare come il sigillo di Cassio riapparisca sul tetto della chiesa di s. Croce in Gerusalemme, che sarà l'oggetto di un'altra imminente mia pubblicazione [1].

Tornando a s. Maria Maggiore e messa da parte l'idea di una origine siriaca della tegola di Cassio, come dimostrai [2], accettai dal de Rossi l'interpretazione delle tre sigle X M Γ che il grande maestro aveva data. Perchè, se esse furono assai usate nell'antica epigrafia della Siria, qual meraviglia che nel secolo IV si ripetesse o si escogitasse

[1] *Nuovo Bullett. di Arch. Crist.,* 1901, p. 119-144, 291-94.

[2] *Nuovo Bullett. di Arch. Crist.,* 1896, p. 80 e segg.

in Roma una formola che era colà usata? Tanto più che nell'uso per il tetto di s. Maria Maggiore di tegole munite dell'acclamazione a Cristo e ai suoi arcangeli a me sembra di intravedere qualche cosa di più del semplice arbitrio di un figulo, forse di origine orientale. Trasportate a Roma da lontani paesi in cui al principio del secolo II furono usate per combattere l'eresia degli gnostici, le misteriose sigle divennero una semplice formola deprecatoria e propiziatoria; e con esse si volle forse implorare l'intervento di Cristo e degli arcangeli a custodia di una cosa sommamente cara. Ma, poichè sul tetto di s. Maria Maggiore non compariscono i prodotti della officina Claudiana che pure nel secolo IV — epoca del sigillo di Cassio — fornì Roma e i dintorni delle sue tegole, e conviene perciò pensare che gli embrici della fornace di Cassio furono commessi a una sola figulina per una grande riparazione da eseguirsi su la navata grande e su le navatelle, sorge spontanea la domanda: chi fu l'ordinatore delle tegole, e in quale occasione furono condotti i risarcimenti, di cui è rimasto così evidente indizio?

Il *Liber pontificalis*[1], nella vita del papa Liberio riferisce che *hic fecit basilicam nomini suo iuxta macellum Liviae.* Il macello si estendeva precisamente dinanzi alla basilica di s. Maria Maggiore; e io mi riferisco a quanto scrissi nel *Nuovo Bullettino* per provare che Liberio non fece che convertire in edificio sacro una basilica privata preesistente. Aggiungendo a questa basilica un'abside, egli molto verosimilmente nulla toccò dell'antico e primitivo tetto; e dalla dedica di Liberio fino alla morte di Bonifacio IV (615) non si ha nessun riscontro storico che possa aver dato luogo a un considerevole risarcimento del tetto medesimo. Solo l'elezione di Damaso potè porgere occasione a restauri grandiosi di quella parte dell'edificio. Poichè noi da Ammiano Marcellino, da s. Girolamo, da Rufino e dal decreto di Valentiniano (*ubi redditur basilica Sicinini*) sappiamo come la fazione di Ursino o Ursicino, opponendosi alla elezione di Damaso, occupò la basilica Liberiana. I partigiani di Damaso, reso vano ogni altro tentativo, salirono sul tetto e su gli avversari rinchiusi cominciarono a scagliare numerose tegole, fino a che non si arresero. Se, come ho detto, nessun altro fatto ci è narrato dalla storia che possa giustificare il grande restauro del tetto, convien dire che questa e non altra sia l'origine del sigillo di Cassio, tanto spesso ripetuto sulle tegole del tetto di s. Maria Maggiore. E questo grande risarcimento è il primo dei tanti lavori che furono ordinati nelle basiliche di Roma da Damaso, il quale commosso dal triste fatto avvenuto per la sua elezione e giustamente preoccupato dinanzi alla propria coscienza e dinanzi a Dio, si diede con ogni sollecitudine a procacciarsi intercessori col promuovere il culto dei martiri, e anche nel restauro del tetto pose una preghiera, una invocazione, per implorare che mai più tali scene si ripetessero.

* * *

Ma oltre locali testimonianze storiche, ho detto in principio che l'analisi dei sigilli doliari mi ha permesso di stabilire fatti generali riguardo all'esercizio delle figuline. Non voglio ripetere ciò che ho detto nè intendo di anticipare ciò che sarà oggetto di prossimi lavori. Mi basta per il momento accennare che, rivolta l'attenzione su i sigilli provenienti dalle figuline dei Cesari o dalle fornaci provenienti dai predii imperiali, dalle indicazioni di località esistenti nei bolli stessi e dal confronto delle testimonianze storiche con l'analisi geologica dei luoghi, mi fu dato di dedurre che i figuli dovettero servirsi per la fabbricazione dei loro prodotti essenzialmente di quel banco d'argilla di formazione terziaria che è nel colle Vaticano, in prossimità del monte Mario e del Gianicolo, e che si inalza per ottanta metri sul livello del mare, e scende e

[1] Ed. Duchesne, I, p. 208.

termina sull'attuale suolo della Farnesina da una parte e sotto il Gianicolo dall'altra, per una estensione di oltre cinque chilometri.

Infatti, a tacere di un passo di Marziale[1], di ambigua interpretazione, noi troviamo che lo stesso poeta in un altro luogo rammenta i vasi vaticani con questo distico:

Quid te, Tucca, iuvat vetulo miscere Falerno
In Vaticanis condita musta cadis?

Che anche Giovenale parla dei piatti vaticani:

Simpuvium ridere Numae, nigrumque catinum
Et vaticano fragiles de monte patellas,

e che un passo di Plinio ricorda un gran piatto, chiamato scudo, fatto costruire da Vitellio in apposita fornace dei campi vaticani. Di più, tutti sanno che anche nel *Corpus* sono notati sigilli, i quali accennano per ragioni speciali a quella località e hanno l'indicazione delle vie Aurelia e Trionfale e delle figuline subortane, così chiamate dai sovrastanti orti di Domizia.

Poichè non mi è dato di trattenermi più a lungo sull'argomento, conchiuderò con un'ultima osservazione.

È cosa notoria che nei diversi tempi, insieme con gli altri elementi paleografici, varia la forma dei diversi sigilli. L'*orbiculum*, da principio grandissimo, a mano a mano tende a impiccolirsi, fino a che nei sigilli posteriori a Diocleziano scomparisce del tutto. Per tal modo i bolli, prima di forma lunata, a poco a poco diventano completamente circolari. Ma fra i sigilli del tetto della chiesa di s. Martino ai Monti io rinvenni un esemplare interamente sconosciuto che per la forma delle lettere, per la formula epigrafica e per l'uso della croce, deve in ogni modo riferirsi al quinto o al sesto secolo, e pure ha la forma sottile della falce, così usata nel secolo I. Un esempio isolato non può fornire certo argomento a considerazioni generali, ma ravvicinato il nostro campione ad altre varietà della medesima epoca esistenti nel *Corpus*, foggiate a spicchio di luna o all'antichissima maniera bustrofeda, ne abbiamo potuto inferire che verso il secolo V o il VI si venne manifestando una certa tendenza a imitare forme più vecchie, come il ritorno di una moda di altri tempi. Quale sia stata la portata di questo movimento non è lecito per ora dire; certo esso fu, per quanto apparisca in forma modesta, uno di quelli isolati tentativi di rinascenza che poi, durante tutto il medio evo, proseguirono la tradizione dell'antichità.

* * *

Continuando le ricerche ed estendendole ai tetti di tutte le basiliche di Roma non dubito che altri buoni risultati se ne avrammo, ma perchè la povera e modesta opera mia divenga davvero feconda di bene, io mi auguro che gli uffici regionali di antichità, anche fuori di Roma, facciano condurre le ricerche iniziate da me con qualche fortuna.

Che questo mio desiderio sia per tradursi in atto, ne fa fede una lettera dell'onorevole ministro della pubblica istruzione; ad ogni modo io chiedo che questo mio voto sia formalmente unito agli altri che saranno formulati dal Congresso.

Mons. Pietro Crostarosa.

[1] Mart., *Epigr.*, XII, 48.

EVOLUZIONE DEL CRISTIANESIMO
NELLA CAMPAGNA ROMANA

In ogni opera, che tratta di antichità e di storia del cristianesimo, può trovarsi qualche notizia e qualche osservazione intorno al succedersi del cristianesimo al politeismo nella città e nelle campagne. Non è pertanto dalla successione in genere di questo culto al paganesimo, che io intendo trattare; ma soltanto esporre uno schema e qualche saggio di un lavoro speciale sui criterii e sulle ragioni, onde i cristiani s'informarono, nel sostituire i monumenti del proprio culto a quelli dell'antico, soltanto nella campagna di Roma.

La campagna offriva una singolare difficoltà alla diffusione del cristianesimo, per la ignoranza e tenacità degli abitanti, e per la connessione strettissima del politeismo con la difesa della proprietà, cito p. e. il dio Termine, e con la protezione e fortuna dei raccolti.

Era meno difficile il riempire un vuoto nella mente del volgo urbano, surrogando un eroe mitico con un soldato martire, di quello che un'ara *compitalicia* destinata alla invocazione delle divinità protettrici della vendemmia e dell'agricoltura. Quali pertanto, fossero i criterii dei cristiani su tal proposito, soltanto nei limiti della regione romana, non si è sistematicamente indagato, ed io propongo uno schema di questo lavoro col metodo che mi sembra opportuno.

In primo luogo vorrei che si muovesse da una breve epilogazione delle divinità rustiche incominciando da quelle di indole cosmogonica e meteorica. Queste in genere erano venerate sulle alture, come l'*Apollo* αλεξίκακος e la sua sorella *Diana*, tanto come luna, quanto come protettrice della caccia. Quindi si procedesse alle divinità campestri da Dionisio al dio Termine, e finalmente si notassero le semi-divinità dei Fauni, delle acque o ninfe, dei Semoni e dei genî della campagna.

Dopo ciò, si dovrebbe ricercare, con ordine, che possibilmente corrispondesse con quello tenuto per le divinità pagane, quali santi del culto cristiano rappresentavano, nel sentimento religioso popolare, la protezione e l'assistenza dei credenti nell'idea analoga o talvolta identica. Finalmente si dovrebbero annoverare gli esempî di tale trasformazione nei culti locali dei monti, della campagna, dei borghi, dei Comuni limitrofi, con la scorta delle memorie monumentali, agiografiche, onomastiche e diplomatiche fino al medio evo; notando alcune eccezioni dovute a ragioni d'indole locale.

Non ho motivo di dimostrare a colleghi forniti di profonda dottrina la importanza e la felicità di questo tema. In esso noi rinveniamo la dimostrazione del zelo ingegnoso dei cristiani, della natura degli abitanti della nostra regione e della origine e storia di molti luoghi e di molti santuarî.

Ora non mi resta che arrecare qualche saggio di queste comparazioni, che servirà ad attrarre la volontà di qualche giovane erudito verso questo ragguardevole argomento.

* * *

Incomincio col far rilevare alcune di quelle eccezioni d'indole locale, che ho sopra accennato, e delle quali dovrebbe tenersi conto, perchè superiori a quelle d'indole meramente religiosa. Debbono pertanto escludersi dallo studio le chiese suburbane cimiteriali, perchè dovute al sepolcro od al luogo del martirio di un cristiano. Niuno certamente potrebbe spiegare la relazione della celebre Domitilla con le memorie pagane della via Ardeatina, nè quella di Valentino con le superstizioni della via Flaminia, nè quella del pontefice Alessandro I sulla via Nomentana ed altre. Così non debbono cadere sotto questa analisi le chiese erette dai monaci nei fondi devoluti ad essi per donazione, perchè d'ordinario furono dedicate in onore o del fondatore, come per esempio s. Basilio sulla via Nomentana, o furono intitolate dalla stessa chiesa urbana del monastero, come s.ª Croce in Gerusalemme nel territorio tuscolano e quella di s. Paolo nel territorio Collinense, s.ª Maria Nuova sull'Appia e tante altre. Ridotta così la trattazione nei limiti logici del programma, registrerò alcune di quelle chiese che formano un vero esempio storico relativo.

Ricordo il culto di *s.ª Marina* in Ardea e in *s.ª Marinella* sull'Aurelia come s.ª Marina di Salerno. La ingegnosa sostituzione di questa verginella, che visse vestita con abiti virili, alla Giunone Argiva, ideata forse dai monaci benedettini e aiutata dal nome *marittimo* di essa, è degna di studio, come lo sono i suoi atti, che si conservano in un codice (B, B, VIII) del monastero di Grottaferrata.

Inoltre noterò la sostituzione di s. Silvestro, più per la qualità del suo nome, che per le sue memorie biografiche, ad Apollo ovvero a Diana protettori delle *selve* sulle cime dei monti SELVOSI, come sull'alto del monte Soratte, sull'alto del monte Artemisio, sul monte Vulturella, sull'alto del monte Compatri ed altrove; come s. Silvestro in Sabina e in Abruzzo.

Noterò la dedicazione delle cime, *fulgurate*, a s. Michele Arcangelo, e posso provare che questo culto fu bizantino, accettato con entusiasmo dai Longobardi, i duchi dei quali giuravano per s. Michele nella formola della loro investitura; che il s. Michele di Sutri fu monumento longobardo della apparizione del monte Gargano; che la prima chiesa in Roma fu sul palazzetto Vaticano di Nerone, al quale e non al castel s. Angelo spettano le memorie più antiche: e che 30 Comuni d'Italia portano il nome di s. Michele. e che le cuspidi delle torri e dei campanili erano dedicate a questo santo.

Noterò la surrogazione di s. Giorgio come santo purificatore da mostri, al culto pagano dei serpenti; nella campagna latina sovrapposto alle *Serpentare* di Giunone Lanuvina detta pure *curtis Draconis*, e nella tenuta di Maccarese stabilito nella *villa s. Georgii* importazione dei Normanni.

Ometto per brevità le analogie monastiche che si offrivano come omogenee alla mente del popolo. Talvolta il culto di s. Leone sostituiva il semi-feticismo cosmogonico di Mitra *leontocefalo*; il culto di s. Ippolito si collocava assai bene nell'isola sacra al posto dell'*aedes Castorum*, etc. I termini poi dei territorii pubblici o comunali venivano trasformati in edicole consacrate per lo più alla Vergine col divino Infante, come la imagine più sacra dell'intiero ciclo agiografico cristiano. Io tengo che le edicole *compitali*, che avevano un significato di termine sacro, sieno state tutte trasformate in cappelle dedicate alla Vergine, come guarentigia di *inviolabilità*, poichè la dedicazione a santi di culto locale sarebbe stata esposta a minore riguardo. Queste sono le numerose *cone*, così vengono tuttora chiamate dal volgo rustico, con parola greca che ricorda l'appellazione primitiva.

E tra queste voglio chiamare l'attenzione degli studiosi sopra una, che non vedo sia stata mai descritta; ed è la *cona* di Nettuno. Si trova sulla strada di S. Maria, ad un chilometro incirca dal paese. Conserva soltanto le pitture nella grossezza dell'arco, perchè il fondo è scomparso intieramente. Nel lato destro del pilastro è rappresentata la Vergine col santo bambino, a sinistra un santo imberbe. Al disopra si veggono quattro piccoli medaglioni con i simboli degli Evangelisti, e con motti relativi, uno dei quali d'incerta lezione (*fui ante vos*?) Le pitture sembrano del secolo XIII, ma sono state guaste non meno dal tempo che da pessima ritoccatura.

G. Tomassetti.

LE FONTI DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA
IN CAMPANIA FELICE

Niuno ignora quanti sieno i monumenti che la nostra fertile regione della Campania Felice presenta nel vasto campo della scienza archeologica cristiana; e quanta ne sia l'importanza. Questi monumenti, se si considerano in rapporto alle memorie locali, sono certamente degni dello studio dei dotti; se poi si considerano in relazione a tutta la scienza archeologica, non solamente se ne dovrà confessare la importanza, ma la necessità di conoscerli, conservarli, illustrarli, pel grande contributo che le portano.

Capua, Napoli, Nola e *Pozzuoli,* per omettere tante altre non meno cospicue città e chiese Campane, conservano ad onta di mille vandaliche invasioni, tanta ricchezza di cristiane antichità, che, dopo Roma, potrà ritrovarsi altra città che con esse gareggi, ma non certamente altra che le superi.

Napoli con le sue catacombe e Nola con le sue basiliche somministrano copiose fonti per lo studio della cristiana archeologia; Capua e Pozzuoli, sebbene abbiano subìte maggiori fasi di devastazione, pure l'una come metropoli civile, l'altra come emporio di navigazione e commercio, aprirono largamente il varco allo svolgimento del cristianesimo nei primi secoli. Certamente Capua e Pozzuoli nascondono ancora grandi tesori della nostra scienza. Il sommo e comune maestro Giovanni Battista de Rossi accennava in Capua tre precipui fonti per la sacra archeologia; cioè il cemetero di s. Agostino (diverso dal Dottore d'Ippona), il quale profugo dall'Affrica venne in Capua; ed il cemetero di s. Prisco protovescovo capuano, donde vennero fuori numerose iscrizioni del quarto, quinto e sesto secolo, ed anche anteriori; ed un terzo centro di tombe cristiane dei primi secoli a S. Vincenzo al Volturno. Quando a questa triplice via si aprirà il varco, la vecchia Capua cristiana ritroverà un compenso al suo dolore pel sacrilego massacro fatto dei famosi musaici di s. Prisco.

E l'antica Dicearchia, la famosa Puteoli, che Stazio chiamava *littora hospita mundi,* che pel suo porto e pel suo anfiteatro emulava la gran Roma, e con Roma divide, sola in tanta gloria, tra tutte le città di Occidente, la incontrastabile origine della sua fede cristiana per mezzo d'ambedue i Principi degli Apostoli s. Pietro e s. Paolo, quando ci avrà finalmente rivelato il luogo, ove tuttora si nasconde il suo cemetero cristiano, ove si giacquero i martiri Procolo, Prosdoco e Nicea, allora Pozzuoli potrà nuovamente appellarsi con maggior dritto la *Parva Roma.*

E la mia Napoli con le sue catacombe quanta luce non apporta alle arti cristiane, specialmente per l'architettura sacra cemeteriale dei primi secoli! Per lo studio dei sacri monumenti basta certamente la sola Roma; ma se dopo Roma, ogni illustre città vorrà gloriarsi di avere una insigne catacomba, Napoli potrà contendersene il primato. La catacomba di s. Gennaro, se deplora lo sperpero della sua epigrafia, e la ruina di tante pitture e musaici, presenta però nella rete cemeteriale, che si dirama nelle viscere degli antichi colli Aminei, oggi Capodimonte, tale un lavoro architettonico dei primi secoli cristiani, che pochi riscontri potranno ritrovarsene altrove.

La storia poi della pittura cemeteriale ritrova nelle catacombe napolitane un periodo certamente tra i più vasti, a cominciare o dalla fine del secondo secolo, o certamente dai principii del terzo fino a tutto il decimo e anche oltre. E per quanto sia grave la perdita dei nostri musaici cemeteriali, per tanto rendono incontrastabile testimonianza della classica scuola del musaico cristiano in Napoli quelli del battistero di s. Giovanni in Fonte nella basilica di s.ª Restituta, i quali mostrano il merito di quella nostra scuola napolitana del disegno, da non cedere ai classici lavori di Roma e di Pompei. E se l'abside Severiana è oggi nuda dei musaici del nostro Vescovo s. Severo, pure pei ruderi del suo *matroneo*, meritò che il de Rossi, venuto di proposito in Napoli a visitarla, ne dichiarasse la rara ed altissima importanza. Così avessimo ancora le arcuate tombe che il Vescovo s. Giovanni lo Scriba fece ai suoi antecessori, avremmo la più bella testimonianza del nostro *Liber Pontificalis Ecclesiae Neapolitanae*, del quale però, in compenso, siamo lieti aver ritrovato nelle nostre catacombe un insigne documento nelle poche superstiti tracce del Catalogo figurato dei primi Vescovi napolitani.

Le fonti poi che somministra Nola alla cristiana archeologia non emanano solamente dai monumenti, ma dalla voce medesima di S. Paolino. La Chiesa di Nola, dice il de Rossi nel suo Bullettino del 1876, *ha la rara prerogativa di possedere nei monumenti del cemetero di s. Felice una copiosa serie di avelli ed epitaffi dei suoi Vescovi.* È così celebre il cemetero Nolano, che il paese che vi surse intorno ne porta ancora il nome e da esso si appella *Cimitile*. Nola con le sue basiliche di s. Felice ci presenta uno dei più belli monumenti e preziosi esempi della basilicografia cristiana. La cripta del martire, che fu la *basilica minor* poscia annessa alla *basilica maior*, l'abside tricora, le are votive, i sarcofagi, le tombe arcuate, il battistero, le transenne, i plutei, quanto insomma si riferisce al tempio cristiano ivi ancora si ritrova. Quello però che dichiara la chiesa Nolana regina tra le Chiese sorelle in Campania Felice, si è la voce che tuttora risuona di *Ponzio Meropio Paolino*, e dal suo Epistolario e dai suoi Carmi.

Le opere di s. Paolino di Nola, o chiarissimi Signori, sono una fonte ricchissima di sacra archeologia, ed un vero prontuario di antichità christiane. Quelle epistole che ei scriveva ai più insigni uomini del suo secolo, come a s. Agostino, a s. Girolamo, al suo Sulpizio Severo, a s. Delfino di Bordeaux, a s. Vittricio di Rouen, a s. Alipio, a s. Apro; quella relazione con l'Episcopato di Francia e di Affrica, e co' senatori e patrizi, patrizio e senatore ei stesso; quella vasta cognizione degli antichi classici, e quel genio poetico, che lo rese superiore al medesimo suo maestro Ausonio, e tra i poeti cristiani gli fa contendere il primato a Prudenzio, che non esiterebbe a cedergli la palma; le fasi medesime della sua vita rendono i suoi scritti una miniera inesauribile di sacra erudizione. I suoi carmi, e specialmente i *Natali*, che tutti gli anni componeva nella festa del suo *Dominaedius*, il megalomartire s. Felice in Pincis, sono un testo, una vera istituzione di archeologia cristiana.

A cominciare dal linguaggio e dal simbolismo di quella disciplina dell'arcano, che, sebbene nel secolo quinto ormai già declinasse, pure ritrova in Paolino tutta quanta la forza dell'espressione dommatica, fino alla descrizione della basilica e delle singole sue parti, s. Paolino è maestro e duce. L'ἰχθύς, il *pisciculus*, di cui parla a s. Delfino, il *piscis aquae vivae* che ricorda a s. Pammachio, il *pastor* che descrive al suo Severo, le *columbae* che accenna al medesimo *super coeleste lignum*, il monogramma che delinea nel *Natale XIX*, sono chiari argomenti del suo molteplice linguaggio simbolico; basta solo ricordare la mirabile descrizione che ei fa dell'abside della nolana basilica di s. Felice, che è un vero compendio del ciclo teologico dei misteri cristiani espressi sotto le arcane forme del simbolismo; che comincia:

Pleno coruscat Trinitas mysterio.

Così nel descrivere i riti e la sacra supellettile, nel determinare i criterii della pittura cristiana, nel comporre epigrafi metriche, nel dare norme di vita monastica,

fornisce sempre copiosi documenti nelle sue opere, non ancora abbastanza studiate. La basilica cristiana poi non può essere meglio studiata che nell'epistola a Severo, in cui descrive le due basiliche da lui erette in onore del suo s. Felice a Nola e a Fondi; e nel *Natale Feliciano* diretto a s. Niceta apostolo della Dacia, venuto ben due volte a Nola, per visitare Paolino e venerare s. Felice. Quella epistola e quel carme sono un vero trattato della basilicografia cristiana, a cominciare dalla *cella* o *memoria martyris* fino alla pittura decorativa degli atrii del tempio.

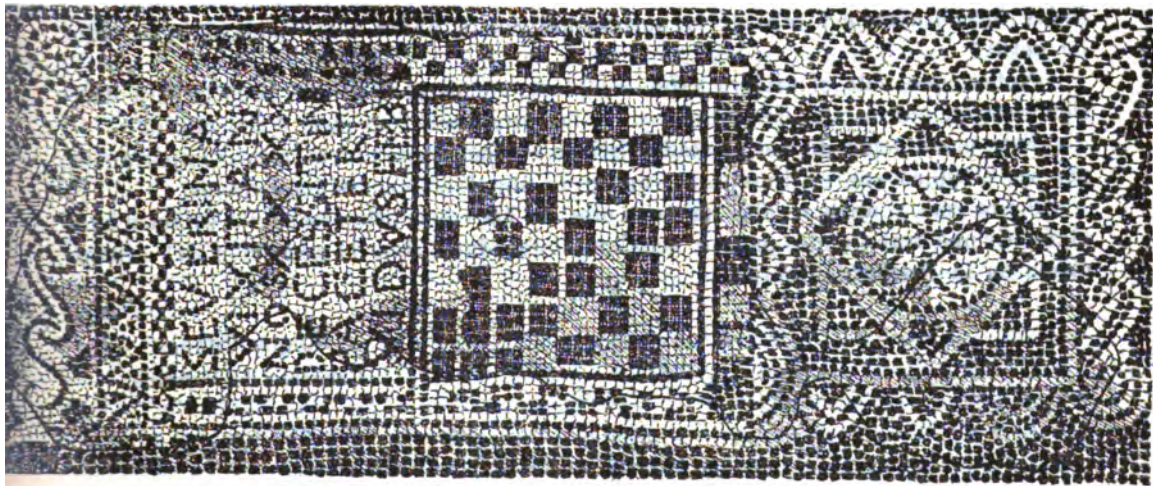
Signori, da Alessio Simmaco Mazzocchi, che l'Accademia di Francia salutava *totius Europae litterariae miraculum*, fino a Giovanni Scherillo, di cui il de Rossi scriveva *che sparse in Napoli a larga mano il buon seme di scienza archeologica sacra*, non venne mai meno una scuola di archeologia cristiana in Campania Felice; e se si consente a questa scuola che col saluto che porge a questo illustre Congresso, presenti pure un suo voto, io non saprei meglio esprimerlo, o chiarissimi Signori, che con le parole dell'amico di s. Paolino, il grande Agostino: *Vade in Campaniam, disce Paulinum.*

Mons. Gennaro Aspreno Galante.

EL SEPULCRO DE SEVERINA

MOSAICO DESCUBIERTO EN DENIA (ESPAÑA)

Entre muchos sepulcros de la antigüedad romana, mezclados con otros mahometanos, se descubrió en la necrópolis dianense uno indudablemente cristiano. El mosaico que lo cubría estaba fijado sobre las grandes piedras que cerraban el cadáver por todas partes. Sus dimensiones son $2^{m},12. \times 0^{m},85$. El sitio de esta necrópolis está al Norte de la moderna ciudad, inmediato al mar, y debajo del promontorio sobre el que estaba la acrópolis y el templo de Diana, que, según Estrabón, dió nombre á la antigua Dianium, fundación de griegos focenses.

Hízose el descubrimiento de este sepulcro á mi presencia en 1878. Consérvase el mosaico en una casa inmediata al sitio donde fué encontrado, después de restaurado en la forma que aparece en el adjunto dibujo, en el cual una linea separa los contornos de lo primitivo. Las *tessellae*, con que se completó el dibujo, son también antiguas, encontradas alli mismo. Sus colores solo son el blanco y el negro.

El malogrado Juan B. de Rossi, que vió una fotografia de este mosaico, dió su opinión en los siguientes terminos: *L'inscrizione in musaico sembra una delle più antiche tra le cristiane della Spagna; forse è del secolo quarto.* Al anticuario de la Real Academia de la Historia, de Madrid, Don Aureliano Fernandez Guerra le parecia que el carácter de la letra denotaba fuese acaso anterior á Constantino. Al restaurar la inscripción solo me cabia duda en el renglón cuarto, y puse, DECESSIT, y no RECESSIT, por ser aquella la formula más frequente en las inscripciones cristianas de España. (V. Hübner, *Inscriptiones Hisp. Christ.*).

Debió ser persona muy notable la cristiana Severina, pues en la celebre *Saguntum* (no lejos de Denia) se halla la inscripción siguiente, que aun estropeada como está nos revela la misma persona. (V. Hübner, *Inscr. Hispan. Lat.*, nº 3,936).

(*L. AEmiliae*) *S*E V E R I N A E
fil. ann. X X X X
et *S*EVERAE MATRI
ann. L X X
ex *te*STAMENTO
h. m. h. N. S.

En la misma Denia aparece otra vez la memoria de Severina en una inscripción, pero sin formulas cristianas. Está registrada en el *Corpus I. L.* (Hübner, nº 3582). *L. AEmilia Severina, hija de Lucio, consagra una memoria á Q. Cornelio Plácido, omnibus honoribus in republica sua functo.* De estas inscripciones parece deducirse que Severina sobrevivió á su marido, aunque falleció bastante joven; y que su madre fué la que le mandó poner la lápida de Sagunto, en la que une su nombre al de su hija.

Resulta de todas maneras que nuestra Severina es una cristiana de los primeros siglos, y que perteneció á las clases superiores de aquella sociedad. Acaso su conversión siguió á la muerte de su esposo.

Aunque es muy significativo en la inscripción, por la ortodoxia que señala, el haber anotado el dia del mes en que falleció Severina, y no el Consulado ni la era, como fué tan frecuente en España, y aun el consignar la fórmula IN PACE; aun es más extraordinario y dá más importancia, en mi concepto, á este mosaico la colocación del tablero del compartimento central, hacia el cual llamo la atención de los arqueólogos. ¿Está revuelto al azar para representar el desorden causado por la muerte? ¿Es aquella la distribución de los escaques, que tenia normalmente el *ludus latrunculorum* ú otro de la antigüedad, hasta ahora solo vistos representados de perfil?

Nótese que todo el tablero salió completo, menos el cuadrado de la tercera división central, que estaba destrozado, y en la restauración se puso como negro.

Este monumento de antigüedad cristiana creemos tiene mucha mayor importancia, per ser el único que en Europa se conoce de aquellas remotisimas edades.

Sobre este y otros muchos monumentos de los cinco primeros siglos estamos hace algún tiempo trabajando, para ir señalando con datos fijos la aparición del cristianismo en la Península Ibérica.

ROQUE CHABAS
Canónigo de Valencia.

DE QUIBUSDAM RECENTIBUS ANIMADVERSIONIBUS IN *OCTAVIUM* MINUCII FELICIS

Felix Ramorino, doctor litteris tradendis in athenaeo florentino, romano commentario *Vox Urbis* qui inscribitur, et in quo redigendo primas agere mihi commissum est, nonnullas animadversiones in Minucium Felicem communicavit, quas quidem, si tempus suppeditasset, conventui huic nostro Christianarum antiquitatum in opusculo ex omni parte perfecto clarissimus vir obtulisset. Atqui, si doctorum conventibus, et privatis praecipue sessionibus, illud est etiam propositum, ut in studiorum specie et forma licet adumbrata disceptationes instituantur, consilia ab sociorum sapientia exquirantur eademque colligantur ut ad doctrinam universam omnia amice conspirent, Ramorini animadversiones in antiquissimum Christianum scriptorem ut vobis quam brevissime exponam, neque inutile neque ingratum fore confido.

* * *

Antequam vero de scriptoris aetate dicam, de operis eius adinventione pauca supra repetam. *Octavius* huic operi titulus; forma dialogus, inter periucundos libellos adnumerandus, qui a romana antiquitate usque ad nos pervenerint. Nam in eo Christianus quidam Octavius Ianuarius, et ethnicus, Caecilius Natalis, coram arbitro et iudice Minucio ita disputantes inducuntur, ut alter rationes, accusationes, convicia exponat, quae iis temporibus in Christi fideles ingeri solebant; alter, argumentis undique collatis, demonstret, novam Christi doctrinam multo praestantiorem esse, multoque magis virum sapientem decere, quam veterem superstitionem. Qua in disputatione cum res et sententiae lectoris attentionem maxime sibi conciliant, tum perquam gratum ei est dicendi genus elegans, ornatum, nonnumquam etiam artificiosius perpolitum, in Tullii imitationem plerumque compositum, non tamen sine nativo quodam orationis lepore et venustate.

Hoc opusculum felici quodam casu per medii quod dicimus aevi saecula servatum est: in codicibus enim Arnobianis latebat, ita ut septem Arnobii adversus gentes libris quasi liber octavus (manifesta quidem erroris origine ex dialogi inscriptione) adhaeresceret, ac tali modo Faustus Sabaeus brixianus anno millesimo quingentesimo quadragesimo tertio ex illo codice male aucto, qui tamen unicus superest, in Parisiensi bibliotheca asservatus *(num. 1661)* vulgaret, de Minucio ne vestigium quidem odoratus.

Quod si quaeratis quis primus Minucii *Octavium* ab Arnobii libris seiunxerit, reperietis in omnibus litterarum latinarum historiis huius rei laudem tribui Francisco Balduino franco-gallo, qui Minucii dialogum edidit Heidelbergae anno millesimo quingentesimo sexagesimo, seque inventorem affirmavit Lactantii et Hieronymi auctoritate fretus.

Attamen si editiones inspexeritis, quae secutae sunt, non videbitis Balduino de se testanti suffragari. Has igitur coniecit Ramorinus, animadvertitque Fulvium Ursinum, cuius est altera Arnobii Minuciique editio romana, anno millesimo quingentesimo octagesimo tertio excusa, honorem rei tribuere Guilelmo Sirleto cardinali «qui... iamdiu

indicavit recitari a Lactantio Firmiano verba quaedam e Minucii Felicis *Octavio*, quae haberentur in octavo Arnobii libro ». Neque satis; nam Gererhartus Elmenhorstius, qui Minucium edidit anno millesimo sexcentesimo sexto, Hadrianum Iunium — qui vixit ab anno millesimo quingentesimo decimo secundo ad eiusdem saeculi annum septuagesimum quintum — principem restitutorem indicavit.

Quid igitur? Procul dubio si honor Balduino debitus ob primam Minucii ab Arnobio seiuncti editionem nullomodo detrahendus est, non exinde colligitur falso Ursinum et Elmenhorstium de Sirleto cardinali et Hadriano Iunio testatos esse, quorum uterque, qua doctrina erat, poterat per se coniectura suspicari idem, quod primus creditur vidisse Balduinus; praesertim quum lectoribus paulo diligentioribus ea res nihil ferme difficilis esset ad coniectandum. Contra id igitur quod legitur in litterarum historiis, illud certum sit nobis non Balduinum primum Minucii *Octavium* ab Arnobii libris separandum vidisse, sed per eadem tempora alios etiam doctos viros, vel in Batavia, vel in Italia idem coniicere potuisse.

* * *

Sed ad Minucii aetatem procedamus, de qua haud satis constat inter viros doctos: quamquam enim omnes consentiunt, eum inter primos fuisse christianos scriptores, qui latina lingua usi sint et Tertulliani fere aequalem, tamen iamdudum quaestio est, utrum Minucii *Octavius* ante Tertulliani *Apologeticum* compositus sit, an *Apologeticum* ante *Octavium*. Quod si Lactantius in quinto *Divinarum Institutionum* libro litteratos enumerans, qui ante se verae sapientiae et religionis praeconium susceperant, Minucium laudavit ante Tertullianum et Cyprianum, at Hieronymus, non indiligens quidem temporum investigator, in libro *De viris illustribus* et aliis operum suorum locis Tertullianum ante Minucium aperte collocare non dubitavit. Sunt autem qui de Lactantii enumeratione iudicent, eam non ex temporum rationibus constitutam esse, sed eo ordine quo quisque christianae fidei defensor ceteris praestare visus erat argumentorum pondere; quod quidem haud veri similem videtur, tamen sufficit ad testimonium Lactantii de aetate Minucii infirmandum. Ita factum est ut primi *Octavii* editores, velut Balduinus, Fulvius Ursinius, Wowerius (Basil. MDCIII) Elmenhorstius, Lactantii ordine neglecto, Hieronymique auctoritati innixi, una voce Minucium Tertulliano posteriorem aetate adfirmarent. Ante eos item Trithemius Spanheimensis in lib. *De scriptoribus ecclesiasticis* asseveraverat — nulli vero argumento innixus — sub temporibus Alexandri Severi imperatoris floruisse heic Romae Minucium anno circiter a nato Christo ducentesimo et trigesimo.

Primi, saeculo XVII, in contrariam sententiam iverunt Blondelius Dallaeusque franco-galli et Dodwellus anglus; deinde Daniel Van Howen batavus (MDCCLXVI) et, saeculo nostro ineunte, vir maxime auctoritatis B. Georgius Niebuhr. Adulfus vero Ebert primus hanc quaestionem vi ac ratione tractavit, qui, pluribus Minuciani *Octavii* et Tertulliani *Apologetici* locis collatis, demonstrare sibi visus est ex Minucio Tertullianum pendere, ideoque *Octavium* ante annum centesimum nonagesimum septimum, quo *Apologeticum*, editum est, fuisse conscriptum. Cui sententiae cum plerique post Ebertum assentirentur non defuerunt qui in alia omnia transirent, aut Minucium Tertulliano posteriorem arbitrari perseverantes, aut, aetatis quaestione posthabita, ita rationem quae intercedit inter eos explanantes, ut utrumque dicerent ex tertio quodam fonte eas res hausisse quae sunt utrique communes.

Haec altera opinio a Guilelmo Hartelio vindobonensi primum prolata an. millesimo octingentesimo sexagesimo nono, post a Friderico Wilhelmo rursus tentata, iam doctorum virorum consensu explosa est.

Inter eos qui Minucium Tertulliano posteriorem statuerunt adnumerandus est vir immensae et admirabilis eruditionis, Adulfus Harnack, cui multum debet prisca chri-

stianarum litterarum historia. Contra Eberti opinio fautorem doctum nuperrime invenit, Eduardum Norden griphyswaldiensem, cuius opusculum de hac re tribus circiter abhinc annis in lucem editum est.

At si quis diligenter Tertulliani *Apologeticum* cum *Octavio* Minucii comparet, hic παραλλήλους, ut aiunt, locos multo plures inveniet quam qui aut ab Eberto, aut a Nordenio prolati sunt; tantum, ut quin alter ab altero pendeat nemini in dubium cadere possit. Id unice in controversia ponitur, uter prior scripserit alterique exemplar scribendi praebuerit.

Hanc operam sibi assumpsit Ramorinus, et in duodecim capita divisit; tria vero tantum absolvit. Quorum in primo *Apologetici* proemium cum *Octavii* capite vigesimo octavo comparatur; in secundo Tertulliani caput septimum, octavum nonumque atque Minucii trigesimum et trigesimum primum conferuntur, saepe iisdem verbis expressa; in tertio denique *Apologetici* caput decimum cum Minucii vigesimo primo componitur.

Ne longior evadam, satis mihi sit haec vobis, viri clarissimi, meminisse et indicasse; id restat, ut ipsi alias comparationes instituatis; quas enixe ex mea parte vos flagitat Ramorinus et Florentiae cum vestra sententia exspectat, amplissimas vobis gratias acturus, quemadmodum et ego refero pro humanitate vestra, qua me dicentem huc usque estis prosecuti.

IOSEPHUS FORNARI.

NEUE TRAKTATE NOVATIANS.

Unter dieser Aufschrift habe ich im Archiv f. latein. Lexikogr. XI (1900), S. 467 f. eine Miszelle veröffentlicht, in der ich auf eine Reihe starker, unmöglich durch Zufall zu erklärender Uebereinstimmungen zwischen den Schriften Novatians und einer kürzlich edierten Serie lateinischer Predigten aufmerksam machte. Wir verdanken die letzteren dem um die Erforschung der altchristlichen Literatur sehr verdienten Rector des Institut catholique zu Toulouse, Msgr. *Pierre Batiffol*. B. hat wiederholt in der Revue biblique Mitteilungen über die " tractatus Origenis de libris ss. scripturarum „ gemacht, die er in einer Hs. von Orléans s. X (und später auch in einem Codex von St. Omer s. XII) aufzufinden das Glück hatte. In der Revue bibl. V (1896), S. 434 ff. erstattete er den ersten orientierenden Bericht, VI (1897), S. 5 ff. veröffentlichte er als Probe die Homilie über Daniel und den Antichrist (in der alsbald anzuführenden Ausgabe Nr. 18, S. 191 ff.), VII (1898), S. 115 ff. wies er auf Uebereinstimmungen zwischen Stellen der Traktate und einigen von *Achelis* dem Hippolytos zugewiesenen Katenenfragmenten hin, VIII (1899), S. 337 ff. suchte er Benützung der Traktate in der dem 5. Jhdt. angehörenden " altercatio Simonis iudaei et Theophili christiani „ nachzuweisen. Endlich, im Januar dieses Jahres, ist die Ausgabe der neuen Texte, bei der B. von einem jüngeren Gelehrten unterstützt wurde, erschienen, und durch die Freundlichkeit des glücklichen Entdeckers sind mir die " *Tractatus Origenis de libris ss. scripturarum* detexit et edidit *Petrus Batiffol* sociatis curis *Andreae Wilmart* „ (Paris, Picard 1900, XXIV, 226 S., 8°) noch im nämlichen Monat zugegangen. Ich bin ohne irgend welches Misstrauen gegen den von der Ueberlieferung gebotenen Verfassernamen an die Lektüre gegangen, aber alsbald ist mein Glaube an Origenes und den von Batiffol ermittelten Uebersetzer bez. Bearbeiter *Victorinus von Pettau* (Martyrer der diokletianischen Verfolgung) auf das stärkste erschüttert worden. Die Traktate sind, wie ich nach wiederholter Lesung zu behaupten wage, keine Uebertragung eines griechischen Urtextes, sondern ein lateinisches Originalwerk. B. urteilt, wie an anderem Orte gezeigt werden soll, ungerecht über den Stil der Predigten, wenn er meint " si – in tractatoris nostri genus latine dicendi introspexeris, et si ipsum pronuntiaveris alienum ab urbanitate sive Hieronymi, sive Ambrosii, sive Hilarii, nemo infitiabitur „; er verkennt die rhetorische Durchbildung des Homileten, die sich, um nur ein einziges Beispiel anzuführen, in der Pointe tr. 18, S. 198, 14 f. " novum etenim genus per Christum inventum est: interire ne pereas, mori ut vivas „ (vgl. C. v. *Morawski*, Eos II, S. 5 f.) glänzend manifestiert, und er hat neben den Einzelheiten, die auf den ersten Blick auf griechische Provenienz zu deuten scheinen, so spezifisch römische Züge übersehen wie p. 16, 10 (von Elias) " *metator* - secundi adventus Domini „ (vgl. p. 19, 4; 155, 3 und *Philol.* LV [1896], S. 469), p. 198, 3 ff. *in haec* quasi milites Christi *sacramentorum verba iuravimus*... et a Christo charismatum *donativa* consecuti sumus „, p. 140, 4 " *censorias*... animadversiones „ u. a., zu denen sich noch Anklänge an *Lucrez*, *Cicero* und *Vergil* gesellen.

Er sieht sich ferner durch beträchtliche theologische Differenzen zwischen Origenes und den Traktaten zur Annahme genötigt, dass der Uebersetzer bisweilen stark eingegriffen und die Ketzereien des Alexandriners durch orthodoxe Ausführungen ersetzt habe, und er muss in tract. 17, S. 180 ff. den Uebersetzer " in ungeschickter Weise „

(imperite) Tertullians Schrift " de resurrectione carnis „ compilieren lassen, um den Widerspruch zwischen dieser Predigt und der Lehre des Origenes, der die Auferstehung des Fleisches leugnete, begreiflich zu machen. Wie einfach erklärt sich dagegen der Tatbestand, wenn die Predigten von einem Manne herrühren, der keines dogmatischen Gegengiftes bedurfte und selbst aufs innigste mit den Schriften Tertullians vertraut war? Diesen Mann glaube ich aber in der Person des *Novatianus*, des römischen Clerikers und nachmaligen Gegenpapstes (251-258?), gefunden zu haben. Schon die im Archiv. f. lat. Lexikogr. S. 468 angeführten Coincidenzen sind sehr gravierend, sie lassen sich aber noch bedeutend vermehren und verteilen sich in einer Weise auf die sämtlichen 20 Traktate einerseits und das bisher gesicherte literarische Eigentum Novatians andrerseits, dass auch die Annahme, ein späterer Homilet habe die Traktate unter starker Benützung Novatians (und anderer Autoren wie Tertullian) componiert oder compiliert, nicht ausreicht, sondern auf Identität der Verfasser erkannt werden muss. Ein Compilator pflegt wohl grosse Stücke aus seinen Quellen herüberzunehmen, aber sich liebevoll in Sprache und Stil einer Quelle versenken und die eigene Diction mit deren Eigentümlichkeiten versetzen, das ist nicht Compilatorenart. Besonders erfreulich war es mir, neben ausgedehnten und wörtlichen Uebereinstimmungen mit der Schrift *de trinitate* (vgl. bes. tract. 20 und de trin. cap. 29 über den hl. Geist) auch eine solche zwischen dem 5. Traktate und der im *Histor. Jahrb.* XIII (1892), S. 737 ff. (vgl. *Histor.-polit. Bl.* CXXIII [1899], S. 641, Anm. 1) für Novatian in Anspruch genommenen Schrift " *de bono pudicitiae* „ constatieren zu können. Was aber Novatians Verhältnis zu Tertullian betrifft, so genüge es hier an die bekannte allerdings übertreibende Bemerkung des Hieronymus im Schriftstellerkataloge cap. 70 zu erinnern " scripsit (Novatianus).... de trinitate grande volumen, quasi ἐπιτομήν operis Tertulliani (nämlich der Schrift gegen Praxeas; vgl. unsere Trakt. 3, S. 33, 12) faciens „; vgl. *Harnack Sitzungsber. d. preuss. Akad.* 1895, S. 562 f.

Aber weiter! Traktat 4 handelt über die *Beschneidung*, Tr. 8 über den *Sabbath*, Tr. 9 über das *Pascha*, Tr. 19 über den *Priester* (bei Zach. 3, 1) d. h. vier von den neuen Traktaten sind Themen gewidmet, die Novatian nachweislich behandelt hat. Er selbst bezieht sich in der epistula de cibis iudaicis cap. 1 (Archiv. f. lat. Lexikogr. XI. S. 227, 6) auf seine beiden früheren Schreiben, in denen er gezeigt habe, dass die Juden absolut nicht wüssten " quae sit vera *circumcisio* et quod verum *sabbatum* „ und Hieronymus a. a. O. nennt Schriften de *pascha*, de sabbato, de circumcisione und de *sacerdote*. Selbstverständlich dürfen wir die "epistulae „ d. h. die Abhandlungen in Briefform, die allerdings während Novatians Trennung von seiner Gemeinde zugleich die viva vox des Predigers ersetzen mussten, nicht mit den entsprechenden Predigten identifizieren, sondern werden uns, worauf wir auch durch die zweimalige Behandlung der Josephsgeschichte in tr. 5 und de bono pud. geführt werden, zu der Annahme entschliessen, dass Novatian über eine Reihe von Themen (zuerst?) gepredigt und (dann?) geschrieben, einen tractatus *und* eine epistula verfasst und dabei eben so wenig als z. B. Gregor. d. Gr. in den Evangelienhomilien und den Dialogen starke Wiederholungen oder Selbstausschreibungen vermieden habe. Dass er als Bischof (vermutlich auch schon als Presbyter) eine ausgedehnte homiletische Tätigkeit entfaltet hat, geht aus dem Eingang von de bono pud. hervor, wo er von seinen "Cotidianis evangeliorum *tractatibus* „ (vgl. tr. 6, S. 57, 8 f. und tr. 8 S. 86, 10 "in uno *tractatu* „) spricht, und die neugefundenen Predigten zeigen, dass er auch andere Teile der hl. Schrift seinen Predigten zu Grunde gelegt hat. Unter dem Namen ihres wirklichen Verfassers haben sich auch diese Predigten nicht erhalten bez. erhalten können, dafür hatte der Name Novatianus einen zu schlechten Klang bekommen, so deckten sie sich denn (wir wissen nicht seit wann) unter der Flagge des grossen Origenes und fanden bei Hilarius von Poitiers im Psalmencommentare, in der oben erwähnten Altercatio, bei Isidor von Sevilla, der auch die epistula de cibis iudaicis stillschweigend ausgeschrieben, und (mit Nennung

des Origenes) in dem sogen. glossarium Ansileubi (vgl. *G. Götz, Abhandl. d. sächs. Gesellsch. d. Wissensch.* philol.-hist. Cl. XIII, S. 211 ff. und *Hist. Jahrb.* XIII [1892], S. 387) mehr oder minder ausgiebige Verwertung. Als auch Origenes verfehmt war und das sogen. Gelasianum nur solche Produkte seiner Feder zu lesen verstattete, "quae vir beatissimus Hieronymus non repudiat„, bedurften die Traktate einer weiteren Versicherung, und wir verstehen, warum sie in den Hss. von Orléans und St. Omer (und in dem verlorenen Lorscher Codex) als tractatus Origenis etc. "*conprobatus a beato* (sancto) *Hieronymo*„ eingeführt werden. Aus dem Inhalte der Predigten seien noch folgende Einzelheiten herausgehoben: tr. 2, S. 15, 9 f. ist von "aestu et ardore persecutionis„ die Rede; vgl. tr. 10, S. 111, 7 ff.; 14, S. 160, 18 ff.; 16, 8 ff. (vgl. S. 30, 4 ff. 54, 7 f.) Elias als Vorläufer der zweiten Ankunft des Herrn (so z. B. auch Iustinus; vgl. W. *Bousset*, Der Antichrist, Gött. 1895, S. 157) - tr. 10, S. 108, 7 Barnabas als Verfasser des Hebräerbriefes; vgl. *Batiffol, Revue bibl.* VIII (1899), S. 278 ff. *Zahn*, Einleitung in das N. T. II[1] (1899), S. 116 ff. - tr. 9, S. 100, 7 ff. Christi Lehrthätigkeit umfasst *ein* Jahr; vgl. *F. Diekamp*, Hippolytos von Theben, Münster 1898, 83 f.-tr. S. 12, S. 132, 7 ff. (von der reuigen Buhlerin) "unguentum formosis pedibus infundebat, ut, dum pedes Domini osculatur, proficeret ad oris accessum„; vgl. zum Gedanken Paul. Nol. epist. XXIII, 38 und die schönen Betrachtungen des hl. Bernhard sermo 3 in cant. cant. - S. 135, 2 ff. "catechumenus - competens - fidelis„; vgl. *Funk*, Kirchengesch. Abhandl. I, S. 228 ff. - S. 138, 12 ff. «de latere Christi sanguis et aqua profluxit, ut passionis sanguinem et baptismatis sacramentum ostenderet: baptisma enim candidos facit, passio rubicundos„; Ähnliches bei Tertull. de bapt. 16 (I, S. 214 R); de pud. 22 (S. 272). Prud. perist. VIII. Paul. Nol. pass. S. Genesii 3 (I, S. 427 H.). Alcim. Avit. carm. I 165 ff. Venant. Fort. Vit. Mart. II, 333 ff. - tr. 14, S. 154,12 (vgl. de trin. c. 21; 23) "suscepti hominis„; ich notiere die Stellen, weil man die Wendung "suscipere hominem„ früher für speziell afrikanisch erklört hat; vgl. dagegen zuletzt *G. Morin, Revue Bénéd.* XV (1898), S. 99 ff. - tr. 15, S. 165, 16 ff. "quis etenim nesciat, Dominum nostrum.... non tantum de vulnere lateris sui sanguinem, sed aquas largo cursu manantes profudisse, ostendens sponsam, id est ecclesiam, exemplo protoplastorum de latere suo constare, sicut constitit et Eva de costa Adae, habentem scilicet duo baptismata, id est aquae et sanguinis, unde fideles in ecclesia et martyres fiunt„; vgl. Aug. tract. in Joh. evang. 15, 7; carm. adv. Marc. II, 192. Alcim. Avit. carm. I, 168 f. - tr. 17, S. 188, 18 ff. Beweis der Auferstehung aus der Natur (Sonnenaufgang, Frühling); vgl. Min. Fel. Oct. 34, 11 f. (von Novatian ausgeschrieben); Paul. Nol. carm. XXXI, 231 ff. Cyrill. Hierosol. catech. 4, 30; 18, 6 f. - S. 189, 16 ff. Vulkane als Analogie zum höllischen Feuer; aus Min. Fel. 35, 3 (darnach ist der Batiffolsche Text zu emendieren); vgl. meine Miscellanea zu lat. Dichtern, Freiburg i. d. Schw. 1898, S. 16 f. - tr. 18, S. 197, 24 "nescit enim quidquam timere christiana libertas„. Nach *Harnack, Theol. Literaturzeitg.* 1900, Nr. 5, Sp. 141 ist "dieses Bekenntniss wahrhaftiger als das so oft nachgesprochene Wort Bismarcks„. *Bardenhewer* macht mich auf die Anfangsworte von Justin de resurrect. (III[3], p. 211 *Otto*) "ὁ μὲν τῆς ἀληθείας λόγος ἐστὶν ἐλεύθερός τε καὶ αὐτεξούσιος„ aufmerksam. - tr. 20, S. 207 14 ff. die übliche Beteuerung des stilistischen Unvermögens und der Rustizität, schon von Batiffol S. XX f. richtig beurteilt; vgl. dazu *E. Norden*, Die antike Kunstprosa S. 529 ff. - Harnack hat sich in seiner Anzeige der tractatus (a. a. O.) hinsichtlich des Verfassers den Hss und dem Herausgeber angeschlossen, suspendiert aber *Theol. Literaturzeitg.* 1900, Nr. 6, Sp. 189 sein Urteil bis zum Erscheinen meiner detaillierten Beweisführung. *G. Morin* tritt mir in der Ablehnung des Origenes bei, will aber Novatian nur als einen der Gewährsmänner des "tractator„ (neben Tertullian, Hilarius u. s. w.) gelten lassen und auf das "Titelblatt„ den Ende des 4. Jahrhunderts verstorbenen Bischof *Gregor von Illiberis* (Elvira) gesetzt wissen, dem er auch die (verschiedenen Verfassern zugewiesenen) Schriften "*de fide orthodoxa*„ (Migne, XX) und "*de trinitate*„ (Migne, LXII) beilegt (Revue d'histoire et de litt. relig. V [1900], H. 2). Ich werde mich

mit dieser Hypothese des hochverdienten Forschers bei späterer Gelegenheit auseinandersetzen, erschüttert wird sie bereits durch den umfassenden Nachweis der Uebereinstimmungen mit Novatian in Gedanken, Sprache und Stil, den mein demnächst im Archiv f. lat. Lexikographie XI, 4 erscheinender Aufsatz erbringen wird. Einen namhaften Bundesgenossen habe ich bereits an *Joh. Haussleiter* (Greifswald) gefunden, durch dessen Ausführungen im Theol. Literaturblatt, 1900, Nr. 14, Sp. 153 ff. die meinen in willkommener Weise ergänzt werden (1).

CARL WEYMAN.

(1) Seit der Einsendung dieser (fast im nämlichen Wortlaut im Historischen Jahrbuch der Görresgesellschaft XXI [1900] S. 212 ff. abgedruckten) Bemerkungen an *Msgr. L. Duchesne* sind mehr als zwei Jahre verflossen, während deren die Tractatus sich nicht über Vernachlässigung beklagen konnten. Autoritäten haben mir beigestimmt und widersprochen (vgl. die Angaben bei *Bardenhewer,* Patrologie S. 194 f.² und den Bericht von *A. de Santis* in der Civiltà cattol. S. XVIII vol. V, Quad. 1241 [1902]), ja über die neuesten Phasen der Controverse in Dänemark und Holland bin ich, damir die betreffenden Bücher und Zeitschriften nicht zugänglich sind, noch gar nicht unterrichtet. Ohne in meine Hypothese verliebt zu sein und die Einwendungen meiner Gegner zu unterschätzen, glaube ich bis auf weiteres mit *Haussleiter.* " Neue kirchliche Zeitschrift „ 1902 S. 121 (vgl. 275) sagen zu dürfen: "Es liegt kein ausschlaggebender Grund vor, die Hypothese vom novatianischen Ursprung der Predigten aufzugeben „.

LA PREMIERE COLLECTION ROMAINE DES DÉCRÉTALES

La collection canonique ordinairement désignée par le nom de l'oratorien Quesnel est considérée par tout le monde comme un des plus anciens recueils de ce genre. Elle paraît bien avoir été constituée sous le pape Gélase (492-496) et se trouve ainsi antérieure de quelques années à la collection de Denys le Petit. Bien qu'elle ne contienne aucun texte législatif de provenance gallicane, des indices fort sérieux permettent d'assurer qu'elle a été formée en Gaule. J'aurai, j'espère, l'occasion d'établir, avec plus de précision, que son lieu d'origine est l'église d'Arles.

Quesnel en avait jugé autrement. Selon lui cette vieille collection aurait été formée à Rome et nous devrions y voir le code officiel ou tout au moins usuel de l'Eglise romaine pendant le V^e siècle. Les Ballerini n'eurent pas de peine à écarter ce système et leur réfutation fut et demeure acceptée comme définitive.

Selon eux l'Eglise romaine n'avait au V^e siècle qu'une collection canonique très simple, puisqu'elle ne contenait que les conciles de Nicée et de Sardique. Quant aux décrétales des papes, elles n'auraient pas formé collection avant le temps de Denys le Petit.

Sur ce dernier point, je ne saurais être de leur avis. Il me semble avoir discerné des traces sérieuses d'une collection de décrétales formée dès avant le milieu du V^e siècle.

Tout d'abord j'appellerai ou rappellerai l'attention sur une recommandation adressée par saint Léon, en 443, aux évêques de Campanie, Picenum, Tuscie et autres provinces[1]. Après leur avoir signalé certains abus à réprimer, il les menace, en cas de contravention nouvelle, de les déposer et de les excommunier, et il ajoute: *Omnia decretalia constituta, tam beatae memoriae Innocentii quam omnium decessorum nostrorum quae de ecclesiasticis ordinationibus et canonum promulgata sunt disciplinis, ita vestram dilectionem custodire debere mandamus, ut si quis illa contempserit veniam sibi deinceps noverit denegari.*

La sévérité du châtiment donne lieu de croire que la loi était facile à connaître et par suite que les décrétales d'Innocent et des autres papes étaient des textes fort répandus. On est donc porté à soupçonner qu'il en avait été fait une publication spéciale, un recueil où elles se trouvaient réunies.

Imaginons ce que pouvait être, en 443, c'est-à-dire au début du pontificat de saint Léon, un recueil de décrétales romaines.

Il ne faut pas croire que ces documents fussent très nombreux. Sur plus de 700 lettres pontificales antérieures à la fin du V^e siècle, il n'y en a que 19 qui aient le caractère et la forme de décrétales, c'est-à-dire qui traitent de divers points de législation ecclésiastique. Encore ai-je compris dans ce nombre trois conciles du diocèse suburbicaire. Au temps où saint Léon écrivait, il n'y avait encore que *neuf* décrétales proprement dites: une de Sirice, cinq d'Innocent, une de Zosime et deux de Célestin. On ne connaît aucune décrétale antérieure à celle que Sirice adressa en 385, à Himerius,

[1] J. 402.

évêque de Tarragone. Des papes Anastase, Boniface, Sixte III, on n'a aucune décrétale. Il y avait donc neuf pièces utilisables, dont le plus grand nombre provenaient du pape Innocent.

Or nous rencontrons, dans une douzaine de collections canoniques échelonnées chronologiquement entre le temps de Gélase et celui de saint Grégoire, un groupe de huit décrétales, une de Sirice, quatre d'Innocent, une de Zosime, deux de Célestin. L'ordre n'est pas toujours le même. Certains collecteurs, qui se piquent de chronologie, rangent leurs décrétales suivant l'ordre des papes, Sirice, Innocent, etc. Je doute que telle ait été la forme primitive du recueil, et tout à l'heure je dirai pourquoi. Plusieurs des collections omettent une des lettres d'Innocent, la célèbre lettre à Decentius évêque de Gubbio. On voit bien pourquoi. Cette lettre est consacrée, pour une très grande partie, à la critique des usages gallicans sur certains points de liturgie et de discipline. Or nos collections proviennent toutes de pays où ces usages étaient en vigueur. L'omission a été faite à dessein.

D'autre part, étant donné le peu de soin que les collecteurs apportaient à disposer les documents de leurs recueils, on peut s'attendre à ce que le groupe des décrétales soit çà et là interrompu par l'intercalation d'autres documents. C'est ce qui se constate en effet, mais assez rarement.

Enfin, parmi les lettres du pape Innocent auxquelles on doit reconnaître la qualité de décrétales, une est omise dans le groupe dont nous parlons, c'est la lettre adressée à Félix, évêque de Nocera (J. 314), sur les conditions requises pour l'ordination. Mais cette omission s'explique aisément. Le sujet traité dans cette pièce l'est avec plus d'abondance et de précision dans les autres. Elle n'eût fait qu'encombrer inutilement.

En somme, des neuf décrétales antérieures à saint Léon, huit se retrouvent dans les collections canoniques les plus anciennes. L'omission de la neuvième était en quelque sorte commandée. Si certains *libri canonum* n'en contiennent que sept, on voit tout de suite pourquoi. De là à soupçonner que ces huit décrétales ont été très anciennement groupées en un recueil officiel ou usuel et qu'elles constituent précisément le recueil auquel saint Léon semble renvoyer les évêques de son ressort suburbicaire, il n'y a, je crois, qu'un pas; d'autant plus que, dans le recueil ainsi formé, la part du pape Innocent est assez grande pour expliquer que le nom de ce pontife se soit plus spécialement présenté sous la plume de Léon quand il a eu à parler des décrétales de ses prédécesseurs.

Mais il y a plus que ces indices.

La collection Quesnel où nos huit décrétales figurent au grand complet est, de toutes les collections canoniques, celle qui a le mieux conservé le groupement intérieur des apports successifs par lesquels elle s'est constituée. Son cadre est formé par la combinaison de deux anciens recueils de conciles, le recueil romain, comprenant les canons de Nicée et de Sardique, et un recueil grec, comprenant les canons de Nicée, Ancyre, Néocésarée, Gangres, Antioche, Laodicée et Constantinople. Naturellement les canons de Nicée, qui figuraient dans les deux sources du collecteur n'ont été transcrits qu'une fois. Entre les conciles de Gangres et d'Antioche, c'est-à-dire au milieu du recueil grec, nous constatons une énorme interpolation comprenant:

1° un dossier relatif au pélagianisme, arrêté en 421;
2° la collection des huit décrétales;
3° un recueil de quatre professions de foi, toutes antérieures à 447;
4° un dossier relatif au concile de Chalcédoine, arrêté en 458;
5° une décrétale du pape Gélase, de l'année 494 [1].

Sur ces cinq apports, parfaitement délimitables, deux ont été l'objet d'interpolations ultérieures; ce sont les n^os 2 et 4. Dans le n° 4 a été intercalé un nouveau dossier.

[1] J. 636.

relatif à l'affaire d'Acace, évêque de Constantinople, en tout 13 pièces, qui s'échelonnent jusqu'à l'année 495. Dans le n° 2, qui nous intéresse spécialement, on trouve inséré un nouveau dossier, concernant le concile de Chalcédoine: 8 pièces, datées de 451 à 455. Supprimons ce dossier, qui n'a évidemment rien à voir avec les décrétales latines: la collection des huit décrétales s'établit dans l'ordre suivant:

1. Innocent à Exupère de Toulouse (405): *Consulenti tibi.* J. 293.
2. Innocent à Rufus de Thessalonique (414): *Magna me gratulatio.* J. 303.
3. Innocent à Decentius de Gubbio (416): *Si instituta.* J. 311.
4. Innocent à Victrice de Rouen (404): *Etsi tibi frater.* J. 286.
5. Sirice à Himère de Tarragone (385): *Directa ad decessorem.* J. 255.[1]
6. Zosime à Hesychius de Salone (418): *Exigit dilectio.* J. 339.[2]
7. Célestin aux év. de Viennoise (428): *Cuperemus quidem.* J. 369.
8. Célestin aux év. d'Apulie (429): *Nulli sacerdotum.* J. 371.

Comme la collection Quesnel est la plus ancienne; comme son auteur a, mieux que tout autre, conservé le groupement primitif des pièces qui lui parvenaient; comme il ne témoigne, en particulier, d'aucune préoccupation chronologique ou disciplinaire, il y a lieu de soupçonner que l'ordre dans lequel il a rangé ses décrétales est l'ordre même dans lequel elles lui sont parvenues: quatre décrétales d'Innocent, une de Sirice, une de Zosime, deux de Célestin.

Cette impression se renforce par l'examen de trois recueils gallicans, tous les trois provenant d'Arles, comme la collection Quesnel; je veux parler des recueils contenus dans les manuscrits de Cologne, Lorsch et Albi. Ces manuscrits ne sont pas fidèles à l'ordre de la collection Quesnel; mais ils commencent, comme elle, par la décrétale d'Innocent à Exupère de Toulouse, et, en tête de cette pièce, ils ont un titre plus général: *Canones urbicani*, lequel, dans le manuscrit de Cologne, est répété en titre courant, en haut des pages, non seulement tant que dure la première décrétale, mais aussi au-dessus des autres.

Cette circonstance nous fixe non seulement sur le début du recueil des décrétales, mais encore sur sa formation et sur son titre. Nos huit décrétales ont formé groupe; elles commençaient par celles d'Innocent, et, plus précisément, par la lettre à Exupère; enfin leur recueil portait le titre de *Canones urbicani.*

Ceci n'est évidemment pas un titre romain. La qualification d'*urbicanus* est de celles que l'on applique, en dehors de Rome, aux documents qui en viennent, et non, à Rome même, aux documents qui en partent.

Mais, comme le recueil ne peut guère avoir été formé qu'à Rome, il peut être intéressant de savoir comment, dans la métropole du monde chrétien, il était intitulé. Cela encore, nous pouvons le savoir. Les manuscrits de Cologne et de Freising, celui-là d'origine arlésienne, celui-ci de provenance italienne, nous ont conservé, au milieu de la collection qui nous occupe, un titre, évidemment déplacé, puisqu'il est au milieu, au lieu d'être en tête, mais très significatif: *Incipiunt epistolae decretales diversorum episcoporum urbis Romae per diversas provincias missae.* C'est tout à fait, pour le fond et pour la forme, l'étiquette qu'un collecteur romain pouvait et devait mettre en tête de notre groupe de décrétales.

Ce titre correspond à l'étendue sous laquelle notre recueil se présente dans les manuscrits. Il comprend des lettres envoyées en divers lieux, *per diversas provincias*, par divers pontifes, *diversorum episcoporum urbis Romae.* Mais y a-t-il toujours eu

[1] Après cette lettre on en trouve ici une autre du même Sirice, la lettre J. 260, adressée aux évêques de la Haute-Italie, portant condamnation de Jovinien, avec la réponse de saint Ambroise et de ses suffragants. Ces deux pièces n'ont rien à voir avec la série des décrétales.

[2] Suit une autre lettre, ou plutôt un billet, du même Zosime, et une lettre de Boniface à Hilaire de Narbonne, sans rapport, ni l'une ni l'autre, avec la discipline générale.

assez de décrétales pour justifier cette dernière expression? En d'autres termes, ne pourrait-on pas soupçonner un état de la collection où elle se limitait aux quatre décrétales d'Innocent? Voici les raisons qui justifieraient ce soupçon:

1° Un collecteur opérant au temps de Célestin, de Sixte III ou de Léon, aurait disposé ses décrétales dans l'ordre chronologique et n'aurait pas placé celle de Sirice après celles d'Innocent.

2° La 7e décrétale, celle de Célestin aux évêques de Gaule, a plutôt le caractère d'une admonestation irritée, adressée à des personnes [1] que le pape juge s'être écartées des bonnes règles, que d'une série de dispositions législatives. On conçoit son adjonction à une collection déjà formée, adjonction opérée par les soins de quelqu'un qui tenait à faire figurer le pape Célestin; on voit moins quelle raison pouvait avoir le premier collecteur de la comprendre parmi les pièces dont il faisait choix. — Cette observation, quelle que puisse être sa valeur dans la question présente, est de nature à fortifier l'idée que la collection a été formée à Rome et non en Gaule. On ne concevrait guère qu'un texte si rempli de critiques contre les évêques d'Arles et de Marseille et contre les monastères de Provence ait été choisi, par les Provençaux eux-mêmes, pour représenter la législation ecclésiastique de Rome.

3° Il semble bien qu'on se soit occupé à Rome, au temps d'Innocent, de classer les textes de législation ecclésiastique. Plusieurs collections canoniques gallicanes joignent aux canons de Nicée-Sardique une note comme celle-ci: *Expliciunt canones CCCXVIII Patrum Niceni, transcripti in urbe Roma de exemplaribus sancti Innocentii episcopi.* En fait le texte des véritables canons de Nicée n'est jamais, dans les recueils gallicans, celui qui était d'usage à Rome. Mais ces recueils dérivent des livres romains pour les canons de Sardique et ceux-ci, à Rome, se trouvaient toujours rangés à la suite de ceux de Nicée et encadrés dans les mêmes rubriques.

A la fin de l'épiscopat d'Innocent, Patrocle, évêque d'Arles, se trouvait à Rome: il assista à l'installation de son successeur Zosime. Il est fort possible que ce soit lui qui ait rapporté à Arles une copie du *liber canonum* romain, lequel ne comprenait alors que les conciles de Nicée et de Sardique.

Quant au recueil des huit décrétales, dont le noyau primitif remonte peut-être au temps d'Innocent, il n'a pu passer de Rome en Gaule avant l'année 429, date de la plus récente des pièces dont il est formé.

L. DUCHESNE.

[1] La polémique y semble bien viser Lérins et l'usage où l'on était de recruter les évêques dans ce célèbre monastère, alors fort mal vu de Prosper et des personnes qu'il pouvait inspirer.

L'IDENTITÀ DEI SANTI PATRIZIO E PALLADIO

Varii sono i documenti che illustrano la conversione al Cristianesimo dell'Irlanda, ma, primi per età e per autorità, e i più conosciuti sono le biografie Patriziane del Libro d'Armagh; il *Chronicum*, ossia *Chronica*, insieme con il *Contra Collatorem*, di Prospero di Aquitania, e gli scritti e i detti di S. Patrizio, cioè, il *Confessio*, l'*Epistola ad Coroticum*, l'Inno chiamato *Lorica* ed i *Dicta Patricii*.

Volendo entrare in un esame critico di questi documenti, in quanto ci possano permettere di riconoscere un solo apostolo dell'Irlanda, Patrizio o Palladio, riferirò brevemente il valore di ciascuno di essi: trattando prima del valore cronologico, poi del valore storico.

Le biografie di Patrizio nel Libro di Armagh sono due. Una è di Muirchu Maccu Mactheni; l'altra, detta generalmente *Adnotationes*, di Tirechan. Ambedue furono scritte nel settimo secolo (pp. 542, 543, *Analecta Bollandiana*, I). Muirchu fu contemporaneo di Aido, vescovo di Sletty, morto nel 698, incirca (p. 542, ibid.). Egli asserisce di aver scritto per incarico avuto da Aido. Tirechan pure asserisce di aver scritto sotto dettatura di un'altro, cioè di Ultano, vescovo di Ardbreccan: *Tirechan episcopus haec scripsit ex ore vel libro Ultani episcopi, cujus ipse alumnus vel discipulus fuit* (p. 541, ibid). Non è impossibile che Tirechan scrivesse prima di Muirchu (p. 543, ibid); certo non lo fece molto tempo dopo, giacchè questo Ultano morì nel 656 (Stokes, *The Tripartite Life*, p. XCI).

Il *Chronicum*, o *Chronica*, di Prospero Aquitanense, ed il suo libro dialettico *Contra Collatorem*, non possono esser calcolati posteriori dell'anno 463, allora quando abbiamo l'ultima notizia tramandataci da Marcellino (Migne, *P. L.*, tom. LI, p. 39) del loro autore, ma ambedue queste opere portano evidenza intrinseca di date alquanto anteriori a quella. Il *Chronicum* è diviso in due parti, di cui la prima va *ab ortu rerum ad mortem Valentis*, e la seconda *a morte Valentis usque ad obitum Valentiniani tertii et Romam a Vandalis captam*. La notizia che esso reca sulla conversione dell'Irlanda viene nella seconda parte, e si riferirebbe per ciò, al più tardi, all'anno 455, data della chiusa del lavoro. Il libro *Contra Collatorem* non può riportarsi al di là dell'anno 440, giacchè in questo morì Sisto III (Duchesne, *L. P.*, I, p. 237) a cui si allude come Pontefice vivente: *Beatissimum quoque apostolicae sedis tunc presbyterum Xystum, nunc vero pontificem Xystum* (p. 272 *apud* Migne). Del resto, la parte che tratta della conversione dell'Irlanda porta con sè la sua nota cronologica, giacchè parla del buon risultato della missione apostolica come cosa abbastanza completa e generalmente conosciuta all'epoca in cui fu scritta.

La *Confessio* e l'*Epistola* di S. Patrizio sono stimate come lavori autentici e non corrotti se non negativamente, e nel solo caso della *Confessio*, cioè per omissione fatta in qualche parte da copisti posteriori, come puossi vedere presso Whitley Stokes (*op. cit.*, pp. C et CI), Haddan e Stubbs (*Councils*, vol. II, part. II, pp. 296 et 314), Healy (*Insula Sanctorum*, pp. 67-75), Moran (*Essays, passim*), Morris (*The Life of St Patrick*, pp. 15, 16, 32, 33, 45 e 46), e, per non citare altri, Tillemont (*Mémoires*, tom. XVI, notes I e II) ed i Bollandisti (*in vit. Pat.*). L'Inno detto in Latino *Lorica* ed in Irlandese *Faed*

Fiada, è privo di date materiali storiche. I *Dicta*, benchè ci vengano dal Libro di Armagh, appartengono cronologicamente, ove sia ammessa la loro autenticità, piuttosto all'Apostolo che ai documenti Armachiani.

Il valore critico di queste tre classi di documenti: Prosperiani, Armachiani e Patriziani è ben diverso, ma sempre rilevante. Solo quelli Prosperiani e Patriziani sono sincroni cogli avvenimenti che narrano. Di più, vi è un conflitto tra questi due gruppi di documenti. Quelli di Prospero non ammettono l'esistenza di un Patrizio, apostolo dell'Irlanda. Ci dicono soltanto di un Palladio, vescovo, mandatovi da Papa Celestino, e che riuscì a convertire almeno gran parte del popolo. Quelli di Patrizio, intesi direttamente e naturalmente, escludono anche la possibilità di un'altro apostolato. Assai posteriori di età i documenti Armachiani presentano le persone e le gesta di ambedue gli apostoli, e li conciliano tra loro, benchè con esito niente affatto rassicurante. Ma, così, i documenti Armachiani, mentre contraddicono Patrizio coll'ammettere un'altro apostolo, di nome Palladio, combattono pure con Prospero, asserendo che la missione di Palladio abortì. E sarebbe veramente sorprendente se la piccola, pochissimo importante, quasi ignota e distante isola Ibernese fosse stata la meta di due diverse intraprese apostoliche nel quinto secolo, e pressochè nel medesimo lasso di tempo ed, in tutti e due i casi, ad iniziativa del Romano Pontefice, mentre deperiva la chiesa di già gerarchicamente costituita nella più vicina, più nota e più importante isola Britannica (come si può giudicare da Gildas Sapiens, *de Exc. Brit.*, 16: dal doppio fatto del progresso del Pelagianismo e della missione di Germano narrato da Prospero nell'anno 429, *Chron.*, e da ciò che narra Beda, *Hist. Eccl.*, I, c. 8). Può dirsi generale il sospetto che pervade questa conciliazione presentata dagli scrittori Armachiani.

A dir vero, però, questa conciliazione già sospetta per la violenza che porta contro la testimonianza tanto di Patrizio stesso, quanto contro quella di Prospero, riposa sopra una base assai debole. I documenti Armachiani non si rivendicano tutta quella fede che ci obbliga ad accettare una mistificazione universale e permanente riguardo all'origine della Chiesa Irlandese. Le prime parole di Muirchu Maccu Mactheni, scrittore più autorevole di Tirechano per qualche ragione, sono una confessione, assai esplicita ed abbastanza assoluta, delle difficoltà addirittura enormi, ed anzi invincibili, in cui trovavasi nell'intraprendere la narrazione dell'origine della Chiesa Ibernese; a quanto si può intravedere, dalle oscurità e dalle contraddizioni a cui stava avanti. Onde dobbiamo tenere conto della narrazione Armachiana come di una interpretazione la più verosimile che avesse potuto immaginare lo scrittore.

Queste parole di Muirchu Maccu Mactheni sono: « Quoniam quidem, mi domine Aido, multi conati sunt ordinare narrationem utique istam secundum quod patres eorum et qui ministri ab initio fuerunt sermonis tradiderunt illis, sed propter difficillimum narrationum opus diversasque opiniones et plurimorum plurimas suspiciones nunquam ad unum certumque historiae tramitem pervenierunt; ideo, ni fallor, juxta hoc nostrorum proverbium, ut deducuntur pueri in ambiteatrum, in hoc periculossum et profundum narrationis sanctae pylagus, turgentibus proterve gurgitum aggeribus, inter acutissimos carubdes per ignota aequora insitos, a nullis adhuc lintribus, excepto tantum uno patris mei Cognitosi, expertum atque occupatum, ingenioli mei puerilem remi cymbam deduxi. Sed ne magnum de parvo viduear finguere, pauca haec de multis sancti Patricii gestis parva peritia, incertis auctoribus, memoria labili, attrito sensu, vili sermone, sed affectu piissimo caritatis, sanctitatis tuae et auctoritatis imperio oboediens, carptim gravatimque explicare aggrediar » (pp. 545-546). Ora questa è in generale, ed in quanto ai dettagli, un'affermazione significantissima.

I documenti di Prospero Aquitanense ci mostrano il contrasto il più marcato che sia possibile, riguardo alla sostanza e riguardo alla forma della narrazione, coi documenti Armachiani. Contemporaneo con gli avvenimenti, l'Aquitanense scrive colla cer-

tezza la più assoluta. Tratta brevemente come di un fatto, d'altronde noto, la storia della conversione dell'Irlanda. La notizia della missione di Palladio è data colla brevità, colla semplicità e colla certezza con cui sono date le altre notizie del *Chronicum*, sia che queste siano fatti di conoscenza e di interesse universale, come il conflitto tra Teodosio ed Eugenio, ossia cose di speciale conoscenza ed interesse personale del cronista, come la morte di Agostino.

La laconicità della sua narrazione non potrebbe, dunque, essere ispirata da poca conoscenza dei fatti. Non abbiamo diritto di presumere ciò, per le ragioni or ora assegnate ed anche per ragioni intrinseche. Il successo della missione dell'Apostolo Ibernese doveva essere bene conosciuto: Prospero vi si riferisce come a cosa nota agli stessi suoi avversarii. Se vi fosse alcuna tale presunzione contro l'inciso del *Chronicum* sparirebbe al leggere la ripetizione che Prospero fa del racconto nel *Contra Collatorem*, racconto a cui aggiunge la notizia della felice riuscita della missione Palladiana, adoperandolo nella sua integrità come argomento contro i semipelagiani delle Gallie.

Più notevole ancora è la relazione psicologica che corre tra le due menzioni di questa intrapresa apostolica, cioè la relazione mutua dei due testi come manifestazioni della mente dell'autore. Mentre ogni comparazione fortifica sempre più la credibilità dell'una e dell'altra menzione considerata separatamente, raddoppia la forza delle due prese insieme.

Ecco il testo del *Chronicum*, preceduto da quello che parla di Palladio come il suggeritore a Celestino della missione di Germano nella Gran Brettagna: « Actione Palladii diaconi Papa Caelestinus Germanum Antissiodorensem episcopum vice sua mittit ut deturbatis hæreticis Britannos ad Catholicam fidem dirigat (ad an. 429).... Ad Scotos in Christum credentes ordinatur a Papa Caelestino Palladius, et primus episcopus mittitur » (ad an. 431).

Il riscontro nel *Contra Collatorem* viene così: « Unde et venerabilis memoriae pontifex Caelestinus, cui ad Catholicae Ecclesiae praesidium multa Dominus gratiae suae dona largitus est, sciens damnatis non examen judicii, sed solum poenitentiae rimedium esse praestandum: Caelestium, quasi non discusso negotio audientiam postulantem, totius Italiae finibus jussit extrudi: adeo et praecessorum suorum statuta et decreta synodalia mirabiliter servanda censebat, ut quod semel meruerat abscindi, nequaquam admitteret retractari. Nec vero segniore cura ab hoc eodem morbo Britannias liberaret, quando quosdam inimicos gratiae solum suae originis occupantes, etiam ab illo secreto exclusit Oceani, et ordinato Scotis episcopo, dum Romanam insulam [1] studet servare catholicam, fecit etiam barbaram [2] Christianam. Per hunc virum etiam Orientales Ecclesiae gemina peste purgatae sunt, quando Cyrillo Alexandrino urbis antistiti, gloriosissimo fidei Catholicae defensori ad exsecandum Nestorianam impietatem, apostolico auxiliatus est gladio; quo etiam Pelagiani, dum cognatis confoederantur erroribus, iterum prosternerentur. Per hunc virum intra Gallias istis ipsis qui sanctae memoriae Augustini scripta reprehendunt, maleloquentiae est adempta libertas; quando consulentium actione suscepta, et librorum qui errantibus displicebant pietate laudata, quid oporteret de eorum auctoritate sentiri, sancto manifestavit eloquio, evidenter pronuntians, quantum sibi praesumptio istius novitas displiceret, qua auderent quidam adversus antiquos magistros insolenter insurgere, et indisciplinata calumnia praedicationi veritatis obstrepere » (cap. XXI).

Dopo di aver parlato dello zelo spiegato da Celestino nell'Occidente, prosegue a parlare di quello manifestato nell'Oriente, e torna poi a parlare del Pelagianismo, e della lotta tra Agostino e questo. Il pensiero del Pelagianismo da una forma ciclica

[1] La Bretagna.
[2] L'Irlanda.

alla sua narrazione ed alla sua argomentazione. Questo pensiero era diventato come, per dir così, congenito a Prospero, e con esso va congiunto quello del Semi-pelagianismo contro il quale assunse la parte che Agostino aveva preso contro il Pelagianismo.

La somiglianza tra i due testi del *Chronicum* e del *Contra Collatorem* è perfetta. Vi è la doppia allusione alle isole del Nord: il nesso della doppia allusione è formato primieramente dall'identità tra il diacono Palladio che procurò la missione di Germano nell'isola di Bretagna, ed il vescovo Palladio che di poi portò la fede nell'isola vicina d'Irlanda, ed ulteriormente dall'identità del Pontefice Romano, Celestino, debellatore dei Semi-pelagiani e favoritore di Prospero, glorioso e da segnalarsi nell'argomento del libro *Contra Collatorem* per la salvezza della fede in Bretagna e per l'origine di essa in Irlanda. L'ordine della narrazione è identica in ambedue i casi: viene prima la notizia della missione di Germano per ordine cronologico, e per ordine biografico in riguardo alla vita di Palladio. Quadra perfettamente la prima allusione del *Contra Collatorem* colla prima notizia sotto l'anno 429 del *Chronicum*, come corrisponde la seconda allusione del *Contra Collatorem* alla seconda notizia posta sotto l'anno 431 del *Chronicum*. Soltanto, che lo scopo oratorio del libro *Contra Collatorem* richiese la dichiarazione del felice risultato dell'opera di Celestino, giacchè su di questo appoggia l'argomento, mentre che nel *Chronicum* Prospero è contento di notare soltanto che Germano fu mandato nella Brettagna. Ma lo scopo dialettico del *Contra Collatorem* richiese e suggerì l'asserzione della buona riuscita della missione.

Devesi notare, però, che tutti e due i fatti messi avanti da Prospero — la missione Britannica e quella Irlandese — trovansi combattuti da scrittori posteriori. Ma non per questo sarebbe da spregiarsi l'alta autorità contemporanea dell'Aquitanense; ed infatti la sua versione sulla missione nella Bretagna è preferita dai storici, quali Lingard (*Anglo-Saxon Church*, I, p. 7), ed i più recenti Haddan e Stubbs (*Councils*, I, pp. 17-18). Del resto, il contrasto tra lui e gli altri riguardo alla missione nella Bretagna non è sostanziale, come — credo — possiamo pure trovare riguardo al contrasto tra lui e Patrizio, da una parte, e, dall'altra, tra lui ed i scrittori Armachiani. A questo ora passiamo.

Rassomigliano in tutto gli scritti di Patrizio alla narrazione di Prospero, salvo che Patrizio sembra escludere ogni altro apostolo all'infuori di se stesso: nel qual caso sarebbe da escludersi tanto la narrazione Armachiana quanto quella Prosperiana. Vi è la stessa certezza assoluta, soggettiva, in Patrizio e Prospero; solo vi è diversità materiale in quanto che, pur riconoscendo un solo apostolo, Patrizio indica se stesso e non Palladio, — che neppure nomina, come di esso Patrizio tace Prospero. Più di un passo ci sarebbe da citare a questa prova della intonazione esclusivista che pervade tutti gli scritti Patriziani. Nella *Confessio* scrive: « Et ibi scilicet in sinu noctis uirum uenientem quasi de Hiberione, cui nomen Victoricus, cum aepistolis innumerabilibus uidi; et dedit mihi unam ex his, et legi principium epistolae continentem: '*Vox Hyberionacum*'. Et dum recitabam principium aepistolae putabam enim ipse in mente audire uocem ipsorum qui erant iuxta siluam Focluti, quae est prope mare occidentale. Et sic exclamauerunt: 'Rogamus te, sancte puer, [ut] uenias et adhuc ambules inter nos' » (apud Whitley Stokes, p. 364). « Quia valde debitor sum Deo qui mihi tantam gratiam donauit, ut populi multi per me in Deum renascerentur, et ut clerici ubique illis ordinarentur, ad plebem nuper uenientem ad credulitatem, quem sumpsit Dominus ab extremis terrae, sicut olim promiserat per profetas suos: 'Ad te gentes venient et dicent 'falsa comparauerunt patres nostri idola, et non est in eis utilitas'. Et iterum: 'Posui te lumen in gentibus ut sis in salutem usque ad extremum terrae'. Et ibi uolo expectare promissum ipsius, qui utique numquam fallit sicut in aeuanguelio pollicetur: 'Venient ab oriente et occidente, et ab austro et ab aquilone, et recumbent cum Abraam et Isaac et Iacob', sicut credimus ab omni mundo uenturi sicut credentes » (p. 368, ibid). Quasi più esplicitamente ancora scrive nell'istessa *Confessio*: « Unde autem Hiberione

qui nunquam notitiam Dei habuerunt, nissi idula et immunda usque semper coluerunt, quomodo nuper facta est plebs Domini, et filii Dei nuncupantur » (p. 369, ibid.). E nell'*Epistola*, le prime parole: « Patricius peccator indoctus, scilicet Hiberione constitutus episcopum me esse fateor » (p. 375, ibid.). Nella *Confessio*, poi, narra le sue azioni a lungo come se esse costituissero la storia della conversione nazionale. Lo stesso spirito spiccatamente individualista pervade l'*Epistola*, la *Lorica* ed i *Dicta*.

Tocca, dunque, alla critica di aggiustare ed unificare le asserzioni di Patrizio e quelle di Prospero, le due sole autorità contemporanee, sicchè vi è contrasto e somigliante contraddizione tra essi. Benchè, in paragone di questi scritti, quelli del Libro di Armagh siano di un'autorità assai inferiore, pure essi sarebbero riguardevoli ove venissero a servire di conferma e di completamento ai primi, come pure ad altri degli scritti primitivi della Chiesa Irlandese. Ora ciò può bene avverarsi.

Muirchu Maccu Mactheni scrive: « Inueni IIII°r nomina in libro *Scripta Patricii* abuduldanum episcopum Concubrensum: sanctus *Imigonus*, qui est clarus; *Sucsetus*, ipse est Patricius, quia seruiuit IIII°r domibus magorum, et emit illum ab illis unus cui nomen erat *Miluch Macuboin* magus, et servivit illi VIItem annis. Patricius, Alforni Filius, IIII°r nomina habuit. *Sochet*, quando natus est; *Contice*, quando servivit; Mavonius, quando legit; *Patricius*, quando ordinatus est ». (pp. 548-549, apud *Anal. Boll.*) E poi, « Patricius, qui et *Sochet* vocabaur ». (Ibid,, p. 549).

Tirechan scrive identicamente: « Inveni · III · nomina in libro scripta Patricio apud Ultanum episcopum Conchuburnensium sanctus Magonus, qui est clarus; *Succetus*, qui est Patricius; Cothirthiacus, quia servivit · IIII · domibus magorum » (p. 549, ibid.).

Per conseguenza, sappiamo da questi due fedeli ed autorevoli scrittori che copiando in ciascun caso separatamente da documenti, anteriori al loro tempo hanno riportato che il nome *Patricius* era uno soltanto, ed, anzi, che era nome posteriore, nella vita dell'Apostolo, che aveva per nome battesimale *Suchat*.

Con questa importantissima dichiarazione, che rimonta a un tempo prossimo alla età stessa della morte di Patrizio, possiamo aggruppare tutta una serie di conferme di altri documenti antichi, l'autore di alcuno dei quali, come l'Inno di Fiacc, può essere sincrono coll'Apostolo. Se vi è qualche eccezione, come l'Inno di Secondino, ciò non sarebbe mai altro che una prova negativa, ed è suscettibilissima di spiegazioni particolareggiate, riguardanti lo scopo dello scrittore od altro, e sarebbe in ogni evento di valore inferiore al consenso della maggioranza.

L'Inno di Fiacc, nella traduzione di Colgan, dice:

Sucat nomen ei primo impositum erat
Quantum ad patrem attinet sciendum fuerat
Filius Calfurnii filii Otidii
Nepos Diaconi Odissii [1]

Quasi identica a quella degli scrittori Armachiani è la formula con cui questa serie di scritti antichi riferisce i nomi dell'Apostolo. Indicherò soltanto la *Vita Tri-*

[1] Fiacc era vescovo di Sletty, e contemporaneo dell'Apostolo. Fino a poco tempo fa l'Inno passò per sua composizione, ed è ancora tenuto per tale da alcuni. Vedansi Moran, *Essays*, pp. 13-14; Healy, *Insula Sanctorum*, p. 86, Whitley Stokes, *The Tripartite Life*, pp. CXI-CXII e Haddan e Stubbs, *Councils*, vol. II, Part. II, pp. 360-361. Ammessa la sua autenticità, l'Inno sarebbe da porsi accanto come uguale, a quello di Secondino. Come si è detto, non si potrebbe trarre argomento contro il nome *Succat* dal silenzio di un solo innologo, e tanto meno nel caso di Secondino, data la brevità della sua forma metrica, l'intendimento che l'ha guidato nel comporre l'Inno e tutta la maniera di quella composizione. Cf. pp, 77-80, Healy, *loc. cit.*

partita [1], l'antica prefazione all'Inno di Secondino [2]; l'altra antica prefazione al medesimo Inno contenuto nel Lebhar Brecc [3]; le antiche annotazioni sull'Inno di Fiacc [4] e l'Omelia su Patrizio nel Lebhar Brecc [5]. Ed è a notarsi che questi scritti formano una serie completa di quelli che trattano *ex professo* la vita di Patrizio, cioè, con il dettaglio che permette una dichiarazione dei suoi varii nomi.

Ora questo nome attribuito a Patrizio nella maniera di già spiegata da una tale serie di antichi scrittori Irlandesi ha un significato che quadra con il nome Palladio. Esso significa « bellicoso » o « forte in guerra » nella lingua Britannica [6], e Patrizio parla continuamente della Bretagna come la sua patria: « Et iterum post paucos annos in Britannis eram cum parentibus meis, qui me ut filium susciperunt, et ex fide rogauerunt me, ut uel modo ego, post tribulationes quas ego pertuli, nusquam ab illis discederem [7]. » Ed ancora: « Unde autem [possem] etsi uoluero amittere illas, et pergere in Brittannias; et libentissime paratus irem, quasi ad patriam et parentes » [8].

Di Palladio non sappiamo nè la nazionalità, nè l'origine, nè la famiglia, nè la storia biografica, niente, infine, fuorchè ciò che di esso narra Prospero, cioè, che fu diacono e indi che ebbe prima influenza presso Celestino e poi da lui l'ordinazione. Il suo interessamento nell'andamento della Chiesa Britannica ne lo indicherebbe come oriundo; la sua missione in Irlanda andrebbe concordemente con questo. Un giovane della Bretagna venuto in contatto colle chiese del Continente avrebbe potuto benissimo essere chiamato con il nome allora comunissimo di Palladio, che sarebbe la traduzine per un sinonimo abbastanza vicino del suo impronunciabile e forastiero nome di *Succat*.

Similmente, presso che negli stessi anni del quarto secolo, ebbe il suo nome latinizzato Pelagius, il di cui nome britannico sarebbe stato Morgan, questo significando mare ed essendo vicino a Pelagius, preso da πελαγος. Così in molti casi sappiamo che ebbero origine i nomi piuttosto latinizzati che latini che formano la totalità quasi nelle antiche leggende e storie delle chiese della Bretagna, della Scozia e dell'Irlanda [9].

In quanto, poi, al nome *Patricius*, esso ci è chiaramente indicato nell'istessa serie di scrittori Irlandesi come titolo, più che nome. Ammesso pure che sia stato nome di famiglia, e non uno avuto, come dicono almeno alcuni di essi, nell'occasione della sua consecrazione come vescovo, non sarebbe che uno di diversi tra cui potrebbe essere anche il nome Palladius.

[1] Edita da Whitley Stokes, *The Tripartite Life*, pp. 17-20.

[2] Sucat (dano) ainm Patrain apud parentes ejus. Cothraige nomen eius apud Miluic. Magonius apud Germanus. Patricius (nomen eius a) papa Celestino. *Ibid.*, p. 384.

[3] *Ibid.*, p. 391.

[4] *Ibid.*, pp. 413, 404-5.

[5] *Ibid.*, pp. 441-443.

[6] M. F. Cusaek, *A Hist. of the Irish Nation*, pp. 243, 5, 16, 12, 380, 390, 404, 412, 440, 442, 449, e Whitley Stokes, *loc. cit.* Le forme sono varie: *Succetus*, *Anal. Boll.*, *loc. cit.*, p. 548; *Succet, Succetus, Sucset, Sochet* e *Suchat*, *Ibid.*, p. 35, e le pagine sopra citate di Stokes.

[7] *Conf.*, apud Stokes, *loc. cit.*, p. 364.

[8] *Conf. Ibid.*, p. 370. La parola *quasi* qui non presenterà difficoltà; specie, al lettore degli scritti Patriziani.

[9] Così S. Patrizio avrebbbe cambiato il nome di Sechnall in Secundinus, Healy, *loc. cit.*, p.. 77; così Corictic, a cui scrisse Patrizio chiamandolo Coroticus, *Annal. Boll.*, p. 577; Benen fu convertito in Benignus, Healy, *loc. cit.*, p. 116; Fith in Iserninus, Stokes, *loc. cit.*, p. XCII; Siadhal in Sedulius, Healy, *loc. cit.*, p. 30. Così troviamo nomi come Fatidius, Haddan e Stubbs, *loc. cit.*, II, Part. I, p. 7, p. 16; ove pure si fa menzione di Albanus e Julius, p. 5; Eborius, Restitutus ad Adelphius. p. 7. In Lingard, *Anglo-Saxon Church*, I; p. 2 e 3 trovansi altri esempi Britannici e nella Storia del Can. Bellesheim esempi simili della Chiesa Scozzese.

Posto tutto ciò, non sarebbe difficile di elaborare una concordanza completa tra le asserzioni di Prospero Aquitanense e ciò che Patrizio dice di se stesso, sia nella *Confessio* e nell'*Epistola*, sia nella *Lorica* e nei *Dicta*, rannodandovi tutto quello che scrivono dell'Apostolo Muirchu Maccu Mactheni e Tirechan, escludendo di necessità soltanto la composizione che questi autori hanno tentato di effettuare tra i due corpi di documenti che invero trattavano dell'Apostolo sotto due diversi nomi ed aspetti: come Palladio in contatto colle chiese Latine, come Patrizio tra il suo popolo Irlandese.

Prospero esclude ogni altro apostolo, salvo Palladio, ed avrebbe peccato enormemente e imperdonabilmente tacendo di un altro se vi fosse stato, ed avrebbe agito irragionevolmente citando un apostolato sterile di risultati con lodi falsi all'estremo e tacendo di un apostolato felicissimo, quasi sincrono coll'altro e in ogni caso a sua conoscenza, visto che lui stesso fu a Roma nell'anno 431 sotto Celestino, cioè durante o dopo la partenza di Palladio, e che rimase in rapporti intrinseci con Celestino, e con Sisto e Leone, i due successori di Celestino, i di cui regni vanno dall'anno 432 fino all'anno 461.

Patrizio, viceversa, esclude ogni altro apostolo all'infuori di se stesso, scrivendo ad un'età forse alquanto o molto più tardi di Prospero. E' fu certamente contemporaneo con Prospero.

Ma di contrasto tra i due non vi è niente altro: non vi è nulla nè espressamente nè per illazione scritta dall'uno che combatta con la narrazione dell'altro. Vi è, di più, un'armonia tra i due, che sembra fatale per la doppia personalità presentata dal Libro di Armagh, giacchè, essendo contemporanei ed informatissimi dei fatti, Patrizio e Prospero sono concordi nell'asserire di un solo apostolo, di un solo apostolato, e dei risultati completi e pronti che ne derivarono così da fare che, in pochi anni, la missione fosse considerata come avente per frutto una conversione nazionale.

Vi sono ben altre necessità intrinseche e reciproche tra questi due corpi di documenti che hanno una così profonda necessità di essere completate: verosimilmente l'uno dall'altro. Fra queste primeggia la fecondità della fede appena piantata in Irlanda. Prospero la conobbe; è possibile che non ne conoscesse che Palladio per autore? Patrizio la conobbe, ma come dunque non conobbe quel Palladio che Prospero asseriva di aver fatto tutto? Tra Patrizio e Palladio vi è — sembra — la mutilazione di due apostoli. Ed effettivamente, ciascuno di essi è incompleto isolatamente. Chi fu Patrizio prima della sua missione se non fu Palladio? Che divenne di Palladio appena che aveva toccato l'Irlanda, se non era identico a Patrizio? L'apostolato maraviglioso che Patrizio narra nella sua *Confessio* non ha nesso logico colla sua vita misteriosa di prima. La vita di Palladio, dopo arrivato in Irlanda, non corrisponde nella sua oscurità e nel fallimento ascrittola da tutta la storia Irlandese colla posizione e la dignità di prima, tal quale ci è narrata nel modo più ampio dai Bollandisti (*Acta Sanct.*, Jul. II, die sexta) e da O'Hanlon, (*Lives of the Irish Saints, St. Palladius*) la quale narrazione ci sembra per una parte identica a quella di Patrizio e per il resto, più che sospetta, apertamente apocrifica. Biograficamente, Patrizio è incompleto senza Palladio. Palladio è similmente monco senza Patrizio. Messi insieme presentano una personalità omogenea manifestata in due periodi e sotto due aspetti.

Ma, più che biograficamente, anche davanti alla storia, le personalità di Patrizio e di Palladio risentono un bisogno mutuo l'uno dell'altro. Se non è riconosciuto come Palladio, Patrizio è sconosciuto alla storia per secoli; d'altro canto, la narrazione Palladiana di Prospero entra assai tardi a far parte della storia Irlandese.

Sotto questo rispetto, che facilmente si svilupperebbe assai a lungo, la teoria del doppio apostolato Irlandese che si ricava dal Libro di Armagh diviene quasi inamissibile. Ma, a portare la prova più alta e più vicina alle fonti certe di tutta la storia ecclesiastica Irlandese, cioè, ai documenti Prosperiani e Patriziani, e a quegli che imme-

diatamente li seguono, ed anche a quegli che più a lontano li vengono appresso, troviamo non meramente che Patrizio e Prospero tacciono di un doppio apostolato, e che affermano l'esistenza di uno soltanto, ma che fanno ugualmente tutti quei documenti che sono a questi secondarii e susseguenti.

Una lista cronologica della parte di questi che parlano di Patrizio ci fornisce il chiaro Dr Whitley Stokes [1], e benchè ci possa essere da discutere sopra qualcuno dei dettagli, specie cronologici, essa è sostanzialmente corretta. Prima dopo le opere di Patrizio, mette l'Inno di Secondino, le sottoscrizioni al Libro di Durrow, monumenti del sesto secolo; poi nel settimo secolo la lettera di Cummean, il Calendario di Luxeuil, gli scritti Armachiani, la Vita di Colomba scritta da Adamnan, e l'Inno di Cummine; e, finalmente, come appartenente all'ottavo secolo, l'Inno di Fiacc, la preghiera di Ninnine, il Tratto Liturgico, le Canoni ascritte a Patrizio, i versi di Alcuino, il Martirologio di Beda, l'Inno di Basilea, ed il Catalogo dei Santi Irlandesi.

Ora, salvo gli scrittori Armachiani, tutti questi antichi conoscono solo Patrizio; cioè, i due documenti che sono assegnati al sesto secolo come contemporanei coll'Apostolo, e quelli che gli fanno seguito.

Un'altra lista potrebbe compilarsi della serie di documenti che nominano Palladio soltanto. Da essa risulterebbe che i più antichi documenti nominano lui solo; i meno antichi lui e Patrizio. Il Chronico degli Anglo-Sassoni lo nomina; Beda lo nomina nella sua storia. Ma tanto l'uno quanto l'altro di questi scrittori erano a conoscenza degli scritti Prosperiani, ed ambedue sembrano di mostrare esitazione: lo scrittore Anglo-Sassone, perchè in qualche edizione vi è varietà, il nome di Palladio essendo sostituito con quello di Patrizio, mentre Beda che nomina Palladio nella sua storia nomina Patrizio nel suo martirologio. E questo fenomeno dell'esitazione o dubbiezza dell'accuratissimo Beda è monumentale. Ma l'importanza di questa discordanza nei documenti è, in generale, fortissima, perchè, salvo sempre gli scrittori Armachiani, tutti quei che parlano di Palladio tacciono di Patrizio, mentre d'altro canto tutti quelli che parlano di Patrizio tacciono di Palladio. Data la relazione mutua delle due persone, secondo la teoria Armachiana, ciò vale per un'esclusione in ciascuno dei due casi.

Risulta poi che manca appoggio più antico degli scrittori Armachiani per la duplicità degli Apostoli.

Fatta poi la composizione, ovvero conciliazione, tra i due apostoli, uno dei quali era conosciuto sempre, l'altro dei quali venne a essere conosciuto soltanto dalla tarda lettura di Prospero Aquitanense, la troviamo ripetuta in tutta una serie di documenti, che cominciarono presto a seguire la strada aperta da Tirechan e Muirchu Maccu Mactheni. E metterei l'autore della *Historia Britonum* come il primo a seguire questo passo degli scrittori di Armagh. La sua storia venne a conoscenza del Continente di Europa, ed a questo fatto è dovuta la storia documentata di Palladio che troviamo riprodotta nei già citati Bollandisti e nel *Lives of the Irish Saints* di O'Hanlon [2]. Ma questa letteratura *ex post factum* è, intrinsecamente, tutt'altro che soddisfacente. Palladio e Patrizio stanno a parte per secoli, e quando la combinazione tra le loro rispettive vite è stata effettuata non ottenne un posto nella storia che assai tardi e dopo molte esitazioni.

È supponibile che nel tentare la combinazione dei due apostoli gli scrittori Armachiani, (o chi la effettuò prima di loro), si siano serviti di leggende locali, di memorie disperse e di dettagli rimasti in memoria, ma confusi e distaccati dal corpo commune della storia di Patrizio; forse di un primo viaggio senza risultati che fece nell'Irlanda mentre era conosciuto sotto il nome di Palladio, o di fatti isolati che si connettevano

[1] *Loc. cit.*, pp. CXXIX, CXXX, CXXXI, CXXXII.
[2] Vedasi pag. 49.

con tale prima missione. Certo vi sono somiglianze assai strane tra tutte le peregrinazioni attribuite a Palladio e quelle attribuite a Patrizio.

È indubitato che gli scrittori Armachiani contradicono tanto a Patrizio quanto a Prospero, e che essi sono inferiori assai di età e di autorità all'uno e all'altro; ma è probabile che abbiano conservato per noi gli elementi [1] della soluzione equa e naturale della questione importante della conversione del popolo Irlandese.

Una soluzione è in varii modi indicata: e sarebbe, che tanto Patrizio quanto Prospero parlavano con perfetta conoscenza di causa, ma in diverse circostanze, partendo da diversi punti di vista ed ispirandosi a diversità di scopo, ma che trattano dell'istesso, unico apostolo dell'Irlanda: Patrizio di se stesso, Prospero di lui sotto il nome di Palladio.

WILLIAM J. D. CROKE LL. D.

[1] Vedi le parole citate in due occasioni da Muirchu e Tirechan, a pagg. 164-167.

COMMUNICATION SUR LE PROJET
D'UN RECUEIL DES INSCRIPTIONS GRECQUES CHRÉTIENNES

Le projet dont je veux vous entretenir, projet d'un *recueil des Inscriptions grecques chrétiennes,* n'est pas une nouveauté. Le *Bulletin de correspondance hellénique* (t. 22, 1898, p. 410-15) vous en a déjà donné le programme et toutes les revues qui s'intéressent à nos études l'ont reproduit ou signalé.

La nécessité d'un semblable recueil a été proclamée depuis longtemps (Sp. Lambros, *B Z.*, 1, 1892, 191 seq.), car son utilité est incontestable. Il réunirait les inscriptions chrétiennes grecques qui, jusqu'au VI^e siècle, sont nombreuses dans l'ancien monde romain, de la Gaule à l'Arabie. de la mer Noire au Maroc, et qui, postérieurement au VI^e siècle, sont encore en nombre considérable dans les pays italiens; sans parler des contrées proprement grecques où l'on n'a jamais cessé de les multiplier. Or aucun recueil d'inscriptions ne les a réunies en totalité. La plupart d'entre eux, faits pour une ville ou pour une province, omettent forcément ce qui n'est pas dans leurs limites territoriales. De plus, parmi les pays exclus de la liste de ces inventaires partiels, il faut placer la péninsule des Balkans et l'Asie Mineure, c'est à dire les régions où les inscriptions grecques chrétiennes sont en plus grand nombre. Il existe, il est vrai, dans le IV^e volume du *C. I. G.*, un recueil général des inscriptions grecques chrétiennes. Mais ce recueil, excellent et très utile quand il fut fait, ne renferme qu'une faible partie des inscriptions connues aujourd'hui. L'académie de Berlin, en rééditant ce *Corpus*, n'a voulu donner que les inscriptions chrétiennes antérieures au VI^e siècle; encore faut-il observer qu'on n'a pas mis, dans le volume de l'Italie, les inscriptions de Rome et qu'il faudra encore attendre longtemps avant de trouver dans la collection complétée, l'ensemble des inscriptions grecques chrétiennes des 6 premiers siècles de notre ère. Quant à celles des époques suivantes, elles seront complètement omises. — On peut donc dire qu'aujourd'hui les inscriptions grecques chrétiennes sont ou inédites, ou tellement dispersées dans des revues ou des recueils divers qu'il est impossible d'en apercevoir facilement le nombre et l'importance.

Cette dispersion en rend l'étude presque impossible. Je n'insiste pas sur la difficulté qu'on rencontre à se procurer les revues nombreuses ou certains recueils presque introuvables où sont publiées des inscriptions grecques chrétiennes. Je suppose même qu'avec beaucoup de patience et d'argent on ait réuni la plus grande partie des imprimés entre lesquels on les a réparties, on n'en serait pas moins fort empêché d'utiliser cette masse de documents et cela, faute d'une classification méthodique, faute surtout d'*indices* communs favorisant les recherches et les rapprochement scientifiques. Un recueil des inscriptions grecques chrétiennes, publié sous une forme maniable et sure, et muni de bons *indices* est un instrument dont l'absence est vivement regrettée par tous ceux qui s'intéressent au christianisme primitif comme aux choses d'orient, philologues, historiens, archéoloques, aussi bien qu'épigraphistes proprement dits. Le recueil que nous voulons faire aura donc sa raison d'être, à côté et en dehors de ceux qui existent déjà: il sera le répertoire épigraphique du christianisme grec.

Un tel recueil, avec l'appareil scientifique et l'exécution matérielle qu'il comporte est une œuvre de longue haleine. Il y faudra la collaboration de tous. En attendant, et précisément pour la provoquer, M. Homolle, directeur de l'Ecole Française d'Athènes, et Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole Française de Rome, ont songé à un recueil provisoire plus modeste, à un inventaire qui serait destiné surtout, en appelant des compléments et des critiques, à préparer la rédaction définitive. D'ici là, par la réunion des textes, par les rapprochements de ses indices, il servirait grandement aux archéologues chrétiens dans le sens le plus large du mot, dans le sens auquel le présent congrès doit son nom.

M. Cumont, de l'Université de Gand, a déja commencé le travail pour l'Asie Mineure *(Mél. d'arch. et d'hist.*, 15, 1895). Il s'agit de le poursuivre, province par province, mais en le complétant. Au simple inventaire qu'il a donné, nous voudrions substituer le texte même de chaque inscription, imprimé en caractéres courants, et le faire suivre des quelques indications nécessaires pour mettre briévement en lumière sa valeur philologique ou historique; des *indices* termineraient le tout. De cette façon, nous aurions mis sous une forme commode à manier et pour un prix modique, l'ensemble des inscriptions grecques chrétiennes à la disposition de tous. Mais pour que notre inventaire, réunissant pour la première fois des textes dispersés ou inconnus, soit aussi complet que possible, nous avons besoin de la bonne volonté générale. Voilà pourquai M. Homolle a publié dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* de 1898 un appel qui nous a déjà valu de précieux concours. Cet appel, nous ne pouvions manquer de venir le répéter à un congrès qui réunit tant de savants venus de tous les pays civilisés.

Vous pouvez beaucoup et de diverses façons, Messieurs, pour une œuvre qui doit être utile à tous: 1° Si vous avez formé le recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'une ville ou d'une région, publiez le au plus tôt; notre recueil y gagnera. Vous pouvez aussi nous le donner; il serait publié à sa place et sous votre nom dans notre Inventaire. — 2° Signalez-nous vos publications épigraphiques dans des revues locales, si nombreuses, en Italie notamment, et qui sont parfois introuvables dans l'Etat même où elles paraissent, à plus forte raison, dans les pays étrangers. — 3° Quand un texte est découvert dans l'endroit où vous habitez, empressez-vous de nous l'apprendre et envoyez-nous, si possible, une copie, un estampage, une photographie. — 4° Faites nous part des corrections ou des interprétations à des textes déjà connus qui vous seront suggérées par vos études personnelles.

Si vous voulez bien nous aider, l'inventaire des inscriptions chrétiennes grecques sera bientôt terminé et l'apparition du *corpus* proprement dit n'en sera que plus prochaine. Faut-il vous dire que, pour toutes vos communications, nous respecterons vos droits de découvreur ou de travailleur, et que chacun sera nommé pour ce qui lui appartiendra? nous ne demandons qu'à servir de secrétaires de la rédaction pour une œuvre qui appelle la collaboration de tous.

Nous vous prions d'andresser les communications qui concernent les provinces d'Asie à M. Cumont, professeur à l'Université de Gand, et à moi-même, à l'Université de Nancy, celles qui se rapportent aux pays d'Europe ou d'Afrique.

J. Laurent.

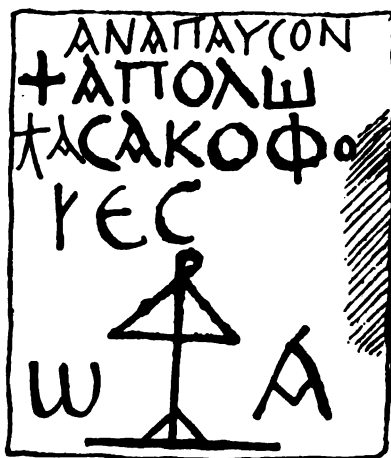
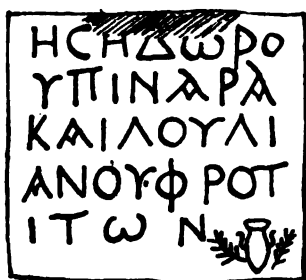
Maître de conférences d'histoire ancienne
à l'Université de Nancy.

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES

INÉDITES OU PEU CONNUES PRÉSENTÉES AU CONGRÈS

M. Seymour de Ricci présenta au Congrès la note de quelques inscriptions copiées par lui. Nous en publions seulement quelques-unes qui ont une certaine importance en laissant de côté les fragments tout à fait insignifiants:

Alexandrie. (PARIS. *Louvre*).

Inscriptions données en 1886 par M. Clermont-Ganneau:

La provenance *Alexandrie* est indiquée par l'étiquette.

La première est publiée en minuscules par Clermont-Ganneau, *Revue critique*, 1883, p. 142, note 1:

Ησηδωρου, Πιναρα, καὶ Λουλιανου φρο(ν)τι(σ)των

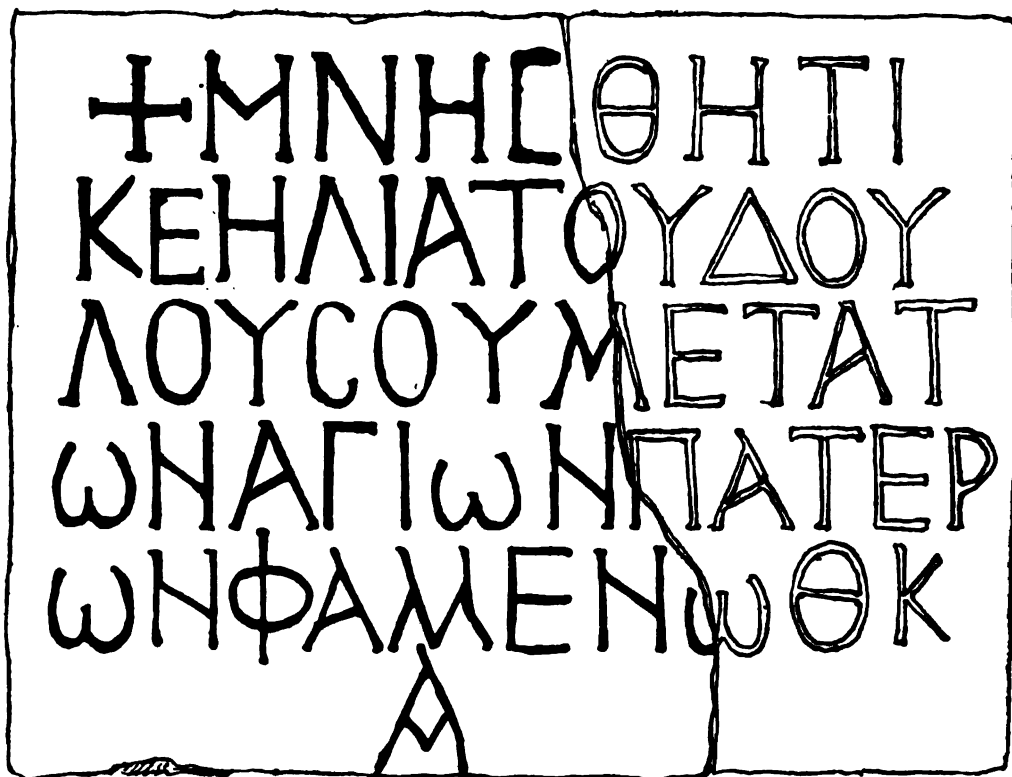
C'est une inscription juive.

Sans doute **Alexandrie.**

Ancienne collection Hoffmann, n. 635.

Vendu en 1899 à Paris.

Acheté pour un marchand d'antiquités par M. Sivadjian marchand d'antiquités, rue Le Pelletier à Paris.

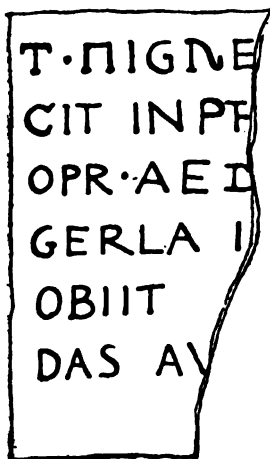
Ma copie:

Reims.

Gerusez, *Description historique et statistique de la ville de Reims.* Reims, 1817, 2 vol. in-8° (pagination continue, pp. 716-xii) p. 288 dit:

En Novembre 1812 en fouillant dans le chœur de cette église (St-Nicaise de Reims) *on a trouvé à cinq pieds de profondeur une inscription latine dont il ne reste que la moitié des lignes.*

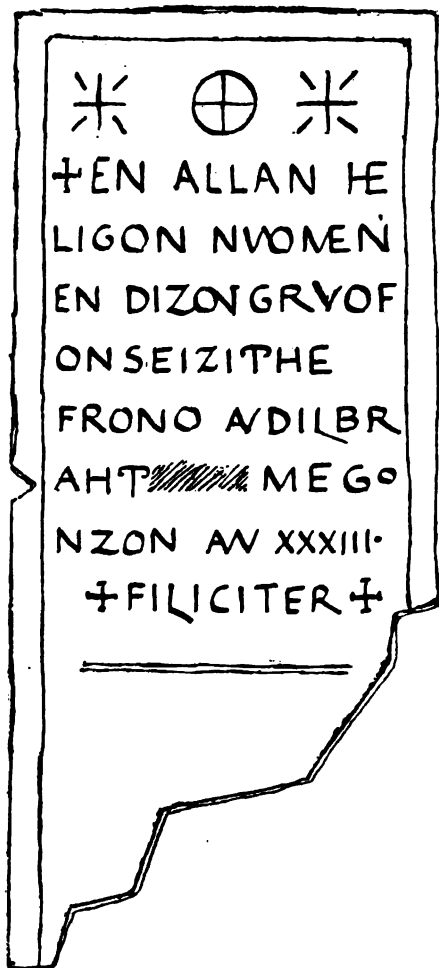
Povillon Piérard, *Histoire abrégée du célèbre monastère de Saint-Nicaise de Rheims*, ms. in-4° ff. 292 (n. 1603 des mss. de la bibliothèque de Reims).

F. 101 verso. — *Au commencement de Nov(embre) l'an 1814 on découvrit en exploitant les ruines de l'église Saint-Nicaise une pierre* [*de*] *deux pieds trois pouces de longueur* (circiter m. 0,73).

F. 100

+ *hic re*[*quies-*]
cit in pa[*ce*
o pr(*esbyter*) *aed*
gerla . . .
obiit . . . [*kalen-*]
das Au[*gustas*]

Mayence. (Très suspect).

Bibl. Nationale. Ms. Allemand, n. 193, correspondance d'Oberlin, T. II, f. 121 (dessin de Bodmann).

Saec. VIII vel IX; repertus 10 Maij 1805 in novo coemeterio extra Moguntiam.

Amiens.

Perdue. - Etait dans la collection des Génovéfains jusqu'à la fin du siècle dernier.

Dubuisson Aubenag, *Itinerarium franco-picardo-normanicu(m)* f. 11 (ms. n. 4406 de la Bibliothèque Mazarine, à Paris).

On y parle d'un tombeau découvert à Amiens et dit:

« Parmi ceste ferme (?) fut trouvée une pierre longue d'un pié et quasy aussi large epoisse de 2 bons pouces gravées à lettres quasy unciales d'un costé ainsi:

+ LEVDELINVS HIC REQVISCIT IN PACE VIXIT
ANNVS L · DEFVNCTVS EST VBI FICIT GENVARIVS
DIES XV ·

Et sur l'autre costé ainsy :

+ VALDOLINA HIC RECIVIISCIT IN PACE VIXIT ANNVS
DEFVNCTA EST VBI FICIT IVLIVS XXIII.

Cette inscription est dans le recueil de Le Blant (T. I, p. 428, n. 325).
Notre copie apporte à la fin de l'épitaphe de Leudelinus la lecture *Genuarius*, meilleure que la lecture *Genarius* donnée par Le Blant.

SEYMOUR DE RICCI
Délégué du Musée Guimet et de la Soc. des Etudes privés.

CARTHAGE

Il y a un quart de siècle, le touriste qui visitait Carthage était péniblement surpris de voir le peu de ruines qui subsistait de l'antique rivale de Rome.

A part les grandes citernes de la Malga et celles du bord de la mer, l'amphithéâtre et le cirque dont on pouvait deviner l'emplacement, la longue ligne de blocages qui dans la plaine révélait l'aqueduc de Zaghouan, les petits bassins qui marquaient la position des anciens ports, et à Saint-Louis même, les voûtes déblayées par Beulé; à part ces quelques points, le voyageur ne voyait, selon la saison, que champs cultivés et verdoyants, ou un sol gris, rempli de pierres, parsemé de tessons et de morceaux de marbres de toutes couleurs.

Mais des principaux monuments de l'antique Carthage, surtout de la Carthage chrétienne, il n'apparaissait plus rien, et on en ignorait même la place.

« C'est surtout la Carthage chrétienne qui a disparu », écrivait M. de Sainte-Marie en 1876, et il ne pouvait donner qu'une seule inscription chrétienne de Carthage.

On ne pouvait donc compter que sur les fouilles pour retrouver la trace des monuments chrétiens.

C'est ce que comprit si bien notre vénéré et regretté Père le Cardinal Lavigerie. En confiant aux Pères Blancs, il y a vingt cinq ans, la garde du sanctuaire de Saint-Louis, il recommandait à ses missionnaires dans une lettre spéciale, de joindre les recherches archéologiques à l'exercice de la charité, qui devait être d'abord leur première œuvre d'apostolat au milieu des Arabes.

À cette époque, le touriste après avoir visité la petite chapelle de Saint-Louis, se rendait aux citernes, et n'ayant plus rien à voir, se contentait d'admirer le magnifique panorama et rentrait à La Goulette ou à Tunis.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

Les fouilles et les recherches qui ont été entrepises sous la puissante et intelligente initiative du Cardinal Lavigerie, ont fait exhumer plusieurs monuments importants et beaucoup de pièces intéressantes, qui forment aujourd'hui le musée de Saint-Louis, auquel nous avons donné son nom, et qui ont permis de fixer bon nombre de points.

Avant de raconter comment j'ai été mis sur la piste d'une grande basilique chrétienne, supposons, si vous le voulez bien, un pélerin, un archéologue, un congressiste par exemple, venant aujourd'hui à Carthage. Je vais l'accompagner à la visite des ruines, passant rapidement près des monuments païens, me contentant de les mentionner et m'arrêtant spécialement aux endroits intéressant l'archéologie chrétienne et nous terminerons cette promenade scientifique par les ruines de la grande basilique chrétienne bien comme aujourd'hui sous le nom de Damous-el-Karita, du terrain où j'ai eu la bonne fortune de la découvrir.

Le visiteur qui arrive de Tunis à Carthage par la route carossable, après avoir quitté la route de la Marsa, aborde les ruines de l'antique ville en passant près d'un monticule appelé par les arabes Koudiat-Tsalli, appellation dont le premier terme signifie *colline*, et dont le second évoque l'idée de prière. Cette colline renferme des sépultures chrétiennes, et, à mon avis, doit cacher les ruines d'une basilique, sans

doute celle des Martyrs Scillitains, qui était située hors de la ville sur une voie portant leur nom et qui, d'après le martyrologe de Saint Adon, devait se diriger vers Utique.

Presqu'immédiatement après, du même coté sur le bord du chemin à droite, le visiteur voit les ruines de la villa de Scorpianus, avec ses restes de thermes, sa piscine et ses salles pavées de mosaïques dont les plus belles ont été transportées dans le musée Lavigerie.

Nous sommes ici dans la région des cimetières romains, des cimetières superposés, de ceux de *Officiales*, dont bon nombre de tombes sont encore visibles près du puits appelé *Bir-el-Djebbana*, ou puits du cimetière, car les arabes continuent à y enterrer. Ces sépultures romaines dont la découverte intéressa si vivement les savants offrent une disposition fort curieuse, avec leur tuyau à libations dans lequel les païens introduisaient de ces missives écrites sur lamelles de plomb, le plus souvent en caractères microscopiques, et adressées aux puissances infernales pour jeter le mauvais sort à leurs ennemis. Nous avons trouvé là plus d'un millier d'inscriptions.

Outre les cimetières païens, le terrain de Bir-el-Djebbana renferme aussi des sépultures chrétiennes. C'est là que j'ai trouvé la tombe en mosaïque d'un Jugurtha chrétien.

IVGVRTA IN PACE

Près de là, l'archéologue doit visiter l'amphithéâtre. Grâce aux milliers de mètres cubes de terre que nous avons enlevés, il peut pénétrer aujourd'hui dans l'arène que les martyrs, tombés sous la dent des bêtes fauves, ont arrosée de leur sang.

C'est là que du temps de Tertullien, les païens poursuivant les chrétiens de leur haine, demandaient à grands cris qu'on leur enlevât leurs cimetières, où ils se réunissaient pour la célébration des saints mystères: « *Areae non sint* ».

C'est dans cette enceinte que retentit cet autre cri de la foule avide de spectacles impies et sanglants: « *Cyprien aux lions* ».

Les fouilles énormes que nous avons entreprises dans cet amphithéâtre ont rencontré sous une couche de terre brunâtre les substructions de l'arène, analogues à celles qui existent dans le Colisée.

Au fond de l'arène, une voûte souterraine a été transformée en chapelle en l'honneur de sainte Perpétue et de sainte Félicité au lieu même de leur martyre.

Le visiteur en quittant l'amphithéâtre, traverse la voie ferrée et peut se faire conduire directement à Byrsa. Il laisse alors sur sa gauche les grandes citernes de la Malga, des ruines de Thermes, et le *Koudiat-Soussou* qui porte la croix dite de S[t] Cyprien, parce qu'elle a été dressée là par le Cardinal Lavigerie pour marquer l'emplacement approximatif du lieu où fut inhumé l'illustre évêque de Carthage. « *Juxta piscinas* », disent les actes, et ils ajoutent: dans l'area du procurateur Macrobe, et c'est là que nous avons trouvé l'épitaphe d'un procurateur chrétien nommé *Fortunatus*.

Sur la colline de Byrsa, aujourd'hui colline de S[t] Louis, l'archéologue se hâte d'aller visiter, dans le flanc sud-ouest, qui regarde la Goulette, la nécropole punique avec ses curieuses chambres funéraires, surmontées d'une sorte de toit triangulaire, qui les fait rapprocher du tombeau d'Agamemnon; puis des constructions de cinq et six âges différents (Murs, absides, rue, citernes, maison romano-byzantine, cimetière musulman). C'est là que nous avons trouvé un montant de chancel portant en caractères superposés le début de l'invocation: KYPIEELEISON, et une pierre sur laquelle on lit le mot: REGIO.

Suivant la tranchée le long du mur de Théodose, il arrivera, à l'angle sud de la colline, au curieux mur à amphores, entièrement construit à l'aide de milliers d'am-

phores, que leurs inscriptions (estampilles de potier et marques à l'encre) rendent précieuses, et dont un certain nombre ont conservé par le nom des consuls, l'âge du vin qu'elles avaient contenu. Les dates fournies par ces amphores vont de 43 à 15 avant notre ère.

Dans le flanc sud-est, ce sont d'imposantes murailles de la citadelle, et un peu plus bas, en avant, une chapelle souterraine, sorte de prison convertie en sanctuaire, au fond de laquelle était une peinture représentant plusieurs personnages, dont le principal était un saint, la tête ornée du nimbe. Sur l'enduit du corridor qui conduit à cette chapelle, des croix et des monogrammes du Christ ont été tracés à la pointe par les pèlerins. Les trois marches d'accès sont encore aujourd'hui celles qui servaient aux premiers chrétiens.

De la chapelle souterraine il faut se rendre à Saint-Louis et au musée Lavigerie. Le jardin au milieu duquel s'élève la petite chapelle bâtie par Louis-Philippe, est devenu un musée. Les voûtes qui ont été déblayées en avant du monument appartiennent à une suite de salles et d'absides de l'époque romaine, et probablement au palais du proconsul. Le mur d'enclos a été utilisé pour fixer et exposer nos séries de marbres sculptés et d'inscriptions. La première partie du mur, celle qui se voit d'abord à droite, porte un choix de nombreux fragments d'épitaphes chrétiennes qui nous ont fait découvrir la basilique de *Damous-el-Karita.*

Un peu plus haut, à la hauteur des voûtes que je viens de signaler, sur le bord de l'allée, deux piédestaux à base dédicatoire portent le nom du fameux Symmaque qui fut proconsul d'Afrique, et qui étant préfet de Rome, envoya Augustin enseigner la rhétorique à Milan.

Le reste du jardin renferme des milliers de pièces archéologiques, inscriptions, statues, sarcophages, colonnes, chapitaux, amphores, etc.

L'archéologue trouve aujourd'hui la chapelle de Saint-Louis entourée de plusieurs centaines d'ossuaires carthaginois, petits coffrets de pierre renfermant les os calcinés et brisés des morts. Mais pour continuer sa visite des souvenirs chrétiens de l'antiquité, il se dirige vers un mur garni de bas-reliefs et de textes provenant des fouilles de Damous-el-Karita: le Bon Pasteur, épitaphes d'évêques, de prêtres, de diacres, de sous-diacres, de lecteurs et d'acolythe, puis une longue pierre ornée au centre d'une croix dans les bras de laquelle sont distribuées les initiales d'une acclamation chrétienne, que nous croyons avoir été AVE SANCTA CRVX NOSTRA LVX, avec cette portion du psaume 85ème:

« *Fac nobiscum, Domine, signum... ut videant qui me oderunt et confundantur* ».

De là passant devant la grande et belle statue de la Victoire et devant celle de Cérès, il arrive au bâtiment principal. A l'entrée de la salle dite de St-Louis, il peut voir, dans deux vitrines spéciales: d'une part, le beau bas-relief de l'Apparition de l'Ange aux bergers, leur annonçant la venue du Sauveur; et de l'autre, son pendant, non moins artistique, que le commandeur de Rossi a étudié et illustré et qui représente la Ste Vierge et l'Enfant Jésus avec deux prophètes et un ange ailé.

Au-dessus de cette belle pièce de sculpture, malheureusement mutilée, j'ai placé une brique du Ve siècle portant l'invocation: *Sancta Maria adjuva nos.*

Ici ce sont les marbres de sièges de l'amphithéâtre, avec le nom des personnages qui avaient des places réservées; là, un os de baleine, peut-être de celle dont la carcasse était exposée à la curiosité du public, au temps de saint Augustin, ainsi qu'on le voit dans une lettre qu'il écrivit en 408 à Deo gratias. Cette conclusion est d'autant plus vraisemblable que cet os de baleine n'a pas été trouvé au bord de la mer, mais dans nos fouilles du flanc sud-ouest de la colline de Saint-Louis, qui était jadis le capitole de Carthage.

La grande salle qui s'ouvre vis à vis, à part des souvenirs de l'amphithéâtre et des poteries chrétiennes, ne renferme que des antiquités romaines et surtout puniques. L'autre salle, dont l'entrée se trouve à l'extrémité de la galerie, est remplie d'antiquités de toutes les époques classées avec ordre et méthode. L'archéologue y remarquera surtout notre collection de poteries chrétiennes, et surtout celle des lampes, la plus riche peut-être qui ait été formée jusqu'à présent, avec une grande variété de sujets et de symboles. Il s'arrêtera devant le plan de notre basilique de Damous-el-Karita et devant le marbre portant cette inscription:

SI DEVS PRO NOBIS QVIS CONTRA NOS.

Dans l'interieur des bâtiments du séminaire, un long appentis donnant sur une cour extérieure abrite une grande quantité d'inscriptions chrétiennes appliquées au mur.

De la colline de Byrsa, ou du Capitole, le visiteur aperçoit vers le nord-est, la chapelle des Carmélites qui marque, croyons-nous, l'emplacement des Thermes de Gargilius, où se tint la conférence de 411, célèbre par le rôle important qu'y joua saint Augustin.

Du Carmel, un sentier conduit directement aux ruines de Damous-el-Karita.

Mais si le visiteur veut terminer par cette basilique son excursion à Carthage, il peut, laissant sur sa droite la colline dite de Junon et suivant le sentier qui conduit directement de la Malga à la mer, et sous lequel se cache un souterrain long de 900 mètres, aller parcourir les tranchées et les tunnels, que nous avons pratiqués à Douïmès, et qui nous ont fait découvrir plus de mille tombeaux puniques datant du VII^e au V^e siècle avant l'ère chrétienne.

Dans le terrain voisin, appartenant à un israélite, la Direction des Antiquités, guidée par nos découvertes, a fait dans ces derniers temps d'intéressantes fouilles: continuation de la nécropole punique, belles statues romaines, mosaïques et restes d'une petite basilique chrétienne dont le plan a pu être rétabli avec celui de son baptistère.

En se rendant de ce chantier aux citernes restaurées, on voit, sur la droite, au bord de la mer, d'énormes blocages, ruines imposantes des Thermes dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours parmi les arabes qui appellent ce quartier *Dermèche.*

Au-dessus des citernes existe une construction souterraine dont les voûtes portent encore des vestiges de décoration à fresque. Les arabes l'appellent Koubbabent-el-Bey, la coupole de la fille du roi.

Entre la batterie de Bordj-Djedid et la colline qui porte la chapelle de Sainte Monique, un massif rocheux formant presque falaise est entièrement rempli de centaines de puits verticaux s'enfonçant dans le sol jusqu'à une certaine profondeur variant de douze à vingt-deux mètres, et donnant accès à des chambres funéraires datant du IV^e et III^e siècle avant notre ère.

L'archéologue chrétien, l'âme remplie des plus émouvants souvenirs, se dirigera alors vers les ruines de la grande basilique de Damous-el-Karita. Là il reconnaitra le corps principal de l'édifice sacré avec ses neuf nefs, ses absides, et l'emplacement de son ciborium, son *atrium* ou *area* terminée par une chapelle à trois absidioles et une seconde basilique renfermant le baptistère. Là furent trouvés des centaines de bas-reliefs chrétiens en morceaux ainsi que des milliers d'épitaphes.

Dans cette visite rapide des ruines de Carthage, je ne parle pas de Sidi-bou-Saïd, de la Marsa, de Gamart, cette montagne dans laquelle on avait cru trouver la nécropole punique de Carthage, et qui de fait renferme des tombeaux juifs.

J'ai passé aussi sous silence certains terrains dont le nom seul pourrait fournir, comme celui de Koudiat-Tsalli, des indications précieuses pour la topographie de Carthage chrétienne. Tel est *Bir-el-Kenissia, le puits de l'Eglise,* près de Douar-ech-chott, etc.

On me pardonnera cet exposé. J'ai tenu à donner un coup d'œil d'ensemble sur les principaux résultats acquis à la science depuis un quart de siècle, pour la topographie de Carthage dont on avait dit que les ruines mêmes avaient disparu.

« Il faut le dire hautement, écrivait naguère un savant dans la revue de M. Brunetière: c'est au Cardinal Lavigerie que revient en grande partie le mérite de ces découvertes ».

A. L. Delattre
des Péres Blancs.

LA CROIX

La croix se rencontre à Carthage sur un certain nombre d'objets qui n'ont assurément rien de chrétien, car ils sont antérieurs à notre ère, puis sur d'autres objets pour lesquels il est permis de douter ou du moins d'hésiter, enfin sur des objets où le symbole chrétien de la Rédemption n'offre plus l'ombre d'un doute.

Fig. 1. — Objet de terre cuite trouvé dans un tombeau punique.

Je pourrais multiplier les exemples de la première catégorie. Voici la croix figurant plusieurs fois sur une terre cuite sortie d'une tombe punique datant du VII^e^ ou V^e^ siècle avant notre ère.

Mais c'est surtout la seconde catégorie qui doit nous intéresser. La croix s'y voit sur un certain nombre de patères et surtout de lampes romaines provenant de nos cimetières des *officiales* dont les sépultures se succèdent du I^er^ au III^e^ siècle de notre ère.

Permettez-moi de faire passer sous vos yeux et de soumettre à votre examen un choix de pièces ainsi marquées de la croix.

Ici, c'est une patère de terre rouge portant sur le fond intérieur un graffite assez irrégulier en forme de croix pratiqué avant la cuison à l'aide d'une sorte de peigne à plusieurs dents. Dans une autre patère de même terre, de même fabrication et de même provenance, la croix a été tracée avec soin, sans que pour cela il soit permis de ne pas hésiter sur sa vraie valeur, d'autant plus que dans d'autres patères provenant des mêmes nécropoles, au lieu de la croix on voit plusieurs cercles concentriques pratiqués à l'aide du même instrument, comptant autant de becs qu'il y a de cercles.

Ces patères servaient de couvercles à des vases-ossuaires.

Parmi les nombreuses lampes que l'on trouve autour de ces sépultures et qui souvent sont placées dans la patère même comme nous en conservons dans notre musée de Saint-Louis de Carthage, j'en ai recueilli un bon nombre marquées de la croix. J'en ai fait dessiner plusieurs afin de pouvoir les soumettre à l'examen des membres du Congrès. Au revers d'une de ces lampes on voit deux croix en relief; au-dessous d'une autre, une sorte de monogramme. Ces croix ont été d'abord tracées dans le moule qui a servi à façonner le fond des lampes. Enfin une de ces lampes porte tracée en creux une croix gammée.

Après cet exposé, je me permettrai de poser aux membres du Congrès cette question:

Faut-il reconnaître dans les croix que portent ces patères et ces lampes un signe vraiment chrétien ou n'y voir que de simples marques de potier ou d'atelier?

Voici maintenant une série de briques que je soumets à l'examen des membres du Congrès. Le potier au moment de la fabrication a tracé sur l'argile fraiche avec ses doigts des lignes qu'il convient d'étudier.

Fig. 2.

Fig. 3.

Fig. 4.

Fig. 5.

La figure 2 porte évidemment le monogramme du Christ.

Les figures 3 et 4 montrent les lettres X et I ou I et X sans que l'on puisse dire s'il y a dans ces caractères un sens chrétien.

La figure 5 trouvé avec les deux précédents offre cependant une particularité permettant de leur donner un sens chrétien, car les lettres tracées à la main y sont complétées par un C tracé au doigt comme pour figurer les deux initiales et la dernière lettre du mot IXΘYC.

Les figures 3-5, trouvés ensemble pourraient donc bien être chrétiens, comme la brique figure 2 portant le monogramme du Christ.

A. L. Delattre
des Pères Blancs.

DÉCOUVERTES EN PALESTINE

I. Figures gravées dans une grotte à Beit-Djibrin (Eleuthéropolis).

Les grottes de Beit-Djibrin sont de vastes cavités artificielles, creusées dans un calcaire tendre, dont on ne connaît pas bien l'origine.

Quelques auteurs ont voulu les faire remonter aux Hurims, qui habitaient, dit-on, le sud de la Palestine au temps des Chananéens: mais cette attribution n'a aucun fondement historique.

Il est vraisemblable que ces grottes sont, pour la plupart, d'anciennes carrières, utilisées après coup et transformées en silos, en sépultures, et même en habitations. Elles sont remarquables par leur forme, qui les fait ressembler à de vastes coupoles un peu allongées, et par leurs grandes dimensions en hauteur comme en largeur.

Fig. 1. — Croix et inscription.

Plusieurs portent des croix gravées sur les parois, à une hauteur aujourd'hui inaccessible, et des inscriptions en arabe coufique, ou en une écriture mal définie, de la même époque.

Dans l'une d'elles on remarque, dans le voisinage de la croix, deux personnages debout, les bras étendus horizontalement. Le travail est très primitif. Il consiste dans

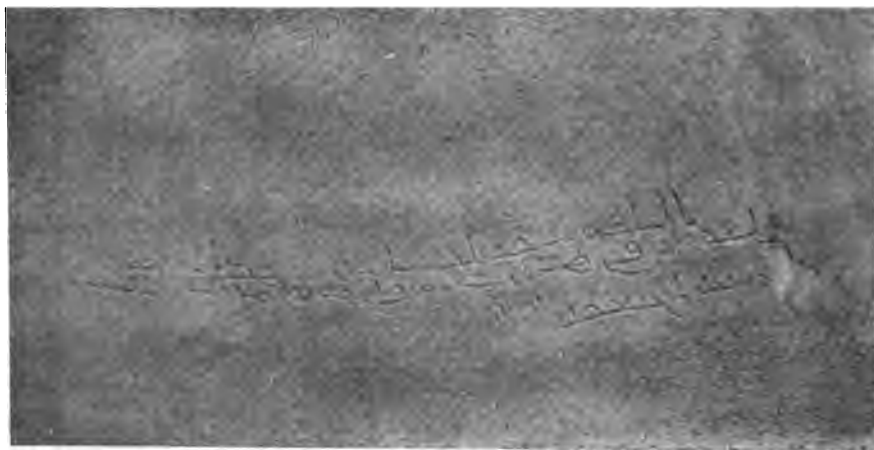



Fig. 2. — Inscription arabe.

une simple ligne, gravée assez profondément. La taille des personnages est de 1 mètre environ: ils sont placés à une grande hauteur au-dessus du sol de la grotte (Voir la photographie).

Fig. 3. — Figures gravées sur le rocher.

En présence d'un dessin aussi rudimentaire, il est difficile de reconnaître un sujet précis.

Quelle a été l'intention du dessinateur? A-t-on voulu représenter l'attitude de la prière, ou bien des martyrs cloués à des poteaux?

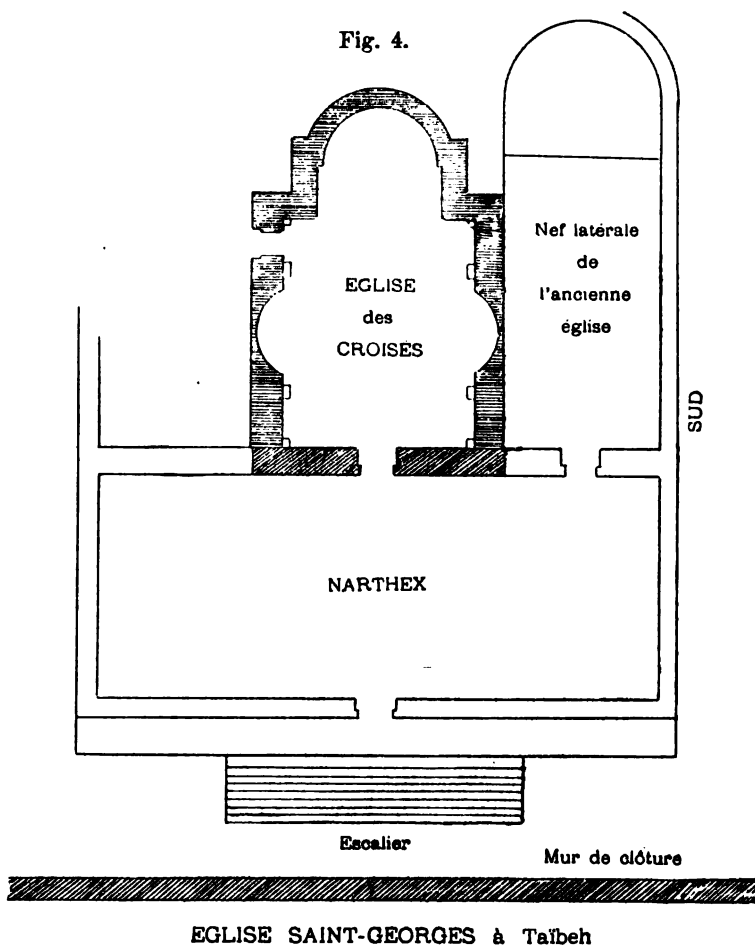
Les quelques traits qui accompagnent les figures n'ont rien d'assez précis pour justifier l'une ou l'autre hypothèse.

Ce qui paraît certain, c'est que ces dessins grossiers sont un ouvrage des chrétiens contemporains des premiers conquérants de l'islam.

II. Eglise Saint-Georges à Taïbeh (Ephron).

Le village actuel de Taïbeh situé au nord-est de Jérusalem, à la distance de 15 milles romains, a remplacé l'ancienne localité biblique d'Ephron, dont il est parlé dans l'Evangile.

Fig. 4.

EGLISE SAINT-GEORGES à Taïbeh

C'est un point stratégique important, qui commande un passage des monts d'Ephraïm à la plaine de Jéricho. Il y avait une forteresse au temps des Romains, et encore à l'époque des Croisades.

Sur un mamelon voisin du village actuel, on voit encore d'importantes ruines: ce sont les restes d'une église dédiée à saint Georges. Malgré l'état de destruction, les chrétiens du pays continuent à venir y prier; ils allument des lampes et font des offrandes à saint Georges.

En examinant ces ruines on remarque les restes de deux monuments d'époques différentes.

Fig. 5. — Vue intérieure de l'église Saint-Georges.

Fig. 6. — Vue extérieure de l'église Saint-Georges.

Une grande église grecque à trois nefs, précédée d'un narthex et d'un escalier monumental, a été remplacée, à l'époque des croisades, par une chapelle beaucoup plus petite, occupant seulement une partie de la grande néf de l'ancienne église.

Le plan annexé à cette note donne un tracé exact de ces deux constructions, ou du moins de ce qu'on peut en reconnaître sur le terrain.

Une cuve baptismale, provenant de l'église primitive, est déposée dans les ruines de la chapelle, comme on peut le voir sur les photographies qui accompagnent le plan. L'une est une vue de l'intérieur; l'autre donne la façade occidentale de la chapelle, en avant de laquelle on aperçoit les restes de l'escalier de l'ancienne église.

Ce n'est pas le seul exemple d'église reconstruite par les Croisés sur de moindres proportions. On a constaté le même procédé à Saint-Etienne de Jérusalem; à Amoas, l'ancienne Emmaüs-Nicopolis, et dans la grande église d'Eleuthéropolis.

Fig. 7. — Inscription latine gravée sur une pierre du canal.

III. Inscription latine
récemment découverte entre Jérusalem et Bethléem.

On retrouve, entre Bethléem et Jérusalem, les restes d'un canal en pierre qui conduisait à la ville sainte les eaux de diverses sources, réunies dans les bassins appelés communément les Vasques de Salomon.

Ce canal était formé, dans une partie de son parcours, de cubes de calcaire mesurant en moyenne 1 mètre, percés dans le milieu pour former des tubes cylindriques de 0^{m} 60 de diamètre.

C'est sur la paroi extérieure d'un de ces cubes, sur une face non dressée, et destinée à disparaître dans le blocage, que se trouve gravée une courte inscription de huit lettres (Fig. 7) qu'il faut interpréter ainsi:

.....TITI[A]NI P.
Centurionis Titiani p.

Ce n'est donc pas à Salomon, mais aux Romains qu'il convient d'attribuer la construction de ce canal [1].

J. Germer-Durand
des Augustins de l'Assomption.

[1] D'autres noms de centurions romains, découverts depuis sur d'autres pierres du même canal justifient l'interprétation proposée ci-dessus.

ÉDIFICES CHRÉTIENS DE THÉLEPTE

Les basiliques et chapelles chrétiennes qui se voient à Fériana (*Thelepte*), au sud-est de Tébessa, ont déjà été signalées pour la plupart. Mais il ne nous semble pas inutile d'en donner des descriptions moins sommaires et de plans un peu plus exacts. Ces monuments sont presque tous fort mal conservés; quelques-uns seulement ont été déblayés: aussi y a-t-il souvent des incertitudes sur leurs dispositions. Cependant ils offrent assez d'intérêt, en leur état actuel, pour être l'objet d'une étude. J'espère que des fouilles viendront compléter et probablement aussi rectifier le présent mémoire.

J'ai visité Fériana en 1898 avec l'inspecteur des antiquités de Tunisie, M. Sadoux, auquel je dois plus d'une indication précieuse [1].

Un document ecclésiastique [2] nous apprend qu'un concile fut tenu à Thelepte en 418, dans l'église des apôtres, « *in ecclesia apostolorum* ». Il s'agit sans doute de saint Pierre et de saint Paul, dont le culte était, comme on le sait, très répandu en Afrique [3]. L'église des apôtres est peut-être une de celles que nous allons décrire [4].

Basilique n° I [5].

Cette basilique (fig. 1) [6] est peu enterrée, mais en très mauvais état. Elle mériterait assurément d'être fouillée, car les quelques sondages que M. Sadoux y a fait faire pendant notre séjour à Fériana ont mis à découvert de curieux morceaux d'architecture.

Elle est située vers l'extrémité orientale des ruines [7]. Il y a lieu de remarquer qu'un certain nombre d'églises africaines furent construites dans une position analogue,

[1] J'adresse aussi mes remerciements à M. Gauckler, directeur du service des antiquités, pour l'obligeance avec laquelle il a mis à ma disposition les plans de diverses églises de Tunisie étudiées par M. Sadoux.

[2] Mansi, *Conciliorum collectio,* IV, p. 379.

[3] Aux monuments signalés par de Rossi (*La capsella argentea africana,* p. 17-18, 30) et par Audollent (*Mélanges de l'Ecole de Rome,* X, 1890, p. 459), ajouter les églises de Saint-Pierre à Carthage (Saint Augustin, *Sermon 15,* titre) et à Sicca Veneria (Gauckler, *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques,* 1897, p. 413, n° 147 et 148). Aujourd'hui encore, il existe dans le Djebel Nefousa, en Tripolitaine, plusieurs mosquées dites *apostoliques.* Ces sanctuaires musulmans ont remplacé des églises dédiées aux apôtres: voir Motylinski, *Relation du Djebel Nefousa* (*Bibliothèque de l'Ecole des lettres d'Alger,* XXII), p. 74, 75 et 93; Basset, *Journal Asiatique,* XIV, 1899, p. 91).

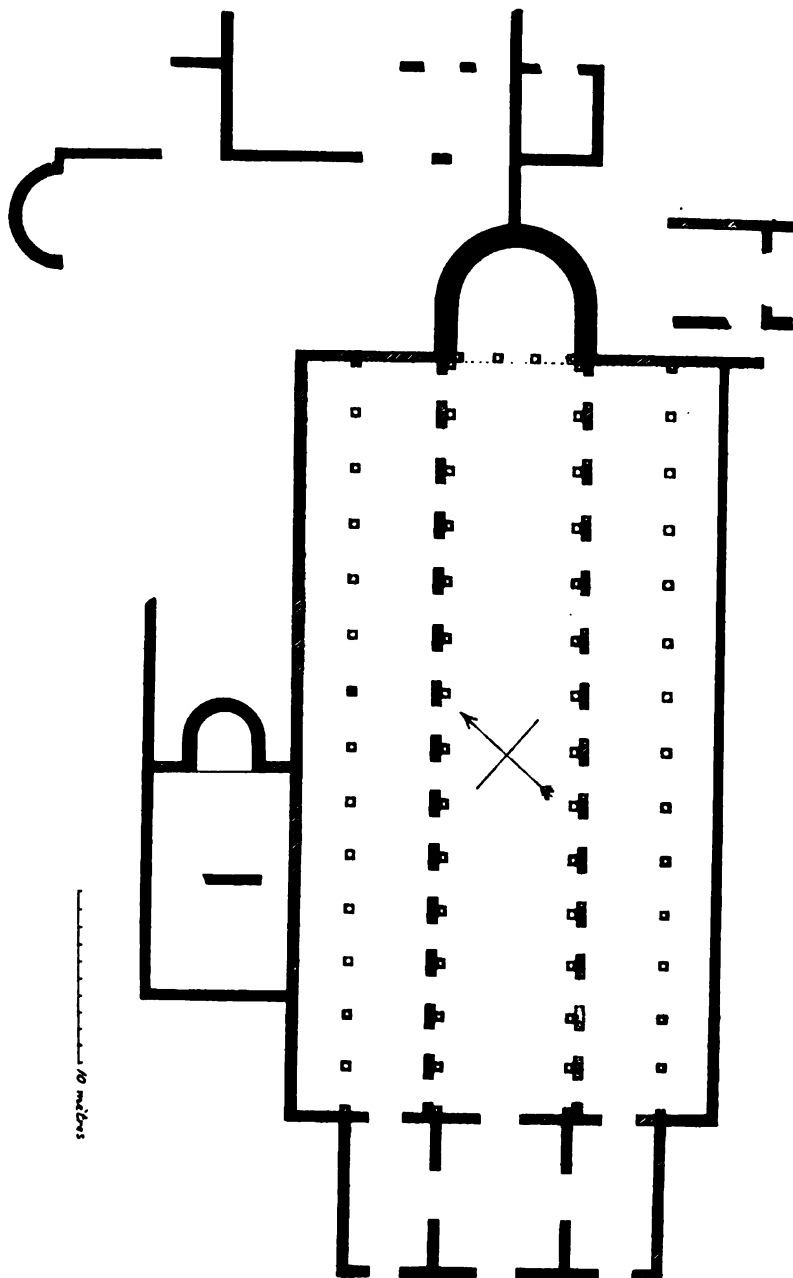
[4] Serait-ce la basilique n° III, la seule des trois grandes églises de Fériana qui paraisse antérieure à l'année 418? Nous ne voudrions pas l'affirmer.

[5] Mentionnée par Lavoignat et de Pouydraguin, *Bull. archéologique du Comité,* 1888, p. 187.

[6] Dans ce plan, comme dans les suivants, les parties aujourd'hui détruites sont indiquées par des hachures obliques.

[7] Voir le plan de Thelepte, *Bull. Comité,* 1888, p. 179. Notre basilique y est indiquée un peu au-dessus du chiffre 4, à gauche.

sur la lisière des villes. Ainsi, à Tigzirt [1], à Taksebt [2], à Tipasa [3] les basiliques principales s'élevaient contre le rempart; celle de Theveste se trouvait vers la limite sep-

Fig. 1. — Plan de la Basilique n° I.

tentrionale de la cité [4]. Nous pourrions multiplier ces exemples. La même constatation a d'ailleurs été faite pour de vieilles églises d'Italie et de Gaule [5]. Il est possible que,

[1] Gavault, *Etude sur les ruines romaines de Tigzirt,* p. 92, fig. 16, lettre I.

[2] *Ibid.,* p. 116.

[3] Gsell, *Mélanges de l'Ecole de Rome,* XIV, 1894, pl. V, n° 24.

[4] *Annuaire de la Société arch. de Constantine,* 1858-1859, pl. II.

[5] Pour Rome, voir Duchesne, *Mélanges de l'Ecole de Rome,* VII, 1887, p. 230.

dans certains cas, le choix de ces emplacements ait été déterminé par les facilités d'acquisition et d'aménagement qu'offraient les terrains excentriques, où les maisons étaient clairsemées. Mais on peut se demander si plusieurs de ces basiliques n'ont pas remplacé des sanctuaires antérieurs à Constantin : avant le quatrième siècle, les autorités n'auraient pas permis aux chrétiens de bâtir des églises au cœur même des villes, dans le voisinage des temples où se célébraient les cultes officiels.

La façade de notre basilique est tournée vers l'ouest. Cette orientation est de règle en Afrique, depuis le quatrième siècle jusqu'à la fin de la domination byzantine [1]. Je ne connais qu'une vingtaine d'exceptions [2], sur près de trois cents églises [3]. Du reste, il est fort rare que ces édifices soient disposés exactement selon les points cardinaux : si, d'une manière générale, ils regardent le couchant, l'orientation varie du nord-nord-ouest au sud-sud-ouest. Est-ce en vertu de quelque prescription religieuse? L'axe longitudinal de chaque église a-t-il été établi conformément à la position qu'occupait le soleil levant le jour de la fête du patron [4]? ou le jour de la consécration du terrain [5]? En ce qui concerne l'Afrique, nous manquons des données qui seraient nécessaires pour résoudre cette question [6].

La plupart des églises africaines sont bâties en petits matériaux, noyés dans du mortier, avec des chaînes en pierres de taille, dressées à des distances régulières (1^{m} 50 en moyenne). Le mode de construction en grand appareil était plus long et plus coûteux : c'était un luxe qu'on ne se permettait qu'assez rarement [7]. Les monuments chrétiens de Fériana présentent, il est vrai, des murs à assises [8], mais les habitants de ce lieu avaient des facilités exceptionnelles pour se procurer à bon compte des pierres de taille : la ville était en effet dominée au sud par un mamelon en roc calcaire, très aisé à entamer, qui offrait aux carriers les matériaux nécessaires. Les excavations qu'ils ont pratiquées se distinguent encore fort nettement [9].

Les constructeurs ont aussi pris des pierres à des édifices d'une époque plus ancienne : on remarque dans l'abside des blocs qui proviennent certainement d'ailleurs. Cet emploi

[1] Il suffira de citer ici la plus ancienne église datée d'Afrique, celle d'Orléansville, et la plus récente, celle qui fut construite sous le patrice Grégoire, à Timgad.

[2] Pour la plupart en Byzacène.

[3] Selon quelques savants (par exemple, Quicherat, *Melanges d'archéologie*, II, p. 405 ; Reusens, *Eléments d'archéologie chrétienne*, I, p. 146), les chrétiens n'auraient appliqué cette régle avec rigueur qu'à partir du cinquiéme siécle. Pour l'Afrique, nous constatons qu'elle fut observée dés le siécle précédent et, d'autre part, qu'un certain nombre d'exceptions appartiennent à l'époque byzantine : église de la citadelle d'Haïdra, églises de Diana (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XIV, 1894, p. 543), de Thibilis (*Nouvelles archives des Missions*, IV, p 368-369), de Cillium en Byzacène.

[4] Voir à ce sujet Nissen, *Rheinisches Museum*, XXIX, 1874, p. 369 et suiv.

[5] Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, I, p. 282.

[6] L'église byzantine du Kef était dédiée à saint Pierre, dont la fête tombe au 29 juin. Or l'orientation de l'édifice ne répond pas au lever du soleil à cette date. Il n'existe pas non plus de correspondance entre l'orientation de la basilique de Sainte-Salsa, à Tipasa, et le lever du soleil au 2 mai, date probable de la mort de cette martyre (Voir Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 3, n. 3).

[7] Des inscriptions se rapportant à divers édifices africains indiquent, comme une particularité digne de remarque, que les murs furent faits en *lapis quadratus* ou en *opus quadratarium* : *C. I. L.*, VIII, 977, 9016, 9027, 9067, 9109, 20145 ; *Ephemeris epigraphica*, V, 948, 955, 1302.

[8] Dans ces monuments (sauf dans la chapelle n° IV), le bas des murs est seul conservé. Il est possible que les parties hautes aient été bâties en blocage, et non en pierres de taille.

[9] *Bull. du Comité*, 1888, p. 181. Conf. Saladin, *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 3^{e} série, XIII, p. 119.

de matériaux de démolition se constate dans un très grand nombre de bâtiments chrétiens [1].

Les murs de l'avant-corps et de la partie quadrangulaire de l'église ont 0m 50 - 0m 53 d'épaisseur, mesure que l'on retrouve partout dans les ruines de la Tunisie et de l'Algérie; elle correspond à la coudée orientale, empruntée à l'Egypte par les Phéniciens, et introduite par eux dans le nord de l'Afrique [2], où elle resta en usage pendant toute l'antiquité.

L'avant-corps, qui avait neuf mètres de profondeur, est aujourd'hui très peu distinct. Il était divisé en trois vaisseaux communiquant entre eux et, vu le peu d'épaisseur des murs, couvert sans doute en charpente et en tuiles. Il est probable qu'il avait trois portes sur le devant. La disposition des locaux qui précèdent les églises offre en Afrique une assez grande variété. Tantôt c'est une cour quadrangulaire, d'ordinaire bordée de portiques [3]; tantôt un simple portique, soutenu par des colonnes ou par des piliers, tantôt un vestibule fermé: le plus souvent, le portique ou le vestibule occupe tout le front de l'édifice, mais, quelquefois, il ne s'étend que devant la partie médiane de la façade. L'aménagement que nous trouvons ici est exceptionnel [4].

L'église est une des plus vastes d'Afrique. Non compris l'avant-corps, elle ne mesure pas moins de 51m 80 de long, sur 25 mètres de large.

La façade devait être percée de trois portes. Nous n'avons pas constaté l'existence de portes latérales, mais il est probable qu'il y en avait au moins une, pour faire communiquer la basilique avec le bâtiment à abside qui est appliqué contre elle au nord-ouest. Les portes latérales sont d'ailleurs assez fréquentes en Afrique, comme en Syrie.

L'intérieur était divisé en cinq vaisseaux. Une autre basilique de Fériana, que nous décrirons tout à l'heure, offre le même nombre de nefs. Il en est de même de celles d'Orléansville (construite en 324) [5], de Bir oum Ali, près de Tébessa (époque indéterminée) [6], de la basilique de Carthage qui vient d'être fouillée par le Service des Antiquités de Tunisie (époque byzantine) [7]. Celle de Ceuta, que mentionne l'écrivain arabe El Békri [8], avait aussi cinq nefs. On peut donc citer pour l'Afrique six exemples de cette disposition, assez rare dans l'architecture chrétienne des premiers siècles, bien qu'elle ait été adoptée, dès l'époque de Constantin, à Rome et en Palestine. La basi-

[1] Outre le témoignage des ruines, on peut citer un texte de saint Augustin (sermon 356, 10). Il s'agit d'un prêtre d'Hippone qui avait été chargé de la construction d'un hôpital: « *emerat de ipsa pecunia xenodochii quamdam domum in Carraria, quam sibi existimabat propter lapides profuturam, sed lapides eius domus fabricae necessarii non fuerunt, quoniam aliunde provisi sunt* ».

[2] Meltzer, *Geschichte der Karthager*, II, p. 504, n. 19; Saladin, *l. c.*, p. 134. La mesure exacte de la coudée est 0m 525.

[3] Voir la basilique n° III.

[4] Dans une basilique qu'on a récemment fouillée à Morsott, près de Tébessa, le vestibule est divisé en trois salles: *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, XXXIII, 1899, pl. à la p. 396.

[5] *Revue archéologique*, IV, 1848, p. 660 (= Holtzinger, *Die altchristliche Architektur*, p. 32, fig. 13).

[6] Inédite.

[7] On a dit que la basilique de *Lambiridi*, près de Batna, avait cinq nefs (*Rec. de Constantine*, XIII, 1869, p. 667). Je n'en ai constaté que trois.

[8] *Description de l'Afrique*, traduction de Slane, p. 235 et 236. El Békri dit que le djamé (c'est-à-dire la grande mosquée) est une ancienne église et qu'il se compose de cinq nefs. Peut être cette église était-elle celle que Justinien fit construire et dédia à la Mère de Dieu (Procope. *Edifices*, VI, 7, p. 343 de l'édition de Bonn).

lique de Segermes (en Byzacène) avait sept nefs [1], comme l'église principale de Tipasa, qui plus tard en compta neuf [2].

A droite et à gauche de la nef centrale, se dressaient des supports rectangulaires, longs de 1m 50, larges de 0m 50, qui étaient constitués par trois piliers carrés, tangents et alignés. En avant de chaque support, était placée une colonne, adossée au pilier du milieu. On retrouve dans une église d'Henchir Khima [3] cette forme allongée des supports: elle avait évidemment pour objet de diminuer l'ouverture des arcades jetées par dessus. Sur les arcades régnait un mur percé de fenêtres, mur surélevant le vaisseau central: c'était là une disposition usuelle dans les basiliques anciennes [4]. Les colonnes servaient à la décoration de l'édifice; il est probable qu'elles étaient surmontées d'une seconde rangée de colonnes, adossées au mur supérieur et portant les entraits du toit. Dans diverses églises africaines, le vaisseau central est bordé de chaque côté par une double file de supports: chaque couple est formé soit d'une colonne et d'un pilier, soit — ce qui est plus fréquent — de deux colonnes. Mais il faut distinguer deux ordonnances fort différentes l'une de l'autre, quoiqu'elles se ressemblent en plan: 1°) tantôt, comme ici, les colonnes antérieures (c'est-à-dire celles qui se dressent du côté de la nef médiane) sont des éléments décoratifs, les arcades étant jetées sur les supports postérieurs [5]; 2°) tantôt, au contraire, elles soutiennent les arcades; les colonnes qui sont placées derrière elles ont pour fonction de porter les retombées des voûtes d'arêtes couvrant les collatéraux [6]: on constate en effet dans l'Afrique du Nord l'existence d'un certain nombre de basiliques dont les bas côtés étaient voûtés [7].

[1] Inédite. Elle a été étudiée par M. Sadoux.

[2] *Mélanges de l'Ecole de Rome,* XIV, 1894, p. 359, fig. 22. — Les basiliques de Sainte-Salsa à Tipasa (Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie,* pl. I), de Tigzirt (Gavault, *Etude sur les ruines romaines de Tigzirt,* p. 7, fig. 1), de Matifou (*Bull. du Comité,* 1900, p. 134) eurent aussi cinq nefs à une basse époque, mais primitivement elles n'en présentaient que trois. Les restaurateurs, ne disposant pas de poutres assez longues pour couvrir la nef centrale, la réduisirent par l'établissement de deux nouvelles rangées de supports. — Je ne cite pas ici l'église de Damous el Karita à Carthage, qui a neuf nefs. Cet édifice byzantin offre un plan tout différent de celui des autres églises africaines. Le carré central était surmonté d'une coupole, à laquelle tous les autres aménagements étaient subordonnés.

[3] Cagnat, Gauckler et Sadoux, *Les temples païens de la Tunisie,* pl. XXXV.

[4] Je me contenterai de citer ici deux textes africains. Le premier se trouve dans un sermon qui est probablement de saint Augustin (Migne, *Patr. latine,* XLVI, p. 1003): « *Ecce videmus columnas quibus sunt superpositi parietes..... In domo Dei columnae a quibus lapidum multitudo portatur.....* ». Il s'agit ici de colonnes, mais le cas est naturellement le même pour les édifices à piliers. Le second texte est de Victor de Vite (*Historia persecutionis wandalicae,* I, 41). Cet auteur raconte que des Vandales assaillirent une église où des catholiques célébraient le service divin: « *alii tecta conscendunt et per fenestras ecclesiae sagittas spargunt* ». Les agresseurs durent monter sur les toits des bas côtés et lancer leurs flèches par les fenêtres qui s'ouvraient dans le mur de la nef centrale.

[5] Basiliques de Tébessa (Ballu, *Le monastère byzantin de Tébessa,* pl. V; p. 21, fig. 13, et p. 25 fig. 19), de Timgad (Ballu, *Les ruines de Timgad,* p. 232), de Tigzirt (Gavault, *Etude sur les ruines romaines de Tigzirt,* p. 7, fig. 1); grande basilique de Morsott. Il en était probablement de même dans la basilique récemment fouillée à Carthage.

[6] Basilique byzantine du Kef (Giudicelli, *Fouilles pratiquées dans la basilique de Dar el Kous,* p. 24); église de Sbiba en Byzacène (d'après les relevés de M. Sadoux); peut-être aussi celle de Satafis (*Mélanges de l'Ecole de Rome,* XV. p. 38: l'épaisseur des murs indique des voûtes). — A Henchir Khima, on trouve, de chaque côté de la nef, de grands piliers rectangulaires sur lesquels les arcades étaient jetées. Par derrière sont adossés des piliers plus petits qui portaient les retombées des voûtes d'arête (Cagnat, Gauckler et Sadoux, *Les temples païens de la Tunisie,* pl. XXXV).

[7] Il est probable qu'il y en avait aussi en Gaule dès le cinquième siècle: voir Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst,* II, p. 105; conf. Quicherat, *Mélanges d'archéologie,* II, p. 134 et 428.

Les fûts des colonnes s'élevaient sur des bases attiques [1], qui reposaient elles-mêmes sur des dés en pierre [2]. L'une de ces bases est encore en place; plusieurs autres gisent dans la ruine. Elles présentent des feuillures latérales qui indiquent que la nef était isolée par des grilles, au moins le long du chœur [3]. La face antérieure des socles était ornée de sculptures à relief plat, encore distinctes sur deux bases. La moins mutilée offre l'image d'un calice d'où s'échappent deux ceps de vigne. Je puis signaler en Afrique plusieurs bases de colonnes dont la décoration est analogue. L'une d'elles, trouvée par M. Saladin à Haouch Khima, non loin de Fériana, a été publiée par cet architecte [4]: on y voit des pampres et des grappes de raisins. Deux autres sont conservées dans la cour de l'église française de Tébessa. La première représente un calice d'où sort un cep de vigne, la seconde un calice, surmonté de deux poissons, qui sont disposés comme ceux du chapiteau de la fig. 2: ces poissons, symboles des fidèles, semblent se jeter dans le vase eucharistique. Enfin, il y a, à la Maison Centrale de Lambèse, une base ornée simplement d'un calice [5].

Nous avons découvert quelques chapiteaux [6], d'ordre corinthien dégénéré, à trois rangées de feuilles d'acanthe, dont les découpures sont fortement accusées et dont la tête se recourbe en forme de crochet; les feuilles de la rangée supérieure tiennent lieu de volutes et encadrent un motif placé au centre de chaque face: un bouton de fleur entre deux poissons dressés, un calice d'où s'échappe un bouquet de feuilles, une branche

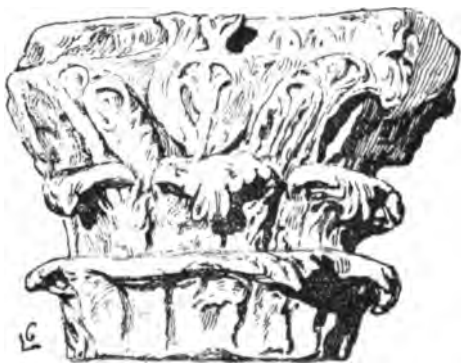



Fig. 2. — Chapiteau d'ordre corinthien.

Fig. 3. — Chapiteau d'ordre corinthien

chargée de fleurs ou de fruits, un cep de vigne. Voir fig. 2 et fig. 3 la reproduction de deux de ces chapiteaux. Ils sont exactement de même style que certains chapiteaux de la basilique de Tébessa [7]. Ceux-ci appartenaient aux colonnades des tribunes et de l'étage de l'*atrium*, constructions qui me paraissent dater du cinquième siècle. On peut les comparer aussi aux chapiteaux de l'église d'Alamiliaria [8], élevée entre 434 et 439 [9]. Les deux poissons disposés symétriquement se retrouvent tout à fait semblables sur des dosserets de Tébessa [9]. Il y aurait une étude intéressante à faire sur les chapiteaux

[1] Elles mesurent 0m 50 de côté et 0m 47 de hauteur. Le socle est haut de 0m 30.

[2] Il y a des dés semblables à Timgad (Ballu, *Les ruines de Timgad,* p. 232), à Satafis (*Mélanges de Rome,* XV, p. 40), au Kef (Giudicelli, *l. c.,* p. 24), etc.

[3] Dans la description de la basilique n° III, nous parlerons de la disposition du chœur en Afrique.

[4] *Arch. Missions,* XIII, p. 140, fig. 244.

[5] Inédite.

[6] Haut. 0m 50.

[7] Ballu, *Monastère,* p. 19, fig. 9, et p. 26, fig. 20.

[8] Gsell, *Fouilles de Bénian,* p. 37, fig. 8.

[9] Ballu, *Monastère,* p. 25, fig. 18.

figurés, dans l'art chrétien d'Afrique: les uns n'offrent que des motifs isolés: vase, grappe, coquille, plante, oiseau, tête humaine émergeant du feuillage, etc.; les autres, à aigles, à têtes de béliers et de bœufs, sont des œuvres byzantines. Je me bornerai ici à indiquer que sur un certain nombre de chapiteaux africains, on voit le calice, d'où sortent soit des feuilles lancéolées [1], soit des épis [2], soit des pampres ou des grappes de raisin [3]. Ce dernier motif, qui était déjà familier à l'art païen [4], avait sans doute pris pour les chrétiens une signification eucharistique.

A droite et à gauche de la grande nef, les bas côtés étaient séparés par une colonnade qui se terminait, contre le mur de façade et contre le mur de fond, par des demi-colonnes, arrangement très fréquent dans les églises d'Afrique. Une des bases de la colonnade de gauche est restée à sa place primitive. Elle est d'un travail grossier et présente pour moulures trois simples bandes circulaires (celle du milieu en retraite), au-dessus d'un socle bas. Elle se trouve à un niveau inférieur de 0^{m} 50 à celui de la base qui lui correspond dans le vaisseau central. Rien n'indique que les collatéraux aient été surmontés de tribunes. Ils devaient être couverts d'un toit incliné, à pente uniforme depuis le mur de la nef jusqu'au mur extérieur.

On rencontre, à l'intérieur de cette église et tout auprès, d'assez nombreux dosserets, mesurant 0^{m} 50 d'épaisseur, 0^{m} 48-0^{m} 50 de hauteur, 1^{m}-1^{m} 05 de longueur en bas et 1^{m} 20 en haut. Ils offrent des sculptures sur leur face antérieure, qui est inclinée, et sur une moitié de leurs côtés longs; l'autre moitié est lisse: elle servait de queue. Ces dosserets devaient être placés sur les colonnes de la nef et emboîtés au-dessus des supports rectangulaires contre lesquels les colonnes étaient adossées. Ils portaient probablement les colonnes du second ordre. D'autres dosserets, un peu plus petits, surmontaient peut-être les colonnes supérieures et recevaient les extrémités des entraits. Le croquis ci-joint (fig. 4) rend compte de cet arrangement. En général, les sculptures sont devenues frustes; les dosserets sur lesquels elles peuvent encore se reconnaître présentent d'ordinaire par devant une grande feuille d'acanthe (c'est le motif le plus fréquent), ou bien un oiseau, aigle ou colombe, vu de face, les ailes éployées. Sur les côtés longs sont figurés de grandes rosaces (fig. 5), des hélices ou des ceps de vigne (fig. 6), surmontés soit d'un rameau transversal, soit d'une rangée de pirouettes.

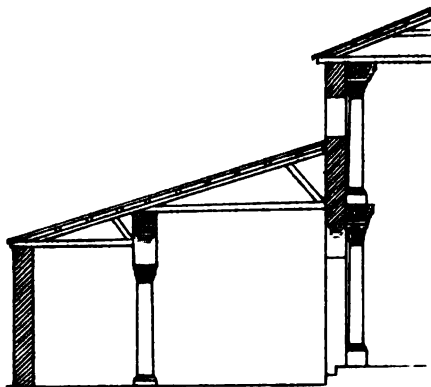



Fig. 4. — Section de l'église.

[1] Chapiteaux de deux pilastres et d'une colonne, au musée de Tébessa.

[2] Chapiteaux de Khenchela, au cercle militaire et dans la maison Parrasols.

[3] Chapiteau d'Aïn Zirara (de Rossi, *La capsella argentea africana*, pl. III, fig. 4). Chapiteau de Bagai, dans une maison d'Aïn Beïda (même style que ceux de Fériana). Chapiteau d'Aïn Témouchent, au musée d'Oran (*Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran*. 1892, p. 407). — Dans un édifice chrétien de Djemila, on a trouvé un chapiteau sur la face duquel est figuré, dit M. Poulle, un vase renfermant un poisson (*Recueil de Constantine*, XIX, 1878, p. 393): c'est évidemment une allusion à l'eucharistie.

[4] Dans un temple situé à Henchir el Hamacha, près de Tébessa, des chapiteaux de pilastre sont décorés d'un vase à deux anses, d'où sortent soit deux grappes, soit des épis. Pour le motif du vase contenant des ceps de vigne, voir Playfair, *Travels in the footsteps of Bruce*, pl. XXVII; Cagnat, Gauckler et Sadoux, *Les temples païens de la Tunisie*, p. 103; Giudicelli, *l. c.*, p. 31, n° 10; Delamare, *Explor. scientifique de l'Algérie, Archéologie*, pl. 168, fig. 2, et pl. 179, fig. 2; *Rec. de Constantine*, XVIII, 1876-7, pl. XV et p. 397. Conf. en Asie Mineure, Lanckoronski, *Villes de Pamphylie*, II, pl. VII, p. 90 et 59.

La décoration est à relief plat, selon le procédé qui fut en usage dans tout le bassin méditerranéen à l'époque chrétienne [1], et dont on trouve en Afrique un très grand nombre d'exemples [2]. On a proposé de donner à cette ornementation le nom de

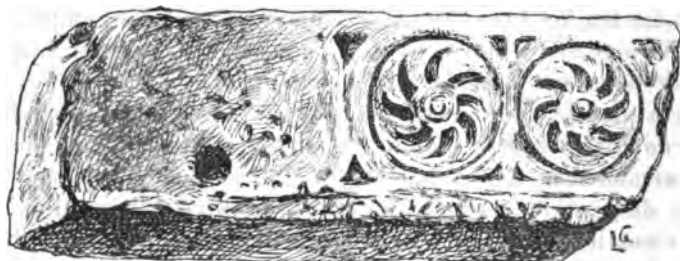



Fig. 5. — Dosseret avec des grandes rosaces.

néo-grecque [3] et on a cherché en Syrie ses origines [4]. Il est certain que les motifs orientaux y dominent. Elle était répandue dans les pays africains dès le quatrième siècle [5]. Est-ce à cette époque seulement qu'elle s'est constituée en Orient et qu'elle a été importée dans les pays occidentaux? Je n'oserais pas l'affirmer. Il me paraît évident qu'elle n'est que la traduction sur pierre d'ouvrages sur bois. Or rien ne prouve qu'avant le quatrième siècle, on n'ait pas décoré ainsi des boiseries, dont malheureu-

Fig. 6. — Dosseret avec cep de vigne.

sement il ne reste plus aucun vestige. Dès le Haut-Empire, la plupart de ces motifs sont familiers aux mosaïstes; pourquoi ne l'auraient-ils pas été aussi aux sculpteurs sur bois? Dans cette hypothèse, il faudrait attribuer aux artistes du quatrième siècle, non pas l'invention d'une ornementation nouvelle, mais seulement l'application de cette ornementation à la pierre

[1] Cette décoration a été étudiée surtout par Cattaneo, *L'architettura in Italia dal sec. VI al mille circa*, et par Courajod, *Origines de l'art roman et gothique*.

[2] Presque tout est inédit. Voir cependant Gavault, *Etude sur les ruines romaines de Tigzirt*, p. 30, 31, 36 et 37; Gsell, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1898, p. 481 et suiv.: Ballu, *Monastère*, p. 32 et suiv.

[3] Courajod, *l. c*, p. 13, 84, 118, 275.

[4] Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, p. 161; Courajod, p. 139, 310.

[5] On la constate sur des pierres qui présentent le monogramme constantinien simple et la devise donatiste *Deo laudes* (de Rossi, *Bull. di archeologia cristiana*, 1881, pl. XI, fig. 1; *Melanges de l'Ecole de Rome*, XIII, 1893, pl. VII, fig. 5 et 5 *bis*). On sait qu'après 412, les donatistes furent persécutés avec une grande rigueur. Il est donc probable que les inscriptions manifestant leur foi sont, en général, antérieures à cette date. D'autre part, c'est au quatrième siècle qu'appartiennent toutes les inscriptions africaines datées qui portent le monogramme constantinien (elles sont au nombre de quinze).

Le fond de l'église est occupé par une grande abside, dont l'ouverture correspond, selon la règle ordinaire, à la largeur de la nef centrale. A l'extérieur, le mur est complétement dégagé, comme dans les basiliques de Rome et dans beaucoup de basiliques africaines [1]. L'épaisseur de ce mur (1^m 20) prouve que l'abside était coiffée d'une voûte en cul de four, qui formait sans doute une croûte compacte [2]. Il est possible que la carcasse ait été constituée par des files de poteries en forme de seringues, emboîtées les unes dans les autres: on voit quelques débris de ces tubes aux abords de l'abside. Ce procédé de construction, qui rappelle les voûtes de San Giovanni in fonte et de San Vitale à Ravenne [3], fut très souvent employé par les architectes africains; il est encore usité dans le sud de la Tunisie [4].

L'ouverture de l'abside présentait une colonnade transversale, qui était composée de deux demi-colonnes et de deux colonnes entières, et qui devait porter une architrave en bois. Des colonnades semblables existaient à Tigzirt, dans l'église principale (cinquième siècle environ) [5] et dans une église située au milieu d'un cimetière [6], à Bénian (second tiers du cinquième siècle) [7], à Orléansville (contre-abside bâtie en 475) [8], à Carthage, dans la basilique de Damous el Karita (époque byzantine) [9]. L'exemple le plus connu de cette disposition, qui donna peut-être naissance à l'iconostase, est la colonnade de l'abside de Saint-Pierre au Vatican. On sait qu'elle était constituée par des colonnes en marbre blanc, décorées de pampres sculptés: Constantin les avait fait venir de Grèce. A Thelepte, l'ornementation des fûts offrait précisément de l'analogie avec celle des *columnae vitineae* de Saint-Pierre. Nous avons retrouvé un fragment assez considérable d'un de ces fûts [10], que nous reproduisons ici (fig. 7). Les sculptures, à relief plat, représentent un calice, flanqué de deux paons, un monogramme constantinien avec l'α et l'ω dans une couronne, enfin des tiges entrelacées qui semblent être des pampres. Un fût de demi-colonne, orné de ceps entrelacés a été transporté des ruines de Thelepte au camp de Fériana [11]: peut-être provient-il de notre abside [12]. — Il y a au musée de Sétif une demi-colonne, qui est décorée de la même manière: on y voit un calice d'où sortent des pampres [13].

[1] Par exemple, Gsell, *Recherches archéologiques*, pl. I; *Melanges de l'Ecole de Rome*, XIV, 1894, p. 359, fig. 22; Gavault, *l. c.*, p. 104, fig. 18; etc.

[2] Les voûtes d'abside en pierres de taille sont exceptionnelles en Afrique. Comme exemples certains, je ne connais que la basilique de Sainte-Salsa à Tipasa et la basilique byzantine du Kef.

[3] Conf. Choisy, *L'art de bâtir chez les Romains*, p. 98, n. 1; Dehio et von Bezold, *Die kirchliche Baukunst des Abendlandes*, I, p. 132; etc.

[4] Saladin, *Arch. Missions*, XIII, p. 35-36, 92, 118-119.

[5] Gavault, *l. c*, p. 15, 80; fig. 1 (p. 7) et fig. 2 (p. 11). La colonnade était double et elle portait, non une architrave, mais trois arcades qui consolidaient l'arc de tête de l'abside.

[6] Gavault, p. 104-105 et fig. 18.

[7] Gsell, *Fouilles de Bénian*, p. 19, fig. 5, p. 35-36.

[8] *Revue archéologique*, IV, 1848, p. 660.

[9] Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVI. 1890-1, p. 186.

[10] Hauteur 1^m 03, diamètre 0^m 45.

[11] Mentionné par Diehl, *Nouvelles archives des Missions*, IV, p. 342.

[12] Cependant son diamètre (0^m 43) est un peu inférieur à celui du fût que nous venons de signaler.

[13] Conf. des *columnae vitineae* figurées sur un sarcophage romain du quatriéme siècle (Garrucci, *Storia dell'arte cristiana*, pl. 323, n° 4), un fût à pampres trouvé en Bosnie (*Römische Quartalschrift*, IX, 1895, p. 217 et p. 234, fig. 5) et les fûts à feuillages et oiseaux de Saint-Clément de Rome: ils datent de 514-523 (Rohault de Fleury, *La Messe*, pl. 92). — Ces fûts ornés de sculptures se rencontrent déjà dans l'art païen. Les *columnae vitineae* de Saint-Pierre furent empruntées à quelque édifice de Grèce. Les musées de Sens et de Vienne en France possédent des fûts de bonne époque, ornés de pampres et d'oiseaux. — Une inscription africaine mentionne des *columnae ornatae* (*C. I. L.*, VIII, 16411).

L'abside ne paraît pas avoir été flanquée de sacristies. A quelques mètres en arrière de l'église, on distingue de vagues traces de salles, qui ont dû être des dépendances de cet édifice et qui s'étendent assez loin dans ladirection du nord-est. Leur disposition exacte ne pourrait être reconnue qu'après des fouilles. Des portes, percées de chaque côté de l'abside, mettaient peut-être la basilique en communication avec ces locaux. Au nord, il y a une exèdre, de 4^{m} 45 d'ouverture. Elle a dû appartenir à quelque chapelle.

Fig. 7. — Fragment de colonne.

Contre le mur de gauche de l'église, s'élevait un petit édifice en pierres de taille, de forme rectangulaire, avec une abside saillante. Il devait communiquer avec la basilique par une porte latérale; il ne semble pas qu'il y ait eu d'entrée sur le devant. Un mur le séparait en deux salles. On pourrait supposer que la salle antérieure était un baptistère et l'autre un *consignatorium*. En avant de l'abside, apparaissent des vestiges d'un pavement en mosaïque [1]. Un sondage nous a fait découvrir quelques débris de carreaux en terre cuite, à images estampées : l'un d'eux offre une face humaine d'une exécution fort barbare. Ces carreaux servaient de revêtement à des murs: on en a trouvé en divers lieux de la Tunisie [2], ainsi qu'en France, dans des ruines de l'époque mérovingienne [3].

Les vastes dimensions de l'église qui vient d'être décrite et l'étendue de ses dépendances permettent de supposer qu'elle était la basilique principale de Thelepte. Il y avait peut-être là un ensemble de constructions religieuses, comprenant, outre le baptistère et des chapelles, les logements de l'évêque et de son clergé. Le style des chapiteaux nous porte à croire que cet édifice a été élevé vers le milieu du cinquième siècle: la forme du monogramme sculpté sur le fût de la colonne de l'abside convient également à cette époque [4].

Peut-être faut-il rattacher au même ensemble une ruine située à cent mètres environ au sud-ouest de la basilique. Elle se distingue de loin par quatre grandes colonnes, restées debout [5]. M. Saladin pense que ces colonnes formaient un *atrium*. En réalité, elles étaient placées aux quatre angles d'une grande salle carrée (8^{m} 40 de côté), dont les murs se reconnaissent encore. Les chapiteaux sont d'ordre corinthien,

[1] Selon MM. Lavoignat et de Pouydraguin (*Bull. Comité*, 1888, p. 187) l'abside était aussi décorée d'« une belle mosaïque, en marbre polychrome, à sujets géométriques, entourés de torsades ».

[2] Voir La Blanchère, *R vue archéologique*, 1888, 1, p. 303 et suiv.; La Blanchère et Gauckler, *Catalogue du musée Aloui*, p. 203 et suiv.; Stuhlfauth, *Römische Mittheilungen des archäologischen Instituts*, XIV, 1898, p. 291, n. 1; etc.

[3] Reinach, *apud* La Blanchère, *l. c.*, p. 303; *Bull. archéologique du Comité*, 1896, p. 507 et suiv.; Courajod, *Origines de l'art roman et gothique*, p. 506.

[4] Voici la liste des documents africains datés qui offrent le monogramme constantinien avec l'α et l'ω: 1°) Année 384, Sétif (*Recueil de Constantine*, XXII. 1882, p. 148; dans l'*Ephemeris epigraphica*, V, n° 944, on indique par erreur une croix monogrammatique). — 2°) Année 406, Orléansville (*C. I. L.*, VIII, 9715). — 3°) Année 408, Méchera Sfa (*Bulletin des antiquités africaines*, III, 1885, p. 189, n° 901). — 4°) Année 416, Sétif (*C. I. L.*, 8649). — 5°) Année 419, Sétif (*C. I. L.*, 8641). — 6°) Année 480, Ternaten (*Bull. du Comité*, 1892, p. 314). — 7°) Fin du cinquième siècle ou début du sixième, Haïdra (*C. I. L.*, 11647).

[5] *Archives des Missions*, XIII, p. 120-121, fig. 212-214. *Tour du Monde*, LII, 1886, p. 216.

d'une facture décadente, mais gardant le souvenir des formes classiques. Chaque colonne est surmontée d'un double dosseret, dont les membres sont disposés en équerre et pourvus l'un et l'autre d'une queue, jadis emboîtée dans la paroi. Les faces qui étaient tournées vers l'intérieur de la salle sont décorées de sculptures, de même style que celles des dosserets de la basilique: sur la face antérieure une grande feuille d'acanthe; sur une des faces latérales, une hélice et un rinceau [1]. On pourrait supposer que ces dosserets portaient les départs de grandes arcades, appliquées contre les murs et les doublant, de manière à les renforcer dans leur partie supérieure [2]. L'espace intermédiaire aurait été couvert d'une voûte d'arêtes: La salle dont nous parlons était flanquée de diverses pièces, dont le plan n'apparaît pas avec netteté. Au même endroit, M. Saladin a trouvé des fragments de carreaux à reliefs, en terre cuite [3].

Basilique n° II.

Nous n'insisterons pas sur cette église, qui ne présente qu'un intérêt très médiocre. Elle se trouve à deux cents mètres environ au sud-ouest de la précédente. Elle est fort mal conservée: on en distingue à peine le plan. Sa forme est celle d'un rectangle parfait, mesurant 28 mètres de long et 12^{m} 80 de large. Les murs, en pierres de taille, sont épais de 0^{m} 50 [4]; des matériaux pris à des bâtiments plus anciens y ont été employés: pressoirs, débris de corniche, etc. La façade regarde le nord-nord-ouest. En avant, il y avait probablement un vestibule fermé, profond entre murs de 2^{m} 80. A l'intérieur, on ne constate plus aucune trace des supports, colonnes ou piliers, qui devaient séparer les trois nefs. Une abside, large de 4^{m} 15, s'ouvre au fond. Elle est enfermée dans un cadre rectangulaire,[5] et flanquée de deux sacristies, établies sur le prolongement des bas côtés: disposition fréquente en Afrique, à toutes les époques de l'architecture chrétienne, et qui se retrouve en Syrie et dans la vallée du Nil [6], mais non pas en Europe. Cette abside communiquait par deux portes avec les sacristies [7]. La chambre de gauche s'ouvrait en outre sur le collatéral voisin: c'était la salle d'offrandes. Au contraire, celle de droite n'avait de communication qu'avec l'abside [8]: il faut y reconnaître le *diaconicum.*

Basilique n° III.

Elle est située au cœur de la ville romaine [9], sur un mamelon isolé, d'une trentaine de mètres d'altitude, abrupt à l'ouest et s'abaissant en pente douce au nord-est: c'était naturellement de ce côté qu'il convenait de placer l'entrée, et ainsi s'explique l'orientation anormale de l'édifice. Le sommet de la butte a été aplani.

[1] L'autre face était appliquée contre la paroi: on l'avait par conséquent laissée lisse.

[2] Des arcades disposées de cette manière se voient dans deux salles carrées qui flanquent une grande chapelle tréflée, à Tébessa: (Ballu, *Monastère,* pl. II et pl. III (en bas à droite).

[3] *L. c.*, p. 121.

[4] Ceux de l'abside ont une épaisseur plus forte: 1 mètre au minimum.

[5] Cette forme d'abside enfermée dans un cadre rectangulaire se rencontre déjà dans des édifices païens (Cagnat, Gauckler et Sadoux, *Les temples païens de la Tunisie,* pl. II et XXVII: Boeswillwald, Cagnat et Ballu, *Timgad,* p. 22).

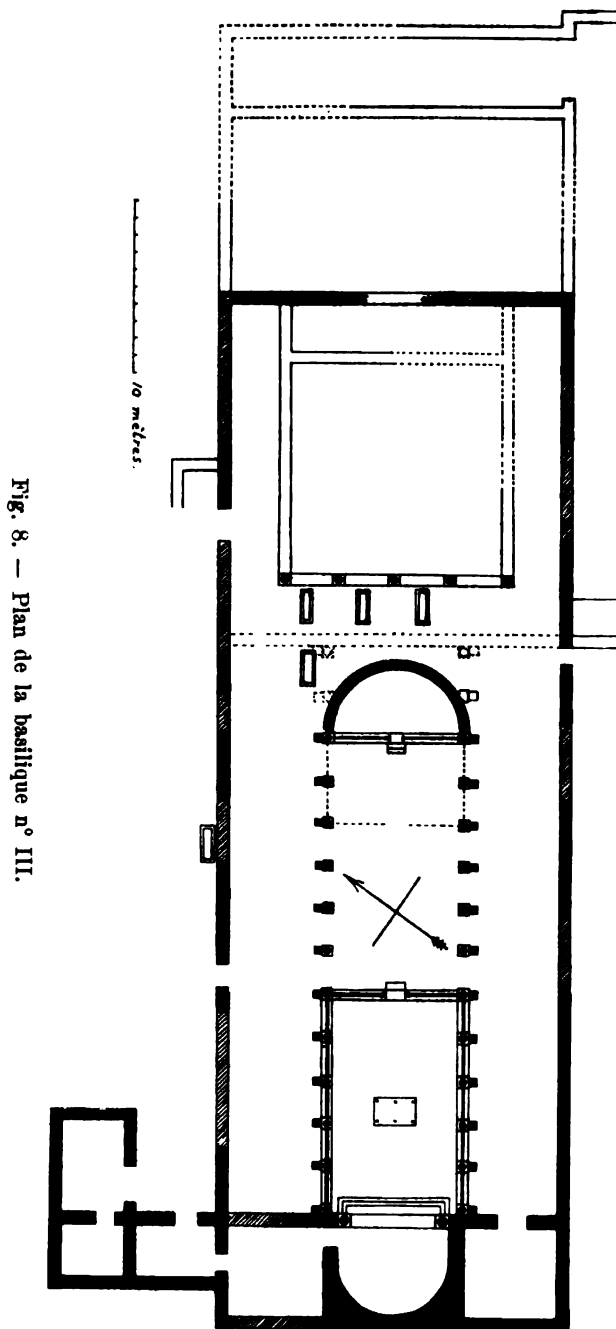
[6] Holtzinger, *Die altchristliche Architektur,* 78 (supprimer Téfaced placé par M. Holtzinger en Egypte: c'est Tipasa de Maurétanie).

[7] Conf., pour ces portes, la basilique de Tébessa (Ballu, *Monastère,* pl V), celle de Tigzirt (Gavault, *l. c.*, p. 7, fig. 1), etc.

[8] Conf. ici même les basiliques n^{os} III, IV et V. Le *diaconicum* est tantôt à gauche, tantôt à droite de l'abside.

[9] Voir le plan général, *Bull. Comité,* 1888, p. 179, où cette basilique est indiquée au-dessous du chiffre 2.

Cette basilique (fig. 8), dont il ne reste plus guère que les fondations [1], a été fouillée, vers 1885, par le commandant Pédoya et, plus tard, par d'autres officiers. Les déblais,

Fig. 8. — Plan de la basilique n° III.

rejetés çà et là, cachent aujourd'hui diverses parties des ruines. Un plan a été publié dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques* [2]; il est accompagné d'une description dans laquelle l'édifice est qualifié de temple [3].

[1] Certaines parties, devenues invisibles, ont été complétées d'après le plan du *Bulletin*.
[2] Année 1885, p. 137.
[3] Cette erreur a été, il est vrai, rectifiée par M. Reinach (*l. c*, p. 136, n. 1).

La construction est en pierres de taille; les murs ont 0m 70 d'épaisseur.

En avant de l'*atrium* dont nous allons parler, on reconnaît quelques vestiges de deux plates-formes étagées. Le front de la première est presque entièrement fait avec des tronçons de demi-colonnes et des chapiteaux corinthiens, empruntés à des édifices antérieurs. Ces plates-formes servaient-elles simplement de soutènement à l'*atrium* ou supportaient-elles, dans leur partie centrale, un escalier monumental? c'est ce que nous ne saurions dire. Il y avait, semble-t-il, à droite et à gauche de l'*atrium*, des escaliers ou des rampes d'accès, s'appuyant sur des murs qu'on distingue en plusieurs endroits.

L'*atrium*, qui avait 20 mètres de côté, est fort peu net. On ne remarque nulle trace des trois portiques qui bordaient sans doute les côtés est, nord et sud. A l'ouest, en avant de l'église, cinq bases de colonne ont été retrouvées: elles sont de type corinthien.

Les basiliques précédées d'un *atrium* sont assez rares en Afrique. La plus connue est celle de Tébessa, qui date probablement du quatrième siècle [1]. Tout récemment, le Service des Antiquités de Tunisie en a déblayé une à Ksar ez Zit, près d'Hammamet. L'*atrium* est encore très visible à Henchir Tikoubaï [2]. L'église de Ceuta, transformée par les musulmans en mosquée, était, au dire d'El Békri [3], précédée d'un parvis, qui renfermait deux bassins. A Satafis, il y a, en avant de l'église, une cour quadrangulaire, mais il est douteux qu'elle ait été entourée de portiques [4]. La même observation s'applique à la cour qui précède l'église d'Henchir Terlist [5]. A Henchir mechta Si Salah, j'ai cru distinguer une cour analogue; elle ne semble pas avoir été exactement carrée [6].

La basilique devait avoir une quarantaine de mètres de longueur. Le mur de façade a disparu: il est possible qu'il ait été démoli dès l'antiquité, avant la construction de la contre-abside. Nous avons indiqué en pointillé l'emplacement qu'il occupait sans doute à l'époque primitive. Il y avait une porte dans le mur latéral de droite, vers le milieu, et peut-être une autre dans le mur de gauche, derrière la façade. A l'intérieur, deux rangées de supports géminés séparaient la nef (large de 7 mètres) des collatéraux (larges de 4m 70). Chaque couple était constitué par une colonne, du côté de la nef, et par un pilier, du côté du collatéral. On a trouvé en place les bases des colonnes, attiques ou corinthiennes, et la partie inférieure des piliers. Pilier et base reposent sur un grand dé, affleurant le sol [7]. Nous n'avons vu qu'un seul chapiteau dans la ruine; il est d'ordre corinthien, de type classique mais d'un travail grossier. Des arcades étaient jetées sur les piliers: on a découvert dans les fouilles de nombreux voussoirs. Au-dessus de ces arcades était peut-être posée une longue corniche, projetant des décrochements qui correspondaient aux colonnes et qui étaient soutenus par elles [8]. Nous trouvons cet arrangement dans la basilique de Tébessa, où les supports sont disposés de la même manière qu'ici [9]. Ces décrochements ont pu porter d'autres colonnes, plus petites que celles du rez-de-chaussée, adossées au mur qui s'élevait au-dessus des arcades. Telle était, croyons-nous, l'ordonnance des parties hautes: elle aurait ressemblé,

[1] Ballu, *Monastère*, pl. II.

[2] *Mélanges de l'Ecole de Rome*, XIV, 1894, p. 36, fig. 10.

[3] *Description de l'Afrique*, traduction de Slane, p. 235.

[4] *Mélanges de l'Ecole de Rome*, XV, 1895, p. 38. Encore l'existence de cette cour est-elle assez hypothétique.

[5] Gsell, *Recherches*, p. 161, fig. 19.

[6] *Ibid.*, p. 177, fig. 23. — Pour la cour qui précède la basilique n° IV de Fériana, voir plus loin.

[7] Conf. plus haut, p. 200.

[8] M. Pédoya (*Bull. Comité*, 1885, p. 144) mentionne des fragments d'une corniche finement sculptée. Mais il croit qu'elle régnait tout autour du monument.

[9] Ballu, *Monastère*, p. 21, fig. 13.

comme on le voit, à celle de la basilique n° 1, mais ici rien n'atteste l'existence de dosserets. La couverture était certainement en charpente et en tuiles, comme le prouvent les nombreux débris de bois carbonisé et de carreaux en argile, recueillis dans les décombres. Il n'y a pas lieu de penser, avec M. Pédoya, que les bas côtés étaient voûtés: la largeur de ces vaisseaux et le peu d'épaisseur des parois latérales s'opposent à cette hypothèse.

Le fond de la nef est occupé par l'espace réservé que nous appellerons le chœur, d'après l'indication donnée par le plan de Saint-Gall, qui date de l'année 820 [1]: cette expression ne se trouve pas, à ma connaissance, chez les auteurs chrétiens des premiers siècles [2]. Il occupe toute la largeur de la nef et s'étend sur une profondeur de 13 mètres, qui correspond aux cinq derniers entre-colonnements. Il est surélevé de 0^{m} 40 et dallé. Il était fermé par une clôture [3], qui a entièrement disparu, mais dont on voit encore les encastrements dans les bandes de pierre formant la bordure; elle s'interrompait par devant, au centre de la nef, et une marche précédait le passage qui était ménagé à cet endroit. Au milieu du chœur, « se trouve, dit M. Pédoya [4], une large assise en » pierres plates, formant saillie au-dessus du dallage. Cette sorte de soubassement » présente de chaque côté trois trous carrés de même dimension, dans lesquels on a » trouvé une assez grande quantité de morceaux de plomb ». C'était évidemment l'emplacement de l'autel, dont l'armature était constituée par six montants en métal, que ces coulées de plomb maintenaient dans les mortaises. Il est probable que les côtés et le dessus de l'autel étaient en bois: on sait que divers textes africains mentionnent des autels faits en cette matière [5].

Cet espace réservé, au milieu duquel se dressait l'autel, se rencontre dans un grand nombre de basiliques d'Afrique [6]. Il était parfois surélevé, comme ici [7].

[1] Lenoir, *Architecture monastique*, I, planche à la p. 24.

[2] Il serait peut-être préférable d'employer le terme *sanctuaire*, puisque, le plus souvent, cet espace renfermait l'autel.

[3] Les panneaux, épais de 0^{m} 10, étaient emboîtés dans de petits piliers de 0^{m} 25 de côté. La disposition des encastrements ne permet pas d'admettre que cette clôture ait été en métal. Il est probable qu'elle était, non en pierre, mais en bois, ce qui expliquerait sa destruction totale. Pour les cancels en bois, conf., par exemple, Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, X, 4, dans la description de la basilique de Tyr.

[4] *L. c.*, p. 142. Cette construction n'est plus visible.

[5] Saint Optat, *De schismate donatistarum*, II, 21 *in fine*; VI, 1. Saint Augustin, *Contra Cresconium*, III, 47 (43); *Lettres* 185, 27. Conférence de 411, I, 139 (Migne, *Patrol. latine*, XI, p. 1316): « *altaria* CONFRACTA *sunt* ». Les autels de la basilique principale de Timgad (Ballu, *Les ruines de Timgad*, p. 232), de la chapelle voisine de la basilique de Tébessa (Ballu, *Monastère*, pl. II: « oratoire »), des deux églises récemment découvertes à Morsott (*Rec. de Constantine*, XXXIII, 1899, pl. aux p. 396 et 406), étaient certainement en bois, comme le prouvent les encastrements destinés à maintenir les montants.

[6] Voir, par exemple, Ballu, *Monastère*, pl. V; *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, XVII, pl. III; *Mélanges de Rossi publiés par l'Ecole de Rome*, p. 347; Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 187, fig. 37; *Mélanges de l'Ecole de Rome*, XIV, 1894, p. 571, fig. 25, etc. — Nous décrirons tout à l'heure deux autres édifices de Fériana (basilique n° V et chapelle n° I), où le chœur se distingue très nettement. — Les Africains ont placé l'autel soit au milieu du chœur, soit au fond de la nef, immédiatement en avant de l'abside, soit dans l'abside même. La première disposition est la plus fréquente.

[7] Je ferai remarquer que dans un passage de Victor de Vite (I, 42), où il est question de la *crepido altaris*, cette expression paraît s'appliquer plutôt à un chœur surélevé qu'à la base de l'autel (comme le pense Schultze, *Archäologie der altchristliche Kunst*, p. 118, n. 2). L'historien raconte qu'un grand nombre de chrétiens se trouvaient sur cette *crepido*: « *alii quam plurimi sagittis et iaculis in medio crepidinis altaris probantur occisi* ».

De même que dans l'église précédente, l'abside est enfermée dans un cadre et flanquée de deux sacristies. Son ouverture est un peu moins large que la nef centrale [1]. Le sol dépasse de 0^{m} 70 le niveau du chœur. Cet exhaussement de l'abside est de règle dans les basiliques africaines [2]. Tantôt les degrés qui mènent au *presbyterium* sont disposés comme dans l'édifice que nous décrivons, tantôt il y a deux petits escaliers, établis aux deux coins du fond de la nef [3].

L'ouverture était flanquée de deux grosses colonnes à bases corinthiennes, qui supportaient l'arc de tête, disposition fréquente en Afrique [4]. Au pied du mamelon, derrière l'abside, on voit un chapiteau qui, très probablement, appartenait à une de ces deux colonnes: il est d'ordre corinthien classique et a dû être emprunté à un monument plus ancien. Nous avons remarqué dans la basilique un dosseret [5], muni d'une queue de 0^{m} 52 de longueur; la face antérieure est ornée d'une feuille d'acanthe une des faces latérales d'une rosace enfermée dans un cadre [6]. Ce dosseret paraît avoir été placé sur l'une ou l'autre des colonnes, et avoir servi d'imposte à l'arc de tête [7]. L'abside était pavée « d'une magnifique mosaïque polychrome » [8], aujourd'hui détruite. La sacristie de gauche communiquait sans doute avec le bas côté contigu, mais non pas avec l'abside: c'était donc la salle d'offrandes. Il y avait au contraire une porte entre l'abside et la sacristie de droite (*diaconicum*), qu'un mur plein séparait du collatéral voisin. Ces deux salles étaient probablement couvertes d'une toiture inclinée. Elles semblent avoir eu un pavement en mosaïque. Le *diaconicum* donnait accès à un corps de bâtiment, composé de trois pièces.

Notre basilique présentait une contre-abside semi-circulaire, dont il ne subsiste plus que le soubassement et la première assise. On l'a simplement appliquée contre deux des colonnes qui bordent la nef, et elle n'a pas pu être bâtie avant la destruction de la partie antérieure de l'église. Elle était surélevée de 0^{m} 40 et pavée en mosaïque [9]. Une clôture, dont les encastrements sont encore visibles, fermait cet hémicycle, ne laissant qu'un étroit passage au centre. En avant, dans la nef, un espace correspondant à deux entre-colonnements constituait un chœur, isolé par des grilles en bois ou en métal: les bases des colonnes sont percées de mortaises qui recevaient les extrémités des cancels.

Quelle était la destination de l'hémicycle que nous venons de décrire? Peut-être représente-t-il une abside nouvelle, construite lors d'une restauration tardive: on aurait rectifié de cette manière l'orientation anormale de l'église et on aurait établi l'autel dans le nouveau chœur. Mais il est possible aussi qu'il ait servi de sépulture à un personnage vénéré [10]. Nous connaissons en Afrique quatre autres contre-absides [11], toutes

[1] Conf. une église de Constantine: Ravoisié, *Exploration*, I, pl. 6 et 8. Nous avons fait remarquer plus haut (p. 208), que, d'ordinaire, l'ouverture de l'abside correspond à la largeur de la nef.

[2] Voir, par exemple, saint Augustin, *De civitate Dei*, XXII, 8, 22; *Lettres*, 23, 3; 29, 8; 126, 1; — *De miraculis S. Stephani*, II, 1 (appendice au tome VII de l'édition de saint Augustin par les Bénédictins, Paris, 1785, p. 83). Conf. Holtzinger, *l. c.*, p. 73.

[3] Basiliques de Tébessa, de Timgad, de Bénian, de Morsott, de Tigzirt, etc.

[4] Nous en trouverons d'autres exemples à Fériana.

[5] Haut. 0^{m} 43, larg. 0^{m} 55, long. (avec la queue) 1^{m} 16.

[6] L'autre face latérale est devenue fruste.

[7] A Rome, les arcs triomphaux de Saint-Paul hors les murs, de Saint-Pierre du Vatican, de Saint-Pierre-aux-Liens étaient portés par deux colonnes, surmontées d'impostes.

[8] Pédoya, *l. c.*, p. 143.

[9] Cette mosaïque a complètement disparu.

[10] Le rapport de M. Pédoya n'indique, il est vrai, aucun tombeau dans cet hémicycle, et actuellement on ne peut pas vérifier l'hypothèse que nous émettons ici. Ce qui lui donne quelque vraisemblance, c'est la présence de plusieurs tombes aux abords de l'hémicycle: on sait que les chrétiens des premiers âges aimaient à ensevelir les morts *ad sanctos*.

[11] A celles de l'Afrique française, il faut ajouter la contre-abside de l'église d'Erment, en Egypte (date indéterminée): *Description de l'Egypte, Antiquités*, I, pl. 97, fig. 6.

construites après coup: à Mididi [1], à Matifou [2], à Tipasa (dans l'église élevée par l'évêque Alexandre) [3], enfin à Orléansville [4]. Dans ces trois derniers endroits, la contre-abside avait certainement une destination funéraire. Celle d'Orléansville fut bâtie en 475, pour abriter les restes d'un évêque, Reparatus. Celle de Tipasa, qui ne peut guère être antérieure au cinquième siècle, contenait quatre tombeaux. Dans la contre-abside de Matifou, qui paraît dater de la période byzantine, il y avait aussi plusieurs sépultures [5]. Il faut probablement chercher l'origine de ce genre de constructions dans les exèdres funéraires [6], monuments bien connus des archéologues [7]. Il en existe quelques-unes en Afrique [8]. Comme exemple, je donnerai ici (fig. 9) le plan d'une exèdre qui se voit au milieu d'un cimetière antique, à Dupleix, sur la côte algérienne, entre Cherchel et Ténès [9].

Fig. 9. — Plan d'un exèdre à Dupleix.

Quelques tombeaux, indiqués sur notre plan, ont été découverts à l'est de la contre-abside; trois d'entre eux se trouvent dans le portique de l'*atrium* [10]. Une autre sépulture est établie contre le mur septentrional de l'église. Ces tombes sont certainement de basse époque, car la règle romaine qui interdisait les ensevelissements à l'intérieur des villes fut maintenue avec rigueur au quatrième siècle [11]. Sous les Vandales et surtout sous les Byzantins, on se montra moins sévère à cet égard [12].

[1] Inédite. Relevés de M. Sadoux.

[2] *Bull. du Comité*, 1900, p. 134.

[3] *Bull. du Comité*, 1892, pl. XXXII et p. 482.

[4] *Revue archéologique*, IV, p. 660. — Il est douteux que l'édifice d'Aïn Tounga, où deux absides se font vis-à-vis, ait été une église (Saladin, *Nouvelles archives des Missions*, II, p. 540-541, fig. 150). J'en dirai autant de l'édifice de Chemtou où M. Saladin a cru distinguer deux absides opposées (*Ibid.*, p. 414 et suiv., fig. 26-30).

[5] On sait qu'en Europe certaines contre-absides de l'époque carolingienne furent également construites pour recevoir un tombeau: Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, II, p. 14 et 111.

[6] C'est là, je crois, l'hypothèse la plus vraisemblable. Je dois cependant faire remarquer que la basilique judiciaire de Timgad offre, en face du tribunal, une exèdre qui, par sa position, répond à nos contre-absides (Boeswillwald et Cagnat, *Timgad*, p. 22).

[7] Voir *Dictionnaire des antiquités* de Saglio et Pottier, *s. v. exedra*, p. 883; De Rossi, *Bull. crist.*, 1864, p. 25.

[8] La plus importante se trouve à Khamissa: *Recueil de Constantine*, XIX, 1878, plan à la p. 304.

[9] Vu l'épaisseur des murs (1^{m} 10), cette exèdre paraît avoir été couverte d'une voûte en cul de four. Le tombeau qu'elle abritait est un petit caveau maçonné, voûté en berceau.

[10] Quelques ensevelissements furent faits dans l'*atrium* de la basilique de Tébessa au cinquième ou au sixième siècle: *Bull. du Comité*, 1896, p. 164-5 n^{os} 24 et 25 (épitaphes de religieuses); *Rec. de Constantine*, XVI, 1873-4, pl. IV (sarcophage païen remployé). Dans la même ville, le portique antérieur du péribole qui entourait le temple dit de Minerve reçut des morts à l'époque byzantine: ce temple avait été converti en église (*Revue africaine*, VIII, 1864, p. 271; *C. I. L.*, VIII, 2016 = 16517, 2019, 10636, 10637, 10638 = 16519, 10639).

[11] Conf. *Code Théodosien*, IX, 17, 6 (année 381). Vers 317, des donatistes de Carthage furent ensevelis dans une basilique où ils avaient été tués (écrit donatiste publié dans Migne, *Patr. lat.*, VIII, p. 752 et suiv., chap. 8); mais il n'est pas prouvé que cette basilique fût située à l'intérieur de la ville. La même observation peut s'appliquer aux basiliques dans lesquelles on enterra des circoncellions dans le second tiers du quatrième siècle; le clergé du reste interdit cette pratique (Optat, III, 3).

[12] Voir note 10. On a trouvé plusieurs tombes dans des locaux dépendant de la basilique de Tébessa (*C. I. L.*, 2009-2013; Ballu, *Monastère*, p. 29 et pl. V). L'une d'elles est datée de l'année 508; les autres ne paraissent pas plus anciennes. Des évêques furent enterrés en 475 et en 495 dans les églises d'Orléansville et de Mouzaïaville (*C. I. L.*, 9709 et 9286). Saint Fulgence, mort en 533, fut le premier personnage enseveli dans la basilique de Ruspe, dite *basilica secunda*, «*ubi nullum*

Nous avons rencontré dans les ruines de la basilique une pierre fort endommagée, sur laquelle une croix grecque pattée [1] a été sculptée dans un creux circulaire. — MM. Lavoignat et de Pouydraguin ont recueilli, dans l'abside du sud-ouest, un fragment d'une brique, portant des caractères cursifs, gravés au trait. Malheureusement l'original paraît avoir disparu, et la copie que nous en avons [2] est d'une interprétation difficile. L'inscription est certainement byzantine, comme le prouve la mention de l'indiction à la ligne 3: *iscripsi ind(ictione) sept(ima)* [3].

De ce qui précède, il ne faut point conclure que l'église date de la période byzantine. La pierre ornée d'une croix peut appartenir à la restauration ou au remaniement dont témoigne la contre-abside; quant à la brique, il est à peine besoin de faire observer qu'elle ne saurait servir à dater l'édifice dans les ruines duquel elle a été découverte. Je serais disposé à croire que cette basilique, d'une construction soignée et régulière, appartient au quatrième siècle, comme celle de Tébessa, à laquelle elle ressemble [4]. Elle a péri dans un incendie, dont les traces ont été retrouvées partout [5].

Basilique n° IV.

Elle est située dans la partie septentrionale des ruines de Thelepte [6]. MM. Lavoignat et de Pouydraguin y ont fait quelques sondages [7]. A 1 mètre au-dessous du dallage, ils ont trouvé un second pavement, qui devait appartenir, comme ils le supposent, à un édifice antérieur. Cette basilique (fig. 10), qui est orientée au sud-ouest, a une longueur totale de 45 mètres et une largeur de 18^{m} 65. Elle est peu enterrée, mais en fort mauvais état: les murs, en pierres de taille, d'une épaisseur de 0^{m} 50-0^{m} 53, émergent à peine du sol. En avant, s'étend un espace rectangulaire, qui était sans doute une cour. Deux bases de colonnes, à socle bas, très frustes, sont encore en place. Avec deux bandes en pierre, perpendiculaires à la façade de l'église, elles indiquent l'existence d'un porche que nous avons restauré par conjecture sur notre plan [8]. Dans le porche et dans la cour, se voient des débris de sarcophages et un sarcophage encore entier [9]. Il y avait probablement trois portes sur le front de l'édifice; on en distingue une autre dans le mur latéral de gauche. L'intérieur était partagé en cinq vaisseaux par deux colonnades, placées de chaque côté de la nef médiane [10], et par deux rangées

» *mortuum neque sacerdotem neque laicum sepeliri consuetudo sinebat antiqua* » (*Vie de saint Fulgence*, chap. 29, Migne, *P. L.*, LXV, p. 150). Les ensevelissements dans les églises urbaines du Kef (Giudicelli, *l. c.*, p. 16 et suiv., p. 25), de Maktar (*C. I. L.*, 11893, 11894, 11898, 11904; *Bull. Comité*, 1893, p. 127), de Sétif (*C. I. L.*, 8635, 8651, 8653 *a*), de Matifou, etc., datent soit de l'époque vandale, soit de l'époque byzantine.

[1] Haute de 0^{m} 19.

[2] *C. I. L.*, VIII, 11268.

[3] J'ignore quelle était la destination de cette brique. D'après ce qu'on peut comprendre du texte, elle ne semble pas avoir été placée dans une caisse à reliques, comme l'était un carreau d'argile, qui a été trouvé près de Sétif (*C. I. L.*, 8632) et qui porte une énumération de diverses *memoriae sanctorum*.

[4] Je parle naturellement de la basilique primitive de Tébessa. Cet édifice fut en effet remanié plus tard, peut-être vers le milieu du cinquième siècle.

[5] Beaucoup d'églises africaines ont été détruites de la même manière. Voir quelques exemples dans Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 72, n. 2, et *Fouilles de Bénian*, p. 50.

[6] Voir le plan de Thelepte (*Bull. Comité*, 1888, p. 179), sur lequel elle est indiquée.

[7] Ils lui consacrent cinq lignes (*Bull. Comité*, 1888, p. 185).

[8] Si notre restitution est exacte, ce porche présente une certaine analogie avec celui d'une église d'Henchir bou Takrematène (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XIV, p. 576).

[9] Figuré sur notre plan.

[10] Deux bases attiques sont en place.

de piliers octogonaux, séparant les bas côtés [1]. Ces piliers sont d'une forme assez insolite: je ne puis citer à cet égard que la basilique des Hassnaoua [2], où les deux

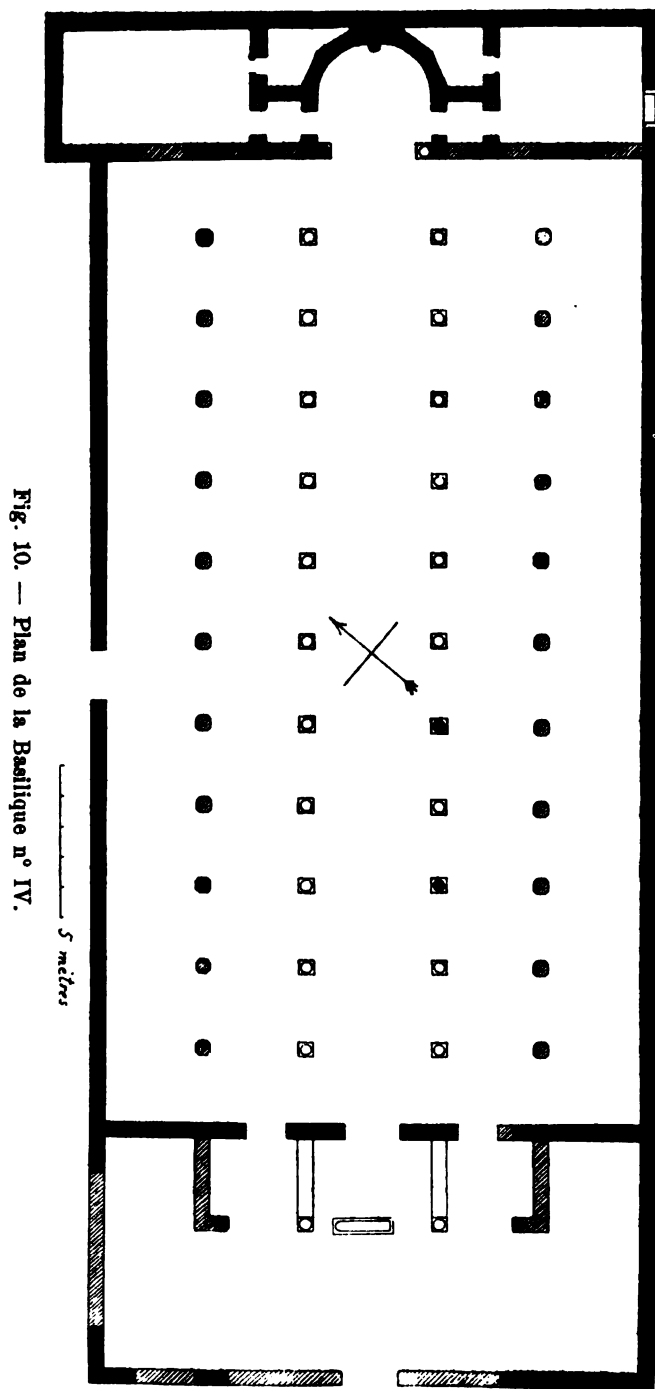



Fig. 10. — Plan de la Basilique n° IV.

[1] Deux de ces piliers se voient encore à leur place primitive. D'autres gisent dans la ruine. MM. Lavoignat et de Pouydraguin parlent à tort de «colonnes hexagonales». Ils ont vu dans cette basilique, ajoutent-ils, «des chapiteaux de même forme, à gros dessin composite». Nous ne les avons pas retrouvés.

[2] Gsell, *Recherches,* p. 286, fig. 3.

colonnades sont terminées du côté de la façade et de l'abside par des piliers également octogonaux. La basilique à cinq nefs de Bir oum Ali, près de Tébessa [1], offrait, comme celle que nous décrivons, deux sortes de supports [2]: la nef était bordée par des piliers carrés; des colonnes séparaient les collatéraux [3].

De larges dalles revêtaient le sol de cette église de Fériana. La couverture était certainement en charpente et en tuiles.

Au fond de la nef, il y a une abside, dont le mur est de forme semi-circulaire à l'intérieur, mais à pans coupés du côté opposé. Nous ne connaissons qu'une autre église africaine présentant cette particularité: c'est celle qui fut installée, probablement sous la domination des Byzantins, dans le grand temple du Capitole de Constantine [4]. Dans une chapelle de Tigzirt, d'époque indéterminée, le mur du *presbyterium* est à pans coupés au dedans comme au dehors [5]: il en est de même dans une chapelle de Thala, refaite pendant la période byzantine [6].

L'ouverture de l'abside était flanquée de deux colonnes, qui portaient l'arc de tête; la base de celle de gauche est restée en place: elle est d'ordre attique. Contre la paroi intérieure, une petite fouille faite par M. Sadoux, après mon séjour à Fériana, a mis à découvert un tronçon de fût, dressé. On peut supposer que cette colonne portait simplement une statuette ou un vase [7], ou bien qu'elle faisait partie d'une colonnade soutenant des nervures saillantes, qui auraient formé l'ossature de la voûte en cul de four et auraient simulé une coquille [8].

La disposition des sacristies est assez intéressante. L'abside communique par deux couloirs avec deux grandes salles, dont l'une a une porte donnant sur le dehors; l'autre, qui déborde le mur septentrional de l'église, était peut-être la salle d'offrandes: il est possible qu'une baie, dont on ne voit plus aucune trace, l'ait mise en communication directe avec le *quadratum populi*. Sur ces sacristies s'ouvraient deux cabinets, ménagés de chaque côté de l'abside: celui de droite est encore très nettement distinct; il semble nécessaire, pour des raisons de symétrie, d'admettre l'existence de celui de gauche.

Nous manquons d'indices pour dater cette basilique. Il est pourtant probable qu'elle appartient à l'époque byzantine ou, au plus tôt, à l'époque vandale: je ne crois pas qu'on ait construit d'absides à pans coupés avant la seconde moitié du cinquième siècle [9].

[1] Inédite.

[2] Conf. l'église d'Ibrihim en Nubie (Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 58) et peut-être aussi la basilique du Saint-Sépulcre, construite par Constantin (Holtzinger, *Die altchristliche Architektur*, p. 39).

[3] Les colonnades de la nef dans les basiliques à piliers de Tipasa (grande église et église de Sainte-Salsa) sont, comme nous l'avons déjà fait remarquer (p. 199, n. 2), des aménagements appartenant à une basse époque.

[4] Ravoisié, *Exploration*, I, pl. 6; Delamare, *Exploration*, pl. 119.

[5] Gavault, *l. c.*, p. 99, fig. 17.

[6] Inédite. Relevés de M. Sadoux.

[7] Conf. Holtzinger, *l. c.*, p. 154-155.

[8] Comme dans l'église du Kef (Saladin, *Nouvelles archives des Missions*, II, p. 558-559; Giudicelli, *Fouilles pratiquées dans la basilique de Dar el Kous*, p. 34), et peut-être aussi dans celle de Guelma (Ravoisié, *Exploration*, II, pl. 32, fig. 1). Cette disposition se retrouve dans l'architecture romane (Quicherat, *Mélanges d'archéologie*, II, p. 467-468, fig. 69). Conf., en Egypte, l'église de Deyr Abou Faneh (*Description de l'Egypte, Antiquités*, IV, pl. 67, fig. 11).

[9] L'église de Saint-Jean-Studite à Constantinople, où l'abside présente cette forme, date de 463. Il est probable que l'abside à pans coupés de San Francesco de Ravenne n'est pas contemporaine de la fondation de l'église, qui remonte à 425-430. Ces absides sont fréquentes en Orient (Holtzinger, *l. c.*, p. 77; Schultze, *Archäologie*, p. 57). En Occident, il y en a quelques-unes qui datent du sixième siècle (à Ravenne, à Parenzo, à Grado). On sait que les absides à pans coupés se retrouvent plus tard dans l'architecture romane.

Basilique n° V.

Elle se trouve à peu de distance à l'ouest de la citadelle byzantine. M. Pédoya l'a fouillée en grande partie [1]. Orientée au sud-ouest, elle mesure 21 mètres de longueur (porche et abside compris) et 11^{m} 60 de largeur (fig. 11). Les murs étaient en pierres de taille: on n'en voit plus que quelques vestiges [2].

Une rue dallée passait devant cet édifice [3]. Il était précédé d'un vestibule fermé, qui occupait toute la largeur de la façade et avait 2^{m} 25 de profondeur. M. Pédoya, indique deux portes, aujourd'hui indistinctes, sur le devant de ce *narthex*, et une autre,

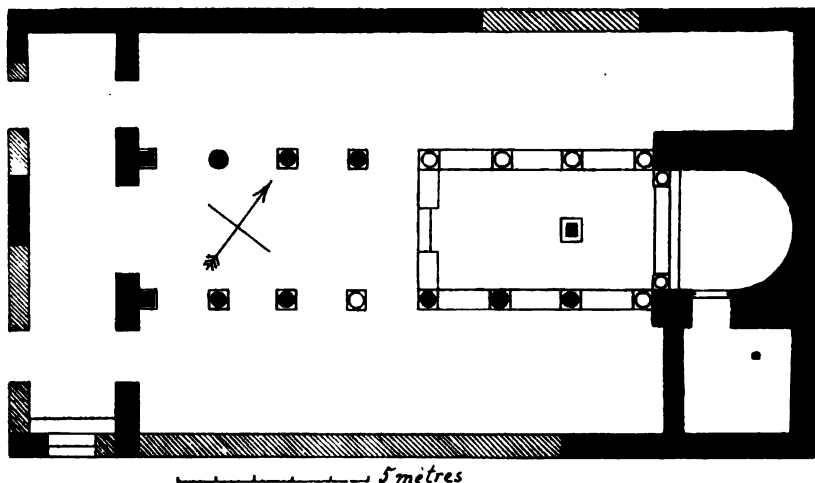



Fig. 11. — Plan de la Basilique n° V.

encore visible, à droite. L'église elle-même avait trois entrées, correspondant aux trois vaisseaux intérieurs. Contrairement à l'usage [4], ces vaisseaux étaient à peu près égaux en largeur (3^{m} 13 pour celui du milieu, 2^{m} 92 pour celui de gauche, 3^{m} 27 à droite). Des deux colonnades qui les limitaient, il ne reste plus que quelques bases: les unes, corinthiennes ou attiques, sont d'un travail correct et ont sans doute été prises ailleurs; les autres, à grossières moulures, doivent avoir été faites exprès pour la basilique. Il en est de même de deux bases de pilastre, adossées au mur de façade [5]. Les bases des colonnes présentent pour la plupart des feuillures, dans lesquelles s'encastraient des grilles, séparant la nef des collatéraux. Le chœur était profond de 6 mètres: entre les colonnes et par devant, il était bordé par des dalles. Vers le milieu de cet espace, M. Pédoya a découvert les restes de l'autel, qui n'existent plus actuel-

[1] *Bull. Comité, l. c.*, p. 148-149 («temple»).

[2] Certaines parties qui ne sont plus visibles ont été indiquées d'après le plan publié par M. Pédoya, dans le *Bulletin du Comité*, 1885, p. 148.

[3] M. Pédoya pense que cet espace était un premier vestibule, mais nous ne croyons pas nous tromper en y voyant une rue.

[4] D'ordinaire le rapport entre la largeur de la nef et celle des bas côtés varie de $^{3}/_{2}$ à $^{2}/_{1}$.

[5] Nous avons déjà fait remarquer (p. 201) que le plus souvent les colonnades se terminaient à leurs deux extrémités par des demi-colonnes. Cependant on trouve parfois des pilastres, comme ici: à Thibilis (Delamare, *Exploration*, pl. 165, fig. 3), à Kherbet el Ousfane (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XIV, p. 572), à Tébessa, dans une chapelle voisine de la basilique (Ballu, *Monastère*, pl. II).

lement. Il ne les décrit pas; d'après son plan, il semble qu'il ait trouvé une sorte de soubassement rectangulaire, avec une grande mortaise carrée, destinée à l'insertion d'un pied unique, sur lequel aurait reposé la table sainte [1]. Tout le sol de la nef était couvert d'une couche de béton. De nombreuses tuiles, débris de la toiture, gisent dans la ruine.

L'abside, inscrite dans un cadre, était surmontée d'une voûte faite en poteries tubulaires [2]. On y montait par deux degrés. Une foule de petits cubes de marbre, dispersés en cet endroit, ont évidemment appartenu à un pavement en mosaïque. Deux colonnes, flanquant l'ouverture, portaient l'arc de tête. A droite, se trouvait le *diaconicum*, communiquant avec l'abside, mais non pas avec le collatéral voisin. A gauche, un espace quadrangulaire servait de salle d'offrandes: il était, semble-t-il, entièrement ouvert du côté du *quadratum populi* [3].

M. Sadoux a reconnu des vestiges de bâtiments très étendus contre cette église, à gauche. Peut-être a-t-elle fait partie de quelque monastère. Il me paraît impossible de lui assigner une date.

Basilique n° VI.

A environ 1500 mètres de la ville, au nord-est. Elle a été signalée par MM. Lavoignat et de Pouydraguin [4]. Longueur 29 mètres, larg. 10^{m} 90. Orientation sud-ouest. Les murs, épais de 0^{m} 50 environ [5], ne s'élèvent guère au-dessus du sol; ils sont en pierres de taille. Quelques vestiges paraissent appartenir à un vestibule fermé, profond de 3^{m} 50. On ne distingue plus d'entrée sur la façade. Il y avait probablement une porte dans le mur latéral de gauche. A l'intérieur, les trois vaisseaux étaient séparés par des colonnes, dont les bases, enterrées, ne sont pas visibles actuellement. Quelques fûts, longs de 3 mètres, et des chapiteaux gisent à terre. Ces chapiteaux [6] ont sans doute été faits exprès pour l'église; ils sont d'ordre corinthien très décadent, à trois rangées de feuilles non dentelées; les volutes sont remplacées par des feuilles lancéolées recourbées. Je les daterais volontiers du cinquième ou du sixième siècle. L'abside mesure 3^{m} 70 de largeur à l'entrée. Le mur est arrondi à l'extérieur comme à l'intérieur, mais il ne fait pas saillie sur le plan général de l'édifice, qui est parfaitement rectangulaire (fig. 12) [7]. Deux piliers supportaient l'arc de tête. Cette abside devait être flanquée de deux sacristies. Aux abords de la ruine, on remarque quelques fragments de sarcophages en pierre. Il y avait là sans doute un cimetière chrétien.

Fig. 12. – Fond de la basilique n° VI.

[1] Mais ce trou carré peut avoir été un *loculus* dans lequel était déposé un coffre à reliques.

[2] Conf. plus haut, p. 203. Des fragments de ces poteries jonchent le sol de l'abside.

[3] Du moins, M. Pédoya n'indique pas de mur transversal. Cette partie de l'église n'est plus distincte.

[4] *Bull. Comité*, 1888, p. 190.

[5] Ceux de l'abside mesurent 0^{m} 70.

[6] Hauts de 0^{m} 46.

[7] Cette forme de l'abside se retrouve dans quelques autres églises africaines: à Henchir Terlist (Gsell, *Recherches*, p. 169, fig. 21), à Bir oum Ali (Saladin, *Archives des Missions*, XIII, p. 148, fig. 262), à Henchir el Azreg (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XIV, p. 47, fig. 12), à Souk el Khmis, près d'Aumale (inédite); dans un édifice chrétien d'Haïdra (Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, I, p. 276, fig. 215). Elle se rencontre aussi en Syrie (Holtzinger, *l, c.*, p. 208, fig. 139, et p. 209, fig. 140).

Basilique n° VII.

Elle est située au sud-ouest de la ville antique, sur la rive gauche d'un affluent de l'oued Fériana, et au milieu d'une nécropole chrétienne [1]. Elle a été fouillée par MM. Lavoignat et de Pouydraguin, il y a treize ans [2]: depuis cette époque, on l'a presque entièrement détruite. Nous n'avons plus reconnu que quelques misérables débris des murs occidentaux et méridionaux et de l'abside. Longueur 26 mètres, largeur 11 mètres. Orientation nord ouest. Il ne semble pas que le mur opposé à l'abside ait présenté de porte [3]; on devait entrer par le sud, du côté de la rivière: le roc a été aplani à cet endroit, de manière à former une sorte de terrasse [4]. La nef centrale, large de 3^{m} 50, était bordée par deux rangées de six colonnes; les bases sont attiques [5], les chapiteaux sont corinthiens, à feuilles non dentelées, d'une facture grossière, mais d'un type encore presque classique. L'abside, qui ne paraît pas avoir été enfermée dans un cadre, était surélevée d'environ 1 mètre: on y montait par un escalier de plusieurs marches. Deux sacristies la flanquaient. De nombreuses tuiles, retrouvées dans les fouilles, appartenaient à la toiture des trois vaisseaux. On a recueilli aussi de petits tubes en poterie, qui étaient employés dans la voûte de l'abside. La nef et les collatéraux étaient dallés. L'abside présentait une mosaïque polychrome: « Des » oiseaux, disent MM. Lavoignat et de Pouydraguin, et des feuilles assez grossière- » ment figurés forment un encadrement; au milieu, se lit l'inscription suivante, formée » de cubes de marbre noir sur fond blanc [6]: *Exaudi, Deus, orationem meam; au[ri]bus* » *percipe berb[a] oris mei san(c)tor[umque]* ». Sauf l'addition *sanctorumque*, ce texte est emprunté à un verset des psaumes [7].

Le chœur paraît avoir occupé, au fond de la nef, l'espace correspondant aux deux derniers entre-colonnements. MM. Lavoignat et de Pouydraguin y ont fait une découverte importante. Nous citons ici leur rapport: « Des fouilles pratiquées dans le » chœur, à deux mètres en avant de l'abside, ont amené la mise au jour de la con- » fession. Le tombeau était recouvert d'un socle unique en pierre, portant quatre colon- » nettes d'ordre composite et se reliant au pavage en dalles du monument [il s'agit » certainement du socle et des pieds de l'autel]. Ce socle, reposant sur un lit de sable » fin et présentant au centre un évidement rectangulaire en forme de cuvette, couvrait » une mosaïque encadrée de torsades polychromes. A l'intérieur [sans doute dans l'espace » correspondant à l'évidement], entourée de rameaux figurés en cubes noirs, une inscrip- » tion était tracée en cubes de verre de couleur pour la partie supérieure, et en cubes » noirs séparés par des lignes horizontales blanches pour la partie inférieure [8]:

[1] Indiquée sur le plan d'ensemble publié dans le *Bull. du Comité*, 1888, p. 179.

[2] *Ibid.*, p. 178-180.

[3] Il y a en Afrique un certain nombre d'édifices religieux, en général de dimensions exigues, dont l'entrée se trouve sur un des côtés longs: par exemple à Djemila, à Khamissa, etc.

[4] A l'ouest, un passage de 1 mètre de largeur permettait d'aller de cette terrasse au cimetière voisin, sans traverser l'église.

[5] Haut. totale 0^{m} 49; le socle, qui mesure 0^{m} 60 de côté, est haut de 0^{m} 36.

[6] *C. I. L.*, VIII, 11269. De Rossi, *La capsella argentea africana*, p. 17. La Blanchère et Gauckler, *Catalogue du Musée du Bardo*, p. 14, n° 28.

[7] LIII, 4.

[8] *C. I. L.*, 11270. De Rossi, *l. c.*, p. 17-18, n. 8. De Rossi fait remarquer que cette inscription est la suite de celle de l'abside: «... *sanctorumque Ianuari et comitum* ».

[I]anuari et
comitum.
[S]anctis devotus
[F]l(avius) An(nius) Pusinnus
[c]um sius (= suis) votum
[c]onplevit. [F]el(iciter)!

» Sous cette mosaïque, assise sur un lit de pouzzolane sèche, le sépulcre, taillé dans » le roc et recouvert par deux dalles, renfermait des ossements d'adultes et d'enfants, » placés par faisceaux perpendiculairement à l'axe du cercueil. Un vase allongé en » verre [1] se trouvait au centre et contre la paroi orientale ».

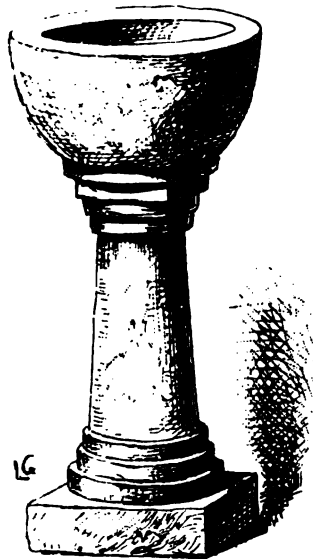



Fig. 13. — Bassin lustral.

Comme on le voit, cette église renfermait les restes de plusieurs saints, sans doute martyrs, Januarius et ses compagnons. Elle avait été élevée, probablement au quatrième siècle [2], par les soins d'un certain Flavius Annius Pusinnus, à la suite d'un vœu [3]. Selon la coutume [4], l'autel surmontait le tombeau.

MM. Lavoignat et de Pouydraguin ont cru retrouver un baptistère dans le collatéral de droite: « c'est du moins, » disent-ils, l'attribution que nous croyons devoir donner » à un fût de colonne évidé à la partie supérieure, que » nous avons rencontré dans nos fouilles ». Il est probable qu'il s'agit d'un petit bassin pour les ablutions, placé jadis près de la porte. A l'entrée du porche de l'église de Sainte-Salsa, à Tipasa, un fût peu élevé paraît avoir porté une cuve ayant cette destination [5], et l'on a trouvé dans la basilique de Zoui un bassin lustral, monté sur une colonnette [6]: ce monument est fort bien conservé; nous en donnons ici une reproduction (fig. 13) [7].

Tout autour de l'église, et surtout à l'ouest, se voient des sépultures creusées dans le roc. Conformément à la règle ordinaire [8], les morts regardaient l'orient. Le côté des pieds est plus étroit que le côté opposé, au milieu duquel une cavité rectangulaire ou arrondie constitue une sorte de logette, destinée à recevoir la tête. Cette forme rap-

[1] Peut-être ce vase avait-il servi à recueillir le sang d'un ou plusieurs martyrs. Conf. l'inscription de Rouffach, *C. I. L.*, 6700 = 19353; Gsell, *Bull. du Comité*, 1899, p. 452-453.

[2] Le style des chapiteaux paraît indiquer cette époque.

[3] Pour la formule *votum complevit*, conf. de Rossi, *Bull. di arch. cristiana*, 1878, p. 32; 1891, p. 158.

[4] Conf. chapelle de Lambèse (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XVIII, 1898, p. 471), chapelle d'Alexandre à Tipasa (*Bull. Comité*, 1892, p. 477), basilique de Sainte-Salsa au même lieu (Gsell, *Recherches*, p. 23 et 29): « *Munera quae cernis quo sancta altaria fulgent*.. ..*m*[*artyr*] *hic est Salsa* ». Saint Augustin, Sermon 313, fin.

[5] Gsell, *Recherches*, p. 47, n. 1.

[6] Farges, *Bull. de l'Académie d'Hippone*, XX, p. 139. Aujourd'hui au cercle militaire de Khenchela. La cuve et la colonnette sont d'une pièce. Haut. 0m 90.

[7] Conf. le bassin lustral figuré sur la célèbre mosaïque de Théodora, à Saint Vital de Ravenne: Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, I, p. 443, fig. 338.

[8] Holtzinger, *l. c.*, p. 238. On a constaté des exceptions à cette règle en Afrique, par exemple à Tabarka (Toutain, *Bull. du Comité*, 1892, p. 195), au Kef, dans la basilique byzantine de Dar el Kous (Giudicelli, *Fouilles pratiquées dans la basilique de Dar el Kous*, p. 25), à Zoui (Farges, *Bull. d'Hippone*, XX, p. 136), etc.

pelle les sarcophages anthropoïdes phéniciens et elle pourrait bien être de tradition punique [1]; cependant nous n'oserions pas l'affirmer, car on a trouvé en France et en Belgique des tombes du moyen âge qui présentent exactement le même type [2], et qui ne dérivent évidemment pas de modèles phéniciens. Les bords des fosses offrent des feuillures pour l'insertion d'un couvercle d'une ou plusieurs dalles. Parfois, ce couvercle était orné d'une mosaïque, dont il ne reste plus que quelques cubes [3]. MM. Lavoignat et de Pouydraguin disent avoir trouvé dans ces tombes des débris de poteries assez grossières. En général, les chrétiens d'Afrique ne déposaient aucun objet dans les sépultures.

Chapelle n° I.

Notre fig. 14 en donne le plan. Elle se trouve à 200 mètres environ à l'est de la basilique n° I [4]. Elle est assez mal conservée et n'a pas été fouillée. Orientation sud-ouest. Longueur totale 16m 40, largeur 10m 80. La construction est en pierres de

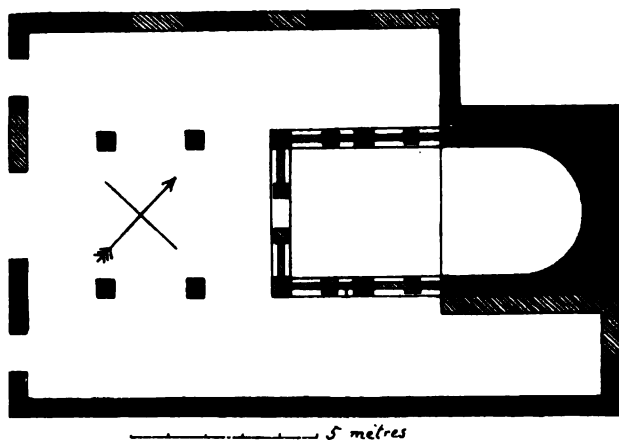



Fig. 14. — Chapelle n° I.

taille. On a employé des matériaux d'époque antérieure, entre autres un cippe funéraire avec personnage sculpté. L'édifice ne semble pas avoir été précédé d'un porche. Trois portes, percées dans la façade, correspondent aux trois vaisseaux intérieurs. La nef était séparée des bas côtés par deux rangées de piliers. Les églises à piliers [5] ne sont pas rares en Afrique; j'en connais une trentaine. Elles appartiennent à diverses époques:

[1] J'ai cité quelques exemples africains dans une note sur les ruines de Ziama (*Bull. du Comité*, 1899, p. 449). Conf. des tombes semblables dans une basilique de l'île de Majorque (De Laurière, *Bulletin monumental*, sixième série, VII, 1891-2, p. 153 et planche); de Laurière les croit antérieures à l'église, mais il semble bien que deux au moins d'entre elles aient été creusées à travers le pavement en mosaïque.

[2] Renan, *Mission de Phénicie*, p. 865. Reusens, *Eléments d'archéologie chrétienne*, I, p. 443, fig. 491. Sarcophage en plomb trouvé à Rueil (près de Paris), actuellement au musée de Saint-Germain. Sarcophages en pierre à Royat (Puy de Dôme). Etc.

[3] On sait que les mosaïques tombales sont fréquentes en Afrique. Voir en particulier La Blanchère, *Tombes en mosaïque de Thabraca* (*Bibliothèque d'archéologie africaine*, fascicule Ier); La Blanchère et Gauckler, *Catalogue du musée Alaoui*, p. 16 et suiv.

[4] Indiquée par MM. Lavoignat et de Pouydraguin sur leur plan de Thelepte, *Bull. Comité*, 1888, p. 179 (« basilique »).

[5] Conf. Holtzinger, *l. c.*, p. 38-39; Kraus, *l. c.*, I, p. 288-289.

par exemple, celle d'Orléansville date du règne de Constantin [1], celle de Bénian fut construite entre 434 et 439 [2], une chapelle de Khamissa est byzantine [3]. Tantôt les arcades reposent directement sur les piliers, sans interposition d'une imposte [4]; tantôt, au contraire, les piliers sont coiffés d'une pierre qui a la forme d'un tronc de pyramide renversé [5]. Ces dosserets paraissent être des impostes simplifiées, dans lesquelles des plans inclinés remplacent les moulures classiques, étagées les unes au-dessus des autres. Etablis d'abord sur des supports en forme de pilier, ils furent juchés, à partir du cinquième siècle [6], sur des colonnes, entre le chapiteau et le sommier de deux arcades. C'est dans cette fonction que nous les trouvons à Salonique et à Ravenne, pour ne citer que les exemples les plus connus [7]. Dans les ruines de la chapelle que nous décrivons, nous n'avons trouvé aucun de ces dosserets, soit qu'ils aient disparu, soit que les sommiers des arcades aient porté immédiatement sur les piliers quadrangulaires. Le chœur occupait dans la nef l'espace correspondant aux deux dernières arcades. Il était isolé par une clôture pleine, consistant en de minces dalles [8], posées de champ. Ces dalles étaient maintenues par des feuillures, pratiquées le long des quatre piliers les plus voisins de l'abside et dans quatre petites piles intermédiaires. On rencontre dans beaucoup d'églises africaines une fermeture de chœur tout à fait semblable [9]. Une porte devait être ménagée sur le devant. Des toitures surmontaient les trois vaisseaux. L'abside, que coiffait une voûte, était inscrite dans un cadre. On y montait par une marche. Il n'y avait qu'une seule sacristie [10], qui paraît avoir été entièrement ouverte sur le collatéral de droite [11].

Fig. 15. — Chapiteau d'ordre composite.

Nous avons trouvé dans la nef deux petits chapiteaux [12] d'ordre composite; ils sont d'une facture très grossière. L'un d'eux est reproduit à la fig. 15. Vu leurs faibles dimensions, on peut supposer qu'ils faisaient partie d'un *ciborium*, placé au-dessus de l'autel, au milieu du chœur. Nous avons recueilli aussi un disque en pierre [13], sur lequel

[1] *Revue archéologique*, IV, 1848, p 660.

[2] Gsell, *Fouilles de Bénian*, p. 19, fig. 5.

[3] *Recueil de Constantine*, X, pl. V, fig. 3.

[4] A l'église de Sainte-Salsa à Tipasa (Gsell, *Recherches*. pl. IV), dans la grande basilique du même lieu, à Taksebt (*Revue africaine*, XXXVII, 1893, fig. 10 à l'article de Bourlier et Gavault, p. 130 et suiv).

[5] Conf. les dosserets coiffant les pilastres du mausolée de Blad Guitoun (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1898, p. 483, fig. 2). En Syrie, on trouve des dosserets semblables supportant des bandes plates (De Vogüé, *Syrie centrale*, II, pl. 100)

[6] Peut-être même plus tôt: voir de Rossi, *Bull. crist.*, 1880, p. 153.

[7] Voir, à ce sujet, Gsell, *Fouilles de Bénian*, p. 33. — Un dosseret africain a été publié par de Rossi, *La capsella argentea africana*, pl. III, fig. 6 et pl. II, fig. 5.

[8] Epaisseur 0m 15. L'une d'elles est encore en place.

[9] Par exemple à Tébessa (Ballu, *Monastère*, pl. V, X et XI).

[10] Il en est de même dans quelques autres églises ou chapelles d'Afrique. Conf. ici meme la chapelle n° II.

[11] Conf. la basilique n° V.

[12] Haut. 0m 32.

[13] Diamètre 0m 34, épaisseur 0m 085.

est sculpté, en relief plat, un monogramme constantinien accosté de l'α et de l'ω [1]: ce symbole est enfermé dans un cercle, qui porte une inscription gravée, fort mutilée:

XTI EIVS

[*De donis Dei et?*] (*Chris*)*ti eius.*

Ce disque présente sur sa tranche de petites mortaises qui prouvent qu'il a été encastré. Peut-être était-il placé sur la face antérieure de l'autel?

D'après le style des chapiteaux et la forme du monogramme dont il vient d'être parlé, j'attribuerais volontiers cette chapelle au cinquième siècle.

Chapelle n° II.

A 150 mètres environ de l'angle nord-est de la citadelle, dans la direction du levant [2]. Il n'en reste que les fondations, en pierres de taille. La longueur (sans l'abside) semble avoir été d'environ 9 mètres, la largeur était de 8m 40. Orientation sud-ouest. A l'intérieur gisent des débris de fûts et deux chapiteaux corinthiens, à feuilles non dentelées. Abside large de 2m 90 à l'entrée, profonde de 2m 30, dont le mur forme une saillie courbe à l'extérieur. A droite, sacristie, plus large de 1m 75 que le bas côté qui lui est contigu. Il n'y a pas de sacristie à gauche. Cette chapelle est flanquée de divers bâtiments, qui paraissent avoir fait partie du même ensemble qu'elle.

Chapelle n° III.

Sur un mamelon situé à environ 200 mètres au nord-est des thermes romains, on distingue le bas de deux murs en pierres de taille, limitant deux absides contiguës, dont les axes sont à angle droit. Ces absides, de 4m 10 d'ouverture, semblent avoir appartenu à un petit édifice, probablement à une chapelle, qui avait la forme d'un trèfle ou d'un quatrefeuille. Les archéologues connaissent les constructions tréflées qui s'élevaient dans la banlieue de Rome, au-dessus du cimetière de Saint-Calliste et à Sainte-Symphorose. Plusieurs chapelles analogues existent en Afrique: à Carthage [3], à Ksar Hellal [4], à Sidi Mohammed el Guerbi [5], à Dougga [6], à Henchir Maatria [7], à Henchir Redès [8], à Henchir Damous [9], à Tébessa [10], à Kherbet bou Addoufen [11], à Aguemmoun Oubekkar [12]. Le baptistère de Tigzirt est un quatrefeuille [13]. Il y a aussi dans cette contrée quelques monuments profanes de forme trilobée [14].

[1] Cette dernière lettre est retournée.

[2] Voir le plan de Thelepte, *Bull. Comité*, 1888, p. 179 («basilique»).

[3] *Recueil de Constantine*, XXVI, 1890-1, pl. II.

[4] Gauckler, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1897, p. 5-8.

[5] Saladin, *Archives des Missions*, XIII, p. 84-36.

[6] Saladin, *Nouvelles Archives*, II, p. 525. Carton, *Découvertes faites en Tunisie*, p. 171-172.

[7] Saladin, *Nouv. Arch.*, II, p. 440-442; Carton, *l. c.*, p. 295-297 (c'est un quatrefeuille).

[8] Carton, *l. c.*, p. 291.

[9] Toutain, *Bull. Comité*, 1893, p. 175-176 et pl. XVIII.

[10] Ballu, *Monastère*, pl. II (c'était peut-être d'abord un baptistère).

[11] Gsell, *Recherches*, p. 179, 183-184 et fig. 25 (cette chapelle est devenue plus tard le *presbyterium* d'une église).

[12] Vigneral, *Ruines romaines de l'Algérie, Kabylie du Djurdjura*, p. 89 et pl. XIV, fig. 1 (plan et description inexacts). — Il faut peut-être ajouter à cette liste un édifice de la région de Philippeville (Delamare, *Exploration*, pl. 47, fig. 13).

[13] Gavault, *Etude sur les ruines romaines de Tigzirt*, p. 7, fig. 1.

[14] Salle qui paraît dater du Haut-Empire à Amoura, sur le Chélif; elle a fait partie d'un établissement de bains. Salle en trèfle dans une villa romaine de Tabarka (Toutain, *Bull. Comité*, 1892,

Chapelle n° IV.

Cette chapelle est située en dehors de la ville, au sud-ouest, non loin de la basilique n° VII, mais sur la rive droite de l'affluent de l'oued Fériana [1] (fig. 16). Elle a été bâtie entre le ruisseau, au nord, et un escarpement rocheux, au sud, et elle domine le lit du cours d'eau d'environ 2^{m} 50. Les murs, en pierres de taille, s'élèvent encore au midi jusqu'à une hauteur de 3^{m} 50. Orientation nord-est [2].

L'édifice est précédé d'une cour dallée, de forme irrégulière, limitée par la paroi rocheuse à l'est et au sud, et bordée au nord par un mur, dont il ne reste que le bas et qui n'était peut-être pas très élevé. Ce mur est sans liaison avec la chapelle: il semble donc que la cour soit une addition, de date plus ou moins récente. On y entrait par une large baie [3], qui était sans doute précédée d'un escalier, prenant naissance au bord du ruisseau [4].

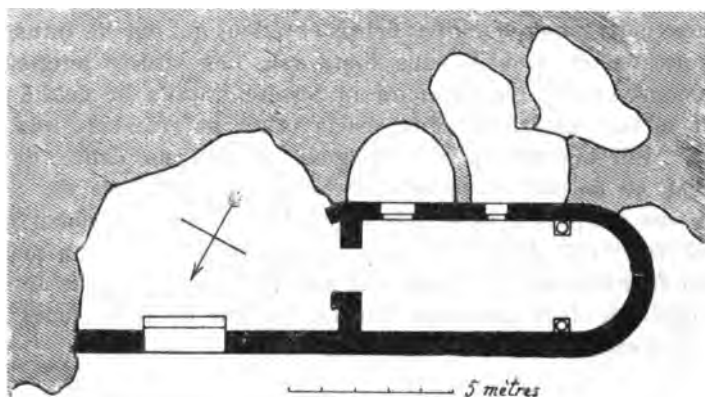



Fig. 16. — Chapelle n° IV.

La façade de la chapelle était flanquée de deux demi-colonnes, dont les bases, d'ordre attique, sont encore en place: elles faisaient peut-être partie d'un petit porche [5]. Au dehors, du côté de la rivière, l'assiette du bâtiment était assurée par des murs de soutènement en grosses pierres de taille [6]. Une porte quadrangulaire, haute de 1^{m} 85, donne accès au sanctuaire. A l'intérieur, le sol est dallé; la couverture devait être en charpente et en tuiles. Le fond s'arrondit en forme d'abside. Deux bases attiques qui

p. 198). Salle à Tébessa Khalfa (*Recueil de Constantine*, XXII, 1882, pl. XVIII): je ne crois pas que ce soit une chapelle chrétienne, comme on l'a dit.

[1] Voir le plan de Fériana cité plus haut («grotte»). MM. Lavoignat et de Pouydraguin consacrent quelques lignes à cette chapelle, qu'ils ont fouillée (*l. c.*, p. 180).

[2] La forme des rochers qui surplombent ce monument n'a pas permis de l'orienter selon la règle.

[3] Le seuil en est un peu plus élevé que le sol de la cour. Cette différence de niveau est rachetée par une marche.

[4] Ce ruisseau ne roule qu'un mince filet d'eau, et les gens qui venaient de Thelepte pouvaient le traverser sans aucune difficulté.

[5] Cet avant-corps aurait été analogue à ceux qui précèdent des portes latérales dans certaines églises de Syrie (p. ex. Holtzinger, *l. c.*, p. 56, fig. 46). On peut supposer, il est vrai, que ces demi-colonnes étaient isolées et portaient des vases ou d'autres objets.

[6] C'est aussi pour mieux assurer la solidité de la chapelle qu'on a donné à la paroi dominant le ruisseau une épaisseur plus grande (0^{m} 72) qu'à la paroi opposée (0^{m} 50).

gisent dans la ruine étaient peut-être placées primitivement à l'entrée de cette abside, comme nous l'avons indiqué sur notre plan [1]: les chapiteaux devaient porter une architrave en bois. La paroi de gauche est percée de deux portes assez basses. On pénètre par ces baies dans deux grottes, dont l'une a été aménagée de manière à recevoir une forme semi-circulaire, et dont l'autre, très irrégulière, a gardé sa configuration naturelle. Quoique nous n'ayons trouvé dans ces grottes aucune trace de tombes, il est assez vraisemblable qu'elles ont servi de sépultures [2] à des chrétiens vénérés, peut-être à des martyrs; plus tard, on aurait établi un oratoire, destiné à la célébration du culte *ad sanctos*. Il est curieux de constater que la disposition de ce petit sanctuaire rappelle beaucoup celle de la chapelle romane de Saint-Trophime, au pied de la colline de Montmajour, près d'Arles [3].

Telles sont les basiliques et les chapelles que nous avons étudiées à Fériana. Il est très probable qu'il y avait encore une ou plusieurs églises dans la grande citadelle byzantine qui se dresse au milieu des ruines, mais il nous a été impossible de reconnaître leur emplacement [4].

Il faut aussi mentionner quelques débris chrétiens qui ont été transportés au camp de Fériana et qui ont été trouvés sans doute dans des édifices religieux : nous ignorons leur provenance exacte. C'est d'abord un dosseret [5], qui a été publié par M. Diehl [6]. Il est orné sur sa face antérieure d'un oiseau (aigle ou colombe), aux ailes éployées, et d'un serpent [7]. Sur une de ses faces longues, on voit un calice, deux paons, une colombe, un lion, un poisson et un quadrupède qui semble être un cerf: ces divers motifs sont les uns sculptés à relief très léger, les autres simplement gravés. L'autre face longue est lisse: elle devait par conséquent être accolée à un mur [8]. Deux consoles [9] (nous en reproduisons seulement une fig. 17) présentent sur le devant une feuille d'acanthe, flanquée de deux branches fleuries, sur une de leurs faces latérales deux grandes rosaces; l'autre face n'a pas été décorée.

[1] Des feuillures pratiquées dans ces bases indiquent qu'elles recevaient les extrémités d'une grille. — Il y avait une disposition assez analogue dans la crypte des papes, à Saint-Calliste (Holtzinger, p. 236, fig. 172).

[2] C'est aussi l'opinion de MM. Lavoignat et de Pouydraguin. On pourrait cependant se demander si ces grottes ne furent pas habitées par des anachorètes, dont la mémoire fut sanctifiée.

[3] Revoil, *Architecture romane du midi de la France*, I, p. 11-13, pl. IV et V.

[4] Un bâtiment rectangulaire, adossé à l'angle sud-ouest de la citadelle, passe pour une église, ce qui me paraît très douteux (sur ce monument, voir Pédoya, *Bull. Comité*, 1885, p. 146-147; Saladin, *Arch. Missions*, XIII, p. 119-120; Diehl, *Nouvelles Arch. Missions*, IV, p. 342). — M. Pédoya a cru retrouver une basilique chrétienne dans la partie septentrionale de cette citadelle (*l. c.*, p. 136; conf. Lavoignat et de Pouydraguin, *Bull. Comité*, 1888, p. 184, et Diehl, *l. c.*, p. 340). Pour ma part, j'ai vu en cet endroit une cour à peu près carrée (15^{m} 80 × 15 mètres), entourée des ruines d'un portique qui devait avoir vingt-huit colonnes. Aux abords, il y a des traces très confuses de bâtiments. — On remarque encore, à l'intérieur de la citadelle, diverses constructions où sont employés des fûts de colonne, mais, dans aucune d'elles, je n'ai distingué le plan d'une église.

[5] Haut. 0^{m} 36, larg. 0^{m} 48, long. en bas 0^{m} 68.

[6] *L. c.*, p. 343 et pl. VI. M. Diehl prend à tort ce bloc pour un fragment de linteau.

[7] Conf. pour ce motif Gsell, *Recherches*, p. 278, fig. 97.

[8] Ce dosseret rappelle ceux de la basilique n° I (p. 201), mais il ne semble pas avoir fait partie de la même série, étant plus petit. — Le fragment qui, dans la planche de M. Diehl, est posé sur ce bloc appartenait à la face antérieure d'un dosseret, et non à un arc de *ciborium* (Diehl, *l. c.*, p. 342-343).

[9] Haut. 0^{m} 28; larg. en bas 0^{m} 33, en haut 0^{m} 42; long. 0^{m} 71, dont 0^{m} 24 pour la queue, qui était emboîtée dans un mur.

Ce mémoire montrera peut-être combien il serait utile d'explorer méthodiquement un grand nombre d'églises africaines. Les fouilles exécutées récemment dans des basiliques à Carthage, à Ksar ez Zit, à Tébessa, à Morsott, à Tigzirt, à Matifou, à Tipasa, à Bénian, etc., ont donné des résultats importants. Mais il reste encore beaucoup à faire.

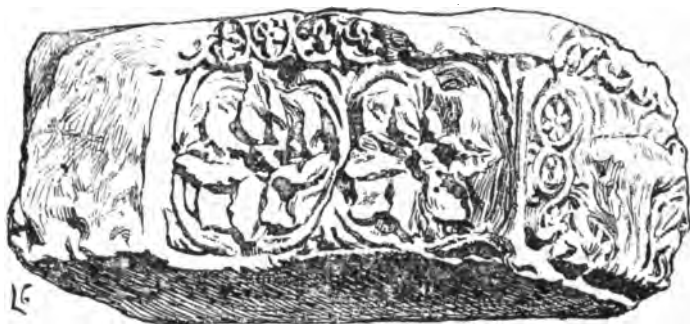



Fig. 17. — Console sculptée.

Les édifices chrétiens des premiers siècles sont extrêmement rares en France. Ceux qui subsistent en Italie ont subi, pour la plupart, de profonds remaniements, sous lesquels il est bien souvent difficile de distinguer les parties anciennes. En Afrique, les ruines de basiliques et de chapelles se comptent par centaines. Bâtis entre le quatrième siècle [1] et le commencement du septième, renversés presque tous par les conquérants arabes et abandonnés depuis, ces monuments nous font connaître avec précision l'architecture religieuse primitive. Ils forment une vaste série qui mérite d'être comparée au groupe des basiliques syriennes, dont MM. de Vogüé et Duthoit ont montré l'intérêt. L'étude des édifices africains prouve que, malgré l'uniformité du plan général des églises, il y a eu une variété assez grande dans la disposition de l'avant-corps, des espaces réservés au clergé, des supports placés entre les vaisseaux, du baptistère.

En dépit des relations étroites du siège de Rome avec l'Eglise d'Afrique, l'art monumental de cette contrée ne paraît pas dépendre de la capitale du monde latin; il présente au contraire de nombreuses ressemblances avec l'architecture des pays orientaux [2], et surtout de la Syrie.

Dans certains édifices, la crainte des incendies fit adopter la voûte, au lieu de la charpente, pour la couverture des bas côtés et même pour celle de la nef. Or ce fut, comme l'a montré Quicherat, une des causes essentielles du développement de l'architecture romane. Nous rencontrons aussi en Afrique, dès le cinquième et le sixième siècle, divers aménagements qui furent plus tard usuels en Lombardie, en France et en Allemagne: cryptes, contre-absides, contreforts extérieurs, multiplicité des supports, nervures des voûtes, etc. Les monuments africains annoncent donc, à certains égards, l'architecture du moyen âge [3]: ils aident à combler une lacune dans l'histoire de l'art de la construction en Occident.

D'autre part, il y eut en Afrique des églises franchement byzantines, élevées sans doute par des architectes orientaux: l'une d'elles a été retrouvée par le P. Delattre

[1] Parmi les églises dont les ruines subsistent, on n'en connaît aucune qui soit datée d'une époque antérieure à Constantin.

[2] C'est ce qu'a vu déjà M. Schultze, *Archäologie der christlichen Kunst*, p. 58, n. 2.

[3] Naturellement, je ne prétends pas que l'architecture africaine ait exercé une influence quelconque dans l'Europe occidentale. Ce qu'on faisait en Afrique, on devait le faire ailleurs à la même époque. Mais les monuments de cette contrée subsistent, tandis qu'ailleurs ils ont disparu.

à Carthage. Elles paraissent avoir été copiées par ceux qui bâtirent dans le Maghreb les premières mosquées [1].

L'ornementation n'est pas moins intéressante que l'architecture proprement dite. Pour les chapiteaux, nous voyons les types classiques se déformer, s'alourdir de manière à supporter les arcades qui avaient remplacé les architraves au-dessus des colonnades. Nous constatons des efforts, bien gauches, il est vrai, mais curieux, pour rompre avec la monotonie de modèles mille fois imités, pour allier les symboles religieux et les figures au décor végétal. Bien des chapiteaux africains ne dépareraient pas des églises romanes. — Indépendamment de ces types qui se rattachent plus ou moins aux traditions antiques, nous trouvons, dans la grande mosquée de Kairouan, une série admirable de chapiteaux byzantins, provenant des plus riches sanctuaires des provinces reconquises par Justinien. Il est instructif de les comparer aux chapiteaux des églises de Ravenne, de Parenzo, de Salonique, à ceux que les Vénitiens recueillirent çà et là pour décorer Saint-Marc, à ceux qui soutiennent les voûtes des citernes de Constantinople, à des chapiteaux d'Arles, de Jérusalem, d'Alexandrie. Taillés dans le même marbre oriental, ils ont souvent les mêmes dimensions et offrent les mêmes motifs: la ressemblance s'étend jusqu'aux plus petits détails. Il est à croire qu'ils ont été fabriqués par les mêmes ouvriers, qui travaillaient dans les carrières de Proconnèse et dont on expédiait les œuvres dans tous les pays méditerranéens.

La décoration à relief plat, imitant la technique de la boiserie, a pris, nous l'avons dit plus haut, un grand développement en Afrique, comme en Italie et dans la Gaule méridionale: on la trouve sur des autels, des linteaux, des arcades, des cancels, des pilastres, des dosserets, etc.

La mosaïque, si florissante dans les pays africains sous le Haut-Empire, y resta en honneur jusqu'aux derniers temps de l'antiquité. Les compositions qui devaient orner les absides des grandes basiliques ont disparu, mais, en bien des lieux, on a découvert des mosaïques de pavement. Les mosaïques tombales, exhumées à Tabarka et ailleurs, sont des monuments presque uniques dans l'art chrétien primitif. Souvent les murs des églises étaient tapissés de plaques en terre cuite, à images estampées. Ces carreaux, comme les mosaïques, sont importants pour l'étude de l'iconographie, du symbolisme et de la décoration dans les premiers âges chrétiens. Il en est de même des lampes: on sait que le sol de l'Afrique en a livré des milliers.

Enfin, les sarcophages chrétiens de cette région mériteraient une étude spéciale. Les uns rappellent par leur style les tombeaux sculptés de Rome et d'Arles; les autres semblent se rattacher à des écoles indigènes ou orientales.

Alger, mars 1900.

STÉPHANE GSELL.

[1] Voir Saladin, *La mosquée de Sidi Okba à Kairouan*, p. 38, n. 1.

EDIFICES CHRÉTIENS D'AMMAEDARA

Les édifices chrétiens d'*Ammaedara* (Haïdra, au nord-est de Tébessa) ont déjà attiré l'attention de divers auteurs, en particulier de MM. Saladin [1], Diehl [2], Wieland [3]. Cependant il ne sera peut-être pas inutile de les étudier ici avec quelque détail. J'ai visité Haïdra en 1898 avec M. Sadoux, inspecteur des antiquités de Tunisie.

Basilique n° I [4].

Cette basilique, dont nous reproduisons le plan levé par M. Sadoux (fig. 1), se trouve à l'extrémité occidentale de la ville antique [5]. Elle n'a pas été fouillée et elle est dans un mauvais état de conservation: tout récemment encore, elle a été saccagée par un entrepreneur. Il ne reste que des vestiges des murs de droite et de gauche; au fond, l'abside s'élève encore à trois mètres. Cette abside et les deux sacristies sont construites en grand appareil; les murs antérieur et latéraux, en moellons, avec des chaînes en pierres de taille [6]: ils mesurent en moyenne $0^{m}52$ d'épaisseur. La longueur (sans le porche) est de 39 mètres, la largeur de $15^{m}30$. La façade regarde le nord-nord-est: je ne saurais indiquer la cause de cette orientation exceptionnelle.

Le porche qui précède l'église offre une disposition intéressante et dont je ne connais pas d'autre exemple. La partie antérieure est constituée par deux tours pleines, en pierres de taille, de forme rectangulaire (long. $2^{m}10$, larg. $1^{m}40$), sortes de pylônes à parois verticales, qui se dressaient à une assez grande hauteur. La tour de gauche, pourtant incomplète, dépasse six mètres; l'autre est moins bien conservée. Deux arcades, dont les amorces subsistent à $3^{m}40$ au-dessus du sol actuel [7], reliaient ces tours au mur de façade. Deux consoles placées sur la face latérale intérieure des massifs, à une hauteur de quatre mètres, servaient sans doute à soutenir un fort madrier, portant les extrémités des entraits et des arbalétriers de la toiture inclinée du porche.

La basilique avait trois portes sur le devant. Celle de gauche était surmontée d'un linteau, détruit depuis peu, où M. Sadoux a vu un monogramme constantinien (avec l'α et l'ω), enfermé dans un cercle [8]. Il est possible qu'il y ait eu des portes latérales, mais on n'en distingue aucune trace. L'intérieur était divisé en trois vaisseaux par deux colonnades. Les bases corinthiennes, à socle élevé [9], paraissent avoir

[1] *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 3e série, XIII, p. 170 et suiv.

[2] *Nouvelles archives des Missions*, IV, p. 333-335.

[3] *Ein Ausflug ins altchristliche Afrika*, p. 113.

[4] Mentionnée par Guérin, *Voyage dans la Régence de Tunis*, I, p. 352, n° 3, et par Saladin, *Archives Missions*, XIII, p. 175 (« une église avec nef, bas côtés et abside »).

[5] Voir le plan général des ruines d'Haïdra, *apud* Saladin, *l. c.*, p. 170, fig. 301.

[6] Quelques matériaux d'époque antérieure ont été employés: conf. Guérin, *l. c.*

[7] Le sol antique se trouve peut-être un mètre plus bas.

[8] Signalé déjà par Guérin, *l. c.*

[9] Hauteur et largeur de ces socles $0^{m}60$.

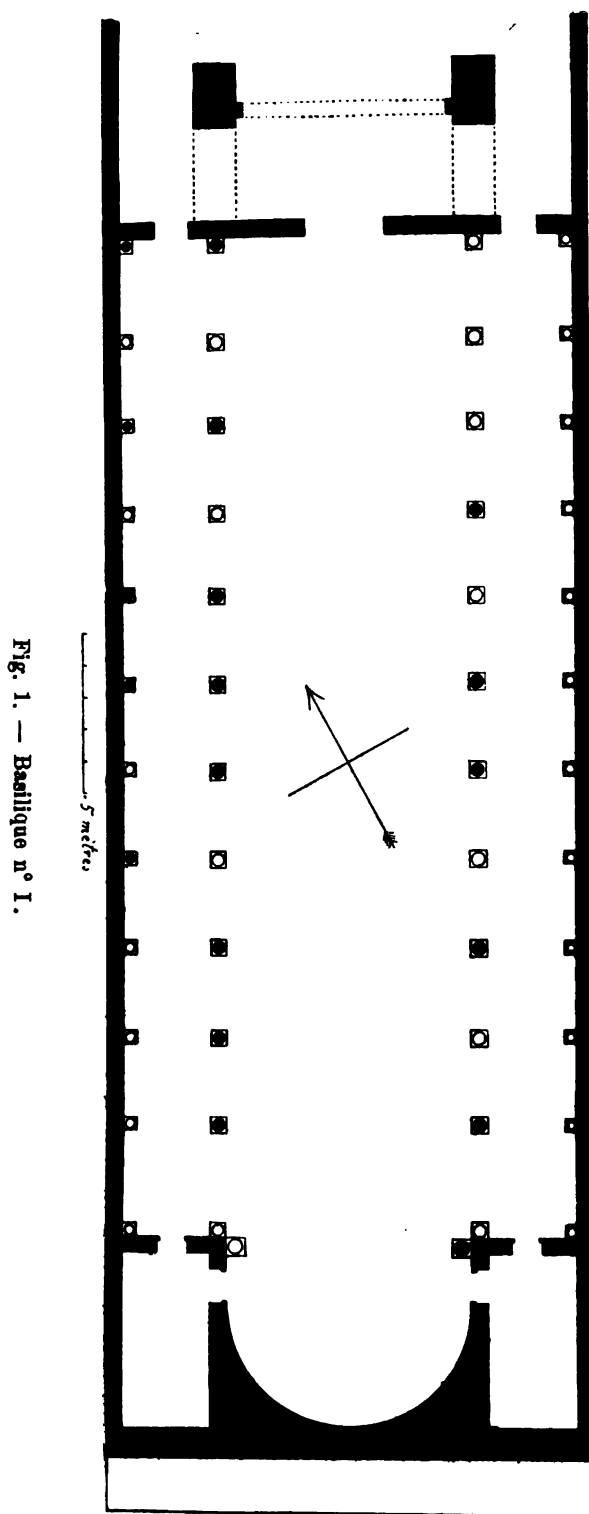



Fig. 1. — Basilique n° I.

été prises ailleurs. Un certain nombre d'entre elles sont encore en place [1]. Auprès gisent quelques chapiteaux corinthiens, de type classique, empruntés sans doute aussi à un

[1] Une des bases de droite porte du côté du collatéral l'inscription LOCV(*s*) ALBVCL

édifice plus ancien, de nombreux fûts lisses, des claveaux qui faisaient partie des arcades portées par les colonnes, enfin beaucoup de tuiles de la toiture. Dans le bas côté de droite, le long du mur, on voit plusieurs bases corinthiennes, un peu plus petites que celles de la nef [1]; elles présentent un socle bas et reposent sur un dé. La même disposition devait évidemment se répéter à gauche. Il est peu probable que ces colonnes, appliquées contre les parois, aient été simplement des motifs décoratifs. Mais leur fonction architecturale est assez difficile à déterminer. Il faut remarquer que leur hauteur devait être inférieure d'environ 0m 80 à celle des colonnes de la nef. Si l'on suppose que les collatéraux étaient couverts d'une toiture inclinée, il est impossible d'admettre que les entraits horizontaux de la charpente aient porté directement sur ces colonnes des bas côtés; leur extrémité opposée aurait dû s'enfoncer dans des mortaises creusées au sommet des fûts de la nef: or ces fûts n'offrent aucun encastrement. Il en est de même des chapiteaux qui les surmontaient. La différence de hauteur entre les deux séries de colonnes ne devait pas être rachetée par des consoles placées sur les chapiteaux des collatéraux: il faudrait admettre que ces consoles mesuraient 0m 80 d'épaisseur, ce qui n'est guère vraisemblable. On peut se demander si les colonnes accolées au mur ne portaient pas des arcatures: cette disposition aurait permis d'atteindre la hauteur nécessaire. — D'autre part, on doit observer que, dans notre église, les collatéraux sont fort étroits. Tandis que la nef est large de 7m 60, ils ne mesurent que 2m 80 (2m 30 entre les colonnes). Nous croirions volontiers qu'ils étaient couverts de voûtes, très légères, en poteries. Ces voûtes auraient été des demi-berceaux [2], reposant sur une bande plate qui aurait surmonté les arcatures: ainsi, la poussée ne se serait exercée que de ce côté [3]. Nous ne nous faisons pas d'illusions sur la fragilité de nos hypothèses; des fouilles pourraient sans doute nous fixer.

L'abside et les sacristies sont construites sur le même plan que celles des basiliques II et III de Thélepte [4]. Mais ici, les deux sacristies étaient l'une et l'autre en communication directe avec les bas côtés [5]. Le sol de l'abside était surélevé. A l'entrée, deux grosses colonnes en granit, prises ailleurs, portaient l'arc de tête; la base de gauche, d'ordre attique, est encore en place [6]. Le mur de fond de la basilique repose sur une plate-forme: ce soutènement a été nécessité par la pente du terrain.

En avant de l'église, des vestiges de murs en moellons, avec des chaînes en pierres de taille, dessinent une cour rectangulaire, de même largeur que l'édifice et d'une longueur de treize mètres. Faute d'espace, nous n'en avons représenté qu'une partie sur notre plan. Rien n'indique que cette cour ait été bordée d'un portique, qui, du reste, n'aurait guère pu s'agencer avec le porche.

A l'est, on reconnaît les traces de diverses salles, accolées au mur de gauche de la basilique. A l'ouest, s'élevaient d'autres bâtiments dont le plan est très confus et qui ont été certainement remaniés [7]: c'étaient peut-être primitivement des dépendances de l'église [8].

[1] Elles ont 0m 50 de côté.

[2] Conf. les demi-berceaux de l'édifice chrétien décrit plus loin.

[3] Des voûtes d'arêtes auraient compromis la solidité du mur établi de chaque côté de la nef, au-dessus des grandes colonnes. Ce mur ne devait pas mesurer plus de 0m 50 d'épaisseur.

[4] Voir notre mémoire sur les édifices chrétiens de cette ville.

[5] Conf. la basilique de Tébessa: Ballu, *Monastère byzantin de Tebessa*, pl. V.

[6] Elle paraît aussi provenir d'un monument plus ancien.

[7] On y voit des fûts qui semblent avoir été pris à la basilique.

[8] Dans son plan général d'Haïdra, M. Saladin indique une autre église auprès de notre basilique n° I. Je l'ai cherchée en vain. Il y a peut être là une erreur, et cette « église » semble être identique au bâtiment dont M. Saladin parle ailleurs en ces termes (p. 175): « Construction « d'époque chrétienne avec fenêtres appareillées avec grand soin. Edifice d'époque chrétienne où

L'édifice que nous venons de décrire est d'une construction assez régulière. M. Saladin le fait remonter au quatrième siècle. La forme du monogramme tracé au-dessus d'une des portes appartient à la fin de ce siècle et au siècle suivant; il a pu du reste être gravé après coup.

Basilique n° II [1].

A cent cinquante mètres au sud-est de l'arc de triomphe de Septime Sévère, en dehors de la ville romaine et au milieu d'une nécropole. Cette église, très ruinée, n'a pas été fouillée, et est enterrée d'environ un mètre. La construction est en moellons, avec chaînes en pierres de taille; cependant l'abside et les sacristies ont été bâties en grand appareil. On a employé un très grand nombre de cippes funéraires païens et plusieurs fragments de frises. Longueur 23ᵐ 65 (sans le vestibule), largeur 15ᵐ 70. Orientation sud-ouest.

En avant, il reste des traces très vagues d'un vestibule, qui semble avoir été remanié. Il a la même largeur que la basilique et 8ᵐ 60 de profondeur. Il présentait peut-être trois portes.

Les murs de l'église sont plus épais qu'à l'ordinaire: ils mesurent 1ᵐ 05 par devant et à droite, 1ᵐ 40 à gauche [2], 1ᵐ 35 au fond. La façade était percée de trois portes, aujourd'hui peu distinctes. Une autre porte s'ouvrait dans le mur de gauche, à une distance de quatre mètres du front de l'édifice.

L'intérieur est divisé en trois vaisseaux. La nef centrale mesure sept mètres de large [3], le collatéral de gauche 2ᵐ 70 et le collatéral de droite 2ᵐ 60. Quelques fûts sont encore en place. Il est possible qu'il y ait eu, de chaque côté de la nef, deux files de colonnes, mais je n'oserais pas l'affirmer. Dans la ruine gisent deux chapiteaux corinthiens de style classique, pris à quelque monument plus ancien. Près de l'abside, à droite, deux cippes hexagonaux, superposés, font office de colonne. La couverture de la nef devait être en charpente et en tuiles; la largeur médiocre des collatéraux et l'épaisseur des murs qui les bordent permettent de croire que ces espaces étaient voûtés.

L'abside, large de six mètres à l'entrée, ne fait pas saillie à l'extérieur. Elle est flanquée de deux sacristies, établies dans le prolongement des bas côtés.

Il serait peut-être utile de fouiller cette basilique, pour reconnaître la disposition exacte des supports et pour s'assurer si elle avait des voûtes. Actuellement, il me paraît impossible de lui assigner une date [4].

« nous trouvons des fenêtres appareillées avec un soin extrême ». Il s'agit, non de deux bâtiments différents, comme les indications de M. Saladin pourraient le faire croire, mais d'une seule construction, qui ne me paraît pas avoir eu une destination religieuse.

[1] Signalée par Guérin, *l. c.*, p. 352, n° 5, et par Saladin, *l. c.*, p. 186-187.

[2] On constate la même différence d'épaisseur entre les deux murs latéraux dans deux églises du Kef, où elle s'explique sans doute par l'inclinaison du terrain: il parut nécessaire aux constructeurs d'établir plus solidement la paroi placée en contre-bas. Je ne crois pas qu'on puisse invoquer la même raison pour notre basilique.

[3] Ou six mètres environ, s'il y avait deux rangées de colonnes de chaque côté.

[4] M. Saladin (*l. c.*, p. 175-176, note) la place au quatrième siècle.

Chapelle de l'époque vandale [1].

Elle est située au nord de la ville antique, vers la lisière de la zone habitée [2]. On y a fait des fouilles à plusieurs reprises et des plans en ont été publiés par MM. Saladin et Kraus. Celui que je donne ici (fig. 2) est, je crois, plus exact. Les murs, en pierres de taille, s'élèvent partout au-dessus du sol: sur le devant, ils sont conservés jusqu'à une hauteur de plus de quatre mètres. Ils sont faits avec des matériaux pris ailleurs: on remarque, par exemple, un cippe funéraire païen [3]. La construction est extrêmement barbare. Contrairement à la règle, la façade est tournée vers le sud-est, du côté de la ville. L'édifice est de forme parfaitement rectangulaire et mesure 21^{m} 15 de long sur 8^{m} 60 de large.

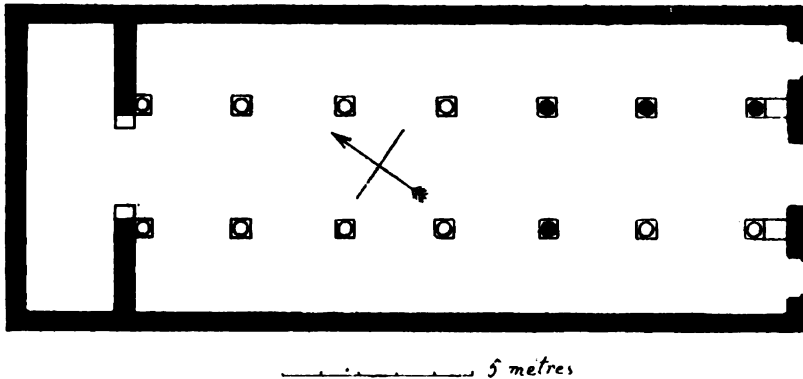



Fig. 2. — Chapelle de l'époque vandale.

Il y a trois portes sur le devant; la principale, au milieu, dépasse les deux autres de 0^{m} 57. Elles sont surmontées de linteaux droits [4], comme la plupart des portes de l'époque chrétienne que nous connaissons en Afrique, mais, ici, le linteau n'est pas soulagé par une lunette semi-circulaire, disposition fréquente dans cette contrée [5], comme en Syrie [6].

A l'intérieur, la nef était séparée des bas côtés par deux colonnades, formées d'éléments empruntés à des édifices plus anciens. Des fûts lisses et cannelés gisent çà et là. Trois bases attiques sont encore en place. Derrière la façade, à droite, un fût est resté debout [7]. Au lieu d'être appliqué contre la paroi, il en est distant de

[1] Sur cette chapelle, voir Guérin, *Voyage*, I, p. 354, n° 6; Wilmanns, *C. I. L.*, VIII, p. 63-65 et *apud* Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, I, p. 274, fig. 210; De Rossi, *Bull. crist.*, 1877, p. 107-113, pl. IX, fig. 2 et 1878, p. 26-36, pl. VI; Cagnat, *Archives Missions*, 3^{e} série, XII, p. 230-233; Saladin, *ibid.*, XIII, p. 181 et fig. 315; Goetschy, *Recueil de Constantine*, XXIX, 1894, p. 574.

[2] Il n'est peut-être pas exact de dire que cet édifice s'élevait dans la ville même. On ne doit donc pas le citer comme un exemple de l'abandon de la règle qui interdisait les ensevelissements à l'intérieur des villes (Holtzinger, *Die altchristliche Architektur*, p. 254, n. 2).

[3] *C. I. L.*, VIII, 437.

[4] Le linteau de la porte centrale est une architrave moulurée d'époque antérieure.

[5] On trouve déjà des lunettes de décharge dans des édifices africains datant du Haut-Empire (Cagnat, Gauckler et Sadoux, *Les temples païens de la Tunisie*, pl. VII et VIII).

[6] Holtzinger, *l. c.*, p. 57. — Conf. un sarcophage romain du quatrième siècle: Garrucci, *Storia dell'arte cristiana*, pl. 323, n° 6.

[7] Il était décoré d'une sculpture que les chrétiens ont martelée. Conf. un fût de Maktar sur lequel on voit une image de Liber Pater (*Bull. archéologique du Comité*, 1893, p. 124).

0m 60, détail que montre l'indifférence de l'architecte pour les ordonnances régulières. Au-dessus, est placé un chapiteau corinthien classique, beaucoup trop petit pour ce fût; un bloc de pierre, posé transversalement, va du mur de façade au chapiteau et forme une sorte de dosseret, sur lequel repose encore un des voussoirs de la première arcade.

Un assez grand nombre de pierres tombales [1] recouvrent le sol de cette chapelle. L'une d'elles présente le monogramme constantinien avec l'α et l'ω [2]; une autre, la croix monogrammatique [3]; d'autres, la croix monogrammatique avec les deux lettres [4]; d'autres, la même croix (accompagnée de même), mais avec une R latine [5]; d'autres enfin, la croix simple [6]. Une des inscriptions est datée de la quatorzième année de Thrasamund (510 de notre ère) [7]; une autre, de la quatrième année d'Hildéric (525-526) [8]; d'autres mentionnent l'indiction et sont par conséquent byzantines [9].

Au fond, un réduit rectangulaire, large de 2m 35, constituait le *presbyterium*. L'entrée était peut-être flanquée de deux demi-colonnes, reposant sur deux saillies encore visibles. Cette forme très simple du *presbyterium* se retrouve en Afrique dans plusieurs chapelles ou petites églises: à Henchir el Atech [10] (époque indéterminée), à Henchir Guellil [11] (*id.*), à Oum el Aouath [12] (*id.*), à Henchir Goubeul [13] (chapelle probablement byzantine), à Timgad (église fondée dans les derniers temps de la domination grecque). Tous ces édifices sont des bâtisses assez misérables, élevées à la hâte: en supprimant l'abside, l'architecte s'épargnait la nécessité de construire une voûte; pour couvrir l'espace rectangulaire réservé au clergé, une simple toiture inclinée suffisait.

On a découvert dans notre chapelle [14] une dalle de marbre [15], qui porte l'inscription [16]: « *Hic habentur memori(a)e sa(n)c(tor)um Pantaleonti, Iuliani e(t) comitu(m)* ». Les abréviations et la forme des lettres indiquent la fin du cinquième siècle ou le sixième. Cette pierre ne présente pas les rebords qui caractérisent d'ordinaire les tables d'autel; du reste la disposition de l'inscription ne permet pas de lui attribuer cette destination. Elle devait être placée entre les pieds de l'autel, probablement vers le fond de la nef, en avant du *presbyterium*, et couvrir le *loculus* dans lequel étaient enfermées les reliques. On sait que les chrétiens des premiers âges déposaient volontiers des reliques de saints dans des édifices où ils enterraient leurs morts [17].

[1] Longueur ordinaire 1m 20 - 1m 80; larg. 0m 65 - 1 mètre.

[2] *C. I. L.*, 11647.

[3] *C. I. L.*, 457. Conf. 452 = 11655, à la fin de l'inscription.

[4] *C. I. L.*, 453 = 11524, 10516 = 11528, 11653.

[5] *C. I. L.*, 450 = 11523, 455 = 11648, 458, 11649.

[6] *C. I. L.*, 451 = 11650, 452 = 11655, 456, 460 = 11527, 10517, 10518, 11646, 11651, 11652, 11654.

[7] *C. I. L.*, 11649.

[8] *C I. L.*, 10516 = 11528.

[9] *C. I. L.*, 451 = 11650, 452 = 11655, 453 = 11524, 457, 458, 10518, 11654.

[10] Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p 206, fig. 150.

[11] *Ibid.*, p. 119, fig. 9.

[12] Saladin, *l. c.*, p. 124, fig. 217 (« petite église »).

[13] Dans cette chapelle, le *presbyterium*, au lieu d'occuper tout le fond de l'édifice, correspond seulement à la largeur de la nef et du bas côté droit.

[14] Voir Gsell, *Bull. du Comité*, 1899, p. 450.

[15] Long. 1 mètre, larg. 0m 71, épaiss. 0m 12.

[16] De Rossi, *Bull. crist.*, 1877, p. 108; pl. IX, fig. 2. Gsell, *l. c. C. I. L.*, VIII, 10515.

[17] Voir Le Blant, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, p. 253-254. A Sidi Ferruch, une femme place des reliques à côté du corps de son fils ou de son mari (*C. I. L.*, VIII, 9271). A Satafis, une religieuse fait préparer son tombeau et établit auprès une *mensa sanctorum*, c'est-à-dire probablement un autel contenant des reliques de saints (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XV, 1895, p. 51, n° 10). A Orléansville, une chapelle funéraire reçoit des reliques de saint Pierre et de saint Paul (*C. I. L.*, 9714, 9715).

La chapelle dont nous parlons ici est de l'époque vandale: elle ne peut pas être postérieure à l'année 510, puisqu'une des pierres tombales du dallage porte cette date. Rien ne permet de supposer qu'elle ait été consacrée au culte arien; les flamines perpétuels chrétiens qui y furent enterrés [1] étaient certainement des Romains et sans doute des catholiques. Comme l'exercice du culte catholique fut interdit en Afrique de 484 à 494 [2], il n'est pas vraisemblable que la chapelle ait été bâtie pendant cette période de persécution. On l'éleva donc soit avant 484, soit, ce qui est plus probable, entre 494 et 510 [3].

Basilique n° III [4].

Cette petite église (fig. 3), se trouve à l'intérieur de la citadelle byzantine, à la courtine de laquelle elle a été adossée [5]. Elle est enterrée d'un à deux mètres. Sauf à l'angle de droite, on ne voit que quelques traces de la façade et du vestibule; les murs latéraux ne dépassent guère le sol; l'abside et les salles adjacentes sont au contraire conservées sur une hauteur de plusieurs mètres. La construction, en pierres de taille, est mauvaise: on a employé des matériaux d'époque antérieure. Longueur totale 23m 40, largeur 13m 25. Orientation est-nord-est.

Un vestibule s'étendait le long de la façade; il semble n'avoir eu qu'une entrée, au milieu. Des trois portes qui devaient donner accès à l'église, on ne distingue plus que celle qui s'ouvrait sur le bas côté de droite. Une petite entrée est percée dans le mur de gauche, près de la sacristie. L'intérieur était partagé en trois vaisseaux par deux colonnades. Une seule colonne est restée debout, contre le mur de façade; elle porte un chapiteau non dégrossi et le sommier d'une arcade. Il y avait des galeries sur les collatéraux. A droite, au-dessus de la porte du rez-de-chaussée, se voient des vestiges de la baie par laquelle on entrait dans la tribune. On y montait par un escalier en bois, qui était établi à l'angle du vestibule et qui s'appuyait sur un corbeau [6], encore en place. La même disposition devait exister de l'autre côté. A l'extrémité de la tribune de gauche, une porte demeurée intacte donnait accès à une salle située au-dessus d'une sacristie dont nous parlerons plus loin. Des consoles portaient les poutres des planchers: l'une d'elles est encore engagée dans le mur, au fond du collatéral de gauche. La nef centrale et les galeries étaient certainement couvertes en charpente et en tuiles.

Je ne connais en Afrique que cinq autres églises présentant des tribunes: celle de Tébessa [7], la principale basilique de Tigzirt [8], celle de Matifou [9], celle de Sainte-

[1] *C. I. L.*, 450, 10516.

[2] Victor de Vite, III, 7 et 8: *Passio septem monachorum* publiée par Petschenig dans son édition de Victor de Vite, p. 109. Continuateur africain de Prosper d'Aquitaine, *apud* Mommsen, *Chronica minora saec. IV-VII*, III, p. 458 et 459.

[3] A proximité de cette chapelle, Wilmanns et Schmidt ont vu une dalle de 1m 45 sur 0m 30, où sont gravées: 1° la lettre R dans un cercle (ne serait-ce pas une croix monogrammatique avec une R?); 2° deux croix grecques; 3° enfin l'inscription suivante, écrite partie en lettres cursives, partie en capitales (*C. I. L.*, 449 = 11522): « [*E*]*cc*[*e*] *tua bita cu*(*m*) *D*(*e*)*o*... » Wilmanns dit que cette pierre ne recouvrait certainement pas une tombe; il croit qu'elle a appartenu à un autel. Cependant les dimensions indiquées ne se prêtent guère à cette hypothèse. Je n'ai pas vu la pierre en question.

[4] Voir Saladin, *Archives Missions*, XIII, p. 174-175; *Tour du Monde*, LIII, 1887, p. 229, et *apud* Diehl, *L'Afrique byzantine*, pl. II (essai de restitution de la citadelle avec cette église).

[5] Voir le plan général de la citadelle dressé par Saladin, *Archives*, p. 172, fig. 302.

[6] Le corbeau a été fait avec un morceau de corniche.

[7] Ballu, *Monastère*, pl. X et XI.

[8] Gavault, *Etude sur les ruines romaines de Tigzirt*, p. 57 et suiv.; p. 73, fig. 14.

[9] *Bull. du Comité*, 1900, p. 136.

Salsa, à Tipasa [1], enfin celle d'Orléansville [2]. Je décrirai tout à l'heure un autre édifice d'Haïdra dont les bas côtés étaient surmontés d'un étage, mais qui n'était peut-être pas une église. A Tigzirt, ces galeries sont certainement contemporaines de la

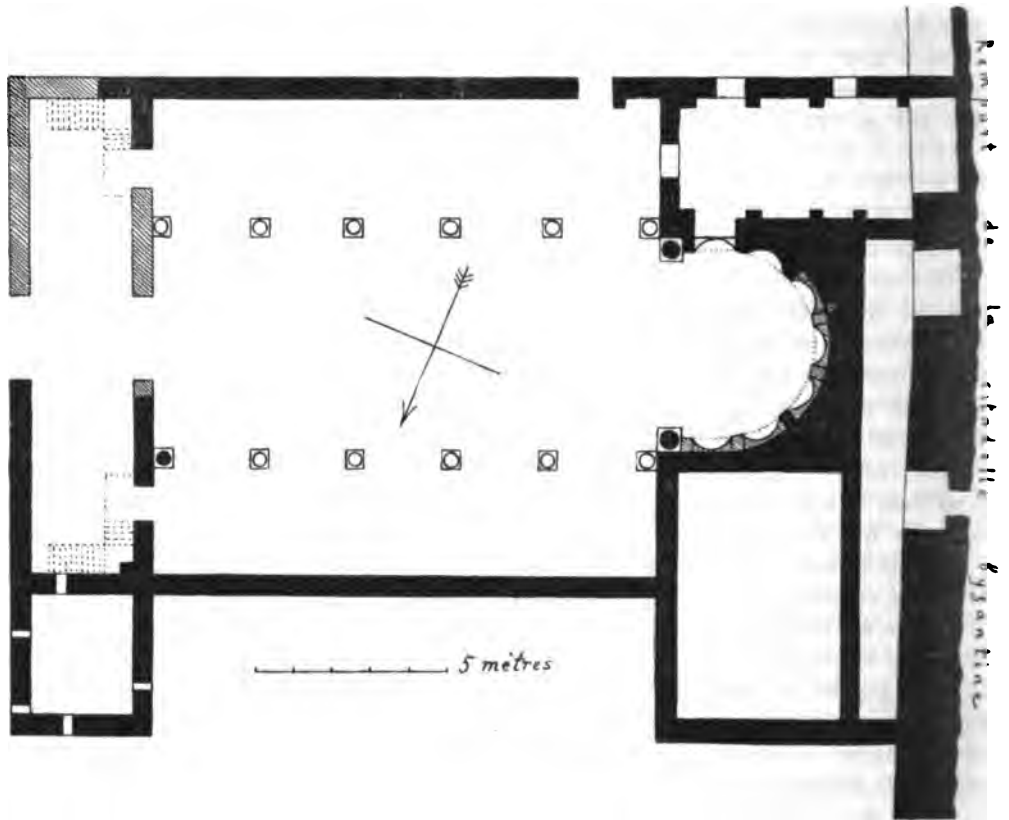



Fig. 3. — Basilique n° III.

fondation de la basilique, qu'on ne peut guère placer avant le milieu du cinquième siècle. A Tébessa, elles sont une addition que je serais porté à dater de l'époque vandale (vers 450 approximativement). A Tipasa, elles ont été également ajoutées à l'église primitive, vers la même époque ou plus tard. A Matifou, on les a probablement établies à l'époque byzantine. Notre église, adossée à un rempart byzantin, n'est certainement pas antérieure au second tiers du sixième siècle. Reste la basilique d'Orléansville, qui fut fondée sous Constantin, mais qui subit plus tard des remaniements [3]. Peut-être les tribunes ne faisaient-elles pas partie de la construction primitive [4]. Malheureusement, je n'ai pas pu étudier cet édifice important, dont les ruines, après avoir servi d'écuries, ont été entièrement recomblées. En somme, nous n'avons en Afrique aucun exemple certain de tribunes avant le milieu du cinquième siècle environ.

L'abside est enfermée dans un cadre. A l'entrée se dressent deux grosses colonnes [5], en marbre blanc, prises évidemment ailleurs. Celle de gauche porte encore un chapiteau

[1] Gsell, *Recherches*, p. 41 et suiv., pl. III.

[2] *Revue archéologique*, IV, p. 659.

[3] La contre-abside de cette église fut construite en 475.

[4] Il faut observer cependant qu'une autre basilique du temps de Constantin, celle du Saint-Sépulcre, présentait probablement des tribunes (Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 36).

[5] Diamètre 0^{m} 62.

corinthien, de type classique, trop petit pour le fût. Par-dessus, on voit une pierre, faisant fonction de dosseret; elle est ornée du côté de la nef d'un rinceau, dont le style indique le quatrième siècle. Elle porte deux voussoirs, restes de l'arc de tête. D'après les vestiges qui subsistent, on reconnaît que le mur de l'abside présentait sept niches, que séparaient des colonnettes, aujourd'hui disparues. Au-dessus des colonnettes étaient disposées des consoles, dont la queue entrait dans le mur et qui portaient les culs de four, en maçonnerie, des niches[1]. Quatre de ces consoles se voient en place: trois sont d'une taille très grossière; la quatrième, décorée d'une rosace, a été empruntée à un édifice plus ancien. M. Saladin[2] en signale deux autres, tombées à terre; elles appartenaient à la niche du milieu. Elles portent, dans des cartouches à queues d'aronde, deux inscriptions latines qui, réunies, donnent le texte suivant[3]: « *Gloria in* [*excel*]*sis D*(*e*)*o et in terra pax — hominibus bon*(*a*)*e* » *bolumtatis!* » C'est, comme on le voit, le début de l'hymne angélique, qui fut introduit dans la liturgie africaine au sixième siècle[4], ou peut-être à la fin du cinquième[5]. La colonnette placée sous la première console de gauche avait 1m 55 de hauteur (base et chapiteau compris) et était portée par une autre console. Il en était sans doute de même de la colonnette d'en face. Quant aux autres colonnettes dressées contre la paroi de l'abside, elles paraissent avoir été plus grandes, car aux endroits où elles s'élevaient, on ne voit aucune trace de consoles placées 1m 55 au-dessous des consoles supérieures: une fouille permettrait d'élucider ce point et nous ferait savoir si les colonnettes reposaient sur des saillies isolées ou sur un empattement bordant le mur. Nous rappellerons que, dans la basilique byzantine du Kef, l'abside est aussi décorée d'une série de niches[6].

A gauche, l'abside communique avec une grande salle, dont la paroi de fond est constituée par le rempart de la citadelle. Cette salle devait servir de sacristie. Elle avait peut-être une autre porte, aujourd'hui enterrée, sur le collatéral de l'église. Elle s'éclairait par deux fenêtres, hautes d'un mètre. Le plancher de l'étage qui la surmontait était soutenu par des grossiers corbeaux, faits les uns avec des débris de corniches, d'autres avec des pierres mal équarries, un autre enfin avec une base de demi-colonne renversée. La salle supérieure communiquait, comme nous l'avons dit, avec la tribune de gauche; ses murs sont en grande partie conservés et présentent quatre fenêtres. A droite de l'abside, s'étend un grand espace rectangulaire, en mauvais état, et obstrué de terre et de décombres. On n'y peut distinguer actuellement ni portes

[1] Ces consoles sont placées à un niveau inférieur de 1m 10 au départ de l'arc de tête.

[2] *L. c.*, p. 174.

[3] *C. I. L.*, 472 = 11644.

[4] Duchesne, *apud* La Blanchère, *Collections du musée Alaoui*, p. 47.

[5] En 485, des martyrs africains, en marchant au supplice, chantèrent le début du *Gloria* (*Passio septem monachorum*, appendice à Victor de Vite, édit. Petschenig, p. 112).

[6] Saladin, *Archives Missions*, XIII, p. 206, fig. 358. Giudicelli, *Fouilles pratiquées dans la basilique de Dar-el-Kous*, p. 34. Conf. l'église d'Erment en Egypte (*Description de l'Egypte, Antiquités*, I, pl. 97, fig. 6) et celle d'Ibrihim en Nubie (Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 53). On trouve des niches ménagées dans des absides à Chemtou (Saladin, *Nouvelles Archives Missions*, II, p. 415, fig. 26 et p. 419, fig. 33), à Sbéitla (Saladin, *Archives*, XIII, p. 92, fig. 157), à Henchir Baroud, (*ibid.*, p. 52, fig. 86-88; Lasteyrie, *L'église St-Martin de Tours*, p. 20), mais il ne me semble pas certain que ces absides aient appartenu à des églises. — L'abside de la basilique de Matifou offre trois grandes niches (*conchulae*), disposées comme les feuilles d'un trèfle: cet aménagement est une restauration qui date probablement de l'époque byzantine (conf. l'église de Dair el Abiad en Egypte: Butler, *The ancient coptic churches of Egypt*, I, p. 352, fig. 26). — A Cherchel, l'abside d'une chapelle présente une simple niche au fond (Waille et Chipiez, *Revue de l'art ancien et moderne*, II, 1897, p. 343): c'est une disposition qu'on retrouve dans les basiliques coptes (Butler, *l. c.*, p. 35).

ni fenêtres. La hauteur des murs à certains endroits montre qu'il y avait là aussi un étage, qui devait communiquer avec la tribune de droite.

Le vestibule est flanqué à droite d'une construction carrée (3m 70 de côté), qui s'élève encore à environ huit mètres au-dessus du sol actuel. Elle est trop enterrée pour qu'on voie où était la porte et il est impossible d'y pénétrer. Un escalier en bois était sans doute établi à l'intérieur. Les murs sont percés çà et là, à des hauteurs irrégulières, d'étroites ouvertures qui semblent bien avoir été ménagées intentionnellement, pour servir de lucarnes. Cette tour n'a pas été bâtie pour protéger la basilique, suffisamment défendue par le rempart voisin; elle n'offre du reste aucun aménagement indiquant une destination militaire. Elle servait donc sans doute à donner le signal appelant les fidèles aux offices [1]. De quelle nature était ce signal? nous l'ignorons.

C'est la seule tour de ce genre que je connaisse en Afrique. L'*atrium* de la basilique de Tébessa est flanqué de deux constructions quadrangulaires qui devaient se dresser assez haut, mais qui n'étaient que des cages contenant les escaliers par lesquels on montait à l'étage de l'*atrium* et aux tribunes de l'église [2].

Edifice appartenant à l'époque chrétienne.

Notre fig. 4 en donne le plan. Il est situé dans la partie septentrionale des ruines [3]. On l'a fouillé autrefois, et il a été étudié par M. Saladin [4], puis par M. Kraus [5], qui s'est servi d'un plan levé par Wilmanns. Il est dans un état de conservation assez satisfaisant: on en reconnaît toutes les dispositions intérieures et certaines parties s'élèvent encore à une hauteur de plusieurs mètres; les deux arcades qui surmontent l'entrée de l'abside et de la salle opposée sont intactes. La construction est soit en pierres de taille, soit en petits matériaux, mais ces deux procédés ne se rapportent pas, comme on l'a cru, à deux époques distinctes. L'appareil, sans être excellent, témoigne d'un assez grand soin. Nous avons remarqué quelques pierres qui ont certainement été prises à des édifices plus anciens.

Les savants ne sont pas d'accord sur la destination de ce monument. M. Saladin y voit une église transformée en écurie, M. Diehl [6] une écurie transformée en église. Nous en donnerons ici une description détaillée, qui rectifiera certaines inexactitudes de nos devanciers.

Les diverses parties du bâtiment sont:

1° A l'angle sud, un petit vestibule carré, communiquant par une porte avec une cour à portiques, dont il sera question plus loin, et par une autre porte avec le couloir dont nous allons parler. Ce vestibule était surmonté d'un étage.

2° Un large couloir, orienté du sud-est au nord-ouest, fermé à ses deux extrémités. Il est dallé et on ne peut pas douter qu'il n'ait été à ciel ouvert, de manière à donner un jour suffisant aux salles contiguës.

3° Une grande salle à peu près carrée (8m 25 × 7m 65), qui est entièrement ouverte du côté du couloir, au sud-ouest. Le sol était garni de larges dalles, qui ont pour la plupart disparu. Aux angles s'élevaient quatre grandes colonnes, dont les bases corin-

[1] Conf. les tours mentionnées par de Rossi (*Revue de l'art chrétien*, 1890, p. 5), celle de la basilique syrienne de Tafkha (De Vogüé, *Syrie centrale*, I, pl. 17) et celles de Ravenne, dont l'époque et la destination ne sont pas fixées avec certitude.

[2] Ballu, *Monastère*, p. 18, pl. II, XII, XIII.

[3] Et non dans la citadelle byzantine, comme le dit M. Kraus.

[4] *Archives Missions*, XIII, p. 179-181, fig. 312-314; *Tour du Monde*, LIII, 1887, p. 231, et *apud* Diehl, *L'Afrique byzantine*, p. 428, fig. 71 (essai de restitution).

[5] *Geschichte der christlichen Kunst*, I, p. 276, fig. 215.

[6] *Nouvelles Archives Missions*, IV, p. 333-335.

thiènnes sont en place. Je ne vois aucun motif pour les attribuer à une restauration. Elles supportaient peut-être les retombées d'une voûte d'arêtes très légère, en poteries [1].

4° Une abside, construite au fond de cette salle. L'arc de tête est en grand appareil, le mur semi-circulaire en petits matériaux, mais il n'est pas un rajout, car les pieds-droits de l'arc présentent des saillies s'emboîtant dans ce mur. Le sol, dont le

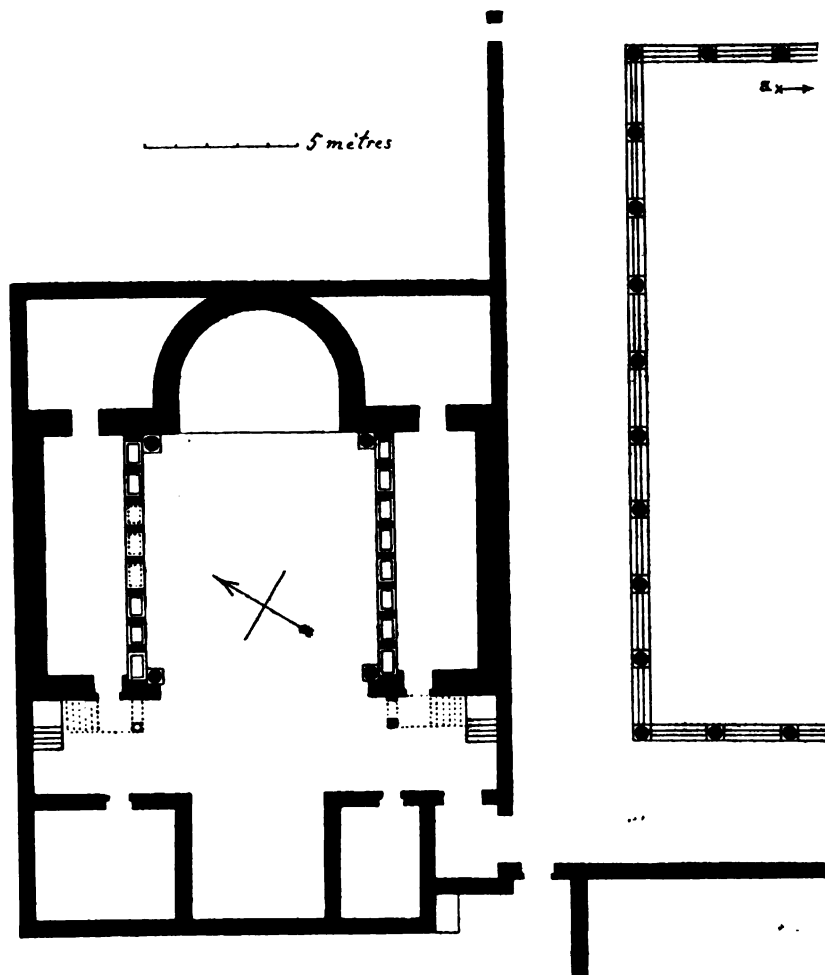



Fig. 4. — Edifice de l'époque chrétienne.

niveau dépasse de quelques centimètres seulement celui de la salle, était revêtu d'un dallage [2].

5° Deux corridors rectangulaires, établis à droite et à gauche de la grande salle et communiquant avec le couloir par des portes basses [3]. Ils étaient couverts de demi-berceaux en blocage, qui appartenaient certainement à la construction primi-

[1] Il y avait déjà dans les thermes de Caracalla, dans ceux de Dioclétien, dans la basilique de Maxence des voûtes d'arêtes, soutenues par des colonnes adossées à des murs.

[2] Ce que M. Diehl prend pour un puits circulaire, pratiqué au milieu de cette abside, me paraît être un vulgaire silo arabe; ce qu'il prend pour une margelle carrée est un débris du dallage.

[3] Hautes de 1m 65 et de 1m 70.

tive [1]: je crois que M. Diehl a tort de les considérer comme des remaniements de basse époque [2]. La hauteur *maxima* de ces corridors ne dépassait pas 1m 85.

Ils sont séparés de la grande salle par un mur en pierres de taille. Dans ce mur ont été ménagées huit petites baies cintrées, hautes de 0m 98, abritant des cuves creusées avec soin [3], qui existaient évidemment dès le principe, comme l'a fait observer M. Diehl, à l'encontre de M. Saladin. Les cuves mesurent en moyenne 0m 75 de longueur, 0m 45 de largeur, 0m 22 de profondeur; leur rebord se trouve à 1m 05 au-dessus du sol de la grande salle. Faut-il y voir des mangeoires pour des chevaux? C'est l'opinion des deux savants que je viens de citer; elle me paraît cependant fort contestable: les bêtes auraient été trop rapprochées les unes des autres [4], et on n'aurait pas pu en placer devant la première et la huitième auges, à cause des colonnes qui s'élevaient aux angles de la salle [5]. Du côté des corridors, la paroi de ces cuves est percée de part en part, près du bord, d'un trou dont je ne m'explique pas la destination. Les montants qui les séparent présentent sur leurs faces latérales, à mi-hauteur environ, des mortaises peu profondes, qui, selon M. Saladin, « semblent avoir reçu les extrémités de barres de fer horizontales [6] ». En outre, ces montants sont percés, du côté de la grande salle, à des hauteurs variables, de trous obliques, formant des œillets [7]. Ces divers trous ont-ils été pratiqués lors de l'aménagement des cuves et des baies? ou bien à une époque postérieure? Il est difficile de le dire: j'inclinerais plutôt vers la première hypothèse [8].

6° Au-dessus des deux corridors voûtés flanquant la grande salle, il y avait d'autres pièces auxquelles conduisaient des escaliers coudés [9], dont la partie inférieure, en pierres de taille, subsiste aux extrémités du grand couloir; la partie supérieure, construite en bois, était portée par une colonnette et par une bande en pierre, placée transversalement entre le mur, dans lequel elle s'emboîtait, et la colonnette, sur laquelle elle venait s'appuyer. Cette disposition se reconnaît très nettement à droite, où l'on voit encore, au-dessus de la porte du rez-de-chaussée, la porte de l'étage, haute de 1m 80. Le seuil de la baie supérieure se trouve à 2m 25 au-dessus du dallage du couloir [10]. A gauche, il ne reste plus que le bas de l'escalier. Les chambres de l'étage étaient-elles ouvertes du côté de la grande salle, de manière à former des sortes de tribunes? ou bien en étaient-elles séparées par un mur plein,

[1] L'agencement des pierres le prouve.

[2] Ces demi-berceaux, dont je ne connais aucun autre exemple certain en Afrique, rappelleront aux archéologues médiévistes les voûtes qui surmontent les collatéraux dans beaucoup d'églises d'Auvergne. Mais dans ces églises les demi-berceaux portaient des toitures inclinées.

[3] Il en manque aujourd'hui trois à gauche. — Dessins *apud* Saladin, p. 181, fig. 314, et Kraus, p. 276, fig. 215, *b*.

[4] Dans les écuries actuelles, on laisse un intervalle de 1m 30-1m 50 au minimum entre les chevaux. Ici, l'intervalle aurait été de 0m 40, tout au plus. — La salle à auges de la maison d'Amrah, publiée par de Vogüé (*Syrie centrale*, I, pl. 11), était-elle bien un écurie? M. de Vogüé remarque lui-même (p. 53) que l'entrée et la sortie des chevaux ne devaient pas être faciles.

[5] Les chevaux en effet n'auraient pu être logés que dans la grande salle. Il est évident que les pièces contiguës n'ont jamais servi d'écuries: elles étaient trop étroites et trop basses.

[6] Voir le dessin de M. Saladin, *l. c.*, p. 181, fig. 314.

[7] D'après M. Saladin, ils auraient servi à attacher des brides.

[8] Voir ce que nous disons plus loin des œillets de la salle du Kef; ils n'ont certainement pas été percés après coup.

[9] Ce que MM. Saladin et Diehl disent au sujet de la destination de ces escaliers n'est pas exact.

[10] « Le niveau de cet étage, dit M. Diehl, est sensiblement plus élevé que les voûtes en berceau qui couvrent les prétendues nefs latérales ». Le plancher de l'étage s'appuyait au contraire sur l'extrados de la voûte.

s'élevant au-dessus des cuves et des baies? Nous l'ignorons: ces parties de l'édifice sont complètement détruites.

7° Au rez-de-chaussée, deux salles, dont les murs sont en petit appareil, flanquent l'abside et communiquent avec les corridors par des portes basses. Il est impossible de dire si elles étaient surmontées d'un étage.

8° A l'ouest du grand couloir, se voient trois salles de dimensions inégales [1]. Celle du milieu s'ouvre par une large arcade; elle n'était certainement pas voûtée. Les deux autres [2] ont de petites baies à feuillures. Elles portaient un étage, dont les fenêtres subsistent du côté du couloir, à une hauteur de 3m 80 [3]. Nous avons dit que le vestibule carré, contigu à la salle de droite, avait aussi un étage. Il semble qu'on ait eu accès à ces chambres supérieures par un escalier extérieur, établi à l'ouest du vestibule.

9° Une grande cour, située à l'est des constructions que nous venons d'étudier, mesure de 31 mètres de long sur 25m 30 de large [4]. Les murs de clôture, mal conservés, sont en moellons, avec des chaînes en pierres de taille. Cette cour était entourée, sur ses quatre faces, de portiques de quatre mètres de largeur, que bordaient des colonnes à cannelures droites ou en spirale [5], avec des chapiteaux corinthien de type classique, mais de facture médiocre. Une porte est visible au nord. Une autre était ménagée à l'ouest: de cette entrée, on pouvait se diriger, soit vers la cour, soit vers le vestibule donnant accès au bâtiment à abside.

10° A l'est-sud-est de la cour, et à vingt mètres du point *a* de notre plan (dans la direction de la flèche), un sondage, exécuté par les soins de M. Sadoux, a mis à découvert une suite de six baies, qui abritent des cuves un peu plus petites que les précédentes [6]. Il y avait évidemment en cet endroit un local analogue à la salle n° 3: il serait intéressant de le fouiller.

Telles sont les ruines que M. Saladin considère comme représentant une église et ses dépendances. Lors de la conquête arabe, l'église aurait été convertie en écurie, Nous avons fait observer que cette dernière hypothèse n'est pas admissible. M. Diehl, qui la réfute, suppose que « ce bâtiment, ayant au rez-de-chaussée des écuries et « des logements à l'étage », faisait partie d'un vaste ensemble, d'un établissement religieux analogue au couvent fortifié de Tébessa. L'église que M. Diehl rattache à cet ensemble est la chapelle funéraire de l'époque vandale étudiée plus haut. Située à une distance d'une soixantaine de mètres au nord-est, orientée différemment, elle est d'une construction bien plus barbare que notre édifice, avec laquelle elle n'avait, à notre avis, aucune relation. Le mur qui, selon M. Diehl, aurait enveloppé à la fois cette chapelle, le bâtiment à cuves et le cloître voisin, est loin d'avoir cette étendue. Il longe simplement au nord-est la cour à portiques et paraît indiquer l'alignement d'une rue. M. Diehl signale aussi un vaste préau, qui serait situé entre le grand couloir et la chapelle en question : il « formerait un passage tout pareil à celui qui « fait communiquer les différentes parties de la basilique de Tébessa ». Mais le couloir était fermé et la chapelle était, semble-t-il, trop éloignée de notre bâtiment pour avoir pu lui être rattachée par un passage de ce genre. Je dois dire d'ailleurs que, pour ma part, je n'en ai vu aucun vestige.

[1] Kraus, p. 276, fig. 215, *c* (dessin assez inexact).

[2] Le plan de Wilmanns (*apud* Kraus) indique deux tombes dans la salle du nord. Elles datent sans doute d'une très basse époque.

[3] Voir Saladin, p. 180, fig. 318.

[4] Y compris les portiques. La place m'a manqué sur mon plan pour représenter cette cour en entier. Voir le plan de M. Saladin, p. 179, fig. 312.

[5] Hautes de 4m 05.

[6] Cette rangée de cuves est orientée du nord-ouest au sud-est.

Je ne crois pas, comme M. Diehl, à une transformation de ce bâtiment, qui, après avoir servi d'écurie et d'hôtellerie, serait devenu une église. On n'y trouve aucune trace d'aménagements nouveaux. Au contraire, nous avons dit que toutes les parties qui le composent, y compris l'abside, sont d'une seule et même époque.

Quelle était donc la destination de ce monument, dont les dispositions ne rappellent que de loin les églises des premiers siècles ? J'avoue ne pouvoir donner aucune réponse satisfaisante à cette question.

Je ferai seulement remarquer qu'il existe en Afrique trois autres édifices analogues :

1° La vaste salle rectangulaire à trois nefs, qui est voisine de la basilique de Tébessa et comprise dans la même enceinte [1]. Chaque bas côté présente, dans le sens de la longueur, une rangée d'auges, établies comme celles d'Haïdra, mais beaucoup plus nombreuses [2]. On n'hésite pas d'ordinaire à voir dans ce bâtiment une vaste écurie [3]. Cependant M. Audollent [4] a exprimé de sages réserves : « Le nombre de soixante-huit « stalles [5] n'est-il pas un peu fort pour une écurie ordinaire ? . . . Les chevaux « étaient-ils en bonnes conditions dans un espace aussi resserré ? » En face de cette grande salle, s'élevaient deux chambres qui renfermaient l'une et l'autre deux cuves. « Ces deux petites écuries, dit M. Ballu [6], semblent avoir été réservées à des coursiers « de luxe, qu'on ne voulait pas mettre dans l'écurie commune ; peut-être y logeait-on « les chevaux des officiers ? » J'ai fait juges de la question des officiers de cavalerie de la garnison de Tébessa : ils ont été d'avis que ces chambres n'ont jamais pu servir d'écuries aux « coursiers » de leurs confrères d'autrefois : l'espace est tout à fait insuffisant.

2° Une salle rectangulaire [7] d'Henchir Goubeul, voûtée en berceau [8]. Comme celle d'Haïdra, elle paraît s'être terminée par une abside en blocage, et elle était flanquée de deux corridors oblongs. De petites baies, larges de 0m 62, hautes de 0m 86, traversent de part en part les deux murs de cette salle [9] et abritent des auges. Il y en a dix de chaque côté. La décoration du local est assez luxueuse et ne convient pas à une écurie. Du reste, les auges sont trop exiguës [10] et trop rapprochées [11] pour avoir pu être des mangeoires de chevaux.

3° Une salle du Kef, en forme de croix [12] : elle sert aujourd'hui de vestibule à la grande mosquée. Les deux bras transversaux offrent de chaque côté une série de cinq baies, larges de 0m 53, hautes de 0m 97, qui, comme à Henchir Goubeul, traversent la muraille de part en part. Les pierres qui les séparent ne mesurent que 0m 22 d'épaisseur ; elles présentent sur le devant une saillie, ménagée lors de la taille du bloc, et percée au milieu, dans le sens horizontal, d'un œillet qui servait évidemment à attacher quelque objet [13]. Actuellement, les baies sont bouchées ou enduites

[1] Ballu, *Monastère*, p. 15-16, pl. XII en haut.

[2] Des œillets sont aussi percés dans la plupart des piliers qui limitent les baies.

[3] Duprat, *Recueil de Constantine*, XXX, 1895-6, p. 57 ; Diehl, *l. c.*, p. 331, n. 2 ; Ballu, *l. c.*, p. 15. J'ai moi-même adopté cette opinion (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XVIII, 1898, p. 124).

[4] *Mélanges de l'E. de Rome*, X, 1890, p. 516.

[5] Il y a près de quatre-vingts cuves.

[6] *L. c.*, p. 16.

[7] Long. 11 mètres, larg. 6m 60.

[8] Voir Saladin, *Archives Missions*, XIII, p. 144-145, fig. 252-254.

[9] C'est à tort que M. Saladin donne à ces baies la forme de niches fermées.

[10] Long. 0m 54, larg. 0m 30, prof. 0m 15.

[11] Les baies sont à 0m 45 de distance les unes des autres.

[12] Denis, *Bull. Comité*, 1893, p. 144 et pl. XIV.

[13] *Bull. Comité*, 1893, p. 145, figure.

d'un badigeon: je n'ai donc pas pu vérifier si elles abritaient des cuves. Ces cuves, si elles existent, n'étaient certainement pas des mangeoires: il est impossible d'admettre qu'on ait placé cinq chevaux sur un espace de 3^m 60 de longueur.

Les bâtiments que nous venons de mentionner [1] appartiennent à l'époque chrétienne [2]. Ils sont tous accostés d'une cour, avec portiques. Peut-être les cours sont-elles des cloîtres de monastères et les salles des réfectoires [3]. Je ne présente cette hypothèse que sous toutes réserves. Si elle était exacte, l'édifice d'Haïdra ne pourrait pas être antérieur à la fin du quatrième siècle, car ce fut seulement à partir de cette époque que la vie monastique se répandit en Afrique.

STÉPHANE GSELL.

[1] On me signale un autre édifice à cuves dans les ruines d'Henchir el Begueur, à cinquante kilomètres au sud-sud-ouest de Tébessa. Je n'ai pas encore pu visiter ce lieu.

[2] A Henchir Goubeul, les motifs ornementaux sont d'une fort bonne exécution, qui contraste avec la médiocrité ordinaire de la décoration architecturale en Afrique, au quatrième siècle et aux siècles suivants. Cependant il y a des raisons sérieuses (qu'il serait trop long d'exposer ici) pour ne pas les dater d'une époque antérieure au Bas-Empire. Je croirais volontiers que des ouvriers grecs ou orientaux sont venus travailler en cet endroit.

[3] Dans le couvent de Chaqqa (De Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 22, p. 58), on voit, à côté du cloître, une salle entourée de niches, qui ont été ménagées dans la pierre. Je serais assez disposé à rapprocher ces «armoires» de nos cuves.

L'ANTICA CHIESA DI S. SABA SULL'AVENTINO [1]

Alla chiesa di S. Saba, situata sull'Aventino presso al sito dell'antica caserma della IV Coorte dei vigili, la tradizione collega la memoria di s^a Silvia.

Di là presso partiva giornalmente la minestra che la pia madre apprestava in quel vaso d'argento del quale s. Gregorio si privò per farne carità (590-604).

Chiesa e convento annesso, furono per lungo tempo, sede di monaci greci i quali figurano nel libro pontificale pei grandi donativi fatti da Leone III (795-816). Lucio II vi installò i clunyacensi (1144).

L'iscrizione nell'architrave della porta d' ingresso ricorda l'edificazione fatta della basilica da maestro Iacobo, l'anno VII del pontificato d'Innocenzo III (1205), cioè poco dopo che i clunyacensi divennero padroni del luogo.

Ebbero poi la chiesa e il convento ingrandimenti e restauri in epoche posteriori, fino a quelli fatti dal cardinale Francesco Piccolomini nipote di Pio II.

Giulio II poi vi collocò i cistercensi (1503). Avendo cessato di avervi sede gli Abbati, Gregorio XIII ne fece donazione al collegio germanico (1572).

Di epoche anteriori al 1205 nessuna traccia esterna restava. La nostra Associazione dei *Cultori di Architettura* [2] si era proposta soltanto di proseguire lo studio fatto con S^a Maria in Cosmedin, dalla Roma imperiale fino alla chiesa cosmatesca per arrivare, con l'esame delle varie trasformazioni degli edifici di S. Saba, fino al principio del Rinascimento. Lo studio fatto della Cappella Sistina, dall'imperiale Istituto Germanico, al quale anche il nostro Presidente ha contribuito, completava la catena.

Procedendo però nel lavoro metodico di scoprire tutte le traccie della costruzione del 1205, mi accorsi che il muro sotto le colonne della chiesa era di due strutture, una delle quali di epoca più remota.

Movendo da questo indizio, sono venuto alla scoperta dell'abside della basilica preesistente, ma i lavori essendo in corso non posso darne una descrizione completa (fig. 1).

La basilica primitiva si estende dal muro frontale della chiesa fino alla metà del quarto arco, per una lunghezza totale di metri 13, circa, e corrisponde colla sua larghezza a quella della navata centrale della basilica posteriore, ossia m. 10. Ha una abside di circa 7 metri di diametro, il piano suo è sottostante a quello della chiesa

[1] La presente relazione espone lo stato degli studi e dei lavori della chiesa di S. Saba all'epoca del Congresso, cioè nell'aprile 1900. Ma dopo tale epoca ulteriori esplorazioni e scoperte abbastanza ragguardevoli hanno avuto luogo, sulle quali possono consultarsi gli articoli del chiarissimo P. Grisar nella *Civiltà Cattolica* di questi due ultimi anni e le mie comunicazioni nelle *Notizie degli scavi*.

[2] Una commissione speciale sotto la presidenza dell'architetto Piacentini P. è incaricata degli studi per il progetto di ristauro. Hanno preso parte ai lavori i signori Tenerani, Galassi, Retrosi, Caroselli, Palombi, Lepri, Gavini ed altri.

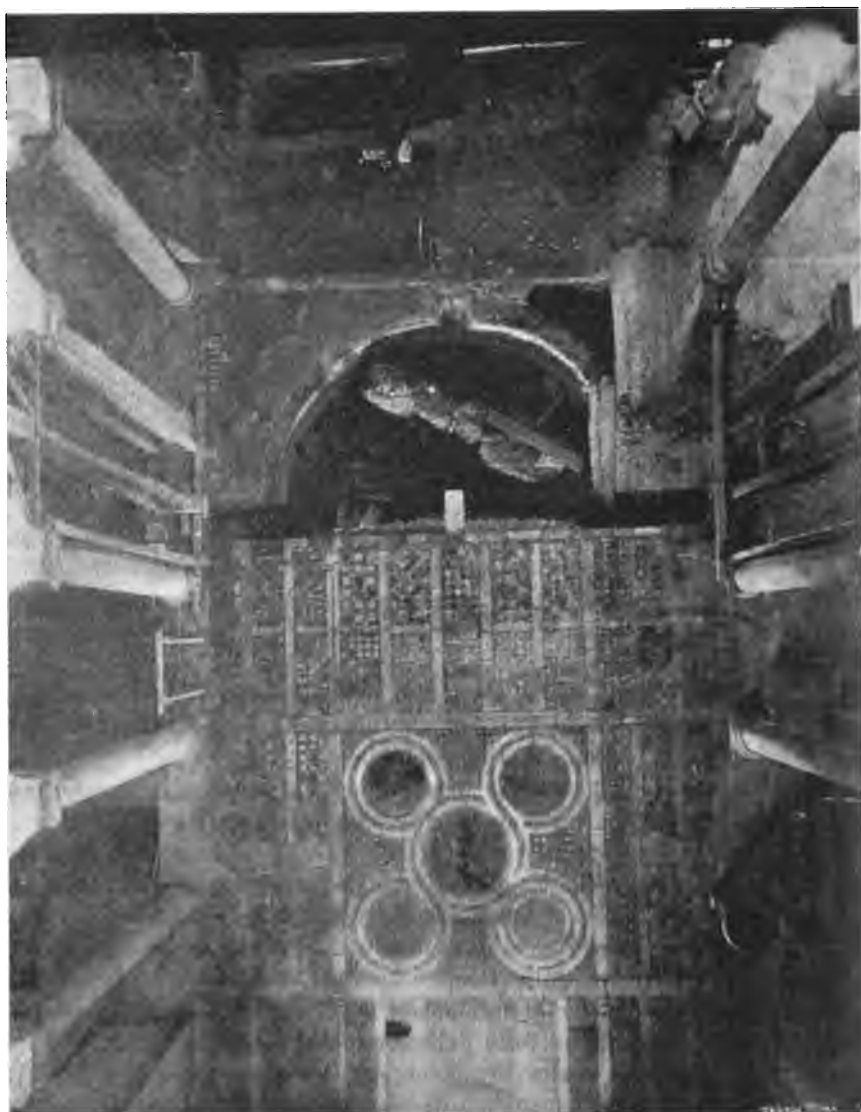



Fig. 1. — Tracce dell'abside della basilica primitiva.

Fig. 2. — Abside della basilica primitiva con avanzi di pitture.

attuale di circa m. 1.40; le pareti della basilica erano interamente ricoperte di pitture sopra un zoccolo basso dipinto; frammezzate alle pitture v'erano iscrizioni parte in latino, parte in greco. Tutti i muri essendo tagliati all'altezza del pavimento della chiesa superiore, i dipinti che vi sono rimasti attaccati sono assai guasti e frammentati.

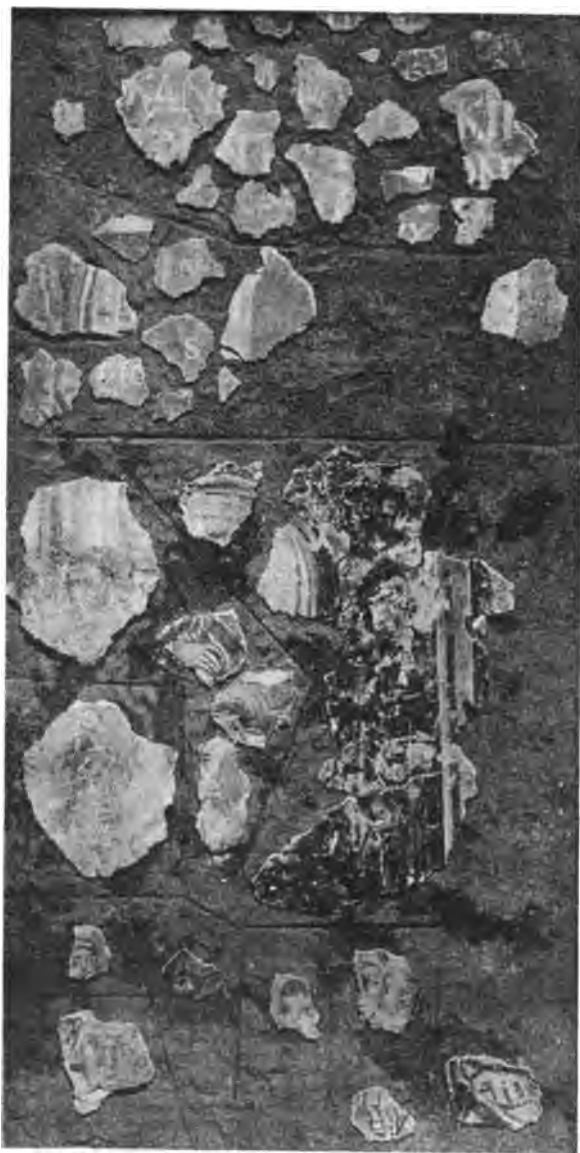



Fig. 3. — Frammenti di pitture trovate negli scavi.

Delle figure dell'abside non resta che la parte inferiore, con nove figure per parte, e nel centro la base di una collinetta sulla quale dai due lati salgono due persone (fig. 2). I piedi sono variamente calzati; nove figure hanno sandali e piedi nudi, le due figure del centro hanno i piedi interamente fasciati, e anche le gambe le altre figure in modo vario.

Alcune figure vestono pallio, altre una diversa foggia d'abito e rappresentano alternativamente apostoli e santi diversi.

Lo spazio racchiuso tra i muri di questa basilica sottostante al pavimento cosmatesco è occupato per intero dalle macerie dei muri della stessa primitiva basilica; pezzi di muro, alcuno di notevole grandezza, sono rimasti intatti col loro intonaco dipinto: nel giro dell'abside vi sono i pezzi della calotta, uno dei quali con la testa

Fig. 4. — Frammenti di grandi figure che ornavano forse l'arco trionfale.

del Salvatore. In questo masso appariscono due strati d'intonaco ove è ripetuto lo stesso disegno. Sotto la testa del Salvatore ve ne sarà probabilmente un'altra di più antica fattura. In altro frammento più verso la fronte e dentro un riquadro è rappresentato Cristo che solleva dalle acque s. Pietro [1], e vicino havvi un gruppo di piccole figure posto entro un altro riquadro. Gran quantità di frantumi dipinti sono sparsi in

[1] Qualcuno ha osservato potersi trattare di Cristo che trae Adamo dal Limbo per sollevarlo al cielo. Attualmente l'esame della pittura è troppo difficile per potere decidere la questione.

mezzo alla terra e rottami di muro. Fra questi racimolando diligentemente per non perdere alcun pezzo, ho potuto mettere insieme quattro teste grandi, delle quali due quasi complete, che dalla posizione dove l'ho trovate ritengo provenissero dall' arco trionfale (fig. 3, 4 e 5) [1]. Finora non ho potuto fare che due gallerie lungo i muri;

Fig. 5. — Frammenti di grandi figure che ornavano forse l'arco trionfale.

allo sterro generale si procederà dopo di aver assicurato il pavimento a mosaico superiore.

Il lavoro sarebbe stato più facile se seguendo l'esempio recente applicato altrove, avessi asportato l'intero pavimento, salvo poi a rimetterlo; ma questo metodo, appli-

[1] Queste pitture come quelle dell'abside sono le più antiche della vecchia chiesa e non si sarà molto lontani dal vero attribuendole alla fine del 600. Mi riferisco come termini di confronto rassomigliantissimi nella fattura di certi dettagli ad alcuni musaici di Ravenna.

cato agli studi archeologici che eccitano sempre nuove curiosità, può finire qualche volta in una ricerca della natura geologica del suolo e la società degli architetti non vi avrebbe acconsentito senza assoluta necessità.

Fig. 6. — Iscrizione dipinta nelle pareti della vecchia chiesa.

Non mi permetto pel momento di arrivare a delle conclusioni sulle varie pitture ritrovate, che sono di epoche differenti, e tanto meno sulle iscrizioni delle quali ora due soltanto sono interamente leggibili ma non sicuramente d' interpretazione facile.

Merita il conto di riprodurre (fig. 6 e 7) due di queste iscrizioni rimaste intatte. Allato a queste iscrizioni sulla stessa parete v'è il ritratto di un monaco, due trivelle stanno piantate sul suolo vicino ai suoi piedi, dietro alcune colonne, sopra a sinistra della testa che manca si legge: « Martinus monachus magister »; iscrizioni e pittura sono dell'ultimo periodo della vecchia chiesa.

Ad una sola domanda mi proverò di rispondere. Fu la basilica antica demolita per dar luogo all' ingrandimento o era precedentemente rovinata e per qual causa? I Cosmati costruivano con molta cura, utilizzavano e bene, materiali d'ogni sorta, d'ogni luogo provenienti, non avrebbero rovesciato in grossi pezzi nell'interno i vecchi

Fig. 7. — Iscrizione dipinta nelle pareti della vecchia chiesa.

muri della basilica seppellendo marmi lavorati, lasciando grosse lastre e pezzi di pavimento al posto. Essi hanno trovato la basilichetta già demolita, altro non avranno fatto che ritagliare ad una linea di livello i muri sui quali hanno appoggiato le loro colonne. La basilica dovette essere distrutta precedentemente e non per causa naturale che avrebbe anche fatto precipitare all'esterno i muri, ma espressamente, violentemente. Sappiamo del resto che fu data da Lucio II (1144) ai clunyacensi mentre prima era dei monaci greci; cacciò forse quel papa i Greci per sostituirli da altri monaci? o non fu piuttosto la soldatesca sciagurata di Roberto Guiscardo, che saccheggiando nel 1084 Roma dal Laterano al Colosseo distrusse chiesa e convento disperdendo i monaci, cosicchè, quando del luogo Lucio II fece dono ai clunyacensi, da nessuno esso era occupato? Fors'anco i seguaci d'Arnaldo da Brescia vanno tenuti responsabili della ruina della chiesa quando ne cacciarono i monaci a frustate (1146).

E i clunyacensi che lo presero, dovettero subito pensare alla costruzione nuova affidandola al maestro Iacobo?

Sono tutti questi importanti problemi ai quali probabilmente la prosecuzione dei lavori e degli studi potrà dare una adeguata risposta.

Se la nostra Società ha avuta l'idea di questo studio, dal quale risultati inaspettati vengon fuori, non avrebbe potuto metterla in atto se generosamente il Collegio Germanico, persuaso dell'interesse scientifico che aveva, non avesse provveduto alle spese e dato consigli e pareri che sono stati di grande utilità.

M. E. Cannizzaro.

EDIFICI CENTRALI CRISTIANI

Più che uno studio generale e completo sui mausolei e sugli altri edifici a pianta centrale del primo periodo di sviluppo delle costruzioni cristiane (studio che oltrepasserebbe di gran lunga i ristretti limiti di una comunicazione), la presente memoria ha per oggetto l'esame dal lato architettonico di una tavoletta d'avorio che contiene un importante disegno in rilievo di un mausoleo e le considerazioni molteplici che a tale esame vengono a rannodarsi.

L'annessa fotoincisione riproduce quasi in grandezza naturale la detta tavoletta d'avorio che si conserva nel museo di Monaco; essa doveva far parte di una scatola destinata forse a racchiudere sacre pergamene, e doveva costituirne probabilmente uno dei lati come sembrano indicare i quattro buchi negli angoli. La rappresentanza che troviamo incisa su di essa è la Resurrezione del Salvatore: Appoggiati ad una tomba stanno due soldati di cui uno dormiente; ma la porta della tomba è socchiusa ed avanti ad essa l'angelo, rappresentato senz'ali e vestito di tunica e pallio, sta assiso indicando alle pie donne, che si avanzano con aspetto afflitto, che il Cristo non è più là. Nella parte superiore del quadro il Cristo ascende intanto al Cielo e la grande mano del Padre che sporge dall'alto lo accoglie e lo aiuta; è sulle nuvole, ha intorno al capo un semplice nimbo e nella mano sinistra un rotulo; sotto a lui due apostoli stanno curvi in atto di preghiera e di stupore. A completare il quadro s'eleva in un angolo un albero forte e rigoglioso sul quale due uccelli stanno beccando le bacche che pendono dai suoi rami: simbolo della misericordia divina che provvede e nutre coloro che hanno fede in essa.

A determinare con una certa approssimazione la data di quest'opera d'arte, veramente notevole per l'euritmia della composizione e per la buona fattura dell'intaglio, valgono più ancora dei raffronti stilistici i caratteri iconografici. La rappresentanza della Resurrezione si trova molto raramente negli antichi monumenti cristiani e gli esempi che ce ne restano la mostrano sempre avviluppata da simboli e da forme mistiche; il tipo più comune è il seguente: due soldati in piedi sono appoggiati sugli scudi ed in mezzo ad essi o il monogramma rettilineo gemmato, come in un frammento di sarcofago al Laterano, o la croce sormontata da una corona colla stessa sigla, come in un sarcofago di S. Piat, una tomba di Nîmes ed un sarcofago di Soisson riportati dal Le Blant. — Il trovar qui il quadro completo della Resurrezione colla figura del Cristo, ci riporta dunque ad un'epoca in cui già si avevano per le scene del Nuovo Testamento (come anche ad es. per la Crocefissione) rappresentanze più evidenti e complesse: e la presenza del nimbo intorno alla testa viene a confermare trattarsi di un lavoro non certo anteriore al IV secolo; d'altra parte l'aspetto giovanile del Salvatore e la mancanza di ali nell'angelo si riannodano a tradizioni anteriori al V secolo. Potremo quindi ritenere con sicurezza che al periodo tra la fine del IV e il principio del V secolo appartenga questa tavoletta. L'esame attento di tutti gli elementi dell'opera d'arte: lo stile dell'intaglio a contorni smussati ma semplice e sicuro,

l'aspetto delle figure, alquanto tozze ma piene di movimento e d'espressione, la sufficiente verità con cui son modellate le pieghe degli abiti e le foglie dell'albero; ed infine le molteplici corrispondenze di forme che si riscontrano coi sarcofagi dell'epoca anzi-

Tavoletta d'avorio del Museo di Monaco.

detta e con le porte tanto studiate di Santa Sabina in Roma, vengono validamente a consolidare tale opinione [1].

Si è così stabilita l'epoca di cui la forma del mausoleo rappresentato nella tavoletta d'avorio è importante espressione architettonica.

[1] Conferma autorevole a queste mie deduzioni si ha nell'opera del Prof. Venturi: *Storia dell'Arte italiana,* vol. I, Milano, Hœpli, 1901 (comparsa nell'intervallo tra la presente comunicazione e la stampa degli Atti); nella quale il chiarmo autore riproduce la tavoletta d'avorio, e l'illustra brevemente (pag. 111) e ne riconosce l'importanza architettonica.

Questo mausoleo è costituito da una zona basamentale e da una parte superiore. La prima costruita su pianta quadrata mostra la sua faccia anteriore ove la parete a bugne sporgenti è interrotta dalla grande porta che si apre nel mezzo e dalle nicchie con statue che stanno ai lati a scopo di decorazione. La parte superiore del monumento ha forma di edicola rotonda ed è sormontata da volta e circondata da un peristilio: in questo l'ordinamento delle colonne su cui poggiano gli archi mostra forse il primo esempio di un accoppiamento binato in un portico: esso deriva probabilmente da un difetto prospettico di disegno, ed il concetto dell'artista deve esser stato piuttosto di rappresentare due colonne nella grossezza del muro, come ad esempio si trova nell'interno del mausoleo detto di Santa Costanza; ma, voluto o fortuito, l'esempio è sempre veramente importante e caratteristico. Gli archivolti impostano direttamente, senza alcun pulvino intermedio, sulle colonne, motivo invalso nell'architettura romana dal palazzo di Spalato in giù; e stanno tra essi alcuni medaglioni con figure, sorretti da una piccola base. La parete cilindrica del muro concentrica ed interna al peristilio è conformata anch'essa a piccole bugne ed interrotta da finestre che si aprono corrispondentemente ai vani del portico. Singolari i dettagli: le mostre rudimentali della porta e delle nicchie, la mancanza di gocciolatoio nelle modanature, le grandi e piatte gole diritte ornate a foglie d'acanto, i capitelli che vorrebbero ancora avere la linea del classico ordine corintio.

Questa ricchezza di decorazione esterna a colonne, a fregi, a statue è in contrasto coll'abituale nudità dei monumenti cristiani, dove sembra che l'arte rifuggendo dagli sguardi profani abbia voluto raccogliersi nell'interno soltanto del santuario, e là riflettere nel suo splendore la luce della fede. Ciò che ci resta delle chiese e degli altri edifizi dell'epoca prebizantina, e più ancora le loro rappresentazioni complete tratte dalle forme secondarie dell'arte, le pitture, le miniature, gli avori, mostrano come all'esterno dell'edificio apparisse solo la struttura a mattoni o a pietra squadrata della muratura, con l'unica interruzione di una fascia orizzontale che correva lungo i lati e formava davanzale alle finestre. La eccezione nel caso attuale può dunque bene giustificare un'ipotesi: che cioè l'intenzione dell'artista sia stata di far vedere al di fuori parte della decorazione che egli avrebbe immaginato per l'interno; nel modo analogo, per citare un esempio, con cui la lampada della collezione Basilewski, trovata in una tomba in Algeri, riproduce all'esterno la disposizione interna di una basilica a tre navate.

La tavoletta ora descritta non è del resto una manifestazione isolata dell'arte tra il IV e il VI secolo. Analoga rappresentanza e simili forme di mausoleo (non però così adorne) si trovano in un dittico del tesoro della cattedrale di Milano, in un altro dittico già nel museo Trivulzio pure in Milano, in un avorio riportato dal Garrucci, ed anche (per quanto si può capire dallo schizzo di Francesco d'Olanda all'Escurial) nel musaico che decorava la cupola del mausoleo di Santa Costanza. Ed è interessante vedere come gli stessi elementi si trasmettano per tutto il Medio Evo e si ritrovino ad esempio in un avorio carolingio nel museo nazionale di Firenze, in vari avori bizantini della seconda età d'oro, in un paliotto nella cattedrale di Quedlinburg (X secolo); nell'avorio carolingio la costruzione ha un po' l'aspetto d'un fortilizio, nei bizantini diviene più maestosa la cupola; ma la disposizione della scena ed il tipo del sepolcro restano immutati.

Può avere importanza il porre le rappresentazioni di questo tipo così costante di mausoleo in raffronto con i resti dei monumenti dell'epoca che ad esso tipo si avvicinano: in particolare con i mausolei e le chiese cimiteriali, in generale con tutti gli altri edifici a pianta centrale, a costruzione cioè regolarmente ed euritmicamente ordinata intorno ad un unico asse verticale.

Il mausoleo cristiano viene direttamente a riannodarsi con i mausolei pagani dell'epoca romana. Nè può recare meraviglia che i Cristiani, i quali dal paganesimo

trassero una quantità di forme e di simboli, e adottarono una serie di ordinamenti (come i *collegia funeraticia* e la sorveglianza dei pontefici) e di riti ed onoranze funebri (come l'uso d'accendere lampade avanti le tombe, di porvi gli oggetti cari all'estinto, di ornarne con fiori il sarcofago), abbiano seguito la tradizione classica nella struttura e nell'aspetto dei loro grandi monumenti sepolcrali.

Il tipo dei mausolei romani, da quelli dell'epoca repubblicana di Casal Rotondo e di Cecilia Metella sulla via Appia, e della famiglia Plautia sulla Tiburtina, a quello della gente Julia a S. Remy ed alle grandi moli di Augusto e di Adriano, è sempre quello di una costruzione a due zone di cui la basamentale per lo più a base quadrata, la superiore rotonda; zone che corrispondono internamente a due piani dei quali l'inferiore accoglieva, nelle nicchie ricavate nel muro di perimetro, i sarcofagi o i colombari, ed il più elevato serviva per le riunioni funebri e talvolta, come in alcuni esempi in Pompei, aveva anche un *triclinium funebre.* — Nei mausolei cristiani sussistono ancora in generale le due zone ma non sempre i due piani; prendono maggior importanza le nicchie fino ad apparire in alcuni casi come absidi all'esterno; e talvolta la parte rotonda superiore è sostenuta all'interno da un ordine di colonne a cerchio. Tale è il caso del mausoleo delle figlie di Costantino che fu elevato presso Roma verso la metà del IV secolo, ed accolse le salme di Costantina, Costanza ed Elena, sposa a Giuliano l'Apostata. Altri importanti mausolei cristiani furono quelli dell'imperatrice Elena sulla via Labicana (la odierna Tor Pignattara), i due edifici rotondi presso la basilica di S. Pietro, sepolcri per la stirpe imperiale di Teodosio, una tomba di cui rimangono i resti presso Capua; un tardivo esempio, della prima metà del VI secolo, è il mausoleo di Teodorico in Ravenna, avente una zona basamentale esternamente decagona ed una superiore rotonda ma circondata, come nel sepolcro della tavoletta d'avorio, da una galleria esterna. — A questo tipo generale si uniscono alcune tombe nella Siria centrale, ad esempio in Hâss ed in Ruweha, illustrate dal de Vogüé; ma varie altre se ne discostano e talune, come la tomba detta di Diogene in Hâss, s'avvicinano piuttosto all'antica tradizione classica del mausoleo d'Alicarnasso. Ma la Siria ha costituito sempre una provincia quasi isolata artisticamente dal centro romano, indipendente nei procedimenti costruttivi, nei materiali adottati, negli elementi morfologici.

Connesse con i mausolei per destinazione e per forma furono le chiese cimiteriali e le *memoriae.*

Alle chiese cimiteriali che accoglievano i fedeli nei riti di preghiere e di sacrifici per i defunti, si possono unire le celle cimiteriali *(trichorae)* che si trovano al disopra dei cimiteri, specialmente quello di Callisto in Roma; alcune delle quali, come S[a] Sotere e SS. Sisto e Cecilia, hanno vera importanza come le uniche rappresentanti rimaste delle costruzioni cristiane non sotterranee dei secoli II e III, che pure dovettero essere numerose e notevolissime.

Le *memoriae*, santuari edificati per ricordo ai pellegrini dei luoghi, degli eroi, dei fatti più eccelsi della fede, ebbero il loro massimo modello nelle chiese costantinianee del S. Sepolcro e dell'Ascensione in Gerusalemme, e in quella della Vergine nella valle di Josafat; le quali nella prima architettura cristiana furono ciò che la Chiesa di S. Pietro è stata nel maturo Rinascimento italiano. E sebbene le distruzioni sofferte nei secoli VII e XI, le ricostruzioni ed i mutamenti successivi ne abbiano ora totalmente mutato l'aspetto primitivo; sebbene le relazioni di s. Eusebio nella Vita di Costantino, di s[a] Silvia nel racconto del suo pellegrinaggio e poi del vescovo s. Arculfo negli *Acta Sanctorum* non siano abbastanza evidenti e precise, si hanno tuttavia tutti gli elementi per ritenere che si trattasse di chiese rotonde a vari peristili concentrici, sul tipo che vediamo in Roma conservato nella chiesa di S. Stefano Rotondo, che fu forse a partire dal V secolo una *memoria* anch'essa. Se poi per questa chiesa l'anno 468, durante il pontificato di Simplicio, segnasse la data della

fondazione, come vuole il *Liber pontificalis*, oppure della trasformazione dell'antico *Macellum magnum*, non è qui il caso d'indagare.

I battisteri costituiscono un'altra serie d'importanti edifici che ebbero fin dall'inizio pianta centrale e che per tutto il medio evo la conservarono: anche di essi converrà dare un accenno fugace. La costanza di questa forma rotonda o poligonale hanno molti voluto attribuire a ragioni simboliche, taluni basandosi su dei versi di s. Ambrogio, altri, come l'Essenwein, ricercando nelle formule liturgiche un richiamo alla tomba di Cristo. Ma a queste vaghe induzioni si oppone il fatto che nei battisteri delle catacombe, là dove questi elementi simbolici avrebbero dovuto maggiormente esplicarsi, nei cimiteri ad esempio di Ponziano, di Priscilla, di Felicita, manca completamente ogni accenno ad una forma centrale. Sembra dunque molto più naturale ed evidente supporre che i Cristiani, i quali dal mondo romano che li attorniava presero il senso pratico ed organico nella conformazione degli edifici, abbiano dato ai battisteri che sorsero fino dal principio numerosissimi come instituzioni a loro, il caratteristico aspetto regolare che più d'ogni altro si prestava al costume dei battesimi collettivi per immersione, ed abbiano tratto tale forma dai laconici e dalle sale delle terme il cui ufficio era, materialmente, analogo; nel modo istesso che alle nuove chiese di predicazione altri edifici profani servivano di modello: le antiche basiliche oppure, secondo la teoria del Dehio e dello Schulze, le abitazioni private.

Rotondi sono i battisteri rappresentati su vari sarcofagi del III e del IV secolo del museo Laterano; rotondi quello di Nocera dei Pagani (ora S^a Maria della Rotonda) che si avvicina moltissimo alla struttura del mausoleo di S^a Costanza, quello di S. Paolino in Nola, quello di Tivoli (ora Madonna della Tosse); esagonali quelli di Deïr Seta e di Lara in Siria; ottagoni il battistero lateranense, fondato nel periodo costantiniano, quelli di Aix e di Riex fino a quei di Ravenna eretti nel V o nel VI secolo: il battistero di Neon (S. Giovanni in Fonte) eretto forse su di uno spazio degli antichi bagni adiacenti alla *Ecclesia Ursiana*, ed il battistero degli Ariani sul *Balneum Dragonis*.

Nè furon questi i soli edifici cristiani a pianta centrale. Le chiese di comunità in Antiochia e in Nazian nell'Asia Minore, quella di Marmion eretta da Porfirio e descritta dal suo discepolo Marco, furono rotonde, come anche rotonda è l'importantissima chiesa di S. Giorgio in Salonicco (sec. IV); ottagone le chiese di S. Sergio, Bacco e Leonzio in Bosra e di S. Giorgio in Esra appartenenti al principio del VI secolo; finchè si giunge al grande complesso tipo di S. Vitale in Ravenna (prima metà del VI secolo) e della chiesa tanto discussa di S. Lorenzo in Milano: tipo centrale con grandi absidi in cui ritorna sviluppato il motivo del cosidetto tempio di Minerva medica in Roma. Ed infine una serie di costruzioni rotonde appaiono riprodotte nella più fulgida opera d'arte del IV secolo, il musaico della chiesa di S^a Pudenziana: si tratti o no di una rappresentazione ideale, come ritiene il Garrucci, o di veri edifici romani come sostengono il Bianchini ed il de Rossi, o delle chiese di Gerusalemme come vogliono l'Ainalov e il Grisar, essi danno in ogni modo l'aspetto fedele e completo dei più importanti edifici centrali cristiani.

Di tali edifici abbiamo con ciò riassunto brevemente le linee fondamentali, e abbiamo seguito il processo di derivazione dalle forme romane, di compenetrazione per così dire, nell'arte classica. Di questo processo si potrebbe avere come un campione mettendo in raffronto la rappresentazione di mausoleo contenuta nella tavoletta d'avorio, oggetto primo del presente studio, con una pianta d'un tempio romano riprodotta nei disegni del Bramantino (Bartolomeo Suardi), alla tav. XXXVIII dell'edizione Mongeri[1]: la stessa struttura, la stessa disposizione nell'uno e nell'altro; il medesimo concetto architettonico anima il tempio pagano ed il sepolcro di Cristo.

[1] *Le rovine di Roma al principio del secolo XVI.*

Ma questa ricerca degli elementi morfologici originari può spingersi molto più indietro; ed è veramente interessante osservare come nella massa di questi edifici cristiani riviva ancora il tipo etrusco: è sempre la tradizione dei tumuli etruschi di Vulci, di Cortona e di Cervetri, delle cucumelle, delle tombe di Albano e di Castel d'Asso, che dopo aver trasformato in circolari i templi greci, dopo aver fissato la sua impronta nelle costruzioni romane, viene a dare l'ossatura a questi monumenti architettonici dal IV al VI secolo. Nè alle sole masse si arresta il raffronto: se prendiamo ancora una volta in esame il mausoleo della tavoletta d'avorio e ne consideriamo gli elementi del dettaglio, vedremo anche in questi l'influenza delle forme etrusche: la parte basamentale ricorda molto il sarcofago della tomba dei Volumni presso Perugia: la porta socchiusa si ritrova in innumerevoli urne e sarcofagi a rappresentare la porta d'Averno; le modanature con la grande gola di coronamento, la mancanza di gocciolatoio, l'ornamentazione a grandi foglie e cordoni intrecciati mostrano lo stesso spirito che anima le cornici in terracotta dell'arte tusca. Ed andando in altri campi a cercare nuovi esempi, osserveremo che la forma della tomba di Lazzaro riprodotta infinite volte nelle pitture e nelle sculture cristiane non è che la continuazione in tutti i suoi elementi del tipo delle urne etrusche; che il cippo di Vulci è riprodotto nel motivo architettonico che forma cornice in una quantità di sarcofagi del IV secolo: che etrusca è la strigillatura dei sarcofagi meno adorni e così via. — Sembra cioè che spenta la classica arte ufficiale romana, abbiano cominciato a svilupparsi i germi delle antiche forme che erano rimaste latenti sotto di quella, ed abbiano trovato una nuova vita nella nuova arte cristiana il cui carattere eminentemente popolare la metteva a diretto contatto dei sentimenti e delle tradizioni indigene.

Ma potremo domandarci: fin dove giunse lo sviluppo di questi germi? quali specie di vita, quali organismi maturi ne derivano? E rimarremo indubbiamente senza risposta. Solo indirettamente sarà possibile considerare la questione esaminando sotto un altro aspetto l'epoca di transizione a cui quei mausolei, quelle chiese, quei battisteri che abbiamo considerato appartengono. Vedemmo donde tali monumenti ebbero origine; ricerchiamo a che cosa essi tendono. Ci apparirà allora la loro vera importanza per la luce che il loro studio può portare nel periodo forse il più complesso ed incerto della Storia dell'Arte, ed in particolare di quella dell'Architettura: nell'epoca di formazione di un'arte nuova, l'arte bizantina.

Nella prima metà del secolo VI, al tempo dell'imperatore Giustiniano, vediamo infatti sorgere nei vari paesi soggetti all'Impero d'Oriente delle costruzioni grandiose come S. Vitale di Ravenna, S. Sergio e Santa Sofia di Costantinopoli che mostrano uno stile non solo in possesso di tutti i suoi elementi fondamentali, ma già al vertice del suo completo sviluppo; e non sappiamo ancora renderci pienamente ragione delle origini di questi vari elementi e delle forze che li hanno riuniti a produrre questa grande evoluzione artistica.— Fino a qualche tempo fa, nel periodo in cui regnava nella scienza la tendenza orientalista a tutt' oltranza, per la quale l' India doveva essere stato il punto di partenza di ogni forma di civiltà, si è voluto trovare in India il germe dell'arte bizantina; e l'Unger nelle Topas o Stupas buddistiche, di cui quella di Sanchi è la più importante, vede gli edifici precursori delle chiese bizantine. Più tardi quando gli studi del Flandin, del Coste e del Dieulafoy hanno cominciato a far conoscere l'arte persiana, si è voluto trovare negli avanzi dei grandi palazzi dei re Sassanidi un modello delle costruzioni orientali cristiane. — Ora ad ambedue queste ipotesi manca tuttavia una base veramente scientifica: i monumenti buddistici indiani appartengono ancora ben poco all'archeologia e ne sono incerte l'epoca e la destinazione; ma basandosi su ciò che se ne sa, si può anzi ritenere almeno improbabile (l'osservazione è dello Schnaase che delle costruzioni fatte soltanto per l'aspetto esterno, possano aver servito di modello ai monumenti cristiani dei primi secoli, creati unicamente per l'interno. E quanto ai palazzi persiani di Firouz-Abad e di Sarvistan, sembra che essi siano sorti o contem-

poraneamente o dopo il principio del periodo bizantino e che derivino quindi da questo piuttosto che esserne la causa. Ricade così nel buio la questione delle origini dell'arte cristiana dell'Oriente.

Questa oscurità e questa incertezza mi sembra che possano ora dileguarsi considerando nel loro vero significato i vari elementi costitutivi dell'architettura bizantina. Lo stile bizantino sebbene vissuto sullo stesso suolo dell'antica arte greca, parte da un concetto per alcuni rispetti completamente opposto ad essa: non solo non esiste più la corrispondenza organica e sincera dell'aspetto esterno colla costruzione, ma non v'ha nemmeno quella specie di transazione dei Romani che coll'ordine architettonico davano l'apparenza di un organismo che spesso non era quello dell'interna struttura. Nei monumenti bizantini invece costruzione ed ornamentazione sono due termini assolutamente indipendenti. Appare quindi naturale che essi possano avere avuto ciascuno una propria vita, una propria origine, un proprio sviluppo; appar naturale che pur derivando le forme bizantine e gli elementi della loro decorazione da influenze orientali di cui già i tempi di Adriano e più ancora quei di Diocleziano mostrano una infiltrazione, l'ossatura generale dell'edificio bizantino e la sua disposizione intorno ad un unico centro provengano dagli antichi monumenti rotondi dei romani. Le costruzioni centrali dei primi secoli cristiani che abbiamo qui brevemente studiato, costituiscono appunto lo stadio di passaggio tra le due ere architettoniche. Non solo dunque esse hanno avuto, secondo il Dehio, il provvidenziale compito conservatore di trasmettere la pratica della costruzione a volta ad un periodo che aveva le risorse per darle nuovo slancio; ma anche per loro mezzo è giunto all'architettura bizantina il concetto fondamentale delle masse. E se noi ora riuniremo in una unica serie questi vari monumenti che abbiamo accennato, ed alle costruzioni italiche, ai *tholi* ed alle cucumelle, ai mausolei romani di Cecilia Metella e dell'imperatore Adriano, al Pantheon, al tempio di Minerva medica, alle grandi sale delle terme faremo succedere i mausolei ed i battisteri cristiani; ed a questi faremo seguire le varie chiese bizantine: le chiese di Tessalonica, S.[i] Sergio e Bacco, S.[a] Sofia di Costantinopoli, la chiesa di Lavra nell'Athos, la Theotocos di Costantinopoli, le chiese d'Atene, ci apparirà evidente il lento e continuo passaggio tra questi vari organismi; nelle varie soste del suo secolare sviluppo vedremo sfilare tutta l'evoluzione dell'architettura dall'arte antica all'arte cristiana primitiva, da questa all'arte bizantina [1].

Ing. GUSTAVO GIOVANNONI.

[1] Un recente lavoro, importantissimo nella Storia dell'architettura - G. T. Rivoira, *Le origini dell'architettura lombarda e delle sue principali derivazioni nei paesi d'oltr'Alpe*, vol. I, Roma, Loescher, 1901 - (comparso nell'intervallo tra la presente comunicazione e la stampa degli Atti), viene ora, nella sua prima parte, a dare a queste idee la conferma di un completo studio analitico e di un esame diretto e positivo dei monumenti d'Oriente e d'Occidente. Il Rivoira vede in Ravenna, i cui monumenti raccoglie in due stili, il romano-ravennate e il bizantino-ravennate, il principale centro di questa trasformazione che dagli edifici romani portò alla chiesa giustinianea a vôlte. Primo caposaldo la tomba di Galla Placidia (440) ove la vôlta a vela appare completamente sviluppata. Ultimo, dopo però un altro anello importantissimo che l'A. ritrova a Salonicco nella chiesa di S[a] Sofia, il grande monumento del S. Vitale (526-547).

DUE NUOVE VEDUTE DI ROMA DEL SECOLO XV.

Dopo che il de Rossi ebbe nel 1879 colla sua opera: *Piante iconografiche e prospettiche di Roma, anteriori al secolo XVI* [1]: con un solo tratto raccolto un cospicuo numero di vedute di Roma e con buon criterio stabilito la loro classificazione, affluirono in breve per l'opera del Gnoli, Lanciani, Hülsen, Geffroy, Stevenson, Gregorovius, Müntz, Strygowski, Ficker, Federici, Ashby, altre preziose contribuzioni [2] per una storia possibilmente completa delle antiche rappresentanze dell'eterna città.

Sono lieto di poter aggiungere alla lista già ben lunga di tali rappresentanze due ulteriori numeri. È vero che non eccellono nè per la fedeltà, colla quale ci riproducono la città nel suo insieme, nè per la novità del dettaglio, che contengono; nondimeno una di esse formerà il tipo migliore d'una delle classi già stabilite, ed anche l'altra offre non lieve interesse per la storia della sua classe.

Fig. 1. — Dalla iniziale del f. 2 del cod. Vatic. Regin. 1882.
(S. Agostino de civ. Dei).

La prima veduta da me rinvenuta è la miniatura d'una bellissima iniziale del codice Vaticano Reginense, 1882. Esso è uno di quei splendidi libri che formavano la squisita biblioteca del cardinale Francesco Piccolomini, poi Pio III nel 1503, nepote

[1] Roma 1879.

[2] Vedine la lista nel *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, XX (1892), 38-40; cf. XIII (1885), 77, 78.

di Pio II. Come questa insigne biblioteca, dal cardinale Francesco destinata alla sua magnifica fondazione: la libreria del Duomo di Siena, invece di prendere il suo posto sotto gl'immortali affreschi del Pinturicchio, sia passata primo ad arricchire il convento dei Teatini a S. Silvestro al Quirinale [1] e poi a S. Andrea della Valle, per finire nel grande e sicuro porto della Vaticana e precisamente nella sezione della regina Cristina di Svezia, ce l'ha da poco con tutta l'esattezza raccontato il chiarissimo prof. Piccolomini [2], erede, come del nome, così dell'umanismo dei suoi grandi antenati.

Fig. 2. — L'iniziale del f. 2 del cod. Vatic. Regin. 1882.

Il nostro codice contiene i libri di s. Agostino della città di Dio, precisamente come quell'altro codice della biblioteca di S. Genoveffa a Parigi, nel quale il Geffroy [3] scoprì una miniatura molto simile alla nostra, rappresentante anch'essa la città eterna. Intendevano dunque ambidue i miniatori di mettere al principio del loro libro avanti agli occhi dei loro lettori la terrestre città di Dio. Similmente ambidue i codici acquistano

[1] Sui primi due fogli del codice nostro si vede tre volte impresso il timbro della « Bibliot. S. Silvest. ».

[2] *De codicibus Pii II et Pii III deque bibliotheca ecclesiae cathedralis Senensis* nel *Bollettino Senese di Storia Patria,* an. VI (1899), fasc. 3, dove si trovano indicati gli autori, i quali anteriormente avevano trattato questa materia.

[3] *Une vue inédite de Rome en 1459* in *Mélanges G.-B. de Rossi. Supplément aux Melanges d'Archéologie, et d'Histoire publ. par l'École française de Rome,* XII (1892), pp. 361-381.

speciale pregio dal fatto, che indicano il nome del loro autore e l'anno preciso, nel quale vennero dipinti [1].

I 453 fogli di bellissima pergamena nel codice nostro sono di 435 × 285 millimetri. Il primo contiene l'indice del primo libro, il secondo ci presenta dentro una ricca cornice il principio del capitolo del *Liber Retractationum*, che riguarda l'opera nostra. Nella parte inferiore della cornice si vedono in uno scudo le cinque mezzelune dei Piccolomini, sormontate da un cappello cardinalizio coi suoi fiocchi. Alla sinistra di questo stemma v'è nascosta in una delle solite banderuole, tenuta da un putto, in minutissimi caratteri la seguente iscrizione:

· OPVS · | · IACOBI · DEFABRIANO ·

Il terzo foglio, sul quale comincia la prefazione congiunta col capitolo primo del primo libro, è anch'esso ornato d'una bella cornice con una grande iniziale rappresentante s. Agostino; mentre nella parte inferiore è ripetuto lo stemma del cardinale Francesco colla leggenda:

+ FRANCISCVS · CARDINALIS · SENENSIS

Nel resto del codice la prima pagina d'ogni libro è ornata d'una grande iniziale. In quella del libro quinto al f. 68 v. si trova la stessa leggenda come al f. 2. Molto più interessanti sono due altre iscrizioni che si leggono nei quattro lati delle cornici delle due iniziali di questi due libri.

Nella prima, nel f. 170 v. leggiamo:

+ HOC · OPVS · FECIT · FIERI · | DOMINVS · GILI · FORTIS · DE | · BONCONTIBVS · DEPISIS · | · DECRETORVM · DOCTOR ·

Nella lettera A dell'iniziale al f. 189 è scritto:

· ISTE · LIBER · EST · DOMINI · | GILI · FORTIS · DE · BONCONTIBUS ·

Al f. 206 si legge nella miniatura:

+ OPVS · IACOBI · DE · FA | BRIANO · MINIATORIS | QVOD · FACTVM · FVIT · | FABRIANI · A · D · M · CCC · LVI ·

Giacomo da Fabriano, benchè il suo nome non comparisca nel noto dizionario dei miniaturisti di Bradley [2], c'è già ben conosciuto per il Marini ed il Müntz. Lo troviamo nel 1460 nella lista dei famigliari di Pio II (1458-64) [3], ammessi al primo *tinello* come *Iacobus de Fabriano, super horologium;* e nei libri della Tesoreria segreta degli anni 1461-63 [4] sono registrati diversi pagamenti fatti a *mastro Zacomo de Fabriano, mastro dell'oriolo e miniatore* [5]. Egli era dunque l'orologiaro del palazzo ed

[1] Il manoscritto parigino è miniato da « Nicolaus Polani », il quale compì il suo lavoro il 1° ottobre 1459; v. Geffroy, *l. c.*, p. 364.

[2] *Dictionary of miniaturists.* London 1887, 2 voll.

[3] [Marini], *Degli archiatri pontifici*, II, 154.

[4] Müntz-Fabre, *La bibliothèque du Vatican au XV^e siècle*, p. 123.

[5] Archivio di Stato, *Tesoreria Secreta*, 1460-62, ff. 73, 80, 93 v., 95 v, 99 v.; 1462-64, f. 59 v presso Müntz-Fabre, *l. c.*

addetto al servizio dei libri della biblioteca pontificia e della cappella del palazzo come miniatore.

Dalle iscrizioni del nostro manoscritto impariamo, che mastro Giacomo lo miniò nell'anno 1456 a Fabriano, probabilmente prima che venisse a Roma, ciò che seguì per certo non più tardi del 1458. Per lavori artistici di questo genere la sua patria, la quale col vicino Gubbio, fin dal tempo dell'Oderisio, che Dante immortalò nel suo *Purgatorio,* fu sede d'una scuola di artisti, potè prestargli grandi aiuti.

Lo splendido volume è stato eseguito per ordine d'un ricco prelato, dottore in dritto canonico, Guglielmo Fortis dei Bonconti da Pisa, sul quale non ho potuto rintracciare ulteriori notizie.

Come lo mostrano le miniature del nostro manoscritto, mastro Giacomo era singolarmente valente nella parte tecnica del suo lavoro di miniatore, e questa valentia egli mostrò più che in qualunque altra parte nella tecnica di mettere l'oro e di lavorare le parti dorate, ornandole, per così dire, col cesello con punti e graziosi disegni. Nella parte pittorica sono tanto graziosi ed eleganti gli ornamenti, quanto sono rozze e selvagge le figure, benchè anche in esse il disegno sia finissimo. Egli ama di popolare gli arabeschi e fogliami delle sue iniziali con quelle figure bizzarre, ch'egli vedeva al tempo suo nelle sculture medioevali delle chiese e di altri edifizi monumentali. Un'altra usanza caratteristica sua formano le cornici di semplice e modesto colore, colle quali egli finisce, intona e rialza il brillante colorito delle sue iniziali; in maniera simile a quella, che l'autore dello stupendo pontificale del cardinale Ottoboni ha usato con tanto vantaggio.

Passiamo già alla parte principale, cioè alla città di Dio terrestre del Nuovo Testamento, rappresentata nell'iniziale del f. 2.

Come nella miniatura parigina del Polani, colpiscono anche nella nostra, prima di tutto l'occhio nostro le montagne fantastiche, colle quali il miniatore ha circondato l'eterna città. È vero che le sue sono meno alte e scoscese, che quelle del Polani, ma ancor sempre troppo alte e così disposte, che non vi sia ombra di verità. Però mentre il Polani le ha messe senz'alcuna apparente utilità, il nostro miniatore si è servito di loro, per collocarvi sopra e mettere in vista alcuni edifizi, i quali altrimenti sarebbero rimasti nascosti.

Il punto, dal quale il miniatore presenta la città, è lo stesso che prescelse nel 1433 Leonardo da Besozzo nel codice Morbiano, il Polani nel codice Parigino del 1459, Taddeo di Bartoli nella pittura della cappella interna del Palazzo Comunale di Siena del 1413 o 1414, ed il miniatore del *Livre d'heures* del Duca di Berry a Chantilly del 1415 incirca, e la veduta di Fazio degli Uberti del 1447. È un punto ideale a volo d'uccello al nord-ovest della città, fuori di Porta del Popolo, fra il Tevere e la Villa Papa Giulio.

Passiamo già all'esame del dettaglio della città. Converrà farlo colle altre cinque vedute indicate sopra alla mano, per procedere col continuo confronto nel determinare i singoli edifizi, dei quali gli uni in una, gli altri in un'altra delle vedute sono meglio rappresentati.

Nella parte destra anteriore attira il Castel S. Angelo i nostri sguardi. Sopra un basamento quadrato la mole Adriana si alza con tre piani. Mostra dunque la figura anteriore a quella, che le diede Alessandro VI. Nella sommità del terzo piano si distingue benissimo *l'agnolo nuovo* messovi da Nicolò V nel 1453 [1] o la statua più antica sostituita da quello. L'angelo ornato con grandi ali tiene un gladio nella destra avanti a sè dritto colla punta verso il cielo, in una maniera simile a quella della miniatura Parigina del Polani (1459).

[1] V. Müntz, *Les arts à la cour des Papes*, I, 15, 153.

Segue alla destra la piramide, detta *meta Romuli*, la quale fino al tempo di Alessandro VI, cioè fino all'anno 1499, stava vicina alla facciata della Traspontina e dovette allora cedere il suo posto alla via Alessandrina, cioè al Borgo Nuovo. — Alla estremità destra si vede il campanile colla facciata della Basilica Vaticana.

Alla sinistra del Castel S. Angelo si distingue benissimo il Ponte S. Angelo, ma senza le alte colonne, colle quali è stato ornato dal Taddeo nell'affresco di Siena e dal miniatore del Duca di Berry.

Sopra il ponte spicca in modo singolarissimo la scala, che conduce a S. Maria in Aracoeli, costruita poco dopo il 1348 [1]. Alla destra di questa chiesa, la quale tiene un posto oltremodo privilegiato in mezzo a tanti altri monumenti di molto maggior fama ed interesse, è designato con molta verità ed esattezza il palazzo senatoriale del Campidoglio, nella sua forma anteriore a quella del Buonarroti, cioè nella forma, nella quale era stato ristaurato da Bonifazio IX (1389-1404). Il palazzo è fiancheggiato da torri di eguale altezza, mentre nella bolla di Lodovico il Bavaro (c. 1328), nella miniatura del Duca di Berry (c. 1415) e nell'affresco di Siena (c. 1414) la torre alla sinistra, di chi guarda la facciata presente, è più alta [2]. Del tutto singolare e cosa individuale alla miniatura nostra è la torre alta in mezzo della facciata. Questa torre gigantesca sorge dietro la facciata, presso a poco, come la torre mezzana ai giorni nostri. Come essa è di color rosso, mentre tutto il palazzo colle torri laterali è di tinta grigia, stavo per dubitare, se essa non era piuttosto da attribuirsi ad una delle tante chiese vicine al Foro Romano; ma mi accorsi, che anche in alcune delle altre vedute delle torri comparivano dietro e sopra la facciata del palazzo senatoriale; così nella pittura di Leonardo da Besozzo, nella miniatura del Duca di Berry. Inoltre notai, che mentre tutt'i campanili delle chiese terminano nella nostra miniatura in una punta, la torre in questione finisce in un piano, come le altre torri di difesa della miniatura nostra, della quale quest'altissima torre capitolina costituisce senza dubbio una singolarità.

Alla destra del Campidoglio stanno due colonne, le quali si potrebbero riferire al Foro Romano, rappresentato in questa maniera nei secoli seguenti; ma guardando meglio si veggono congiunte alla loro sommità con una trave, alla quale sono appesi parecchi capestri. Ciò appurato, bastava un'occhiata sulla miniatura del Duca di Berry e sull'affresco di Siena per riconoscere in queste colonne un grandioso patibolo, collocato sulla fatale Rupe Tarpea [3].

Al di sopra del Campidoglio abbiamo la Porta di S. Paolo colla Piramide di Cestio alla sua destra, e fuori delle mura la grandiosa basilica del suddetto Apostolo.

Degli altri minori edifici compresi fra l'Araceli ed il Campidoglio da una parte ed il Castel S. Angelo e S. Pietro dall'altra, noto soltanto i due ponti: il ponte Fabrizio, che conduce dalla città all'Isola Tiberina, ed il ponte più in basso di S. Maria; mentre il ponte Cestio, fra l'Isola ed il Trastevere rimane nascosto. La chiesa vicina al Tevere e non lontana dal ponte S. Maria potrebb'essere S. Maria in Cosmedin.

Passiamo già alla parte sinistra della nostra miniatura. In essa il pittore ha tolto alla città le sue mura, senza fallo, per guadagnare spazio per il dettaglio della sua veduta; e fa collo stesso arbitrio correre il Tevere intorno al nord ed al nord-est della città, tale quale come lo fa la miniatura del Duca di Berry e meno distintamente l'affresco di Siena ed il codice Morbiano di Leonardo. Il perchè di quest'ultimo arbi-

[1] Casimiro, *Memorie storiche della Chiesa e del Convento di S. Maria in Araceli*, Roma, 1736, p. 26.

[2] Vedi sopra queste torri capitoline Stevenson, nel *Bullettino della Commissione archeologica comunale*, IX (1881), 91 sg.

[3] V. R. Lanciani, *Lo «monte Tarpeo» nel secolo XVI* nel *Bullettino della Commissione archeologica comunale*, XXIX (1901), 245-252.

trio ce lo rivelano la miniatura del suddetto Duca e l'affresco di Siena. In esse il Tevere viene condotto così vicino alla città, per far entrare nella veduta il ponte Milvio (Molle) ed il ponte Salaro. Al nostro mastro Giacomo, il quale aveva tolto le mura della città e fatto bagnare dal Tevere le soglie degli edifizi della città, mancava qualunque anche minima striscia di terra fra la città ed il fiume per apporvi i due ponti.

La grande cupola, che attira gli sguardi nella parte sinistra anteriore, la crederei piuttosto il Panteon che il Mausoleo d'Augusto. È molto più probabile, che l'artista negasse un posto a questo che a quello, benchè il posto, dove sorge, sia piuttosto quello del Mausoleo.

Le due colonne, che si alzano maestose alla sinistra del Pantheon, sono senza dubbio la colonna Traiana, quella cioè più verso il centro della miniatura, e la colonna di Marco Aurelio più alla sinistra. — Accanto a quest' ultima si vede una basilica di grandi dimensioni, con un portico avanti alla facciata ed un alto campanile. È senza dubbio la basilica dei SS. Apostoli.

Accanto alla colonna Traiana alzano fiere le loro teste due torri medioevali, alla destra quella delle Milizie ed a sinistra quella dei Conti.

Il centro della miniatura occupa il Colosseo con quattro giri di archi. Le due grandi arcate avanti al Colosseo appartengono senza dubbio alla basilica di Costantino. — La grandiosa chiesa, che sorge dietro il suddetto anfiteatro, potrebb'essere il Laterano, il quale in nessun modo poteva mancare in una veduta di questo genere. Questa supposizione potrebbe sembrare tanto più probabile, che la chiesa suddetta sta al di là degli acquedotti, cioè dietro quel ramo, che si sporge verso il Colosseo. Questa circostanza sembra che non ci lasci pensare a S. Maria Maggiore. — Più in alto verso la sinistra segue vicinissimo alla torre, che io credo del Laterano, un altro campanile, il quale non saprei determinare. Ancora più in alto e più verso la sinistra vediamo S. Croce in Gerusalemme ed una torre senza punta e dunque piuttosto di difesa, la quale potrebbe appartenere al così detto *parvum colosseum.*

Tanto sul dettaglio topografico della nostra veduta. Finisco assegnandole più esattamente il posto, che le spetta fra le altre vedute di quel tempo venute alla luce fino ad oggi.

La più vicina alla nostra è, come già dissi, quella del Polani nel codice Parigino di S. Genoveffa (1459), la quale anch'essa forma il centro d'una iniziale nello stesso libro di s. Agostino *de civitate Dei* e non è posteriore che di tre anni. La suddetta miniatura Parigina è superiore alla nostra per finezza ed eleganza del disegno, ma molto inferiore nella ricchezza del dettaglio topografico e nell'esattezza della collocazione d'esso.

Dall'altra parte nella maniera di presentare la città, la nostra veduta si avvicina in modo singolare alla Morbiana di Leonardo da Besozzo (dei primi decenni del secolo XV). In ambedue l'orientazione è identica; in ambedue sono tolte in modo caratteristico alla città le sue mura nella parte anteriore ed in ambedue la posizione e la figura di un buon numero di dettagli più rilevanti sono le stesse.

Per l'interpretazione poi dei singoli edifizi della veduta nostra sarà con utilità in modo particolare confrontato il gruppo ben distinto, formato dall'affresco senese di Taddeo di Bartolo (1414) e dalla miniatura del Duca di Berry a Chantilly (verso il 1414). In seconda linea vi possono anche contribuire la veduta d'Alessandro Strozzi [1] (nel codice Rediano 77 dell'anno 1474) della Laurenziana, e le due vedute dei due codici del Tolomeo [2] (urbinate 277 dell'anno 1472 [3], e Parigino 4802, dopo l'anno 1475 [4]).

[1] V. de Rossi, *l. c.*, tav. IV.

[2] De Rossi, *l. c.*, tav. II, 1, III.

[3] Tav. III.

[4] Tav. II, 1.

Lo debbo alla cortesia dell'insigne conoscitore delle miniature Vaticane, il Professore Melampo, di poter qui alla fine ancor indicare un'iniziale contenente una veduta del Castel S. Angelo nel cod. Vatic. Urbin. 261 [1], ornato anch'esso di splendide iniziali e cornici dal nostro miniatore. In questo codice vennero raccolte per ordine d'un *dominus Franciscus de Burgo* o *dominus Franciscus Burgensis* [2] — secondo il revmo Monsignor Stornaiolo, il più competente illustratore dei codici Urbinati, si tratterebbe di Francesco di Borgo San Sepolcro — le opere d'Archimede in una versione latina.

Benchè il nostro Fabrianese abbia in questo volume taciuto il suo nome, nondimeno egli si tradisce manifestamente pel disegno ed il colorito dei putti e per la maniera sua così tipica di lavorare i fondi d'oro.

Già per venire al punto, che c'interessa più particolarmente, nella lettera A del f. 31 ha egli rappresentato la mole Adriana coi suoi tre piani sulla loro base quadrata e ciò in forma molto più vicina al vero, che nella veduta del cod. Vaticano Regin. 1882. Se vi potrebbe ancora rimanere alcun dubbio intorno alla nostra interpretazione, lo esclude affatto l'angelo in cima al terzo piano. Egli tiene il suo gladio esattamente nella stessa maniera come nella veduta sopra descritta. Nel paesaggio del fondo dell' iniziale non mi pare che si possa scoprire altr' allusione alla Eterna Città, se non forse i sette colli, benchè neanche questi siano molto distinti.

Un terzo codice del nostro miniatore ci è stato indicato dal Dott. Vattasso nel suo egregio catalogo dei codici Vaticani latini [3]. Nel cod. Vatic. lat. 493 leggiamo al fol. 1 in una banderuola dell'ornato al margine inferiore: OPVS · IACOBI · DE · FABRIANO.

Passiamo già all' altra veduta.

Essa è contenuta in una delle tante copie della traduzione francese di Tito Livio, eseguita da Pietro Bersuire [4] (Petrus Berchorius) per comando dell' infelice re Giovanni I di Francia (1350-64). Questa copia, composta di tre grandi volumi, porta al presente nella biblioteca della regina Cristina di Svezia, unita alla Vaticana, i numeri 319, 320, 321. Ne diede un breve cenno E. Langlois [5], indicando anche in nota la veduta di Roma, della quale ci occuperemo.

Il cod. 319 presenta al f. 1v una grande miniatura, la quale occupa tutta la pagina. V'è dipinto nella parte superiore il re Giovanni assiso sul suo trono e circondato da nove persone: consiglieri della sua corte. La parte inferiore della pagina ci mostra Pietro al suo scrittoio in atto di stendere la sua traduzione. L'espressione della faccia del traduttore è molto caratteristica ed individuale in modo, che si potrebbe credere un vero ritratto, se un esame più attento non mostrasse che la stessa fisonomia ricorre in tutte le altre persone ivi rappresentate, di maniera, che sembrano tutte membri di una sola famiglia.

Nei due angoli superiori della miniatura è stato ripetuto uno stemma. Presenta sei bande d'argento orizzontali in un campo azzurro, con una settima banda argentea, che

[1] V. la descrizione esatta del codice in C. Stornaiolo, *Catalogus codd. Urbin. lat.*, Romae 1902, p. 245.

[2] Leggiamo al f. 130 v. l'ultimo del suddetto codice: *Finis librorum Archimedis, quos transcribi iussit dominus Franciscus Burgensis.* Nell' iniziale grande del f. 115 v. v'è scritto: D · FRANCHISCVS · DE · BOVRGO ·

[3] Vattasso M. - Franchi de Cavalieri P., *Codices Vaticani latini (codd. 1-678).* Romae, 1902, p. 373.

[4] Vedi su di lui e le sue opere L. Pannier, nella *Bibliothèque de l'École des Chartes*, XXXIII (1872), 324 ss.

[5] *Notices des manuscrits Français et Provençaux de Rome antérieurs au XVIe siècle* in *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques*, XXXI (1889), 2e partie, p. 29, note 2: *La deuxième miniature représente Rome avec ses monuments, tels qu'ils étaient encore au XVe siècle.*

Fig. 3. — Miniatura del f. 2 del cod. Vatic. Regin. 319.
(Traduzione francese di Tito Livio).

traversa lo scudo intero colle sei bande dall'angolo sinistro superiore al destro inferiore [1].

La veduta di Roma occupa tutta la pagina anteriore del f. 2 [2]. Anche questa miniatura contiene, come la prima, due scene fra loro connesse. La parte superiore presenta il panorama della Città Eterna, del quale parleremo qui appresso. Nella parte infe-

[1] Gli stessi elementi araldici sono ripetuti al f. 11, dove una terza miniatura di grandi proporzioni presenta lo stesso re a cavallo accompagnato da due servitori.

[2] Le sue dimensioni sono 320 × 245 mill.

riore si veggono scene guerresche: squadroni di cavalieri, che sfilano verso la città, e gruppi di prigionieri non combattenti, nè armati, ma, giudicando dal loro vestiario, piuttosto degli artisti o operai, messi a morte dai vincitori. Potrebbero dunque tenersi per scene dei massacri, che avvennero nelle lotte fra i patrizi ed i plebei.

Fissando già la nostra attenzione sulla veduta di Roma, al primo colpo d'occhio ci si manifesta la sua parentela col gruppo di simili vedute, formato dalla grande tela di Mantova [1], dalle incisioni del Bergomense [2] (Filippo Foresti), dei cosmografi Schedel e Münster [3], e dalla pittura del Museo Staedeliano di Francoforte [4]; però più che alle altre vedute di questo gruppo sta vicina al quadro Staedeliano, principalmente nella sua disposizione generale.

In ambedue abbiamo la stessa partizione del quadro in due parti; in ambedue vediamo nella parte superiore la città eterna e nella parte inferiore una scena della storia romana; nella pittura Staedeliana il fatto di Muzio Scevola.

Ma mentre la suddetta pittura comprende tutta la città dalle Porte di S. Giovanni e S. Paolo fin al Pantheon, la nostra miniatura mostra soltanto la parte fra il Colosseo ed il Castel S. Angelo. Ambedue le vedute raccorciano moltissimo le distanze fra i diversi monumenti di maggior importanza, rappresentandovi soltanto una scelta degli edifizi e ruine, che l'empiono, e quell'accorciamento e quest'eclettismo è molto maggiore nella miniatura nostra, che nel quadro di Francoforte. Manca, come abbiamo detto, alla nostra miniatura tutta la metà orientale del quadro Staedeliano del Colosseo fin alle porte; invece essa contiene il tratto fra il Pantheon ed il Castel S. Angelo, che manca al quadro.

La stessa somiglianza, che si manifesta fra le due vedute nella generale disposizione, esiste anche nel modo di presentare i singoli edifizi. È però da notarsi, che in questa parte il quadro Staedeliano è molto più esatto, essendo nella nostra miniatura le figure del quadro trasformate con molta libertà e fantasia. Del resto, tanto nel modo di raccorciare la veduta completa sopprimendo zone intere, quanto nel raggruppare e disegnare gli edifizi prescelti, la nostra miniatura sta singolarmente vicina all'incisione Schedeliana, di maniera ch'essa più che qualunque altra veduta può aiutarci nell'interpretazione dei dettagli della nostra miniatura. Ci limiteremo però ad enumerare soltanto i più rilevanti edifizi, nell'interpretazione dei quali non può essere tanto dubbio.

Alla sinistra la mole gigantesca del Colosseo forma un punto ben fisso. Esso si mostra colle sue quattro arcate, però non intero come nel quadro Staedeliano, ma come grandiosa ruina, quale anche lo presentano le due incisioni del Bergomense e dello Schedel ed il panorama di Mantova. È importante notare, che nella nostra miniatura si vede esattamente la stessa frazione del Colosseo come nelle suddette due incisioni. Inoltre è anche comune a tutt'e tre queste vedute la gigantesca ruina, che segue alla destra in alto il Colosseo, la quale ha avanti a sè una chiesa. Si tratta senza dubbio del *Palazzo Maggiore* (Palatino) della tela Mantovana e di S. Anastasia secondo le iscrizioni appostevi. Il *Palazzo Maggiore* copre nella nostra miniatura l'ingresso ad un ponte, il quale nella tela di Mantova porta il nome *S. Maria* e lo è veramente anche nella incisione del Bergomense, mentre nella nostra veduta ed in

[1] V. de Rossi, *l. c.*, tav. VI-XII.

[2] V. D. Gnoli, *Di alcune piante topografiche di Roma ignote o poco note* nel *Bullettino Comunale* (1885), tav. XI.

[3] V. *l. c.*, tav. XI-XII.

[4] V. C. Huelsen, *Di una nuova pianta prospettica di Roma del secolo XV* nel *Bullettino Comunale*, XX (1892), 38-47.

quella dello Schedel è in realtà il Ponte Sisto, essendo in ambedue queste vedute tagliata fuori tutta la zona fra il Palatino e la Rotonda. Questa zona completamente soppressa si trova invece nel panorama di Mantova e nel Bergomense. Che il ponte in questione sia veramente dallo Schedel e dal miniatore nostro inteso per il Ponte Sisto, lo prova il muro, che verso lui scende dall'alto del Gianicolo, e tutta la configurazione del rione trasteverino. È anche da notarsi, che nella miniatura nostra e nello Schedel il *Palazzo Maggiore* tiene il posto del Teatro di Marcello (Palazzo Savelli-Orsini), com'è manifesto dal Bergomense e dalla tela Mantovana.

Anche nel disegno di *S. Maria Rotunda* segue il nostro miniatore esattamente lo Schedel o un originale copiato da tutti e due; come anche ambidue mostrano annesso al fianco sinistro della Rotonda un edifizio con due arcate, il quale potrebbe sembrare il *Templum Pacis* della tela Mantovana ed apparterrebbe in questa supposizione alla parte sinistra prima del taglio; se non si deve piuttosto identificare con un edifizio molto simile, che nel quadro di Francoforte si trova al posto identico. Anche per l'interpretazione degli edifizi e delle torri, che si veggono nella nostra miniatura intorno al Pantheon, la veduta Schedeliana si presta meglio di qualunque altra.

Alla destra chiude la *Mole Adriana* la nostra veduta. Essa è fantasticamente abbellita nei suoi fianchi con sculture ed è mancante dell'angelo.

Il ponte avanti al Castello finisce alla sponda sinistra in quelle due edicole o cappelle erette nel 1451 [1] distrutte nel 1527 e sostituite nel 1534 dalle statue dei due principi degli Apostoli.

Alla sinistra del Castel S. Angelo in alto, tanto le due incisioni suddette, quanto la tela di Mantova, presentano la città Leonina in tutta la sua estensione, benchè per farlo abbiano dovuto spostarla non poco verso la sinistra. La nostra miniatura la omette completamente. Alcune poche case insignificanti tengono alla sponda destra del Tevere il posto, che dovrebbe occupare la bella facciata dell'ospedale di S. Spirito. Questa omissione della città Leonina è la nota più caratteristica della nostra veduta, la quale la separa anche dall'incisione Schedeliana e dalle altre vedute più vicine ad essa, derivate con essa da un comune prototipo.

Possiamo dunque fissare il posto della nostra veduta nello sviluppo e nella propagazione delle rappresentanze grafiche dell'eterna città dicendo, che, nella disposizione generale, il nostro miniatore s'è attenuto in modo singolare al tipo rappresentato fin adesso unicamente dal quadro Staedeliano, ma che nel lavorare il dettaglio egli ha seguito il tipo conosciuto da noi per le due incisioni del Bergomense e dello Schedel, il quale più tardi trovò il suo rappresentante più cospicuo nella tela Mantovana; e che finalmente più che a qualunque altro egli si avvicina alla veduta dello Schedel, colla quale ha anche comune l'omissione della zona fra il Colosseo ed il Pantheon.

Con questa parentela è anche in gran parte già fissata l'epoca, nella quale è stata lavorata la nostra veduta. Del resto la scrittura stessa del manoscritto, che la contiene, ci porta alla seconda metà del secolo XV [2]. Il Ponte Sisto ci costringe a far scendere la miniatura, che lo mostra, sotto l'anno 1475. Dall'altra parte l'esistenza delle due edicole non ci permette di pensare ad un'epoca più moderna dell'anno 1527,

[1] Vedi Müntz, *Les arts à la cour des Papes*, I, 151-153.

[2] Essa è molto simile alla scrittura, ch'esibisce L. Delisle, *Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, Planche L, n. 7, della quale egli dice *l. c.*, III, 317 : *Exemple de la grosse écriture, qu'employaient d'ordinaire les copistes flamands de la seconde moitié du XV^e siècle, auxquels sont du beaucoup des volumes de la bibliothèque des derniers ducs de Bourgogne et de celle de Louis de Bruges.*

l'anno della loro distruzione. La veduta più vicina alla nostra, quella dello Schedel, è dell'anno 1493; quella del Bergomense, anch'essa vicina, dell'anno 1490. Con ciò credo d'aver indicato tutt'i punti fissi, coll'aiuto dei quali si può determinare l'epoca, nella quale venne scritto e miniato il nostro codice, cioè gli ultimi decenni del secolo XV.

In fine prova la miniatura nostra, che il tipo delle vedute di Roma conosciuto a Venezia (Bergomense 1490) e nella patria, certamente italiana, del quadro Staedeliano di Francoforte ed a Norimberga (Schedel 1493) non era sconosciuto nei paesi della lingua francese.

FRANCESCO EHRLE S. I.

I MUSAICI DEL BATTISTERO DI S. GIOVANNI IN FONTE NEL DUOMO DI NAPOLI

Imprendo a parlare di cotesti musaici anche a nome del conte A. Filangieri di Candida, il quale si era iscritto prima di me. Pure la sua signorile gentilezza e la mia anzianità fanno a me l'obbligo di richiamare l'attenzione del congresso sopra questo insigne monumento della cristianità e dell'arte in Napoli. L'argomento a dir vero non è nuovo, e molti ne hanno discorso tanto in antico quanto in questi ultimi tempi [1]. Ma il vecchio monumento si è quasi ringiovanito per opera dell'officio regionale delle antichità, il quale ne ha compiuto un felice restauro [2]. Ed a misura che procedeva il lavoro cresceva la meraviglia degli artisti e degli studiosi. Poichè i vecchi musaici corrosi, scrostati, impolverati, erano male ridotti da indurre anche valenti archeologi ed artisti ad ingannarsi sull'età di essi, avendoli alcuni attribuiti al secolo V, ed altri invece ad artisti del secolo XIII.

Ma dopo il compiuto restauro non si dubita dagli archeologi ed intendenti di arte di farli risalire fino al secolo IV, sì da potersi paragonare colle più belle figure del mausoleo detto di S^a^ Costanza e col musaico di S^a^ Pudenziana in Roma.

Questa età ci viene però indicata oltre che dalle comparazioni artistiche anche in qualche guisa dalla storia del battistero di S. Giovanni in Fonte. Difatti prima dell'odierno Duomo angioino la Chiesa di Napoli, come è risaputo, ebbe la sua cattedrale più antica, detta Stefania, perchè fondata nel secolo V da Stefano I vescovo di Napoli. Eppure fino al V secolo la cristianità di Napoli non potè mancare della sua chiesa madre o cattedrale. Sappiamo da Eusebio [3] che Costantino dopo la disfatta di Massenzio usò molte liberalità verso le chiese ed alcune anche innalzò dalle fondamenta. Il libro pontificale poi nomina queste basiliche e tra esse pone quella fatta innalzare in Napoli [4]: *Eodem tempore fecit Constantinus Aug. basilicam in civitatem Neapoli, cui obtulit hoc* etc. Forse da questa fonte attinsero la notizia il *Chronicon episcoporum neapolitanorum*, che va sotto il nome di Giovanni Diacono [5] ed il Catalogo bianchiniano [6], senza parlare del *Chronicon* di S. Vincenzo al Volturno [7] e della Cronica di

[1] Manca ancora una pubblicazione con pianta e disegni; i lavori finora usciti su questo monumento, compreso il presente, non escono dalla cerchia di un annunzio erudito.

[2] Il lavoro è stato eseguito da due valorosi musaicisti romani, Cherubini e Valenzi. Essi hanno rafforzato con cemento tutti i tasselli prossimi a distaccarsi, sostituito con cemento il posto dei tasselli caduti ed hanno raschiato quelle croste di pittura ad olio, che eseguite nel secolo XIII nel posto dei tasselli mancanti, alteravano il carattere di quei musaici.

[3] Heikel, Εὐσεβίου εἰς τὸν βίον Κωνσταντίνου βασιλέως, Eusebius Werke, Leipzig, 1902, 1, p. 27, cap. 42.

[4] Duchesne, *Lib. pont.*, 1, p. 186.

[5] Capasso, *Monumenta ad Neapolitani ducatus historiam pertinentia*, Neapoli, 1881, 1, p. 165.

[6] Capasso, *l. cit.*, p. 223, n. XI.

[7] Muratori, *Rerum ital. scriptores*, I, parte 2^a^, p. 331.

S^a^ Maria del principio [1]. Che poi veramente la cosa stesse così assai evidente conferma ne porgono le memorie, riferite dallo stesso *Chronicon episcoporum neapolitanorum*, sull'intruso vescovo di Napoli Zosimo, contemporaneo di Costantino, e sull'altro vescovo s. Giovanni I (ann. 432); dicendo esse del primo che Dio lo puniva quante volte tentava di predicare nella basilica, e del secondo che in sabato santo portatosi in chiesa nel principio dei sacri riti finì la vita sulla stessa cattedra episcopale.

Ma che poi esistesse in Napoli fin dal quarto secolo una cattedrale senza il suo battistero non è ragionevole pensarlo ed i citati documenti provano che il battistero doveva essere unito a quell'edifizio. Difatti parlandosi nel detto *Chronicon* delle esequie del vescovo s. Giovanni I si aggiunge che egli fu accompagnato al sepolcro dai neofiti, i quali appunto in occasione della Pasqua dovevano ricevere il battesimo: *neophitorum pompa prosequente*.

Non si può certo fare molto assegnamento sulla Cronica di S^a^ Maria del principio, essendo essa un documento del secolo XIII, pure in conferma della tradizione in altri tempi diffusa della esistenza di un battistero costantiniano essa ci offre una testimonianza esplicita [2].

Queste testimonianze fornite da documenti storici di non assoluto valore acquistano oggi la prova, per così dire apodittica, dai musaici che adornano la volta di questo battistero; perchè essi a testimonianza di gran numero di storici dell'arte, per la somiglianza singolare che presentano con monumenti di musaici romani del sec. IV, V devono sicuramente assegnarsi a tale tempo. Se io potessi offrire all'erudito lettore un buon disegno dell'insieme della volta di S. Giovanni in Fonte, ornata a musaici, egli ne avrebbe per così dire la prova sotto gli occhi. I disegni dell'intero monumento, esposti a Torino nel 1898, furono poi depositati nel Museo di S. Martino a Napoli. Varii fotografi si sono adoperati a riprodurre dall'originale i musaici, ma nessuno finora vi è bene riuscito; e le prove presentano tutte qualche difetto. Perciò non è mia la colpa se qui non posso esibire se non un saggio di queste esperienze fotografiche, contentandomi di dare la descrizione dell'insieme.

Il battistero è chiuso in un perimetro di forma quadrata, su cui s'innalza una cupola emisferica assai depressa, impostata su quattro voltini pensili, che si svolgono dai quattro angoli del quadrato, così da formare una volta ottagonale. Nel centro della volta si osserva in un cerchio a fondo azzurro e stellato una croce monogrammatica coll'A ed ω, e sul P della croce una mano celeste con la corona, simbolo primitivo della Trinità. Essa ci fa ricordare i noti versi di s. Paolino [3]:

Cerne coronatam Domini super atria Christi
Stare crucem, duro spondentem celsa labori
Praemia; tolle crucem, qui vis auferre coronam.

Il piede della croce è rivolto ad oriente e serve a determinare l'ingresso primitivo al battistero, che allora dovea essere isolato e non congiunto alla basilica di S^a^ Restituta, come oggi si vede. In una fascia che gira intorno intorno al cerchio suddetto sono effigiate coppie di uccelli, che beccano su vasi di fiori e frutta, mentre altri uccelli svolazzano su rami di alberi. In quella parte della fascia che corrisponde alla mano celeste, fra due alberi di palma e due uccelli, una fenice col capo nimbato posa sulle

[1] Parascandolo, *Memorie storico-critiche* etc. *della Chiesa di Napoli*, Napoli, 1848, 2, p. 212.

[2] *Fecit etiam construi praefatus imperator in praedicta neapolitana ecclesia, olim nominata ecclesia Stephania, cappellam prope tribunam ipsius ecclesiae antiquae, sub titulo S. Ioannis ad Fontem.*

[3] S. Paulini, opp. epist. 32, ed. Hartel, *Corpus script. eccl. lat.*, Vindobonae, 1894, vol. 29, pag. 287.

fiamme, simbolo della risurrezione. Dal cerchio poi della volta partono otto zone che dividono il tutto in otto scompartimenti. Nella parte superiore degli scompartimenti un'elegante drapperia con uccelli ed un quadretto, nella inferiore una scena storica.

Fig. 1. — Gesù che dà la legge a S. Pietro. — Gesù dal lido.

Tre di questi scompartimenti rimangono interi, del quarto resta un frammentino; le decorazioni degli altri quattro sono interamente distrutte. Cominciamo dallo scompartimento che rimane sull'odierna porta d'ingresso al battistero. In esso è effigiata la

pesca miracolosa; Gesù Cristo con viso giovanile ed imberbe, cinto il capo di aureola, dal lido solleva il braccio destro verso il mare; tra le onde i pesci, tra i quali un polipo, una barca si appressa al lido con un apostolo seminudo. In un altro scompartimento a dritta del primo si vede Gesù Cristo ritto sul globo, mentre consegna a s. Pietro, che gli sta dinanzi in atto riverente, un papiro collo scritto: *Dominus legem dat;* in un terzo rigo del papiro il Garrucci lesse anche la parola *Alleluia* coll' *e* quattro volte ripetuta (Fig. 1). S. Pietro sostiene coll'altra mano la croce astile che termina col monogramma; a destra di Gesù Cristo resta la metà inferiore della figura di s. Paolo. Sulla tunica di s. Pietro è la lettera P, su quella di s. Paolo la lettera L. Le figure del terzo scompartimento sono perdute. Del quarto rimangono due scene, la mutazione dell'acqua in vino e la Samaritana al pozzo. (Fig. 2). Nel miracolo delle nozze di Cana si

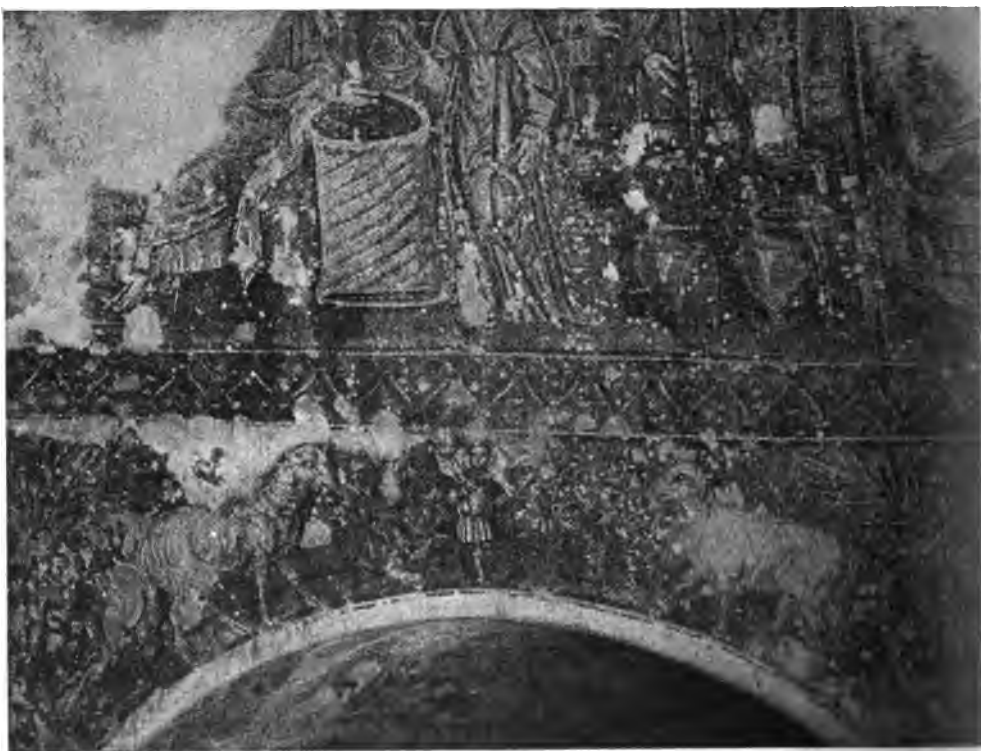



Fig. 2. — La Samaritana al pozzo. — Le nozze di Cana.

osservano sei idrie al suolo con due uomini, il Garrucci ne vide uno solo, un altro è ricomparso per i recenti restauri. Ognuno di questi due uomini porta sull'omero sinistro un'anfora che sostiene colla sinistra, versando da essa acqua nelle idrie. La Samaritana poi sta ritta al pozzo e sostiene nella destra la secchia; presso di essa si vede un residuo della imagine di Gesù Cristo. Le sezioni quinta, sesta e settima sono interamente scomparse. Dell'ottava resta parte di una figura sedente, che nella sinistra stringe un volume; di dietro sembra accennato un pilastro; dinanzi poi alla figura sedente pare di vedere una imagine velata in atto ossequioso forse qualche consecrazione.

In restauri posteriori, (forse nel sec. XIII), essendo alcuni di questi scompartimenti rimasti senza imagini per la caduta dei tasselli del musaico vi si sostituirono a pittura imitante il musaico, la cena di Emmaus, l'Annunziazione e due teste di Gesù Cristo e della B. Vergine.

Sotto i quattro voltini angolari erano effigiati i simboli dei quattro evangelisti, di essi resta l'angelo (Fig. 3) ed il leone, il toro in parte.

Fig. 3. — Simbolo dell'evangelo di S. Matteo.

Negli archivolti che fronteggiano questi quattro voltini sono quattro quadretti; in due di essi il buon pastore è fiancheggiato da due pecore, in due altri è accompagnato da due cervi, che si dissetano a sorgenti di acqua viva. In tutti e quattro alberi di palma chiudono il quadretto. A fianco di questi archivolti otto figure giovanili classicamente togate, recanti in mano corone. Di queste otto figure ora rimangono quattro

soltanto, tre imberbi ed uno con barba nascente. Dei tre imberbi due con ambe le mani sostengono una corona gemmata, un terzo con la destra la toglie sollevandola

Fig. 4. — Imagine di un santo.

da un'ara. (Fig. 4). Non andrebbe troppo lungi dal vero chi volesse riconoscere in queste figure alcuni santi della Chiesa napolitana.

Le fasce o zone che dividono gli otto scompartimenti sono ornate da vasi, dai quali partono festoni di fiori, frutta ed uccelli vivacemente coloriti, e terminanti in una corona bellissima di fiori e frutta.

Le zone ornamentali, la croce monogrammatica, la pesca, i servi che versano acqua nelle idrie, i simboli evangelici, le scenette del pastore coi cervi e le pecore, e le tre imagini imberbi di santi sono i pochi avanzi del primitivo musaico. Invece nella rappresentanza di Gesù Cristo fra i due apostoli non solo la doratura e le figure alquanto tozze, ma altresì la fisonomia ed il movimento dimostrano un'arte posteriore. Ciò si osserva più chiaramente nella figura della Samaritana, messa a confronto con quelle dei due servi, e per le pieghe degli abiti, e per gli occhi e per il pozzo stesso. Come pure osservando attentamente le sei idrie si scorge che le due presso la Samaritana, di tempo posteriore, sono trattate con altro stile, in confronto delle quattro più antiche che stanno più accosto ai due servi. Il medesimo risulta confrontando le imagini dei tre santi imberbi con quella del santo barbato, anch'esso di mano posteriore (sec. VI). Laonde quando si parla d'imagini del IV secolo s'intende parlare soltanto delle prime figure. In esse si ammira ricco simbolismo, sapiente disposizione, movenza animata e variata, panneggio ricco con pieghe classiche. Maravigliose sopra tutte le zone ornamentali nella parte antica, che per il colore caldo, per la franca maestria dei disegni gareggiano all'intutto cogli ornati del musaico di S^a^ Costanza [1], mentre il profilo delle figure dei santi rassomiglia a quello che si scorge nelle antiche copie del musaico di S^a^ Pudenziana [2]. Se non che tutti quegli scrittori, che fino agli ultimi restauri ne parlarono, non colsero nel segno, in parte perchè i musaici erano in uno stato deplorevole, ed in parte perchè non avendo l'occhio adusato a confronti artistici per determinare l'età presero a guida le cronache locali. Solo il Garrucci [3] essendo salito sopra un palco ed avendoli osservati più da vicino li attribuì al V secolo. Difatti le cronache locali di Giovanni diacono ed il catalogo bianchiniano parlano di due battisteri edificati da vescovi di Napoli. L'uno detto *baptisterium fontis maioris*, che sarebbe stato fondato da Sotero (an. 465-492); l'altro *fontis minoris* che sarebbe stato eretto da Vincenzo (an. 554-578). Laonde gli scrittori locali si sono veduti quasi costretti ad identificare il battistero di S. Giovanni in Fonte or coll'uno or coll'altro dei due soli battisteri ricordati dai cronisti napolitani. In prima si potrebbe osservare che i cronisti parlano bensì di battisteri, ma non li dicono così bellamente ornati a musaici come è il battistero di S. Giovanni in Fonte. Ora se essi parlando del battistero Soteriano o del Vincenziano avessero voluto alludere a quello di S. Giovanni in Fonte, non avrebbero trascurato di accennare alle maravigliose opere a musaico che l'adornavano. Difatti essi sogliono darne descrizione quando loro occorre di parlare di basiliche o chiese ornate di musaici da vescovi napolitani, sebbene queste non reggano al paragone di quella di S. Giovanni in Fonte. In secondo luogo l'ammissione di due altri posteriori battisteri non esclude per ciò stesso la esistenza di un primo ed anteriore. Poi osservando noi più addentro scorgiamo che il battistero primo ed anteriore non può confondersi, ossia non poteva essere lo stesso che il Soteriano, ch'era un *baptisterium fontis maioris*, a meno che non si voglia dire che il battistero di S. Giovanni in Fonte con la sua vaschetta profonda appena sessanta centimetri e piccola, a segno da non potersi confrontare con vasche di battisteri per immersione, solite ad adoperarsi nell'antico uso liturgico, sia stato trasformato posteriormente. Nè può identificarsi col *baptisterium fontis minoris* del vescovo Vincenzo per questi ornati a musaico, che del tutto non possono attribuirsi al VI secolo. A meno che il cronista nel suo *fecit* non voglia indicare una delle tante rifazioni di opere antiche, che sono passate alla storia come opere originali. Laonde non potendo del tutto accordare le ragioni artistiche coi dati delle croniche, si deve venire alla conclusione che o il battistero di S. Giovanni in Fonte non ha niente che vedere coi battisteri delle croniche,

[1] De Rossi, *Musaici cristiani delle chiese di Roma*, Roma, Spithöver, 1899, tav. III.
[2] De Rossi, *l. cit.*, tav. X.
[3] Garrucci, *Storia dell'Arte crist.*, vol. IV, p. 79, tav. CCLXIX.

oppure che il battistero antico avendo subito successive destinazioni e restauri si chiamasse prima con un altro nome, che noi vorremmo supporre fosse *costantiniano*, poi prendesse nome dal vescovo Sotero, oppure da Vincenzo.

Qualunque di queste due soluzioni si abbracci, rimane sempre che i musaici di S. Giovanni in Fonte hanno doppia importanza, una locale, perchè forniscono argomenti di studio per la soluzione della secolare questione circa la topografia antica della cattedrale napolitana, ed una generale perchè ci presentano uno dei più belli esemplari di musaici cristiani e forse le più antiche imagini simboliche degli evangelisti, posto che si accetti da tutti la opinione omai prevalsa che i musaici di S. Giovanni in Fonte nella parte più antica e più bella si debbano attribuire ad artisti del IV o al più degli inizi del V secolo.

COSIMO STORNAJOLO.

BREVE NOTICIA
DE LA BASILICA VISIGODA DE SAN JUAN BAUTISTA, EN BAÑOS DE CERRATO (PALENCIA).

Aunque la importancia histórica especialmente, y aún el interés arquitectónico de este templo fueron objeto de estudio en los siglos XVI y siguientes por Mariana, Morales, Sandoval y Ponz, corresponde á Quadrado (1852) entre los modernos, la gloria de haber fijado sobre él la atención de los críticos.

Siguieron á este escritor Don Pedro Madrazo (1864), el Sr. Rada y Delgado (1872) y el Sr. Casanova mas tarde.

Por virtud de las publicaciones de los dos primeros autores se hicieron en esta Basílica en 1865 algunas importantes reparaciones que la salvaron de una ruina cierta y de una pérdida inevitable. Hallábase sin tejado sirviendo de cementerio; y consistieron aquellas reformas en cubrir las naves principal y accesorias, cerrar el recinto poco menos que abierto, elevar de 0'80 c/m. á un metro los muros forales del norte y sur que corresponden á las naves laterales, levantar una espadaña sobre el pórtico, y coronar todo el monumento con una cornisa dórica. (Fig. 1).

Fig. 1. — Exterior de la Basilica.

Inutil es decir que no fueron inspiradas tales reformas por un espíritu científico; mas la urgencia del mal y la eficacia del remedio por lo que atiende á la conservación y subsistencia del templo pueden servir, no sólo de disculpa, sinó de elogio à la

empresa realizada en 1865. Urgía sin embargo restablecer la verdad ó por lo menos conocerla y para lograrlo como también para esclarecer determinadas dudas sobre la planta primitiva, la Comisión de Monumentos de la Provincia, de acuerdo con el Exmo é Ilmo Sr. Obispo de la Diócesis, solicitó del Gobierno de S. M. en 2 de Noviembre de 1896 que esta Basílica fuese declarada Monumento Nacional, como así se consiguió en 26 de Febrero de 1897. Con este motivo ha sido recientemente objeto de un trabajo de investigación y reparación á la vez, que se ha llevado á cabo bajo la dirección del reputado profesor de la escuela de Arquitectura de Madrid, Don Manuel Anibal Alvarez.

Fig. 2. — Interior de la Basilica.

Han consistido estos trabajos en renovar el tejado, limpiar y rehinchir los muros, y explorar los cimientos. En el curso de estas obras se han descubierto los elementos de estudio suficientes para conocer la disposición primitiva

Sabido es que esta Basílica fué levantada en 661 por Recesvinto según reza la lápida votiva que aparece sobre el arco triunfal del presbiterio, estudiada por Morales y Sandoval en el siglo XVI y reproducida por todos los modernos escritores; lápida de gran importancia histórica pues que ha servido de medio para conocer la cronologia exacta del reinado de Recesvinto.

Pero la importancia histórica de este monumento epigráfico no resplandece en sus justos y debidos términos por la estima escepcional con que arqueólogos y arquitectos celebran la existencia en este templo del arco y bóveda túmidos ó en herradura que siendo, en opinión vulgar, peculiares del estilo arábigo ó musulmán se los descubre aquí correspondiendo á una época en medio siglo antecedente á la invasión agarena.

El arco de ingreso al pórtico; los ocho que establecen comunicación de la nave central con las laterales; las luceras de la nave mayor; como también la bóveda de

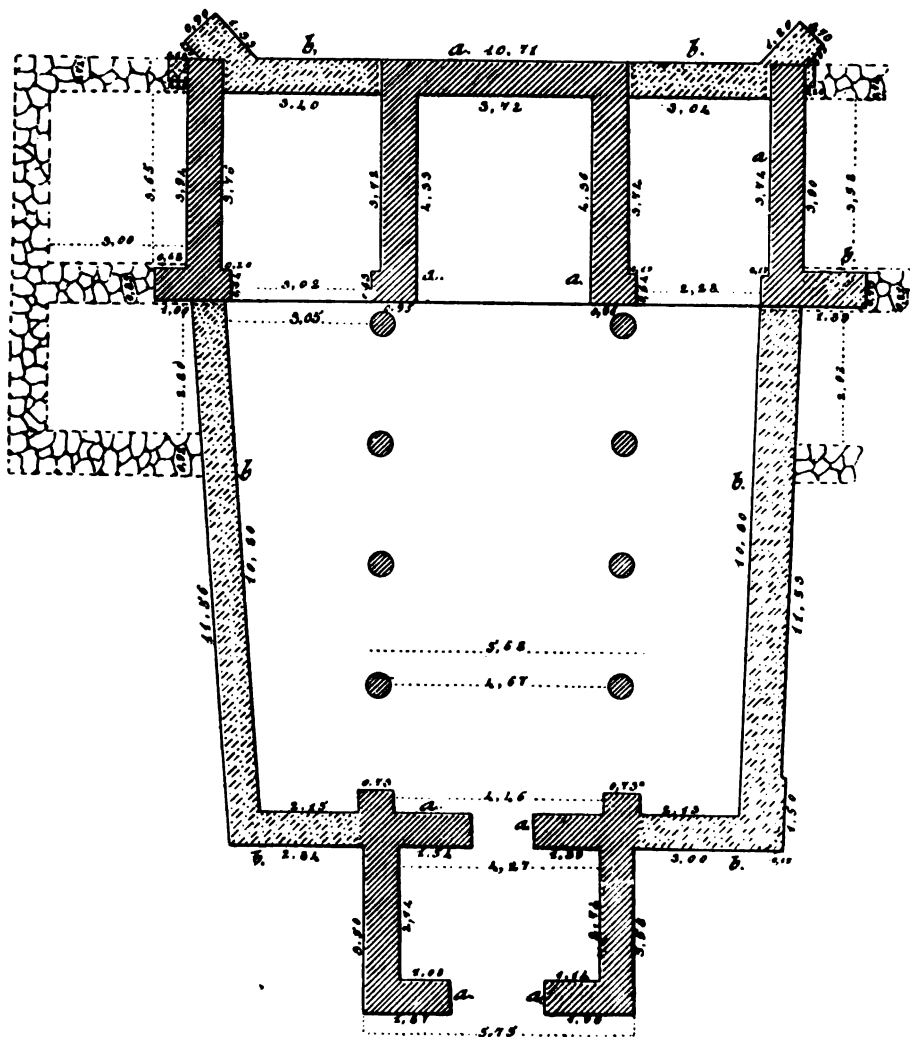



Fig. 3. — Planta actual con los cimientos descubiertos recientemente.

a. Muros existentes primitivos. — *b.* Muros de construcción moderna.

la capilla central y los arranques que se ven de otras dos derruidas, son de este estilo característico. (Fig. 2).

Empero el interés de los nuevos descubrimientos no está aquí, sinó en la forma singular de la planta, señalada con suma exactitud en los planos adjuntos, trazados y suscritos por el Sr. Anibal Alvarez. Facilmente se aprecian en estos planos los cimientos encontrados ahora de unas capillas laterales, separadas en su dia de la mayor por un patio cada una; y no es dificil tampoco echando la vista sobre el croquis también

adjunto, trazado por quien escribe estas lineas, comprender cómo mas adelante tales patios fueron convertidos en capillas, retirando los muros correspondientes; en cuya disposición describe Sandoval el templo, con cinco capillas de frente y un crucero de extremada longitud. (Fig. 3).

La planta, pues, de la cabecera es ya conocida con verdadera certidumbre. También se sabe que la capilla extrema del lado del evangelio estuvo destinada á baptisterio (por inmersión); y ha podido asimismo determinarse que la puerta actual de comunicación del pórtico con la nave central fué ventana con reja en el siglo VII, lo que acredita que aquel lugar no servía de ingreso al templo sinó de estancia para catecúmenos ó relapsos.

También es evidente que los fieles y los clérigos tenían sus entradas por los costados del templo; pero no se ha podido llegar todavía en punto á la estructura de esta parte á conclusiones definitivas, porque no está determinado de un modo cierto cual fuera la disposición primitiva de los muros forales del norte y sur, á partir del crucero hasta el igual del pórtico. Los muros actuales son, sin duda, posteriores á la fábrica de

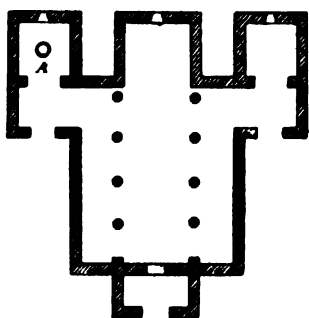
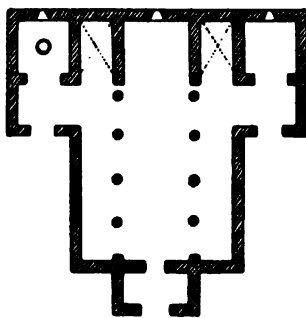
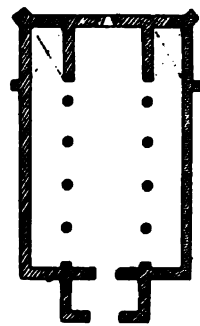



Fig. 4. — Siglo VII [1]. Fig. 5. — Siglo XVI. Fig. 6. — Estado actual.

Recesvinto, por haberse hallado debajo de los cimientos sepulcros de los siglos X ú XI: por lo cual no es improbable que el templo del siglo VII tuviera cinco naves en lugar de las tres que ahora tiene, ó que se hallase cerrado el perímetro, desde el crucero abajo, por una linea de columnas à que aluden viejas descripciones.

El croquis que acompaña á estas lineas, contiene tres plantas que marcan las mutaciones que ha sufrido esta Basílica desde el siglo VII. La primera está dibujada con arreglo á los recientes descubrimientos, y corresponde á la obra de Recesvinto (Fig. 4). Todo en ella tiene caracteres de certeza si se exceptuan los muros laterales hasta su encuentro con el crucero. La segunda se halla ajustada á la descripción de Sandoval (siglo XVI) en armonía con la planta actual y con los últimos descubrimientos (Fig. 5). La tercera indica la situación presente de este monumento doce veces secular (Fig. 6).

Las demás enseñanzas que el templo arroja pueden lograrse con el examen de las numerosas fotografías que circulan, obtenidas desde diversos puntos de vista. Pero ninguna de aquellas enseñanzas creemos que aventaja á los descubrimientos actuales, porque estos eliminan toda duda sobre la disposición inicial, y favorecen una restauración exacta y concienzuda.

I así consignadas, en compendio, las noticias mas interesantes sobre la expresión arqueológica de esta Basílica, séanos licito consignar también que son estas lineas

[1] La letra A que se vé en la planta indica el Baptisterio.

las primeras que quitan á los descubrimientos à que hemos aludido, la condición de inéditos

Tales noticias y descubrimientos serán muy pronto conocidos del público inteligente; y con tan valioso apoyo podrá realizarse el pensamiento de reintegrar el más antiguo templo cristiano de la Península á su traza primitiva, á su belleza original.

FRANCISCO SIMÓN Y NIETO
C. de la Historia y Secretario de la Comisión de Monumentos.

BASILICA DE S. JUAN
DE BAÑOS DE CERRATO (PALENCIA)

Aunque profano y nada versado en estudios arqueológicos quiero aprovechar la ocasión de estar reunidos en este ilustre Congreso personas competentísimas en tales materias, para presentar á su estudio los planos y fotografías de una Basílica antiquísima, existente en España y poco ó nada conocida fuera de ella. Esta Basílica fue erigida en honor de S. Juan Bautista por el Rey Recesvinto en el año 661, como se colige de la inscripción que aún se conserva en una lápida colocada sobre el arco toral de la nave central (Fig. 1). Esta inscripción de la cual he recibido un hermoso calco hecho por el entendido D.n Francisco Simón y Nieto dice así:

+ PRECVRSOR DÑI MARTIR BABTISTA IOANNES
POSSIDE CONSTRVCTAM · IN ETERNO MVNERE SEDE
QVAM DEVOTVS EGO REX RECCESVINTHVS AMATOR
NOMINIS IPSE TVI PROPRIO DEI IVRE DICAVI
TERTII POST DECM · REGNI COMES INCLITVS ANNO
SEXCENTVM DECIES · ERA NONAGESIMA NOBEM

La admirable conservación de esta Basílica después de doce siglos en su casi primitiva forma, no obstante la invasión árabe y las continuas revueltas políticas de España, sólo se explica por encontrarse situada en punto de poquísima importancia. La respetarón los árabes en sus incursiones por el reino de Leon, á causa sin duda de estar dedicada al Bautista, a quien ellos por mandato del Korán tanto veneran; y los cristianos, después de reconquistar Castilla, cuidaron de ella con esmero, encomendándola en el reinado de Dña. Urraca á los monjes de Cluny reformados. Merced á tan favorables circunstancias podemos hoy estudiar ese tan interesante monumento del arte visogótico ó latino-bizantino en su primitiva forma poco y muy accidentalmente alterada por el correr de los tiempos.

Cual fuera esa forma, colígese de los planos levantados por el Sr. Arquitecto D.n M. Anibal Alvarez en vista de los resultados de las escavaciones recientemente hechas á instancias del Sr. obispo y de la Comisión de Monumentos de la Provincia de Palencia. Cuales hayan sido las modificaciones sufridas en distintas épocas y cual el estado en que hoy se encuentra nos lo expone el ilustrado D.n Francisco Simón y Nieto en la Memoria adjunta y en los planos que la acompañan; y si esto no bastara, ahí están las fotografías que nos la presentan en su aspecto interior (Fig. 2) y exterior. Después de cuanto dice el Sr. Nieto en su Memoria, sería inutil añadir comentario alguno en lo referente á la planta primitiva de la Basílica y de sus trasformaciones.

Lo que, en mi juicio, es digno de atención, es la forma de los arcos, en los cuales, principalmente en él de la nave central, no cabe suponer cambio alguno, puesto que

todas las investigaciones hasta hoy hechas testifican su conservación en el estado primitivo. Los arcos en forma de herradura, ó *túmidos* se atribuyen vulgarmente á los árabes; y si bien en la historia de la arquitectura se va abriendo camino la opinión contraria, no faltan aún quienes sostengan que ese elemento fue introducido en Europa por los árabes. No creo posible seguir sosteniendo tal parecer, teniendo á la vista las fotografías de esa Basílica, la cual, medio siglo antes de la invasión de los árabes

Fig. 1. -- Lapida votiva del Rey Recesvinto.

en España, existía ya en el centro de Castilla, circunstancia digna de tenerse en cuenta para no buscar la solución del problema en conjeturas de influencias extrañas, completamente improbables, no sólo por la dificultad en aquellos tiempos de las comunicaciones entre pueblo y pueblo, sino tambien por la aversión de religión y de raza. De la antigüedad de la Basílica no hay fundamento alguno sólido para ponerla en duda; la inscripción puesta por Recesvinto sobre el arco toral y las circunstancias

todas que rodean á la Basílica, testifican de una manera evidente, que apesar de las vicisitudes porque ha pasado España en el espacio de XII siglos, no ha sufrido altereración alguna, capaz de borrar el sello de venerable antigüedad que la acompaña.

No pudiendo, por tanto, poner en duda la existencia de arcos túmidos ó en herradura antes de que los árabes invadiesen a Europa, es lógico inferir que los artistas

Fig. 2. — Interior de la Basilica.

latino-bizantinos usaban ya en sus construcciones tales arcos, y por lo mismo, que no se debe á los hijos del desierto la introducción de ese nuevo elemento en el arte. Podría sostenerse la conclusión de que los árabes tomaron ese elemento de los artistas latino-bizantinos, usándolo con tal profusión en sus construcciones que llegara á constituir el caracter distintivo de su arquitectura? Júzguenlo los sabios; yo me contento con proponer la duda.

Estatua de S. Juan Bautista.

En esta antiquisima Basílica se conserva una no menos antigua estatua (Fig. 3) del Precursor del Mesias, tenida en gran veneración por los fieles. Basta examinar la estatua con alguna detención para comprender desde luego que se remonta á una época de

Fig. 3. — Estatua de S. Juan Bautista.

transición en el arte escultórico. No es facil precisar de un modo concreto la época á que pertenece; pero la tradición le atribuye tanta antigüedad como á la Basílica, y no sin fundamento, tanto por los rasgos característicos que presenta, como por el motivo de estar consagrado el templo á S. Juan, según consta de la inscripción copiada.

Oportuno me parece consignar aquí el juicio de la Real Academia de Bellas Artes de Madrid en su informe al Ministerio de Fomento para que declare monumento nacional dicha Basílica. « No es romana la estatua, dice, sino de una época en que se aspiraba, sin conseguirlo, á unir las perfecciones clásicas con el fondo cristiano; mas con tal caracter que por el estudio de las formas y aún de la iconografía, no puede menos de referirse la estatua á la época visigoda. Tan cerca está aún de la romana y tan lejos de la barbarie propia de los primeros siglos de la Reconquista, no pudiendo confundirse con las del Renacimiento, comenzando aquí en el siglo XV. No cree esta Academia, como sostiene un docto Catedrático, que en el rostro de la imagen y en el tipo de la cabeza entera se advierta manifiestamente la influencia del tipo pagano de Júpiter, sino que la disposición del cabello y barba y la immovilidad y poca expresión fisonómica corresponden á la severidad de la idea cristiana y mas quizá á la poca destreza artística del escultor. Mas recuerdos del arte pagano hay en la forma, disposición y plegado de los paños que cubren la santa imagen y esto quiza no es tanto por remembranza clásica, como por el propósito de dar apariencias de época al personaje, cuando menos en las vestiduras ».

Agréguese á esto el que, según dicen los que han examinado de cerca la estatua, aún se descubren en ella vestigios de decoración policroma tan en uso entre los artistas bizantinos, y se confirmará mas y mas como, no siendo romana, debe por fuerza reputarse creación de un artista latino-bizantino y por tanto que no es infundado atribuírla la misma antigüedad que á la Basílica.

Otra particularidad interesante y singular ofrece esa escultura, á saber, la de presentarnos al Bautista teniendo entre sus brazos un corderito, simbolo del Salvador del mundo, representación original y muy apropiada, que no recuerdo haber visto en ninguna otra escultura del Bautista.

Basten estas ligeras indicaciones para que los Sres. Congresistas puedan en su ilustrado criterio apreciar la importancia artística y escultórica de estos modestos, pero antiquisimos monumentos, trasmitidos hasta nosotros en su simplicidad y forma primitivas. Si con ellos se logra esclarecer algun punto aún oscuro de la historia del arte, mis deseos y aspiraciones, y las de los excelentes amigos, entre otros del docto Sr. Canónigo de Palencia D.n José Madrid, quedarán plenamente satisfechos.

No he de poner término á esta breve memoria sin suplicar á los Señores Congresistas que no paren mientes en lo imperfecto y poco artístico de las fotografías presentadas: no me ha sido posible obtener otras mejores; pero bastan las que presento para formarse una idea cabal de la Basílica y de la Estatua.

Si alguno de los Señores Congresistas tiene ocasión de pasar por España y recorre la linea ferrea que pone á Madrid en comunicación con Francia, no deje de ver y estudiar en si mismos esos interesantes monumentos. Deteniéndose en venta de Baños, sin pérdida casi de tiempo, puede satisfacer su curiosidad.

FR. TOMÁS RODRÍGUEZ.
O. S. A.

IL CULTO E LE LEGGENDE DI S. GIORGIO

Il culto e le leggende di s. Giorgio sono state molte volte soggetto di studio e di controversia. A papa Gelasio I e ad un sinodo romano del 496 si attribuisce da alcuni un decreto che dichiara gli atti di s. Giorgio apocrifi, ma la persona del martire reale e degna di venerazione.

Calvino negò l'esistenza storica di s. Giorgio, che fu considerato da alcuni come un mito pagano adattato al culto cristiano.

Il Gibbon ha sostenuto che il martire s. Giorgio è una sola persona col vescovo Giorgio di Alessandria, il quale, egli dice, poichè fu ucciso a furore di popolo, per le sue estorsioni di denaro e per le vessazioni d'ogni maniera, per le quali era odiato da tutti, fu dagli ariani fatto passare per martire e dalla Chiesa romana, grossolanamente ingannata, introdotto nel martirologio.

Nessuna circostanza storica può giustificare l'opinione del Gibbon. Se gli ariani hanno tentato di far entrare nel calendario della Chiesa romana qualche martire della loro confessione, non è supponibile che sieno riusciti in tale intento proprio coll'oppositore più fiero di Atanasio, cioè Giorgio vescovo di Alessandria. Nel decreto *de libris non recipiendis* inoltre si dice che gli atti di s. Giorgio non sono genuini perchè infetti di eresia, cioè manipolati dagli ariani, ed è possibile mai che il sinodo romano o il compilatore del decreto attribuito a papa Gelasio, pur accorgendosi che gli ariani avevano messo le mani nella redazione degli atti, non s'accorgesse dello scambio delle persone, in un fatto allora, relativamente così recente?

Il Görres[1] ha in questi ultimi anni ripreso in esame la questione: egli ritiene che s. Giorgio sia un personaggio storico e il suo martirio un fatto certo, ma, essendo apocrifi e tardi gli atti, nessuna circostanza nè di tempo, nè di luogo, si possa stabilire intorno a lui ed alla sua morte. Hanno invece negato l'esistenza storica del santo, tornando alla idea del Gibbon il Friedrich[2] ed il Vetter[3]. Il Budge[4] ha pubblicato una versione copta degli atti assai antica, a cui premette una dotta prefazione.

L'opinione del Görres mi sembra alquanto esagerata. Se gli atti non possono essere tenuti come fonti storiche, non debbono neppure essere considerati come un ammasso di falsità.

Alcune circostanze di luogo e di persona che non hanno per sè stesse carattere leggendario possono ben essere un riflesso della tradizione genuina. Il nome di martire della Cappadocia e il suo antichissimo culto a Diospoli, dove sono gli avanzi della chiesa forse più antica intitolata a s. Giorgio, non possono essere un indizio che egli fosse realmente cappadoce o ucciso o sepolto in Cappadocia?

Il suo carattere militare non ha nessuna ragione di essere tenuto come leggendario e può benissimo essere un avanzo della tradizione primitiva, non essendo in

[1] *Ritter, St. Georg in Zeitschrift für wis. Theol.* vol. XXX, anno 1887, p. 54-70.

[2] *Der geschichtlich heilige Georg.*

[3] *Der heilige Georg.*

[4] *The martyrdom and miracles of st Georges of Cappadocia,* London, 1888.

alcun modo necessario nè connesso colle circostanze leggendarie di evidente aggiunta posteriore nel racconto degli atti. Dall'altro canto se il carattere militare del santo fosse storico, sarebbe più attendibile l'ipotesi del suo martirio sotto Diocleziano.

Il culto in Oriente è antichissimo e lo attestano le chiese di Lidda (Diospoli) e di Tessalonica. Quest'ultima da alcuni ritenuta del tempo di Costantino, da altri di Giustiniano, sebbene, restaurata a tempo di quest'ultimo imperatore, non può per ragioni artistiche essere creduta di costruzione così tarda, perchè l'edificio di forma rotonda si palesa per antichissimo; se non si vuol ammettere che appartenga all'età di Costantino, perchè Eusebio non ne parla, dovrà ragionevolmente credersi che sia stata edificata sotto uno degli immediati successori di lui, e riflettendo che gli ariani hanno avuto gran parte nella diffusione del culto di s. Giorgio, è ovvio di pensare a Costanzo, gran fautore degli ariani.

Quando si è trapiantato il culto di s. Giorgio in Occidente? In Gallia al tempo di Venanzio Fortunato era già fiorente: ma la Chiesa della Gallia prendeva allora spesso a modello la Chiesa di Roma: è dunque ragionevole supporre che a Roma già fosse in onore questo culto. Inoltre poichè il supposto decreto di papa Gelasio si occupa del culto stesso, è naturale che esso non allora si fosse introdotto a Roma, ma che vi si fosse già propagato da qualche tempo e solamente in occasione delle dispute che necessariamente dovevano sorgere per questo fatto, si volesse con un decreto, che apparisse o fosse realmente emanato dall'autorità suprema, stabilire ciò che dovevasi tenere per fermo e ciò che dovevasi rifiutare.

Il carattere ariano degli atti ci viene ancora una volta in aiuto per rintracciare il tempo della diffusione del culto di s. Giorgio in Roma, perchè se gli ariani ne erano propagatori zelanti, è assai probabile che esso siasi stabilito in Roma al tempo della crisi acuta dell'arianesimo in questa città, cioè sotto papa Liberio, se pure non sotto papa Damaso.

Nelle leggende bisogna distinguere quelle che si riferiscono al cavallo da quelle che si riferiscono al drago. Secondo l'opinione comune s. Giorgio fu rappresentato a piedi fino alla IV crociata, quando per l'influenza della cavalleria feudale, ebbe il cavallo, ma in un ingenuo racconto riferito da Arculfo, si dice che un guerriero bizantino scampato ai pericoli della guerra, donò per voto il proprio cavallo ad un'imagine di s. Giorgio a Lidda; similmente altre narrazioni leggendarie, anteriori di molto alle crociate, rappresentano il santo come un cavaliere: devesi dunque escludere l'elemento feudale latino da questo modo di rappresentare il santo.

Quanto al drago esso non è che un segno della grandezza del martire, chiamato dalla Chiesa greca μεγαλομάρτυς o τροπαιοφόρος.

L'attributo del drago si è fuso bene col carattere militare del santo, e in tempi più tardi ha dato origine alla seconda fase della leggenda, cioè al racconto della vergine liberata da s. Giorgio mentre stava per essere divorata dal mostro. Il racconto è riferito da Giacomo da Voragine, e perciò di poco interesse per noi perchè lontano dalle origini del culto di s. Giorgio.

S. Giorgio dunque non fu in principio il Perseo cristiano, ma la rappresentazione simbolica del drago infernale da lui vinto, lo fece veramente mutare nel Perseo o nel Mitra cristiano specialmente in oriente, dove i resti delle antiche mitologie, fondendosi colle idee cristiane, davano origine a strani miscugli di credenze pagane e cristiane, mentre in occidente lo fece diventare protettore contro i serpenti; e questa è la fase più antica della leggenda.

Il nome di Casal s. Giorgio all'VIII miglio sulla via Ostiense fa pensare che il culto di s. Giorgio sia venuto a Roma insieme colla fama del suo potere miracoloso contro i serpenti, perchè appunto all'VIII miglio della via Ostiense trovasi il Solonium Ostiense dove era la villa di C. Mario, luogo rinomato nell'antichità per il gran numero di serpenti. A Lanuvio, a breve distanza, era famoso il culto di Iuno regina, che ha

per attributo un serpente, e il maggior serpente della campagna romana si chiama dai contadini *regina* e trovasi in quei luoghi. Probabilmente dunque i bizantini che popolavano quella regione hanno fondato qualche cappella in onore di s. Giorgio perchè li proteggesse dai numerosi serpenti.

Un'altra chiesa era dedicata a s. Giorgio ed era quella antichissima del Velabro: anche essa può aver relazione col carattere leggendario del santo, perchè tra il Palatino ed il Velabro erano numerosi i santuari cristiani eretti in sostituzione degli antichi tempi pagani, cioè s. Maria liberatrice, la più potente nemica del serpente infernale, s. Teodoro e s. Giorgio due santi militari che hanno per attributo il serpente ed ambedue assunti alla dignità di protettori dell'impero. Oltre queste erano presso il Palatino le chiese e gli oratorî di s. Cesario e di s. Sebastiano, anzi la chiesa del Velabro era anticamente dedicata a s. Sebastiano e a s. Giorgo, come se questo fosse il s. Sebastiano orientale: così tutto il Palatino era circondato da una coorte di venti soldati.

I popoli slavi e germanici coll'arianesimo accolsero il culto e le leggende di s. Giorgio che presso di loro trovarono il terreno favorevole, e s. Giorgio trasformato in un cavaliere germanico tornò in Oriente come protettore dei crociati: la sua vittoria sul drago prese a simboleggiare la vittoria sugli infedeli; cosicchè in seguito tutti i popoli in lotta cogli infedeli o cogli eretici assunsero s. Giorgio come loro speciale patrono. L'Impero quindi che fino dalle sue origini doveva essere il braccio che aiutava il trionfo della vera fede ebbe per fedele alleato s. Giorgio, ma nel periodo acuto della lotta tra guelfi e ghibellini, quando ghibellino ed eretico erano espressioni che avevano molta affinità, s. Giorgio si ribella a Federico II, e nell'assedio di Acqui apparve, come si dice, al vescovo Bonifazio, come segno del suo aiuto e della prossima liberazione della città dalle armi imperiali.

È noto che anche i mussulmani ebbero una certa venerazione per s. Giorgio e l'uso di far riviste militari il giorno della sua festa si conservò a lungo in oriente. Da un documento dell'archivio Santacroce che pubblico ora per la prima volta apparisce come nei primi decennii del secolo XVII questo uso si conservasse ancora. Tale documento firmato di propria mano dal famoso rabbino Domenico di Gerusalemme che fu revisore dei codici ebraici a Roma è importante anche perchè può fornire nuovi lumi sulla incerta cronologia della vita di lui.

Alberto Parisotti.

DER EINFLUSS DER ALTCHRISTLICHEN MOSAIKEN IN ROM AUF DIE MALEREI DER RENAISSANCE

Die römischen Mosaiken hatten mit dem Ende der altchristlichen Periode zu wirken nicht aufgehört. Eine neue Periode mächtigen Einflusses begann für sie im fünfzehnten Jahrhundert. Die Architectur, an den alten Aufgaben des Kirchenbaues und Palastbaues fortbeschäftigt, nahm sich für die Ausgestaltung dieser Aufgaben die Antike zum Muster; vorerst und hauptsächlich, weil das die Baukunst der römischen Altvordern gewesen, die man absichtlich wieder neu wollte entstehen lassen. Muster waren da in Hülle und Fülle vorhanden. Die Plastik war nicht minder durch die Antike beeinflusst. Nicht so sehr zwar zunächst durch ihren Stil, sondern durch ihre Aufgaben. Was Lorenzo Ghiberti von seinen gothischen Vorgängern unterscheidet, ist das eingestandene Bemühen, die Naturwahrheit der antiken Anatomie und die runde Fülle ihrer Gestalten zu erreichen. Waren hier die Muster schon spärlicher, so war der Eifer neue Gebilde in dieser Art zu schaffen nur um so grösser. Für die Malerei waren antike Muster nicht vorhanden. Die Gefässe, an denen wir heute die älteren Perioden antiker Malerei studieren und bewundern, die Fresken, die uns ihre endliche Entwickelung zeigen, waren vergraben und unzugänglich. Nicht wissenschaftliche Überlegung, sondern natürliches Kunstempfinden führte da die Maler zu den alten Mosaiken. Waren sie doch die letzten Erzeugnisse des grossen monumentalen Sinnes der Alten, und vielleicht auch noch heute geeignet, wenn auch nicht von der Zeichenkunst und malerischen Durchführung der grossen griechischen Maler, aber wohl von der unermesslichen Kraft ihrer Wirkung beredtes Zeugniss zu geben.

Unter Sixtus IV hatte *Melozzo da Forlì* den Auftrag erhalten, die Apsis von SS. Apostoli mit einem Fresco zu schmücken. Er gab sich ganz dem Zauber des Mosaikes von SS. Cosmas und Damian gefangen. Wie dort auf blauem Grunde, mitten vor rosigen Wolken, über den Boden gehoben, die erhabene Gestalt des Herrn schwebt und herum am Rande des Bildes, von weiten Falten umrauscht, mit erhabenem Gebahren sich die grossen Figuren der Apostel und Heiligen bewegen, dergleichen wollte Melozzo wiederschaffen, nicht nachahmen, sondern die Composition mit den neugefundenen Kunstmitteln seiner Zeit von neuem gestalten. Die Gesetze der Linearperspective waren inzwischen entdeckt worden, und mit ihrer Hilfe rief Melozzo das alte Bild zu neuem Leben. Er machte eine Himmelfahrt. Ein Bild in der vaticanischen Bibliothek, das uns das Innere der noch unveränderten Kirche zeigt, und die herrlichen Reste des Frescos im Quirinal und in der Sacristei von St. Peter zeigen uns, wie er seine Aufgabe erfasste. Auf dem blauen, sich vertiefenden Himmelsgrunde schwebt Christus in einer Engelwolke gegen den Scheitel der Apsis auf, und unten am Rande, ergriffen und erregt, nicht in Gruppen, sondern einzeln stehen die wuchtigen, weitbewegten Figuren der Apostel. Dass die Ähnlichkeit mit dem altchristlichen Mosaik nicht ein Zufall ist, dass Melozzo wirklich mit den alten Mosaiken wetteifern wollte, das beweist der Fries, der ehemals unter der Apsis sich hinzog. Es ist uns zwar nichts mehr davon erhalten, aber Vasaris Beschreibung davon genügt, um zu zeigen, wie dieser Fries von den Friesen der altchristlichen Mosaiken abhängig ist. Im Mosaik

der Kuppel von Santa Costanza waren Fischer und Schiffer abgebildet, ebenso in der Apsis des Lateran, in S. Clemente eine Frau, die Hühnchen füttert und Hirten mit ihren Heerden; in gleicher Weise hatte Melozzo dort unten kleine Männchen angebracht, die mit der Weinlese beschäftigt sind.

Das Fresco des Melozzo hat weiter gewirkt. Als der junge Correggio nach Rom kam, nahm er dieses sich zum Muster, und die Kuppel des Domes in Parma wurde zu einer Tochter der Apsis von SS. Apostoli, und da von dorther die perspectivische Wölbungsmalerei der folgenden Jahrhunderte ihren Ausgang nahm, da müssen wir sagen, dass ganz eigentlich auch die Kuppeln in Rom des Pietro Berrettini oder des Ciro Ferri von dem Mosaik von SS. Cosmas und Damian kommen, so wie das Hühnchen aus dem Ei kommt. Unter Sixtus IV war noch eine andere Gruppe von Malern von den römischen Mosaiken stark ergriffen worden. Es hatten sich in der Bergstadt Perugia begabte Leute zusammengefunden, *Fiorenzo di Lorenzo*, *Perugino* und *Pinturricchio*, um nur die bedeutendsten zu nennen, die, fussend auf dem florentinischen Naturalismus, sich wechselseitig bestimmend, etwa wie in unserer Zeit die Schotten in Glascow, einen eigenen Stil ausgebildet hatten, der mit den florentinischen Vorgängern wenig mehr gemein hatte. In Rom beliebt und bald dort mehr als andere Künstlergruppen beschäftigt, nehmen sie die römischen Mosaiken als einen bedeutenden Factor für ihre Stilbildung. Die gelösten Compositionen mit ihren vereinzelnten Heiligen und schwebenden Gestalten darüber, in geometrische Formen eingeschlossen, entnehmen sie den altchristlichen Triumphbogen und borgen auch sonst ihre Composition der altchristlichen Kunst ab, wie sie die Himmelfahrt fast unverändert dort hergenommen. Das älteste Exemplar im Codex des Rabula und ein umbrisches Gemälde dieses Gegenstandes weichen nur unbeträchtlich in der Composition von einander ab. Sie hatten sich gleichsam ein Vorrecht erworben, am päpstlichen Hofe zu malen. Sixtus IV, Innocenz VIII, Alexander VI hatten sie gleichmässig beschäftigt. Als Julius II den Thron bestieg, war Pinturricchio, für die Zimmerdecoration der Hauptmann, in Siena, wo er einen Nachahmer in *Baldassare Peruzzi* gefunden. Der gieng nun nach Rom, und ihm werden geringere Decorationen übertragen. Er hatte Cartons für die Mosaiken der Helenacapelle in Santa Croce in Gerusalemme zu entwerfen. Da entlehnt auch er die Motive für seine Schmuckformen den altchristlichen Mosaiken; Medaillons mit dem Lamme und Pfauen holt er sich von dort, aber vor Allem ziehen ihn die schweren Kränze mit Blumen und Früchten an, welche die altchristliche Mosaiken begrenzen, und er legt sie entlang den Rippen seines Gewölbes.

Nun lässt Julius II die Stanzen malen. Pinturricchio ist, wie gesagt, in Siena, Peruzzi nicht bedeutend genug; es wird um den alten Perugino geschickt und um den jungen Raffael nach Florenz, dem jügsten Mitgliede der Gruppe, der schon herrliche Proben seines Könnens geliefert hat.

Durch seine Erziehung in Perugia war Raffael in die altchristlichen Compositionen hineingewachsen, und wir dürfen uns nicht wundern, dass eine altchristliche Composition mitbestimmend auf die Schule von Athen wirkte. Das Motiv klingt an ein Wandbild aus S.Andrea in Katabarbara (jetzt verloren,jedoch abgebildet bei Ciampini, I, Tav. 25), wo die Apostelfürsten, erhaben in einer reichen Architectur stehend, der in Gruppen geordnet stehenden Gemeinde predigen. Auch Petri Befreiung geht auf ein älteres Motiv zurück. Das breite vergitterte Kerkerfenster, hinter dem der Engel zu Petrus tritt, und die Herausführung des Apostels daneben zur Rechten, findet sich schon auf einem vorgiottesken Bilde in Pisa, und dass die Composition verbreitet und lebendig geblieben, beweist uns ein Fresco des *Spinello Aretino*, der sie für eines seiner Katherinenbilder in der kleinen Kapelle in Val d'Ema bei Florenz benützt. Für die Teppichhintergründe hat *Raffael*, wie bekannt, die weinumrankten Säulen des Chores der alten Peterskirche benützt und endlich, das Motiv des Baldassare wieder aufnehmend, in heller Zierfreude die altchristlichen Blumen- und Fruchtgewinde an

die Decke des Psychesaales der Farnesina gelegt. So ist unter der Kunst, aus der diese grosse synthetische Natur Anregung gesogen, ein gut Theil altchristlicher Kunst, und Mosaikenmotive haben auch auf ihn gewirkt, um von ihm weiter zu wirken. Von Raffael und Correggio, zwei reinen Filtern, die die Bäche altchristlicher Kunst durch sich hatten laufen lassen, strömen sie nun weiter.

FRANZ WICKHOFF.

ZWEI ALTCHRISTLICHE INFELN

Vorerst lege ich dem Congresse zwei leider erst heute hier eingetroffene Monumente im Originali vor, die wol ein grosses Interesse beanspruchen. Da ich sie aber demnächst in der *Römischen Quartalscrift* publiciere, verweise ich auf die dort gegebene genauere Beschreibung. Es sind zwei vergoldete Lederstreifen, durch Glaspasten verziert, darunter ein Goldglas mit der crux monogrammatica, wodurch die Zeit annähernd bestimmt ist. Haben wir damit offenbar die ersten bekannten infulae aus altchristlicher Zeit vor uns, so verdanken wir diesen interessanten Fund dem durch seine Textilien und Portraitbilder rühmlichst bekannten H. Theodor Graf in Wien. Da in demselben Besitze eine ganze, altchristliche Altarbekleidung unseren Blick auf das liturgische Gebiet lenkt, dürfte es nicht unbegründet sein, ein Thema hier anzuschliessen, das die altchristliche Paramentik und zwar vor dem IV. Jahrhundert betrifft. Man ist bisher dem πέταλον χρυσοῦν etwas zweifelsüchtig begegnet; hier zeigen sich uns im Original zwei solche Stirnbinden, wenn auch erst vom Ende des IV. Jahrhunderts, vielleicht profanen vielleicht heiligen Gebrauches, die mindestens zur Vorsicht mahnen, wie sie uns auch Mut machen, für die ersten drei Jahrhunderte der Kirche die Paramentenfrage aufzurollen.

Die Paramente sind gewiss nicht zufällig entstanden und haben sich nicht ohne Beachtung und Eingreifen der kirchlichen Behörde entwickelt, ebenso wenig wie die Ceremonien des Messopfers. Die Apostel haben aber aus, um mich etwas drastisch auszudrücken, gewiss nicht eines Tages beschlossen, die Messe zu erfinden sammt ihren Ceremonien und dem äusseren Apparate. Die geniale Entdeckung Gustav Bickels hat hier glücklich den Weg gewissen, selbst wenn der schlagende Parallelismus zwischen Pascharitual der Juden und den ältesten Messformularien in weiteren Entdeckungen kleine Abweichungen bringen würde. Ich richte hier besonders an die Herrn Orientalisten den Appell, diese Ideen Bickels nicht aus dem Auge zu verlieren, insbesondere der Frage zu gedenken, ob die Juden vor der Zerstörung des Tempels bei den Paschaceremonien auch eine Art Kleiderceremoniell, wie es ja in der hl. Schrift ausdrücklich begründet wäre, beobachtet haben. Dafür haben sich bisher keine völlig sicheren Anhaltspuncte gefunden, wenn auch die von Müller-Schlosser publicierte bosnische Haggada in einigen ihrer Bilder unserer Annahme günstig zu sein scheint.

Ich stelle daher die hypothetische Frage: Wenn damals, zur Zeit Christi, irgend ein Kleiderceremoniell anzunehmen wäre, wie kann dies nur gewesen sein? Das zweite Buch Mosis (12. 11.) sagt über die Art und Weise, wie das Osterlamm zu essen sei: „So sollt ihr es essen: Ihr sollt euere Lenden umgürten, Schuhe an den Füssen, Stäbe in den Händen haben...." Sie waren also vorbereitet zur unmittelbar bevorstehenden Reise und trugen daher ein Reisecostüm. Es ist nun höchst auffällig, dass die kirchliche Kleidung in ihrem ersten und wichtigsten Paramente, der pänula, sowol in der lateinischen wie in der griechischen Kirche auf ein Kleid zurückgeht, das nicht nur, wie Lampridius für die Zeiten des Alexander Severus sagt, sondern schon wegen seiner Form am geeignetsten war, auf Reisen als Oberkleid benützt zu werden: „cum id genus vestimenti (die paenula) semper itinerarium aut pluviale fuisset". Schuhe, Stab und Gürtung finden sich ebenfalls, wenn auch nicht immer gleich ausgeprägt, in der morgen-wie abend-

ländischen Kirche. Die archäologische Erforschung dieser Paramente ist bisher fast systematisch vernachlässigt worden, oder sie war unübersteiglichen Schwierigkeiten ausgesetzt, so dass ein „terminus a quo" gegenwärtig so viel wie nicht angegeben werden kann. Vielleicht wäre es am ehesten möglich, mit den Stablegenden kritisch, — nicht hyperkritisch zu beginnen. Die tunica talaris ist freilich durch alle Jahrhunderte gesichert. Damit wäre aber auch das älteste Pontificalcostüm gegeben. Die Gürtung wird schon im 4. Jahrhundert erwähnt, und wegen des Pontificalstabes glauben wir wol die Beobachtung a priori anführen zu sollen, dass seine „Einführung" aus einem liturgischen Bedürfnis späterer Jahrhunderte nicht zu erklären ist. Der Bischof zieht nicht damit ein, nimmt ihn aber dann, um ihn vor Beginn der eigentlichen liturgischen Handlung abzugeben: denn er hindert ihn. Und ob der Apostel Paulus in Troas mit der φελόνη seinen für die Reise notwendigen Mantel zurückgelassen hat, oder ob sich hinter jenem Worte mehr als ein blos profanes Kleid verbirgt, kann archäologisch weder pro noch contra entschieden werden; blos soviel folgt wol mit Sicherheit aus dieser Stelle (2, Tim. IV. 13), dass dem Apostel unsere paenula und zwar wenigstens als Reiskleid bekannt war. Auch diese Folgerung ist unserer Idee — es ist nicht mehr als vorläufig eine Hypothese — günstig. Unbegründet stellen wir sie übrigens auch ohne diese archäologischen Streiflichter nicht auf, weil der Zusammenhang zwischen Messceremonien und Pascharituale unleugbar ist und bleibt.

Warum man aber bisher diesen Zusammenhang für die Paramentik nicht ausgesprochen hat? Wenn man auch nicht die priesterlichen von den bischöflichen Paramenten getrennt, oder vor diesen hätte erforschen sollen, mussten doch die einzelnen Paramente in ihrer Geschichte studirt werden, wie es wol mit grösster Gründlichkeit Wilpert gethan hat. An diesen Resultaten, soweit sie vom 4. Jahrhundert aufwärts gesichert sind, rüttle ich nicht. Sie wären mit meiner Hypothese sogar sehr gut vereinbar. Diese versucht nur eine Ergänzung nach rückwärts zu bieten, ohne dass ich für die ersten drei Jahrhunderte detaillirte, kleinliche Vorschriften über die Cultkleider annehmen möchte oder müsste, schon deshalb, weil Exodus 12. 11. selbst diese dürftigen Angaben nicht weiter ausführt. Es genügt, den Grundton der Reisekleidung anzunehmen, die sich ceremoniell später weiter entwickelt hat, wie ja auch die Ceremonien wandelbar und doch im Wesentlichen gleich geblieben sind. Und wenn wir, abgesehen vom dogmatischen Zusammenhang zwischen Eucharistie und letztem Abendmahle, andere Paramente wie Altartisch, Kelch, oder gesäuertes und ungesäuertes Brod, Wein und Wassermischung auf jenen Pascharitus zurückführen, dürfte die im Einklang mit Exodus 12. 15 von den Juden auf sieben Tage ausgedehnte Paschafeier eher eine Entwicklung als einen ceremoniellen Rückgang annehmen lassen.

Die Katakombenbilder widersprechen unserer Annahme keineswegs. Denn abgesehen von der Arcandisciplin, wollen und können sie schon wegen des gänzlich mangelnden Realismus keine Momentphotographien einer Katakombenmesse sein. Sonst müsste die „fractio panis", die ich vor Kurzem im Original studierte, auch ein Beweis dafür sein, dass die ersten Christen keinen Altartisch hatten, der dort fehlt, oder dass sie einen wirklichen Fisch auf einer Schüssel vor sich hatten, oder dass die Binsenkörbe, ähnlich dem von Monza, in gottesdienstlicher Verwendung standen. Der eucharistische Character dieser Bilder folgt ja geradezu aus dem symbolischen. Daher ist der Mangel der paenula auf solchen eucharistischen Szenen kein Gegenbeweis, abgesehen davon, dass auf der Einkleidungszene in Priscilla eine paenula constatiert werden könnte.

Wie aber dächten wir uns die ursprüngliche mitra? Einheitlich aus dem ganzen Gedankengang hervorgehend auch nicht anders, als der „mitra velatus arabs" noch heute auf Reisen geht. Ein Tuch auf's Haupt gelegt, wie wir merkwürdiger Weise das Humerale jetzt noch nehmen, und darum ein Band geschlungen, das mit eingesetzten vittae oder in seinen langen Endstreifen naturgemäss eine Fortsetzung nach rückwärts und

abwärts hat. Das πέταλον χρυσοῦν oder πέταλον ἐπὶ τῆς κεφαλῆς käme dadurch zu seinem vollen Rechte. Noch haben wir mittelalterliche Infeln, deren Zierband im wirklichen Gemmenschmuck oder gestickter Immitation überraschend unseren hier vorgelegten infulae ähnlich ist. Die weisse Haube, in der lateinischen Kirche noch immer durchgehend weiss geblieben — entwickelt sich durch Stärke oder später durch eingelegte Versteifung zu unserer jetziger Spitzmitra, während der Orient die runde Haubenform festhielt.

Unwillkürlich erinnert uns diese Materie an die Beschreibung, welche Rohault de Fleury von einigen orientalischen Formen des amictus giebt. Es sei ein langer weisser Streifen von Linnen oder Seide, welcher über den Kopf der Priester und Diacone getragen wird. So tragen ihn die koptischen Priester bis heute. Sehr merkwürdig ist auch das mit dem arabischen Worte *shamlah* bezeichnete Kleidungsstück. Eine lange weisse Leinenbahn, gestickt mit goldenen Kreuzen, 5 Meter lang und 40 cm breit. Die Kreuze sind rot und golden eingestickt, und in den Ecken sind koptische Lettern. Das Ganze ist ohne Fransen; blos eine roth und goldene Linie verbrämt es. Wie ein Turban wird es um's Haupt getragen, und ein Ende davon hängt über den Rücken des Priesters, während das andere herumgeht und wieder oben befestigt wird; Priester und Erzpriester tragen es. Nach Butler (Anc. coptic churches of Aeg., II, 117) wäre das *tailasân* dem *shamlah* nicht ganz unähnlich, als ein leinenes und seidenes Band, welches über den Rücken geht und nicht um den Hals gerollt wird. Vielleicht darf ich noch das *ballîn* als Zeichen der Bischöfe und Erzbischöfe anführen, welches grau oder von farbiger Seide ist, mit vielen Kreuzen und Inschriften bestickt wird. Es ist doppelt, und wird so getragen, dass die Enden über die Stirne hängen und sein Zug mit einer Kreuzung über die Brust unter den Armen und auf die Schultern, von einem Bande festgehalten, geht. Ich bescheide mich hier gerne eines Urtheiles und überlasse es den Studien der Zukunft, die auch hier das Band zwischen Orient und Occident nicht übersehen werden. Ich will es nicht zu auffällig finden, dass der Pontificant beim Anlegen des amictus wie der Mitra ein fast gleichlautendes Gebet von der „ galea salutis " spricht. P. Braun meint zwar, man habe erst um das 10. Jahrhundert herum angefangen, das Humerale auf's Haupt zu setzen, um die Symbolik seines Begleitgebetes zu verwirklichen; uns erschien das aus verschiedenen Gründen nie glaublich, um so weniger als, wie auch P. Braun zugiebt, das Gebet mit der „ galea salutis " schon im 7. Ordo Romanus vorkommt. Dass auch in der lateinischen Kirche der amictus weit über das XIII. Jahrhundert hinauf als Kopfbedeckung gedient hat, ist bekannt und kann für einzelne französische Diöcesen bei Rohault de Fleury des Näheren nachgelesen werden. Ebenso verdienen die alten Humeralien mit einer bandartigen parura hier eine vorsichtige Erwähnung. Denn aufs Haupt gezogen, wie die Mönche das Humerale jetzt noch tragen, kommt jene parura, die im späteren Mittelalter ein Schulterkragen zu sein scheint, der Function eines infula-Streifens überraschend nahe. Wir hätten also auch hier die Elemente der alten mitra noch angedeutet, allerdings auf eine Form weisend, die, der jetzigen bischöflichen Inful äusserlich nicht ähnlich, um so eher aber mit dem von Wüscher-Becchi richtig betonten Nackenschutz jener ursprünglichen Form, wie wir sie vermuthen, entsprechen würde. Es ist schliesslich klar, dass die von allen Archäologen für die ersten drei Jahrhunderte angenommene Gleichheit in der Kleiderform profanen wie heiligen Gebrauches auch bei unserer Ansicht aufrecht bleibt. Wir substituiren eigentlich nur an die Stelle des ausschliesslich angenommen liturgischen Pallium's die liturgische paenula.

Ein abschliessendes Urtheil ist gegenwärtig nicht möglich. Wir würden uns aber freuen, wenn diese Gedanken, zum Schlusse des Congresses vorgebracht, für eine gründliche Debatte über den Congress hinaus den Anfang bilden.

Prof. HEINRICH SWOBODA.

THE SAXON CROSS FOUND IN BATH

I have the honour of showing two shotographs of a leaden Cross, with Latin inscriptions on both sides, discovered in July, 1898, by Major Charles E. Davis, F. S. A., and exhibited by him to the British Association, when they visited Bath.

Major Davis has most kindly allowed us to reproduce these photographs in our Transactions, and they will supply the place of any detailed description of the Cross. It will suffice to say that it is of lead, of much thinness. Its extreme length is 4 $^1/_8$ inches, and its breadth 3 $^1/_2$ inches. Major Davis has convinced himself that it was cast, and not engraved with a tool. It was found in the hypocaust of the Roman Bath, seventeen feet below the present level of the ground, and near the remains of the Conventual Church which was built over the Baths in the ninth century. The lower portion or base of the Cross has evidently been broken off, and other parts have been damaged. The characters are in the style of the ninth or tenth century.

The back bears a short inscription, unfortunately corroded in the most important parts. The letters remaining run thus:

ANNO AB IN*carna*..... *dni ntri*
KL octobris Θ *E... dgyun...*
cgregatione Soror...

With the help of Major Davis and Mr Blakiston, I should propose to read

ANNO AB INCARNATIONE DOMINI NOSTRI (*Jesu Christi)*
(XV?) KALENDAS OCTOBRIS Θ EADGYFU
(de) CONGREGATIONE SORORVM

In the year from the Incarnation of our Lord Jesus Christ
On the (15th) day before the Kalends of October, died Eadgyfu
of the Community of Sisters

Queen Eadgiva or Eadgyfu was the wife of Edward the Elder, and the mother of king Edmund, the grandson of Alfred the Great. Her signature appears on many Charters during the reigns of Edmund, and his sons Edwy, and Edgar. Edmund's wife, Aelfgiva, or Aelfgyvu, died according to Ethelwerd, in 948. Ethelwerd adds: « postque sanctificatur (was canonized, or regarded as a Saint); in cujus mausoleo, cooperante Deo, usque ad praesens innumerosa equidem miracula fiunt in coenobio quod vulgo Sceftesbyrig nuncupatur » (*Chron.*, IV. 6). Edmund's wife was thus venerated as a saint at Shaftesbury. Possibly the nuns at Bath were closely connected with that Community. If she is the lady referred to, the missing date would be DCCCCXLVIII. The « XV KL Octobris » would be September 17th. Θ, *Thanatos* wich is the greek word for *Dead* so well known in Roman Epitaphs.

The front of the Cross is covered with inscribed letters. The edge of the circular background contains the names LVCAS and IOHANNES, and the other two quadrants evidently bore MATTHAEVS and MARCVS. The square form of the C in

The Saxon Cross (Back).

LVCAS, De Rossi says, was not known in Rome before the eleventh century, but was common in Gaul during the 8th, 9th, and 10th centuries.

The arms of what may be called the St Andrea's Cross bear the words ADONAI, ΘEOC, ELOE, and what looks like SABAI or SADAI. These are names of God in Hebrew, and Greek. The Saxon scribes were fond of displaying their knowledge of Greek and Hebrew. Thus, a grant made by king Edgard to the Nuns at Romsey begins

> « *Anno dominicae incarnationis dccccelxviii, Christo Theo etc.*
> ✝ *Omnium jura regnorum coelestium atque terrestium*
> *claustra, etc.* »

In another grant to his kinswoman Aelgifu occurs

> « *regnante Zabaoth in perpetuum dno ntro Jhesu Christo, etc.* »

The transverse arms of the Cross have a large A at the end of the right arm, and doubtless bore an ω at the end of the other. The three lines of inscription are much mutilated,

> *Xpe.........* **cunabula cuncta**
> *A Pccr.....* **squalore sorde voluta.....**
> ***Suppl ..... deposco miserere***

Mr Blakiston reads it thus:

Chri(ste omnium hominum) cunabula cuncta (disponens)
A *Purifica me squalore sorde voluta(tam)* (ω)
Supplex tibi Domine deposco miserere (mei)

These lines he translates —

O Christ, who ordereth the birth of all.
Purify me, prostrate in grief,
O Lord, I suppliantly beseech Thee, have mercy on me.

« Grief » seems hardly strong enough for « squalore sorde volutatam », and « wallowing in mire and filth (of sin) » seems more near to the idea conveyed. Major Davis' reading of « Peccatrix » seems better warranted than « Purifica » by the remains of the inscription.

The upright limbs of the Cross bear an inscription running across that just described. Major Davis reads:

Qui in virtute	*crucis mundo*
Tartara distrupit	*claustra celestia a(peruit)*
Et omnibus dedit	*p ... fidelibus Sa(lutem)*

If we supply, with Mr Blakiston, the end of the first line, « mundum purgavit, » and make the « P » into « piis » or « pacem », for there is not room for « populis », wes hall make out the sense to be:

He has given (peace and) salvation to all his (pious) faithful.
He who by the power of the Cross has purified the world,
Has destroyed hell, and opened the gates of Heaven,

Major Davis considers this Cross to be a memorial of Eadgyfu, the Queen of Edward the Elder, who when her grandson Edgar was crowned at Bath in 972, must have been over 70 years of age.

It appears from a paper by Mr W. M. Wylic, read in 1854 before the Archaeological Society, that, in the 11th and 12th centuries, it was a common practice to deposit leaden crosses in tombs in the north of France, with inscriptions on them, some of which contained forms of absolution, with the name of the deceased specified. Thus, in 1142, Heloisa obtained from the Abbot of Cluny a writing to be placed on the body of Abelard to this effect:

« *Ego, Petrus Cluniacensis Abbas, qui Petrum Abelardum in monachum Cluniacensem recepi, et corpus ejus furtim delatum Heloissae Abbatissae et monialibus Paracliti concessi, auctoritatc omnipotentis Dei et omnium Sanctorum absolvo eum pro officio ab omnibus peccatis suis.* » (Mabillon, *Ann. S. Ben.* T. VI, p. 356).

In the case of Abelard, it was doubtless a wise precaution to deposit in his tomb an authentic proof of his having died in the communion of the Church. The desire to be on the safe side probably prompted others to obtain similar certificates for their friends. In England a leaden cross was found, in 1830, in the Cathedral cemetery at Chichester, with an inscription beginning: « Absolvimus te, Godefride », This was

in the tomb of Godefridus, who Mr Wylie says was « the second Bishop of Chichester, in the days of William the Conqueror ». Another similar cross with an illegible inscription was found at Lincoln in the tomb of a priest name Siford. There is no sort of

The Saxon Cross (Front).

absolution in the inscription on this Saxon Cross. It would seem to have been a very old custom to place a leaden plate in the tomb, by which the deceased person could be identified when his body has been dissolved into dust. It was natural to fashion this tablet in the form of a Cross, and to inscribe on it pious prayers and aspirations. The last prayers said after a Requiem Mass, when the body is sprinkled with Holy Water and incensed by the priest are called « the Absolutions », though no actual absolution is given.

Mons. Brounlow
Bishop of Clifton.

LES FOUILLES D'ABOBA

Le village turc Aboba (Ak-Baba) se trouve dans l'enceinte d'un rempart qui a la forme d'un quadrilatère imparfait. Du Nord au Sud ce rempart mesure environ 6 kilomètres de long; du côté Est-Ouest il atteint une dimension de 4 kilomètres; le côté Sud, où est situé le village turc, s'étend sur une longueur moindre, de 3 kilomètres. Un fossé profond, en parfaite conservation du côté Est, longe le rempart. Tout l'espace compris dans l'intérieur des remparts est couvert de ruines et de débris de toute sortes, soit en marbre, en pierre, ou en brique. Au centre de l'enceinte fortifiée s'élevait comme un fortin de forme quadrilatère également. Les murs de cette petite forteresse étaient construits en pierres de taille: actuellement il n'en subsiste plus que les fondements qui sont d'ailleurs très visibles à fleur de terre.

D'après les légendes qui circulent parmi les habitants des environs, un palais s'élevait jadis au milieu de la forteresse: c'est pour cette raison que l'endroit porte le nom de Saraï-Yéry (saraï-palais en turc). Les murs de la forteresse ainsi que les constructions qui s'y trouvaient sont depuis longtemps en ruines, mais le dernier coup leur a été porté pendant la construction de la ligne du chemin de fer Varna-Roustchouk il y a vingt-cinq ans. Actuellement dans l'intérieur de la forteresse se trouvent des amas formés de débris de pierres, de marbres et de briques, parmi lesquels croissent des herbes et des buissons. Non loin de là, du Nord au Sud, passe une ancienne route romaine.

En dehors de cette forteresse, on trouve encore dans l'enceinte des remparts, les traces d'une autre grande construction, reconnaissable seulement par les amas de pierres et les irrégularités du sol. Les turcs appellent cet endroit Klissé-Yery (Klissé-église). De prime abord, la vue de ces ruines fait penser à un camp romain ou à un Kastron byzantin, dont les Bulgares se seraient emparé en conquérant le pays au VII^{e} siècle.

D'après les données historiques, les Bulgares avant d'établir leur capitale à Preslav avaient évidemment un autre centre politique entre le Danube et les Balcans. Les ruines d'Aboba nous suggerèrent l'idée que ce centre pouvait, peut-être, s'y trouver. En tous cas, on pouvait espérer y trouver des traces relatives à l'ancienne histoire des Bulgares. Les deux endroits du terrain qui portent les noms de Saraï-Yéry et Klissé-Yéry attirent principalement notre attention. C'est là que furent commencées les fouilles. La surface du terrain qui présentait le plus d'inégalités fut fouillée tout d'adord pour donner la possibilité de suivre la direction des murs et orienter les travaux.

Voici les résultats des excavations dont je ne donne que les aperçus sans beaucoup de détails.

Saraï-Yéry.

A cet endroit furent mis au jour les ruines d'une construction assez considérable. Elle est construite de pierres taillées; les murs extérieurs, moins bien conservés, n'ont gardé que deux rangées de pierres, quelquefois même une seule. Les murs intérieurs ont été moins pillés et sont formés de plusieurs rangs: on en compte même jusqu'à six. On peut croire que c'est toute la hauteur du rez-de-chaussée: il est aisé d'en reproduire le plan. Les fouilles n'ont donné que des fragments d'objets (bas-reliefs en marbre, pierres avec inscriptions et croix) qui ne peuvent donner des indications positives pour

déterminer l'époque de la construction. Il est d'autant plus raisonnable de se réserver sur ce point que les murs extérieurs et intérieurs seuls ont été découverts: tout l'espace qui se trouve entre ces derniers est encore sous terre.

Le matériel de construction employé donne à penser qu'il avait déjà servi à d'autres buts et figuré dans d'autres édifices. Ainsi, une des pierres taillée encastrée dans un mur intérieur porte la marque ΙΔ, c'est-à-dire 14. Cette marque ne peut se rapporter ni au rang, occupé par la pierre, ni au nombre des autres pierres; il est évident qu'elle avait une signification là, où elle était auparavant. Une autre pierre porte une inscription latine, dont une partie a été détruite pour donner la forme voulue à cette dalle. D'après les restes de l'inscription on peut juger que cette pierre était une stèle funéraire, prise dans quelque cimetière romain. On a trouvé encore une pierre à relief et ornée d'une feuille d'acanthe, ce qui prouve que celle-là encore avait auparavant servi à un autre but. Parmi les rangées de pierres une base de colonne portant sur sa partie inférieure les restes d'un décret en honneur de M. Aurélius.

Les mêmes conjectures venaient à l'esprit après un examen attentif des briques et des tuiles. Les formes et les marques des briques ainsi que celles des tuiles sont fort différentes et prouvent qu'elles avaient été faites à diverses époques. La terre glaise est différente comme le mode de fabrication, ce qui donne à croire que ces matériaux avaient fait partie d'autres constructions avant que de servir à celle, dont il est question.

Une grande quantité de briques portant différentes marques a donné lieu aux conjectures suivantes:

A l'Est de cette construction, près de la porte qui donnait entrée dans la forteresse, se trouvait un amas de pierres et de briques cassées. Parmi ces dernières plusieurs étaient différemment marquées et portaient même des traces d'un dessin grossier. Ici un visage humain, là différentes parties du corps humain, des animaux, des fleurs. On remarque également des lignes droites et courbes comme on en voit habituellement sur les briques gréco-romaines, mais ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les briques qui portent l'empreinte d'un doigt humain, d'un fer à cheval, d'une patte de chien, de chèvre, de brebis, etc. Ces derniers signes sont les seules preuves qui puissent servir à déterminer l'époque de la construction de ce bâtiment et la nationalité des constructeurs. Il est hors de doute que nous retrouvons là les signes d'une époque barbare.

En même temps que les fouilles de Saraï-Yéry on faisait des excavations à Klissé-Yéry, qui donnèrent des résultats précis dès les premiers jours. Du côté de l'Est furent trouvées trois absides, alors on continua les fouilles dans les directions Nord et Sud pour trouver les murs de la basilique. Un pillage continu pendant plusieurs siècles avait fait disparaître une grande quantité de pierres, en quelques endroits il n'est resté que les rangs inférieurs. Néanmoins tous les jours amenaient des trouvailles assez intéressantes. Le dallage de l'église est resté presque intact. On a trouvé 16 bases de colonnes, et la plus grande partie sur les lieux mêmes de leur ancien emplacement. Un certain nombre de fragments en marbre gisaient tout auprès. Tous les jours amenaient la découverte de nouveaux matériaux: des frises, des frontons, des ornements en reliefs, des chapitaux de colonnes, des croix taillées dans des dalles de marbre et des inscriptions, grecques pour la plupart. Les fragments de marbre blanc et colorié de forme carrée, romboïde, polygone prouvent que les murs de l'église avaient été ornés de mosaïques. On a trouvé encore des débris de verre colorié, des clous, des anneaux de fer, des monnaies et des morceaux de plomb. La forme de ces derniers donne à penser que l'église fut d'abord brûlée et puis pillée par des mains barbares. Il n'y a aucun doute que les pillards étaient barbares, car quelques colonnes sont brisées en mille morceaux; de toutes les inscriptions qui s'y trouvaient on ne peut lire que quelques lettres, rarement un mot entier.

Voici les principaux résultats des fouilles faites à *Klissé-Yéry:*

1° Le lieu de provenance de plusieurs monuments historiques de l'ancienne Bulgarie est découvert. On sait que ces monuments sont pour la plupart des colonnes portant le nom d'Omortag en l'honneur des héros et des hommes politiques de Bulgarie, ainsi que des colonnes avec le nom des villes. Une partie de ces colonnes a été transportée à Sophia et se trouve au musée National, les autres se trouvent à Choumla, à Provadia, à Novi-Pazar, etc. Il est difficile de préciser l'endroit où furent trouvées ces colonnes, car les paysans ne répondent pas volontiers aux questions qu'on leur pose sur la provenance de ces monuments. Néanmoins il est connu que quelques-unes des colonnes appartenant à la période bulgare ancienne proviennent des villages voisins d'Aboba. Pendant les fouilles pratiquées à Klissé-Yéry on a trouvé une nouvelle colonne portant le nom d'Omortag; cette colonne quoique couchée paraît visiblement être à l'endroit même de son érection. Cette circonstance donne lieu à penser que l'église d'Aboba a fourni toutes les colonnes précédentes, qui furent trouvées et prises par les paysans des environs à différentes époques.

On découvrit également à Klissé-Yéry des colonnes portant les inscriptions suivantes: ΚΑСΤΡΟΝ СѠΖΟΠΟΛΕѠС, ΚΑСΤΡΟΝ ΑΡΚΑΔΙΥΠΟΛΕѠС; un fragment de colonne portait le mot ΠΟΛΕΜΟС. Ces découvertes rappellent très bien les colonnes aux inscriptions: ΡΕΔΕСΤȣ, ΒȣΡΔΙΖȣ, et autres κάστρα, ainsi que la fameuse colonne portant ces mots tracés: ΠΟΛΕΜΟС СΕΡΑС. La ressemblance de ces divers monuments ainsi que les particularités paléographiques qui leur sont communes, m'engagent à conclure que les colonnes à inscriptions κάστρα qui se trouvent actuellement à Sophia, Tirnovo et autres endroits proviennent toutes de Klissé-Yéry. D'ailleurs un détail paraît confirmer cette supposition. Ainsi que nous l'avons dit, 16 bases de colonnes ont été découvertes dans les ruines de la basilique de Klissé-Yéry. Le nombre de colonnes portant le nom d'Omortag et celui de plusieurs villes bulgares, correspond parfaitement au nombre de ces bases à l'exception d'une seule. Ce n'est donc pas sans quelque probabilité qu'on peut considérer Klissé-Yéry comme l'endroit d'où fut enlevée la plus grande partie des anciens monuments bulgares.

2° Les inscriptions, les fragments de sculpture, les objets de fer et de verre, les marques trouvées sur les pierres et les briques donnent lieu à des études fort intéressantes, pouvant jeter quelque lumière sur l'histoire de la Bulgarie. Les nombreux signes dont les maçons marquaient les pierres reste un des sujets d'étude les plus intéressants. Ces différents signes ont quelquefois de la ressemblance avec ceux qu'on trouve dans les constructions byzantines, mais pour la plupart ils offrent des particularités qui caractérisent les maçons du pays: tel leur usage de marquer les pierres. A côté des lettres de l'alphabet grec on trouve des signes se rapprochant de l'alphabet slave.

A quelle époque et à quelle nation se rapportent les ruines trouvées? Il serait peut-être trop tôt d'y répondre, car les fouilles sont loin d'être terminées et qui sait ce qu'elles nous réservent? Les seules conclusions qu'on puisse donner en ce moment sont les suivantes:

La basilique, longue de 57 mètres et large de 28, était richement ornée. Elle contenait des monuments nationaux des anciens Bulgares et doit être considerée comme construction d'Etat et non comme édifice privé.

La coexistence d'objets propres au culte païen et chrétien prouve que cette basilique est d'une époque de transition du paganisme au christianisme ou d'une époque fort voisine de ce temps.

TH. OUSPENSKY.

LA "CROCE SANTA" DI CORTONA

Provenienza della "Croce Santa".

Francesco d'Assisi, poichè vide estendersi e moltiplicarsi l'Ordine suo in guisa che il governo di esso avrebbe potuto distrarlo da la contemplazione delle cose celesti, volle deporre ogni terrena cura, e fece eleggere nel 1221 un nuovo duce a la sacra milizia. Fu questi un Coppi, di famiglia cortonese, noto sotto il nome di Frate Elia, secondo ministro generale dei minoriti. Non accade qui narrare la travagliata sua vita; giova solo rammentarne il fatto che si collega a l'insigne cimelio detto « la Croce Santa di Cortona », argomento della presente comunicazione.

Frate Elia adunque, deposto dal generalato per la sua vita troppo mondana nel Capitolo francescano del 1239, andò a porsi al servizio dello svevo Federico II [1], e poco dopo quell'anno per quella solerzià nel maneggiar gli affari che ai principi lo rendeva gradito, fu il Coppi da l'Imperatore d'Occidente a quel d'Oriente spedito in missione, e nell'accomiatarsi dal Cesare bisantino, che era allora Giovanni Ducas [2], ne ricevette in dono una reliquia della Croce di Cristo dentro eburnea custodia; tornato in patria, il frate depositò l'oggetto prezioso nel tempio da lui edificato, in cui poi volle ed ebbe la tomba.

Testimonianze.

La principale testimonianza di tale avvenimento si trova negli *Annali francescani* del Waddingo, dov'ei racconta come Fra Alberto da Sarteano, nunzio apostolico in Asia e in Africa per la riconciliazione con la Chiesa dei giacobiti eutichiani, reduce in Italia con messi di quelle genti, fosse da Eugenio IV pontefice invitato a Firenze, dove si teneva il Concilio. Avendo il papa mandato araldi a le città di Toscana perchè festosamente accogliessero il missionario, venne egli a Cortona incontrato fuori delle mura dal clero e dal popolo [3]. Processionando e cantando tutti insieme si recarono alla chiesa di S. Francesco, ove Alberto impartì la benedizione apostolica con la « Croce Santa » che Frate Elia aveva riportata da Costantinopoli due secoli innanzi. Gli astanti, ammirata che ebbero la teca scolpita e letti i caratteri greci sovr'essa graffiti, adorarono il sacro legno, camminando su le ginocchia da la porta del tempio fino a l'altare [4].

[1] Secondo il Waddingo, storiografo francescano, Fr. Elia si sarebbe accostato a Federico II verso l'anno 1239. — *Annali francescani,* anni 1221-1253.

[2] Figlio di Teodoro Lascaris.

[3] L'incontro avvenne al luogo detto delle « Contesse » dove un ricordo marmoreo di esso esisteva ancora ai tempi di Filippo Venuti, e fu allora « malo consilio » distrutto. Venuti, *Dissertatio: De Cruce cortonensi.*

[4] Questo fatto che avvenne circa l'anno 1438 così è narrato dal Waddingo: « Albertus Sartianensis, ad Ethiopes & Indos... missus est & Jacobinorum gentem numerosissimam per Syriam.. aliasque regiones late diffusam... ad unitatem fidei romanae amplectendam solerter excitavit, & cum legato ejusdem gentis... hoc anno (1437) appulit Anconam. Illuc missi ab Eugenio qui honorifice Florentiam ducerent, & per urbes curarent recipi populorum gratulatione. Per Tusciam transeun-

Tra gl'incliti personaggi che visitarono pel corso de' secoli la « Croce Santa » è da ricordare Leone X, condottovi dal cardinal Silvio Passerini [1], ai 18 novembre 1514. Il rescritto della indulgenza concessa allora dal papa si conserva negli Archivi cortonesi.

Illustratori del Cimelio.

I principali autori che illustrarono il nostro dittico son questi, oltre il Waddingo già nominato:

Fra Bartolomeo da Pisa, nel celebre suo libro *Conformitatum* [2].

Angelo Peruzzi, vescovo di Sarsina, in una relazione su la « Croce Santa » di Cortona [3].

L'Ughelli, nella *Itàlia Sacra* [4].

Il Ducange, nella *Historia bysantina* [5].

Il Gori, nel *Tesoro degli antichi dittici* ed in altre opere [6].

Il Venuti, nella dissertazione intitolata: *De Cruce cortonensi* [7].

Il Montfaucon, nel parere su di essa, inserito nello scritto del Venuti [8].

Il Borgia, nell'opera *De Cruce Vaticana* [9].

Il Liverani, nella *Offerta a la « Croce Santa » di Cortona* [10].

Lo Schlumberger, nella *Histoire d'un Empereur byzantin au X^{e} siècle* [11].

Dopo questi valenti non presumo di portar sul cimelio molta luce di peregrine notizie: umile mio compito si è di segnalare ai cultori della sacra archeologia un monumento, ignorato forse da alcuno di loro, perchè nascosto in piccola e remota città.

Reliquiari bisantini detti Filatieri.

Appartiene il nostro reliquiario al genere degli oggetti chiamati in greco φυλακτήρια, da φύλαξ custode, φυλάσσω custodisco, difendo; e il senso di quella voce si estenda da

tes pervenerunt Cortonam, ubi populus universus obviam processit M. P. extra urbem usque ad monasterium a Comitissa nuncupatum. Atque inter eos Bernardinus Senensis, qui illuc forte moram trahebat valetudinarius, vectus humili asello, conspiciens Albertum pro nuncii apostolici dignitate, simul cum Legato, equo bene strato insidentem & et populum accurrentem ut vel fimbriam tangeret vestimenti, voce alta clamavit: « Frater Alberte, respice ad pedes, memento mortis; cave ne honores tanti plus aequo animum extollant ». His commotus verbis, & Bernardini sui superioris excitus reverentia, confestim descendit Sanctum senem veneraturus & rogaturus ut humile jumentum nobili equo permutaret. Renuit Bernardinus... Praecedentibus autem populo & clero cum hymnis & canticis pervenerunt ad Coenobium franciscanorum ubi Albertus, auctoritate apostolica, solemnem benedictionem impertiit & Jacobinis, Artificiosam Crucem insigno dominici patibuli pretiosam fragmento... Fratri Eliae S. Francisci discipulo, & immediato successori dono datam Constantinopoli (ut alias diximus) — ad annum 1239 — ostendit. Illi legentes characteres graecos insculptos in magna habuerunt reverentia & a templi ostio usque ad altare flexis genibus adoraturi processerunt ». *Annales minorum*, Roma, 1784, XI, 120.

[1] Quei che fu reggente della Toscana per i fanciulli principi medicei Alessandro ed Ippolito. Era di nobil prosapia cortonese.

[2] Lib. *Conf.* B. Francisci cum Jesu Christo. Fructus II pars 2, Mediolani, 1520.

[3] Archiv. Cort., Ind. 23 febbraio 1583.

[4] Roma, 1644; Venezia, 1717.

[5] Parisiis, 1682.

[6] Firenze, 1759.

[7] Liburni, Fantechi, 1751.

[8] Ibidem.

[9] Roma, 1779.

[10] Cortona, 1885.

[11] Paris, 1890; Firmin Didot.

involucro, schermo, fino ad amuleto. In latino barbaro fu tradotta « Filacteria » [1], in francese antico « Filatières » [2]. In italiano, potremmo dire: astucci, teche, custodie, reliquiari, e perchè non filaterii o filatieri?

Numerosissimi nel periodo dell'arte bisantina che fiorì dopo Giustiniano, contenevano i filateri per lo più schegge della croce del Signore ritrovata da s. Elena.

I piccoli, fra quei reliquiari, si portavano al collo e si chiamavano encolpi, εγκόλπιοι da la voce greca κόλπος, seno: l'uso che ne facevano gl'imperatori orientali si tramutò forse nel costume dei vescovi latini di tener sul petto la croce episcopale. I grandi, come il nostro, si esponevano su gli altari, e ne rimangono ancora alcuni nei tesori delle chiese occidentali, di cui rammenta il Ducange [3]:

1° Il filaterio dell'abbazia di Grammont in Francia donato a Guglielmo, priore nel 1174, da Almerico re di Gerusalemme e proveniente anch'esso da la famiglia imperiale dei Ducas;

2° Il filaterio che i monaci di S. Quintino in Piccardia ebbero in cambio di altre reliquie da Novalone vescovo, reduce da un pellegrinaggio a Costantinopoli, ed altri.

Hanno spesso i filateri iscrizioni in forma di croce, ov'è indicato il nome del donatore e del destinatario della reliquia; talvolta queste epigrafi sono in versi, come quelle dettate da Nicola Calliclo [4], protomedico dell'imperatore Alessio Comneno, per le croci appartenenti a la imperatrice Irene sua moglie e a la principessa Anna sua figlia [5].

Altre croci letterate con caratteri greci degne di menzione sono:

a) L'argentea di Manuele Comneno, regalata al monastero di S^t-Germain da la principessa palatina Anna Gonzaga, illustrata dal Montfaucon [6] e riprodotta dal Mabillon [7];

b) Il reliquiario della repubblica di Venezia che porta il nome di Maria, moglie di Niceforo Botoniate;

c) La teca di S. Michele di Murano, anteriore al secolo XI, con le figure di Costantino e di Elena, illustrata dal Costadoni [8].

Descrizione del Dittico Cortonese.

Il filaterio cortonese si compone di tre parti: una tavola d'avorio niellata e scolpita, una lamina di metallo filigranata e rabescata d'oro e un tabernacolo.

Imprendo a descrivere successivamente queste parti, spendendo prima brevi parole intorno a quella che ha pel mio studio minore importanza.

Il Tabernacolo.

Un artistico e ricco tabernacolo fu allogato, nel 1518, dai priori di Cortona a l'orafo Cesarino da Perugia [9] che si fece aiutare nel lavoro da Gerolamo Palei cortonese.

[1] « Aldowrandi regi transmittere Filateria curavimus ». *Epistolae S. Gregorii Papae,* L. XII, Ep. 7.

[2] « Ni filatières ni crucifix dorés ». Roman de Guerin.

[3] Dissertazione XXIV sui Filateri e gli encolpi dedicata al Joinville.

[4] Si leggone nelle opere del Calliclo istesso edite dal Bebel 1538.

[5] Celebre annalista del regno di suo padre. Il filatiere le venne donato da la sorella Eudossia quando, separatasi dal marito, entrò in monastero.

[6] *Paleografia greca.*

[7] Opuscoli di Santi ignoti.

[8] Nel libro su la *croce del Signore* del Gori. Firenze 1749. Di altri avori e reliquiari bisantini parla lo Schlumberger nell'op, cit., ove ne produce i disegni.

[9] Le vicende della ordinazione si trovano nel *Libro degli Orafi di Perugia,* pubblicato da Adamo Rossi; Perugia, 1873. Le carte del lodo e delle liti annesse stanno nell'archivio cortonese.

Il carro del tabernacolo di rame, era sorretto da sei leoncini e diviso in cinque ordini con sovrapposto attico, in mezzo al quale un cartello a fogliame d'argento portava la iscrizione. Due quadri a bassorilievo rappresentavano la deposizione e la invenzione

Fig. 1. — Tavola di avorio con figure di santi.

della croce e tra fregi in lamina d'argento, erano figurate storie dell'antico testamento. Statuine d'apostoli e d'angeli, argentee anch'esse, occupavano le nicchie, i lati dell'attico e del cupolino [1].

[1] Esiste tuttavia il tabernacolo nella sagrestia di S. Francesco; se non che ad alcune delle statuine d'argento furono sostituite altre di bronzo; s'ignora quando ciò sia avvenuto.

Tavola di Avorio.

La tavola d'avorio è alta 0,31, larga 0,17.2.

È divisa in tre ordini dei quali il superiore e l'inferiore sono bassi, e contengono ognuno tre dischi con busti in bassorilievo. Il medio, assai più alto, è partito in quattro campi da una croce delineata da due smerli distanti fra loro circa due centimetri, spazio che è riempito da un classico meandro; il lembo esterno è ghirlandato da foglie d'acanto. I sei dischi, o scudi, sono rotondi e somiglianti a quelli che si vedono negli antichi sarcofagi o sui lembi di taluni indumenti sacerdotali.

Figura di Cristo.

Nel disco medio del piano superiore sta l'immagine del Salvatore; ha capelli spioventi e barba elegante, come nelle monete bisantine; posa il capo su l'incrociamento di due aste ed alza il pollice e l'indice della destra, (atto di benedizione presso i greci). Nella sinistra tiene il libro evangelico, dal manto sovrapposto esce un triangolo di tunica ricamata sul petto. Nel campo si leggono le sigle I – C e X – C. Ιεσόυς Χριςτός.

Figure degli Angeli.

Nelle targhe, a dritta e a manca, ci si offrono le figure scettrate ed alate degli arcangeli Michele e Gabriele, secondo che spiegano le loro rispettive leggende in lettere greche maiuscole, poste verticalmente; hanno essi ampie vesti da romeo, conforme l'uso greco di rappresentare gli angeli, diverso dal latino che solea foggiarli leggermente coperti.

Figura di Costantino.

Costantino, imperatore, è idoleggiato nel disco medio dell'inferior piano. Sui corti e ricci capelli porta la Τῦφαν che si vuole da lui stesso inventata: è una corona in forma di berretto, ornata intorno da più giri di perle e da una grossa gemma dinanzi. Su la cupola, molto depressa, sorgono il globo e la croce usati dai Cesari orientali dopo Giustino; altra croce è infissa nello scettro al posto dell'aquila. L'abbigliamento di Costantino ricorda più la foggia usata nel secolo X (in cui sembra fosse scolpito il dittico) che quella del tempo in cui visse il primo imperatore cristiano. Nel campo a destra si legge la sigla dello ἅγιος A e a sinistra la parola ΚΩΝCΤΑΝΤΙΝΟC.

I greci collocarono il fondatore del loro impero nell'albo de' santi [1]; i figli ne onorarono la morte con apoteosi e fecero coniare una moneta con la sua assunzione in cielo; il Senato poi lo annoverò fra gli dei con gli altri ottimi principi. Così, in quei primordi del cristianesimo ufficiale, nella persona di Costantino vennero confusi i due culti. Ma la Chiesa latina, memore di Crispo [2] e di Ario gli rifiutò sempre quegli onori di dulia a lui troppo liberamente concessi da altre Chiese.

[1] Nella tabella del Regio Codice si vedevano dipinti Costantino ed Elena abbracciati alla croce ed accompagnati da questa epigrafe ὁ Ἅγιος καὶ ἐυσέβης Κωνστάντινος ὁ Βασιλεύς, ἡ ἁγία Ἑλένη μήτηρ ἀυτοῦ. Bandurio, *Antichità Costantinopolitane.*

[2] È noto come Costantino facesse uccidere il proprio figlio Crispo per sospetto d'adulterio con la matrigna Fausta. Del resto il primo Cesare cristiano si mostrò negli ultimi suoi tempi inchinevole a le dottrine eretiche di Ario. Gl'imperatori greci erano in alcune occasioni chiamati santi e divi.

Figura di S. Elena.

Elena, a fianco del figlio, ha per diadema un Τυμπανίον o alta zona gemmata, da cui spuntano tre fiordalisi; i capelli scendono in due liste sulle spalle; la tunica, sola visibile delle vesti, è riccamente trapunta a collana; la mano si volge pudicamente al seno. La iscrizione perpendicolare consiste nelle parole Η ΑΓΙΑ ΕΛΕΝΗ.

Figura di S. Longino.

Longino, il milite romano che trapassò con lancia il costato del crocifisso e n'ebbe grazia di fede e di martirio, è scolpito nel disco sinistro: Α ΛΟΝΓΙΝΟС. Ei veste abito monacale e tiene in pugno la crocetta che vediamo spesso in mano dei santi grecanici [1].

Quattro figure in piedi occupano i vani fra i bracci della croce.

Immagine di Maria.

La prima in alto a manca di chi guarda è la Vergine Maria, abbigliata da monaca, con tunica, manto, soggola e velo. Stende le mani preganti nella foggia frequentemente espressa su le monete, le gemme incise, le tavole e i marmi dell'Oriente. La leggenda divisa porta da un lato una M e una P, μήτηρ; da l'altro una Θ e una Υ, Θεοῦ.

S. Giovanni Battista.

In faccia a la Vergine, sta Giovanni Battista, accompagnato da la sigla dello ἅγιος, (A), e da quella del ΙΩΑΝΝΗС – ΙΩ non che da le parole Ο ΠΡΟΔΡΟΜΟС cioè precursore. Il santo è vestito da sacerdote greco con tunica e pallio quadrilungo [2].

S. Stefano.

Il vano sottostante a la immagine mariana, è ornato da la effigie del protomartire Stefano; sbarbato, tunicato con pallio e cintura, congiunge le mani in atto di orazione. La epigrafe è questa: (A) ΣΤΕΦΑΝΟС.

S. Giovanni Evangelista.

Al quarto luogo Giovanni evangelista, Α · ΙΩ · Ο · ΘΕΟΛΟΓΟС, dice la leggenda ravvolge nel pallio il volume evangelico e stende la mano come per insegnare.

Le quattro figure in piedi sono leggermente nimbate ed hanno (le tre maschili) calzari di bende.

Il criterio che ispirò la scelta di questi soggetti per ornare il filaterio, dovette esser quello di aggruppar le persone che ebbero alcuna attinenza con la Santa Croce. quali: il Cristo, la Madonna, Longino, e Giovanni evangelista, attori nel dramma della passione; Costantino ed Elena, in quello della invenzione del sacro tronco. Gli angeli possono esservi stati introdotti a corteggiare la maestà divina; Stefano, come l'omo-

[1] Vedi le tavole Dufresniane.

[2] Nella biblioteca nazionale di Parigi esiste una miniatura bisantina, dov'è figurato S. Matteo che porge il libro degli Evangeli a un dignitario greco, vestito nella precisa foggia dei nostri ss. Giovanni.

nimo del primo possessore e donatore del reliquiario. Resterebbe a spiegare la presenza di Giovanni Battista, che potrebbe essere stato il titolare del monastero a cui fu fatto il dono. Il Liverani suppone che detto monastero fosse dedicato complessivamente a la Vergine e ai due santi Giovanni. Io limiterei la titolazione al Battista per due ragioni: 1ª che mi sembra, per i motivi addotti, giustificata la presenza nella teca della Madre di Dio e del discepolo prediletto; 2ª che da le descrizioni della Costantinopoli antica [1] non risulta vi fosse un convento intitolato a la ϑεωτόκος e agli ἄγιοι Ἰωάννοι insieme [2], mentre parecchi cenobi portavano il nome del Battista, fra cui il celebre Studiano, di cui si parlerà più innanzi.

Fig. 2. — Lamina metallica con iscrizione.

[1] « Descriptionem urbis Constantinopolitanae, qualis extitit sub imperatoribus christianis, auctore Carolo Dufresne, domino Du Cange. Lutetiae Parisianorum », CIↃIↃCLXXX.

[2] La opinione del Liverani, per quanto riguarda un convento intitolato ai due ss. Giovanni, potrebbe solo avere qualche fondamento se si potesse provare che fosse esistito un chiostro nel-

Lamina di metallo.

Volgendo ora il dittico, su la lamina metallica leggiamo questa iscrizione in versi giambici, parte intorno al lembo, parte nel mezzo in forma di croce. Le lettere sono in greco maiuscolo con nessi, ed a la stregua della Paleografia del Montfaucon, possono attribuirsi al secolo X. Nel mezzo è scritto:

Iscrizione.

Καὶ πρὶν κραταιῷ Δεσπότῃ Κωνσταντίνῳ
Χριστὸς δέδωκε Σταῦρόν εἰς σωτηρίαν
Καὶ νῦν δε τοῦτον ἐν Θεῷ Νικήφορος
Ἄναξ τροποῦται φύλα βαρβάρων ἔχων.

Intorno:

Ο' τῆς μεγάλης Εκκλησίας Θεοῦ Σοφίας Σκευοφύλαξ Στέφανος τῇ Θρεψαμένῃ Μονῇ ευήθης προσφέρει.

Ecco il senso letterale di questi versi in italiano:

« Dapprima al potente signore Costantino
» Cristo diede la croce per salvezza;
» ed ora, di essa provveduto, in Dio, Niceforo
» imperatore respinse le orde barbariche.

» Stefano Sagrestano della grande chiesa della Sapienza di Dio, al balio suo moni- » stero sincero offre » [1].

Secondo il Liverani, non discorde in ciò dagli altri scrittori, il nostro filaterio ha per data certa l'impero di Niceforo Foca, e vi si allude a le imprese di lui contro gl'islamiti, probabilmente a questo fatto della sua storia: sul punto di muovere il bene apparecchiato esercito contro gli agarèni [2] di Cilicia e di Siria, egli prese una delle croci di S. Sofia per portarla seco in guerra; tornato vittorioso, restituì a la basilica quella croce insieme ad altre recuperate dai barbari, e fece coniare una moneta [3], su la quale appariva egli stesso ritratto col sacro amuleto, che lo aveva assistito

l'Ebdomo dove, vicino a la chiesa dell'Evangelista, Teodosio aveva eretto un tempio per riporvi il capo del Battista. Ma nessuno annovera un monistero tra gli edifici dell'Ebdomo che erano, oltre le chiese suddette: una sede di Tribunali e un Palazzo Costantiniano ove forse Valente ricevette l'investitura dell'impero, come narrano gli storici, (Sozomeno, libro V, cap. XXI). Era l'Ebdomo una villa suburbana, distante, come vogliono alcuni, sette miglia da la città, come vogliono altri, molto meno; sembrerebbero aver ragione questi ultimi, poiché l'Ebdomo fu incluso nella cinta di Eraclio.

[1] Aggiungo la versione latina del Montfaucon:

« Prius potenti domino Constantino
» Dedit Cristus crucem ad salutem
» Nunc quoque hanc (crucem) in Deo habens Nicephorus
» Imperator fundit barbarorum turmas.
« Stephanus custos cimeliorum magnae Ecclesiae Dei Sophiae
» Monasterio quod sibi alimenta suppeditavit
» In signum grati animi offert ».

[2] Figli di Agar, così si nomavano gl'infedeli.

[3] Lo Schlumberger riporta il disegno di questa moneta d'argento a pag. 494 dell'opera citata. Da una parte vi è la leggenda: Νικηφ — εν — Χῶ — αυτοκρατ — ευσεβ — Βασιλευς Ρωμαιω, — da l'altra intorno: Ιησους — Χριστυς Νικα. Nel mezzo vi è una croce reliquiaria con rami doppiamente incrociati, nel centro di cui sta l'effigie di Niceforo.

in battaglia. Stefano, custode del tesoro sofiano, recatosi forse con la reliquia nei campi, o avrà avuto in dono (secondo l'opinione del Venuti e di altri) lo stesso filaterio; ovvero (secondo quella del Liverani e del Montfaucon) avrà ottenuto di staccar da la croce due scheggie per adattarle nel nostro dittico, destinato in dono al suo monistero.

Dopo il parere di que' dotti mi sia lecito esporre modestamente il mio, cioè, che nei primi versi si parli della croce come simbolo e non tassativamente del frammento inserito nella teca; e a conforto di questa interpretazione faccio osservare che, se per Niceforo esiste il fatto di aver recato il sacro legno in guerra, non esiste per Costantino; almeno, per quel che riguarda la vittoria su Massenzio, ottenuta in virtù della croce apparsagli luminosa in cielo, secondo la narrazione eusebiana. Racconta, è vero, lo stesso Eusebio, che nella pugna contro Licinio fu eretto un tabernacolo fra le armi ed ivi esposto il santo tronco all'adorazione; ma il grande trionfo della croce fu a Ponte Milvio, e quando avvenne quella gesta, Costantino non era ancora cristiano, nè aveva ritrovato il patibolo del Signore.

Nello analizzare i versi della epigrafe incomincio da quei del vivagno, seguendo il consiglio del Venuti, cui non soddisfaceva un discorso iniziato da la congiunzione καὶ.

Ο' τῆς μελάγης Εκκλησίας Θεοῦ Σοφίας.

Quanti scrittori [1] non hanno celebrato le magnificenze del tempio sofiano, dove a gara i sovrani bisantini accumulavano ricchezze! Secondo il poeta Paolo Silenziario [2], chi entrava, era costretto a fermarsi su la soglia, essendo i piedi resi immobili da lo stupore degli occhi per le indescrivibili meraviglie che loro si offrivano. Ei dipinge gli emisferi azzurri delle cupole sostenute da colonne di glauco marmo; il pavimento di verdi e rosee pietre variegate come prato fiorito; e le fiale preziose, e gli alberi lucenti dei candelabri, e le corone di lampade sospese ad argentee catene; gli altari coi loro ombracoli di serici veli, le croci sfolgoranti d'oro e di fiammelle. Per testimonianza del Ven. Beda [3], verso la parte settentrionale del tempio, si trovava un grande e bello armadio, dove, tra i vasi, gli arredi sacri (pissidi in forma di colombe, calici in aspetto di gigli), e gl'innumerevoli filateri, si serbava uno stipo di legno contenente tre scheggie della croce del Signore, cioè, una lunga asta tagliata in due e una più breve collocata trasversalmente su la sezione della prima. La custodia, con la insigne reliquia, si esponeva il giorno di Parasceve su l'altare d'oro (dove innalzavasi di due cubiti avendone uno in larghezza), e procedevano a baciarla, prima l'imperatore, quindi ogni ordine di chierici e di cittadini.

Σκευοφύλαξ [4] Στέφανος.

Tal'era il titolo di coloro che avevano in cura la sacra suppellettile nelle chiese grecaniche, conforme c'insegnano gli scrittori di cose bisantine. Degli uffici e gradi di quei ministri parlano il Meursio nel *Glossario greco-barbaro* [5], il Ducange [6], lo Svischer [7], il Codino [8]. Gl'imperatori tenevano in gran conto gli scevofilaci di S. Sofia.

τῇ Ͽρεψαμένῃ Μονῇ.

Consuetudine bisantina era quella di educare i fanciulli negli innumerevoli monasteri costantinopolitani. La voce Μονή era consecrata per indicare tali dimore, secondo

[1] Bandurio, *Antichità Costantinopolitane*, libro IV; Ducange, *op. cit.*; Periandro, Evagrio, Panciroli, *Delle regioni della città di Costantinopoli*, ed altri.

[2] Poeta greco detto il Silenziario da la carica di palazzo che esercitò sotto Giustiniano. Scrisse un poema su la basilica di S. Sofia, che fu commentato dal Ducange, *op. cit.*

[3] Nel libro de' Luoghi santi.

[4] La voce viene da φυλαξ, φυλασσω, custode, custodisco, e da σκευο, vasi, utensili.

[5] Vedi anche il Bingami nelle *Antichità ecclesiastiche.*

[6] *Dissertazione su le monete de' bassi tempi*, § 66.

[7] *Thesaur.*, tomo II, p. 972.

[8] Nella paleografia del Montfaucon dove si parla degli uffici costantinopolitani.

il Montfaucon [1], come il verbo τρεφω si usava per qualificare la cura che il monastero prendeva del giovinetto, paragonata all'allevamento della nutrice Ͽρέπτρια[2]

εὐηθής προσφέρει,

I doni più frequenti e graditi ai monasteri erano reliquie di Cristo e dei santi. Si è accennato sopra che il cenobio di Stefano potesse essere lo studiano, dedicato a s. Giovanni Battista. Era esso situato nella XII regione presso la Porta d'oro e secondo Michele Studita, doveva la sua fondazione al console Studio [3], vissuto a la metà del V secolo. Il sagrestano di S. Sofia non poteva esser tratto che da un nobile convento come lo Studiano, dove, narra Nicola, altro studita, sotto il famoso abate Teodoro: *monachorum numerum millenium excessisse* [4].

Καὶ πρὶν Κραταιῷ δεσπότῃ Κονσταντινῷ.

L'appellativo di signore venne tardi in voga nel mondo latino; afferma Svetonio che Augusto permetteva gli si desse in alcune occasioni solenni soltanto. I Greci fastosi. non contenti di fregiarne i sovrani, si davano quel titolo fra loro; a Bisanzio s'indicava specialmente con esso l'erede del trono che a Roma era chiamato *Caesar*, costume che si riverberò forse in Francia, dove il fratello del regnante si appellava semplicemente *Monsieur*.

Χριστὸς δέδωκε Σταῦρὸν εισ σωτηρίαν.

Si è già presentata la nuova interpretazione di questo passo dove si ritiene esser qui considerata la croce come simbolo della fede nella passione di Cristo.

Καὶ νύν δε τοῦτον εν Ͽεῷ Νικήφορος (ἔχων).

Niceforo Foca.

Dei tre Nicefori che passarono sul trono di Bisanzio, conviene eliminare prima colui che, vinto dai Saraceni e dai Franchi, perì nella guerra bulgarica del 811, il quale non può certamente vantar le vittorie accennate nel nostro filaterio. Nè il Botoniate, vissuto sul trono tre soli anni senza aver compiuto gesta famose contro i barbari, ha diritto a l'encomio espresso sul dittico; mentre martello degl'Islamiti, campione della fede fu Niceforo Foca, eroe acclamato in prosa e in poesia, non solo dai cristiani, ma anche da' Saraceni. Figlio del patrizio Barda, ebbe egli il comando della spedizione di Creta sotto Romano Porfirogenito, e conquistò l'isola distruggendone l'ignominioso mondiale mercato di schiavitù. Ripartito in guerra contro i califfi Amdanidi [5] stava soggiogando le loro terre, quando la morte dell'imperatore lo chiamò a Costantinopoli, dove, tra l'esultanza del popolo, salì al trono e al talamo della vedova imperatrice, la bella e perfida Teofanós. Mosse a nuove battaglie in Oriente, nell'Italia meridionale, in Bulgaria, e riportò nuove vittorie; ma gl'intrighi di palazzo, orditi contro la sua smisurata potenza, amareggiarono gli ultimi suoi anni col sospetto della morte violenta che gli si apparecchiava ed a cui soggiacque il dì 11 dicembre 973, per un fendente di spada calatogli sul capo da Giovanni Zimisce, mentre vegliava

[1] Codici scritti da monaci prima del secolo XIV.

[2] S. Agostino dice nelle *Confessioni*, L. 8, cap. VIII: *Erat monasterium mediolani plenum bonis fratribus Ambrosio « nutritore »*.

[3] Funzionò da console nel 454; dice Michele: *proinde is est a quo monasterium conditum.* Altri personaggi con lo stesso nome furono supposti dal Ducange possibili fondatori del gran chiostro e sono: Studio, uno dei 12 consoli venuti a Bisanzio con Costantino e Studio Conte delle cose private di Arcadio (401 404).

[4] Si veda il Ducange e il Gretzer.

[5] L'emiro d'Aleppo Aboul-Hassan e suo fratello Alì sono conosciuti nelle storie bisantine col nome di Amdanidi o figli di Amdan, principe e fondatore di questa nobile famiglia sovrana, capo egli stesso di uno de' più illustri clan degli arabi di Mesopotamia. Schlumberger, *op. cit.* Capo III.

orando nella fortezza di Buccoleone [1]. Il piissimo Ισαπόστολος, com'era chiamato, vestiva cilicio e prolungava i digiuni in onore della Croce. Il suo scettro era crociato, e col divin segno dava nel circo l'ordine di cominciare i giuochi.

Ἄναξ τροποῦται φῦλα βαρβάρων.

Anax è vocabolo omerico adoperato da Eschilo e da Aristofane; gli imperatori d'Oriente lo usarono alternativamente con Βασιλεύς [2]. Può ben dirsi che il Foca combattesse e vincesse con l'arma della croce. La mattina del 7 marzo 961, sbarcato con innumere falangi a Creta, Niceforo, nel suo splendido arnese di guerra, percorreva le file, esortando i suoi a pugnare e a morire da prodi, promettendo la palma del martirio agli uccisi dagli empi agareni. Ardente di fede, egli additava in alto negli spazi, visibile il Cristo Παντοκράτωρ e tra candide nuvole la invincibile Θεοτόκος e i santi militari pronti a combattere con loro; Demetrio, il brillante stratègo, il biondo cavaliero Giorgio, i due Teodori e Michele generalissimo delle schiere celicole, archiduce delle terrene. I sacerdoti s'aggiravano fra le armi, esercitando il loro ministero, porgendo al bacio devoto i filateri, gli encolpi, la grande reliquia del legno divino.

Trionfo della Croce.

La croce, guida nel cimento, era compagna al trionfo. Attraverso la città inghirlandata di drappi [3], avvolta in vapori profumati, scintillante di accese torcie in pieno giorno, per le strade inaffiate d'acque odorose e sparse di rose e lauri, l'eroe procedeva dietro la lancia imperiale, ove, nella flamula, era inserto un frusto del sacro tronco. Tra formidabili acclamazioni, tra turbe di popolo accalcato, la pompa andava a la basilica. Il carro trionfale portava l'immagine della Παναγία, non il trionfatore; questi, carro vivente, recava nelle mani « l'Albero di Dio, la Croce venerabile, vivificante, datrice di vittoria » [4]. Nel tempio non si vide mai spettacolo più solenne di rendimento di grazie. Fra le mura tempestate di rubini e di zaffiri, tessute di mosaici, innanzi a gli altari carichi di gemme, fra il canto e il tuono degl'inni, il βασιλεύς potentissimo e la eccelsa sua sposa, oppressi come idoli dal peso d'incalcolabili tesori, prostrati ed immobili adoravano la croce di Dio.

Chi, vago di rintracciare etrusche memorie od umbre pitture, percorre la regione bagnata dal Trasimeno, salga le pendici ulivate di Cortona, entri nel tempio francescano; e, dopo aver venerato la « Croce santa », osservi l'eburneo cimelio: a' suoi occhi s'aprirà la visione del mondo bisantino.

TERESA VENUTI DE DOMINICIS.

[1] Ala dell'imperiale palazzo che Niceforo aveva fatta fortificare per difendersi da' suoi nemici, così chiamata da un gruppo di marmo rappresentante la lotta d'un toro con un leone.

[2] In fronte dell'archetipo volume delle Pandette che si trova in Firenze, nella pagina titolare sta scritto: βίβλον Ἰουστινιανὸς ἄναξ τεχνήσατο τήνδε.

[3] Si chiamava appunto coronar la città, il pararla di drappi e sciorinar su le finestre e sui balconi tutte le stoviglie preziose che si possedevano.

[4] Non si nominava mai la croce senza accompagnarla con questi epiteti d'onore

L'ARTE NEL CULTO E SPECIALMENTE NELL'ALTARE

L'arte nata e vissuta nel tempio per oltre un millennio, dopo che la Chiesa fu uscita dalle Catacombe, non ha perduto, nè potrà mai perdere le sue attrattive tanto per il credente che per l'artista; sebbene essa in questo tempo si mostri meno adorna e più severa.

Una chiesa, una cattedrale di quest'epoca, di questo lungo periodo, nella sua parvenza modesta risulta grandiosa ed imponente. Il vasto interno ordinariamente è diviso nelle tre navate longitudinali da file di colonne o di pilastri, o da quelle e questi alternati fra loro, su cui s'impostano le curve degli archi, prima tondi, più tardi acuti. Le finestre dànno adito ad una parca luce, che non offende l'edificio, nè disturba o distrae i fedeli. La pietra e il mattone, onde son costrutti pilastri e pareti, mostransi sempre nudi; come nuda, semplice, veridica è la religione, della quale concorrono a decorare il culto.

Qua e là suole pur vedersi il muro coperto d'intonaco, ma solo perchè vi riceva i pii affreschi, ognuno dei quali dà una pagina della Bibbia, ritrae la vita del divin Salvatore, leggibile a colpo d'occhio anche dall'analfabeta, ovvero reca figure di Santi, modelli pratici della legge evangelica.

Gli ornati non mancano, ma sono piuttosto rari, non invadenti. Per effetto del materiale costruttivo nudo, si alternano anche sulle pareti non istoriate i più grati colori, dal cenerognolo al verdastro, dal gialliccio all'arancio, al rossiccio, dall'oscuro al biancastro. Tinte tutte naturali, non date dal pennello, ma dalla pietra, dal marmo, dal mattone; sempre modeste, sempre armoniche fra loro; non mai taglienti o stridenti.

Dalle magre finestre piove una luce temperata, sia che essa attraversi i semplici vetri, sia che diventi policroma nei cristalli smaltati. I modesti altari (tre soli verso il principio del periodo, corrispondenti alle absidi del fondo) sono illuminati da pochi ceri, i quali, mentre sono richiesti dal rito, di frequente rischiarano le belle tavole soprastanti.

Quando poi nelle sacre funzioni il melodico canto ripercuote con le sue onde sonore le mura e le grandi volte, pare che un lento fremito circoli per tutto l'edificio, e le tre arti del disegno intreccino al suono di quelle armonie una pia, soave danza, la quale, mentre inneggia all'Altissimo, infonde nell'anima del credente conforto e pace. Una gran parte di tanta soavità è dovuta, dopo il sentimento della pietà, all'arte; ad un'arte allora del tutto conformata alla religione ed al culto. È chiaro: essa era non importata, ma produzione spontanea della stessa religione, cui serviva ed abbelliva di sue grazie.

Giova prevenire che non sarà inutile avere qui evocate le attrattive della semplicità di quest'arte religiosa.

Il rinascimento, che seguì al ricordato periodo, massime il rinascimento detto pieno, cioè quello più conforme all'antichità classica, non è ancor venuto: e molto

meno allora si sarebbe saputo sospettare che ben presto questo avrebbe ceduto il posto all'altro stile pomposo, durato quasi sino alla fine del decorso secolo.

Non si creda che io voglia rinnovare le accuse solite contro il barocco e le sue aberrazioni, contro questo stile troppo esaltato nel suo bel tempo, indi troppo ed ingiustamente maltrattato. Non può tenersi in non cale un periodo d'arte, il quale enumera tra i suoi appassionati cultori molti uomini straordinarii, ed ha dato opere stupende. Non si può essere partigiani assoluti di questo o di quell'altro stile, convinti che il bello non è d'un genere solo. Anzi bisogna pur dire che se vi è un paese, una città, in cui possa apprezzarsi, amarsi il barocco, questa è Roma. Ciò è tanto vero, che sarebbe superfluo argomentarsi di provarlo.

Il barocco ha pur fatto il suo tempo; non è quindi umano inveire contro un morto. Però, se va rispettato come stile (senza neppure commettere irreverenza alla sua memoria), non gli si possono perdonare tre peccati, per fortuna non del tutto generali, specialmente in Roma: 1° d'aver rotto le belle finestre bifore e trifore del medio evo e del primo rinascimento, permettendo, dopo tolti i vetri dipinti, che la luce entrasse audacemente dalle larghe finestre rettangole a turbare nel sacro edificio il raccoglimento di chi prega; 2° d'aver vestito tutto di stucco, financo le colonne provenienti dalla veneranda antichità, le quali, scoperte, stavano quasi a testimoniare la propria conversione al Dio vero, come se avessero seguito l'uomo, da pagano divenuto cristiano; 3° d'aver coperto con l'inesorabile pennello dell'imbianchino quanto incontrava, non risparmiando talvolta le pitture e neppure le sculture.

Una chiesa bianca ha forza di rattiepidire financo un fervido credente, se esso posa l'occhio sulle mura, come spoetizza l'uomo più entusiasta dell'arte. Si paragoni ora quest'arte religiosa con quella, che ha tenuto il campo dal IV al XV secolo, e si vedrà la gran differenza d'impressione a favore o a danno del culto nei due periodi. Chi crede e sente certo mi darà ragione.

Riflettendo un poco, apparirà subito che il male fondamentale, donde derivano i tre peccati or detti, fu la pompa, il lusso. L'arte allora ingenua, modesta, gentile, l'arte vera e veramente religiosa non sapendo vivere in compagnia dello sfarzo, si ritrasse, e cedette il posto alla ricchezza.

Oggi intanto, è grato confessarlo, con salutari scrostamenti si pongono a nudo bellissime architetture, si ridonano allo sguardo del cristiano e dell' artista sublimi pitture, si restaurano con il criterio del ripristinamento vetusti edificii sacri orribilmente manomessi.

Pure, con tutto questo, il male deplorato non è cessato affatto: soltanto ha mutato forma. Anzi il male si è più strettamente aggrappato al culto, ed ha osato d'invadere, anche peggio di prima, perfino l'altare. Tra fiori, frasche e candelieri esuberanti, gli altari vengono trasformati in tanti scogli. Inoltre vengono popolati di figure diverse di Santi in carta, in nero o a colori. Bandita la primitiva unità di soggetto, al quadro principale se ne aggiunge un altro o altri minori. Talvolta se ne pone un altro al di sopra di quello o più in basso. Non è raro vedere due Madonne, sia pure con diverso titolo, sullo stesso altare.

Può esser serio tutto ciò, può essere ragionevole, può essere bello? Mi guarderei bene dal porre limiti o restrizioni alla pietà, la quale è scopo, è termine dell'arte sacra. Ma v'è modo da salvare la pietà ed il rito con l'arte. Qualora si vogliano più soggetti, più figure sullo stesso altare, torniamo al trittico, come usava nel periodo gotico e nel gentile rinascimento primitivo. Così è tutto salvo, pietà, arte e ragione; perchè nel trittico il molteplice si presenta come uno. Bellissima unità di concetto e di arte insieme. Nel trittico è una varietà stretta in unità di concetto e di forma, di religione e d'arte, in guisa da appagare il cristiano e l'artista.

Quelle ancone a trittico sembrano facciate di cattedrali in miniatura, in cui si abbracciano e fondono insieme pittura, scultura ed architettura. Le snelle colonnine,

le curve degli archi e il rigoglioso fogliame si arricchiscono di figurine scolpite. Cuspidi e frontoncini si coronano di Santi e di Angeli dalle ali aperte, mentre nei campi piani maggiori, dal fondo ordinariamente dorato, spiccano le figure del Salvatore, della Vergine e di Santi. Dunque il divin Salvatore crocifisso o bambino, la Vergine, Angeli e Santi. Pare un piccolo paradiso dipinto, spettatore del santo Sacrificio celebrato sull'altare. L'arte non potrebbe più acconciamente adombrare il vero.

Il tipo descritto è proprio del gotico; ma anche del quattrocento trovansi tanti bellissimi trittici, o ancone a più riparti, che si voglian dire, le quali presentansi come un tutto vario, sempre bello ed armonico nelle sue parti.

A coonestare l'agglomeramento di figure in carta sugli altari, siano esse incisioni, litografie o cromolitografie, si adduce per le chiese povere la scusa che non si hanno i mezzi da far dipingere una tavola od una tela. Vano pretesto! Per potervi celebrare la Messa non si richiede che il Crocifisso. Se dunque non si può fare per ora il quadro, si farà in appresso. Intanto basta che sull'altare possa esercitarsi il culto.

Nel cinquecento e dopo si fecero bellissime incisioni di vaste dimensioni, di più fogli uniti insieme. I secoli XVIII e XIX diedero vaghissime stampe colorate, indi si ebbero grandi e pregevoli litografie. Tuttavia rimasero sempre ad uso di privata pietà; per famiglia, per gabinetto. Non mai ardirono d'invadere il tempio. Nelle chiese e negli altari non debbono ammettersi che opere di buon pennello, e soltanto composizioni originali, o al più copie di buon pittore, in tavola o in tela, di opere di supremo pregio artistico. La pittura esclusa dal tempio, in un tempo calcolatore, può dirsi morta, non avendo neppure le risorse, che ancor restano alla scultura, il cimitero ed i monumenti civili.

Specialmente nei villaggi in certe feste, le quali non sono neppure le principali di nostra fede, si sfoggia in spari, in musiche da piazza, in fuochi d'artifizio, in addobbi: e il dì seguente alla festa, è doloroso dirlo! il tempio mette nuovamente a nudo la sua povertà, la poca decenza, la mancanza di polizia. Mancano le cose più necessarie o sono dal tempo e dall' uso rese inservibili; quindi si celebra il santo Sacrificio con arredi laceri. Con una riduzione annua, che si facesse a queste feste di pompa esterna, di sfoggio quasi profano, perchè fuori del recinto del tempio, si potrebbe rendere la chiesa decente a segno, da parer sempre addobbata, per tutto l'anno, e non soltanto per il giorno, in cui le pareti son coperte dai policromi addobbi, non di rado divenuti esca delle fiamme con la rovina dell'edificio.

Inoltre i promotori di siffatte pompe festive non sempre sono i più esemplari cristiani, quelli cioè che solennizzano le feste con accostarsi ai SS. Sacramenti. Talvolta sono di quelli che senza che passino per cattivi, non fanno neppure la pasqua. Comprendo che anche in religione i sensi pur vogliono la lor parte; ma dando un po' di predominio all'elemento spirituale, si farebbe opera utile insieme alla religione ed all'arte.

Negli sfoggi deplorati col danno dell'arte nulla guadagna la religione, poco il culto. I mezzi non mancherebbero; ma la pompa fa tutto per sè, e il lusso, senza far bene al culto, soffoca, condanna all'inedia l'arte. E con l'arte manca, è falsato, quindi fa difetto per il Dio vero il vero culto.

Il male veramente è più comune nei paeselli; ma oggi non ne vanno immuni neppure le città; mentre è pur vero che una volta anche le chiese dei villaggi, di bella architettura, si decoravano di pitture e di sculture pregevoli; opere ereditate dai nostri maggiori, le quali i degeneri nipoti non sanno neppure apprezzare e rispettare. Non di rado ci tocca vedere una tavola dipinta da perita mano nascosta dalla moderna oleografia. Se vi è il buon idiota, che nella santa semplicità della fede dà il suo obolo senza chiedere più oltre, vi è anche il credente colto, il quale si compiace vedere che la religione è amica dell'arte, convinto che anche il bello del creato emana dal Dio, nel quale egli crede e spera.

Ho visto in una cattedrale, pur tenuta con decenza e pulitezza, che un solo altare non era tenuto al culto, mentre era il più bello della chiesa. Un altorilievo in marmo,

stupendo; la Madonna col Bambino nel centro, e negli archetti laterali della solita prospettiva quattrocentistica tanti Angeli adoranti con le manine giunte. Una catasta di sedie ingombrava la cappella fin presso la volta. Chiesi ragione del fatto, e mi si rispose che a quell'altare per solito non si celebrava messa.

Ad impedire il male, oramai divenuto grave, molto si è fatto; ma molto resta a farsi. Ricordo financo prescrizioni di Vescovi tendenti a stimolare Parroci e Sacerdoti alla conservazione del patrimonio artistico delle chiese, e a non tollerar nulla, che col decoro del culto offendesse l'arte. Una circolare di molt'anni addietro dell'Arcivescovo di Firenze, inculcando il rispetto all'arte, tra le altre cose prescriveva che non si apponessero con chiodi corone o collane sulle antiche tavole dipinte.

Di questo stato di cose pertanto non è da far colpa ad alcuno, o almeno è da imputarsene più il tempo, che gli uomini. Avrebbero dovuto bastare all'uopo le prescrizioni emanate dalla stessa Congregazione dei Riti. Intanto si veggono ancora, figure di carta ed oleografie, quadri e quadretti moltiplicati sugli altari. Non vi dovrebbero aver luogo che vere composizioni d'arte; altrimenti, con nostra vergogna, si costringe l'arte ad emigrare dal tempio.

Non vorrei ridir cose dette; ma non è inutile ricordare che sarebbe opportunissimo costituire una commissione composta di artisti e di persone colte di buon volere in ciascuna diocesi, sotto la presidenza o l'autorità del Vescovo, alla quale si dovrebbe deferire qualunque progetto tendente a restaurare vecchie opere nelle chiese o a farne delle nuove.

Però le tante raccomandazioni finora cadute nel vuoto provano che queste sono quasi in utili per chi non è in grado di comprenderle. Bisognerebbe dare al giovane clero anche un'istruzione artistica, almeno elementare, negl'istituti ecclesiastici. E quando ciò non fosse conseguibile, bisognerebbe coadiuvare nella cultura artistica qualcuno dei chierici, che mostrasse speciale attitudine, con procurargliene i mezzi anche fuori della propria diocesi. Costoro potrebbero ben presto far parte delle desiderate commissioni insieme con gli artisti di professione, ove possano aversi. Si farebbe così gran bene all'arte.

Si eviterebbe anche lo sperpero di arredi sacri di valore. Non son rari i casi di un ricamo pregevole cambiato con una pianeta nuova di nessun valore, o di un antico reliquiario barattato con un recente calice di ordinario lavoro.

Dunque, oltre dei mezzi esterni, della premurosa vigilanza delle autorità competenti, la maggior tutela all'arte religiosa può venire da chi vive nel tempio. Per tutto può giovare l'opera delle persone intelligenti animate da buon volere. Chi si adopera per la nostr'arte del tempio fa opera pia e civile insieme.

Ricordiamo che la pietà è anch'essa una forza; perciò, come tutte le altre, va disciplinata e diretta. Tra le forze il fuoco è la più potente, mentre è pure la più utile ed essenziale; ma abbandonato a sè stesso il fuoco, lascia dietro di sè rovina e deserto. Non v'è cosa che meglio della pietà può paragonarsi al fuoco. Essa, invero, è effetto o parte della religione, la quale è non solo convinzione, ma conoscenza e sentimento insieme, credenza ed amore, fede e carità.

Se vi è il rozzo credente, ripeto, vi è anche il colto, per il quale è più grato, è più seducente un culto, cui si associa l'arte; ma arte vera, seria, gentile; non inghirlandata, non camuffata a volgare vanitosa.

A Dio stesso, a chi ha diffuso tant'arte e tanta poesia in tutto il creato, a chi ha dato sì belle forme e colori alle utili frutta, a chi ha versato tanta luce, tanto fuoco e tant'oro nell'aurora e nel tramonto, a chi ha vestito di variopinte penne gli uccelli, a chi ha dorato il collo alla colomba sarà sempre più grato un culto abbellito dall'arte, un culto vestito di vaghe forme. Perchè lo stesso Dio, che è verità ed amore, è anche autore del bello, dell'armonia sorprendente del creato.

Non si chiudano in faccia all'arte le porte del tempio. Essa deve stare nel luogo sacro come in casa propria, perchè vi è nata e cresciuta. Presso tutti i popoli l'arte è stata sempre alunna del tempio. La religione, il culto l'hanno sempre protetta e carezzata.

Tutti sanno che se la religione è figlia prediletta di Dio, l'arte gli è pur prossima congiunta. L'arte, al dir di Dante, come figlia della natura, è nipote di Dio; nè senza profonda ragione un'opera d'arte, quando raggiunge i supremi ideali estetici, nel linguaggio comune si dice divina.

Prof. ANTONIO SACCO.

RESTAURI E RIPRISTINAZIONI DEGLI EDIFICII SACRI

Le epoche si soprappongono le une alle altre; ognuna aggiunge a ciò che ha ereditato da quella, la quale ha preceduto, elementi proprii; questi lasciano poi profonde tracce nel tempo. Per questi elementi, per queste individualità è riconoscibile l'esistenza di ciascun'epoca. Chi vive si trasforma; tutto ciò che dura muta; il mutare, il trasformarsi è segno certo di vita. Da questa legge generale, che si rivela in tutte le manifestazioni dell'uomo, non è esente l'arte, la più soave manifestazione del pensiero umano.

Come gli strati geologici, le epoche dell'arte si son venute sovrapponendo le une alle altre; e il carattere, l'aspetto di ognuna si è detto anche stile. Così nell'èra nostra si sono avuti in ordine di successione il romano cristiano o neo-cristiano con la caratteristica basilica, il romanico o lombardo, il gotico, il primo rinascimento, il rinascimento pieno o cinquecentistico e il barocco.

La sovrapposizione di questi strati dell'arte non avviene del tutto pacificamente, nè senza danno del terzo. Il successore spesso copre, talvolta distrugge o deforma in modo la sua vittima, da renderla irriconoscibile, e non di rado irricostituibile. Esso è quasi sempre crudele. Però alle volte l'oppressore è più umano; si limita a velare d'un imbiancatura il suo predecessore, di tempo più o meno da lui lontano. Fortuna questa! Chè in tal caso all'oppresso basta che sia rimosso il velo, perchè possa egli nuovamente mostrare ingenuo il suo viso.

Dall'insieme del mio dire a proposito d'arte, certo si è già compreso, che io intendo parlare dell'architettura soltanto.

Di queste oppressioni artistico-architettoniche si è data tutta la colpa al barocco. Ingiusta sentenza, almeno per la sua estensione; ogni stile ha distrutto parte degli stili precedenti. È chiaro: ogni epoca nuova si afferma sempre come negazione di quella, che ha preceduto; altrimenti la mutazione non potrebbe avvenire. Non si avrebbe mai una nuova epoca, se il rispetto alla preesistente durasse inconcusso, incondizionato [1].

Non ho fatto accenno degli stili anteriori al cristianesimo, perchè inutili per il mio intento. Non ho poi enumerato con le altre epoche quella, che comunemente dicono dell'impero, la quale ebbe breve vita tra la fine del passato e il principio del presente secolo. Non durò, nè poteva durare; è lo stile più insulso e freddo, che sia mai esistito. Scontento di esso il nostro secolo presto lo rifiutò; ma in tanto agitarsi, già decrepito qual'è, non ha ancor trovato uno stile, che lo rappresenti. È questa la ragione, per la quale ai dì nostri un architetto domanda al ricco committente di che stile vuole la sua fabbrica; se pure questo non glielo impone nel dargli la commissione. Nei nostri pubblici cimiteri vediamo tante cappelle di stili diversi, le une accanto alle altre.

Tal cosa non è bella. Però giova da un lato solo, a giudicare le epoche passate. Non avendo uno stile, una maniera propria del nostro tempo, siamo spregiudicati al cospetto degli stili delle epoche passate; e come poveri innanzi alle magnificenze dei

[1] Il danno fatto dal barocco non é poco; ma apparisce anche maggiore, perché esso é l'ultimo stile, propriamente parlando; ha coverto con le sue una parte delle devastazioni fatte dal rinascimento; quindi da questo lato esso si addossa anche le colpe altrui.

ricchi (ricchezza, rigoglio di vita artistica), ne abbiamo ammirazione e rispetto; quindi curiamo l'integrità dei monumenti, siamo premurosi della loro conservazione. Il non aver noi uno stile, oltre degli studii progrediti, è causa del giusto e spassionato giudizio sulle opere delle epoche scorse, quindi delle cure, che il nostro tempo prodiga agli antichi edificii, massime ai medioevali.

Oggi con premura grandissima si restaurano antichi edificii alterati, si completano sullo stile originario, si ripristinano. Giammai si son fatti tanti restauri col saggio criterio del ripristinamento, quanto nella seconda metà del secolo XIX, che è per finire. Per questo lato ha una gloriosa fine, una morte onorata.

Gli edifizii civili hanno poco sofferto; i più devastati dal rinascimento o dal barocco sono gli edifizii sacri; perciò a questi specialmente si rivolgono le cure dei restauri reintegrativi. Di tanti lodevoli restauri basterebbe ricordare quello del duomo di Orvieto, restituito alla sua originale integrità non è molt'anni. Sono in corso i lavori alla facciata della cattedrale di Monza e quelli della cattedrale di Piacenza.

Però i restauri ripristinatori non sono sempre una fortuna per i nostri monumenti; talvolta sarebbe desiderabile che restassero intatti, nascosti sotto la maschera, onde sono stati ingiuriosamente coperti.

Al restauratore, che deve anche ripristinare l'edificio, non basta essere buon architetto pratico: deve conoscere profondamente la storia dell'arte delle diverse epoche impresse nell'edificio, che egli deve liberare dalle alterazioni posteriori. Deve conoscere principalmente lo stile predominante in esso ed i caratteri speciali assunti dallo stile in quella data contrada [1]. Solo così il restauro ed il ripristinamento non riuscirà di danno per l'edificio da restaurare.

Affinchè non si creda che io abbia infondati timori, ricordo un sol fatto. Vorrei che fosse unico, ma disgraziatamente non è. Nelle Puglie sono mirabili edifizii dello stile normanno e del gotico, il periodo più glorioso dell'arte nella contrada. Di architettura civile non ci è molto; ma nell'ecclesiastica e nella militare ci è da rimanere estatici. Vi sono cattedrali e castelli bellissimi: ed è grato notare che quelle sono in istato di soddisfacente conservazione all'interno, integrale all'esterno [2].

In un viaggio fattovi non è molt'anni andai un giorno in una città per vederne il castello e la cattedrale, belli l'una e l'altro. Mi fu concesso vedere la cattedrale, appena compiuto il restauro, non ancora riaperta al culto. Il restauratore aveva messo a nudo l'antico, costruito in pietra martellata fino alla cimasa dei pilastri, su cui s'impostano gli archi. Ma dopo aver liberate le pareti dalla crosta di stucco, ed averle fatte nuovamente martellare, aveva regalato alla pietra martellata una tintura di calce per accordare il colore della pietra col colore dello stucco degli archi e delle pareti soprastanti, come riferiva la guardia comunale datami per guida.

All'esterno della tribuna nel fare ai contrafforti il prolungamento nel basso, prolungamento reso necessario dall'abbassamento del piano stradale, aveva dato a quest'aggiunta forma piramidale.

Fece poi le finestre nuove alle navi minori, le quali non ne avevano più. Ma quando il governo con un secondo progetto di restauro ordinò lo sgombro delle varie fabbriche, che in diverso tempo si erano affollate intorno alle navi minori, vennero

[1] In Italia, per effetto dei tanti dominii, in cui nel passato è stata divisa, lo stile di ogni epoca assume caratteri diversi, speciali da luogo a luogo, e perfino da città a città.

[2] Peccato che la Puglia monumentale sia ancor troppo trascurata! Deve molto al benemerito Bindi; ma non è ancor nota quanto merita. Dell'arte di là, massime della normanna, si conosce ben poco. Si chiama così specialmente per il dominio civile, in cui ebbe vita. C. J. Cavallucci ne fa appena un cenno nel 2° volume del *Manuale di storia dell'arte*. I giudizii poi sul suo carattere, non esclusi i molto recenti, non sono i più esatti. Essi rivelano poco o nessuna conoscenza dei monumenti della contrada, dai quali avrebbero dovuto scaturire.

in luce le finestre originali, diverse per forma e per sito da quelle fattevi nel restauro. Il governo allora, era naturale, dovette ordinare la chiusura delle nuove, e l'apertura delle finestre primitive.

Quanto all'imbiancatura ci voleva tanto poco a dare allo stucco superiore il colore della pietra dei pilastri, lasciando questa nuda dopo la martellatura!

Quanto ai contrafforti, in architettura sacra medioevale non si trovano esempii, che io sappia, di muratura fatta inclinata, o come dicesi, a scarpa. Questa invece è caratteristica dell'arte militare, nella parte inferiore dei bastioni, fino al cordone o toro, dopo il quale si erge il muro perpendicolare. L'inclinazione della prima parte del muro qui è ragionevole, perchè questo copre un terrapieno, del quale con l'inclinazione deve equilibrare la spinta.

Non discuto sulle finestre: non è quistione d'arte, ma di buon senso. In qualunque modo bisognava far prima dei tasti. Allora se venivan fuori finestre o tracce di finestre, bisognava rifarle secondo quelle reliquie. Se invece poteva accertarsi, che là non vi erano state mai finestre, bisognava condannare le navi minori a rimanerne prive, facendole restar cieche, giacchè erano nate senz'occhi. Nè era una privazione insopportabile, qualora per secoli avevan potuto farne di meno, paghe le navi minori della luce proveniente dalle finestre della nave media [1].

Questi e simili fatti dovrebbero rendere più oculato il governo nella scelta degli architetti, cui si commette il restauro dei monumenti nazionali. Si può essere architetto valentissimo, ma mediocre o cattivo restauratore. È molto più facile fare di proprio, che completare l'altrui.

Oltre del male indicato, ora alquanto raro, ve n'è un altro, che può dirsi di maniera o di scuola, non meno nocivo del primo.

Veramente nei restauri da varii anni si è molto progredito. Ora si fanno prima dei tasti, si scrosta, si denuda per appurare il vero: la verità, è noto, si effigia nuda. Contemporaneamente si consulta la storia dell'edifizio, se ne ha, stampata o manoscritta (l'archivio relativo). Si consultano archeologi, se occorre: si formano anche commissioni di archeologi ed architetti, e lavorano insieme. Dopo ciò, se nulla dicono le carte o la tradizione, se nulla rivela l'opera così denudata, così interrogata, se occorre supplire parti essenziali asportate o travisate, si soccorre al silenzio dell'interrogato, cioè dell'edifizio da ripristinare, con criterii corregionali e sincroni. Ossia si consultano gli edificii coevi a quello da restaurare e che si trovino nella stessa contrada.

Tante cure per i nostri monumenti sono veramente consolanti per chi è tenero della gloria dell'arte italiana. Basta a tal proposito indicare il modo diligentissimo, onde si è proceduto, è poco più d'un anno, nel restauro di una delle chiese non ultime di Roma.

Tuttavia non può negarsi che anche in restauri fatti con sani e profondi criterii artistico-scientifici talvolta si erra, e si erra per voler far troppo. Può menare a peccato la larghezza di coscienza; ma essere scrupolosi neppure è virtù.

Il fatto parmi spiegabile. La noncuranza e il poco rispetto avuto ai monumenti nel tempo passato ha portato ora a soverchia venerazione, all'idolatria. Ogni azione suscita una reazione, e se ha ecceduto quella, ordinariamente eccede anche questa. È sano il presente criterio di restauro; ma come quasi tutte le scuole, ha le sue esagerazioni. L'esagerazione nel caso nostro fa che noi nei restauri, e specialmente nelle ripristinazioni, non raramente diventiamo *radicali*.

Questo radicalismo non è lieve difetto, ed è il peccato nostro, il male contemporaneo. Come il poco rispetto allo stile del costruttore originario, anche il radicalismo,

[1] Confesso che io non conosco neppure di nome l'architetto del restauro; ed ora mi sento contento di non aver neppure pensato a domandarlo, quando visitai la cattedrale. Quindi il detto di sopra è scevro di qualsiasi animosità. Ho inteso di parlarne puramente per l'arte.

diciamolo così, mena alle stesse conseguenze, alla distruzione di parti dell'edificio, le quali meriterebbero la conservazione, ancorchè di stile eterogeneo dall'originale.

Mi si perdoni anche qui un esempio. Mi vi appiglio nella certezza che così riesca a spiegarmi più esattamente.

Nel decorso autunno (1899) ebbi agio di rivedere Piacenza. Visitai specialmente la bella cattedrale, in cui da qualche tempo, l'ho accennato, si era messo mano ad un generale restauro. La facciata era tutta coverta dai palchi. Nel lato sinistro di chi guarda dalla piazza le fabbriche, le quali avevano finora coverto il bel fianco dell'edificio, ridotte in monti di macerie, ancora ingombranti il cortile dell'episcopio. Dentro mura scrostate, cappelle denudate, altari, cornici ed altri ornati d'ancone posti a giacere per terra. Aggirarsi dentro e intorno alla cattedrale era come percorrere un campo percosso da terribile bufera: tutto era rovine, accatastate le une sulle altre.

Salutari rovine, ad eliminare le quali, per ridurre alla pristina bellezza il duomo, non basterà un milione. Per tant'opera va data la dovuta lode al pio e dotto Vescovo, alla cristiana e patriottica cittadinanza, al governo. Vedremo presto il duomo piacentino restituito alla sua originalità.

Mi si disse che le mura all'esterno sarebbero state tutte restaurate fin nelle più piccole sfaldature. Non saprei se ciò sia una buona cosa; se aggiunga pregio il rifare con tasselli o in altro modo le minime sfaldature e gli smussamenti della pietra, cancellando le piccole tracce dell'opera del tempo. Mi pare qui il caso di un vecchio, che per presentarsi giovane si tinge barba e capelli. È facile vedere quanto egli vi guadagni in dignità.

Dentro si stava lavorando al braccio della crociera verso l'episcopio. Nella macra abside centrale di questo lato si erge, addossato alla curva parete, un altare di bello stile barocco, certo fatto apposta per la cappella; perchè l'autore gli ha dato forma piramidale molto allungata, da fargli toccare col vertice la conca dell'abside della cappella.

Al vedere che quell'altare restava ancora intatto, non coinvolto nella comune ruina, domandai della futura sua sorte. Mi si assicurò che si era risoluto di toglierlo dal suo posto per mettere in evidenza la finestra del centro dell'abside. L'altare poi, mi si aggiungeva, si sarebbe pensato collocarlo altrove, in altra chiesa o cappella, fuori della cattedrale.

Credo che nessuno approverebbe quella rimozione d'altare per riaprire la finestra murata. Ripristinamenti fatti a questo modo guastano non accomodano; distruggono non edificano. La finestra originale certo non esiste più. Allora se ne farà una nuova, una di arbitrio del restauratore. Ma arbitrio vale arbitrio; ed in questo caso avrebbe diritto a rimanere l'arbitrio barocco, essendo più antico [1].

Tuttavia le sole asserzioni non bastano a provare. Affinchè sia più breve nel dire i mie concetti li restringo in poche brevi interrogazioni.

Non basta alla finestra dell'abside che sia messa in mostra soltanto nella strombatura esterna, sino alla colonnina centrale, se è bifora; tanto più che ora non esiste la vetrata originale?

È prudente, a dir poco, togliere un altare, con la sua ancona superiore sontuosamente decorata, dal luogo, per il quale esso è stato fatto?

Può proprio l'altare, rimanendo al suo posto, disturbare notevolmente con la sua presenza l'abside semicircolare a parete interamente liscia, cui si appoggia; il che vuol dire parete di architettura assolutamente neutra?

[1] Si dirà: Si copia la finestra dell'abside opposta, dell'altro braccio della crociera. Ebbene, allora già si sa come era questa distrutta; ve ne rimane un'altra simile. Però chi assicura che esse erano simili?

E basti con queste litanie. Credo superfluo dir di più, perchè senz'altro si possa affermare che certi restauri o ripristinazioni cancellano la storia dell'edificio, ossia i diversi aspetti, che esso ha preso attraversando i secoli. Un uomo, che non vive oltre il primo o il secondo lustro, avrà un ritratto o due, che si possono alquanto notevolmente distinguere fra loro. Ma se vive ottant'anni, può lasciare le proprie sembianze almeno in otto ritratti diversi. Nessun certo direbbe ben fatto distruggere gli altri sette, e conservarne un solo, sia pur questo il migliore, della più florida età di mente o di corpo.

Del fatto del restauro di una piccola parte della cattedrale piacentina ho creduto utile servirmi per mostrare nel partito adottato il criterio, la tendenza del tempo. Non so che sia avvenuto dell'altare in discorso. Non so se la traslazione è avvenuta, nè se avverrà. Io ho ricordato il fatto per avere occasione di notare un criterio non raramente seguito nei restauri. Ma quanto alla cattedrale piacentina so con quante cautele si procede in quel restauro, e a quali uomini è affidato. Il lavoro non potrà avere che lodevole fine.

Ricondotte all'unità primitiva le linee principali dell'edificio da restaurare e ripristinare, gli accessorii, massime se belli, vanno rispettati, vanno conservati. Un altare, una cappella di diverso stile, non disturbano l'insieme della fabbrica. Invece ne narrano, in pagine secondarie, la storia: mostrano le orme impresse dal tempo nel suo passaggio sulla medesima.

Anzi talvolta non possono neppure ricondursi ad unità parti integrali di cospicui monumenti: non si può sconoscere che certe ripristinazioni, o meglio unificazioni di stile, sono assolutamente impossibili; laonde il farle non significa migliorare l'edificio.

Nessuno architetto accetterebbe di fare un restauro, con incarico di ricondurle ad unità, alla cattedrale di Como o alla chiesa della Certosa di Pavia. Per riuscire nell'intento nel duomo di Como (senza tener conto della cupola, di più recente costruzione) si dovrebbe distruggere senza pietà una metà del monumento; sacrificare quindi la parte anteriore con le tre navate alla crociera ed al coro, ossia alle tre tribune; ovvero sacrificar queste a quelle. Nella Certosa, all'interno, bisognerebbe distruggere le mirabili cappelle per farle gotiche, o ridurre al rinascimento le navate col resto del tempio. All'esterno poi bisognerebbe distruggere la sontuosa facciata e le navate estreme ripartite in cappelle, con le loro snelle cuspidi a candelabro, per rifarle nel tipo delle tre navate e della cupola, che sono di stile lombardo e di singolarissimo effetto pittoresco. Nessun architetto, anzi nessun buon italiano accetterebbe tal incarico. Quelle diverse parti sono i diversi periodi della vita del monumento. Sopprimerne una equivarrebbe, nè più nè meno, a cancellare la narrazione viva e parlante di un'età della sua vita. Sarebbe quindi come omettere una parte integrale della sua storia; sarebbe proprio come aprire volontariamente una larga lacuna nella biografia dell'edificio.

I restauri soverchiamente radicali, con il lodevole proposito di ridurre ad unità le diverse parti dell'edificio, di frequente distruggono opere degnissime di conservazione, cancellando la storia del monumento. Poniamo l'altare del duomo piacentino in altra sede destinatagli, ed immaginiamo che i nostri posteri vadano ad interrogarlo. Esso non risponderà che in parte, e darà delle risposte menzognere. Invero l'altare trasportato dirà ai nostri nipoti interroganti, che esso è nato là, dove si trova, non altrove; che è stato in guerra aperta con il suo ospite fin dal proprio nascere, e che non ha potuto mai avvicinarlo, mai venire con lui a contatto. E così tante altre menzogne.

Nè si dica che una lapide apposta, commemorante la presente traslazione, farebbe avvertiti i posteri del mutamento avvenuto; ovvero che una memoria appositamente scritta o stampata tramanderebbe ai nipoti intiera la storia dell'emigrazione dell'altare. No; la lapide sarà letta da pochi, la storia da pochissimi. A leggere qualunque storia ci vuole un tempo, appurando l'una dopo l'altra le cose da sapere. Mentre il piramidale

altare, rimanendo dove si trova, interrogato dall'osservatore, senza che questi apra bocca, con un semplice sguardo, che gli si rivolga, l'altare parla con più lingue, e simultaneamente rivela l'epoca della nascita sua, come quella del tempio ospitatore, l'indole dell'uno e quella dell'altro, i rapporti, in cui sono stati dacchè si sono conosciuti ed avvicinati insino ad oggi.

Una storia scritta non può mai valere una storia parlata in questo senso; una storia, per giunta, perennemente parlante, viva, nel più stretto senso della parola. Questa inoltre quanto a durata non va incontro a dispersioni; ma dura almeno quanto il soggetto, cui si riferisce. Tante produzioni della mente degli Egizii consegnate alle pagine del papiro sono state disperse dal tempo. Ma nessuno finora ha saputo o potuto cancellare la gran pagina di storia di quel popolo scritta con stile adamantino sulle lapidee facce delle sue piramidi.

Prof. Antonio Sacco.

IL CERVO SIMBOLICO
SULLA FACCIATA DELLA CHIESA DI S. PIETRO PRESSO SPOLETO

La facciata della chiesa di S. Pietro presso Spoleto è adorna di sculture, che per la maggior parte risalgono al principio del secolo XIII e sono quindi anteriori alla ricostruzione del 1329, che dette alla chiesa la sua forma odierna. Le sculture che decorano tutto il prospetto, dal frontone sin giù allo zoccolo, a destra ed a sinistra della porta principale, hanno una speciale importanza per l'iconografia cristiana, perchè, oltre a scene della vita di Gesù ed a rappresentazioni della morte del giusto e del reprobo, ci presentano in forma ampia e perciò rarissima, illustrazioni di simboli bestiarii.

In questa breve comunicazione non mi curerò delle maggiori storie della volpe e del leone limitandomi ad alcune interessanti storie minori, ai cervi scolpiti ai lati della porta maggiore.

A destra di chi guarda è una cerva che allatta il suo piccino e china intanto a terra la testa addentando un lungo serpe; a sinistra è un cervo anche con un serpe nelle fauci. Nessuno certamente dubiterà un istante del significato interno di queste rappresentazioni, che s'accordano simbolicamente colle scene vicine, come si collegano gli uni agli altri i periodi di un ragionamento.

Anche senza volersi fermare a studiare le altre scene, scolpite sulla facciata, il significato interno di alcune è così evidente che si spiega a prima vista. Dio ed il demonio, il Sommo Bene ed il potente spirito del male si contendono l'anima umana. Gli atti di sublime bontà ed umiltà del Salvatore, la fiducia degli Apostoli nel Maestro divino e le insidie del demonio, figurato nell'astuta volpe, che si finge morta per attirare a sè gli uccelli ingenui o si camuffa colle vesti di frate per trarre in inganno il montone, sono come i periodi di una predica scolpita in pietra. Alle estremità dell'architrave, che sovrasta alla porta maggiore della casa di Dio, stanno i pavoni, simbolo dell'immortalità dell'anima umana e nei riquadri superiori è effigiata la morte del Fedele, assistito dagli angioli e quella dell'empio, da cui si allontana il messo di Dio, abbandonandolo in balìa del demonio.

Ora con tutte queste figurazioni simboliche ha strettissimo legame la rappresentazione del cervo e della cerva, che divorano il serpe.

È inutile ch'io riparli qui dell'antichissimo significato simbolico che i cristiani, ispirandosi al Salmo XLI, attribuirono alla rappresentazione del cervo. Il significato primitivo ed originale è quello che il cervo simboleggi il credente che ha sete della parola di Dio, l'anima che dopo lungo errare ritrova la salute nel suo Signore. Come tale diviene anche simbolo del battesimo per cui l'uomo si monda dai peccati e si fa degno della salute eterna.

Nelle sculture di S. Pietro di Spoleto invece il significato simbolico diventa molto più complicato ed assume caratteri veramente medievali.

Il significato, dirò così classico, è che il cervo raffiguri il Credente che ha sete di fede e s'affretta perciò al fonte di salute per ristorarvisi. Questo concetto simbolico primitivo si trova nelle catacombe e su su poi attraverso tutto il medio evo, accompa-

gnando l'immagine dell'Agnello mistico ritto sulla rupe; della Chiesa, donde scorre per quattro fonti il refrigerio della Buona Novella.

I cervi si connettono quindi simbolicamente al battesimo, giungendo con questo significato dalle rappresentazioni cimiteriali delle catacombe dei SS. Pietro e Marcellino e di S. Ponziano, e dall'essere posti come ornamento al fonte battesimale di S. Giovanni in Laterano, sino a prestare la propria forma ad arredi liturgici nelle cattedrali del medio evo. In tutto ciò il cervo è sempre il fedele.

Parallelamente a questa forma simbolica originaria e primitiva del cervo se ne andò poi sviluppando un'altra, che assunse col tempo sempre maggiore importanza: il cervo diviene Gesù, pur mantenendo contemporaneamente anche la significazione simbolica di rappresentare il credente, e ciò in varie forme, dandoci così un altro esempio di quel fatto comunissimo, specialmente nell'iconografia medioevale, di cose tratte a significazioni simboliche molteplici e spesso anche contrarie le une alle altre.

Nel *Fisiologo greco*[1] il cervo è descritto come nemico del serpente: « Ὅτι ἐστὶν ἐχθρὸς τοῦ δράκοντος καὶ ἐὰν φύγῃ ὁ δράκων πορεύεται ἡ ἔλαφος, καὶ ἐμπιπλᾷ τὰ ἀγγεῖα αὐ τοῦ ὕδατος πηγιαίου· Καὶ ἔρχεται ὅπου ὁ δράκων ἐστὶ κεκρύμμενος καὶ ἐκχέει τὰ ὕδατα εἰς τὴν ῥαγάνα, καὶ ἀναφέρει τὸν δράκοντα, καὶ ἀποκτείνει αὐτόν ». E termina rassomigliando il cervo a Gesù persecutore e vincitore del demonio.

Sarebbe assolutamente inutile ch'io trascrivessi qui le varie redazioni della leggenda dell'inimicizia del cervo e del serpe. A me importa solo di porre il nostro monumento in relazione colla forma italiana della leggenda.

Nel *Bestiario latino*, che è la redazione con cui primitivamente si diffusero in Italia le leggende del Fisiologo, è la seguente descrizione del cervo[2]:

Il cervo è nemico del serpente e quando s'accorge del luogo dove il serpente si nasconde, va ad empirsi il ventre d'acqua e poi la rigetta nel foro dove s'è rintanato il suo nemico, e quando questo per non soffocare ne esce, egli lo calpesta sotto i piedi. Il Bestiario fa poi qui il parallelo con Gesù Cristo, che avendo in sè il fonte della divina sapienza trae colla sua eloquenza il drago, o demonio, dal suo covo e lo vince. Nell'altra redazione del Bestiario latino, il cervo dopo avere scacciato il serpe dal suo covo lo inghiottisce. « Turbatur draco ab aqua, exiit et absorbet eum cervus. [Cervus] itaque Dominus Iesus Christus est, [qui odit?] draconem magnum, diabolum, et in inferiora terrae persecutus est eum. Et effundens de latere suo sanguinem et aquam, et effugavit draconem per lavacrum regenerationis; et diaboli opera amputavit ».

Isidoro di Siviglia nelle sue Etimologie[3] scrive: « [Cervi] serpentium inimici, cum se gravatos in infirmitate persenserint, spiritu narium eos extrahunt de cavernis, et superacta pernicie veneni, eorum pabulo reparantur. Dictamum herbam ipsi providerunt. Nam ea pasti excutiunt acceptas sagittas ».

Isidoro, al solito, come in tanti altri casi, ama di ridurre la leggenda alla forma più semplice possibile e non ne trae significato simbolico.

Si noti però che, come nella seconda forma del Bestiario latino, il cervo divora il serpe e non lo calpesta, di più il cervo divora il serpe per riacquistare le forze che per vecchiaia ha perduto. Anche senza che sia direttamente espresso si capisce che il cervo è lo stesso del Bestiario latino, nel quale è simbolo di Gesù nemico del diavolo.

Rabano Mauro[4] dice che il cervo è animale innocente, velocissimo e di gran sete. Trae il serpente dalle caverne e poi lo divora, ma sentendosi abbruciato dal

[1] I. B. Pitra: *Spicilegium Solesmense*. Parisiis, Firmin Didot, 1855, tomo III, p. 358: περὶ ἐλάφου

[2] *Mélanges d'archéologie* di Charles Cahier e Arthur Martin, Parigi, 1853, vol. III, pag. 267.

[3] *Etymologiarum*, lib. XII. Patrol. lat., tomo LXXXII, col. 427.

[4] *De Universo*, Patrol. lat., lib. CXI, col. 284.

veleno, corre quanto può verso una fonte e bevendo dell'acqua pura risana. E seguita che così noi quando abbiamo bevuto il veleno dell'antico serpente ci dobbiamo affrettare per giungere al fonte della divina misericordia perchè colla dolcissima bevanda potremo vincere gli effetti perniciosi del veleno. Rabano fa poi notare che il Profeta nel Salmo XLI, dice: « ad fontes aquarum non ad aquas », perchè il Signore Gesù Cristo è fonte delle acque che tutte scorrono da lui. Le acque terrene correnti possono tutte disseccarsi ma il vivo fonte di Gesù non può disseccarsi.

Dunque Rabano Mauro è tornato al concetto primitivo; il cervo non è più Gesù Cristo, come nel Fisiologo e nel Bestiario latino, ma bensì, come nell'antica arte cimiteriale, il Fedele che viene a cercare refrigerio al fonte della divina bontà. Il serpente è sempre ancora il diavolo, e difatti Rabano aggiunge che i cervi sono i fedeli che divorano il diavolo quando sventano i suoi malefici e li abbattono a lode e gloria di Dio. In Rabano non v'è più nulla dell'infermità che il cervo guarisce mangiando i serpenti, poichè questi, i peccati, sono i soli a dargli infermità [1].

In *Santa Ildegarda* il cervo è sempre ancora il fedele, ma i racconti di Isidoro di Siviglia e di Rabano Mauro si fondono ed il tutto è più ricco di particolari.

Quando il cervo, passando per la foresta, sente di non potere correndo, vincere la resistenza dei rami colle corna, capisce d'essere vecchio e che sta per diventare tardo. Corre allora ad un fiume ed aspira l'acqua colle narici, poi corre al buco dove sta nascosto il serpe e vi soffia dentro l'acqua. Il serpe adirato gli salta contro; egli allora lo trangugia ed avendo quindi il veleno in corpo corre al fonte salutare e beve tant'acqua finchè il serpe affoga. Va poi a mangiare erbette purgative. « .....et ita serpentem per posteriora, velut cum potione emittit, quia si idem serpens per eum non transiret, de veneno illius moreretur ».

La leggenda si va sempre più materializzando ma il significato interno ne è sempre ancora lo stesso; il cervo è il fedele, il serpe è il demonio, l'acqua e l'erbetta sono Gesù Salvatore dai peccati del demonio.

Però in queste forme della leggenda il cervo mantiene pur sempre qualcosa del carattere di Gesù, perchè egli è il Redentore che ricerca il demonio nella sua tana per distruggerlo. Sino al punto del trangugiamento è Gesù, poi diventa il fedele, che avendo in sè i peccati non può liberarsene e perderebbe la salute eterna senza l'aiuto di Dio.

In nulla differente è il racconto di *S. Ildeberto* [2]; anche qui il cervo dopo avere inghiottito il serpe si sente abbruciare dal veleno e trova ristoro al fonte. « Così noi quando ci sentiamo addosso il veleno del peccato, la lussuria che ci fa cattivi e ci empie d'ira e d'avarizia, dobbiamo correre al fonte del Cristo ».

Hugo de St. Victor [3] fa il solito racconto; il cervo cerca vigore divorando il serpente. « Egli significa Gesù Cristo Nostro Signore, che colla divina sapienza distrusse il diavolo che s'ascondeva, come in grotte, nell'animo di tutti gli uomini, e gli schiacciò il capo col peso della virtù ».

Aggiunge da ultimo che il vecchio cervo dopo avere trangugiato il serpe e bevuta l'acqua, lo rigetta ed allora ringiovanisce, muta i peli e le corna, significando con ciò la confessione con cui l'uomo rigetta i peccati e si rinnuova. Al solito il cervo è Gesù ed il Fedele allo stesso tempo; il serpe è il demonio, il peccato.

Ora senza moltiplicare gli esempi tolti dalla *Patrologia* ecco senz'altro due redazioni italiane della leggenda, che hanno per noi importanza di gran lunga maggiore. La prima è quella contenuta nel *Bestiario tosco-veneto*, pubblicato dal Goldstaub e dal Wendriner [4]. Mentre in altri racconti questo bestiario s'allontana di molto

[1] *Physica*, Patrol. lat., lib. CXCVII, col. 197. 1440.

[2] Patrol. lat., CLXXI, col. 1220.

[3] *De bestiis et aliis rebus*, Patrol. lat., CLXXVII, col. 64.

[4] Max Goldstaub u. Richard Wendriner; *Ein tosco-venezianischer Bestiarius*. Halle. a S. M. Niemeyer, 1892, pag. 62.

dal testo originale del *Fisiologo*, in questo è abbastanza fedele e non presenta novità. Trascrivo senz'altro il testo originale: « Lo zervo à do nature et do figure: l'una si è che-l tira de soto tera, dei busi dela piera li grandi serpenti et manzali, et lo suo velen li boie molto in corpo, et alora vien con gran volontade alla fontana et inplise de quela aqua molto lo ventre et cusì uenze lo veleno, et fasse zovene et zeta le corne. Cusì dovemo far noi: quando in noi è lusuria o vanagloria o altri rei vizi, si dovemo corere ala fontana de vita zoè a Cristo con bone opere, che per la sua grande misericordia infonda lo spirito sancto in noi; servimo a lui, si farà fuzire tuti li nostri pecati li quali serano in nui ».

È il solito Fedele che ha bisogno di togliersi da dosso i peccati; non c'è nulla di nuovo.

Nuovo proprio nell'intimo è invece il *Bestiario moralizzato umbro*, del sec. XIV, pubblicato dal Mazzatinti e che è per noi importantissimo perchè si è formato appunto in quella regione dove sono le sculture che ci interessano. In questa redazione è nata una grande confusione ed il serpente, l'acqua ed il cervo non hanno chiare e nette significazioni simboliche. Trascrivo il testo [1]:

« Commo lo cervo trae lo serpente
D'entro la terra co lo vivo fiato
E si lo mangia deletosamente
Volendo renovare lo suo stato;
Perkè l veleno no li sia nocente
Recorre a l'acqua et é deliberato.
Questa semelitudine abbi a mente
Amico, se vuoli essere salvato.
Co l'odorato trae a te Cristo
E mangialo con fede e con amore;
E esso te farà renovellare
Veneno de sententia ond'é tristo;
Ko lacrime ke vengono dal core,
Lavandote, porrai securo stare ».

Prima di tutto il cervo che trae il serpente dal covo e lo divora per ringiovanire è poi la solita conseguenza di dovere bere l'acqua per liberarsi dal veleno. Poi il cervo diviene il Fedele ed il serpe Gesù, che trangugiato ringiovanisce chi lo ha inghiottito. Il redattore ha confuso tutto, ma il fondamento della leggenda, a parte la stranezza del serpe tratto a significare Gesù, è il solito; il cervo è il Fedele che combatte col demonio e che poi trova salvezza nel battesimo e nella parola del Redentore.

Sulla nostra facciata il cervo e la cerva stringono ciascuno coi denti un serpe; manca qualsiasi altro attributo. L'artefice del XIII secolo ha, al solito, semplificata la sua rappresentazione, cogliendo il momento principale, cioè la lotta del Fedele col demonio.

Non è rappresentato il fonte dell'acqua salutare, ma sono rappresentate la morte del giusto e quella dell'empio. Come il cervo, l'uomo debole che non ha potuto allontanare da sè i peccati che gli si sono infiltrati nel cuore, se ne monda poi abbeverandosi al fonte divino e resta libero da ogni macchia. Così gli angioli allontanano dal capezzale dell'uomo giusto i demoni, che hanno perduto ogni potere e debbono accontentarsi dell'anima che s'è lasciata tutta prendere dal peccato e dalle lusinghe infernali, figurate nelle storie del leone e della volpe. I pavoni, simbolo antichissimo dell'immortalità dell'anima, sono scolpiti non lungi dai cervi, a significare che il premio della lotta vittoriosa contro il male è la felicità eterna.

Dottor Federico Hermanin.

[1] *Un bestiario moralizzato tratto da un ms. eugubino del secolo XIV*, a cura del Dottor G. Mazzatinti. Rendiconti dei Lincei, Roma, pag. 4.

RÉVISION DU TEXTE COPTE DES « LETTRES DE PIERRE MONGE ET D'ACACE » ET DE LA « VIE DE JEAN DE PHANIDJOÏT » [1]

La pièce intitulée « Lettres de Pierre Monge et d'Acace », déjà traduite par Mr Révillout dans un article sur le premier schisme de Constantinople (*Revue des Questions historiques*, 1877, t. 22, p. 83 sqq.) a été publiée in-extenso, texte et traduction, par Mr Amélineau dans les *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*, année 1885-86, t. IV. Notre but n'est point ici de décider la question de l'authenticité de ces lettres, authenticité admise par Mr Révillout, mais que Mr Amélineau n'est point seul à rejeter.

Ce but est plus modeste; le voici: Mr Révillout a donné sa traduction sur l'original même du Vatican [2]. Moins heureux, Mr Amélineau n'a pu transcrire que la copie de Tuki, conservée au Musée Borgia. Celle-ci, faite un peu à la hâte, se trouve souvent fautive, et il nous a paru qu'il pouvait être utile de signaler les divergences entre les deux textes. Lorsque la divergence est notable, nous avons pris soin de donner les deux traductions en note. Parfois aussi, malgré la conformité des deux textes, nous avons cru pouvoir nous permettre de proposer une légère variante de traduction.

Avant de donner nos corrections, il nous reste encore à faire quelques remarques. En effet, puisque Mr Amélineau suit Tuki, c'est ce dernier qui d'ordinaire porte la responsabilité des erreurs, et, en corrigeant l'un, nous corrigeons l'autre. Cependant, parfois, Mr Amélineau a cru devoir s'écarter du texte de Tuki, et alors nous distinguerons trois cas:

1° Parfois le texte de Tuki est fautif, et Mr Amélineau en le corrigeant a rencontré heureusement le texte du manuscrit original. Dans ce cas nous n'avons rien à signaler, puisque nos deux termes de comparaison, le manuscrit original, et le texte de Mr Amélineau sont à l'unisson.

2° Parfois encore, en corrigeant Tuki, Mr Amélineau corrige, et heureusement, ce semble, le manuscrit. Dans ce cas, en transcrivant les deux leçons, nous les avons marquées d'un astérisque, quand nous n'avons pas cru devoir insister davantage.

3° Un troisième ordre de corrections, qui nous paraît moins heureux, c'est le rétablissement systématique, fait par Mr Amélineau, au cours de la publication des lettres d'Acace, et Pierre Monge, de la forme grecque dans les mots que le copte à empruntés à cette langue. Dans les mots tirés du Grec, notre manuscrit simplifie toujours les diphtongues; il écrit **ⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲓⲛ, ϩⲉⲣⲉⲥⲓⲥ,** orthographe conforme probablement à la prononciation que les Coptes, et peut-être les Grecs d'Egypte, donnaient à ces mots dès cette époque. De même certains noms grecs y revêtent une forme Copte: **ⲁⲕⲁⲕⲓ.** Mr Amélineau rétablit partout l'ortographe grecque: il écrit **ⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲉⲓⲛ, ϩⲁⲓⲣⲉⲥⲓⲥ, ⲁⲕⲁⲕⲓⲟⲥ.** Il met **ⲁⲣⲭⲓⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ** où le manuscrit a **ⲁⲣⲭⲏⲉ̇ⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ.** Une

[1] Questo articolo è stato stampato coi tipi della Tipografia del Cav. V. Salviucci.

[2] Fonds copte n° 62.

année ou deux après, en publiant la vie de Jean de Phanidjoït, il a lui même abandonné cette pratique, et nous pensons qu'il a mieux fait. Si un Anglais ou un Allemand publiait dans quelques années l'Histoire de Cantù dans la langue originale, aurait-il l'idée de remplacer partout « Parigi, Londra, Marsiglia », par « Paris, London, Marseille » ?

De même nous ne voyons pas la raison qui a porté Mr Amélineau à rétablir le préfixe à forme pleine là où, comme p. ex. après les mots terminés par une voyelle, notre manuscrit mettait la forme abrégée, à écrire p. ex. « ⲡⲱⲥ ⲇⲉ ⲉⲕⲉⲣⲧⲟⲗⲙⲁⲛ » où le manuscrit porte : « ⲡⲱⲥ ⲇⲉ ⲕⲉⲣⲧⲟⲗⲙⲁⲛ ». Mais cette simple remarque nous paraît suffire et nous n'avons pas signalé ce genre de corrections dans notre travail.

Si nos souvenirs ne nous trompent pas, lors du congrès, nous avions annoncé l'intention de continuer ce travail sur d'autres textes édités dans des conditions analogues. C'est ce que nous avons fait pour la « Vie de Jean de Phanidjoït ». Ce document, qui se trouve dans le manuscrit 69 du Vatican (et non 59) présente un intérêt spécial au point de vue historique, parce qu'il nous présente un épisode de la domination arabe. Le texte en est quelque peu barbare et le même mot s'y trouve parfois écrit de différentes façons.

Bien que n'ayant pas publié nous-mêmes ces textes, nous nous croyons permis de faire suivre ce travail d'une petite liste des mots rares d'origine copte, qui nous ont le plus frappé, ainsi que de quelques uns des mots grecs les moins usuels. Mr Amélineau n'a point fait ce recueil et nous espérons qu'il ne sera pas tout à fait inutile à la science.

Qu'il nous soit permis, en terminant cette introduction, d'adresser nos remerciements bien sincères à notre cher et illustre maître, le professeur Guidi, dont les encouragements et les précieux conseils nous ont soutenu et éclairé dans ce travail de débutant.

P. De Larminat.

LETTRES DE PIERRE MONGE ET D'ACACE

RÉVISION DU TEXTE.

P.	L.	Texte de Mr Amelineau.	F.	Manuscrit Copte-Vatic. n°. 62.
196	5	ⲡⲓⲗⲓⲁⲕⲟⲛⲓⲧⲏⲥ	69 r.	ⲡⲓⲗⲓⲁⲕⲟⲛ ⲛⲧⲏⲓ
197	10	ⲛ̄ⲃⲁⲥⲓⲗⲓⲥⲕⲟⲥ	69 v.	ⲛ̄ⲃⲁⲥⲓⲗⲓⲕⲟⲥ
198	1	ⲛⲉⲙ ⲉⲩⲧⲩⲭⲓⲁⲛⲓⲥⲧⲏⲥ	»	ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲉⲩⲧⲏⲭⲓⲁⲛⲓⲥⲧⲏⲥ
»	3	ϧⲉⲛ ⲡⲓⲁⲩⲗⲏ	70 r.	ϧⲉⲛ ⲡⲓⲡⲩⲗⲱⲛ
»	5	ⲁϥⲫⲁϧⲧϥ	»	ⲁϥⲫⲁϧϥ
199	3	ⲉⲡⲁⲗⲓⲁⲕⲱⲛ ......ⲛⲧⲁⲥ	70 v.	ⲙ̄ⲡⲁⲗⲓⲁⲕⲱⲛ .... ⲛⲧⲁⲕ
»	10	ⲕⲁⲓ ⲉⲕⲉⲣⲑⲉⲱⲣⲉⲓⲛ	71 r.	ⲕⲉⲕⲉⲣⲑⲁⲣⲓⲛ
»	12	ⲕⲁⲧⲁ ϫⲟⲗϥ ⲉⲃⲟⲗ	»	ⲛ̄ⲁⲧϫⲟⲗϥ ⲉⲃⲟⲗ
200	3	ⲟⲩⲟⲩⲏⲣ	»	ⲁⲩⲟⲩⲏⲣ [1]
»	7	ⲉϫⲟⲧⲟⲩ	71 v.	ⲉϫⲟϫⲟⲩ
201	4	ⲉⲣⲟⲓ ⲛ̄ⲧⲁϣⲱⲡⲓ	»	ⲉⲣⲟⲓ ϩⲓⲛⲁⲛ̄ⲧⲁϣⲱⲡⲓ
»	6	ⲡⲁⲓⲙ̄ⲕⲁϩ	72 r.	ⲉⲡⲁⲓⲙ̄ⲕⲁϩ
»	7	ⲛ̄ⲧⲉϯⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ	»	ⲉⲧⲉ ϯⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ⲧⲉ
»	8	ⲉⲁⲙⲟⲛⲓ ⲛⲧⲟⲧⲥ ⲡⲁⲓⲙ̄ⲕⲁϩ [2]	»	ⲉⲁⲙⲟⲛⲓ ⲛⲧⲟⲧ ⲉⲡⲁⲓⲙ̄ⲕⲁϩ [2]
»	10	ⲛⲓⲁⲡⲟⲥⲧⲟⲗⲟⲥ	»	ⲡⲓⲁⲡⲟⲥⲧⲟⲗⲟⲥ ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ
202	1	ⲡⲓϩⲓⲥⲟⲛ [3]	»	ⲡⲓϩⲩⲥⲟⲛ [3]
»	3	ϧⲏⲓⲃⲓ	»	ϧⲏⲃⲓ
»	4	ⲧⲉⲛⲛⲉⲃⲓ	72 v.	ⲧⲉⲛⲛⲏⲃⲓ
»	5	ϩⲱⲥⲧⲉ ⲡⲓⲕⲉⲗⲁⲩⲉⲓⲗ	»	ϩⲱⲥ ⲇⲉ ⲡⲕⲉⲗⲁⲩⲓⲗ
»	11	ϭⲓ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲓ	»	ϭⲓ ⲛⲁⲕ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲓ
203	2	ⲡⲁⲓⲛⲟⲃⲓ *	»	ⲡⲁⲛⲟⲃⲓ *
»	4	ⲛ̄ⲁⲕⲁⲕⲓⲟⲥ. ⲉⲧⲁⲕⲟⲩⲟⲣⲡⲟⲩ ϩⲁⲛ	73 r.	ⲛ̄ⲁⲕⲁⲕⲓ. ⲛⲓⲥϧⲁⲓ ⲉⲧⲁⲕⲟ-ⲩⲟⲣⲡⲟⲩ ϩⲁⲛ

[1] ⲁⲩⲟⲩⲏⲣ est probablement fautif.

[2] Le texte a: « prendre pour moi cette douleur » et non « prendre d'elle ».

[3] Bonne correction car ὕσον en grec ne signifie rien; au contraire ἴσον quelquefois prononcé ἴσον (Sophocles) veut dire « copie ».

P.	L.	A.	F.	M. V. 62.
203	5	ⲙⲕⲁϩ ⲉϫⲉⲛ ϩⲁⲛ ⲙ̅ⲕⲁϩ ⲡⲉⲧⲁⲕⲧⲁⲗⲱⲟⲩ ⲉϫⲉⲛ ⲧⲁⲯⲩⲭⲏ ⲉⲧⲟϣ ⲛⲉⲙ ⲙ̅ⲕⲁϩ ⲛϩⲏⲧ [1]	73 r.	ⲙⲕⲁϩ ⲛ̅ϩⲏⲧ ⲉϫⲉⲛ ϩⲁⲛ ⲙ̅ⲕⲁϩ ⲡⲉⲧⲁⲕⲧⲁⲗⲱⲟⲩ ⲉϫⲉⲛ ⲧⲁⲯⲩⲭⲏ. ⲉⲧⲟϣ ⲛ̅ⲛⲉⲙⲕⲁϩ ⲛϩⲏⲧ [1]
203	6	ⲛⲁⲓⲉⲣⲁⲝⲓⲱⲛⲓⲍⲉⲥⲑⲁⲓ [2]	»	ⲛⲁⲓⲉⲣⲁⲅⲱⲛⲓⲍⲉⲥⲑⲉ [2]
204	1	ⲙ̅ⲡⲓⲁⲧⲫⲱⲣϫ	73 v.	ⲙ̅ⲡⲓⲁⲧⲫⲟⲣϫϥ
»	3	ⲡⲓϣⲱⲛⲓ ⲉⲧⲁϥϣⲱⲡⲓ	»	ⲡⲓϣⲱⲛⲓ ⲅⲁⲣ ⲉⲧⲁϥϣⲱⲡⲓ
»	10	ⲙ̅ⲡⲉϥϣⲁⲓ	»	ⲙ̅ⲡⲉϥϣϥⲁⲓ
205	8	ⲉⲧⲁⲧⲉⲧⲉⲛϫⲟⲗϥ ⲉⲃⲟⲗ	74 v.	ⲉⲧⲁⲧⲉⲛϫⲟⲗϥ ⲉⲃⲟⲗ
206	4	ⲫϯ ⲉⲧⲁⲛϫⲟⲗϥ ⲉⲃⲟⲗ	75 r.	ⲫϯ ⲫⲏ ⲉⲧⲁⲛϫⲟⲗϥ ⲉⲃⲟⲗ
»	13, 14	ⲁⲕϣⲁⲛϯ ⲛ̅ϩⲁⲛ ⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ ⲛ̅ⲧϣⲉⲃⲓⲱ ⲛ̅ϩⲁⲛ ⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ ⲟⲩⲟϩ ⲛ̅ⲧⲉⲕϣⲉⲙϯ ⲛ̅ϩⲁⲛ ⲡⲉⲑⲛⲁⲛⲉⲩ ⲛ̅ⲧϣⲉⲃⲓⲱ ⲛⲁⲛ ⲛ̅ϩⲁⲛ ⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ	75 v.	ⲁⲕϣⲁⲛϯ ϣⲉⲃⲓⲱ ⲛⲁⲛ ⲛ̅ϩⲁⲛ ⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ ⲛ̅ⲧϣⲉⲃⲓⲱ ⲛ̅ϩⲁⲛ ⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ ⲟⲩⲟϩ ⲛ̅ⲧⲉⲕϣⲉⲙϯ ϣⲉⲃⲓⲱ ⲛⲁⲛ ⲛ̅ϩⲁⲛ ⲡⲉⲧⲛⲁⲛⲉⲩ ⲛ̅ⲧϣⲉⲃⲓⲱ ⲛ̅ϩⲁⲛ ⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ
207	6	ⲉⲧⲫⲱⲣϫ .... ⲉⲃⲟⲗ ⲫⲩⲥⲓⲥ ⲥⲛⲟⲩϯ	»	ⲉⲧⲫⲱⲣϫ ... ⲉⲃⲟⲗ ⲉ ⲫⲩⲥⲓⲥ ⲥⲛⲟⲩϯ
»	6	ⲉⲓϫⲱ ⲙ̅ⲡⲁϩⲁⲡ	»	ⲉⲓⲭⲱ ⲙ̅ⲡⲁϩⲁⲡ
»	11	ⲛ̅ⲥⲉⲣⲕⲁⲑⲁⲓⲣⲉⲓⲛ	76 r.	ⲉⲉⲣⲕⲁⲑⲉⲣⲓⲛ
»	13	ϯⲛⲟⲩ ϫⲉ ⲉⲕϣⲑⲟⲣⲧⲉⲣ	»	ϯⲛⲟⲩ ⲇⲉ ⲟⲛ ⲕϣⲑⲟⲣⲧⲉⲣ
208	4	ⲛ̅ⲧⲁⲛⲙⲟⲩ	76 v.	ⲛ̅ⲧⲉⲛⲙⲟⲩ
209	5	ⲛ̅ϯⲛⲁⲟⲩⲁϩ ⲧⲟⲧ	77 r.	ⲛ̅ⲛⲁⲟⲩⲁϩ ⲧⲟⲧ
»	10	ⲙ̅ⲡⲓϯⲁⲥⲟ ⲉⲣⲟⲓ ⲁⲛ ⲓⲥϫⲉⲛ ϯⲛⲟⲩ ⲛ̅ⲧⲁϫⲉⲙ ϩⲏⲟⲩ	»	ⲙ̅ⲡⲓϯⲁⲥⲟ ⲉⲣⲟⲓ ϩⲓⲛⲁ ⲓⲥϫⲉⲛ ϯⲛⲟⲩ ⲛ̅ⲧⲁϫⲉⲙ ϩⲏⲟⲩ
210	8	ⲟⲩⲟϩ ⲥⲉⲛⲁ ⲉⲣⲟⲩⲱ [3] ⲛ̅ϫⲉ ⲡⲓϧⲁⲉⲩ	77 v.	ⲟⲩⲟϩ ⲥⲉⲛⲁⲣⲁⲟⲩⲱ [3] ⲛ̅ϫⲉ ⲡⲓϧⲁⲉⲩ

[1] Le sens est le même mais ⲉⲧⲟϣ ⲛⲉⲙⲕⲁⲛ semble plus régulier que ⲉⲧⲟϣ ⲛⲉⲙ ⲙⲕⲁϩ.

[2] *ἀγωνίζεσθαι* lutter.

[3] ⲉⲣⲟⲩⲱ voudrait sans doute dire « finir » bien que Peyron, *art.* ⲟⲩⲱ, *finis*, ne donne pas cette forme; ⲣⲁⲟⲩⲱ dit seulement « arriver, *contingere* » et ainsi il n'y a pas de pléonasme.

P.	L.	A.	F.	M. V. 62.
»	9	ⲟⲩ ⲙⲉⲧϫⲱⲣ ϩⲏⲧ	77 v.	ⲟⲩ ⲙⲉⲧϫⲱⲣⲓ
211	1	ⲑⲁⲙⲟ	78 r.	ⲑⲁⲙⲓⲟ
»	8	ⲕⲁⲧⲁ ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲓⲁⲡⲟⲥ-ⲧⲟⲗⲟⲥ [1]	»	ⲕⲁⲧⲁ ⲡⲥⲁϫⲓ ⲙ̄ⲡⲓⲁⲡⲟ-ⲥⲧⲟⲗⲟⲥ [1]
»	9	ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄	78 v.	ⲡⲉⲡⲭ̄ⲥ̄
212	6	ϩⲓⲛⲁ ⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲁⲉⲣϣⲫⲏⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲟ ⲛⲉⲙⲱⲧⲉⲛ [2]	79 r.	id. [2]
»	7	ⲛⲓⲟⲩⲁⲗⲉⲛⲧⲓⲛⲓⲁⲛⲟⲥ *	»	ⲛⲓⲟⲩⲁⲗⲉⲛⲧⲓⲁⲛⲟⲥ *
»	9	ϯⲛⲟⲩ ⲕⲥⲱⲧⲉⲙ	»	ϯⲛⲟⲩ ⲟⲩⲛ ⲥⲱⲧⲉⲙ
»	11	ⲉⲕⲉⲣⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲓⲁ	»	ⲉⲕⲉⲣⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲓⲛ
213	2	ⲛⲉⲙ ⲉⲡⲓⲑⲩⲙⲓⲁ	79 v.	ⲛ̄ⲉⲡⲓⲑⲩⲙⲓⲁ
»	6	ⲛ̄ⲧⲉϥ ⲧⲟⲩⲃⲉ ⲑⲏⲛⲟⲩ ⲉⲫⲩ-ⲥⲓⲥ ⲥⲛⲟⲩϯ [3]	»	ⲛ̄ⲧⲉ ϥⲧⲟⲩⲃⲉ ⲑⲏⲛⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁ ϯϩⲉⲣⲉⲥⲓⲥ ⲉⲧⲥⲟϥ ⲛ̄ⲧⲉ ϯ ⲫⲩⲥⲓⲥ ⲥⲛⲟⲩϯ [3]
»	14	ⲡⲓϩⲙⲟⲧ ⲙⲫϯ ϣⲏⲡ [4]	80 r.	id. [4]
214	1	ⲉⲃⲟⲗ ϧⲉⲛ [5]	»	ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲧⲕ ⲁⲓϫⲟⲕⲥ ⲉⲃⲟⲗ ϧⲉⲛ [5]
»	15	ⲉⲕϩⲓⲟⲩⲓ [6]	80 v.	ⲉⲛϩⲓⲟⲩⲓ [6]
215	13	ⲛ̄ⲧⲉⲕⲑⲱⲧ ⲡϩⲏⲧ	81 r.	ⲛ̄ⲧⲉⲕⲑⲱⲧ ⲛ̄ⲡϩⲏⲧ
216	1	ⲁⲓⲟⲩⲱⲣⲡ ⲇⲉ ⲡⲁⲓⲱⲧ ⲛⲁⲕ	81 v.	ⲁⲓⲟⲩⲱⲣⲡ ⲇⲉ ⲛⲁⲕ
»	3	ⲁⲥϭⲱⲣⲡ ⲛⲏⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ [7]	»	id. [7]
»	11	ⲛ̄ⲛⲁⲣⲁⲕⲟϯ	82 r.	ⲛⲁⲣⲁⲕⲟϯ
»	13	ⲙⲉⲧⲟⲩⲣⲟ *	»	ⲙⲉⲧⲟⲩⲏⲃ * (sic)

[1] La faute est bizarre, mais sans importance, car le texte est bien de St. Paul.

[2] Il semble inexact de traduire: « Si je ne m'associe au service royal avec vous ». Le sens naturel est « pour devenir votre compagnon de royauté ».

[3] « Vous purifie de l'hérésie impure des deux natures ». Autrement l'ellipse est trop forte.

[4] Pourquoi traduire: « Que soit bénie la grâce de Dieu » et non simplement: « Grâces soient rendues à Dieu » ?

[5] (« La pénitence que Dieu m'a imposée) par tes mains, je l'accomplis (avec joie »).

[6] Le texte entier est tel: ϯⲛⲁⲑⲱⲧ ⲙ̄ⲡⲉϥϩⲏⲧ ⲉϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ϩⲓⲛⲁ ⲕⲁⲧⲁ ⲫⲣⲏϯ ⲉⲧⲁⲓϫⲟⲥ ⲉⲛϩⲓⲟⲩⲓ. Et le sens est, non pas: « je persuaderai son cœur à ton sujet [ⲉϫⲱⲕ] afin que ..... tu rejettes » mais: « je le persuaderai d'achever [ⲉϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ] cette affaire afin que ..... nous rejetions ».

[7] Simplement « m'ont montré que », et non « se sont manifestés à moi parce que ».

P.	L.	A.	F.	M. V. 62.
217	2	ⲉⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ⲡⲓ ⲭⲟⲙ [1]	82 r.	ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲉⲛ ⲡⲓϫⲓⲛⲓ [1]
»	4	ⲉⲡⲁⲓⲛⲁϩϯ	»	ⲙ̅ⲡⲁⲓⲛⲁϩϯ
»	11	ⲉⲑⲛⲁϩⲟⲙϩⲉⲙ	82 v.	ⲥⲉⲛⲁϩⲟⲙϩⲉⲙ
»	12	ⲉⲧⲛⲁⲛⲉⲩ	»	ⲉⲛⲁⲛⲉⲩ
218	2	ⲉⲟⲩϣⲫⲏⲣ	»	ⲉⲛⲟⲩϣⲫⲏⲣ
»	3	ⲙ̅ⲙⲟⲥⲧⲉ	»	ⲙ̅ⲙⲁⲥⲧⲉ
219	2	ⲡⲉⲛⲛⲟⲩϯ ⲟⲩⲟϩ ⲡⲉⲛⲟ̅ⲥ̅	83 v.	ⲡⲉⲛⲛⲟⲩϯ ⲡⲉⲛⲟ̅ⲥ̅
»	4	ⲛ̅ⲑⲟϥ	»	ⲛ̅ⲑⲟϥ ⲛ̅ⲑⲟϥ
»	»	ⲛⲓϭⲓ ⲙ̅ⲕⲁϩ ⲛⲉⲙ	»	ⲛⲓϭⲓ ⲙ̅ⲕⲁϩ ⲅⲁⲣ ⲛⲉⲙ
220	1	ⲡⲓⲛⲁϩϯ ⲙ̅ⲙⲁⲩⲁⲧϥ ⲡⲉ ⲉⲧⲟⲩϯ ⲱⲙⲥ ⲛⲱⲟⲩ [2]	84 r.	ⲡⲓⲛⲁϩϯ ⲙ̅ⲙⲁⲩⲁⲧϥ ⲡⲉ ⲉⲧⲟⲩϯ ⲙ̅ⲙⲟϥ ⲉⲧⲟⲧⲟⲩ ⲛ̅ⲛⲏ ⲉⲧⲟⲩϯ ⲱⲙⲥ ⲛⲱⲟⲩ [2]
»	4	ⲕⲉⲟⲩⲁⲓ	»	ⲕⲉⲟⲩⲓ
»	8	ϩⲟⲡⲧ	»	ϩⲟⲧⲡ
»	10	ⲉⲥⲟⲩⲱϣ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲟⲩⲛⲓϣϯ ⲛ̅ⲥⲙⲟⲩ [3] ⲉⲁⲙⲁⲗⲉϫ	84 v.	ⲉⲥⲱϣ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲟⲩ ⲛⲓϣϯ ⲛ̅ⲥⲏⲟⲩ [3] ⲉⲁⲙⲁⲗⲉϫ
221	2	ⲛ̅ⲧⲁⲓⲟ ⲛ̅ϩⲟⲩⲟ	»	ⲛ̅ϩⲟⲩⲟ ⲧⲁⲓⲟ
»	2	ⲁϥⲧⲏϣ	»	ⲁϥⲧⲏⲓϥ
»	9	ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁⲧⲟⲧ	85 r.	ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲧ
»	12	ⲉⲧⲁⲥϭⲉ̅ⲛⲟ [4]	»	id. [4]
»	14	ⲉⲕϯⲟⲩⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲛ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲛⲟⲩϫⲱⲕ [5] ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁ ⲡⲓⲥⲛⲁⲩϩ [5]	»	[5] ..... ϧⲉⲛ ⲟⲩ ϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ..... [5]

[1] ϫⲓⲛⲓ ne se trouve pas dans Peyron. Parthey traduit: « *adventus*, arrivée ». Ici le sens d'opération conviendrait mieux; ne pourrait on le faire dériver de ϫⲓⲛ ou pour mieux dire ϫⲓⲛ n'en serait il pas une forme abrégée ?

[2] Membre de phrase passé; aussi le texte est-il plus clair dans le manuscrit: « La foi qu'ils nous ont transmise (les trois cent dix-huit pères) est celle en laquelle on nous baptise ».

[3] Non pas: « désirant vous embrasser avec une grande bénédiction »; mais « depuis longtemps ». De plus, si la leçon ⲉⲥⲱϣ est bonne, il ne faudrait pas lire « désirant », mais « vous appelant » ou encore « promettant ».

[4] Non pas « qui ne s'est pas éteint », mais au contraire « qui s'est éteint ».

[5] Mr Amélineau traduit « nous annonçant qu'ils sont délivrés des liens de leur infédélité »; mais le manuscrit n'a pas ⲛⲟⲩϫⲱⲕ, il a ⲟⲩϫⲱⲕ. Aussi la traduction est-elle simplement: « Nous délivrant [ⲉⲕϯ ⲟⲩⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲛ ⲉⲃⲟⲗ] entièrement [ϧⲉⲛ ⲟⲩ ϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ] des liens de l'infidélité ».

P.	L.	A.	F.	M. V. 62.
222	2	ⲡⲓⲣⲉϥϯ ϩⲁⲡ [1]	85 v.	id. [1]
»	8	ⲉⲧⲁⲩⲓ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ	»	ⲉⲧⲁⲩⲓ ⲇⲉ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ
»	10	ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲓ ⲙⲁⲓ ⲣⲱⲙⲓ	»	ⲛ̄ⲧⲉⲛ ⲡⲓ ⲙⲁⲓⲣⲱⲙⲓ
223	4	comme ci dessus.	86 r.	comme ci-dessus.
»	5	ⲉⲧⲥⲟⲣⲉⲙ [2]	»	id. [2]
224	2, 3	ⲉⲉⲙⲓ ϧⲉⲛ ⲟⲩϭ̄ⲱⲣⲡ ⲛⲏⲓ ⲉⲃⲟⲗ [3]	86 v.	ⲉⲉⲙⲓ ϧⲉⲛ ⲟⲩ ϭ̄ⲱⲣⲡ ⲉⲃⲟⲗ ⲟⲩⲟϩ ⲛⲧⲉⲕⲉⲣϣⲟⲣⲡ ⲛ̄ⲉⲙⲓ ⲉⲛⲏⲉⲑⲛⲁϭ̄ⲱⲣⲡ ⲛⲏⲓ ⲉⲃⲟⲗ [3]
224	3	ⲉⲕϣⲁⲛⲓⲛⲓ	»	ⲁⲕϣⲁⲛⲓⲛⲓ
»	6	ⲉϩⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲩⲣⲓⲁⲕⲏ	87 r.	ⲉϩⲟⲟⲩ ⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲕⲩⲣⲓⲁⲕⲏ
225	4	ⲁϥⲟⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ ⲥⲁⲧⲟⲧ	87 v.	ⲁϥⲟⲗⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁⲣⲟⲓ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ ⲥⲁⲧⲟⲧ
»	7	ⲡⲁⲗⲁⲟⲥ	»	ⲡⲗⲁⲟⲥ
226	1	ⲉⲧⲁⲓⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ ϧⲉⲛ	88 r.	ⲉⲧⲁⲓⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ ϩⲱ ϧⲉⲛ
»	3	ⲛ̄ϫⲉⲛ ϯⲛⲟⲩ	»	ⲓⲥϫⲉⲛ ϯⲛⲟⲩ
227	8	ⲥⲁⲟⲩⲓⲛⲁⲙ ⲙ̄ⲫϯ ⲫⲓⲱⲧ	88 v.	ⲥⲁⲟⲩⲓⲛⲁⲙ ⲙ̄ⲫⲓⲱⲧ
»	8	ⲡⲓⲥⲛⲟⲩ ⲫⲁⲓ ϥⲛⲁⲛⲏⲟⲩ [4]	»	ⲛⲓⲥⲛⲟⲩ ⲫⲁⲓ ϥⲛⲏⲟⲩ [4]

[1] « Le juge » et non « le jugement ».

[2] ⲉⲧⲥⲟⲣⲉⲙ veut plutôt dire « errants » que « impurs ».

[3] Il y a tout un membre de phrase passé; aussi la traduction de Mr Révillout est-elle la bonne.

[4] Au revers de la dernière page, le copiste a signé par la formule déprécatoire suivante: ⲁⲣⲓⲡⲙⲉⲩⲓ ⲛⲡⲓⲣⲉϥⲛⲟⲃⲓ ⲥⲟⲩⲣⲱⲣ [suit le sigle de ⲩⲓⲟⲩ] ⲙⲏⲛⲁ . . . (une lettre illisible) ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛⲉ ⲛⲧⲉⲛⲟ̄ⲥ̄ ϯⲧⲟⲛ ⲛⲁϥ ⲁⲙⲏⲛ. Suit la date ⲣ̄ⲟ̄ⲑ̄ 979. (L'ⲩ en interligne entre le ⲃ et le ⲗ de ⲃⲁⲃ. ⲗⲱⲛ est incertain).

MARTYRE DE JEAN DE PHANIDJOÏT

RÉVISION DU TEXTE.

Mr Amélineau, *Un document Copte du XIIIe s. Martyre de Jean de Phanidjoït.* Extrait du journal Asiatique. Leroux éditeur, MDCCCLXXXVII. Manuscrit Copte-Vatic. n° 69. Feuillets 40-55.

P.	L.	Texte de Mr Amélineau.	F.	Manuscrit Copte-Vatic n.° 69.
		En vedette ⲥⲟⲩ ⲗ̅ ⲙ̀ⲡⲁϣⲟⲛⲟⲥ		ⲥⲟⲩ ⲗ̅ ⲙ̀ⲡⲁϣⲟⲛⲥ
22	6, 7	ⲑⲟⲩⲓⲛⲁⲙ ⲙ̅ⲡⲟ̅ⲥ̅ ⲁⲥⲓⲣⲓ ⲛ̅ⲟⲩⲭⲟⲙ (bis)	40 r.	Entre les deux est intercalé ⲑⲟⲩⲓⲛⲁⲙ ⲙ̀ⲡⲟ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲧⲁⲥϭⲁⲥⲧ C'est le verset complet du psaume
»	11	ⲁⲙⲱⲓⲛⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲱ ⲛⲓⲡⲓⲥⲧⲟⲥ	»	ⲁⲙⲱⲓⲛⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙ̀ⲫⲟⲟⲩ ⲱ ⲛⲓⲡⲓⲥⲧⲟⲥ
»	11	ⲛⲉϣⲏⲣⲓ	»	ⲛⲓϣⲏⲣⲓ
23	8	ⲛⲁⲓⲙⲉⲉⲩⲓ	40 v.	ⲛⲁⲓⲙⲉⲩⲓ
»	15	ⲁⲩⲥⲱⲣⲉⲙ [1]	»	ⲁⲩⲓⲱⲣⲉⲙ [1]
»	16	ϧⲉⲛ ⲟⲩ ϣⲓ ϣϣⲱⲟⲩ	»	ϧⲉⲛ ⲟⲩ ϭⲓ ϣϣⲱⲟⲩ
24	2	ⲁϥ ϫⲟⲣ	»	ⲁϥϫⲱⲣ
»	5	ⲁϥⲧⲁⲥⲧⲟϥ	»	ⲁϥⲧⲁⲥⲑⲟϥ
»	12	ⲉⲧⲉⲉⲡⲓ corrigé en note ⲉⲧⲥⲉⲉⲡⲓ	41 r.	ⲉⲧⲥⲉⲡⲓ
»	13	ⲡⲓⲥⲛⲁϩ [2]	»	ⲡⲓⲥⲙⲁϩ [2]
25	14	ⲁⲙⲱⲓⲛⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ	»	ⲧⲏⲣⲟⲩ une seule fois
26	7	ⲛⲓⲉⲛⲉϩ	41 v.	ⲡⲓⲉⲛⲉϩ
»	14	ϧⲉⲛ ⲟⲩ ⲥⲛⲟⲩ ⲉϥϣⲏ [3] ⲛⲁϥⲥⲟⲃϯ	»	ϧⲉⲛ ⲟⲩ ⲥⲛⲟⲩ ⲉϥϣⲏⲡ [3] ⲁϥⲥⲟⲃϯ

[1] Mr Amélinau traduit « regardaient », ce qui répond bien au texte du manuscrit ⲁⲩⲓⲱⲣⲉⲙ; mais non au sien, ⲥⲱⲣⲉⲙ signifiant « errer ».

[2] Bien traduit, malgré la corruption du texte: « grappe de raisin ».

[3] Même remarque: « ⲉϥϣⲏⲡ = *acceptabile* ».

P.	L.	A.	F.	M. V. 69.
»	14	ⲣⲉϥⲣⲱⲓⲥ [1]	40 v.	id. [1]
»	16	ⲛ̄ⲡⲓⲟⲩⲱⲓⲛⲓ	»	ⲙ̄ⲡⲓⲟⲩⲱⲓⲛⲓ
27	2	ϧⲉⲛ ⲫⲙⲏϯ [2]	»	ϧⲉⲛ ⲑⲙⲏϯ [2]
29	1	ⲉⲧⲁϥϥⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲁϩⲃⲉϥ [3] ⲉⲧⲉ ⲫⲁⲓ	42 r.	ⲉⲧⲁϥϥⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲁϩⲃⲉϥ ⲉⲧϩⲟⲗϫ [3] ⲉⲧⲉ ⲫⲁⲓ
29	8	ⲛⲉⲙ ⲛⲁⲥⲁϫⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲁⲓϫⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲱⲓⲕ [4]	»	ⲛⲉⲙ ⲛⲁⲥⲁϫⲓ ⲛ̄ⲛⲱⲓⲕ [4]
30	2	ⲡⲉⲧⲉⲛϩⲏⲧ	42 v.	ⲛⲉⲧⲉⲛϩⲏⲧ
»	4	ⲛ̄ⲁⲧϭⲓ ϣⲓⲡⲓ ⲛ̄ⲛⲓⲟⲩⲣⲱⲟⲩ	»	ⲛ̄ⲁⲧϭⲓ ϣⲓⲡⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲑⲟ ⲛ̄ⲛⲓⲟⲩⲣⲱⲟⲩ
»	12	ⲉⲛⲧⲁⲓⲟ	»	ⲉⲡⲧⲁⲓⲟ
31	10	ⲁⲩⲛⲁⲩ ⲛ̄ⲧⲉϥⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲓⲁ	43 r.	ⲁⲩⲛⲁⲩ ⲉⲧⲉϥⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲓⲁ
»	14	ⲛ̄ⲛⲓⲗⲓⲙⲱⲣⲓⲧⲏⲥ	»	ⲉⲛⲓⲗⲓⲙⲱⲣⲓⲧⲏⲥ
32	2	ⲉⲡⲉⲙⲁ ⲛⲉⲧⲟⲛ	»	ⲉⲡⲉⲙⲁ ⲛⲉⲙⲧⲟⲛ
33	1, 2	ⲛⲓⲉⲑⲛⲟⲥ ⲛⲓⲥⲙⲁⲏⲗⲓⲧⲏⲥ ⲛ̄ⲗⲁⲙⲓⲧⲏⲥ	43 v.	ⲛⲓⲉⲑⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲙⲁⲏⲗⲓⲧⲏⲥ ⲛ̄ⲗⲁⲙⲓⲧⲏⲥ
»	11	ⲁϥⲉⲣϩⲁⲗⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ [5]	»	ⲁϥⲉⲣϩⲁⲗ ⲙ̄ⲙⲟϥ [5]
»	13	ⲛ̄ⲥⲁⲣⲕⲓⲛⲏ en note ⲥⲁⲣⲣⲁⲕⲓⲛⲏ	»	ⲛ̄ⲥⲁⲣⲁⲕⲓⲛⲏ
34	3	ϣⲁⲥϯ ⲛⲁϩⲕⲓ	»	ϣⲁⲥϯ ⲛⲁⲕϩⲓ
»	8	ϫⲁⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲕⲉⲣⲟⲙⲡⲓ ⲉⲑⲏⲛⲟⲩ ⲉⲙⲙⲟⲛ ⲓⲉ ⲕⲟⲣϫⲥ [6]	»	ϫⲁⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲕⲉⲣⲟⲙⲡⲓ ⲉϣⲱⲡ ⲇⲉ ⲁⲕϣⲁⲛϯ ⲟⲩⲧⲁϩ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲕⲉⲣⲟⲙⲡⲓ ⲉⲑⲏⲛⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ⲓⲉ ⲕⲟⲣϫⲥ [6]
»	14	ⲙⲙⲟⲥⲧⲉ	44 r.	ⲙⲙⲁⲥⲧⲉ

[1] ⲣⲉϥⲣⲱⲓⲥ ne veut pas dire « excitateur », mais « gardien ».
[2] ⲙⲏϯ est du féminin non du masculin.
[3] Le texte porte : « le joug doux, *jugum suave* ».
[4] Texte du manuscrit évidemment incomplet. Bonne correction.
[5] « Le trompa », et non « entra en lui ».
[6] Laissez-le encore cette année ; mais si, cette année, il ne vous donne pas encore de fruit, alors coupez-le ». C'est le texte complet de l'Evangile.

P.	L.	A.	F.	M. V. 69.
34	15	ϧⲉⲛ ϩⲁⲛ ⲙⲏϣ ⲛ̄ⲥⲛⲟⲩ [1]	44 r.	ϧⲉⲛ ϩⲁⲛ ⲙⲏϣ ⲛ̄ⲭⲣⲟⲛⲟⲥ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛ ⲙⲏϣ ⲛ̄ⲥⲛⲟⲩ [1]
35	1	ⲣⲱⲙⲓ ⲛ̄ⲁⲥⲭⲓⲙⲱⲛ [2]	»	ⲣⲱⲙⲓ ⲛ̄ⲥⲭⲓⲙⲱⲛ [2]
»	2	ⲡⲟⲩϣⲓⲛ *	»	ⲡⲉⲡⲗⲉⲩ *
»	13	ⲡⲟⲩⲡⲗⲟⲩ	»	ⲡⲟⲩⲡⲗⲁⲩ
36	2	ⲉⲧⲥⲟⲩⲧⲱⲛ	»	ⲉϥⲥⲟⲩⲧⲱⲛ
»	9, 10	. . . ⲧⲱⲃϩ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛ ϣⲣⲱⲓⲥ [3]	»	ⲧⲱⲃϩ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛ ⲉⲣⲙⲱⲟⲩⲓ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛ ϯϩⲟ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛ ϣⲣⲱⲓⲥ [3]
»	13	ⲣⲱⲙⲓ ⲛⲓⲃⲉⲛ	44 v.	ⲣⲱⲙⲓ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲉⲧⲟⲛϩ
37	8	ⲁϥϣⲁⲛⲉⲣ ϩⲙⲟⲧ ⲛⲏⲓ	»	ⲁϥϣⲁⲛⲉⲣϩⲙⲟⲧ ⲙⲙⲟⲥ ⲛⲏⲓ
38	5	ⲙ̄ⲙⲟⲛⲁⲭⲟⲥ	»	ⲙ̄ⲙⲟⲩⲛⲁⲭⲟⲥ
»	7	ⲙ̄ⲡⲓⲥⲟϭⲛⲓ	45 r.	ⲙ̄ⲡⲥⲟϭⲛⲓ
»	14	ⲡⲙⲟⲩ	»	ⲡⲓⲙⲟⲩ
39	8	ⲛⲓⲥⲁϫⲓ *	»	ⲡⲓⲥⲁϫⲓ *
»	9	ⲛ̄ϩⲁⲛ ⲥⲁⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ ⲛ̄ⲛⲁⲩ ⲛⲓⲃⲉⲛ [4]	»	ⲛϩⲁⲛ ⲥⲁⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ ⲟⲩⲟϩ ⲁⲛⲟⲛ ⲧⲉⲛϫⲉⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ ⲛⲛⲁⲩ ⲛⲓⲃⲉⲛ [4]
»	11	ⲧⲁⲡⲉ ϯ ⲅⲣⲁⲫⲏ ϫⲉ ⲙⲙⲟⲛ ϧⲉⲛ ϯⲡⲣⲟⲥⲉⲩⲭⲏ [5]	»	ⲧⲁⲡⲉ ϯⲅⲣⲁⲫⲏ ϫⲱ ⲙⲙⲟⲥ ϧⲉⲛ ϯⲡⲣⲟⲥⲉⲩⲭⲏ [5]
»	13	ⲛⲉⲕⲉⲙⲓ	»	ⲛⲁⲕⲉⲙⲓ
40	5	ⲛⲉⲙ ⲟⲩⲧⲓⲙⲓ ⲉⲕⲉⲧⲓⲙⲓ [6]	»	ⲛⲉⲙ ⲟⲩⲧⲓⲙⲓ ⲉⲓ ⲉⲧⲓⲙⲓ [6]
»	5, 6	ⲕⲁⲧⲁ ⲫⲏ ⲉⲧⲁⲡⲭ̄ⲥ̄ ϫⲟϥ ϧⲉⲛ * . . .	»	Deest ϫⲟϥ *
41	4	ⲡⲁⲟ̅ⲥ̅ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲟ	»	ⲡⲁⲟ̅ⲥ̅ ⲡⲟⲩⲣⲟ
»	5, 6	ⲁⲓⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲏ ⲉⲧⲉⲕⲉⲣϩⲙⲟⲧ ⲛⲏⲓ ⲙⲡⲁ-	»	ⲁⲓⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲏ ⲉⲧⲁⲕⲉⲣϩⲙⲟⲧ ⲉϫⲱⲟⲩ ⲓⲉ

[1] Pléonasme emphatique, dans le manuscrit.
[2] « Homme chenu, vieillard », et non « homme perdu ».
[3] Quelques mots passés, « les pleurs, la prière ».
[4] Encore quelques mots passés: « Ce sont des mensonges et nous mentons à chaque instant ».
[5] Variante notable mais le mot ⲧⲁⲡⲉ est inexplicable; ce doit être un erreur.
[6] « Et d'un bourg, va à un (autre) bourg ». (Manusc.)

P.	L.	A.	F.	M. V. 69.
		ⲛⲁϩϯ ⲓⲉ ⲛ̅ⲧⲉⲕⲧⲟⲩⲃⲟ. En note, correction plus voisine du texte ⲁⲓⲧ ⲛ̅ⲟⲩⲁⲓ ⲛ̅ⲧⲉⲛⲏ ⲉⲕⲉⲕⲉⲣϩⲙⲟⲧ ⲛⲱⲟⲩ ϯ ⲛⲏⲓ ⲙ̅ⲡⲁⲛⲁϩϯ ⲓⲉ ⲛⲧⲉⲕⲧⲟⲩⲃⲟ [1]		ⲛ̅ⲧⲉⲕⲉⲣϩⲙⲟⲧ ⲛⲏⲓ ⲙ̅ⲡⲁⲛⲁϩϯ ⲓⲉ ⲛ̅ⲧⲉⲕⲧⲟⲩⲃⲟ [1]
42	4	ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ	46 r.	ⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲓⲁ
»	5	ⲉⲧⲉⲣⲡⲣⲉⲡⲓ	»	ⲉⲩⲉⲣⲡⲣⲉⲡⲓ
»	5	ⲃⲱϩⲉⲙ [2]	»	ⲃⲱϩⲉⲙ [2]
»	6	ⲟⲩⲟϩ ⲛⲟⲩϫⲓ ⲇⲉ ⲛ̅ϯⲙⲓ [3]	»	ⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓ ⲇⲉ ⲛϯⲙⲓ [3]
»	7	ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ϫⲉ ⲡⲟⲛⲙⲟⲛⲣⲟⲥ	»	ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲡⲟⲛⲙⲟⲛⲣⲟⲥ
»	10	ⲓⲁⲣⲟⲩⲥ	»	ⲁⲣⲟⲩⲥ (avec surcharge ⲉⲁⲣⲟⲩⲥ?)
»	13	ⲥⲉϩⲱⲗⲓ ⲙⲙⲁⲩ	»	ⲥⲉϩⲱⲗ ⲙⲙⲁⲩ
»	15	ⲡⲓⲭⲱⲣⲟⲥ	»	ⲡⲭⲱⲣⲟⲥ
43	1	ⲉⲧⲁ ⲛⲓⲕⲗⲏⲣⲟⲥ	»	ⲉⲧⲁ ⲛⲓⲕⲗⲏⲣⲓⲕⲟⲥ
44	5	ⲙ̅ⲡⲁⲥⲛⲟϥ ϩⲱ ⲟⲩⲟϩ ⲉϫⲉⲛ	46 v.	ⲟⲩⲟϩ manque
»	6	ⲛⲉⲙ ⲡⲉϥⲙⲟⲛⲟⲅⲉⲛⲏⲥ	»	ⲛⲉⲙ ⲡⲉϥⲙ̅ⲙⲟⲛⲟⲅⲉⲛⲏⲥ
»	11	ⲛⲉⲙ ⲛⲉⲥⲧⲟϣ	»	ⲛⲉⲙ ⲡⲉⲥⲧⲟϣ
»	14	ⲙ̅ⲡϧⲁⲉ [4]	»	ⲛ̅ⲗⲁⲕⲉ [4]
45	1	ⲉⲛ ⲥⲟⲩⲁⲓ	»	ϧⲉⲛ ⲥⲟⲩⲁⲓ
46	7	ⲁⲡⲟⲕⲣⲓⲥⲓⲥ	»	ⲁⲡⲟⲕⲣⲏⲥⲓⲥ
»	note	ϣⲁⲛⲧⲁ ϫⲉ ...	»	ϫⲉ manque
47	1	ⲙⲁⲧⲟⲩⲃⲱⲓ	»	ⲙⲁⲧⲟⲩⲃⲟⲓ
»	3	ⲛⲛⲓⲥⲟⲁϯ [5]	»	ⲛⲛⲓⲟⲩⲁϯ avec correction à laplume ⲛⲛⲓϩⲟⲩⲁϯ [5]

[1] « Fais-moi l'un de ceux que tu as favorisés; ou fais-moi don de ma foi, ou purifie moi ... etc. » (Manusc).

[2] Je n'ai trouvé ce mot ni dans Peyron, ni dans Tattam; Parthey traduit: « *modulatio vocis, cantus* ».

[3] Simplement: « Il y a un petit village ».

[4] ⲙⲡϧⲁⲉ donne un sens exact; car la fête de St. Marc est bien le dernier jour de Pharmout. D'ailleurs ⲛ̅ⲗⲁⲕⲉ, s'il n'est pas fautif serait assez obscur; serait-ce « dans le courant ». (Cf. Peyron: ⲁⲗⲉⲕ ou ⲁⲗⲟⲕ, cercle).

[5] « Les grands, les principaux citoyens ».

P.	L.	A.	F.	M. V. 69.
47	5, 6	ⲡⲉϫⲱⲟⲩ ⲇⲉ ⲛ̄ϫⲉ ⲛⲓϧⲉⲗⲗⲟⲓ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲣⲟ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ	46 v.	Tout ceci manque. Tuki l'a t'il inventé, ou a t'il copié un autre manuscrit ?
»	9	ϥⲛⲁⲧⲁⲥⲧⲟϥ ⲁⲛ * [1]	»	ϥⲛⲁⲧⲁⲥⲧⲟϥ ⲟⲛ * [1]
48	1	ⲛⲓⲥⲧⲣⲁⲙ	»	ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ
»	2	ⲡⲟⲩⲣⲟ	»	ⲡⲓⲟⲩⲣⲟ
»	3	ϥⲟϩ	»	ⲫⲟϩ
49	4	ⲙ̄ⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ	48 r	ⲙ̄ⲙⲑⲛⲟⲩϫ
»	8	ⲟⲩϫⲱⲣⲓ	»	ⲟⲩϫⲟⲙ
»	13	ⲛⲁϣⲟⲡⲕ	»	ⲛⲁϣⲉⲡⲕ
50	6	ⲉⲧⲁⲩⲥⲱⲧⲉⲙ ⲇⲉ ⲛⲁⲓ, bien corrigé en note	»	ⲉⲧⲁⲩⲥⲱⲧⲉⲙ ⲇⲉ ⲉⲛⲁⲓ
»	11	ⲉⲛⲓⲅⲉⲛⲧⲁⲣⲓⲟⲛ	48 v.	ⲉⲛⲓⲅⲉⲛⲧⲉⲣⲓⲟⲛ
»	12	ϫⲉ ϯϯϩⲟ ⲉⲣⲱⲧⲉⲛ	»	ϫⲉ ϯϩⲟ ⲉⲣⲱⲧⲉⲛ (sic)
51	10	ⲉⲩⲕⲱϯ	»	ⲁⲩⲕⲱϯ
»	»	ⲟⲩⲑⲃⲁ [2]	»	ⲟⲩⲑⲟ [2]
52	1	ⲙⲡⲓⲑⲙⲏⲓ ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ *	»	ⲙⲡⲓⲑⲏⲓ ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ *
»	4	ⲛ̄ⲉⲗⲁⲧⲉ	49 r.	id. mais corrigé ⲛ̄ⲉⲗϩⲁⲧⲉ (?)
»	4	ϯⲛⲁⲧⲟⲩⲃⲟ * [3]	»	ϯⲛⲁⲧⲟⲃⲟⲩ * [3]
»	5	ϯⲛⲁⲛⲁϩⲙⲉⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲃⲟⲗ	»	ϯⲛⲁⲛⲁϩⲙⲉⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲙⲟⲥ
»	6	ⲛ̄ⲧⲉϣⲟⲣⲡ	»	ⲛ̄ⲧⲉϣⲱⲣⲡ
»	8	ⲛⲉⲙ ⲛⲓϧⲉⲗⲗⲟⲓ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲓϧⲉⲗⲗⲟⲓ	»	ⲛⲉⲙ ⲡⲓϧⲉⲗⲗⲟ ⲛ̄ⲧⲉⲛⲓϧⲉⲗⲗⲟⲓ
»	12, 13	ⲡⲉϫⲉ ⲟⲩⲁⲓ ⲇⲉ ⲟⲩⲛ ⲉⲃⲟⲗ ϧⲉⲛ	»	ⲡⲉϫⲉ ⲟⲩⲁⲓ ⲇⲉ ⲟⲩⲛ ⲛⲁϥ ⲉⲃⲟⲗ ϧⲉⲛ
»	15	ⲡⲉϫⲉ ..... ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ ϯⲥⲱⲟⲩⲛ	»	idem, mais corrigé ⲡⲉϫⲉ ... ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ ϫⲉ ϯⲥⲱⲟⲩⲛ
53	1	ⲛ̄ⲇⲁⲛⲓⲥⲧⲏⲥ	»	ⲛ̄ⲧⲁⲛⲓⲥⲧⲏⲥ

[1] Le ⲟ de ⲟⲛ semble avoir été écrit postérieurement par une main inintelligente.

[2] ⲟⲩⲑⲃⲁ « Une myriade »; ⲟⲩⲑⲟ « un grand nombre ».

[3] La correction semble bonne; cependant ϯⲛⲁⲧⲟⲃⲟⲩ pourrait peut être se défendre en le faisant venir de ⲧⲱⲃ (ⲧⲟⲃ avec les suffixes) = payer.

P.	L.	A.	F.	M. V. 69.
53	1, 2	ⲟⲩⲇⲉ ⲙ̄ⲡⲓⲫⲉⲛ ⲥⲛⲟϥ ⲟⲩⲙⲉⲧϫⲁϫⲓ	49 r.	ⲟⲩⲇⲉ ⲙ̄ⲡⲓⲫⲉⲛ ⲥⲛⲟϥ ⲉⲛⲉϩ ⲟⲩⲙⲉⲧϫⲁϫⲓ
»	4	ⲛⲉⲕϭⲓⲏ [1]	»	id. [1]
»	14	ⲉⲩⲑⲏⲟⲩⲧ .... ϧⲉⲛ ⲡⲓⲉϫⲱⲣϥ	49 v.	ⲉⲩⲑⲟⲩⲏⲧ .... ϧⲉⲛ ⲡⲓⲉϫⲱⲣϩ
54	5	ⲡⲓⲥⲁϫⲓ	»	ⲡⲥⲁϫⲓ
»	5, 6	[ⲙ̄ⲡⲓⲣⲉϥϯϩⲁⲡ] ⲛ̄ⲑⲟϥ ⲇⲉ [2] Quatre lignes passées	»	[ⲙ̄ⲡⲓⲣⲉϥϯϩⲁⲡ] ⲟⲩⲟϩ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲉϩⲟⲟⲩ ⲙⲙⲁϩⲅ̄ ⲧⲉⲛ ϫⲱⲕ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲧⲉϥⲉⲡⲓⲧⲓⲙⲓⲁ. Ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲩⲟⲗϥ ⲁⲩϯⲧϥ ⲛ̄ⲛⲁⲛⲓⲅⲉⲛⲧⲉⲣⲓⲟⲛ ⲉⲡϫⲓⲛⲑⲣⲟⲩ ⲁⲣⲉϩ ⲉⲣⲟϥ. ⲛ̄ⲑⲟϥ ⲇⲉ etc. [2]
»	10	ϧⲉⲛ ⲛⲓⲁⲣⲉⲧⲏ ⲧⲏⲣⲟⲩ	»	ⲧⲏⲣⲟⲩ manque
»	13	ⲉⲧⲉ ⲛⲉ̄	»	ⲉⲧⲉ ⲡⲉ̄
»	14	ⲛ̄ⲉⲃⲗⲟⲙⲁⲥ	»	ⲛ̄ⲉⲃⲗⲱⲙⲁⲥ
55	5, 6	ⲥⲁ ⲡⲁⲓ ⲛⲉⲙ ⲥⲁ ⲙⲛⲁⲓ	»	ⲥⲁ ⲛⲁⲓ ⲛⲉⲙ ⲥⲁ ⲙⲛⲁⲓ
»	10	ⲛⲉⲙ ⲛⲉ ⲛⲉⲧⲁⲩⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ corrigé en note: ⲛⲉⲙ ⲛⲏ ⲉⲧⲁⲩⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ, avec remarque que ⲛⲉⲙ est de trop.	50 r.	ⲛⲏ ⲙⲉⲛ ⲉⲧⲁⲩⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ
56	12	ⲟⲩϣⲱⲡ	»	ⲟⲩϣⲟⲡ
»	14	ⲅⲉⲛⲧⲉⲣⲓⲟⲛ	»	ⲅⲉⲛⲧⲏⲣⲓⲟⲛ
»	15	ϫⲉⲙϯⲡⲓ	»	ϫⲉⲙ ⲧⲓⲡⲓ
57	1	ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓ ⲛ̄ⲛⲱⲓⲕ corrigé en note ⲛ̄ⲱⲓⲕ	»	idem, mais le second ⲛ barré d'un trait fin
»	11	ⲛⲓⲕⲁⲑⲏⲭⲩⲙⲉⲛⲓⲧⲏⲥ	50 v.	ⲛⲓⲕⲁⲑⲏⲭⲟⲩⲙⲉⲛⲓⲧⲏⲥ
58	3	ⲡⲕⲁϩ	»	ⲡⲕⲁϩⲓ

[1] Le mot ϭⲓⲏ n'est pas nouveau, et signifie, non pas « courtisan », mais « frontières ». Cf. Peyron.

[2] Quatre lignes passées, dont voici la traduction: « Et dans quatre jours nous accomplirons son désir. Alors ils le prirent, le donnèrent aux satellites pour le garder ».

P.	L.	A.	F.	M. V. 69.
58	12	ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ [1] ⲁⲡⲉⲕϩⲏⲧ	50 v.	En marge transversalement après ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ : ϫⲉ ⲁⲕϫⲉⲟⲩ ⲱ ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ [1]
59	12	ⲉⲃⲟⲗ ϧⲉⲛ ⲛⲓⲉⲧⲟϩⲓ	51 r.	ⲉⲃⲟⲗ ϧⲉⲛ ⲛⲏⲉⲧⲟϩⲓ
»	14	ⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ	»	ⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ⲇⲉ ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ
60	11	ⲡⲁ ⲫϯ ⲙ̄ⲙⲁⲩⲁⲧϥ	»	ⲛⲁ ⲫϯ ⲙ̄ⲙⲁⲩⲁⲧϥ
»	13	ⲛⲉⲙ ⲛ̄ⲧⲉⲕⲙⲉⲧⲟⲩⲣⲟ	51 v.	ⲛⲉⲙ ⲛ̄ⲧⲉⲛ ⲧⲉⲕⲙⲉⲧⲟⲩⲣⲟ
61	14	ⲉⲩⲁⲉⲛⲉϥ	»	ⲉⲩⲁⲉⲛϥ
62	3	ϩⲁⲛ ⲟⲩⲟⲛ ⲁⲩϯ	»	ϩⲁⲛ ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲁⲩϯ
»	5	ⲛⲁⲩϣⲱϣ	»	ⲛⲁⲩϯϣⲱϣ
»	9	ⲙⲡⲉϥϫⲉ ϩⲁⲛ ⲙⲏϣ [2]	»	même texte absolument [2]
63	2	ⲡⲉϫⲉ ⲫⲁⲓ	»	ⲡⲉϫⲉ ⲫⲓⲗⲓⲙ
»	10	ⲕⲁⲧⲁ ⲕⲉⲗⲉⲩⲥⲓⲥ	»	ⲕⲁⲧⲁ ⲧⲕⲉⲗⲉⲩⲥⲓⲥ
64	7	ⲛⲓⲯⲩⲭⲏ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲓⲯⲩⲭⲏ	»	même texte
»	11	ⲑⲙⲁϩ ⳁ̄ⲕⲉ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲓ	»	ⲑⲙⲁϩ ⲣ̄ⲕ̄ⲁ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲓ
65	1	ⲁⲗⲉⲝⲁⲛⲇⲣⲓⲁⲥ	»	ⲁⲗⲉⲝⲁⲛⲇⲣⲓⲁ
»	2	ⲛⲧⲉϥⲧⲁϫⲣⲟ ϩⲓⲧⲉⲛ	»	ⲛⲧⲉϥⲧⲁϫⲣⲟϥ ϩⲓϫⲉⲛ
»	3	ⲛϩⲓⲣⲏⲛⲏⲕⲟⲛ	»	ⲛϩⲓⲣⲏⲛⲓⲕⲟⲛ
»	14	ⲙⲟⲥⲧⲉ ⲛⲟⲩϯ	»	ⲙⲁⲥⲧⲉ ⲛⲟⲩϯ
66	2	ⲫϯ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲛⲓϣϯ	»	même texte
»	4	ⲁϥⲙⲟϩ ⲡⲓⲁⲏⲣ	»	ⲁϥⲙⲟϩ ⲛ̄ϫⲉ ⲡⲓⲁⲏⲣ
»	6	ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ϧⲏⲧⲟⲩ	53 r.	ⲉⲃⲟⲗ ϧⲏⲧⲟⲩ
»	10	ⲧⲉϥϣⲉⲡ *, en note ⲛⲁϥϣⲉⲡ ou ⲁϥϣⲉⲡ	»	ⲧⲉϥϣⲉⲡ *
67	4	ⲛⲓⲣⲱⲙⲉⲟⲥ	»	ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉⲟⲥ
»	13	ⲉϥⲉⲣϧⲟⲧ	»	id. mais corrigé à la plume ⲉⲡⲉϥⲉⲣϧⲟⲧ
68	5	ⲛⲟⲩⲗⲟⲅⲕⲏ [3]	»	ⲛⲟⲩⲗⲟⲅⲭⲏ [3]

[1] « Que dis-tu, Jean ? »

[2] ⲙⲡⲉϥϫⲉ ne pourrait-il pas être pris absolument, dans le sens de « comme il n'en fut, comme on n'en vit jamais ».

[3] ⲗⲟⲅⲭⲏ est plus conforme à l'étymologie.

P.	L.	A.	F.	M. V. 69.
69	1	[ⲛⲟⲩϫⲁⲓ] ⲟⲩⲱⲙ ⲟⲩⲟϩ ⲫⲏ ...	53 v.	[ⲛⲟⲩϫⲁⲓ] ⲟⲩⲱⲙ ⲉⲑⲣⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲙϥ ⲉⲑⲃⲉ ϫⲉ ⲁⲛⲥⲱⲕ ⲙ̄ⲡⲓⲉϩⲟⲟⲩ ⲉⲧⲉⲙⲙⲁⲩ ⲧⲏⲣϥ ⲛ̄ⲁⲧⲟⲩⲱⲙ ⲟⲩⲟϩ ⲫⲏ . . .
»	7	ⲧⲉⲙⲙⲉⲧⲙⲉⲑⲣⲉ	»	ⲧⲉⲛⲙⲉⲧⲙⲉⲑⲣⲉ
»	9	ⲉⲩⲉϣ	»	ⲁⲩⲉϣ
70	12	ⲁϥϫⲱⲡ ⲛⲟⲩϩⲱⲃ	54 r.	ⲁϥϫⲱⲡ ⲡⲟⲩϩⲱⲃ
»	14	ⲟⲩⲙⲟⲛⲁⲭⲟⲥ	»	ⲟⲩⲙⲟⲩⲛⲁⲭⲟⲥ
»	14, 15	ⲡⲥⲁϫⲓ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲱⲛ, corrigé en note ⲙⲡⲓⲁⲣⲭⲱⲛ [1]	»	ⲡⲥⲁϫⲓ ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ [1]
72	5	ⲁϥϩⲱⲃ corrigé ⲁϥϩⲱⲡ * [2]	»	ⲁϥϩⲱⲃ * [2]
»	10	ⲁϫⲉⲗ ⲡⲉϥⲛⲁϩⲃ	54 v.	ⲁⲩⲉⲗ ⲡⲉϥⲛⲁϩⲃⲓ
»	»	ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲫⲁⲓ	»	ⲉⲃⲏⲗ ⲉⲫⲁⲓ
»	11	ⲙ̄ⲡⲉⲕϣⲱⲗⲉⲙ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲛⲟⲩⲥ*	»	ⲙ̄ⲡⲉⲕϣⲱⲗⲉⲙ ⲙ̄ⲡⲉϥⲛⲟⲩⲥ *
»	12	ϧⲉⲛ ⲡⲓⲉϫⲱⲣϩ	»	ϧⲉⲛ ⲡⲓⲕⲉⲉϫⲱⲣϩ
73	1	ⲉϩⲟⲧⲉ ⲡϣⲟⲣⲡ	»	ⲉϩⲟⲧⲉ ϣⲱⲣⲡ
»	8	ⲁ ⲡⲟⲩⲣⲟ	»	ⲁⲡⲓⲟⲩⲣⲟ
»	11	ⲛ̄ⲟⲩϭⲛⲁϩ ⲛⲧⲟϩ [3]	»	ⲛ̄ⲟⲩϭⲛⲟϥ ⲛⲧⲟϩ [3]
75	7	ⲉⲑⲛⲁⲥⲉ	55 r.	ⲉⲑⲛⲁⲧⲥⲉ
76	1	ⲛⲁⲧⲛⲟⲃⲓ	»	ⲛⲁⲛⲟⲃⲓ
»	4	ⲙ̄ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ	»	ⲙ̄ⲡⲓⲕⲟⲥⲙⲟⲥ
»	14	ⲥⲉ [4]	55 v.	id. [4]
77	1	ⲉⲑⲛⲁⲥⲱⲧⲉⲙ ⲉⲣⲟⲕ	»	ⲉⲑⲛⲁⲥⲱⲧⲉⲙ ⲉⲣⲟⲥ
»	16	ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ, en note ⲓⲱⲁ	»	ⲓ̅ⲱ̅

[1] ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ est peut être une simple répétition, en apposition après une sorte de parenthèse.
[2] Bonne correction; car ⲁϥϩⲱⲃ n'aurait pas de sens.
[3] ϭⲛⲟϥ ⲛⲧⲟϩ = coupeur de paille, moissonneur.
[4] ⲥⲉ semble être simplement un adverbe d'affirmation: « (que tu sais) bien ».

1° Recueil des mots rares ou pris dans des acceptions nouvelles.

ⲁⲓⲟⲩ (?) ⲉⲣⲁⲓⲟⲩ M. V. 69. F. 44 v. Mot nouveau? Sens: *se diriger vers.*
ⲁⲗⲕⲉ (?) bien douteux. M. V. 69. F. 46 v. Dérivait peut être de ⲁⲗⲟⲕ ou ⲁⲗⲉⲕ *cercle.*
ⲁⲣⲟⲩϩⲓ M. V. 69. F. 46 r. Forme du pluriel de ⲁⲣⲉϩ. *heures de veilles.*
ⲃⲱϩⲉⲙ M. V. 69. F. 46 r. *Chant.* Je ne trouve ce mot que dans Parthey.
ⲗⲁϩⲙⲓ M. V. 69. F. 44 r. *Pénitence, contrition.* Cf. Parthey.
ⲙⲁⲥⲧⲉ passim in M. V. 62 et 69. Forme de ⲙⲉⲥⲧⲉ, ⲙⲟⲥⲧⲉ, ⲙⲁⲥϯ.
ⲣⲉϥⲛⲟⲃⲓ M. V. 62 à la signature. Ordinairement ⲣⲉϥⲉⲣⲛⲟⲃⲓ.
ⲥⲁⲙⲉⲧⲛⲟⲩϫ M. V. 69. F. 45 r. Sens ordinaire *menteur.* Ici, plutôt *mensonge.*
ⲥⲁϩⲏⲧ M. V. 69. F. 48 v. *Scribe.* Cette forme paraît nouvelle ou du moins rare.
ⲥⲉⲣⲱϫⲓ M. V. 69. F. 41 v. Peyron a ⲥⲉⲣⲟϫⲓ *broussailles.*
ϯϣⲓⲡⲓ M. V. 69. F. 42 r. Ordinairement *faire honte*; ici *avoir honte, rougir de* comme ϣⲓⲡⲓ
ⲧⲁⲡⲉ M. V. 69. F. 62 r. Est-ce un adverbe?
ϫⲓⲛⲓ M. V. 62. F. 82 r. Parthey donne comme sens *arrivée, venue.* Ici semble plutôt signifier *Opération.* Cf. ϫⲓⲛ.

2° Mots d'origine grecque.

αρχηχρίτης M. V. 69. F. 49 r. *Grand juge.*
δάξις (*τάξις*) M. V. 69. F. 47 r.
διμωρίτης (pour *τιμωριτης*) M. V. 69. F. 43 r.
γεντεριον, κεντεριον passim ap. M. V. 69. Grec *κονταριον lance*; mais ici c'est un nom de profession.
Θεοδοκος (*Θεοτοκος*) M. V. 69. F. 46 v.
κοκελ M. V. 69. F. 53 r. Tattam donne *κουκλε bonnet.*
ποταкιον M. V. 69. F. 45 v., et ailleurs *ποδακιον*, ne se trouve pas dans Sophocles. Sens *lettre, missive.* Cf. *πιττακιον.*
ταρισεος M. V. 69. F. 48 r. Sens incertain.
σταυλον, indiqué par Sophocles comme corruption de *σταβλον*. Ici a en outre changé de sens. Probablement *palefrenier.*
τανιστης (*δανιστης*) M. V. 69. F. 49 r., *usurier, créancier.*

P. DE LARMINAT
Ancien chapelain de St. Louis de Français.

IL SIMBOLISMO DEI COLORI NELL'ARTE CRISTIANA

L'origine dell'uso dei simboli, come di ogni particolare manifestazione umana, è connessa alle più vaste conseguenze delle leggi che regolano i nostri atti.

La legge fondamentale dell'inerzia applicata alla nostra attività mentale genera quella « del minor sforzo possibile », norma d'economia organica di indiscussa evidenza e sufficiente a spiegarci l'adozione — dalle più remote êre — dell'imagine a preferenza della formula astratta per la manifestazione dell'idea.

Pensieri ed emozioni sono suscitati sempre da sensazioni, così come da una sensazione risultano determinate nella loro origine prima le associazioni mentali d'ogni sorta: da ciò la ragione d'essere e di diffondersi, da ciò l'efficacia dell'appello che il simbolo, agendo sui sensi esterni, rivolge, per connessione rapida, alla mente.

Il valore simbolico assunto da taluni colori (il bianco e il nero specialmente) si manifesta già all'alba della civiltà in relazione ad altri simboli delle razze primitive — rimane nell'arte e nella letteratura classica con significati molto semplici e non sempre determinati — come da talune imagini non infrequenti in Omero e Virgilio: Virgilio ricorda come di ottimo presagio giungesse ad Enea navigante lungo la costa tirrena in cerca d'approdo la vista di bianchi cavalli pascolanti.

Notevole però come questo valore simbolico — dei più arbitrarj in apparenza — appaia costante presso popoli fra loro remoti e in tempi diversi, e come minime risultino le variazioni all'universale accettazione sua; fenomeno questo suffragato da non pochi esempj storici di bandiere o segnali colorati scambiati fra popoli o milizie di razze le più diverse e pur perfettamente compresi. Così Tamerlano, nel momento di volgere le sue armi vittoriose contro la città di Ancyra espose agli occhi dei suoi nemici tre segnali di diverso colore: il primo, bianco, a consentire, colla capitolazione, la scelta dei pacifici accordi; il secondo, nero, a indicare l'inevitabile lutto d'una fine vergognosa; il terzo, rosso, quale emblema del sangue che un'ostinata resistenza avrebbe fatto spargere.

Identico valore avevano assunto, da secoli, queste tinte nel concetto degli Israeliti da poi che il loro Sommo Pontefice recava al dito un anello di cui il diamante tradizione vuole brillasse dello splendore della neve alla notizia di fausti eventi, s'accendesse di rossi bagliori nell'imminenza di guerre, e di riflessi neri si offuscasse all'appressarsi di lutti o calamità grandi [1].

* * *

Abbiamo già espresso il simbolismo — sia pur primordiale — di tre tinte misticamente importanti e due di esse farà proprie la crittografia della primitiva arte

[1] Ragguaglio bibliografico delle opere più frequentemente consultate: S. Brunonis Astensis Signentium episcopi *opera*. Venetiis, Bertani, 1651. — Prochiron, *Vulgo Rationale Divinorum officiorum*; Guglielmo Durando J. V. D. auctore. Lugduni, 1551. — Hugues de Saint-Victor. *Eruditionis theologicae in speculum Ecclesiae.* — *Innocentii III, Romani Pontificis Epistularum*, libri XI. Parisiis, 1682, ed. Maguet. — Félicie d'Ayzac, *Tropologie des Gemmes* (in *Annales Archéologiques*, v. 5). — Victor Gay, *Vêtements sacerdotaux* (*Ibid.*, v. 4).

cristiana, che col rosso delle rose purpuree significherà il martirio degli eletti che lavarono loro vesti nel sangue del mistico agnello, e il candore dei gigli porrà a simbolo della beatitudine, della purezza delle vergini assurte — nella primavera della vita — a nozze celesti. [1]

La determinazione simbolica dei colori appare in epoca relativamente tarda, a sistemazione compiuta delle manifestazioni dell'arte pagana, nella cerchia dei nuovi ed esatti sensi allegorici, ove la vincolò la mente subordinatrice di fenomeni e cose ad una cosmica teogonia.

È una determinazione necessaria, ma non essenziale, e si manifesta dopo compiute quelle ben più importanti di Eros e Psiche, delle divinità pastorali, dell'Orante, del ciclo delle Stagioni (scelto a conferma del più alto mistero terreno: la morte e la rinascita delle forme viventi). Ed è appunto nel momento — difficilmente precisabile, per la varietà delle fonti che ad esso contribuirono, ma non anteriore, a ogni modo al sesto secolo — in cui, risolute le questioni vitali della fede e le più importanti dell'iconografia religiosa, l'opera dei Concilj, l'attenzione dei Papi e dei dotti è rivolta a quegli accessorî che arricchiranno di opportune note la grande e universal nuova armonia — è in tale importante momento di stabili assegnazioni che il valor simbolico dei colori vien regolato in classificazioni sistematiche.

Esso vien fatto preside a due importantissime scelte: degli abiti sacerdotali in lor complessa varietà ed uso a seconda dei varj periodi dell'anno, e delle gemme per l'ornamento degli altari, nonchè dei sacri paramenti e delle persone, e le nuove minutissime norme al proposito sanzionano delle pratiche antiche le buone, correggono le errate, ed abolendo le arbitrarie, dan forma e vita sì organica, che è rimasta, al posto del precedente scarso e disordinato corredo di regole tradizionali.

* * *

L'adozione e la limitazione delle tinte simboliche per gli abiti sacerdotali è peculiare caratteristica della Chiesa Romana — le Chiese Orientali si servirono (e si servono tuttora) d'ogni specie di colori e in omaggio al gusto etnico preferiscono i più vivi, abbandonandosi alle più appariscenti combinazioni.

La Chiesa d'Occidente impiega cinque colori per caratterizzare e distinguere le varie feste e misteri.

Il *bianco*, segno di pace e gioia, appare nelle mistiche nozze di Gesù colla sua Chiesa. « Rallegriamoci — scrive San Giovanni nel suo *Apocalisse* — e cantiamo gloria! L'ora delle nozze dell'Agnello è giunta e la sua sposa è pronta, e dallo sposo ha ricevuta una veste di lino puro e bianco, e questo lino è la giustizia dei santi ». Il bianco è altresì segno di purezza, « e lo splendore — scrive il Crisostomo — che dà al costume dei ministri dell'altare loro insegna che essi debbono soprattutto cercar la purezza dell'animo e l'innocenza del cuore »; come tale si usa nelle feste dei santi e delle sante che non soffrirono martirio.

Il *rosso*, color del sangue, emblema del martirio, serve nelle ricorrenti solennità dei martiri, a celebrar la Passione, la Pentecoste.

Il *viola* — indice di tristezza e mortificazione, segno di lutto nel medioevo — destinato all'Avvento, alla Quaresima, alla Settuagesima, alle Quattro Tempora, alle Vigilie.

[1] Quanto al color nero esso fu dall'iconografia cristiana surrogato — nel suo primiero ed attuale significato — dall'azzurro. Fu questo azzurro (con tendenza al violaceo) che indicò il lutto fino a tutto il medioevo, fu adoperato a contrassegnar gli abiti degli esorcizzati e nei mosaici e nelle miniature rimase (come, ad esempio, nelle *Omelie* del Monaco Giacomo alla Vaticana) a indicar le tenebre, in contrapposto alle gradazioni del rosso significanti la luce.

Il *verde* — simbolo di beni futuri e di nostra fiducia in essi — è usato nelle ferie fra l'Epifania e la Settuagesima, la Pentecoste e l'Avvento e ben conviene a tal periodo dell'anno, detto di pellegrinaggio, durante il quale la nostra anima — volgendo i suoi sguardi all'avvenire — deve, come Ruth sortita dalla terra del suo errore, veder prossimo il giorno della mietitura nella Celeste Gerusalemme.

Il *nero* — indicato quale contrapposto del bianco e di sue funzioni, quale ricordo delle bibliche gramaglie — per le cerimonie più tristi: il Venerdì Santo e l'Ufficio dei morti.

Significato ed uso questo, delle tinte liturgiche citate, tratto, oltre che dalle impressioni cui indissolubilmente si associano, dal valore e dal senso loro attribuito dalla Bibbia e dai Vangeli, come potrebbe, con molteplici citazioni, esser agevolmente dimostrato.

* * *

La tropologia delle gemme trae anch'essa dai libri sacri l'origine sua prima, il fondamento più saldo.

Dodici pietre preziose sono infatti noverate nell'*Apocalisse* come fondamento della Nuova Gerusalemme e che già ornavano presso gli Ebrei il Razionale del Sommo Pontefice — prezioso ricamo quadrato che il massimo sacerdote recava sul petto ed aveva in ogni pietra inciso il nome d'una delle dodici tribù d'Israele. [1]

È sul valore simbolico di queste dodici gemme che si vien adattando con leggiere modificazioni il loro simbolismo cristiano, in un colle molteplici relazioni cui le collega il misticismo dei tempi.

Poichè non è solo in unione ai patriarchi del vecchio Testamento o agli apostoli del nuovo che esse appaiono, indice di preclare virtù cristiane; ma pur assieme ai dodici mesi dell'anno, ai dodici toni della musica, ai cori degli angeli vennero dal sistematico pensiero medioevale fatti parte del gran ciclo d'imagini onde fenomeni e cose si subordinavano alla sapientissima fra le cosmiche teogonie.

Gli iconografi e commentatori medioevali di libri sacri si diffondono in minutissime spiegazioni sulle molteplici cause che dessero l'una piuttosto che l'altra gemma a simbolo di una data virtù e quindi — per valore di analogia — del patriarca e dell'apostolo che singolarmente in tale virtù esclusero... così Brunone d'Asti, a proposito del solo topazio, scrive:

« Topatius qui tam rarus est ut ipsi quoque reges admodum pauci difficile eum habere potuerunt — unde et coeteris charior esse perhibetur — fertur autem quod omnium lapidum in se colores habeat, duas tamen, id est auri et coeli principaliter possidet per quem eos figurari putamus qui non solum sapientia et castitate, verum etiam coeteris omnibus virtutibus rutilare videntur » [2].

Quale indice speciale di saggezza e castità il *topazio* concorda, nella tropologia liturgica, col patriarca Simeone e coll'apostolo Giacomo che in tali virtù furono veramente insigni.

Il *berillo*, nunzio di sana dottrina, di longanimità e di eroismo, caratterizza Beniamino e S. Tommaso.

Così il *crisolito* (sapienza, vigilanza, penitenza), Efraim e S. Matteo; l'*onice*, simbolo di verità e sincerità [3], Manasse e S. Filippo; lo *smeraldo* (fede e verginità), Giuda e Giovanni l'evangelista; lo *zaffiro* (speranza, contemplazione), Neftali, S. Andrea;

[1] Esodo, c. 28, v. 2-21.

[2] Brun. Asb., *Praef. in lib. Apoc.*, c. 21.

[3] « Veritas per claritatem, sinceritas per soliditatem ». Innoc. III, *De sacro alt. mysterio*, l. I, c. 20.

il *diaspro* (persistenza, incorruttibilità), Gad e S. Pietro; l'*ametista* (umiltà, martirio), Zabulone e Mattia; il *rubino*, simbolo di fede e martirio, Ruben e S. Bartolomeo[1].

Coi criterj che da tali attributi derivavano, vennero, non poche volte, come si può dimostrare almeno sino al X secolo, scelte le gemme e pietre preziose scintillanti sugli altari e sui sacri arredi.

Così nel paliotto detto di Vuolvinio, nella basilica ambrosiana di Milano, le innumeri e preziose gemme disposte sulle tavole del prezioso altare in corona rispettivamente a una grossa onice e ad un voluminoso topazio esprimono — con la varietà di lor tinte — tal linguaggio che ne illumina sulle qualità e sugli attributi dei santi personaggi scolpiti dall'orafo bizantineggiante del nono secolo. E del pari sulla coperta — in rame smaltato di un messale del XII secolo troviamo[2] il bianco, il rosso, l'azzurro, il verde usati con non ambigua intenzione simbolica.

Applicato ai bestiarj, agli erbarj, ai lapidarj medioevali, il simbolismo dei colori cooperò a determinare le caratteristiche dei corpi, a sceverarne le varietà mediante ragguagli dei più curiosi e spesso assai acuti. Così scrive, ad esempio, Dionigi l'Areopagita, a proposito del cavallo: « Il cavallo è l'emblema della docilità e della obbedienza. Il suo colore è ugualmente significativo: *bianco*, significa il fulgore degli angeli che li avvicina allo splendore increato, *baio*, l'oscurità dei misteri divini, *fulvo* ricorda l'ardor divorante del fuoco, e infine *chiazzato* di bianco e nero significa la facoltà di porre fra loro in rapporto e conciliare gli estremi, d'inclinar l'alto verso il basso ed evocar il meno perfetto all'unione col più elevato ».

II.

Ben presto però intorno al significato di queste tinte principali e di altre secondarie la scienza medioevale — e l'iconografia che n'era parte precipua — si sbizzarrì a porgere una vera folla d'interpretazioni, la varietà delle quali ben si comprende pensando ai molteplici — e pur non contraddittorj riscontri, cui, nel campo dell'imagine un corpo od una cosa qualsiasi possono adattarsi.

Così il verde, che per Dionigi l'Areopagita, significava vigor di gioventù, era per Brunone d'Asti, simbolo dell'annual rinascita dei corpi e quindi di risurrezione e quindi di fede e dell'immortalità dell'anima; e il rosso, nel concetto di Dionigi, denotante fuoco e martirio, era per Brunone, indice di carità e altresì della maestà dei monarchi « porfirogeniti » e quindi della giustizia di cui i principi sono i dispensieri primi sulla terra.

Onde, dal succedersi e trascendere delle analogie sorse tale immensa varietà di significati (pur rimanendo i primi, essenziali, fondamentalmente integri) che parve opportuno a un pontefice — Innocenzo III — abolire il carattere facoltativo dell'uso e del significato dei colori, per ordinarne nella Chiesa Romana la distribuzione regolata e obbligatoria.

E il papa medesimo, inviando a re Giovanni senza terra, parecchi anelli ornati di pietre, così spiega — nella lettera che accompagnava il dono — il senso che ai colori di queste doveva essere annesso: « Il *verde* dello smeraldo è simbolo della speranza, l'*azzurro* dello zaffiro lo è dell'amore alle cose celesti, il *giallo* vivo del topazio significa le buone opere che si compiono apertamente alla luce del sole e di cui parla Gesù allorchè dice: Che la vostra luce brilli innanzi agli uomini affinchè vedano le vostre buone opere e glorifichino il Padre che è nei cieli. — Il *rosso* dei granati è

[1] Alcune gemme del Razionale non hanno riscontro del nome dell'apostolo accanto a quello del solito patriarca, così l'*Agata* (Issachar), indice di santità è vero però che l'iconografia cristiana dette tali attributi a due pietre che non figurano sul Razionale stesso: il granato e il diamante.

[2] Jules Labarte, *Description des objets d'art qui composent la collection Debruge-Nenneril.*

indice del caritatevole affetto quale dobbiam nutrire pei nostri simili, e il *bianco* della perla, della pace, della temperanza e dell'innocenza di cui la nostra fede si alimenta ».

Intorno al metallo prezioso in cui le gemme s'incastonavano, scriveva il Pontefice: « L'oro è il simbolo della saggezza e come esso occupa il primo posto fra i metalli, così la saggezza tiene il primo rango fra i doni tutti, e il sovrano ne ha bisogno superiore agli altri uomini ».

E sarà da questi precetti (quali la Chiesa cattolica tuttora osserva e l'Arte osserverà, finchè non la prenda stanchezza di legger oltre nel gran libro del simbolismo medioevale) che Dante trarrà norma per rappresentar molteplici imagini e figure della Commedia. Così, rappresentando le tre virtù teologali, il poeta figurò la Carità rossa di fuoco, secondo la convenzione, per indicare la luce (per cui vediamo presso i Bizantini dipinti di cinabro il *carro di Elia* nel *Cosmas Indicoplentes* del Vaticano, le vestimenta del Cristo disceso al limbo nel codice Gregoriano 543 di Parigi e i Serafini che si accostano alla divinità) [1]. La Speranza è figurata in Dante color di smeraldo, poi che quella virtù era considerata come una pianta vivente, il desiderio umano destinato a rinverdire; la Fede è simboleggiata nel candore della neve purissima caduta di fresco.

Nel rappresentar quindi le quattro virtù cardinali l'Alighieri le veste di porpora ponendole sotto la guida della Prudenza che ha tre occhi in testa, nella sua qualità di virtù, « che richiede buona memoria delle vedute cose, e buona conoscenza delle presenti, e buona provvidenza delle future ».

Sono del pari i precetti dell'iconografia medioevale che sembran suggerire la distribuzione simbolica delle pietre alla porta del Purgatorio con tre scaglioni che mettevano alla soglia di punta di diamante e l'uno era di marmo bianco pulito e terso, l'altro

.... tinto più che perso
d'una petrina ruvida ed arsiccia,

il terzo di porfido. È questa — nota il Venturi — una fantastica porta, di cui non solo la splendidezza fu ricercata da Dante, bensì anche la ragione simbolica nelle sue parti; com'è più che evidente.

Il precetto pontificio, se afforzò nella osservanza cui erano già ligi gli artisti conventuali (fusi nelle corporazioni dall'opera collettiva e anonima che nell'età di mezzo furono custodi e avvivatrici d'ogni artistica tradizione) e in special modo gli alluminatori di messali, trovò in seguito assai poco propensi a seguirlo i pittori laici che a quelli subentrarono. Costoro, amanti della libertà di lor tavolozza e delle gradazioni di sue tinte, non osservarono la teoria mistica dei colori se non in modo così parziale che ne fa tuttora dubbiosi, se trattasi di deliberato proposito o pure di fortuito accidente...

Così la simbolica regola — che nei paludamenti ecclesiastici e nei codici e nelle opere di oreficerie aveva sì luminosamente trionfato — stava per passare all'oblìo quando, al principio del secolo XV, ecco sorgere un monaco, fratello di miniatore e miniatore egli stesso, che schivo d'ogni gloria e rumore mondano, solo intento a vivere in estatica comunione col Dio che sentiva assistente e propizio all'opera sua, non si era trovato (è ben supponibile) neppure un solo istante dubbioso al bivio aperto lungo la strada maestra dell'arte dalla nuova via che Giotto inaugurò col suo tragico umanesimo.

Ed egli, il pio fraticello di San Marco che contemporanei e posteri chiamarono l'*Angelico*, si manifestò e rimase ligio alla tecnica simbolica che trovò in uso presso

[1] Adolfo Venturi, *Dante* e *Giotto* in *Nuova Antologia*, 16 febbraio 1900.

gli alluminatori di messali e la seguì nel modo più stretto e rigoroso che si possa immaginare, considerandone l'osservanza un vero, imprescindibile dovere canonico.

E che la tavolozza del beato Angelico sia simbolica ben si scorge dai limitati confini in cui è ristretta: alcune tinte mancano, le esistenti appaiono nettamente — e senza gradazioni — disposte a un determinato ufficio, come lo vediamo in parecchie tavole e in modo tipico nelle due dell'*Incoronazione della Vergine* al Louvre ed agli Uffizi ed ove ben può dirsi — come scrive il Cartier [1] — raffigurato il trionfo della castità da poi che appaiono raggruppati intorno alla Madonna e al Redentore i santi che meglio rappresentarono tale virtù sulla terra: San Giorgio che salvò la Vergine dall'emblematico drago, e il Battista che perseguì l'impurità di Erodiade, santa Agnese e santa Clara morte in difesa di lor castità; fondatori d'ordini quali s. Benedetto e il fraticello d'Assisi, s. Nicola vescovo che salvò tre fanciulle dalla prostituzione cui voleva abbandonarle il padre ridotto alla miseria, san Luigi re.

Ed i colori appaiono accuratamente scelti a significar le allegorie che secondo tradizione esprimono.

Così il *bianco* — color della veste di Gesù — simbolo della saggezza divina in cui abbiamo fede, sta ad indicare la verità assoluta che dell'Essere superiore è prerogativa; l'*azzurro* — color della veste di Maria — è indice di castità, innocenza, candore; e il *rosa* — di cui son colorate le vesti delle Sante — lo è di verità, innocenza, candore; mentre il *rosso* — color della veste di San Giovanni — esprime sofferenza (e carità altresì [2]) e il *verde* — onde son contrassegnate le vesti dei beati — ha significato di speranza, della speranza della natura rigenerata, vale a dire d'eterno riposo.

Con tale scelta, rigorosa e assoluta, non appare forse l'Angelico il continuatore perfetto dell'esclusiva simbolica già applicata alle gemme e ai sacri arredi e su questi sempre trionfante come nelle claustrali alluminature?

Sono adunque le tinte gloriose delle Virtù, le quali appaiono adunate a celebrar con un vero e proprio inno cromatico le glorie della Madonna.

Le tinte significanti i vizi mancano deliberatamente dall'una e dall'altra tavola (salvo naturalmente ove appaiono a raffigurare costumi monastici — nel quale caso il significato loro trovasi ad esser sviato completamente); manca il *bruno* color del fumo satanico che tenta oscurar il fuoco divino; manca il *nero*, simbolo dell'errore e della morte; manca il *grigio*, color delle ceneri di penitenza, unione del bianco e del nero, delle virtù e dei vizi, delle gioie e delle pene, simbolo della mediocrità da cui Dio aborre.

Così nel trittico dello stesso Angelico che si conserva nella galleria Corsini in Roma (raffigurante nel mezzo *Il giudizio universale, l'Ascensione* e *la Pentecoste* ai lati), le tinte cupe dei vizi appaiono solo nella scena infernale in cui i neri demoni — d'imitazione etrusca — stan flagellando i reprobi, mentre nelle scene celestiali sui fondi d'oro graffiti son disposti in armonico connubio il bianco, l'azzurro, il verde, il rosa, il rosso fulgidissimi nella freschezza meravigliosa de' lor toni.

E in questa materia del simbolismo dei colori l'Angelico è senza rivali, chè nessun altro artista — a lui anteriore o suo contemporaneo — fu così strettamente ligio alla mistica teoria quale egli seguì nel più vasto campo in cui si cimentò il suo genio.

Così, col frate da Fiesole il ciclo glorioso si chiude assurgendo alla sovrana apoteosi d'un'osservanza perfetta e d'una sintesi suprema. Le applicazioni, contemporanee

[1] *La vie et les œuvres du Beato Angelico.*

[2] La Carità non è, in realtà, se non carne cangiata in fuoco: ecco perchè è rossa. *La Carità* di Giotto (Cappella degli Scrovegni in S. Maria dell'Arena a Padova) ha fiamme uscenti dalla fronte e dalle tempia; quella della tomba di Miraflores in Spagna reca nella destra il sole, sorgente di calore e di fuoco; mentre nella tomba di S. Pietro Martire a Milano ha una fiamma che le esce dal cuore.

e posteriori non furono che *parziali*, onde il senso integro del linguaggio simbolico non tardò a snaturarsi e ad essere rapidamente obliato colla prevalenza che il rinascimento classico concesse alla forma sull' idea.

Gli artisti laici si esprimevano poi in un linguaggio differente da quello dei monaci, e fuor de' chiostri il senso liturgico dei toni si alterò, perdette il suo preciso, limitato senso iniziale e, dalla semplicità primitiva, per opera di pittori profani divenne (ammesso pure che ne abbiano sempre tenuto conto) così complicato e astruso che lo studio ne appare improbo, impossibile la traduzione.

Esempio del genere è il trittico dei *Sacramenti* di Ruggero Van der Weyden al museo di Anversa e rappresentante: nel pannello centrale *l'Eucaristia* (il sacrificio del Salvatore consumato sotto una duplice forma — la sanguinosa della Crocifissione, la mistica della Messa) e negli sportelli laterali in piccole scene distinte: il *battesimo*, la *confessione*, la *penitenza*, l'*ordinazione*, il *matrimonio*, l'*estrema unzione*.

Il pittore fiammingo caratterizzò ogni sacramento d'una tinta speciale, introducendo sopra ciascuna delle piccole scene che li figurano un angelo *in veste il color della quale varia, e appare* (nel concetto dell'artista) *conforme all'indole del sacramento stesso.*

È in questa scelta appunto che si afferma già la profonda discrepanza notata e quale, più che personale fra il Fiammingo e l'Angelico, appartiene al contrasto affermatosi fra artisti laici e conventuali sul modo d'intendere e interpretare la liturgia dei toni, come questa avventurò l'uscita dai conventi!...

Talune parziali interpretazioni, come dissi, rimasero. Nella scuola toscana e nella veneta appaion sovente intorno alla imagine della Madonna schiere di cherubini dalle testine alate, contrassegnate le une di rosso, d'azzurro le altre (i due colori che già nelle omelie del monaco Giacomo si scorgono scelti a contrassegno rispettivo della luce e delle tenebre) — solo rimane il dubbio se il valore simbolico non abbia in tal caso ceduto a un tradizionale senso decorativo continuantesi per legge d'inerzia.

Poichè la speciale funzione delle tinte degli abiti religiosi già scorgemmo, non sarà inopportuno di veder — sia pur fugacemente come *in exodu* si conviene — qualche caratteristica de' colori dei vestiti laici.

Ne sovviene all'uopo una curiosa poesia riportata da Tommasino Lancillotto nella sua *Cronaca modenese* [1] che la fa precedere da queste parole:

« Avendo io trovato certi beli versi circa al vestire che fa alcuni dei vari colori, el me ha parso conveniente notarli in questa mia, per potere vedere a le volte el significato de ditto vestire videlicet. »

> Speranza el verde e gran fermezza el bruno,
> Morel segreto amor, el bianco fede,
> Travaglio el bigio; el giallo è del comuno
> Però che sol ai puri se richiede
> Che son contenti e senza alcun pensero;
> Turchino a chi è geloso e troppo crede,
> Celeste a chi sen tien d'ingegno altiero,
> L'incarnato dolor; rosso vendetta,
> Benchè quà 'l vulgo sia lontan dal vero
> Perchè la caritade in ogni setta
> Il rosso ha eletto per proprio colore
> E vestirse de questo se diletta
> Leonato bizzarria del capo e in core.

[1] *Cronaca modenese* di Tommasino de' Bianchi detto de' Lancillotti. Parma, 1867. Pietro Fiaccadori, ed., Vol. IV, p. 332.

Intorno a questo simbolismo delle vesti convien lasciare il curioso testo dei versi citati commento a se stesso. È nelle regole religiose che la scelta mistica rimase sempre e rimane tuttora preside al variar delle tinte degli abiti e dei parati sacerdotali; nel concetto laico a fatto obliata, regola solo (come già in tempi remotissimi) l'elezione dei colori per gli abiti delle solenni cerimonie — tristi o liete che siano — di nostra vita.

ARNALDO CERVESATO.

IL PALIOTTO AMBROSIANO DI VUOLVINIO

Insigne ornamento della vetusta Basilica Ambrosiana in Milano è il prezioso paliotto quale per disposto dell'arcivescovo Angilberto II, venne, come si ritiene comunemente, eseguito e compiuto dall'orafo Vuolvinio nell'anno 835.

Esso ha forma rettangolare e misura in lunghezza metri 2 e 20, in altezza 1.10: la tavola dell'altare è lunga 1.30. Le quattro faccie sono rivestite di lastre d'oro e d'argento, incrostate di smalti e gemme.

L'oro forma il fondo della faccia anteriore — la più preziosa — che, divisa in tre pannelli da liste di smalto *cloisonné*, reca nel mediano il Redentore che, assiso al centro di una croce, tiene un libro e una croce astata, fra i simboli nimbati degli Evangelisti; mentre agli angoli — sopra e sotto la traversa della croce — stanno tre a tre gli apostoli con volumi fra le mani.

A inquadrare questa rappresentazione centrale, nei due pannelli laterali son svolti soggetti della vita e della passione del Cristo, e in dodici bassorilievi rettangolari (cm. 20 × 19) vediamo precisamente l'Annunciazione, la Natività, la Purificazione e la Presentazione al Tempio, le Nozze di Cana, la Missione di Gesù e la sua trasfigurazione sul Thabor nel pannello di destra; e in quello di sinistra: la Cacciata dei mercanti dal tempio, la Guarigione dell'ossesso, la Crocifissione, la Pentecoste, la Resurrezione e l'Ascensione.

Dei tre ultimi rilievi gli originali sono scomparsi e gli attuali, che ne danno il tema della rappresentazione prima, son opera d'artefici del principio del secolo decimo ottavo.

I bassorilievi tutti sono, al pari della croce centrale e dei pannelli in cui son contenuti, inquadrati in nicchie composte di striscie di smalto alternantisi con pietre fine.

Nella faccia posteriore — di argento con dorature sui panneggi — la croce centrale è rimpiazzata da 4 clipei. Questi 4 medaglioni (26 cm. di diam.) del pannello centrale hanno: i due superiori le figure degli Ancangeli della sapienza e della grazia — Michele e Gabriele — in tunica talare e clamide, recanti la lunga verga degli angioli bisantini; i due inferiori s. Ambrogio in atto di ricevere l'altare dalle mani del vescovo Angilberto; (vivente, come denota il nimbo rettangolare di cui si fregia) e il medesimo santo benedicente l'artefice Vuolvinio: *Vuolvinius magister phaber.*

Dodici rilievi nei due pannelli laterali sono a inquadrar queste rappresentazioni centrali: si svolgono in essi episodi della vita miracolosa del santo milanese, quello delle api che, lui infante, soggiornarono in quella bocca da cui dovevano uscir fiumi di dolcezza oratoria; della sua partenza per la Liguria designatovi governatore da Valentiniano I; dell'ordine imposto a lui recalcitrante dallo Spirito Santo d'accettare l'episcopato lombardo; il battesimo di Ambrogio fatto vescovo ancor catecumeno; la sua ordinazione all'episcopato; il miracolo della sua traslazione a Tours, mentre officiava a Milano, per seppellirvi il corpo del beato Martino; quello degli angioli che gli suggeriscono le prediche; quello della guarigione d'un infermo al piede, la venuta di Gesù al santo ad annunziargli l'imminente fine, e infine la sua morte ed assunzione in cielo.

Un'iscrizione latina in esametri si svolge in lettere capitali romane lungo le fascie liscie separanti i diversi soggetti di questa facciata: essa vanta lo scintillìo delle gemme e dei metalli preziosi; e, più della esterna venustà, il tesoro delle ossa sacre (dei ss. Ambrogio, Gervasio e Protasio) giacenti all'interno dell'ara santa. « E Angilberto mentre sedeva sulla vetta episcopale — narra l'epigrafe — offerì e consacrò questo lavoro al tempio di Ambrogio che in esso riposa ». — E il santo patrono è invocato nella chiusa dell'iscrizione perchè sia propizio al suo servo, e così Iddio gli conceda la suprema mercede.

Delle due faccie laterali (m. 1.40) in argento, analoga è l'ornamentazione consitente in una losanga inscritta in un quadrilatero: dal mezzo di ogni fascia della losanga parte una striscia diretta all'angolo opposto del quadrilatero: queste striscie che occupano così gli spigoli di otto triangoli sono lavorate in piccole placche di smalto alternantisi (come nella faccia principale) con pietre fini.

Il centro della losanga è occupato da una croce di smalti e pietre, croce che nella tavola di destra porta al centro una grossa onice, in quella di sinistra un voluminoso topazio: le due pietre che nella tropologia medioevale simboleggiano il candore e la saggezza; ed ha, fra le sue traverse, figure nimbate nell'attitudine dell'adorazione e della preghiera [1], mentre agli angoli della losanga sono medaglioni di santi diversi nelle due tavole che recano, quella di destra i ss. Protasio, Ambrogio, Gervasio e Simpliciano, quella di sinistra i S. Martino, Materno, Nabor e Nazario.

I triangoli delle estremità sono occupati ciascuno da una figura di angiolo nell'abituale costume bisantino: due di essi — vestiti di lunga tunica talare e della clamide greca — portano il lungo scettro caratteristico: i restanti, con grande mantello sulle tuniche, tengono delle fiale in allusione al passo della Scrittura: *Tenentes phialas in manibus plenas odoramentorum, quae sunt orationes sanctorum.*

Questi angioli hanno, al pari del Redentore e degli apostoli, i piedi nudi; un semplice nimbo corona le loro teste e quella dei santi, mentre in quello della persona divina è inscritta una croce: simbolica questa che, come sappiamo, si è conservata sino al secolo decimo quinto.

* * *

Tale è l'aspetto, sommariamente descritto, del monumento più insigne che l'arte del IX secolo ne abbia trasmesso: e quasi ne rappresenta l'apogeo di un momento artistico — stando esso al tempo (possiamo dire) che fu propizio al suo svolgimento come il vertice della montagna alla montagna stessa.

Ed è a noi specialmente che questo capolavoro dell'oreficeria appare qual vetta radiosa del monte inabissatosi. — Nel tempo in cui fu compiuto, esso non rappresentava assai probabilmente che un'unità — sia pur notevole — nella serie degli altari magnifici che da Costantinopoli diffondeva nell'Europa tutta l'arte di questi orafi che già in S. Sofia stessa avevan compiuto il miracolo superiore — secondo Giorgio Cedreno — a ogni descrizione e immaginazione d'uomo coll'altare famoso fatto di oro e argento e gemme e perle e legno affinchè — scrive Paolo Silenziario [2] — al suo splendore tutto l'universo contribuisse.

E di questi altari di metallo smaltato (*altaria interstita*) Anastasio Bibliotecario porge un lungo elenco, iniziatosi coi primi sette d'argento che Costantino offrì alla basilica già recante il suo nome ed ora Lateranense.

[1] Quei busti, quelle *imagines clipleatae* che l'antichità ben conobbe e pure i Greci del basso impero usarono spesso.

[2] *Costantinopolis christiana,* l. III, n. 53.

L'altare di Vuolvinio è saggio notevole nella storia dell'arte di quella evoluzione compiuta nel nono secolo dell'arte bisantina — più che nella sua essenza — nel modo di diffondersi e di acclimatarsi lontano dal nativo focolare di elaborazione; evoluzione che a più vasto avvenimento si collega, e anzi da esso si deriva: alla trasformazione dell'Impero da romano e universale (quale prima si presumeva) in bisantino, in modo specifico e assoluto. Fu verso la fine del nono secolo, coll'avvento al potere della dinastia macedone che si compiè tale mutamento, il quale — come scrive il Kondakoff [1] — cooperando a determinare in principî fondamentali una quantità di particolari puramente locali, nazionalizzò, per così dire, l'arte, la quale si svolse dal primitivo focolare in forme sì nettamente decise da non consentirle che lievissime assimilazioni d'elementi nuovi e locali.

Bisanzio, noi sappiamo, era in quel tempo la vera signora *arbitra elegantiarum* d' Europa, la Parigi del prisco medioevo — come osserva il Boyet — e da essa si diffondevano nell'Occidente e in Italia pel tramite di Ravenna le preziose stoffe *scutulatae*, gli avorj, le cassettine di fino lavoro, gli oggetti d'oreficeria e altresì gli artisti per lavorarli pure all'estero.

Chi fosse il Vuolvinio del nostro paliotto e di qual nazione, non ci è dato precisare — certo, mi si lasci ripetere col Cattaneo [2], egli fu allievo dei Greci — e su greci modelli si foggia questo lavoro uscito dalla sua officina. — Il Labarte [3] parimenti opina che, se non direttamente scolaro di maestri greci, egli certo uscì da talune delle scuole fondate dagli artisti bisantini cercanti in Italia scampo alle persecuzioni degli imperatori iconoclasti: e in appoggio a tal convincimento si sofferma specialmente a esaminare gli smalti che in piccole placche si alternano colle pietre a formare i bordi di quadratura e i pannelli, aventi carattere bisantino pronunciatissimo — tipicamente cararatteristico. Ma, se le abbondanti caratteristiche bisantine nessuno nega, è intorno all'età cui circoscrivere il paliotto che dobbiamo registrare vive contestazioni all'assegnazione tradizionale collocante nel IX secolo la fattura di questo fino lavoro: due recenti oppositori, Diego di Santambrogio [4] e lo Zimmermann, assegnandola del pari al XII.

Il Santambrogio discorre dell'altare, pur trattandone assai minutamente, in modo puramente incidentale nel citato studio sulla basilica ambrosiana, in cui tratta diffusamente altresì del ciborio, della porta maggiore del tempio, del grande mosaico dell'abside, e dell'epigrafe del tempio stesso. — Quale importanza abbiano avuto ed abbiano tuttora questi studj dell'insigne milanese sento appena il dovere di accennarlo essendo noto come appunto alle ricerche del dott. Santambrogio si debba la definitiva assegnazione della costruzione del tempio (sino a qualche anno fà ritenuto concordemente del IX) al XII secolo.

Il Santambrogio — e con esso il Zimmermann [5] — opina che altre parti della chiesa appartengano parimenti a tale età e fra queste l'altare.

In tal caso speciale, è più facile — non lo nascondo — confortare di nuovi argomenti l'assegnazione tradizionale che non la recente dei due egregi studiosi.

E anzitutto: la data della costruzione dell'altare non ci è essa porta, oltre che dalla esplicita iscrizione, altresì da un diploma del tempo, conservatosi a lungo nella basilica stessa? In esso diploma il vescovo Angilberto scrive: *per hoc praeceptum confirmo Ecclesiam et Altare quod in ibi mirifice edificavi ob nimium amorem confessoris*

[1] *Histoire de l'art byzantin.* Librairie de l'Art. Paris, 1886, v. II, p. 2-3.

[2] R. Cattaneo, *L'Architettura in Italia dal sec. VI al mille*, p. 202-203.

[3] *L'arte industriale*, III, 9; III, 83.

[4] *Intorno alla basilica di S. Ambrogio in Milano*, in *Politecnico.* Milano, 1898, p. 41 e seg.

[5] *Oberitalische Plastik der frühen und hohen Mittelalter*, von Max G. C. Zimmermann, Lipsia, 1897.

Christi Ambrosii... E sia pure di scarsa autorità questa carta poichè il Puricelli, che ne dà menzione, la trascrisse non sull'originale, bensì da copia: ne conviene a ogni modo tenerne conto adeguato.

Passando poi al testo dell'epigrafe dell'altare, come non notare (dopo osservata la coincidenza del testo con quello d'altri monumenti del tempo — come il musaico dell'abside di Santa Prassede, in cui analogo è il contrasto espresso fra lo splendore del lavoro e quello di più alte opere morali) come non notare, dico, l'esatta disposizione dei dieci esametri, veramente caratteristica, e quale attirò pure l'attenzione di un recente studioso, il padre Braun?

Di essi versi i primi tre riempiono la lista superiore della faccia, il quarto corre lungo la lista verticale di destra, lungo la stessa di sinistra il quinto, e — mentre i tre seguenti riempiono l'inferiore — il nono e l'ultimo occupano una (per ciascuno) delle liste centrali che dividono l'intera faccia in tre pannelli.

Disposizione simile — scrive il Braun in uno studio recentissimo [1] — si trova appunto specchiatamente analoga al principio del IX secolo nelle tavole del codice di Rabano Mauro: *De laudibus sanctae crucis.*

Ed al nono, egli assegna parimenti i costumi ecclesiatici cui dedica particolareggiati ragguagli.

Se osserviamo poi attentamente i medaglioncini — con teste di santi — della facciata posteriore, li troviamo assai simili a quelli della coperta dell'evangeliario del tesoro di San Marco in Venezia, indubbiamente della fine del IX secolo o principio del X; momento in cui la lavorazione dello smalto salì (come è noto) alla sua massima perfezione, decadendo poi subitamente.

Suffragano la nostra tesi altri particolari; come, ad esempio, l'architettura delle mura di Milano: quelle fortificazioni sono munite delle medesime curiose torri a comignolo che si notano in qualche avorio del tempo — ricordo la bizzarra torricella del sepolcro di Gesù in un dittico del IX [2] che è identica alle nostre.

Talune caratteristiche poi notate dal Santambrogio come proprie del dodicesimo secolo quali, la mano divina che appare al santo, e la scritta *magister phaber*, noi non possiamo proprio considerare come tali.

La « mano divina » appare infatti già in altri tempi e in svariatissimi monumenti; così in parecchi sarcofaghi (fra cui la celebre « arca lateranense ») nella teca eburnea di Brescia, e nella porta di Santa Sabina sull'Aventino, nei musaici di S. Agnese, di S. Prassede, di S. Stefano Rotondo in Roma, nell'evangelario di Carlo il Calvo... per non citare che opere d'arte dei secoli fra il quarto ed il nono.

L'osservazione circa la scritta *magister phaber*, se notevole per quanto riguarda un secolo in cui erano — come nel IX — nel massimo fiore le corporazioni dell'opera collettiva e anonima (e i lavori d'oreficeria venivan fatti — come scrive l'abate Texier [3] — *par l'église et pour l'église, par des clercs et des moines*), non ha nè può avere valore determinante: quell'età, ed altre ancora, ne han conservato (rari, è vero, ma pur sufficienti a infirmar l'esclusione) nomi d'artisti; i quali ne dimostrano una volta ancora che in ogni tempo ogni regola ebbe le sue eccezioni.

La ricerca dei caratteri stilistici del paliotto di Vuolvinio ci conduce di necessità a un breve confronto con un altro lavoro di oreficeria: il paliotto di Celestino II a Città di Castello, opera sicura questa del XII secolo (1144) e citata dal Santambrogio a principal conferma della sua tesi.

[1] Joseph Braun S. I., *Der Paliotto in S. Ambrogio zu Mailand*, nelle *Stimmen aus Maria Laach.* 1899, Settembre.

[2] Collezione Carrand a Firenze.

[3] *Histoire de l'orfèvrerie.*

Nell'unica faccia di questo monumento, il Cristo appare — assiso sul trono elevato al centro degli astri — entro un ricco ovale intorno a cui sono i simboli degli evangelisti. Nei pannelli laterali, scene della vita e della passione. L'artista che vi lavorò e quale molti, fra cui il Santambrogio, il Reymond, il Melani, ritengono (sulla traccia del d'Agincourt) bisantino, appare invece caratteristicamente, tipicamente romanico; e basta osservare, senza indugi di scelta, una qualsiasi delle figure di sua creazione per esserne persuasi a pieno. Il rigido modello bisantino su cui gli ornati si ricalcano, neppure di norma servì (come per la parte decorativa) per quelle composizioni, tanto esse appaiono piene di vita e in loro inelegante varietà, in loro verità rude e grottesca, affatto sciolte dagli aurei lacci della tradizione orientale.... Quegli occhi stravolti, enormi, dalle dilatate pupille, quelle labbra, quei visi contorti, quelle capigliature disposte a mo' di stoppose parrucche, che altro non sono se non caratteri precipui delle rozze, agitate figure, in cui la tormentata e aspra arte romanica si afferma? E scendendo a qualche particolare le analogie fra quest'ultimo e altri monumenti romanici si fanno vie più evidenti: così colpisce la simiglianza del Cristo in trono col Creatore racchiuso in mandorla d'ugual ornamentazione in un rilievo della facciata del Duomo di Modena — e l'identità dell'ornato con quello circondante il Cristo nella scultura di Buonamico al Campo Santo di Pisa — e l'analogia straordinaria (sin nei minuti particolari) delle pose, della scena della Crocifissione coll'analoga del portale di S. Zeno in Verona.

Nella decorazione già dissi palesi le traccie d'imitazione bisantina: palesi le traccie, palesi altresì i vani sforzi per riprodurre squisitezze d'arte omai perdute; sì che i ricchi *cabochons* bisantini, omai d'impossibile ricostruzione, sono sostituiti da una grossolana serie di goccie metalliche.

Il paliotto di Città di Castello è dunque schiettamente romanico: gli edifici, i costumi, gli aspetti stessi di quelle figure — che non sembrano ancor riavute dallo sgomento apocalittico dell'anno mille — cooperano ad affermarlo in modo assoluto.

Nessun confronto è quindi possibile fra esso e il lavoro dell'orafo Vuolvinio; se non appunto per constatare nel primo l'estremo decadere di un'arte che appunto nel nono secolo assurse (e l'altare di s. Ambrogio ne è testimonio) al suo massimo splendore.

Molte altre cose rimarrebbero a dire intorno al valore iconografico e artistico — nel pallio ambrosiano — delle singole rappresentazioni e intorno a quello simbolico delle gemme; ma, rinunciando per necessità di spazio a esporle, concludo, solo notando come, anche da questo esame, nuovi dati possano trarsi a favore della nostra tesi.

Nel lavoro dell'orafo Vuolvinio noi notiamo infatti, anche colla più superficiale delle disamine una vera e propria libertà di moti ed atti — nonchè ad essa estranei, quasi in contrasto colla rigida maniera bisantina: così il gesto di alta stupefazione di uno dei pastori nella scena della Natività, quello espressivo del maestro di casa (quasi non persuaso del miracolo) nelle nozze di Cana — la libertà e spontaneità grande di atteggiamenti comune a tutti gli episodi della vita di s. Ambrogio.

Ora, tale libertà, ne dice chiaramente come l'uniforme tecnica di Bisanzio avventurandosi su di un suolo artistico — ove erano germogliate rozze ma sincere energie locali — non potè restar insensibile a tal soffio di aspra verità, avvivatore di modi lentamente disseccantisi nelle rigidezze della formula.

È l'influenza carolingia che quì appare manifesta e — se non riesce a comunicar l'impeto veemente, quasi folle che, nella Bibbia di Carlo il Grosso a S. Paolo, agita convulse le figure e dà ali ai cavalli — pure reca energia agli atti, concitazione ai moti; quel non so che di animato che in tutte le scene tanto c'interessa; e fa del paliotto di Vuolvinio monumento, cui pare che (a testimonianza completa dell'arte di un secolo) abbian voluto cooperare, uniti, l'Oriente, colle squisitezze della tecnica — colla fresca spontaneità della vita, l'Occidente.

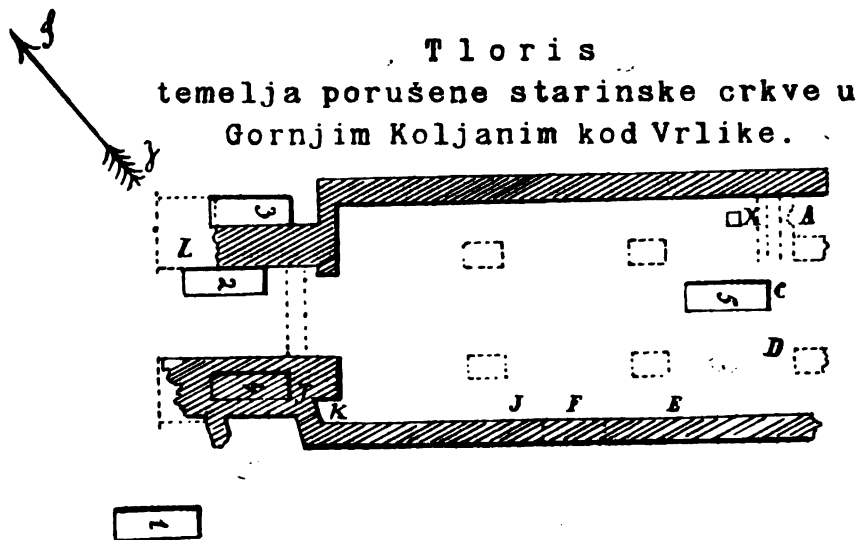
Arnaldo Cervesato.

LA BASILICA PRISCO-MEDIOEVALE DI KOLJANE (DALMAZIA)

All'epoca della trasmigrazione dei popoli dall'Asia e dall'Oriente europeo verso occidente e verso mezzogiorno, alcune separate, altre in compagnia degli Unni, dei Goti, degli Avari e di altri popoli, numerose tribù di popoli Slavi cominciarono ad irrompere nei paesi della penisola balcanica ed a stabilirvisi già nel V e nel VI secolo dell'êra cristiana. Nel VI, VII ed VIII secolo continuarono gli Slavi sempre più a popolare tale penisola e a spingersi avanti fino agli estremi limiti del Peloponneso. L'imperatore greco Costantino Porfirogenito, lamentandosi della progressiva diminuzione dell'elemento greco in quei paesi, ci racconta, che già nell'VIII secolo quasi tutta la Grecia era totalmente slavizzata. Era però così potente l'influenza della cultura greca, che giunse pure poco a poco a prevalere sull'elemento slavo, per quanto più forte di numero, e ad assimilarselo così, che già nel XII e XIII secolo di Slavi in Grecia non si fa più menzione. Degli Slavi della Grecia ci restano ancora numerose traccie nei nomi di parecchie località. — Gli Slavi Croati, invitativi dall'imperatore Eraclio, verso l'anno 640, popolarono l'angolo nord-ovest della penisola balcanica, che si estende fra il Danubio, il fiume Drina ed il Mare Adriatico e comprende oggigiorno il regno di Croazia e Slavonia, la Bosnia ed Erzegovina, la Dalmazia e l'Istria. Gli avanzi di nazione latina, sopravvissuti al trambusto delle irruzioni barbare dei secoli precedenti, si ritirarono nelle città marittime di Trieste, Pirano, Pola, Zara, Spalato, Ragusa, Cattaro e su alcune isole vicine, lasciando ai Croati tutto il resto del territorio sino al mare ed all'immediata vicinanza delle città stesse, di cui, specialmente le più meridionali e le isole, non tardarono a venir croatizzate. E se a Trieste ed in alcune città marittime dell'Istria si conservano ancora delle oasi italiane, tal fatto devesi attribuire alla posteriore secolare influenza del dominio veneto. Nell'interno dell'Istria, in Croazia, Slavonia e nelle altre provincie summentovate, ad onta delle secolari dominazioni straniere, i Croati hanno saputo affermare fino al dì d'oggi la loro individualità nazionale in tutta la sua integrità.

Primi fra tutti gli Slavi, perchè i più vicini a Roma, si convertirono i Croati al cristianesimo ricevendo la novella religione dai vescovi di Salona trasferitisi a Spalato, verso la fine del VII e nell'VIII secolo. Soggetti dapprima all'impero romano d'Oriente, cominciarono bentosto a fondare ducati indipendenti, riuniti poscia nel corso del IX secolo in granducati. Nella prima metà del X secolo, il potente Tomislav ebbe a fondare un regno croato indipendente, che sotto il regno di Pietro Krešimir e di Demetrio Zvonimir, nella seconda metà del secolo XI, ebbe a giungere all'apice della potenza e dello splendore, che venne man mano a mancare per la discordia, gli intrighi e le gelosie degl'immediati suoi successori.

Dell'epoca dall'VIII alla fine dell'XI secolo, rinvengonsi ad ogni piè sospinto in tutte le provincie croate, ma particolarmente in Dalmazia, così numerosi avanzi di monumenti di architettura e scultura cristiana, che dovrebbero assolutamente, di più che non abbiano fatto sino ad ora, soffermare l'attenzione degli studiosi cultori di arte ed archeologia cristiana, e che s'impongono quali testimonî irrefragabili del profondo attaccamento alla religione, dell'indole pacifica e contemplativa, dell'amore pietoso e

della suscettibilità agli ideali dell'arte religiosa degli antichi Croati. Allo scopo d'investigare tali monumenti, per la maggior parte atterrati e scomparsi dalla superficie del suolo, in seguito alle guerre ed alle incursioni turchesche dal XV al XVII secolo; spinto dallo zelo patriottico dell'or defunto P. Stefano Zlatović ed incoraggiato dal nostro distinto archeologo Mr Bulić, al P. Luigi Marun, francescano di Knin, riuscì di istituire a Knin una società archeologica croata nell'anno 1887; ed egli ne è sempre fino ad ora meritevolissimo ed instancabile presidente. A spese dell'accademia jugoslava di Zagabria, nel 1889 uscì alla luce la prima pubblicazione della società: « Hrvatsk spomenici » (Monumenti croati), scritta dal prof. Bulić, e che contiene la descrizione illustrata da molte tavole, di frammenti ornamentali architettonici di due basiliche medioevali scoperte dalla società nelle vicinanze di Knin, nonchè di altri monumenti contemporanei di Arbe, Zara, Nona e Spalato in Dalmazia. Il materiale di monumenti scoperti dalla società e provvisoriamente conservati nei corridoi del convento francescano di Knin, si moltiplicò di tanto, che nel 1893 fu d'uopo erigere uno speciale edifizio, consistente in un atrio e due grandi sale, che al dì d'oggi sono già totalmente ripiene di monumenti rinvenuti negli scavi praticati con ottimo successo in varî luoghi del montano della Dalmazia. Il nostro « primo museo di antichità croate » contiene moltissimi frammenti di plutei ornati specialmente di svariatissimi intrecci curvilinei e mistilinei di vimini angolosi a tre fili, e di bassissimo rilievo, pilastrini degli stessi plutei, colonnine cilindriche ed ottagonali, tegurî triangolari di ciborî, capitelli di ciborî, pilastri, con ornamenti di palmette, caulicoli, treccie ed iscrizioni latine, transenne confessionali e di finestre, croci, pinie di ciborî, nonchè una rarissima raccolta di oggetti metallici, tra i quali primeggiano gli orecchini, gli anelli, le fibule di fascie, legacci di calzature e di sproni, (questi di sproni di vario lavoro) e le armi. Abbiamo poi

ancora una raccolta di vetri, di vasi fittili, ornamenti muliebri e varî utensili. — Nel 1895 la società ha cominciato a pubblicare il suo periodico « Starohrvatska Prosvjeta », che esce in fascicoli trimestrali illustrati, e si occupa dello studio dei monumenti scoperti dalla società od ancora inediti che si trovano sparsi nella Dalmazia e derivano dall'epoca medioevale, ma specialmente prisco-medioevale, e che qui ho l'onore di presentare all'ispezione dei signori congressisti. — Non potendo allungarmi per la brevità del tempo concesso, invece di presentare al Congresso i nostri monumenti sinora pubblicati in lingua croata, e perciò purtroppo poco accessibili alla maggior

parte dei dotti, voglio limitarmi a presentare i risultati ancora inediti degli scavi praticati dalla nostra società a Koljare presso Vrlicca, poco distante dalla riva sinistra del fiume Cetina. Il nostro popolo croato suol designare col nome di *Crkvina* (da *crkva* = chiesa) ogni ammasso di macerie, derivanti dalle rovine di qualche antica chiesa scomparsa e conservata alla memoria dei posteri in questa denominazione, che contiene in sè una sicura tradizione. Seguendo la medesima, la nostra società ha avuta la fortuna di scoprire in luoghi oggi deserti le fondamenta e gli avanzi di moltissime chiese di non lieve importanza. Così fu scoperta anche la piccola basilica di Koljane sopra terreno di proprietà privata. Mediante pilastri la basilica era divisa in tre navate e colla facciata rivolta a nord-ovest. La parte orientale è totalmente distrutta. Alla facciata era congiunto un atrio, il quale, a giudicare dalla grossezza delle fondamenta, deve esser stato sormontato da un campanile, largo quanto la navata di mezzo, come si hanno esempî anche in altre basiliche antiche croate scoperte dalla nostra società in Biskupija presso Knin, presso i ponti di Bribir non lungi da Scardona, presso le sorgenti del Cetina e nella chiesa tuttora esistente a Morpolača di Scardona.

Non altrimenti che gli altri popoli barbari, immigrati sul suolo disseminato di avanzi di sontuosissimi monumenti artistici romani, anche gli antichi Croati si servirono del materiale preso da monumenti romani per erigere le loro prime chiese. Come tante altre, ce lo testifica anche la basilica di Koljane. Innanzi all'esterno della parte mediana del muro meridionale si rinvennero sotterrati gli avanzi dei pilastri d'una porta. Lo stipite (fig. 1) lungo 1.89 m., largo 0.49 m., grosso 19.7 cm. non è altro che il frammento d'un architrave romano sulla cui parte superiore, che poi servì di facciata, è stato inciso l'ornato a treccia di vimini. Nelle mura della facciata e dell'atrio si rinvennero alcune iscrizioni romane già pubblicate dal prof. D.r K. Patsch nel « Glasnik » organo del museo di Sarajevo in Bosnia. L'architrave di questa (fig. 2) porta è lungo 1.42 m., largo 22 cm., ornato di tre croci e da archi semicircolari intrecciati.

Furono rinvenuti tra le macerie: tre frammenti di un altro architrave di un'altra porta ornato alla parte superiore di caulicoli (fig. 3, 4 e 5). Nella parte inferiore ha incisi i tre seguenti frammenti di iscrizione, che indarno mi sono affaticato di decifrare:

1. $\overline{\text{DS}}$ APOLOI//// forse: *D(ominu)s Apolo(nius)*
2. ... OSCONSTRIETCONEIRMARIC////[1]

ciò che io leggerei: ...*os constr(u)i et confirmari c*...

3. ..... NVTERΛPBSAL////[2]

che potrebbe leggersi: *(... er)nut er(g)a p(res)b(ytero)s Al(exandrum et N.N.)*

(Fig. 6). Tre frammenti di un pluteo derivante da cancelli presbiteriali. Alla parte superiore possiede un fregio largo 17 cm., ornato di una treccia di vimini a nodi. L'intero pluteo è alto 94.5 cm., lungo 1.485 m., grosso 12.5 cm. Il campo del pluteo è adornato di circoli di vimini fra di loro intrecciati nello stesso modo come sopra un pluteo della chiesa di S. Maria in Trastevere qui a Roma dell'a. 827.[3] I cerchi erano disposti in tre file orizzontali e sei verticali. Lo spazio racchiuso dai cerchi è ornato di colombe ad ali spiegate tenenti in becco un grappolo d'uva, da rosette ed intrecci. Gli spazi tra i circoli sono riempiti da gigli. (*V. pag. 371*).

(Fig. 7). Frammento di un altro pluteo pure ornato di intrecci di vimini. (*V. pag. 372*).

[1] MAR con lettere in nesso.

[2] AL » »

[3] Cattaneo R. *L'architettura in Italia dal sec. VI al Mille circa,* pag. 158.

3
4
2
1
5
10
37
14
11
55
15
42
41
16
13

(Fig. 8). Frammento di un terzo architrave lungo 43 cm., largo 25 cm., grosso 17 cm. È ornato al di sopra di caulicoli, e nel campo inferiore ha inciso il seguente frammento d'iscrizione che io pure non ho potuto decifrare: (*V. pag. 372*).

////ONSTRISEETCONFIRMARICORO//// [1]

ciò che io leggerei: *c)onstrui... et confirmari coro(nidem)...*

(Fig. 9). Frammento forse del lembo destro inferiore di un tegurio di ciborio di altare. Sul lato è ornato di caulicoli rampanti. L'arco inferiormente contiene i seguenti avanzi d'iscrizione: (*V. pag. 372*).

////MAŌBOLEH⊙SЄAN//// a cui si aggiunge capovolta:

////ELLOS//// [2]

(Fig. 10). Frammento di architrave di porta ornato come la fig. 9 e coll'avanzo di iscrizione: ·PEN/// (*V. pag. 370*).

Altro frammento d'architrave similmente adornato coll'avanzo discrizione: ...PEA... (*V. fig. 55 pag. 370*).

(Fig. 11). Piccolo frammento come di pilastrino d'infra i plutei presbiteriali con traccie d'intrecciature scolpite e l'avanzo d'iscrizione:

////ΓN////

////MERIN////

forse: *(Frepi)* o *(Brani)meri neu*

[1] TR con lettere in nesso.
NFI » »
MAR » »

[2] TE » »

(Fig. 12). Sottile frammento di architrave o fregio di pluteo con traccie d'intrecciature e di due estremità di una crocetta incisa. (*Mancante*).

(Fig. 13). Frammentino di pluteo con avanzi d'intrecciature. (*V. pag. 370*).

(Fig. 14). Frammento di lesina o pilastrino d'infra i plutei presbiteriali ornato elegantemente d'intrecciatura a circoli circondata da un riquadro a funicella. (*Id.*).

8

(Fig. 15). Angolo di un pluteo, sulla parte superiore del quale avanzi di foglie d'acanto romano indicano la sua derivazione da un monumento romano. Era adorno di un'intrecciatura. (*Id.*).

9.

(Fig. 16). Angolo di un tegurio triangolare di ciborio. Ha gli avanzi di una treccia di vimini e di una serie di archetti. (*V. pag. 370*).

(Fig. 17). Frammento di pilastrino, ornato all'intorno di una treccia e nel campo di una testa di santo. (*Mancante*).

(Fig. 18). Frammento ornato di caulicoli. »

(Fig. 19). Frammento ornato di treccia. »

(Fig. 20). Frammento ornato d'intreccio a modo di stuoia. »

(Figure 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27). Sono frammenti delle volutine angolari di piccoli capitelli. (*Mancanti*).

(Fig. 28-*a* e 28-*b*). Frammenti di capitelli.

(Fig. 29-31). Frammenti delle parti inferiori di capitelli. (*Manc.^ti^*).

(Fig. 32). Frammento della parte superiore di un capitello. (*Id.*).

(Fig. 33). » » inferiore » »

(Fig. 34). » » superiore » » (*Manc.^te^*).

(Fig. 35). » di tegurio simile alla fig. 16. (*Id.*).

(Fig. 36). » » » di ciborio d'altare mancante in tutti i tre angoli. Alla parte inferiore c'è l'avanzo dell'archivolto. È alto 52 cm., largo altrettanto, ha lo spessore di 15 cm. L'angolo al vertice importa 52°. I due lati sono ornati di caulicoli rampanti. Un listello rilevato separava l'orlo del tegurio dal timpano, ma è quasi completamente infranto. Il timpano, come quelli di molti altri tegurî dalmati già pubblicati, porta nel mezzo rilevata una croce latina, le cui estremità terminano in due volutine e la cui superficie è ornata di una treccia di vimini a tre fili. Appiedi della croce e ad essa rivolte stanno due colombe portanti nel becco un grappolo d'uva, ma non pendente come al solito, sennonchè disteso orizzontalmente. L'occhio delle colombe occupa tutta la superficie della testa. L'orlo inferiore del tegurio contornante l'arco è largo 7.5 cm. e porta l'avanzo d'iscrizione: ...TETEVMOMI... forse ...*t et cum om*(*nibus*).

43.

28.

33

28

36

(Fig. 37). Frammento forse di architrave. Ha il termine di un'iscrizione ..IIR forse ..*mir*, che è la desinenza di molti nomi personali di duchi e re croati (*V. pag. 370*).

(Fig. 38). Frammento di una piastra ornata di una treccia ed una funicella. (*Mancante*).

(Fig. 39). Frammento di qualche piastra ornata di treccia a nodi. (*Id.*).

(Fig. 40). Frammento di pluteo annerito dal fumo e portante gli avanzi di una treccia. (*Id.*).

(Fig. 41). Frammento forse di pilastrino ornato di un avanzo di treccia. Dalla parte opposta ha scolpita la parte mediana di un capitello ionico o composito dei tempi romani. (*V. pag. 370*).

(Fig. 42). Estremità di un architrave di porta ornato di una crocetta latina incisa e del principio di una treccia. (*Id.*).

(Fig. 43). Buona parte della porzione superiore di un alto capitello simile a quelli di cui più sopra sono registrati i frammenti. (*V. pag. 373*).

46.

(Fig. 44). Frammento della parte superiore del fusto di colonnetta di altare. (*Mancante*).

(Fig. 45). Frammento di pluteo o pilastrino ornato di treccia. (*Id.*).

(Fig. 46). Frammento di un'estremità di pilastrino la cui superficie è ornata di cerchietti concatenati fra di loro attraverso ai quali si insinuano quattro fettuccie intrecciate.

Cinque frammenti di fusti di colonnette cilindriche (fig. 47-51). Sul frammento fig. 48 è incisa una croce latina dalle estremità più larghe.

51

49

48

47

53.

54.

(Fig. 53). Pilastrino quasi intiero dei cancelli presbiteriali. Alto 1.1 m., largo 31 cm., grosso 15 cm. Il suo campo è ornato di un graziosissimo intreccio di vimini a cerchi collegati nel mezzo e a nodi all'intorno. (*V. pag. 374*).

(Fig. 54). Pilastrino formante un lato dell'adito al presbiterio. Esso è d'un solo pezzo colla colonnetta sovrappostavi, che poi sosteneva il tegurio come ancora si vede nel *septum* della chiesuola di S. Martino a Spalato presso la *porta aurea*. Il pilastrino è alto 1.43 m. ed il frammento di colonnetta 29 cm. Il campo della faccia anteriore del pilastrino è ornato da un'intrecciatura di bei nodi ed incrociamenti di vimini. (*Id.*).

(Fig. 56). Frammentino di pluteo ornato di intrecciatura. (*Mancante*).

Nell'interno e a mezzodì della basilica si trovarono parecchie sepolture, in cui si rinvennero accanto le ossa dei defunti tre speroni ed alcune paia di grandi orecchini ornati di perle metalliche ornamentate.

Il gusto e l'esecuzione degli ornamenti, la paleografia delle lettere delle iscrizioni, nonchè la forma dei capitelli appalesano in questi monumenti la fine dell'VIII od il principio del IX secolo.

Considerazioni sullo stile dei monumenti croati del prisco medio evo.

Simile ai quì sopra descritti monumenti sono quelli numerosissimi che si trovano sparsi in Istria, nella Croazia e Slavonia, Bosnia, Erzegovina e nella Dalmazia. Tanto alle rive del mare, dalle Bocche di Cattaro lungo la Dalmazia tutta e l'Istria sino a Trieste, compresovi altresì le isole, come sul continente, scopronsi continuamente avanzi di monumenti di tal genere. In essi primeggiano i bassirilievi ornamentali di intrecciature a vimini e di caulicoli, ed abbracciano l'epoca dall'VIII alla fine dell'XI secolo. Senza dubbio di errare, posso dire, che, confrontati i risultati delle ricerche fatte intorno a tali monumenti dalla società archeologica di Knin nei tredici anni di sua esistenza, con quelle dell'ormai compianto Raffaele Cattaneo pubblicate nella sua succitata opera, la sola piccola Dalmazia ne offre un maggior numero che l'Italia tutta.

Accennando all'origine dello stile di consimili monumenti, il prof. Cattaneo lo ha chiamato nell'VIII secolo *bisantino barbaro*, nel IX e X *italo-bisantino*, comprendendovi anche i monumenti di tal epoca a lui noti delle rive dalmate ed istriane.

Il prof. W. Neuman, rettore adesso dell'università di Vienna, facendo menzione (*Mittheilungen der K. K. Central-Commission*, XXV vol., 2° fasc.) degli avanzi architettonici e scultorî raccolti nel nostro museo da varie chiese del continente dalmato e particolarmente dei dintorni di Knin, li chiama di stile *longobardo* e romanico, seguendo in ciò le orme del prof. M. G. Zimmermann (*Die Spuren der Langobarden in der italischen Plastik des ersten Jahrthausends*, Lipsia, 1894), dello Strzygowski (*Das frühe und das hohe Mittelalter*, articolo nell'opera *Kunstgeschichtliche Charakterbilder aus Oesterreich-Ungarn*, Wien., F. Tempsky, 1893, pag. 63-69) e del prof. F. S. Kraus (*Geschichte der christlichen Kunst, I.* Bd., II. Abtlg., Freiburg in Breisgau, 1896, pag. 594-600).

È evidente quindi che il Cattaneo è dell'opinione essere un tale stile di origine e d'importazione bisantina, mentre gli altri succitati si sforzano d'attribuire tali forme ornamentali al genio germanico dei Longobardi. Essendo poco noti ai suddetti autori i monumenti rinvenuti nei paesi croati, nessun di loro si è presa la cura di comprenderli nel campo di una seria considerazione.

Lo stile detto dagli uni longobardo, dagli altri barbaro ed italo-bisantino, come lo dimostra il Cattaneo con uno sguardo generale sui monumenti rimastici nei rispettivi paesi, estendesi dalla Siria e dalla Grecia alle coste dell'Algeria ed all'Italia

centrale e settentrionale. Aggiungo, che di monumenti di tale stile furono rinvenuti fin nell'Armenia e, come dissi, nel massimo numero dei paesi croati. Con riguardo dunque alla estensione di tale stile ed all'intensità ed importanza della coltura greca nei secoli VIII e IX di fronte allo stato primitivo dei Longobardi immigrati in Italia, mi sembra cosa logica e semplicissima il propendere più volentieri all'opinione del Cattaneo, a cui faceva plauso l'eccellentissimo nostro maestro G. B. De Rossi di venerata memoria, in una sua lettera, in cui, da me interpellato, mi rispondeva nell'argomento, piuttosto che a quella poco fondato del Zimmermann e suoi seguaci.

Uno degli argomenti più forti su cui si fonda l'opinione del Zimmermann e di quelli che ne la condividono, sta nell'uso delle intrecciature eseguite in bassorilievo sulle piastre di pietra delle chiese prisco-medioevali specialmente di Cividale nel Friuli, e trasportate dagli edifizî in legno usati dagli antichi Germani, dagli oggetti metallici, e dalle miniature dei manoscritti che i monaci irlandesi nel prisco-medioevo avevano disseminato per tutta l'Europa occidentale.

Epperò se si considera il fatto, ben accentuato dallo Schnaase (*Gesch. d. bild. Künste*, III, pag. 600), essere l'ornamento degli intrecci proprio a tutti i popoli della terra nel primitivo stadio di sviluppo di coltura, perchè si trova tanto sugli oggetti dei popoli selvaggi delle isole dell'Oceano Indiano, come sulla colonna del tesoro di Micene: tanto sugli oggetti metallici ritrovati nelle tombe di popoli germanici, come in quelle di popoli slavi della Russia, della Polonia e della Dalmazia che si conservano nel museo della nostra società; se si considera di più che le intrecciature erano in gran uso presso i Romani d'Oriente e d'Occidente come splendidamente lo dimostrano alcuni mosaici della Spagna e d'Italia, di una basilica antica cristiana di Salona e di un edifizio romano scoperto presso Sarajevo in Bosnia; si comprenderà di leggieri come tale argomento nulla giovi ad avvalorare l'opinione del Zimmermann e suoi seguaci.

Lo stesso Zimmermann poi riconosce per *bisantini* i monumenti di tale stile esistenti nel mezzo dell'Italia settentrionale, a Verona, Brescia, Milano e Pavia, precisamente nel centro del regno longobardo. Egli stesso riconosce che ad erigere tali monumenti devono esser stati invitati artisti bisantini (pag. 17 dell'opusc. cit.) o vi siano venuti da sè, allettati dalla speranza di buon guadagno. Quale caratteristica particolare dell'arte dell'VIII secolo indica il Zimmermann i capitelli, che a quell'epoca sono di forme svariatissime, ma tutte dipendenti o da una barbarica imitazione del corintio, od hanno per tipo il cubo scantonato ed ornato di foglie di palma e volute agli angoli superiori. Il Cattaneo ferma l'attenzione sui capitelli del ciborio di S. Giorgio in Valpolicella presso Verona, ed il Kraus vi tien dietro accentuandone l'importanza (*Op. cit.*, pag. 595), per quanto si tratti di singoli esempi affatto isolati. Nel museo di Knin invece si conservano i frammenti di 40 e più capitelli di forme particolarissime ed eleganti i quali possono suddividersi in sei gruppi di successivo sviluppo e perfezionamento (*Starohrvatska Prosvjeta*, anno I, n. 4 ed anno II, n. 1) e che derivano dalle basiliche di Žažvić presso Bribir (*St. Pr.*, anno II, n. 1, pag. 11-12), da due basiliche di Biskupija presso Knin e dalla sopra descritta basilica di Koljane. Simili capitelli non furon trovati altrove, e soli basterebbero a buon diritto a designare lo stile dei monumenti croati dal IX all'XI secolo col nome di *croato-bisantino*. Il Cattaneo nell'opera citata ci offre un solo esempio di tegurio di forma triangolare e ciò a Ravenna (*Op. cit.*, pag. 173), e lo chiama « importante lavoro di stile italo-bisantino » del secolo IX e « prototipo di quei sopraornati di ciborî o di porte, che nello stile lombardo da prima, poi nell'archiacuto, ebbero larghissimo impiego e sviluppo ». Simili; e tutti più eleganti del ravennatico, esistono in Dalmazia numerosi tegurî. Il nostro museo di Knin ne possiede pur molti. Ve ne sono a Spalato, a Bol, a Salona, a Stagno, ecc. Quasi tutti i tegurî croati sono ornati ai lati o da caulicoli rampanti o da palmette divise dal timpano da listello sporgente. Internamente poi il timpano

è orlato o da treccia o da una serie di nodi di fettucce, o da archetti liberi od incrociati. Il campo porta ordinariamente una croce ornata di treccia, come il già descritto frammento di Koljane. Appiedi della croce stanno comunemente o due colombe, o due pavoni portanti in becco od un grappolo d'uva od un ramo di palma. Gli angoli superiori della croce sono al solito ornati di girandole, rosette o nodi. La parte inferiore porta talvolta anche due palme. Al disotto del timpano, concentricamente all'arco, trovasi una fascia, che di solito porta un'iscrizione. In un solo rarissimo esemplare derivante dalla basilica di S. Maria di Biskupija presso Knin, nel timpano è in bassorilievo il busto della Madonna. Nell'opera del Cattaneo non si riscontra citato nessun esempio di porta i cui pilastri fossero ornati, mentre in Dalmazia, e precisamente a Zara, Nona, Knin, Gradaz di Druiš, Traù, Stagno e Ragusa, abbiamo una serie di riquadri di porte elegantemente ornati da palmette, treccie, viti con foglie ed uccelli, croci, palme con iscrizioni sull'architrave. Di più è grande il numero di pilastrini ornati, derivanti da cancelli presbiteriali.

Mi allungherei di troppo se volessi prender in disamina tutti gli argomenti di cui si serve lo Zimmermann per avvalorare un'opinione, di cui egli stesso non è pienamente convinto, o per cribrare le debolissime teorie dello Strzygowski, che, pur ricoscendo la dimora degli Slavi in Grecia, e non negando la loro continua presenza nei paesi croati, che non furono minimamente influenzati da popoli germanici, non ammette nessuna influenza del genio slavo, rispettivamente croato, nel non interrotto sviluppo artistico di ben quattro secoli fra i Croati stessi. In altra occasione mi soffermerò più diffusamente nella considerazione di questa importantissima questione. Per ora mi basti di richiamare l'attenzione dei dotti sopra i monumenti della coltura croata, e di avere iniziato lo studio di questi, che, senza dubbio, dovrà decidere di molto nella spiegazione dell'origine, del corso e dello sviluppo dell'arte bisantina fra i Croati ed i popoli limitrofi dell'Italia. All'ipotetica denominazione di *stile longobardo,* voglio limitarmi ad aver contrapposto l'appoggio a quella di *italo-bisantino* per l'Italia nel IX secolo, e sollevato quella di *croato-bisantino,* per i paesi croati dell'Austria-Ungheria, e particolarmente della Dalmazia.

FRANCESCO RADIC'.

PITTURE DEL SECOLO XII IN S. MARIA *IN COSMÈDIN* E NUOVO MONUMENTO CAROLINGIO

Tra le pitture scoperte nella basilica di S. Maria *in Cosmedin*, quelle appartenenti ai restauri di Callisto II hanno singolare importanza e per lo stile e pei soggetti.

Per lo stile esse ci confermano quanto già l'architettura e la scultura del monumento ci avevano dimostrato: che cioè l'arte nella regione romana fin dal secolo XII prelude all'umanesimo. L'amore e l'imitazione del classico è evidente in quelle pitture. Nei quadri l'azione è sobria e, direi, ridotta alle sue linee schematiche; le figure ricordano statue romane; gli sfondi prospettici ricordano Pompei. Le decorazioni poi sfruttano tutto il repertorio classico: nascimenti e volute d'acanto, genii alati, corni d'abbondanza e perfino maschere sceniche.

Dobbiamo dunque riconoscere nel secolo XII l'esistenza di una scuola romana che, sulle orme dell'antico, muove i primi passi verso un lontano risorgimento dell'arte.

Queste osservazioni esposi fin dal 1895 [1], tacendo allora dei soggetti che sembravano indecifrabili, perchè mancanti di ogni iscrizione e miseramente consunti; ma oggi che, dopo una lunga pazientissima analisi, credo aver letto in quell'oscuro libro; sono lieto di offrire al Congresso le primizie del mio studio, riservando ad altro tempo una esauriente trattazione del tema.

* * *

Una prima serie di quadri sceneggia il libro di Daniele: è incompleta e disordinata, ma ho potuto riconoscervi i seguenti soggetti:

1° Il sogno di Nabucco, che vede ad un tempo il colosso simbolico, e le membra di quello disperse per l'aria come stoppie dal vento; 2° L'eccidio dei magi babilonesi; 3° La statua del monarca adorata al suon delle trombe; 4° Nabucco che minaccia i tre fanciulli; 5° I medesimi fanciulli nella fornace (Fig. 1); 6° Nabucco che ad essi conferisce podestà su tre province; 7° La figura del profeta che presenta il proprio libro.

Nella fornace i fanciulli vestono da *soldati romani*, ed in mezzo a loro sta la figura del *Salvatore* con nimbo crucifero.

Come non pensare a martiri cristiani? Come non sfogliare martirologi e leggende? Eppur la chiave è questa: l'artista è innamorato di Roma antica e veste tutti i suoi personaggi all'eroica, ed anche la figura di S. Giuseppe quando càpita. Inoltre, egli ha letto in Daniele che Nabucco, guardando nella fornace, stupì ed esclamò: *Ecce video quatuor viros solutos... et species quarti similis filio Dei.* Tanto bastò, perchè l'ingenuo artista trasformasse l'angelo in Cristo.

Afferrata questa scena, spiegai con facilità le altre della serie.

[1] *La Basilica di S. Maria in Cosmedin*, estratto dall'Annuario dell'Associazione artistica fra i cultori di architettura. Anno V, 1895, pag. 19.

Fig. 1. — I tre fanciulli nella fornace.

* * *

La seconda serie di pitture, che è la più copiosa ma disgraziatamente la più mutilata, rappresenta i fatti del Nuovo Testamento. La salterei a piè pari, se non vi trovassi un sintomo evidente di umanesimo.

Tra gli evangelisti, solamente Luca parla del censimento; ma il nostro pittore non lascia fuggir l'occasione di mostrarci la propria erudizione ed il fascino che in quell'epoca esercitava il nome di Cesare Augusto: a questa fuggevole memoria dedica due quadri, ed in uno ci rappresenta l'Imperatore che consegna a Quirino l'ordine di censire Siria e Giudea, e nell'altro lo stesso Quirino che, a suon di tromba, fa bandire l'editto.

* * *

Ma passiamo presto alla terza ed ultima serie che più delle altre c'interessa, giacchè ci presenta un ospite tanto gradito, quanto inaspettato.

In ciascuno, infatti, dei quadri rimasti si vede un personaggio in tunica verde succinta, con mantello giallo listato di porpora e con berretto gemmato. Egli, attraversate varie vicende, nelle quali lo accompagnano i soliti guerrieri romani, che ormai non c'ingannano più, finisce ai piedi del Cristo, al quale presenta una pergamena, che sembra sia buon passaporto, perchè l'infallibile giudice lo accoglie benignamente.

Sarete già corsi col pensiero ad un benefattore della basilica, ovvero ad un benefattore della Chiesa universale! Ma quale? Non vi esporrò tutte le ipotesi fatte ed abbandonate e pronuncerò subito un grande nome: Carlo Magno, imperatore dei Romani!

Dirò, fra breve, quali considerazioni mi guidarono per così nuova via; enumero intanto i soggetti dei nove quadri rimasti e che, come vedrete, sono tolti promiscuamente dalla storia e dalla leggenda del grande eroe medioevale.

1° Carlo Magno è chiamato dal Cielo a liberare le Spagne dai Saraceni. Ma non è S. Giacomo che gli apparisce, come nel Pseudo-Turpino, sibbene l'arcangelo Gabriele, come nelle Canzone dei Gesti e nella Saga. L'arcangelo gli addita in lontananza il sepolcro dell'Apostolo e l'esercito che egli, Carlo, deve condurre alla santa impresa.

2° Siamo avanti a Pamplona, che da troppo tempo resiste. Carlo, prostrato al suolo, invoca S. Giacomo, ed ecco cade una torre, trascinando con sè il soldato di scolta. Scena questa, esattamente riprodotta più tardi sulla cassa argentea di Aix-la-Chapelle [1]. Subito Carlo apre al culto la chiesa di Compostella, ove, sotto l'altare, si vede il sepolcro dell'apostolo S. Giacomo.

Manca, pur troppo, la più sublime scena dell'epopea francese: voglio dire la rotta di Roncisvalle e la morte di Rolando! Forse era fra le distrutte!

3° Dalla Spagna, passiamo in Sassonia. Ivi vediamo Carlo che, a gran colpi, distrugge l'Irminsul e, dopo un'altra scena indecifrabile, assistiamo all'orribile carneficina di Warden. Purtroppo non è leggenda questa: ad Eginardo parve un grande atto politico, al monaco del Soratte un grande atto religioso!

4° Ma lo zelo santo di Carlo vuole il nostro pittore mettere in maggior evidenza nel quarto quadro, ricordando quanto egli operò per la protezione dei cristiani in Terra-Santa. Vediamo infatti Arun-el-Rascid, che rimanda gli ambasciatori di Carlo carichi di reliquie e donativi, fra i quali la leggenda annovera la chiave del sepolcro di Cristo. E subito dopo, gli ambasciatori del monarca persiano che giunti a Carlo, per la grande reverenza ed ammirazione, come favoleggia il monaco di S. Gallo, si sentono venir meno e cadono al suolo.

5° Ma la Chiesa è grata a questo suo grande protettore, a questo apostolo armato, ed eccoci infatti alla scena più saliente della vita di Carlo: alla sua esaltazione.

È il Natale dell'anno 800. Siamo avanti all'altare di S. Pietro. Carlo Magno, con la corona che Leone III gli ha posto sul capo, con la benda che conserva sulla fronte il sacro crisma, è sollevato da due popolani che lo prendono in collo, come già usarono i pretoriani, e lo mostrano alla folla: *Karolo Augusto a Deo coronato, magnifico et pacifico imperatori Romanorum vita et victoria!* Ed intanto a sinistra avanti il pronao della basilica vediamo Pipino, che giunto in gran fretta dal campo di Benevento, conduce al Vaticano un servo curvo sotto il peso dei vasi d'oro e della tavola d'argento (Fig. 2); storici donativi che troviamo riprodotti persino nella incoronazione di Carlo da Raffaello dipinta nelle sale Vaticane.

6° e 7° Le virtù cristiane di Carlo vengono poi simbolicamente rappresentate in altri due quadri, e le grazie e rivelazioni con le quali, secondo Turpino, il Cielo lo favorì, sono espresse nella mano dell'Altissimo che dalle nuvole benedice Carlo orante.

8° E siamo alla fine del grande imperatore! Carlo, discinto, stanco, siede ed affonda i piedi sopra morbido tappeto. Gli è prossimo il serpente cui egli rese giustizia e dal quale ebbe in dono la gemma fatale: chiaro accenno questo alla strana leggenda che vuol spiegare la predilezione di Carlo per Aquisgrana ove egli ammalò e morì. Nel fondo si vede piegarsi in due l'albero che nacque con Carlo e deve morire con lui:

Tant com Kalles vivrà i serà son vivant.

L'albero declina, Carlo è morente!

9° Eccoci finalmente all'ultima scena, quella del Giudizio che ho già descritta! L'orribile peccato che Carlo non ardì confessare a S. Gilles forma oggetto di due quadri nella cassa argentea di Aix. Nel primo è la sacrilega confessione, nel secondo è

[1] E. Müntz, *Etudes iconog. et archeol. sur le moyen-âge.* Paris, 1887, p. 109.

Fig. 2. — Esaltazione di Carlo Magno.

S. Gilles celebrante, cui Gabriele consegna una carta ove è scritto il peccato taciuto dall'imperatore e nel medesimo tempo la penitenza ed il perdono:

Qui culpae immisit regiae cartham latricem veniae.

È forse questa la carta che nel nostro dipinto Carlo presenta a Cristo giudice? ovvero è la donazione del suo padre Pipino da lui confermata? Non sembra agevole la risposta.

Esaminiamo piuttosto un altro quesito.

Come mai trovansi in S. Maria *in Cosmedin* nel 1123 pitture del ciclo carolingio? Non accade numerare col Müntz tutti i monumenti carolingi d'Italia, nè ricordare col Raina che le leggende carolinge qui più che altrove fioriscono e si moltiplicano.

Il clero è devoto alla memoria di Carlo; il monaco Iocundus ne fa un martire, ed a quei tempi se ne preparava la canonizzazione. Infatti, 43 anni dopo, Barbarossa la ottenne dall'antipapa Pasquale III. Si cantò l'officio di S. Carlo Magno ed i seguenti Pontefici lasciarono correre.

Ma v'è un altro fatto importante ed è quello che mi ha fatto intravedere la verità.

Guido di Borgogna, Vescovo di Vienna, che fu poi Callisto II, si recò nel 1108 a Compostella ove era morto suo fratello Raimondo conte di Galizia e, secondo Gastone Pàris [1], quivi trovò i primi cinque libri del Pseudo-Turpino che poi fece completare dal monaco di S. Andrea. Fatto papa coprì di beneficii Compostella, vi convocò un concilio, la creò metropolitana di tutte le chiese spagnuole. È quindi da ritenere che da papa raccomandasse il libro che avea scritto o fatto scrivere da vescovo. Se infatti

[1] *De Pseudo-Turpino.* Parigi, 1865, pag. 7, 24, 32-35.

nel 1143, cioè a soli 20 anni di distanza dai nostri dipinti, furono pubblicate le lettere apocrife di Callisto e di Innocenzo II, vuol dire che Emerico Picaudo, il presunto falsario, conosceva la predilezione di Callisto per Compostella e per Carlo Magno e che anzi tale predilezione era un fatto a tutti notorio.

È ovvio quindi immaginare che Alfano, camerlengo di Callisto II, per obbedire ad un ordine del Papa, o per prevenirne i desiderii, facesse dipingere in S. Maria *in Cosmedin* quel che vi abbiamo veduto.

Devo osservare che i soggetti ivi dipinti non derivano tutti da un unico testo, a meno che questo non sia smarrito; e che la faccia ed il costume di Carlo sono tolti dalla leggenda, non dalla storia.

Non insisto sulla importanza che queste pitture possono avere per lo studio dell'epopea francese e specialmente per le più tarde sue manifestazioni, e mi permetto soltanto di aggiungere che da queste possiamo apprendere quali fossero le pitture della sala lateranense che il fortunato Callisto II avea consacrato alla memoria del concordato di Worms; nella quale erano riprodotti i principali avvenimenti ed i principali attori della terribile e lunga lotta per le investiture.

Panvinio [1] che ci conserva le iscrizioni metriche di quell'insigne monumento pittorico, purtroppo sparito, lo stigmatizza col nome di *foedissima pictura.* Mi permetto di non omologare il verdetto di Panvinio e mando un reverente saluto a quelli anonimi artisti, ingenui ed inesperti sì, ma innamorati dell'ideale classico i quali ci hanno lasciato un documento così prezioso per la storia dell'arte medioevale e per la storia di questa proteiforme ma eterna Roma, di cui oggi appunto celebriamo il natale.

G. B. GIOVENALE.

[1] *De septem ecclesiis urbis,* p. 173.

PRESENTATION ET RÉSUME DU TRAVAIL DE MGR DEBS

ARCHEVÊQUE MARONITE DE BEYROUTH

SUR LA PERPÉTUELLE ORTHODOXIE DES MARONITES [1]

Sa Grandeur Monseigneur Joseph Debs, archevêque maronite de Beyrouth, m'a chargé de présenter à votre honorable Congrès, pour être distribuées aux savants membres de cette noble réunion, plusieurs copies d'un travail qu'il vient de composer. Vous me permettrez de dire en peu de mots qui est Monseigneur Debs, quel est le but de ce travail et quel en est le contenu.

Monseigneur Debs est un de nos archevêques qui a passé ses nombreuses années à travailler dans la vigne du Seigneur. Son nom suscite dans notre Liban les plus cordiales sympathies; car partout où il passe il se fait chérir par la bonté rayonnante de son cœur, la grâce de son esprit, et cette chaude éloquence où le soleil de notre Orient semble avoir mis ses rayons d'or. Penseur éminent, controversiste justement renommé, historien de premier ordre, il est l'auteur de plusieurs ouvrages très connus, principalement de l'histoire de la Syrie depuis la création du monde jusqu'à nos jours. Cinq volumes in-octavo ont déjà paru de cet important ouvrage, et le savant auteur travaille maintenant au sixième. Quand on voit avec quelle scrupuleuse fidélité il a appuyé son histoire sur les anciens manuscrits, les anciennes inscriptions et les découvertes modernes on ne craint pas de dire que c'est une des plus importantes publications que l'Orient ait produites. De plus le savant archevêque a traduit du latin en arabe les ouvrages de théologie, de philosophie, de droit canon et d'histoire qu'il a jugés nécessaires au peuples de l'Orient. Je passe sous silence l'énumération de tous ces ouvrages pour ne pas trop abuser de votre bienveillante et sympathique attention,

Monseigneur Debs n'est point cependant un archéologue pour vous présenter quelque travail archéologique. Il a profité de la tenue de cet important congrès afin de vulgariser pour ainsi dire une question très chère à la nation maronite et qui ne manque pas d'importance pour l'Eglise catholique.

Les Maronites, vous le savez Messieurs, sont des Syriens qui ont reçu la prédication de l'Evangile de la bouche même du Sauveur et de ses Apôtres, et qui sont restés fidèles à la doctrine catholique et soumis au Saint-Siège apostolique durant les hérésies qui troublèrent l'Eglise depuis le cinquième jusqu'au septième siècle. C'est là une vérité que tous les historiens jusqu'au dixième siècle sont unanimes à affirmer.

Eutichès d'Alexandrie, Melkite schismatique, écrivant son histoire au X[e] siècle, inventa, par amour pour sa nation et par haine des Maronites, la fable que voici: il dit que saint Maron, abbé, dont Théodoret a écrit la biographie, fut l'auteur du Monothélisme, et Guillaume de Tyr, appuyé sur le témoignage d'Eutichès, comme il le déclare lui-même, a écrit que les Maronites se sont convertis à la foi catholique et ont abjuré leur erreur en l'année 1182.

Plusieurs papes ont refuté cette odieuse calomnie. Un grand nombre de savants occidentaux et orientaux ont fait de même, et tous les savants maronites qui ont brillé pendant ces quatre derniers siècles se sont attachés à prouver par des arguments irréfutables la perpétuelle orthodoxie de leur nation et sa constance, en tous temps, dans la foi catholique de ses ancêtres.

[1] *Protestation en faveur de la perpétuelle orthodoxie des Maronites présentée au Congrès archéologique de Rome.* Beyrouth, imprimerie catholique, 1900.

Cependant, bien que la vérité de cette question soit connue de tous, on voit encore, de temps à autre, des auteurs qui, soit par haine, soit par ignorance ou inadvertance, enseignent le contraire. Alors, pour mettre fin à cette question devenue plus claire que le jour, Monseigneur Debs a composé ce travail en forme d'une protestation munie de preuves irréfragables. Il prie tous les auteurs qui voudront écrire quelque chose contre la perpétuelle orthodoxie des Maronites de répondre, préalablement, à ses arguments, puis de présenter ensuite leurs objections, s'ils en ont, pour qu'on les refute, et qu'on ne ressuscite pas tous les jours une question qui pour un observateur impartial semble déjà résolue depuis longtemps. C'est la règle prescrite par la bonne dialectique. Voilà Messeigneurs et Messieurs le but que Monseigneur Debs s'est proposé en publiant cet ouvrage.

Quant au contenu de cette brochure, Monseigneur Debs l'a divisé en cinq chapitres. Dans le premier chapitre il démontre que la dénomination de Maronites vient du saint abbé Maron dont Théodoret a écrit la vie. Il cite à ce propos l'article de cet historien concernant le saint. Il cite aussi la lettre (XXXVI[e]) que saint Jean Chrysostome adressa, du fond de son exil, à saint Maron. Il reproduit in-extenso la lettre de Benoît XIV à Nicolas Lascari en date du 28 septembre 1753, pour confirmer solennellement la sainteté de saint Maron et pour réprimander un prélat qui avait déchiré son image à Alep. Monseigneur Debs termine ce chapitre en citant le décret de Clément XII daté du 15 avril 1734, dans lequel ce pape accorde une indulgence plénière aux fidèles qui s'étant confessés et ayant reçu la sainte communion, visitaient une église des moines maronites, et le décret de Benoît XIV daté du 12 août 1744 où il étend cette indulgence à toutes les églises maronites.

Dans le deuxième chapitre, le savant archevêque parle des disciples de saint Maron dont Théodoret a écrit les biographies. Il démontre qu'ils étaient les défenseurs de la foi catholique, et parmi les preuves qu'il apporte à l'appui de son assertion, il cite la lettre que ces moines ont présentée au pape saint Hormisdas. Il cite encore leur ambassade auprès du pape Agapet et leurs lettres au patriarche catholique de Constantinople et au concile tenu alors. Ces lettres sont annexées aux actes du cinquième concile général.

Dans le troisième chapitre le savant auteur parle de saint Jean Maron, moine du monastère de Saint-Maron et premier patriarche des Maronites. Il reproduit d'abord les paroles que prononça le pape Benoît XIV dans la congrégation des cardinaux en date du 13 juillet 1744 où il déclare que lorsque l'hérésie du monothélisme s'est répandue dans le patriarcat d'Antioche, les Maronites, pour se préserver de cette contagion, ont élu ce patriarche et demandèrent pour lui la confirmation du Saint-Siège apostolique. Puis il cite plusieurs preuves irréfutables pour démontrer la sainteté de ce patriarche et ses labeurs pour l'intérêt de la cause catholique et la prospérité de sa nation. Il appuie ses preuves sur les ouvrages de saint Jean Maron lui-même et sur le témoignage d'un grand nombre d'écrivains tant orientaux qu'occidentaux. Enfin il met à découvert l'ineptie de ceux qui prétendent que saint Jean Maron est l'auteur du Monothélisme en leur démontrant l'impossibilité de leurs allégations: Le Monothélisme en effet, dit-il, a fait son apparition vers l'an 630. Or à cette époque saint Jean Maron n'était pas encore né ou était encore un tout petit enfant, comment peut-il être l'auteur d'une hérésie?

Dans le quatrième chapitre, l'illustre Prélat établit la perpétuelle orthodoxie des Maronites par plusieurs arguments également irréfutables. Il reproduit plus de 30 témoignages des souverains pontifes depuis Innocent III en l'an 1207 jusqu'à l'immortel Léon XIII. Ces pasteurs souverains ont hautement déclaré que les Maronites, quoique entourés de toutes parts par les infidèles, les hérétiques et les schismatiques, se sont constamment et de tous temps montrés fidèles au Saint-Siège. A la suite des témoignages des papes, il cite ceux des cardinaux de l'Eglise romaine, puis ceux des légats

du Saint-Siège auprès des Maronites comme Frère Griffon, François Sourianus, Jérôme Dandini et le Père Dominique de Lucca. Enfin il cite les savants occidentaux comme Le Quien dans son *Oriens christianus*; Jean Mauri, dans ses notes sur Noel Alexandre; Pagi, dans ses notes sur Baronius; Besson, de la Compagnie de Jésus, dans son ouvrage *La Syrie religieuse*; de La Rocque et plusieurs autres occidentaux ainsi qu'un grand nombre d'Orientaux surtout des Maronites. — A l'appui de ces citations Monseigneur Debs apporte plusieurs considérations fort judicieuses. Il démontre que dans chaque siècle depuis le septième jusqu'à la fin du douzième, il y eut des Maronites catholiques, des ouvrages maronites qui prouvent l'orthodoxie de leurs auteurs. Il met en avant la série ininterrompue des patriarches maronites durant ces siècles et les ambassades qu'ils envoyaient aux souverains pontifes avant l'année 1182, que les adversaires assignent comme date de leur prétendue conversion.

Dans le cinquième chapitre Monseigneur Debs refute les objections en démontrant que le témoignage d'Eutichès d'Alexandrie est une fable qui se refute d'elle-même; car il prétend que saint Maron fut l'inventeur du Monothélisme alors que ce saint vivait à la fin du IV^e^ et au commencement du V^e^ siècle et que l'hérésie du Monothélisme, de l'avis unanime de tous les historiens, a fait sa première apparition vers l'année 630. — Puis il refute le témoignage de Guillaume de Tyr en montrant par les paroles mêmes de cet écrivain qu'il s'appuie, dans son histoire, sur le témoignage d'Eutichès d'Alexandrie, et en prouvant par des arguments irréfutables que les Maronites ont été catholiques, avant comme après l'année 1182, que Guillaume désigne comme date de leur conversion. Monseigneur Debs dit à la fin que si la prétention de Guillaume repose sur quelque fondement, elle ne serait cependant vraie que pour un petit nombre de Maronites qui se seraient égarés puis réconciliés, vers cette époque, avec leur patriarche et le corps de la nation, ainsi que le prouve Le Quien à la fin de son ouvrage: *Oriens christianus.*

Monseigneur Debs, dit en terminant sa brochure, que, pour ce qui regarde les autres difficultés soulevées contre la perpetuelle Orthodoxie des Maronites, il en a fait la réfutation complète dans un autre ouvrage intitulé: *Perpétuelle Orthodoxie des Maronites*, imprimé à Beyrouth en 1871 et dont une traduction française a été imprimée dernièrement à Arras (1896).

L'archevêque de Beyrouth a écrit à Paris pour qu'on m'envoie 300 exemplaires de cet ouvrage afin que je les distribue également aux savants membres de cet honorable Congrès. Je regrette que jusqu'à présent je n'aie point réçu ces exemplaires pour vous les présenter et accomplir par là ses ordres. — Ce prélat a inséré à la fin de son ouvrage la lettre de retractation de M. Joseph David qui avait réuni tout ce qui avait été dit contre les Maronites, mais que monseigneur Debs refuta dans le susdit ouvrage et l'obligea à se retracter.

Le savant archevêque conclut qu'il est certain du gain de sa cause, vu qu'elle est appuyée par tant de preuves et surtout par les témoignages des Souverains Pontifes, juges souverains en matière de foi. Il ne redoute pas les assertions d'auteurs mal renseignés ou intéressés auxquels il ne reste que de choisir entre ces deux alternatives: adhérer aux affirmations des Souverains Pontifes ou bien préférer le témoignage d'Eutichés d'Alexandrie mal noté par tout le monde ou celui de Guillaume de Tyr induit en erreur par ce dernier.

Voilà, messeigneurs et messieurs, ce que j'ai eu l'honneur de vous exposer et voici le travail que je dois vous offrir au nom de sa grandeur monseigneur Debs, archevêque maronite de Beyrouth.

D. Elias Coury Chedid

Recteur du Collége Maronite
a Rome.

VERBALI
DELLE ADUNANZE GENERALI E PARZIALI DEL CONGRESSO CON IL RICHIAMO DELLE DISSERTAZIONI STAMPATE IN QUESTO VOLUME DEGLI ATTI

Adunanza generale preparatoria, nelle ore ant. di martedì 17 aprile 1900 nell'Aula massima del Pontificio Seminario romano.

Aperta l'adunanza alle ore 10 ant. il rev. prof. Duchesne, Presidente del Comitato organizzatore, rese conto dell'operato del Comitato medesimo onde preparare il II Congresso Internazionale d'Archeologia Cristiana; e quindi diè la parola al prof. comm. Marucchi, il quale spiegò quale sia il concetto del regolamento del Congresso e l'ordine delle sedute tanto generali che di Sezioni. Dopo ciò il Presidente dichiarò esaurito per il momento il compito del Comitato ed invitò Mons. Crostarosa a prendere la presidenza provvisoria per procedere alla elezione delle cariche del Congresso. Mons. Crostarosa assumendo l'incarico chiamò ad assisterlo il Barone Rodolfo Kanzler e il Dott. Pio Franchi de' Cavalieri ed insieme ad essi, inteso il parere di altri Congressisti, compilò una lista di nomi proposti ai vari uffici che venne letta ed approvata dai presenti per applauso.

In questo modo riuscirono eletti dall'assemblea: Presidente generale del Congresso prof. Luigi Duchesne, direttore della scuola francese d'archeologia in Roma; Vice-presidenti generali Mons. Antonio De Waal, rettore dell'ospizio teutonico, Mons. Francesco Bulic, direttore del Museo di Spalato, prof. Nicola Müller, professore d'archeologia cristiana nell'Università di Berlino, prof. cav. Giuseppe Gatti, professore di Diritto Romano nell'Accademia storico giuridica; Segretario generale prof. comm. Orazio Marucchi, professore di archeologia cristiana nel Seminario Romano; Vice-segretari generali prof. Attilio Profumo, sotto-archivista dei Brevi Pontifici, sig. Augusto Bevignani, ispettore della Commissione d'Archeologia sacra. Dopo ciò la nuova Presidenza prese subito il suo posto ed il Segretario generale propone i nomi dei componenti la Presidenza delle singole Sezioni, i quali tutti furono accettati per applauso.

I^a SEZIONE.

Antichità cristiane primitive ed arte relativa.

Presidenza: Prof. NICOLA MÜLLER, Mons. GIUSEPPE WILPERT. Mons. GENNARO ASPRENO GALANTE, Prof. PIETRO KIRSCH, Prof. GIUSEPPE BILCZEWSKI.

II^a SEZIONE.

Antichità cristiane medioevali occidentali ed arte relativa.

Presidenza: P. ARTMANNO GRISAR, Ing. GIO. BATT. GIOVENALE, P. FRANCESCO EHRLE, Prof. ADOLFO VENTURI, Dott. Conte A. EILANGIERI DI CANDIDA.

IIIª SEZIONE.

Antichità cristiane medioevali orientali ed arti relative.

Presidenza: Prof. IGNAZIO GUIDI, Prof. P. FULCRANO VIGOUROUX, Prof. P. VINCENZO SCHEIL, Prof. D. UMBERTO BENIGNI, Dott. P. LUIGI PETIT.

IVª SEZIONE.

Liturgia.

Presidenza: P. D. GERMANO MORIN, P. D. AMBROGIO AMELLI, Prof. ENRICO SWOBODA P. D. LORENZO JANNSENS, Mons. CARLO RESPIGHI.

Vª SEZIONE.

Epigrafia.

Presidenza: Prof. GIUSEPPE GATTI, Dott. LUIGI BORSARI, MONS. FRANCESCO BULIC', P. A. L. DELATTRE, Prof. EUGENIO BORMANN.

VIª SEZIONE.

Letteratura dei primi secoli in relazione alle antichità cristiane.

Presidenza: Prof. ALBERTO EHRARD, Prof. GUGLIELMO NEUMANN, Dott. PIO FRANCHI DE' CAVALIERI, Dott. D. GIOVANNI MERCATI, Prof. LEJAY.

VIIª SEZIONE.

Archeologia didattica e pratica.

Presidenza: Mons. PIETRO CROSTAROSA, Prof. Barone RODOLFO KANZLER, Prof. P. GIUSEPPE BONAVENIA, Mons. PAOLO BAUMGARTEN, Prof. Comm. GIUSEPPE BOTTI.

Quindi il Presidente generale prof. Duchesne, ringraziati i colleghi dell'onore a lui conferito, espose quale sarebbe stata la sua linea di condotta nella direzione del Congresso, raccomandando caldamente a tutti di tenersi strettamente nel terreno scientifico senza divagare in questioni estranee o che fossero fuori della competenza del Congresso. Dopo ciò, dati alcuni avvertimenti dal Segretario per la prossima riunione del pomeriggio, venne sciolta la seduta.

Adunanza generale pomeridiana di martedì 17 aprile.

INAUGURAZIONE SOLENNE DEL CONGRESSO.

Alle ore 4 pom. fu aperta la seduta dall'Em̃o Card. Lucido Maria Parocchi, Protettore del Congresso, alla presenza di tutto il Comitato, della Presidenza del Congresso medesimo e di un grande numero di Congressisti, fra i quali primeggiavano dodici Em̃i Cardinali: Casali del Drago, Ciasca, Cretoni, Ferrata, Gotti, Macchi, Masella,

Mathieu, Satolli, Segna, Vannutelli Vincenzo, Vives y Tuto; vi erano pure ambasciatori, diplomatici, vescovi, prelati ed altri illustri personaggi. Sua Eminenza inaugurò la seduta con un elegante discorso latino inspirato ad alti e nobili sentimenti, cui rispose in lingua francese il Presidente generale prof. Duchesne, accennando alla grande importanza ed utilità dei Congressi scientifici [1]. Quindi il Segretario Generale Prof. Marucchi lesse i nomi di quei signori Congressisti i quali erano incaricati di presentare al Congresso il saluto o l'adesione di qualche società od istituto scientifico; ed allora i qui sotto notati si fecero innanzi l'un dopo l'altro leggendo ognuno un breve discorso di omaggio e di simpatia:

Rev. padre Ehrle, per la Biblioteca Vaticana;

Mons. Crostarosa, per la Commissione d'Archeologia Sacra;

Prof. Gatti, per l'Accademia Pontificia d'Archeologia;

Comm. Azzurri, per l'Accademia di San Luca e per la Commissione Archeologica Comunale di Roma;

Prof. Petersen, per l'Imperiale Istituto Archeologico Germanico;

Prof. Wickhoff per l'Università di Vienna;

Prof. Duchesne per la Scuola Archeologica Francese;

Mons. Bulic', per l'Accademia delle Scienze di Zagabria, Museo Nazionale di Zagabria, Museo di Spalato, Società Archeologica-Croata Biac;

Padre Delattre, per Mons. Arcivescovo di Cartagine;

Padre Jannsens, per il Collegio dei Benedettini di Sant'Anselmo;

Prof. Vigouroux, per l'Istituto di San Sulpizio;

Mons. De Waal, per il Collegio dei Cultori dei Martiri;

Prof. Marucchi, per la Società delle Conferenze d'Archeologia Cristiana;

Prof. Müller, per la Società dei Cultori di Archeologia Cristiana dell'Università di Berlino;

Mons. Talamo, per la Società Cattolica Italiana per gli Studi scientifici;

Cav. Giovenale, per la Società dei Cultori d'Architettura;

Dott. Radic', per la Società Archeologica Croata di Knim in Dalmazia;

Padre Petit, per la Società per gli Studi Bizantini in Calcedonia;

Mons. Respighi, per il Collegio dei Cerimonieri Pontifici.

Dopo gli indicati discorsi il Segretario Generale diè notizia di altre adesioni che erano pervenute al Congresso, cioè dell'Istituto Archeologico Russo di Costantinopoli, della Società Archeologica del Mezzogiorno della Francia rappresentata da Mons. Graillot, dell'Accademia Pontificia dei nuovi Lincei rappresentata dal Cav. Augusto Statuti, della Direzione delle Antichità e delle Arti nella Reggenza di Tunisi, rappresentata dal Prof. Gauchler; dell'Accademia di Tortona e dell'Ordine Olivetano, rappresentati dal Padre Lugano; inoltre dei Professori Krumbacher di Monaco, Holtzinger d'Annover, Kurth di Liegi, Müntz di Parigi, Batiffol di Parigi, Fuehrer di Bamberga. Finalmente lo stesso Segretario lesse un telegramma inviato allora dall'Emo Card. Respighi, Vicario Generale di S. S. (assente da Roma), ed un altro di Mons. Filippo Nakic', Vescovo di Spalato. Esaurita la lettura di queste ultime adesioni, l'Emo Card. Protettore espose con acconcie parole i sentimenti di gratitudine dell'intiero Congresso verso il Sommo Pontefice, il quale con tanta generosità ha coadiuvato l'opera nostra e ci ha ospitato in questo suo Seminario e ci ha generosamente aperto lo storico Palazzo Lateranense.

Propose quindi che s'inviasse alla S. S. un telegramma di omaggio e di riconoscenza che venne subito compilato dal Segretario e da lui letto, mentre tutta l'Assemblea si era levata in piedi in atto di ossequio. Il testo dell'indicato dispaccio è il seguente:

[1] Ambedue questi discorsi sono riprodotti qui appresso.

« Sua Santità Leone XIII — Vaticano.

» Il II° Congresso d'Archeologia Cristiana, ospite di Vostra Santità nel suo Seminario all'Apollinare, sperimentando fin d'ora la protezione e generosità del Sommo Mecenate dei buoni studi, porge alla Santità vostra fervidissimi ringraziamenti, implorando sopra i suoi lavori intesi all'ampliamento della vera scienza, la benedizione apostolica.

» Card. PAROCCHI. »

Un vivo ed unanime applauso accolse la lettura di quest'indirizzo e dopo di ciò l'Emo protettore dichiarò sciolta la seduta.

ALLOCUZIONE LATINA DELL' EMO CARD. PROTETTORE LUCIDO MARIA PAROCCHI E DISCORSO DEL PRESIDENTE.

Viri lectissimi, quotquot ad alterum christianae Archaeologiae conventum Romam acciti, undique, facto agmine, adestis, salvete.

Vos hospites Urbs Alma salutat desideratissimos. Si enim advenas, quocumque ardeant studio, maternis suscipit officiis, quanto potioribus vos excipiat Roma necesse est, quibus et venerandae antiquitatis religio, et cura penitus insidet romanae maiestatis gloriam pro viribus instaurandi?

Post Salònas ad litus adriacum, Tyrrheni maris ocellus Petri civitas Vobis praesto est ad auxilium.

Veteres pandit basilicas, monumenta christianae fidei primaeva, sculpta signa, udo colore illitas, vel musivo nitentes opere icones, numismata, diplomata, codices, inscriptiones, antiqua liturgiae instrumenta, omnia Vobis aperit, ad severiorem artis criticae trutinam excutienda; coemeteria potissimum, christiano concreta sanguine, patefient.

Quinquagesimus iam annus dilabitur, ex quo vir nostrae disciplinae facile princeps, Joannes Baptista De Rossi, divinatione propemodum columbiana, coemeterium Callixti repertum, egessit.

Exhinc, novo circumundique effuso iùbare, Domitillae, Hippolyti, Ciriacae, Valentini, Priscillae, Felicitatis, Ostrianum, ut cetera praeteream, caemeteria prodierunt, eorumque thesauros, *Roma subterranea*, opus aeterna dignum memoria, collegit, peregrinaque doctrina adornavit. Sed quantum adhuc ad metam spatium emetiendum supersit, post aedes Joannis et Pauli ad Coelium èrutas, Petri et Marcellini ad viam Labicanam nuperius effossum cubiculum, perspicue demonstrat. Vos itaque ad nova coepta opperimur, Viri praestantissimi, Vobis inter laborem innitimur, consilium romanis sodalibus, operam, experientiam, tanquam symbola ad agapen, collaturis. Mutua, ex mutuato penso, prodibit utilitas: nos vernaculas proferemus opes, vos doctrinam suppeditabitis, operosius excultam.

Una interim sit mens, unus adspiret animus. Arridet, laetaque omnia precatur nobis munificus bonarum artium Parens atque studiorum Leo XIII, quo hospite honestamur.

Sinite modo, amplissimi Viri, iam nos a primo coetus limine auspicari, fore ut, alter christianae Archeologiae conventus, ad vetera monumenta penitius investiganda, ad scientiae consectaria amplius educenda, ad futura demum nostrae disciplinae incrementa cedat fausta feliciter.

Al discorso di Sua Eminenza rispose il R̃mo D. Luigi Duchesne, membro dell'Istituto di Francia e direttore della Scuola francese in Roma, quale presidente del Congresso:

Eminences, Mesdames, Messeigneurs, Messieurs,

Appelé par vos suffrages à l'honneur de présider vos travaux scientifiques, je veux que la première parole que je prononcerai en ce Congrès soit l'expression de notre commune reconnaissance envers Sa Sainteté Léon XIII. C'est grâce à lui que nous avons pu sortir des difficultés matérielles de l'organisation; c'est lui qui nous accueille et nous héberge, abritant nos travaux sous le toit de son séminaire épiscopal, et ouvrant à nos fêtes son palais apostolique du Latran, l'antique demeure de la papauté. C'est sous ses vénérés auspices que nous sommes réunis. Pour donner une forme sensible à son auguste patronage, il a député près de nous, avec la qualité de protecteur, un cardinal deux fois éminent, chez qui la pourpre romaine et les dignités supérieures de l'Eglise sont relevées par la plus haute culture de l'esprit et les plus nobles qualités du cœur.

Fondé à Spalato, il y a six ans, le Congrès d'archéologie chrétienne devait tenir à Ravenne sa deuxième réunion. Nous étions attirés à Ravenne par les éclatants souvenirs de cette vieille cité impériale et par sa richesse en monuments de l'ancien art chrétien. Diverses circonstances, dans le détail desquelles nous n'avons point à entrer, nous ont empêchés de donner suite à cette idée; mais bien entendu pour le moment seulement. Nous n'avons garde de renoncer définitivement à un séjour si plein de charmes archéologiques.

Rome eût sans doute été notre troisième étape. Elle est devenue la seconde. Nous y voici plus tôt que nous ne l'espérions. Nous y arrivons au milieu de l'affluence déterminée par les fêtes pascales et par le retour de l'année jubilaire. Mais l'hospitalité romaine est si féconde en ressources que nous nous sentons fort à l'aise.

Qu'y venons-nous faire?

Depuis quelques annèes, Messieurs, les Congrès se multiplient avec une rapidité que certains trouvent inquiétante. Autrefois il n'y avait guère que des Congrès de diplomates et ils étaient plutôt rares. Maintenant il n'est science, œuvre, industrie, qui ne donne lieu, chaque printemps ou chaque automne, à des assemblées internationales. L'Exposition de Paris en verra plusieurs douzaines. Il faut plaindre les malheureux que leur situation ou leurs études signalent au zêle des organisateurs. Pour ceux-là, plus de vacances possibles. Ils doivent se résigner à errer de Congrès en Congrès d'un bout de l'Europe à l'autre, ruminant leurs discours et communications, assiégés de reflexions mélancoliques sur l'utilité de leurs déplacements. S'ils venaient à les exprimer tout haut, ils seraient, certes, soutenus par le chœur des sceptiques toujours prêts à hausser les épaules quand on fait à côté d'eux quelque chose de sérieux et à dire: A quoi bon?

Sûrement, Messieurs, la machine du monde pourrait tourner sans nous, et le progrès scientifique s'accomplirait par les voies déjà consacrées, par les écoles, les académies, les livres, les publications périodiques. Mais les Congrès ont aussi leur utilité. Ils rassemblent et mettent en communication directe non seulement les travaux, mais encore les personnes. On s'y voit, on s'y connaît et, chose remarquable, on progresse par là même dans l'estime et l'affection mutuelle. C'est peut-être que les Congrès durent peu. Mais il y a une cause plus profonde. Les savants sont presque toujours de fort braves gens, qui gagnent à être connus. J'en appelle à l'expérience de tous les congressistes sérieux et pratiquants. Tenez, pour ce qui me regarde, dès maintenant, alors que le Congrès est à peine ouvert, je prévois qu'il me rapportera plusieurs amitiés nouvelles et le renforcement de plusieurs amitiés de date ancienne.

On parle souvent de nos querelles. Il nous arrive en effet, de différer d'avis. Nous ne sommes pas les seuls. Pas plus que les autres nous n'échappons au danger de laisser se transformer les conflits d'opinions en querelles d'adversaires. Et Dieu sait combien ces querelles sont inutiles à la science, sans parler du dommage qu'elles comportent pour la paix et la charité.

Jadis on parlait de la *rabies theologorum*. C'est qu'alors la théologie était à peu près toute la science. D'autres disciplines se sont développées depuis et se développent chaque jour à côté d'elle. Est-ce en vertu de l'hérédité ou du voisinage? Le fait est que l'on n'y est pas beaucoup moins ardent. En ce qui nous regarde, plus spécialement, nous autres archéologues, nous donnons souvent des inquiétudes à cet égard. Il ne faudrait pas remonter bien haut, ni chercher bien loin pour trouver des cas remarquables de la *rabies archaeologorum*.

Contre cette maladie, pas de remède plus efficace que les Congrès. Nous vivons quelques jours ensemble, nous voyons quelles braves gens nous sommes au fond, et, désormais, si nous avons à discuter, nous discutons sans aigreur, en frères et non en ennemis. Nous éviterons les arguments envenimés, nous nous montrerons prêts à déférer au sentiment des plus sages. En un mot nous remporterons de nos réunions passagères des sentiments analogues à ceux que la pauvre humanité voudrait voir remporter par ses maîtres des congrès où ils célèbrent la paix.

Un autre résultat général de nos réunions, c'est qu'en nous rapprochant les uns des autres elles nous permettent de mieux sentir le rapport entre notre science individuelle et celle de notre monde scientifique, entre les travaux dont nous avons fait notre spécialité et l'ensemble des connaissances humaines.

Vae soli! dit l'Ecriture, qui trouve ici une merveilleuse application. Malheur au savant qui s'isole, néglige les autres et ne s'inquiète pas de voir ce qu'ils font. Malheur à lui, car il finira par s'admirer lui-même, et ce sera là son châtiment. Il aura beau se contempler et s'estimer. Sa contemplation sera stérile.

Il serait stérile aussi le culte que les archéologues rendraient à leur science en la considérant toujours en elle-même et sans s'inquiéter de ses rapports avec les sciences voisines.

L'Archéologie chrétienne, messieurs, est, à vrai dire, une jeune science.

On m'a raconté qu'en l'année 1861, Th. Mommsen arriva à l'Institut archéologique avec un gros *in-folio* sous le bras. Il le posa sur la table, en expliqua le plan et la portée et conclut en ces termes: « Jusqu'à présent l'archéologie chrétienne avait été un amusement d'amateurs; avec ce livre elle devient une science ». Le livre, c'était le premier volume des *Inscriptiones christianae urbis Romae* de J. B. de Rossi.

Ce jugement, comme tant de jugements sommaires, était empreint de quelque exagération. Il ne faudrait pas croire qu'il n'y ait rien de scientifique dans les travaux antérieurs; nous vous convierons bientôt à la dédicace d'une inscription destinée à commémorer Bosio et Marchi, prédécesseurs, l'un fort lointain, l'autre très rapproché de notre maître illustre et regretté. Toutefois et si l'on considère particulièrement le domaine de l'épigraphie, on ne peut nier que Mommsen ait eu raison. Et les inscriptions, il n'y a pas à le nier, sont, de tous les monuments, les plus clairs et les plus sûrs.

Nous remontons donc, sauf quelques précurseurs, à l'activité scientifique de J. B. de Rossi, soit à un demi-siècle environ. Il ne faut pas croire que l'épigraphie et, en général, l'archéologie classique remonte beaucoup plus haut. Dans ce domaine aussi le règne de la méthode a été précédé d'une longue période de dilettantisme, et la fin de celle-ci n'est pas très loin derrière nous; certains d'entre nous en ont connu les derniers représentants. Peut-être même n'était-ce que les avant-derniers.

Le souci spécial des antiquités et leur investigation scientifique procèdent, en somme, du réveil des études historiques, si merveilleusement accompli dans le siècle qui va finir. L'histoire, promenant son regard sur le passé, a évoqué entre autres

documents antiques, ceux de la tradition religieuse sur laquelle vivent présentement les peuples maîtres du monde. Nous sommes, selon nos moyens, employés à son enquête. C'est ainsi que nos travaux se relient au grand et honorable effort que fait maintenant l'humanité pour se connaître, et plus spécialement, pour se rendre compte de ce qu'elle fut autrefois.

La contribution qu'elle attend de nous n'est pas, il faut l'avouer, aussi considérable que celle qu'elle obtient de l'archéologie classique. La religion chrétienne est bien autrement connue que les phénomènes religieux antérieurs à son apparition. D'abord elle est vivante, et nous pouvons l'étudier *de visu*, sans avoir à la reconstruire, comme ces architectes ingénieux restaurent un temple antique avec quelques fragments de colonne et d'entablement. Dès l'origine elle se présente à nous avec un livre sacré où se trouve contenu tout ce qui est essentiel à savoir sur son histoire et ses origines. Aux livres de la Sainte-Ecriture fait suite une littérature abondante dont les productions, par leur série sans lacunes, éclairent tous les moments importants du développement ecclésiastique.

Et il est heureux qu'il en soit ainsi, car les monuments chrétiens des temps primitifs sont fort rares et peu explicites. Que nous reste-t-il, pour les trois premiers siècles de notre ère, dans tout l'Orient chrétien, même dans les très-anciennes églises de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie? Ce n'est guère qu'à Rome qu'il s'est conservé d'importants vestiges, épigraphiques et autres, de la vie chrétienne en ces siècles reculés.

Encore ne sont-ils que d'une assez faible importance pour l'histoire générale du christianisme. De petites fresques, rapidement tracées aux abords des tombeaux souterrains, reproduisent les scènes bibliques les plus familières aux fidèles, les mystères usuels, ceux du baptême et de l'eucharistie, les espérances finales exprimées sous des formes symboliques.

Nous en savons beaucoup plus par les livres. Les épitaphes, d'autre part, sont d'un laconisme déconcertant. A peine y trouve-t-on, çà et là, en dehors des noms des défunts, quelque acclamation, quelque protestation, de foi ou d'espérance.

Loin de moi le pensée de déprécier ces vestiges de l'antiquité primitive. Nous ne les abordons jamais sans émotion. Les livres, eux, ont passé de mains en mains, de copistes en copistes; si nous communiquons directement avec la pensée de l'auteur, il y a bien des intermédiaires entre sa personne et nous. Mais ici, dans les sombres galeries du cimetière de Priscille, nous lisons les caractères mêmes gravés sur le marbre, ou tracés en rouge sur la fermeture des *loculi*. Là, derrière cette mince cloison, sont les restes des chrétiens de Rome auxquels Hermas lisait le livre du Pasteur, qui vécurent avec le martyr Télesphore, avec les évêques Pie, Anicet, Eleuthère, qui virent peut-être et Saint Justin le philosophe, et les docteurs gnostiques Valentin et Marcion, et Polycarpe, le vieil évêque d'Asie, et le voyageur syrien Hégésippe. Ceux qui prirent place dans ces tombes et ceux qui les fermèrent avaient au cour les mêmes pensées religieuses, les mêmes espérances qui maintenant encore alimentent en nous la vie chrétienne. Ce sont vraiment nos pères dans la foi.

Mais si leurs vestiges nous émeuvent, si la découverte de leurs monuments éveille en tous un grand intérêt religieux, on ne peut dire qu'elle augmente grandement notre connaissance de l'antiquité chrétienne.

J'ai dit de l'antiquité chretienne, du christianisme en général. Il en va tout autrement si l'on considère l'histoire locale. Ici les monuments, quels qu'il soint, retrouvent une importance considérable. Par exemple, de quel intérêt n'est-il pas pour l'histoire de l'église de Rome de savoir où se trouvaient ses lieux de culte et de sépulture, quelles en ont été les origines, comment ils étaient administrés, de quelles familles les noms figurent parmi les plus anciens fidèles, en quels lieux furent enterrés ses martyrs et ses évêques?

Du reste, les temps primitifs n'absorbent pas, tant s'en faut, toutes les études d'archéologie chrétienne. Avec le IV[e] siècle commence une époque où les monuments abondent, où s'élèvent de toutes parts de vastes basiliques, des baptistères, des mausolées, plus tard des monastères et autres édifices religieux, qui appellent la décoration, provoquent architectes, peintres, sculpteurs, mosaïstes. Le champ d'études s'élargit, la moisson monumentale s'enrichit. L'intérêt local se maintient toujours, et souvent au premier rang; mais il y a assez de faits et de documents pour donner lieu à des comparaisons, à des classifications, à des synthèses plus ou moins compréhensives.

Sûrement, et moins que jamais, l'archéologie monumentale n'est pas alors appelée à suppléer à la littérature. Celle-ci fleurit de son côté et nous tient au clair sur les choses de la doctrine. Mais l'art chrétien s'est épanoui; son histoire commence et se diversifie. Toute une période s'ouvre, qui est encore l'antiquité chrétienne et qui pourtant se rattache à ces autres stades de développement que nous désignons par le terme un peu obscur de moyen-âge.

Si donc nous ne pouvons demander aux anciens monuments chrétiens des lumières comparables à celles que la céramique et la sculpture antiques ont jeté sur l'histoire religieuse de la Grèce; si notre épigraphie est bien loin de cette richesse qui a permis à d'autres de reconstituer par les inscriptions le mécanisme général de l'empire romain et les grandes lignes de son histoire provinciale, il nous reste cependant une tâche utile à accomplir. Sans sortir de l'archéologie proprement dite, nous sommes sûrs, en travaillant consciencieusement, de rendre de grands services à l'histoire de la religion et à l'histoire de l'art.

Mais à l'archéologie proprement dite représentée par les quatre premières sections du Congrés, nous avons tenu à rattacher deux annexes, la liturgie et l'ancienne littérature.

La liturgie est un domaine particulièrement sacré, difficilement accessible à qui ne joint pas à l'étude des choses antiques la pratique des usages actuels. L'érudition du XVII[e] siècle et du XVIII[e] s'en est beaucoup occupée; mais ce n'est que depuis peu que le travail de sévère analyse a succédé ici à la recherche et à la publication des documents. Encore reste-t-il beaucoup à faire sur ce dernier point, même pour les choses essentielles.

Comment l'archéologie pourrait-elle se désintéresser de telles études? C'est assurément beaucoup que de reconstituer les anciennes églises, du temps de Constantin ou de Justinien. Mais quand on en aura indiqué le plan, les murs, les divisions, la décoration, on n'aura pas tout fait. Ces vénérables édifices ont été vivants, plusieurs le sont encore. Ils ont été construits pour abriter des assemblées de culte. Quels mystères s'y célébraient, avec quels rites, quelles formules, c'est ce qu'il nous importe de savoir. Sans doute c'étaient les mêmes mystères qu'à présent; mais si le fond des choses est demeuré identique à lui-même, il s'est produit dans les formes un développement assez grand pour qu'il ne soit pas toujours aisé de se représenter l'usage antique, pour qu'il y ait matière à de laborieuses investigations.

Nous avons cru devoir aussi donner place, dans nos recherches, à l'ancienne littérature chrétienne.

Depuis quelques années ces études ont pris un nouvel essor et donné des résultats très importants. Ici encore l'érudition des deux derniers siècles, surtout celle des bénédictins français, avait marqué un progrès considérable. Les testes des principaux d'entre les Pères de l'Eglise avaient été édités ou réédités avec un soin particulier. Mais il restait beaucoup à faire. Le merveilleux effort de l'érudition allemande s'est porté de ce côté, comme de tant d'autres.

A Vienne et à Berlin on a commencé la publication des nouvelles collections des auteurs ecclésiastiques latins et grecs. La série des auteurs grecs, réédités par les soins de l'Académie de Berlin ne doit pas dépasser Eusèbe; celle des auteurs latins, publiée

sous les auspices de l'Académie impériale de Vienne, se prolongera quelques siècles plus loin. Dans l'une ou l'autre de ces limites, il n'y a guère d'œuvre littéraire qui soit dépourvue d'intérêt pour les archéologues. Et si l'on élargit un peu la notion d'archéologie, en prenant ce mot dans son acception primitive, si on l'identifie avec la science des antiquités chrétiens doit passer au premier rang de nos préoccupations. Nous ne pouvons nous borner à l'archéologie des églises et des sépultures; nos efforts sont dus aussi à l'archéologie des bibliothèques.

Ainsi, Messieurs, nous sommes réunis pour faire œuvre utile, pour faire avancer notre science et pour rendre nous mêmes plus capables de la bien servir. Nous ne cherchons pas autre chose.

Nous savons distinguer, je le disais ce matin, à le réunion préparatoire, et je tiens à le répéter devant cette assemblée, plus nombreuse et plus autorisée, entre les choses qui nous regardent et celles qui ne nous regardent pas.

Ce n'est pas ici que l'on fera, directement ou indirectement, des manifestations de sens politique, même le plus atténué. Ce n'est pas ici que l'on fera de la polémique religieuse ou même de l'apologétique, même la mieux intentionnée. Ce n'est pas ici que l'on traitera de réformes ecclésiastiques, comme s'il n'y avait personne, à côté de nous, pour s'occuper de ces choses. Nous avons affaire au plus lointain passé du christianisme; nous cherchons à le mieux connaître et à le mieux faire connaître. D'autres que nous sont chargés de ses intérêts présents et de son avenir.

Nous resterons dans notre rôle, dans notre rôle d'hommes d'étude. Beaucoup d'entre nous viennent de fort loin, confiants dans le programme que nous leur avons tracé et auquel nous demeurerons fidèles. De Berlin ou d'Egypte, de Paris ou de Constantinople, de Vienne ou d'Afrique, nous voici réunis dans cette pleine sécurité, heureux de nous rencontrer sous le soleil de l'aimable Italie et sur ce sol romain où les assises de l'histoire chrétienne sont plus profondes que partout ailleurs, heureux d'être si bien accueillis par les savants de cette noble terre, qui les premiers ont ouvert et suivi la voie scientifique où nous marchons avec eux.

Messieurs,

Le Congrès ne réunit pas toutes les personnes que nous souhaiterions y voir. L'âge la santé, les occupations, en ont retenu beaucoup, même de ceux qui ne professent pas pour les déplacements une horreur trop grande. Parmi les absents, un bon nombre nous ont envoyé des mémoires écrits, témoignages de bonne volonté que nous apprécions hautement et qui diminueront un peu nos regrets de n'en pas posséder les auteurs. D'autres se sont excusés par des lettres remplies de sympathie. Tous sont avec nous de cœur et d'esprit.

Mais il y a des absents que nous regrettons sans consolation. Ce sont ceux qui nous ont quittés définitivement pour aller, suivant la formule de l'espérance chrétienne, au lieu du repos, de la lumière et de la paix. Au lendemain du congrès de Spalato, s'éteignait sur la montagne d'Albe, cette grande lumière de nos études, J. B. de Rossi. Quatre ans après disparaissait Edmond Le Blant, dont il m'appartient d'évoquer le souvenir avec une particulière émotion. C'étaient les vétérans et les maîtres de l'archéologie chrétienne. Je ne veux pas dresser ici le catalogue des pertes que nos études ont faites dans ces dernières années; mais à ces deux grands noms il me sera bien permis de joindre celui de Henry Stevenson, si digne élève de De Rossi, frappé par la mort au plein milieu de sa carrière scientifique.

En réalité, Messieurs, ce sont eux qui présideront à ce Congrès. Ce n'est pas moi, archéologue de livres plus que de monument, de cabinet plus que de plein air, qui suis qualifié pour diriger des débats comme les vôtres. Peut être aurions-nous bien fait de laisser vide la place du président effectif, comme à Subiaco, demeure vide la

stalle de l'abbé. Là, personne n'ose s'asseoir à la place de saint Benoît; ici, qui oserait se flatter de remplacer De Rossi?

Au moins m'efforcerai-je de diriger vos travaux suivant l'esprit qu'il y eût fait régner: esprit d'exactitude et de sincérité scientifique, de respect pour les choses vénérables auxquelles touchent nos études, de charité déférente pour les personnes et les opinions.

Et j'y serai aidé par les collègues que vous m'avez donnés, tous inspirés des mêmes sentiments: Messeigneurs de Waal et Bulic, vétérans de l'archéologie chrétienne et fondateurs de nos Congrès, M. le professeur Nicolaus Müller, ce modèle vivant de loyauté scientifique et de cordialité, MM. les professeurs Gatti et Marucchi, qui, plus que tous, ont vécu avec le maître et nous en représentent, dans leur activité studieuse et dans leur commerce aimable, les plus chères et les plus précieuses traditions.

Adunanza generale di mercoledì 18 aprile 1900.

Con l'intervento di Sua Eminenza il Cardinal Protettore fu aperta la seduta alle ore 4 pom.; e dopo la lettura del processo verbale il Segretario informò di altre adesioni pervenute al Congresso.

Quindi il Presidente diè la parola al prof. Enrico Swoboda, che presentò speciali omaggi dell'Università di Vienna. Poi lo stesso Presidente annunziò che l'Emo Cardinal Mariano Rampolla del Tindaro, Segretario di Stato di Sua Santità, avea inviato due sue dissertazioni, l'una sopra un antico indice dei cimiteri cristiani di Roma, e l'altro sopra un documento relativo a Santa Melania.

Il Segretario lesse il primo di questi due lavori, che tratta di un codice del secolo decimoquinto, cioè: *Di un catalogo cimiteriale romano* (v. *Atti*, p. 85).

L'altra comunicazione della stessa Eminenza Sua, sopra S. Melania, anch'essa di molta importanza, fu letta in seguito nella Sezione speciale di antica letteratura cristiana. Ambedue le dissertazioni furono pubblicate dal Comitato promotore, come saggio degli *Atti*, ed offerte in dono ai Congressisti: *Di un catalogo cimiteriale romano; Di una biografia di S. Melania Giuniore.* Roma, tip. Bertero, 1900 [1].

Quindi il Presidente diè la parola al P. L. Delattre, dei missionari d'Africa, il quale fece un'accurata esposizione dei risultati ottenuti ultimamente con gli scavi di Cartagine, tanto in riguardo alle antichità pagane quanto alle cristiane, estendendosi in modo speciale su queste ultime (*Carthage*, v. *Atti*, p. 179).

Dopo ciò, il prof. comm. Giuseppe Botti, direttore del museo di Alessandria d'Egitto dopo aver parlato della importanza di questa storica città, presentò al Congresso un frammento di papiro greco, trovato presso Arsinoe e che si riferisce ad una sacerdotessa del dio *Petesuchos* (forma del dio Horus), la quale richiede un certificato di avere offerto sagrifizio a questa divinità. Fece notare che il papiro è del terzo secolo dell'èra cristiana e che somiglia molto ad un altro del museo di Berlino, in cui si tratta di un cristiano apostata durante la persecuzione di Decio. Disse quindi che il nuovo papiro può riferirsi a questo stesso periodo e propose la congettura che questa sacerdotessa avesse prima abiurato l'idolatria per farsi cristiana e che poi avesse apostatato nella terribile persecuzione di Decio.

In seguito, il prof. D. Umberto Benigni parlò del misticismo e del verismo nel ciclo Mariano della iconografia bizantina. Passò in rassegna le diverse scene d'impronta mistica o verista riguardanti l'annunciazione, il Natale, la crocifissione e la

[1] La dissertazione sopra S. Melania fu anche pubblicata nel *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, 1900, n. 1, pag. 8 segg.

deposizione della croce. (v. *Le Madonne bizantine* in *Bessarione*, pubblicazione di studi orientali, Roma, 1900, n. 47-48, p. 499, e *Miscellanea di storia ecclesiastica e studi ausiliarii*, Roma, 1901, n. 7).

Finalmente Mons. Antonio de Waal offrì al Congresso il saluto e l'omaggio dell'Ospizio teutonico di Campo Santo al Vaticano ed il dono di un libro compilato con opera collettiva di vari articoli archeologici, scritti da lui e dai suoi cappellani.

Esaurite così le comunicazioni ed essendo giunta allora la risposta al telegramma di omaggio inviato ieri al Santo Padre, l'Em̃o Cardinal Protettore ne diè annunzio e incaricò il Segretario di darne lettura, che fu ascoltata in piedi da tutta l'assemblea, Esso è concepito nei seguenti termini:

« Il Santo Padre che, sulle orme dei suoi predecessori, si è sempre interessato » all'incremento dei nobili studi di cristiana archeologia, si compiace della bene auspi- » cata inaugurazione del II Congresso internazionale ed esprimendo sensi di gradi- » mento pel venerato omaggio e voti di felice risultato degli intrapresi lavori, invia » di cuore l'implorata benedizione apostolica.

« M. Card. Rampolla ».

Questa lettura fu accolta da unanime applauso ed il Presidente levò la seduta alle ore 6 ½ pom.

Adunanze delle Sezioni.

Iª SEZIONE.

Adunanza del 18 aprile 1900.

Presidente: Mons. Kirsch; Vice-Presidente: Dott. Müller.

1. Mons. Wilpert: *Un banchetto funebre ai Santi Pietro e Marcellino.*

Egli ricostruisce e spiega due scene dipinte all'ingresso di un *cubiculum:* quella a destra rappresenta un banchetto funebre, l'altra una scena di vendita di legumi per un banchetto funebre e di ghirlande per ornare i sepolcri.

Il dott. Müller ringrazia Mons. Wilpert dei suoi lavori sulle pitture delle catacombe ed elogia l'opera che egli è in procinto di pubblicare; ma egli non ammette l'interpretazione troppo artificiosa di Mons. Wilpert su queste pitture, nelle quali vede soltanto una scena della vita quotidiana.

Mons. Wilpert risponde portando alcune ragioni in sostegno della sua tesi.

2. Il comm. Basilio Magni, professore di storia nel R. Istituto di Belle Arti di Roma, parlò in latino: *De stylo artis christianae.*

Dimostrò che le pitture cristiane delle catacombe, rimontando fino al II secolo, hanno tutti i caratteri della decadenza, perchè tale era l'arte che dominava in quei tempi. Che se vi avessero dipinto artisti di età migliore, avrebbero fatto quelle immagini senza dubbio belle e leggiadre. Poichè quella rozzezza di arte non deve imputarsi all'indole della nuova Religione, ma alla condizione generale in cui si trovava l'arte, tanto per soggetti pagani, quanto per soggetti cristiani. Sono pertanto in grande errore coloro che anche addì d'oggi pretendono che sieno cristiane solo quelle pitture che arieggiano le antiche, ed escludono il progresso e la bellezza dell'arte nelle immagini sacre, quasi che la Religione si piacesse del brutto. Concluse che l'arte cristiana deve chiamarsi tale rispetto alla materia, non già alla forma, che progredì con Giotto, col Beato Angelico, e salì al sommo con la Madonna di San Sisto a Dresda, e con la Trasfigurazione di Raffaello in Vaticano. E questa è l'arte che deve oggi seguirsi nelle sacre pitture, con la bellezza del disegno, del chiaroscuro e del colorito, ritenendo dell'antica arte cristiana soltanto la purezza del sentimento e quel mistico candore, che emana appunto dalla vera arte religiosa.

Il Presidente ringrazia l'oratore del suo discorso fatto con ardore tutto giovanile.

Quindi si fa luogo alle seguenti altre comunicazioni:

3. Roberto Mowat: ΙΧΘΥΣ (v. *Atti*, p. 1).

4. Canonico Ernesto Degani: *Relazione intorno al sepolcreto cristiano Concordiese*, letta dal dott. Nicola Müller (v. *Atti*, p. 105).

Il Dott. Mizzi presenta una *brochure* su S. Publio di Malta.

5. O. Grandidier: *Deux monuments funéraires à Tipasa* (v. *Atti*, p. 51).

IIª SEZIONE.

Adunanza del 18 aprile 1900.

Dell'Ufficio di Presidenza sono presenti: il comm. Adolfo Venturi, l'ing. cav. Giovanni Battista Giovenale ed il dott. conte A. Filangieri di Candida. Il Venturi viene nominato Presidente, il Giovenale Vice-Presidente ed il Filangieri Segretario.

1. Il Rev. Fr. Thomás Rodríguez presenta una *Breve noticia de la basilica Visigoda de San Juan Bautista en Baños de Cerrato (Palencia),* del sig. Francisco Simón y Nieto, segretario della Commissione de' Monumenti della provincia di Palencia (v. *Atti*, p. 277) e parla anche egli della sunnominata basilica, la cui parte principale vuole fare risalire all'anno 661 (v. *Atti*, p. 283).

Il Giovenale osserva che l'arco a ferro di cavallo è forma di costruzione posteriore al VII secolo. Il Venturi nota invece che nelle miniature del codice siriaco del monaco Rabula, opera della fine del secolo VI, già si vede quella forma d'arco.

Circa alla statua di S. Giovanni si osserva dal Venturi che il realismo de' tratti della testa del Santo, il costume della figura, la fattura a tutto tondo della statua, portano a classificarla in un tempo di gran lunga posteriore a quello assegnato. Si considera dal dottor Diego Sant'Ambrogio che la figura di S. Giovanni con un agnello non è inusitata, come crede il preopinante. E il Venturi nota che il S. Giovanni rappresentato sulla Cattedra di Massimiano a Ravenna tiene l'agnello per le mani. Circa alla policromia della statua, a cui il preopinante accenna per determinarne l'alta antichità, il Venturi osserva che la policromia è propria di tutti i monumenti di scultura medioevale.

2. Il dott. Diego Sant'Ambrogio presenta, col sussidio di alcune fotografie, le sue conclusioni intorno all'essere l'altare di Carpiano l'originario *Altar maggiore della Certosa di Pavia.*

La provenienza di tale monumento dalla insigne Certosa riuscì comprovata dall'essersi rinvenuta nella visita al suo interno del giorno *1° ottobre 1896*, la *lapide col vaso con olio e vino,* postavi dal *quarto parroco certosino* Giovan Battista Verano, come è indicato in un manoscritto del medesimo, conservato nell'Archivio di Stato di Milano, e del seguente tenore:

F. G R W̄NO Q̄VS
CAR. P̄P̄. MDLXVII

Aggiungasi che nell'attuale altare della Certosa, iniziato solo nel 1567 (allorchè fu portato a Carpiano l'altare primitivo del 1396) e consacrato nel 1576, il vescovo Peruzzi incluse nel suo interno (come la lapide esistente alla Certosa) le *sette* reliquie medesime che il cardinale Bernardino di Carvajal pose l'anno 1497 nell'originario altare del tempio, ora a Carpiano.

Il dott. Sant'Ambrogio, all'appoggio di molte altre considerazioni, riguardanti lo stile artistico del lavoro, l'iconografia degli otto bassorilievi, le dimensioni grandiose dell'altare, tutto in marmo di Carrara e di 2.60 di lunghezza, per una larghezza di metri 1.30 e per una altezza di metri 1.00, dimostra che tutto concorre nel far ritenere quello di Carpiano, come il primo e prezioso altar maggiore della Certosa e

informa come *il calco di quell'altare* sia deposto come quello della Certosa, appunto nel Museo Civico di Torino, come altro calco debba essere trasportato in questi giorni alla Certosa di Pavia, ove i numerosi suoi visitatori avranno così sott'occhio questo monumento di prima importanza, che anche il dotto scrittore d'arte Eugène Müntz ha chiamato nella *Chronique des arts* del 15 dicembre 1899, *digne d'intérêt et d'admiration.*

Il Presidente loda la divulgazione fattasi da Diego Sant'Ambrogio della sua scoperta, ma osserva che parecchi degli argomenti non servono ad avvalorare le ipotesi di lui, in ispecie quello relativo alle rappresentazioni tratte da evangeli apocrifi, scolpite sull'altare, perchè esse erano già comuni a tutta l'arte cristiana. E osserva inoltre che alcuni dati iconografici, che il sig. Diego Sant'Ambrogio crede sicuri, verosimilmente non lo sono.

3. Il comm. Eugenio F. Soil dimostra la manifestazione diretta dello stile lombardo nella cattedrale di Tournai, lavoro del secolo undecimo.

È abbastanza noto che l'architettura lombarda si diffuse per tutta l'Europa, subendo tutte le modificazioni, secondo le condizioni diverse nelle quali fu trattata nelle differenti regioni, ma ciò che è curioso di constatare è che nel nord, a Tournai, a una distanza relativamente grandissima dal suo luogo d'origine abbia potuto produrre un monumento ragguardevole che gli appartiene intieramente.

Alcuni documenti storici affermano l'origine lombarda della cattedrale di Nostra Signora di Tournai, costruita nel 1070 e lo studio architettonico del monumento accerta in tutti i suoi particolari tale origine. Infatti, la pianta delle navate e la disposizione delle tribune esistente nelle navate laterali, il lanternino centrale, gli emicicli della crociera, la mancanza delle piccole absidi attorno, il coro, ecc., sono caratteristiche dell'arte lombarda. In diverse chiese di Milano si riscontrano gli elementi caratteristici della cattedrale di Tournai; a S. Ambrogio la disposizione delle navate o delle tribune, a S. Nazario la crociera prolungata dagli emicicli a braccia di croce e sormontata dal lanternino centrale; a S. Lorenzo le gallerie interne e gli ordini degli emicicli, come pure le quattro torri agli angoli della crociera.

Il Segretario della IIª Sezione
A. FILANGIERI DI CANDIDA.

IIIª SEZIONE.

Adunanza del 18 aprile 1900.

Presidenza Vigouroux.

Presenti: P. Fulcrano Vigouroux, comm. Ignazio Guidi, P. Luigi Petit, D. Umberto Benigni, Rev. Josè Marroquin Osorio e vari membri della Sezione.

Il Presidente annunzia l'ordine del giorno, consistente nella lettura di varie comunicazioni.

1. Teodoro Ouspensky: *Les fouilles d'Aboba* (v. *Atti*, p. 305):

2. Benigni: *Le « Theoriae Sanctorum »* sono processioni, cortei, serie di figure rappresentanti degli angeli e dei santi. Nell'arte, esse trovansi principalmente nella ornamentazione murale delle chiese bizantine, come sono espressamente indicate nel trattato pittorico di Dionigi da Phourna, che fissò l'antica tradizione artistica. Nella letteratura trovansi principalmente nelle leggende dei santi, il più sovente come corteo di onore per ricevere l'anima del santo moribondo. Un esempio delle prime si ha in Sant'Apollinare di Ravenna (teoria delle vergini con Sant'Agnese); delle seconde, nella vita etiopica di Gabra Krestos, edita da Budge, teoria di angeli e santi, interessante per quantità e qualità, nonchè per le miniature che la illustrano. Le *Theoriae Sanctorum* vanno additate come un ausilio non trascurabile dell'agiografia, dell'eorto-

logia, ecc., come quelle che dànno importanti dettagli sulla leggenda, sul culto, sui simboli. ecc., di vari santi (v. *Bessarione*, pubblicazione periodica di studi orientali. Roma, 1901, n. 55-56, p. 100, e *Miscellanea di storia ecclesiastica e studi ausiliari*, Roma, 1901, n. 7).

3. Rev. Girolamo Labourt: *Quelques éclaircissements sur deux points importants de l'histoire de l'Eglise syrienne orientale: les Actes des Martyrs de Maruta; l'introduction du Nestorianisme en Perse.* — I. La collezione degli Atti, edita da Assemani e da Bedjan non è, nella sua forma attuale, l'opera di Maruta, vescovo di Maipherkat: essendo invece una compilazione di vari autori, indipendenti fra loro, ma derivanti da una fonte comune, di cui può trovarsi traccia nella versione di Sozomeno e nelle adattazioni liturgiche dei Sinassari. — II. Dietro Simone di Beth-Arsam ed il suo editore Assemani, si crede generalmente che il nestorianismo fu introdotto in Persia da Barsauma, metropolita di Nisibe e dai suoi condiscepoli di Edessa (fra il 470 e il 485). Invece di già il signor Braun ha notato che le lotte di Barsauma non ebbero impronta confessionale; bisogna aggiungere che il nestorianismo « orientale » non è propriamente la dottrina di Nestorio, ma piuttosto l'ortodossia antiochena di Teodoreto, ossia una dottrina soprattutto avversa al monofisitismo di Severo d'Antiochia. Solamente con l'andare del tempo, la lotta antiseveriana strinse sempre più i siri orientali ed i nestoriani, senza peraltro che quelli accettassero le proposizioni nestoriane condannate ad Efeso.

Il Presidente comunica una lettera del prof. P. N. Papageorgiu di Salonicco, il quale si scusa, in causa di malattia, dall'invio della promessa comunicazione sopra un editto di Giustiniano II in favore della basilica di San Demetrio a Salonicco.

Il P. Vincenzo Vannutelli riferisce che importanti scavi si vanno facendo sotto la Scala Santa, dai quali si sperano preziose scoperte intorno al tesoro di reliquie ivi adunato da Leone III.

U. Benigni, *Segretario.*

IV^a SEZIONE.

Adunanza del 18 aprile 1900.

La Sezione IV^a si unisce alla VI^a nell'aula di questa ultima.

Si propongono le cariche, che per alzata di mano ed applauso vengono così stabilite: Presidente D. Ambrogio Amelli, Vice-Presidente P. Germano Morin, Segretari Mons. Carlo Respighi e Mons. Francesco Faberi.

Il Presidente ringrazia e legge i titoli delle varie comunicazioni già pervenute, invitando successivamente i presenti: P. Morin, P. Agostino Maria Latil e Rev. Nicola Tolstoi a svilupparle: essi però pregano per differire la loro lettura ad altra seduta.

Il P. Lorenzo Janssens propone che ogni giorno vengano proposte e rese di pubblica ragione le comunicazioni per il dì seguente, affinchè tutti possano prenderne notizia. Crede quindi utile, da un fatto suo personale, assorgere ad una importante ed utile osservazione di carattere generale sui lavori della Sezione, rilevando che questa si occuperà delle discipline liturgiche e degli antichi riti, ma in modo assolutamente scientifico e senza invadere il campo della disciplina ecclesiastica.

Approvato ciò, si pone termine alla seduta.

C. Respighi, *Segretario.*

V^a SEZIONE.

Adunanza del 18 aprile 1900.

Per acclamazione viene eletto a Presidente il professore univ. Eugenio Bormann, a Vice-Presidenti il P. L. Delattre, il cav. prof. Giuseppe Gatti, il cav. prof. Luigi Borsari ed a Segretario Mons. Francesco Bulic'.

Si prendono a notizia le comunicazioni offerte, tra le quali una è l'iscrizione di Curzola di Vucetic'-Vukasovic', che poi viene spiegata dal Bulic'. Il P. Delattre presenta copie di parecchi monumenti epigrafici di Africa e di Cartagine e li spiega. Il prof. D. Cesare Cellini mostra un suggello cristiano.

VIª SEZIONE

Adunanza del 18 aprile 1900.

Si apre la seduta alle ore 9 ½.

Si procede alla formazione della Presidenza, così costituita:

Dott. Alberto Erhard, Presidente.

Dott. Enrico Klostermann, prof. Paolo Lejay, Vice-Presidenti.

Dott. Pio Franchi de' Cavalieri, dott. D. Giovanni Mercati, Segretari.

Il Presidente apre i lavori con opportuno discorso, in cui — tracciata la storia degli studi di letteratura cristiana dall'umanesimo in poi ed espostone lo stato presente — segnala alcuni dei principali bisogni su cui desidera si fermi di preferenza l'attenzione de' convenuti. I *desiderata* verranno successivamente proposti alla discussione dei prossimi giorni.

Il Mercati legge una nota sopra alcuni frammenti d'« un'apologia antiellenica sotto forma di martirio », contenuti nel cod. Vat. gr. 1853, palinsesto del secolo IX, avanzo d'un Menologio del Settembre. Il martirio — in forma di dialogo fra il preside (il nome manca) e un martire Trofimo — differisce affatto dalla leggenda vulgata. È notevole, perchè tutto intessuto d'estratti da poeti e filosofi gentili: Omero, Epicarmo, Difilo, Pindaro, Platone *(Gorgia, Leggi)*, che sono invocati in prova della potenza e provvidenza dell'unico vero Dio. Gli stessi estratti, fuori degli omerici, ricorrono altresì in Clemente Aless. *Strom. VI*, Eusebio Ces. *de praepar. evang.*, e Teodoreto *de graecarum affect. curatione:* l'ordine però de' passi e le parole introduttorie mostrano chiaramente il parentado stretto fra Teodoreto e il Martirio.

Esposte le varie ipotesi possibili, il riferente inclina a ritenere che nè Teodoreto dipenda dall'autore del Martirio, nè viceversa, ma entrambi da una fonte unica — un'apologia perduta, alla quale probabilmente si possono ridurre tutti o più degli estratti e pensieri che Teodoreto non ha attinto da Clemente, Eusebio e da altro autore conosciuto. Il riferente non osa congetturare chi sia l'autore dell'apologia.

Il Presidente ricordò allora gli atti così importanti di simile forma d'Apollonio, e il simile uso dell'apologia d'Aristide nel romanzo di Barlaam e Giosafat. Parimenti il dott. Antonio Baumstark, dopo accennato questo documento in cui si fa uso d'una apologia greca non conservata e che forse può essere la medesima usata da Teodoreto e dall'autore del Martirio di Trofimo, congettura sia l'apologia di Quadrato.

VIIª SEZIONE.

Adunanza del 18 aprile 1900.

Presidente: Mons. Pietro Crostarosa.

Vice-Presidenti: Mons. Paolo Maria Baumgarten, P. Giuseppe Bonavenia, comm. Giuseppe Botti.

Mons. Baumgarten dà lettura delle seguenti proposte a lui inviate:

1. Di Mons. Ricciardi di Nardò, che riguarda la proibizione di vendere od alterare sacre supellettili senza facoltà di persone competenti.

A tale proposito lo stesso Mons. Baumgarten disse, che già in Germania, special mente in Baviera, furono emanate delle leggi contro il mercimonio di cose sacre, antiche, stoffe, ecc. In Italia, come osservò il P. Bonavenia, i Superiori ecclesiastici non se ne occupano assai; quindi è molto ragionevole la proposta di Mons. Ricciardi. Dello

stesso inconveniente se ne lamenta il barone Rodolfo Kanzler; nondimeno nelle diocesi di Pavia e Venezia furono emanate delle lettere pastorali che lanciano delle scomuniche contro coloro che vendono cose sacre di valore artistico. Il barone Kanzler propose agli adunati di pubblicare un opuscoletto che indicasse agli interessati alcuni cenni sulla conservazione di sacre supellettili. Mons. Baumgarten propose che il Santo Padre rinnovasse le antiche leggi del Tridentino intorno a questo punto. Il Congresso s'occuperà della divulgazione di un tale opuscolo; e si proporrà questo voto nell'ultima adunanza.

Il comm. Botti raccomanda di unire a questa conservazione anche quella degli antichi manoscritti.

2. Del Rev. Mons. Giovanni Battista Menghini, Cerimoniere Pontificio, che desidera che si popolarizzi la scienza d'archeologia sacra, cioè anche nelle scuole inferiori, nei ginnasi, scuole tecniche, ecc., letto dal P. Bonavenia.

Mons. Baumgarten osserva che la proposta è troppo difficile da effettuarsi nelle scuole pubbliche e non appartiene al nostro Congresso.

Al signor comm. Pietro Pacelli piace assai questa proposta.

Si stabilisce di parlare di questo argomento il giorno seguente, quando don Giuseppe Maielli proporrà il suo discorso con un voto relativo a questo punto. Nondimeno fu ancora rimandata la proposta Menghini ad ulteriore discussione essendo assai vasta.

Legge il suo discorso il signor conte F. Foucault du Daugnon, dove propone una *Società internazionale di archeologia sacra*, con sede principale in Roma, le di cui pubblicazioni si stamperebbero in Parigi; poscia svolge il suo pensiero.

Mons. Baumgarten propone che il conte Daugnon formuli in poche parole il suo voto.

Si legge quindi la proposta del signor marchese Giovanni Eroli riguardo ad un nuovo dizionario archeologico.

Quindi se ne discute unitamente alla proposta del conte Daugnon, approvando unitamente l'edizione di tale dizionario, ma se possibile in una lingua comune a tutti e a prezzo non troppo elevato.

P. Bonavenia ritorna al *Dizionario*, desiderio espresso già dal defunto De Rossi, e lo raccomanda caldamente al Congresso.

Fu donato dal dottor Mizzi l'opuscolo: *L'abitazione di campagna di San Publio* (Isola di Malta).

Il conte Daugnon fece dono delle seguenti pubblicazioni:

1. *Projet d'enregistrement des livres;*
2. *Les Tableaux inconnus;*
3. *High Life nel 1879;*
4. *Teatro Gentilizio*, ecc., di cui furono edite soltanto 100 copie. Il numero donato è di 70 copie.

La seduta è tolta alle ore 11.

Adunanza generale di giovedì 19 aprile 1900.

Si apre la seduta alle ore 4 pom. alla presenza dell'Eṁo Cardinale Protettore; ed il Segretario generale dopo la lettura del processo verbale presenta due pubblicazioni mandate in dono al Congresso da Sua Beatitudine Cirillo II, Patriarca dei Copti Cattolici ed una lettera di adesione di Sua Eccellenza Mons. Sogaro, Arcivescovo di Amida ed inviato straordinario di Sua Santità presso i Copti, insieme ad una breve nota sulla scuola di Alessandria d'Egitto.

Prese poi la parola Mons. Pietro Crostarosa, Segretario della Commissione di Archeologia Sacra, e diè *Relazione sopra gli scavi e le scoperte nelle Catacombe Romane dal 1894 al 1900* dopo la morte del De Rossi (v. *Atti*, p. 183).

Dopo ciò prese a parlare il P. Hartmann Grisar, S. J., trattando delle vicende di alcuni monumenti romani dopo la caduta dell'Impero, cioè del Mausoleo di Adriano, del Panteon, e dell'antica Curia del Senato.

Quanto al Mausoleo Imperiale, ricordò l'antichissima chiesa dedicata al S. Arcangelo Michele, sulla sua sommità e indicata fin dal secolo X da Luitprando, coll'indicazione *usque ad cœlos*, e chiamata pure S. Angelo *inter nubes:* parlò della leggenda dell'apparizione dell'Angelo sull'alto di quell'edifizio e la pose in relazione con altre simili che appartengono ad un'epoca in cui appunto si dedicavano agli Angeli le alte cime dei monti, come ad esempio sul Monte Gargano ed a tale proposito ricordò pure la più antica chiesa degli Angeli nei dintorni di Roma sopra Castel Giubileo.

Venendo poi alla Curia del Senato, disse che questa fu trasformata in chiesa nel secolo VII da Onorio I; il quale occupò per tal modo e consacrò al culto il più venerando monumento lasciandolo intatto; accennò alle vicende di questo monumento, alle sue porte di bronzo, ora nel Laterano, ed alle recenti scoperte che ci hanno fatto rivedere la primitiva scala di accesso e i livelli diversi del rialzamento dell'edifizio; accennò pure al Cimitero Cristiano ivi intorno dal Medio Evo praticato.

Passando infine al Pantheon di Agrippa ne riassunse brevemente la storia, riportando la conclusione dello Chedranne, che il corpo rotondo sia opera di Adriano, e quindi di questo tempo medesimo sia pure il portico colla iscrizione di Agrippa che secondo lui sarebbe una riproduzione. Parlò della consacrazione di questo monumento in chiesa cristiana, fatta da Bonifacio IV, e confutò la leggenda del trasporto dei 42 carri di ossa di Martiri, provenienti dalle Catacombe. Descrisse pure vivacemente le varie leggende medioevali sul Pantheon.

Il prof. Duchesne, Presidente generale, lesse una memoria sulla chiesa, ora distrutta, di S. Cesario in Palatio, mostrò con varii testi che questa chiesa, di cui la leggenda riporta l'origine al V secolo, esisteva certamente nel VI e che essa era succeduta al Larario imperiale come santuario domestico del Palatino. Egli ne tracciò la storia ai tempi bizantini quando la sua importanza era grandissima e nei primi tempi del potere temporale dei Papi allorquando come il palazzo stesso perdè questa importanza a profitto del Laterano; e quindi nei tempi posteriori quando essa figura in prima linea fra le abbazie Romane. Concluse augurando che gli scavi della Villa Mills ce ne facciano conoscere il vero posto. Questa memoria intitolata: *Le Palatin chrétien* è inserita nel *Nuovo bullettino di archeologia cristiana.* Roma, 1900. Anno VI, n. 1-2, p. 17.

Il prof. Nicola Müller dell'Università di Berlino trattò di una statuetta in bronzo, esistente nel museo di detta città, la descrisse minutamente e dimostrò che essa dovette rappresentare l'apostolo S. Pietro effigiato coll'emblema della croce monogrammatica; ne determinò l'età alla fine, in circa, del quarto secolo e ponendola a confronto con un bronzo del museo cristiano della Biblioteca Vaticana, propose la congettura che la statuetta di Berlino abbia fatto parte di una antica lucerna, e ne fece rilevare giustamente la grande rarità ed importanza.

Finalmente il prof. Luigi Viola, ispettore delle antichità di Taranto, rese conto della scoperta di alcune Laure Cenobitiche e di alcune cripte Cristiane in Taranto. Una di queste cripte conserva memoria della venuta di S. Pietro in quei luoghi ed alcune pitture, fra le quali una importante immagine del Redentore. Descrisse queste cripte che hanno la forma di piccole Basiliche e concluse facendo voti affinchè si estendano sempre più le ricerche di antichità Cristiane in quella regione.

Dopo alcune comunicazioni fatte ai Congressisti dal Segretario la seduta fu tolta alle ore 6 e mezzo pom.

Adunanze delle Sezioni.

I^a SEZIONE.

Adunanza del 19 aprile 1900.

M. J. Pierre Kirsch legge un suo lavoro sopra *Le Dittochaeum de Prudence et les monuments de l'antiquité chrétienne* (v. *Atti*, p. 127).

Il prof. Müller di Berlino illustra una statuetta erroneamente creduta per un Buon Pastore; il de Rossi ne aveva già parlato nel suo *Bullettino di arch. crist.* del 1887 ma non sapeva più ove si trovasse. Il prof. Müller ha rinvenuto questa piccola statua nel museo di Born (Prussia renana) e dopo un maturo esame ha concluso che essa non rappresenta affatto il Buon Pastore bensì un *facchino* recante sulle spalle un sacco.

Il caño Roque Chabas parla sopra *El sepulcro de Severina. Mosaico descubierto en Denia* (España) (v. *Atti*, p. 149).

Il prof. comm. O. Marucchi annunzia la prossima pubblicazione del IV volume della ROMA SOTTERRANEA, che egli farà in collaborazione con i colleghi Gatti, Kanzler, Mons. Wilpert e Mons. Crostarosa. Dice che esso comprenderà la descrizione di tutto il cimitero di Domitilla ed espone il programma dell'opera [1].

Il p. A. L. Delattre illustra diverse figure della Croce trovata in Aturm nonchè delle tegole sulle quali vedonsi graffiti degli X per farle aderire il gesso ed alle volte sopra dette X si trova un I. Indica ciò il monogramma di Cristo? (v. *Atti. La Croix*, p. 185).

Presenta in seguito un disegno mandato dal sig. Alessandro Papier rappresentante una specie di orante sopra un ampolla trovata in Haïdra.

Il presidente dopo aver rivolto felicitazioni ed incoraggiamenti al p. Delattre toglie la seduta.

II^a SEZIONE.

Adunanza del 19 aprile 1900.

Dell'Ufficio di Presidenza sono presenti il comm. A. Venturi, l'ing. Giovenale ed il dott. conte A. Filangieri di Candida. Si fanno le seguenti comunicazioni:

1. Dott. Federico Hermanin. *Il cervo simbolico sulla facciata della chiesa di S. Pietro a Spoleto* (v. *Atti*, p. 322).
2. Il rev. prof. Antonio Sacco parla dei *Restauri e ripristinazioni degli edifici sacri* (v. *Atti*, p. 327).

Il Presidente prof. Venturi osserva al rev. Sacco soltanto come sembra ch'egli abbia troppa fede nel ripristino degli antichi monumenti, quando gli architetti sieno eruditi negli stili antichi. Egli ritiene che il miglior metodo di restauro sia quello che semplicemente tiene su il monumento antico e lo puntella.

Risponde il rev. Sacco che ciò è troppo poco.

L'ing. Cannizzaro soggiunge che la opinione del Presidente gli parrebbe eccessiva.

Su proposta dell'ing. Giovenale, il quale osserva che la 2^a Sezione non è la sede opportuna per tale discussione, il Presidente la chiude.

[1] La pubblicazione di questo volume si è dovuta ancora ritardare oltre il termine stabilito per gravi ed urgenti occupazioni dei collaboratori ed anche per ragioni d'ordine finanziario; ed il ritardo fu anche accresciuto dalla morte di Mons. Crostarosa che aveva la gestione amministrativa dell'opera. Ma se ne intraprenderà in breve la stampa, che procederà poi rapidamente. Mons. Wilpert intanto pubblicherà in volume speciale le pitture cimiteriali come parte dell'opera stessa.

Il suddetto prof. Sacco presenta anche un lavoro sopra *L'arte nel culto e specialmente nell'altare* (V. *Atti*, p. 321).

3. Il sig. Walter Lowrie, degli Stati Uniti di America, parla della relazione fra i disegni della scultura in rilievo del basso medio-evo ed i tessuti classici ed orientali. *The relation betwen early medieval sculpture in lor relief and contemporary textile design* (v. *Atti*, p. 43).

4. Ph. Lauer. *Les vestiges de l'ancien palais du Latran au Sancta-Sanctorum*. Avendo contribuito ai lavori di restauri intrapresi dal p. Germano di S. Stanislao nei sotterranei della Scala Santa si è potuto studiare più da vicino gli antichi basamenti del patriarchi. Si sono rinvenuti gli avanzi di un portico che doveva essere il portico esterno del palazzo e dei pilastri che datano probabilmente al nono secolo, si riferiscono a questa galleria (macrona) che egli aveva fatto costruire. Questi pilastri sono ornati di pitture del XII° secolo ch'egli ha descritto e ne ha mostrato le fotografie al Congresso. Uno scavo intrapreso nei sotterranei della cappella sarà ripreso e continuato. (V. *Nuovo Bullett. arch. crist.*, *Note sur le fouilles du Sancta Sanctorum au Latran*. 1900. Ann. VI. N. 1-2, p. 107).

Il Segretario della II^a Sezione

A. Filangieri di Candida

III^a SEZIONE.

Adunanza del 19 aprile 1900.

Presidenza: Vigouroux.

Presenti: Vigouroux, Guidi, Petit, Benigni, Marraquin, Osorio e molti membri della Sezione.

Il Presidente fa dare comunicazione, dal Segretario, degli omaggi di stampe, fotografie, ecc., offerti alla Sezione.

La signora marchesa Teresa Venuti de Dominicis legge una sua comunicazione sopra *La « Croce santa » di Cortona* (v. *Atti*, p. 309).

Mons. Bulic' dà ragguaglio di alcuni lavori fatti presso Salona (Dalmazia), dalla Società croata *Bihac'*, specialmente riguardo ad una iscrizione sepolcrale di Elena, regina croata, ed agli scavi presso la chiesa della Madonna di Otok.

Il sig. ing. Viola parla della scoperta (avvenuta testè nel centro dell'antica Taranto) di un'antica cripta-santuario bizantina, dedicata al Redentore *Luce del Mondo*, la quale fu già il santuario del Sole (Apollon Helios), in opposizione al quale il già venerato santuario pagano fu dedicato dai cristiani a Chi disse: *io sono la luce del mondo;* l'immagine di Cristo, affresco bizantino di circa il X secolo, recante l'anzidetta iscrizione, ed avente ai lati l'immagine della Madonna e di San Giovanni, è nel mezzo dell'abside della cripta. — Domandato da varii, egli dà ulteriori spiegazioni sulla ubicazione della cripta e sopra altri particolari.

Il prof. D. Nicola Franco propone un voto per la preparazione opportuna di una storia dell'ellenismo cristiano d'Italia. Soggiungono in proposito alcune osservazioni e dichiarazioni i signori ing. Viola, P. Petit, prof. Benigni, il quale propone che s'incarichi la Presidenza di formulare la proposizione da inserirsi nell'ordine del giorno di domani. La proposta Benigni è approvata.

Il padre Vannutelli dà notizia degli ulteriori scavi alla Scala Santa.

U. Benigni, *Segretario.*

IV^a SEZIONE.

Adunanza del 19 aprile 1900.

Aperta la seduta alle ore 9, il Presidente Amelli, premessi brevi cenni sulla genesi e i progressi dell'Archeologia musicale, viene a parlare del più antico monumento di arte cristiana, che è il canto liturgico della Chiesa cattolica, dimostrando che esso è nella Sacra Liturgia ciò che la croce nell'Architettura cristiana, la Bibbia nella Teologia, e che in esso si ammira la felice fusione di un triplice elemento di tre distinte civiltà: l'ebraica, la greca e la latina. Dalla Sinagoga attinse *la materia* che è la salmodia antichissima che lo rannoda al primitivo canto davidico nel Tempio di Salomone; dall'antica melopea greca *la forma* mediante il suo principio fondamentale che da Aristosseno fino a Guido d'Arezzo trovasi espresso in questa formula: « il suono è nella musica ciò ch'è il punto nella geometria, l'unità nell'aritmetica, la lettera nella grammatica ».

Soggiunge un'altra prova dalla semeiografia e terminologia musicale, mostrando l'antichità dei segni neumatici che risale oltre il IV secolo per testimonianza di Marziano Capella. Conchiude infine facendo voto che le antiche melodie liturgiche siano sempre più studiate e applicate opportunamente a beneficio e decoro dell'arte religiosa sull'esempio del Perosi, ai cui trionfi hanno certo la loro parte le melodie ambrosiane e gregoriane che egli con tanto amore e perizia ha saputo innestare e per così dire mirabilmente fondere nei suoi Oratorii.

Il Rev. P. Angelo De Santi, S. J., prendendo occasione dall'allusione finale del Presidente, al maestro Perosi, constata come si potrebbero moltiplicare in gran numero i riscontri fra le frasi delle melodie Gregoriane e quelle delle opere Perosiane, e come spessissimo in quest'ultime si trovino riportate perfettamente e completamente le prime, e porta alcuni esempi pratici. Conclude che le melodie Gregoriane sono adunque un canto non di un'epoca che fu ed è in contrasto con la perfezione della musica moderna, ma un canto vivo e tale da poter suscitare anche ai giorni nostri gli effetti più grandi e religiosi; e ciò perchè il canto Gregoriano è il canto proprio della Chiesa, e la Chiesa non è solo di ieri, ma di oggi, di domani e d'ogni tempo.

D. Agostino Latil, benedettino di Monte Cassino, tratta quindi del *Preconio Pasquale,* ossia *Exultet.* Accenna alle origini della funzione della benedizione del cero citando la lettera di San Girolamo al Diacono Presidio, ed all'opinione che costituisce Sant'Agostino autore del *Preconio.* Fa uno studio accurato delle diverse modifiche del testo attraverso i secoli e del cambiamento dell'antica melodia del sesto modo nella presente che partecipa successivamente del terzo e del secondo. Si estende quindi sulla questione dei *rotoli* che nel Medio-Evo, specialmente nelle Abbazie Benedettine, contenevano il Preconio illustrato con miniature. Parla di vari rotoli da lui ritrovati e che egli pubblica in cromolitografia a Monte Cassino stesso, e che sono stati inviati all'Esposizione di Parigi. Analizza le diverse scuole di miniatura nei varii rotoli, e per conclusione esprime il voto che i tanti rotoli ora sconosciuti e sepolti negli armadi delle sacrestie possano venire alla luce e portare un nuovo contributo alla storia dell'arte cristiana.

Il Presidente comunica che il Rev. P. Grisar, illustre storico, impedito di intervenire personalmente, ha inviato due voti da sottoporre all'approvazione della Sezione, per il maggiore incremento degli studi archeologico-musicali. Il Segretario legge i seguenti voti del P. Grisar:

« 1. Considerando l'importanza singolare dello studio archeologico del *Canto* » *gregoriano* per conoscere l'influenza dell'antica musica latina e greca sulla musica » del *medio-evo,* il Congresso raccomanda assai tali studi come pure quelli dei Bene-

» dettini di Solesmes nella loro pregevolissima *Paléographie musicale* e raccomanda
» inoltre lo studio pratico del canto gregoriano;

» 2. Avvicinandosi la commemorazione solenne centenaria della morte di S. Gre-
» gorio Magno († 604) celebrato qual padre del canto ecclesiastico della liturgia, il
» Congresso fa voti che tale ricorrenza sia preparata a Roma con debiti studi e cele-
» brata con degna manifestazione ».

Il Rev. P. Janssens crederebbe doversi formulare il voto in una forma più generale, senza mettere tanto in evidenza la *Paléographie musicale*, tutti sapendo che quest'opera è la più notevole ed interessante in materia, notissima a tutti i cultori di studi musicali.

Il P. Amelli, presidente, si associa a ciò che ha detto il P. Janssens, rilevando a sua volta la grande notorietà dell'opera di Solesmes.

Altri invece credono doversi lasciare inalterato il voto del P. Grisar. Il P. Morin, il sig. Blumenstihl ed altri desiderano si faccia menzione dell'importantissimo studio della *Paléographie* di Solesmes. Il barone Kanzler dimostra come ciò sia convenientissimo, e solo propone modifiche ad alcune espressioni. Altri desiderano che si faccia menzione anche degli studi sopra la musica antica degli ebrei.

Il Presidente propone che i due voti vengano esaminati da una Commissione nella quale abbiano parte il P. Janssens e il barone Kanzler e nella seduta di domani vengano proposte e discusse le emendazioni e le modifiche che saranno sembrate convenienti.

C. Respighi, *Segretario.*

V^a SEZIONE.

Adunanza del 19 aprile 1900.

Continuazione delle comunicazioni del P. Delattre, con osservazioni del Rettore dell'Università di Vienna, Bormann, De Waal, ecc.

Il sig. Seymour de Ricci parla d'iscrizioni o nuove o finora male lette e interpretate e dà alle stesse alcuni supplementi che riscuotono l'approvazione dei presenti. *Inscriptions chrétiennes inédites peu connues présentées au Congrès* (v. *Atti*, p. 175).

In seguito alla relazione del prof. Bormann si discute ampiamente la corrispondenza epistolare fra Abgaro ed il Salvatore, riprodotta in un'antica iscrizione di Efeso. Si fanno congetture sia sul tempo, sia sulla ragione delle differenze fra il testo di Eusebio e l'iscrizione stessa specialmente dal Bormann, Baumstark, Swoboda e Bulic'.

Il prof. Giuseppe Sordini spiega l'enigma di una iscrizione nell'Umbria che si era creduta scritta in lettere in parte greche, in parte latine ed in parte ignote.

VI^a SEZIONE.

Adananza del 19 aprile 1900.

La seduta fu aperta alle ore 10 $^1/_2$.

Nella prima parte vennero annunziati e discussi i seguenti voti:

Voto I. — Il secondo Congresso di Archeologia cristiana:

» Considerata l'influenza delle esistenti bibliografie, tanto speciali quanto incluse
» nelle bibliografie degli scrittori classici greci e romani, esprime il voto, che la lette-
» ratura cristiana antica abbia anch'essa una propria bibliografia generale compiuta ».

Voto II. — Il secondo Congresso di Archeologia cristiana:

« Considerata l'utilità somma d'un simile lavoro per la letteratura cristiana anti-
» chissima, esprime il voto d'una storia della tradizione della letteratura cristiana

» antica dal tempo della pace in poi, in cui s'includano eziandio gli scritti minimi e » non propriamente letterari, ed i suppositizii composti ovvero attribuiti a tale periodo ».

VOTO III. — « Il secondo Congresso di Archeologia cristiana fa voto perchè si » pubblichino registri completi degli « Initia Patrum » tanto greci che latini, compren- » dendovi le versioni in dette lingue anteriori all'anno 1500 ».

VOTO IV. — Il secondo Congresso d'Archeologia cristiana:

« Conscio e partecipe della riconoscenza del mondo dotto per le *Bibliothecae* » *Patrum*, *Italica*, *Britannica*, *Hispaniensis* promosse ed aiutate dalla I. Accademia di » Vienna:

» Esprime il voto che si continuino e s'estendano simili cataloghi di manoscritti, » se ne compilino anche per i PP. Greci, e s'allarghi l'esplorazione a biblioteche meno » conosciute ed ai manoscritti anche più recenti ».

VOTO V. — Il secondo Congresso d'Archeologia cristiana:

« Fa voto che s'assaggino, s'identifichino e si descrivano i palinsesti presumi- » bilmente riguardanti l'antica letteratura cristiana, e che ciò si cominci a fare nei » cataloghi di biblioteche in corso di pubblicazione ».

VOTO VI. — Il secondo Congresso d'Archeologia cristiana:

« Considerando che per una parte assai grande della letteratura cristiana antica » sia unico canale la tradizione indiretta per le catene e florilegi, fa voti per ricerche » critico-letterarie su dette compilazioni affinchè se ne conoscano i molteplici rapporti » letterari ».

Nella seconda parte della seduta, il signor J. D. W. Croke LL. D. legge una sua memoria sopra *L'identità dei Santi Patrizio e Palladio* (v. *Atti*, p. 163). L'ora troppo avanzata non permise di discutere le conclusioni del riferente e fece anche rimandare alla seduta di domani la lettura di tre altre memorie.

La Sezione VI^a dell'antica letteratura cristiana terrà domani, venerdì 20, alle 9 $^1/_2$ la sua terza seduta nel suo proprio locale al secondo piano.

VII^a SEZIONE.

Adunanza del 19 aprile 1900.

Presiede Mons. Baumgarten, ed assiste il R. P. Bonavenia.

Si apre la seduta alle ore 9 $^1/_2$.

Il Padre Taddeo Oléjniczak, Resurrezionista, parla degli studi di Archeologia sacra, che si fanno in Polonia, riassumendo tutto quel che vi si fece e pubblicò negli ultimi decenni. Specialmente s'occupò delle opere del Rev. professore Giuseppe Bilczevski, archeologo polacco, professore di dommatica all'Università di Leopoli. Encomiò il suo lavoro intitolato: *L'Archeologia sacra in rapporto alla storia ecclesiastica e al domma cristiano,* opera che in Polonia viene molto apprezzata e di cui l'autore fa una seconda edizione; che potrebbe servire di modello per la compilazione di trattati d'Archeologia sacra, che si farebbero da archeologi di altri paesi nelle loro lingue.

Quindi parlò di una seconda opera del Bilczevski, profondamente scientifica, anche essa in lingua polacca, che tratta solamente sulla *Eucaristia, illustrata da monumenti letterari, epigrafici, iconografici della cristiana antichità,* opera che potrebbe esser utile a tante persone sì laiche, che ecclesiastiche.

Per dare un cenno dell'attività del prof. Bilczevski disse che egli non si limitava a propagare l'archeologia sacra, solo con la penna, ma da alcuni anni ne fa pubbliche conferenze settimanali nella stessa Leopoli.

Finalmente avvertì d'un'opera del Rmo Padre Mariano Moravski, S. J., di Cracovia, che nel Bollettino della Società di Gesù in Cracovia pubblicò, nel 1899, un

dottissimo trattato *Sulla Comunione dei Santi*, lavoro degno d'esser tradotto in altre lingue per poter servire anche a persone dotte d'altre nazioni.

Siegue quindi il prof. comm. dott. Botti, parlando sulle catacombe di Alessandria di Egitto, illustrando tutti gli scavi specialmente cristiani che si fanno sotto la sua direzione nella stessa *Alessandria* con piante e fotografie.

Quindi enumera le opere regalate al Congresso, che sono le seguenti:

1. Il Museo di Alessandria e gli scavi nel 1892;
2. Il Piano di Alessandria all'epoca Tolemaica;
3. Il Piano del quartiere Raccotis al tempo Romano;
4. Bollettino Archeologico Alessandrino, n. I e II;
5. Memoria sulla colonna detta *di Pompeo.*

Poscia il Rev. Maielli parla *sulle cattedre d'Archeologia* da istituirsi nei seminari ecclesiastici. Quindi legge il suo voto, che sarà esposto al pubblico e quindi discusso.

Il signor Angelo Regis, ingegnere, aderisce alla proposta del Rev. Maielli, parlando di scavi che dovrebbero farsi in Gerusalemme; insomma la sua proposta è di aggiungere allo studio d'Archeologia cristiana anche lo studio del tempio di Gerusalemme, modello secondo il quale furono fabbricate le basiliche cristiane.

Al P. Bonavenia pare che la proposta del signor Regis non ci entri molto nel campo della *cristiana* Archeologia; essa appartiene piuttosto all'*Archeologia Biblica.*

Si propone di parlarne diffusamente domani, giorno 20 aprile, quando il sig. Angelo Regis svolgerà diffusamente il suo progetto.

Il conte Daugnon ripete il suo desiderio che ha espresso già ieri, cioè di istituire un *areopago scientifico archeologico internazionale*, vedendovi una somiglianza nella proposta Maielli ed altre simili.

La seduta fu chiusa alle ore 11 e un quarto.

Adunanza generale di venerdì 20 aprile 1900.

Si aprì la seduta alle ore 4 pom., alla presenza dell'Emo Cardinale Protettore; e dopo la lettura del processo verbale, il Segretario communicò un telegramma di adesione, inviato dall'Accademia storica ed artistica di Vienna. Quindi il Presidente diè la parola a Mons. Francesco Bulic', direttore del museo di Spalato, il quale rese conto delle *scoperte avvenute nel territorio di Salona* dal 1894 in poi, cioè dall'epoca del primo Congresso di archeologia cristiana. Riepilogò brevemente le principali notizie sulla storia e la importanza dei monumenti cristiani del cimitero di Monastirine e ne ricordò le principali iscrizioni, descrivendo pure le tombe dei martiri ivi poste, e i numerosi sepolcri intorno a queste aggruppati. Parlò pure della importante iscrizione che diè occasione agli scavi di S. Anastasio. Passò quindi a descrivere gli scavi intrapresi a Marusinae e in altra Basilica cimiteriale dov'egli rinvenne pregevoli musaici, traccie della protesi del Diaconico e della *Schola cantorum*, come pure la iscrizione di S. Giustino Vescovo di Salona e quella greca di un santo Menas, che diè luogo a molte discussioni. Aggiunse la notizia della scoperta di una tomba con decorazioni dipinte, avvenuta in questi dintorni. Concluse col far sperare altri importanti risultati dagli scavi che ora egli ha intenzione di riprendere presso la Basilica urbana di Salona e il suo Battistero.

Il Segretario generale, prof. O. Marucchi, parlò *Di una cripta con importanti pitture scoperta recentemente nel cimitero di Domitilla* dalla Commissione di Archeologia sacra (v. *Atti*, p. 93).

Il prof. Francesco Wickhoff, dell'Università di Vienna, parlò sull'influenza dei musaici cristiani nella pittura del rinascimento, « *Der einfluss der altchristlichen Mosaiken in Rom auf die malerei der Renaissance* » (v. *Atti*, p. 293).

Il prof. Bormann, della medesima Università, parlò dell'attività della scuola Viennese negli studi di antica epigrafia, dicendo ch'essa occupa uno dei primi posti nelle esplorazioni dell'*Asia Minore*, e presentò alcuni fogli del *Corpo delle iscrizioni* dall'Istituto medesimo pubblicate, accennando ad alcune principali fra queste. Passò quindi a trattare di una epigrafe greca incisa sopra una porta di casa privata in Efeso, ove è trascritta una parte della famosa lettera apocrifa diretta da Abgaro al Salvatore con la risposta che sarebbe stata fatta, secondo la nota tradizione, da Cristo medesimo al Re. Si contentò il riferente di accennare questo fatto facendone rilevare l'importanza, ma senza entrare nel merito della questione critica, ancora assai oscura.

Finalmente Mons. Gennaro Aspreno Galante, con rapida ed interessante descrizione, illustrò: *Le fonti di archeologia cristiana in Campania Felice* (v. *Atti*, p. 145).

Dopo ciò il Presidente annunziò che per l'abbondanza delle comunicazioni, oltre la seduta già stabilita di sabato 21, anche nella mattina di lunedì 23 si terrebbe un'altra adunanza generale di comunicazioni scientifiche e poi dichiarò chiusa la seduta alle 6 $^3/_4$ pom.

Adunanza delle Sezioni.

Iª SEZIONE.

Seduta del 20 aprile 1900.

Presidente, Mons. Kirsch.

Vice-Presidente, Dott. Müller.

1. Il R. P. Leone Cré dei Padri Bianchi: *L'Eléona et autres sanctuaires de Jérusalem reconnus dans la mosaïque de Sainte-Pudentienne:*

a) Storia dell'*Eléona* a traverso i tempi di N. S. e nei secoli successivi, recentemente ritrovata a Gerusalemme dai Padri Bianchi.

b) La pianta in mosaico di Madaba, scoperta ultimamente, contribuisce a trarre delle conclusioni sulla forma e l'architettura.

c) Raffronto del mosaico di Santa Pudenziana con quello di Madaba.

A sinistra di chi guarda, vedesi l'*Anastasis.* Ove, infatti, si riscontra che il mosaico è conforme alla posizione topografica. Gli edifici rappresentati a Madaba sono realmente gli stessi rappresentati nel mosaico di Santa Pudenziana? Sicuramente, il mosaico di Santa Pudenziana è conforme in tutti i particolari alle indicazioni dell'altro mosaico di Madaba: Croce, Anastasis e Madaba. Il mosaico di Santa Pudenziana rappresenta per gradazione i monumenti più importanti di Gerusalemme nel IV secolo. La caratteristica più impressionante è la particolare apertura nel tetto dell'edificio costruito nel posto dell'Ascensione.

Terminata la lettura, si fa notare al disserente che il grande portico inferiore rappresenta un edificio romano. La sola prospettiva può rappresentare gli edifici di Gerusalemme.

2. Comm. prof. Rodolfo Lanciani: *Scoperta della cripta dei Pontefici nelle Catacombe di Callisto il giorno 4 marzo 1589.*

Partecipa la scoperta da lui fatta di un documento relativo alle catacombe di S. Callisto, recante la data 1589, dal quale risulta che due Gesuiti in quest'epoca trovarono nella cripta papale altre tre iscrizioni di papi che il de Rossi giammai potè ritrovare: *Pontianus, Zephyrinus, Hyginus* (?)

Quindi l'oratore presenta il libro del suo amico A. Stapylton Barnes: *St. Peter in Rome and his tomb on the Vatican Hill.*

Il Presidente presenta l'opuscolo del canonico Luigi Mansi: *Illustrazione dei principali monumenti di arte e di storia del versante Amalfitano.*

3. Il prof. Luigi Riegl legge in tedesco una dissertazione sopra: *Il tempo dell'origine del sarcofago di Sant'Elena.*

L'oratore considera soltanto il valore artistico del sarcofago. Fa notare che nel quarto secolo i rilievi sono poco sporgenti e che le pieghe degli abiti sono leggermente scolpite e poco profonde; ma essi sentono ancora una influenza classica. Le figure hanno ancora scolpite le pupille degli occhi. Quindi crede che il sarcofago spetti più al II secolo che al IV secolo. I due busti di Costantino e di S. Elena sono aggiunti, piuttosto nell'ultimo secolo che nel quarto. Ma per quale ragione vi sono rappresentate delle scene di guerra sopra un sarcofago di donna, abbenchè madre dell'Imperatore? Sembra che il sarcofago sia stato preparato per un generale del II secolo.

Nel secondo sarcofago (Constantina) si riscontrano le stesse forme, ma in stile di scultura del secolo IV.

4. Dott. Giovanni Paolo Richter: *Giosuè nel musaico di S. Maria Maggiore.*

L'oratore con il suo discorso viene alla conclusione che i musaici di S. Maria Maggiore non stanno più al loro posto d'origine e che, senz'altro, devono essere stati spostati forse dal Card. Pinelli. La scena di Giosuè non può mettersi in raffronto con una scena d'altra rappresentazione.

5. Dott. Arnaldo Cervesato: *Simbolismo dei colori* (v. *Atti*, p. 353).

La seduta è chiusa alle ore 11 $^{1}/_{2}$.

IIª SEZIONE.

Adunanza del 20 aprile 1900.

Dell'Ufficio di Presidenza sono presenti il Comm. A. Venturi, Presidente, l'Ing. Giovenale, Vice-Presidente, ed il Dott. Filangieri, Segretario.

1. Il prof. Francesco Ravagli richiama l'attenzione dei dotti su una *iscrizione*, trovata tra i ruderi della chiesa di San Vincenzo di *Cortona*, iscrizione che egli crede del tempo di Carlo Magno.

Il Presidente Comm. Venturi invita il ricorrente a trasmettere il calco della iscrizione, perchè sia possibile controllare i suoi argomenti per via di confronti paleografici.

2. Il Barone Rodolfo Kanzler espone alcune sue ricerche sopra *alcuni smalti della Confessione Vaticana*, da lui osservati nel 1892. Nel tempo da allora trascorso egli ha potuto trovare dei confronti che provano come essi siano opera di smaltatori di Limoges della fine del secolo XII. Questi smalti furono tenuti in gran conto nel medio evo, come lo prova il cancello costruito davanti ad essi per proteggerli, cancello fattovi apporre dal Pontefice Innocenzo III. Essi constano di due colonnine con smalto *champlevé*, con un archetto che le riunisce. Lo spazio coperto dal cancello lascia il posto per 13 archetti che dovevano contenere il Salvatore coi dodici Apostoli. Il disserente mostra il confronto di una decorazione non soltanto simile, ma assolutamente identica nella *châsse* di Chamberet (Correse) che è appunto limosina, della fine del secolo XII, e che ci permette di farci una completa idea dello stato primitivo del monumento.

3. Il Comm. A. Venturi discorre di un *bassorilievo* della porta intagliata di *Santa Sabina*, in Roma, che si è creduto rappresentare « l'Annunciazione di Zaccaria, » e dimostra come la rappresentazione non abbia corrispondenza iconografica con le altre dello stesso soggetto.

4. Il Comm. A. Venturi tratta poi di un *dittico di avorio*, coperta di un Salterio di Carlo il Calvo nella biblioteca Nazionale di Parigi, e ne studia le rappresentazioni, determinando che invece del Cristo tra gli Apostoli intagliato sopra uno dei bassorilievi, così come vuole il Westwood, sia rappresentato il committente stesso del Salterio, in atto di ordinare agli scribi di comporre degnamente il libro sacro.

5. L'Ing. Gustavo Giovannoni parla su: *Gli edifici centrali cristiani* (v. *Atti*, p. 249).

6. Il Dott. Arduino Colasanti fa una dissertazione sulla *Dalmatica Vaticana* assegnandola agli ultimi anni del secolo XI.

Senza ripetere cose note, e senza procedere a un esame delle forme delle figure e dello stile, che pure in questo argomento avrebbe la sua capitale importanza, il Colasanti, col confronto di alcune rappresentazioni dei secoli XI e XII, intende di portare un contributo per l'assegnazione della Dalmatica Vaticana agli ultimi anni del secolo XI. Elementi comuni all'iconografia di quei tempi si ritrovano nel prezioso tessuto del tesoro di San Pietro, che ci rappresenta il Redentore barbato nella scena della Trasfigurazione, imberbe in quella del Trionfo. Di più un avorio bizantino del secolo XII istoriato con scene apocalittiche ha grandi importantissimi riscontri con la Dalmatica, a torto finora attribuita all'epoca di Leone III.

7. Il Rev. Mons. Bulic' dimostra *il sito dell'antica Stridone* patria di San Girolamo.

Mons. Bulic' sulla base di un'iscrizione trovata anni addietro dimostra che Stridone, luogo natale di San Girolamo, giaceva a Grahovopolje, in Bosnia, non lontano dai confini dell'attuale Dalmazia, confutando l'opinione che fosse stato in Istria od in Ungheria; luogo quindi dalmato nell'antico senso della parola, poichè la Bosnia faceva parte della Dalmazia.

Il Segretario della II^a Sezione
A. FILANGIERI DI CANDIDA.

III^a SEZIONE.

Terza seduta — 20 aprile 1900.

Presidenza Guidi.

Presenti: Guidi, Petit, Benigni, Marroquin-Osorio e molti membri della Sezione.

Si legge e si approva il verbale della precedente adunanza.

Il prof. Benigni, in appendice alla sua comunicazione sul ciclo Mariano bizantino, richiama l'attenzione sul fatto che il « motivo » della Madonna la quale allatta il Bambino, non è bizantino; almeno nè al relatore nè ad altri (come i professori Swoboda ed Ehrhard di Vienna) con cui egli ha parlato, è mai capitato quel tipo. Sarebbe perciò importante di constatare con più ampia ricerca il fatto, il quale constituirebbe un criterio di selezione fra le opere veramente bizantine ed alcune dei nostri primitivi di parvenza bizantina (Madonna allattante di Amaseno, ecc.).

Il prof. Francesco Radic' parla degli avanzi della *Basilica prisco-medioevale di Koljane* (Dalmazia) (v. *Atti*, p. 367).

Il prof. ab. Neumann mantiene il titolo di longobardico nel senso che quello stile diffusosi dai Pirenei al Caucaso, ebbe un centro di speciale cultura e d'irradiazione presso i Lombardi (maestri Comacini; monumenti del Lombardo-Veneto). Egli poi esclude il bizantinismo di questo stile, mentre esso è d'ispirazione affatto romana.

I professori Radic' e Bulic' spiegano a favore del termine « croato-bizantino » come il detto stile nelle terre croate, in Dalmazia, ecc. abbia alcune specialità che gli danno un tipo locale, e come tale tipo abbia traccie bizantine confermate, del resto, dalla storia.

Il prof. Milutine conferma che dell'anzidetto stile trovansi nel Caucaso copiosi avanzi, in modo da poter dire che esso vi fu dominante.

Il P. Germer-Durand narra le scoperte fatte in Palestina; illustra alcuni *graffiti* trovati in alcune spelonche *presso Eleuteropoli* (Beit-Djibrin) in Palestina. *Decouvertes en Palestine:* I. *Figures gravées dans une grotte a Beit-Djibrin* (Eleutheropoli) (v. *Atti*,

p. 189); riferisce sulla scoperta dei ruderi della *basilica di San Giorgio in Taïbeh* (Efrata); II. *Eglise Saint-Georges à Taïbeh* (Ephron) (V. *Atti*, p. 191) e stante la somma importanza comunica la scoperta del celebre acquedotto di Gerusalemme; III. *Inscription latine recemment decouverte entre Jérusalem et Bethléem* (v. *Atti*, p. 194).

Il dott. Fogolari parla di alcuni piccoli *oggetti di devozione* con caratteri iconografici ed iscrizioni bizantine, esistenti al *museo di Napoli*, formati da paste dure o piccole tavolette di legno incise, portate per ricordo da pellegrinaggi d'Oriente.

Il prof. Botti presenta gli originali di alcuni *contratti copti*, del VII secolo, scritti su pelli e riguardanti la vendita di alcune terre, o la loro donazione a monasteri, ecc. Il notaio di tali atti firma in greco. Aggiunge opportuni ragguagli sul patrimonio fondiario delle chiese egiziane, sui loro prestiti, ecc. Quindi illustra alcuni calchi d'iscrizioni cristiane e di stele da lui esposti in questo Congresso. V. *Le iscrizioni cristiane di Alessandria d'Egitto* nel *Bessarione*. Roma, 1900, n. 45-46, p. 270. Queste iscrizioni sono in numero di 20 raggruppate in tre serie: I. Iscrizioni trovate nell'abitato di Alessandria (N. 1-4); II. Iscrizioni della necropoli occidentale (N. 5-13); III. Iscrizioni della necropoli orientale e dintorni (N. 14-20). — V. *Steli cristiane di epoca bizantina esistenti nel museo di Alessandria* (Egitto) nel *Bessarione*. Roma, 1900, n. 47-48, p. 425; n. 49-50, p. 26; n. 51-52, p. 242. Sono in numero di 91 con una appendice di quattro iscrizioni ultimamente trovate.

L'abate Pietro De Larminat espone varie importanti correzioni, in base ai codici vaticani, del testo copto della *corrispondenza fra Acacio e Pietro Mongo*, edita dall'Amelineau. *Revision du texte copte des « Lettres de Pierre Monge et d'Acace » et de la « Vie de Jean de Thanidjoït*. (v. *Atti*, p. 337).

Viene presentato dalla Presidenza il seguente voto che è approvato dopo una discussione interceduta fra i signori Benigni, Franco, Larminat, Petit e Viola intorno alla estensione di tempo ed al termine da applicarsi all'ellenismo di cui è parola nell'ordine istesso:

« Attenta evidenti ac summa utilitate historiam hellenismi mediaevalis in Italia, documentis instructam, edendi, nostri Conventus est in votis ut in singulis Italiae oppidis, monasteriis, etc., in quibus huiusmodi monumenta ac documenta supersunt, per idoneos viros, eorumdem monumentorum et documentorum catalogi, textus, photographicae imagines, historicae illustrationes in lucem prodeant; ex quibds omnibus tandem praedicta historia instrui possit ».

Il Prof. Viola propone che a tal uopo si nomini una Commissione; e si approva quanto dice il Presidente, prof. Guidi, di rimettere cioè la cosa alla Presidenza del Congresso.

U. BENIGNI, *Segretario*.

IV^a SEZIONE.

20 aprile 1900.

Aperta la seduta, il Presidente D. Ambrogio Amelli ricorda la discussione di ieri sui due voti proposti dal P. Grisar, e li ripresenta con alcune modificazioni compiute dalla Commissione ed interamente accettate dallo stesso P. Grisar, e dalla Presidenza generale del Congresso:

« *Sullo studio delle relazioni fra la musica dell'antichità e quella liturgica del Medio Evo.*

» Il II Congresso di Archeologia Cristiana, considerando l'importanza singolare dello studio archeologico del canto Gregoriano per conoscere l'influenza dell'antica musica ebraica, greca e romana sulla musica del Medio Evo, raccomanda assai tali studi ».

« 2. *Per la preparazione al centenario di San Gregorio (1904).*

» Il II Congresso di Archeologia Cristiana, avvicinandosi la commemorazione solenne centenaria della morte di San Gregorio Magno († 604) celebrato qual padre del canto ecclesiastico della liturgia, fa voti che tale ricorrenza sia preparata con debiti studi e celebrata con degna manifestazione ».

Il Barone Kanzler rileva brevemente la somma importanza della pubblicazione della *Paléographie musicale* di Solesmes in aiuto alla scienza archeologico-musicale e ne mostra numerosi esemplari.

I due voti vengono approvati separatamente e per alzata di mano.

Ha quindi la parola il P. Morin O. S. B. Vice-Presidente della Sezione.

Esso dimostra che le annotazioni liturgiche (*péricopes*) segnate in margine del celebre libro degli Evangelii Ambros. C. 39 Tuf. (prima metà del VI secolo) si riferiscono non all'antica liturgia milanese come a torto erasi fin'ora creduto, ma ad un'altra liturgia connessa con la milanese: alla *liturgia della Chiesa di Marsiglia all'epoca dei Merovingi*. Questo risultato che il Presidente del Congresso signor Ab. Duchesne dichiara scientificamente stabilito, dà per conseguenza un'importanza straordinaria, dal punto di vista della storia della Volgata e della sua introduzione nelle Gallie, a questo manoscritto copiato a Marsiglia un cinquant'anni soltanto dopo la morte di Cassiano. Quanto alle annotazioni liturgiche, esse rappresentano con tutta probabilità una parte del lezionario composto dal dotto prete marsigliese *Musaeus* di cui parla Gennadio nel suo *De viris illustribus*.

È inutile aggiungere che non si trova tra le *pericopi* marsigliesi alcuna indicazione che denoti la menoma influenza di ciò che è stato chiamato la *tradizione provenzale*. In fatto di santi locali, non vi si nota che il martire San Vittore e un santo *Eleutherus* il cui culto ha sopravvissuto per un certo tempo alla perdita di tutti i dati istorici concernenti la sua personalità.

Il Presidente generale signor Ab. Duchesne, che onora della sua presenza la nostra Sezione, aggiunge alcune parole di lode per la importante dissertazione.

Il Rev. P. Ugo Gaisser parla quindi *sui rapporti del canto liturgico della chiesa latina e quello della chiesa greca*. Dice che non vi è alcun musicologo del nostro tempo che neghi l'esistenza di questi rapporti. La questione è di sapere in che cosa questi consistano. Sarebbe difficile di rispondervi in modo assoluto, bisogna piuttosto fare varie distinzioni. Bisogna distinguere la teoria e la pratica: e nell'una e nell'altra, ma specialmente nella pratica, è necessario distinguere le varie fasi che ha attraversato.

Quanto alla teoria, i termini stessi della teoria medioevale latina provano una origine greca. Inoltre Aureliano (verso l'850) l'attesta in una maniera esplicita.

L'influenza dell'origine greca sulla musica latina è non meno certa dal punto di vista della pratica. Ciò è soprattutto dimostrato dalla presenza di certi accidenti come *mi b*, ecc., e dalla classificazione dei canti nei tonari, classificazione interamente fatta secondo i principî della musica bizantina, ed inesplicabile con la cosidetta tradizione Gregoriana.

Si possono soprattutto stabilire tre fasi nella teoria e pratica gregoriana.

La 1ª è tutta *bizantina:* nota i canti su di *diapason* fisso e conseguentemente con l'uso di altri accidenti oltre il *si b*. La 2ª che si potrebbe chiamare *gallica* ha appreso i canti sulla sola tradizione orale e conseguentemente segue il *monocordo.* La 3ª risulta dall'incontro dei due accennati sistemi.

Questo conflitto si fondava sopra un malinteso tecnico, ma riuscì disastroso per il canto gregoriano. Il canto inglese introdotto nell'isola dagli apostoli inviati da San Gregorio è quello che spesso ha meglio conservate le varianti in apparenza contrarie alla tradizione gregoriana, ma in realtà autentiche.

Il Rev. P. Janssens domanda maggiore spiegazione sulla influenza reciproca della musica greca e latina accennata sommariamente dal disserente. Prosegue quindi il P. Geisser notando che al XIII secolo, al tempo dell'impero latino a Costantinopoli, il canto latino esercitò un'azione reciproca sul canto bizantino come lo attestano le composizioni che portano il nome di φραγγκὸν mentre il compositore porta il titolo latino grecizzato di μαΐστωρ (*magister*, maestro).

Il disserente esprime quindi il desiderio che vengano raccolte con scrupolosa cura tutte le anomalie che appariscono nelle melodie gregoriane e che sono spesso completamente autentiche. Sarebbe anche bene di annettere una grande importanza alle classificazioni le più autentiche dei tonari. Esse sono quasi tutte false dal punto di vista bizantino e possono così aiutare spesso a decidere con certezza quasi assoluta la scelta da farsi tra due o più versioni apparentemente differenti di una stessa melodia.

La fine della importantissima comunicazione è accolta da applausi.

Il Presidente dovendo recarsi alla Sezione VI, cede il posto al Vice-Presidente P. Morin.

Mons. Wilpert fa un breve riepilogo del suo studio *sulle vesti liturgiche* e presenta esempi di tali vesti da lui ricostruite, e cioè: una tunica manicata, una penula, un pallio, di cui mostra le successive variazioni ed una dalmatica. L'esperimento pratico desta vivissima attenzione ed è coronato da approvazioni prolungate.

Il Segretario M. Respighi legge l'ordine del giorno per la prossima seduta, ed un voto formulato dal P. Latil « sulla conservazione ed illustrazione dei libri liturgici, nascosti o negletti in più luoghi ». Annunzia che nella prossima seduta, che sarà l'ultima, si formuleranno altri voti sopra lo studio della sacra liturgia.

V^a SEZIONE.

Seduta del 20 aprile 1900.

Il prof. Ch. Hülsen presenta la copia di un frammento *d'iscrizione monumentale* trovata presso le catacombe di Generosa al quinto miglio della via Portuense, nel sito ove fu il bosco sacro dei fratelli Arvali; ne supplisce il testo metrico e riesce a stabilire con molta probabilità il tempo della ricostruzione di alcune memorie sacre indicate nell'iscrizione. (V. *Nuovo Bullettino d'archeologia cristiana.* Roma, 1900. Anno VI, n. 1-2, p. 121. *Di una iscrizione monumentale appartenente al Cimitero di Generosa sulla via Portuense*).

Aggiungono osservazioni in parte affermative il prof. Gatti ed altri.

Il prof. Bormann presenta i primi fogli del I volume della *Raccolta epigrafica dell'Asia Minore* e rileva gli importanti progressi della nuova maniera di pubblicare i monumenti epigrafici.

Gli adunati, riconoscendo i meriti di questo modo di pubblicazione, rilevano però le difficoltà che presentano per la diffusione sia la mole sia il costo dell'opera, ed esprimono analoghi desideri.

Il Seymour de Ricci parla della sua impresa di fare la raccolta delle iscrizioni antiche della Siria, dell'Egitto e della Cirenaica.

Il prof. Müller presenta le prove della sua pubblicazione dei *Cemeteri ebraici in Italia.*

Gli adunati sentono con soddisfazione che il Müller ed il Ricci (il quale era stato incaricato dalla « Société des études juives » di una impresa analoga, ma più vasta, estendendosi a tutto il mondo antico) sono venuti ad un accordo, che sarà utile a tutte e due le imprese.

Il P. Villani riferisce sulla raccolta da lui intrapresa « *Tituli Ostienses* » (iscrizioni S. Paolo fuori le mura).

Il dott. J. Laurent parla diffusamente del progetto suo e del Clement di fare una raccolta, o inventario, di tutte le iscrizioni greche cristiane. *Comunication sur le projet d'un recueil des inscriptions grecques chrétiennes.* (V. *Atti*, p. 173).

Il prof. Marucchi spiega il suo pensiero della utilità e necessità di un *Manuale di epigrafia cristiana*, ad uso specialmente didattico, e ne espone la divisione delle parti.

In lunghissima discussione, alla quale partecipano il Bormann, Borsari, Bouvy, Gatti, Hülsen, Müller, il riferente ed altri, furono esaminati i diversi modi di pubblicare un siffatto manuale, come per esempio: il testo con un atlante in appendice; o divisione fra la teoria ed i testi illustrativi; o una silloge intiera oltre al manuale proprio. Si discute pure, se come il Marucchi avea pensato, si dovesse fare un lavoro collettivo o da un solo. Gli adunati furono unanimi nel desiderio che già pel prossimo Congresso potesse essere presentato un tale manuale ed in grande maggioranza credettero che per ciò lo stesso prof. Marucchi sia la persona la più adatta per tale pubblicazione.

Il prof. Gatti riferisce sullo stato della continuazione delle *Inscriptiones Christianae Urbis Romae* del De Rossi. Essendo quasi intieramente pronto per la stampa il manoscritto per la seconda parte del volume II, la Sezione delibera su proposta del Borsari, di far votare dal Congresso intiero il seguente voto al Ministero della Pubblica Istruzione:

« Il II Congresso internazionale di Archeologia cristiana riunito a Roma, intesa la relazione della V Sezione epigrafica, ove il professore Gatti espose il programma della continuazione dell'opera *Inscriptiones christianae* del De Rossi, che è parte integrale del « Corpus Inscriptionum latinarum » di Berlino, a lui affidata dopo la morte del sommo autore, fa caldissimi voti al Ministero della pubblica istruzione il quale ha assunto già gl'impegni di questa pubblicazione, affinchè voglia al più presto ordinarne la stampa ».

In fine viene formulato dalla Sezione il seguente voto circa il manuale di epigrafia cristiana:

« La V Sezione epigrafica su proposta del commendatore Marucchi fa voti affinchè il Congresso voglia decidere la pubblicazione di un manuale di epigrafia cristiana ad uso delle scuole e degli Istituti ».

VIª SEZIONE.

Seduta del 20 aprile.

La seduta viene aperta alle ore 10 ant. Presiede il prof. A. Ehrhard.

È letto ed approvato il verbale della seduta precedente.

Il dott. Antonio Baumstark legge la sua memorra latina *sull'anno emortuale dei martiri Guria e Samona*, e per gli *Atti* scritta in tedesco: *Das todesjahr der Edessenischen martyrer Guria und Shamona*, p. 23.

Il Presidente segnala quattro testi greci, di cui uno è traduzione dal siriaco, e gli altri tre sono successivi rimaneggiamenti della versione greca, e il metafrasteo è l'ultimo. L'errore della data si trova già nel primo: errore, che il Baumstark, sottentrando, crede si trovasse già nell'esemplare siriaco usato dal traduttore.

Indi il prof. Alberto Dufourcq legge sopra il *Liber martyrum* della chiesa romana menzionato da S. Gregorio Magno. Secondo le sue conclusioni questo libro sarebbe, in sostanza, conservato in un cod. Palatino di Vienna.

Si dà lettura di una comunicazione inviata dal Card. Rampolla del Tindaro, Segretario di Stato di Sua Santità. L'Eminentissimo annunzia di aver ritrovato in un codice della Biblioteca di Oviedo in Ispagna il testo intiero della *vita di Melania giuniore.*

L'importanza di questo documento dettato da un monaco latino, che accompagnò la Santa in tutte le sue peregrinazioni (404-439), è grande tanto dal lato agiografico, poichè ci fornisce intorno a Melania molto maggiori notizie di quelle che sin qui avevamo, quanto dal lato storico, poichè spande nuova luce sulla imperatrice Eudocia, la celebre Atenaide, e su altri personaggi di quell'epoca, come anche ci fa meglio conoscere le due corti di Roma e di Costantinopoli. Non meno prezioso è il documento per le notizie liturgiche di cui abbonda (*Di un nuovo documento contenente la biografia di Santa Melania giuniore.* Vedi *Nuovo Bullettino di Archeologia cristiana*, Roma, 1900, an. VI, n. 1-2, p. 5.

La comunicazione è accolta da unanimi applausi; dopo di che gli aderenti pregano vivamente la Presidenza della Sezione a volersi fare interprete presso la Presidenza generale dei loro sentimenti di gratitudine e di riconoscenza verso l'Eminentissimo principe, degnatosi di partecipare loro i frutti delle sue indagini scientifiche, dalle quali non valgono a distoglierlo le gravi cure dell'altissimo ufficio.

Il Duchesne legge sopra *La première collection romaine des Décrétales* (v. *Atti*, pag. 159).

D. G. Morin fa un resoconto di una memoria del dott. Filippo Carlo Weymann sopra ai così detti *Tractatus Origenis de libris sacrarum scripturarum*, recentemente pubblicati da M. P. Battifol. Il prof. Weymann ne vorrebbe autore Novaziano: ipotesi che D. Morin non ammette, e sostituisce coll'altra che siano opera di Gregorio Illiberitano. Alla discussione sortane, prendono parte il Presidente, il P. Lagrange, Duchesne e Morin: *Neue traktate Novatians* (V. *Atti*, p. 155).

Indi si legge la seconda serie di voti della Sezione riguardanti lo studio della letteratura cristiana antica in se stessa; voti che si discuteranno nella prossima seduta.

VII^a SEZIONE.

Seduta del 20 aprile 1900.

La seduta comincia alle ore 10 $^{1}/_{4}$.

Aperta la seduta, sotto la presidenza del Rmo P. Bonavenia S. J., parlò il conte Daugnon, il quale ricordò di nuovo la sua proposta in quanto ad una Società internazionale di cristiana archeologia.

Il prof. comm. Botti formulò quindi, in iscritto, il voto del Conte per aver qualche cosa di concreto in parole precise e poter vedere i limiti del sopraccennato voto: quindi ne fa la lettura:

« La VII^a Sezione, inteso il signor conte de Daugnon, raccomanda al Congresso di curare la fondazione di una Associazione archeologica internazionale per lo studio delle antichità cristiane, con sede in Roma, e sotto l'alto patronato del Sommo Pontefice.

» Organo di questa Associazione sarebbe una Rivista, la quale riunisse d'ogni parte le comunicazioni e memorie di Cristiana archeologia e tenesse i lettori, con opportune recensioni, al corrente delle pubblicazioni congeneri ».

Questo voto fu dai presenti lodato e rimandato ad ulteriore discussione dopo accordi da prendersi con la Presidenza generale.

Assume la presidenza Mons. Baumgarten.

Quindi legge il suo discorso sul *Tempio di Gerusalemme*, l'ingegnere signor Angelo Regis, nel quale cerca di dimostrare che l'origine delle Basiliche cristiane non è pagana, ma è stata presa dall'Oriente; crede l'oratore che i cristiani trasformando i templi pagani in basiliche cristiane, facevano questa trasformazione avendo innanzi agli occhi sempre il tempio di Gerusalemme. Quindi con apposite fotografie tentò di sostenere la sua tesi.

Ripete di nuovo il suo voto di fondare in Roma un'Accademia di studi del tempio di Gerusalemme, nella quale Accademia studierebbero gli Italiani, come lo fanno già in simili istituti i Tedeschi, Francesi, Inglesi, Russi, ecc.

Il Presidente osserva che la proposta Regis tale quale è, non può essere accettata dalla Presidenza.

Il P. Bonavenia, stando al testo del Regolamento della VII^a Sezione, dice che il Regis col suo discorso e col suo voto entra in materia che non appartiene alla nostra Sezione, ma piuttosto alla I^a ove trattasi dell'arte relativa alle antichità cristiane primitive.

Quindi il signor Regis restringe la sua proposta alla fondazione d'una Accademia orientale in Roma, donde si mandino dei collaboratori in Palestina per farvi degli studi.

Finalmente si conviene di includere la proposta Regis in quella del conte Daugnon, cioè che la VII^a Sezione, attesa la proposta ed il pieno consenso del detto signor Angelo Regis, raccomanda lo studio dell'Oriente in quanto ha attinenza all'Archeologia cristiana.

Il Presidente legge quindi la proposta di Mons. Menghini, che desidera:

I. Curare un trattato popolare di Archeologia cristiana e di far studiare ai giovani sino dalla terza ginnasiale l'Archeologia sacra.

II. Fondare un popolare Bullettino archeologico.

III. Propagare lo studio archeologico nelle comunità, collegi, ecc., far gite archeologiche.

Quest'ultimo voto si approva, giacchè dovunque sono monumenti cristiani, lì si debbono far fare passeggiate archeologiche, come suole fare con somma lode il *Collegium Cultorum Martyrum.* Ma si dovrebbero ancora aumentare e fare più spesse volte.

Si approva finalmente il voto del marchese Eroli in quanto alla pubblicazione d'un dizionario archeologico latino.

La seduta termina alle 11 $\frac{1}{2}$.

Adunanza generale di sabato 21 aprile 1900.

La seduta si aprì alle ore 4 e mezzo pom., in presenza dell'Eminentissimo Cardinale Protettore; e dopo la lettura del verbale il Presidente diè la parola a Monsignor Giuseppe Wilpert, il quale parlò intorno alle *pitture recentemente scoperte nel cimitero dei SS. Pietro e Marcellino,* accennando prima ad alcune altre pitture del medesimo cimitero da lui già studiate e pubblicate. Rilevò i gravi errori commessi dall'Avanzini, disegnatore del Bosio, nel riprodurre quei dipinti, e si estese a spiegare il simbolismo di quelle rappresentanze. Quanto poi agli affreschi ultimamente scoperti e nei quali pure il pittore suddetto aveva preso gravi abbagli, egli riconobbe il Profeta Balaam che indica la stella, Cristo che moltiplica i pani e il Salvatore stesso posto in mezzo alle duplici specie eucaristiche. Finalmente richiamò l'attenzione degli adunati sulla speciale importanza di uno di quei dipinti in cui riconobbe la figura di S. Pietro indicato chiaramente dal suo tipo; e che deve ritenersi come uno dei più antichi esempi dell'Apostolo così individualizzato e come conferma della grande antichità del culto verso di lui in Roma.

Quindi l'ing. M. E. Cannizzaro parlò dell'*Antica chiesa di S. Saba sull'Aventino* (v. *Atti*, p. 241), dei recenti lavori di scavo e degli studii che egli vi sta facendo per conto dell'Associazione dei Cultori di architettura.

Dopo ciò l'ing. Giov. Batt. Giovenale descrisse le *Pitture del secolo XII in S. Maria in Cosmedin e Nuovo monumento Carolingio* (V. *Atti*, p. 379).

Il prof. comm. Botti, direttore del Museo di Alessandria di Egitto, parlò della grande *Colonna* chiamata volgarmente *di Pompeo* esistente nella suddetta città. Confutò tale denominazione perchè priva di qualsiasi fondamento; ed accennò le varie opinioni degli archeologi, i quali hanno attribuito la colonna suddetta ora ad uno, ora ad altro Imperatore. Disse che tutte queste opinioni sono incerte, ma che senza dubbio quel grandioso monumento venne consecrato da Teodosio II al culto cristiano; ed egli aggiunse che siffatta consecrazione dovette avere luogo in memoria del Serapèo che ivi sotto esisteva, ed anche in reminiscenza delle condanne avvenute ivi presso, di parecchi martiri; onde quella celebre colonna si dovrebbe considerare come un grande monumento del trionfo del cristianesimo.

Il prof. Giuseppe Sordini, ispettore degli scavi dell'Umbria, trattò *Di un cimitero cristiano sotterraneo dell'Umbria* (v. *Atti*, p. 109).

Finalmente il P. Giuseppe Bonavenia, S. J., diè notizia di avere ritrovato parte *D'un manoscritto inedito del P. Giuseppe Marchi d. C. d. G. intorno all'architettura di Roma cristiana fuor de' sacri cimiteri* (v. *Atti*, p. 123).

Dopo ciò, il Segretario diè alcune istruzioni ai Congressisti sul da farsi nelle due giornate di domenica e lunedì e quindi il Presidente tolse la seduta alle 6 e mezzo pom.

I^a SEZIONE.

Seduta del 21 aprile 1900.

Apresi la seduta alle ore 9 $^1/_4$.

Presidente: Dott. Nicola Müller.

Il sig. Seymour de Ricci dà in francese un riassunto del lavoro del prof. Stefano Gsell: *Les edifices chrétiens de Thelepte et d'Ammaedara* (v. *Atti*, p. 195 e 225).

Il canonico D. Cosimo Stornajolo parla sopra: *I musaici del battistero di S. Giovanni in fonte nel duomo di Napoli* (v. *Atti*, p. 269).

Il conte A. Filangeri di Candida, con dati artistici, viene alle stesse conclusioni di Mons. Stornajolo sull'epoca costantiniana dei musaici di S. Giovanni in Napoli.

Il P. Van Ortroy, S. J., legge una comunicazione francese del P. Ippolito Delehaye, S. J., sopra: *Une question à propos d'une épitaphe du cimetière de Domitille* (v. *Atti*, p. 101).

Mons. P. Crostarosa: *I sigilli doliari nelle basiliche cristiane* (v. *Atti*, p. 136).

Il Comm. Prof. G. Botti: *Monumenti d'Alessandria.*

L'oratore comincia dimostrando le difficoltà che s'incontrano negli scavi archeologici. Egli ha fatto una collezione di bolli doliari, de' quali s'è arricchito il museo d'Alessandria. La maggior parte sono in lingua latina: sono maggiormente da notarsi i monogrammi bizantini. Termina incoraggiando l'uditorio a nulla disprezzare negli scavi archeologici, perchè anche i più piccoli frammenti possono essere preziosi.

Il Prof. Ing. Gatteschi: *La Basilica Pauli pagana e la basilica Pauli cristiana.*

Il disserente fa rimarcare che ambedue le basiliche sono indipendenti, ma le dimensioni sono esattamente le stesse e conchiude che le colonne dell'antica basilica del Foro devono essere state trasportate sulla Via Ostiense per la basilica cristiana. Tanto riferiscono le antiche leggende.

L'Ing. Angelo Regis: *Il tempio di Gerusalemme.*

La vera forma del terzo tempio verso l'anno 70 della nostra êra. Con il solo testo biblico è impossibile ricostruire il tempio, e l'oratore s'ingegna a questo scopo, servendosi delle varie fonti: la Bibbia, il Talmud e gli scavi.

Catalogo della bibliografia sulle ricerche in proposito. Limiti che devono circoscrivere le ricerche. Che dire delle descrizioni di Giuseppe? Di quelle d'Ezechiele, di

cui il carattere di profeta si deve verificare esattamente? Ma la profezia non riguarda che la sostanza e non tutti i dettagli.

L'oratore prende la via di mezzo tra l'interpretazione di Chipiez e di Voguë. Infine dà le spiegazioni de' dettagli col soccorso delle piante da lui esposte.

Il Presidente presenta alla Sezione, per gli Atti del Congresso, una memoria di Mons. Anatolio Toulotte, vescovo titolare di Tagaste, che ha per titolo: *Le roi Nabuchodonosor sur les monuments africains* (v. *Nuovo Bullettino di Arch. christ.*, Roma, 1900, an. VI, n. 1-2, p. 113).

La seduta è tolta alle 12.

IIª SEZIONE.

Seduta del 21 aprile 1900.

Dell'Ufficio di presidenza sono presenti il comm. Venturi, il Rev. P. Francesco Ehrle ed il dott. Filangieri di Candida.

I. Il P. Ehrle, Prefetto della Bibl. Vaticana, parla di *Due vedute di Roma del secolo XV* in miniatura e facenti parte di due codici Vaticani (V. *Atti*, p. 257).

II. Il dott. Giulio Bariola illustra *una nuova pisside cristiana* recentemente scoperta in una tomba gota di Nocera Umbra.

Ne presenta le riproduzioni fotografiche, e ne fa rilevare l'alto interesse tanto dal lato artistico che iconografico.

Insieme a molte figure di angeli alati, recanti in mano dei volumi, spiccano le scene di Daniele tra i leoni, e del sacrificio d'Abramo, accennanti all'uso eucaristico cui era destinata la pisside. Nella rappresentazione del sacrificio di Abramo presenta qualche riscontro con la pisside di Berlino. Altri elementi artistici e stilistici fanno assegnare la pisside alla fine del V o al principio del VI secolo.

III. Il dott. Luigi Savignoni parla di un *Reliquiario prezioso* esistente nel Comune di Sassoferrato.

Il riferente presenta la fotografia del reliquiario, che fece parte della collezione dell'arcivescovo di Siponto, Nicola Perotti, dal quale fu lasciata a Sassoferrato sua patria. Rubato pochi anni fa, fu poi ricuperato.

Il reliquiario esibisce la figura di S. Demetrio in finissimo musaico, circondata da una cornice in lamina d'oro, sulla quale è scritta una invocazione a S. Demetrio fatta da Giustiniano re dei romani, ed inoltre la spiegazione della reliquia contenuta in una ampolla sbalzata in alto colla scritta: τὸ ἅγιον μύρον. La cornice porta poi in alto l'emblema di Cristo, in basso l'emblema dell'aquila bicipite. Questo secondo emblema sembra doversi riferire più ad un imperatore d'Occidente che ad uno d'Oriente, e tanto meno a Giustiniano qui nominato, opponendosi a ciò tanto lo stile del musaico, che va riferito alla seconda età d'oro dell'arte bizantina, quanto la forma poco bizantina delle lettere e gli errori che si riscontrano nelle iscrizioni della cornice.

Sembra pertanto che la cornice sia un'imitazione di una più antica bizantina, eseguita in Italia nel secolo XIV; e forse l'aquila bicipite è quella dell'imperatore Federico III, al cui seguito fu il Perotti.

Il dott. Paolo Fontana osserva su gli argomenti usati dal disserente per dimostrare come il prezioso reliquiario non possa aver appartenuto nè al I nè al II Giustiniano ricordato dall'iscrizione. Insiste particolarmente sull'argomento che si appoggia sulla figurazione, relativamente recente per lui, delle aquile imperiali.

Il Venturi conforta di un nuovo argomento quelli del dott. Savignoni, osservando che la immagine di S. Demetrio corrisponde alla forma iconografica del Santo negli avori bizantini del secolo XI e XII: essa è probabilmente una copia fattasi in tempo

prossimo al viaggio che Nicola Perotti vescovo di Siponto fece al seguito di Federico III imperatore.

IV. Il dott. Arnaldo Cervesato legge la sua dissertazione: *Il paliotto di Vuolvinio* (V. *Atti*, p. 361) esistente nella basilica Ambrosiana di Milano.

V. Mons. Salvatore Ferraro presenta uno studio sopra *un Candelabro per il Cero Pasquale* che trovasi nella Cattedrale di Gaeta. Egli desume che si debba assegnare al secolo XIII, ponendo il candelabro in relazione colle fonti a cui lo scultore sembra essersi ispirato, e dimostrandone la importanza artistica ed i caratteri.

VI. Il comm. Venturi comunica una serie di raffronti tra *la Bibbia di Carlo il Grosso in S. Paolo fuori le mura e l'altra della scuola di Tours*, proveniente dall'Abbazia di S. Martino, eseguita per Carlo il Calvo ed ora nella Bibl. Nazionale di Parigi.

La Bibbia di S. Paolo e quella di Parigi mostrano di provenire da un comune esemplare greco: la Bibbia romana si allontana maggiormente da questo esemplare tipico. Appartiene alla scuola di Corbie, e rappresenta meglio le tendenze artistiche dell'occidente al tempo carvlingio.

VIII. L'architetto M. E. Cannizzaro accenna agli studi in corso a *S. Saba* dalla Associazione degli architetti e accenna ad alcuni resti marmorei del secolo VIII, tra i quali un pezzo, probabilmente cimasa di un Ciborio, che porta l'identico ornamento di un pezzo trovato a S. M. in Cosmedin e datato, e di un capitale gemello di quello trovato negli scavi del Laterano.

Presenta infine due frammenti in gesso, della stessa epoca, dei quali in Roma non vi è altro esempio che qualche pezzo a S. Lorenzo fuori le mura.

VIII. Il rev. P. David richiama l'attenzione sopra *una grotta esistente nel monte Tancia nella Sabina* intitolata a *S. Michele.*

Il monte Tancia forma l'estremità d'una montagna massiccia che separa la vallata del Tevere da quella di Rieti. È ai piedi del Tancia che si trova la Grotta di S. Michele non lungi da Rocca Antica, presso a poco a uguale distanza da Poggio Mirteto e da Monte S. Giovanni.

Questa grotta è perfettamente conservata e vi si giunge per una scala scavata nella roccia. È illuminata da una porta centrale e da un largo spiraglio guarnito di ferrata.

Circa la metà di essa vedesi un altare in muro sormontato da un arco con vecchie pitture bizantine e sostenuto da due colonne di marmo appena abbozzate. Sopra la mensa dell'altare trovasi un piccolo quadro in ardesia, rappresentante S. Michele che atterra il drago. Veggonsi ancora sulle pareti due grandi affreschi in terra rossa assai danneggiati dall'umidità rappresentanti uno la Madonna col Bambino, l'altro l'Arcangelo che pesa nella bilancia l'anime de' trapassati.

La volta di questa grotta va abbassandosi gradatamente sulla sinistra e si perde in una frana di roccia ove non può penetrarsi che arrampicandosi.

Cosa sorprendente, in fondo di quest'antro appena accessibile, mirasi grossolanamente scolpita su un blocco di stalattite una specie di statuetta informe e di brutto aspetto del tutto simile alle feticcie delle tribù africane.

Non sarebbe questa la divinità primitiva di questo curioso santuario perduto nella montagna?

Un'antica leggenda trovata in un manoscritto gotico della Vallicella, attribuito al principio del secolo XIV narra che questo santuario fu consacrato dal papa S. Silvestro per ricordare la vittoria di S. Michele sul dragone infernale che desolava allora la Sabina.

Questo monumento, checchè ne sia, fin ad ora trascurato, meriterebbe d'essere studiato dal punto di visto storico ed archeologico.

IX. Il dott. Federico Hermanin traduce dal tedesco e legge una relazione del dott. Victor Récsey O. S. B. sopra *un rilievo esistente nella Chiesa dei benedettini di*

Martinsberg (de Sancto Monte Pannoniae) il quale rappresenta S. Benedetto tra due suoi discepoli. — *Ein relief aus dem hunderst. des christenthums in Ungarn. IX-X Jahrhunderst* (V. *Atti*, p. 31).

X. Il dott. E. Wüscher-Becchi parla *Sulla ricostruzione di tre dipinti descritti da Giovanni Diacono ed esistenti al suo tempo nel Convento di S. Andrea ad clivum Scauri*, e presenta i quadri che ricostruiscono i detti dipinti destinati alla cappella della B. Silvia a S. Saba (V. *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana.* Roma, 1900. Anno VI, n. 3-4, p. 235.

L'autore crede, che invece di una pittura, come fu rappresentata nel secolo scorso (ricostruzione di D. Rocca, Episc. Tegest.) siano state tre, in due luoghi distinti; cioè nell'atrio, la rappresentazione del S. apostolo Pietro con Gordiano, e una seconda con la madre di S. Gregorio in trono; il ritratto poi di Gregorio solo in *absidula post fratrum cellarium.*

Crede inoltre che codesto ritratto sia una imitazione delle *imagines clypeatae* che si appendevano nell'atrio dei palazzi patrizi. E ciò sarebbe vero se l'*absidula* si fosse trovata nell'*atrium monasterii*, cioè nell'atrio della *domus Aniciorum.*

XI. Il pittore Enea Monti tratta della *chiesa monumentale di San Giovanni in Argentella*, presso Palombara Sabina. — Parla in breve di questo monumento dei primi del XII secolo, che egli stesso fece venire a cognizione dei studiosi d'arte fino dall'estate 1894, e cui da sei anni dedica la vita affinchè venga maggiormente conosciuto e studiato.

XII. Il dott. Filangieri di Candida fa la relazione di una comunicazione inviata dal Rev. Mons. Brownlow intorno ad *una piccola croce sassone di piombo* rinvenuta negli scavi di *Bath* nel luglio 1898 ed illustrata già dal sig. Carlo E. Davis. — *The Saxon Cross found in Bath* (V. *Atti*, p. 301).

Il dott. Filangieri presenta inoltre una memoria del sig. R. Mowat: *Un portrait de Jésus-Christ conforme à la description de Lentulus* (V. *Atti*, p. 9).

XIII. La Sezione seconda formula ed approva i suoi voti.

Il Presidente dichiara terminati i lavori della Sezione, e scioglie l'adunanza.

Il Segretario della II Sezione
A. Filangieri di Candida

III^a SEZIONE.

Seduta del 21 aprile 1900.

Presidenza: Vigouroux.

Presenti: Vigouroux, Guidi, Petit, Benigni, Marroquin-Osorio e molti altri membri della Sezione.

Si legge e si approva il verbale della precedente adunanza, al quale proposito il prof. Benigni aggiunge alcune osservazioni sulla comunicazione fatta ieri dal P. Germer Durand, sui *Graffiti delle grotte di Beit-Gibrim* (Eleuteropoli), nei quali le due figure umane a braccia tese possono, sì, essere di oranti; ma l'estrema rudimentalità del disegno e la materia dura incisa fanno pensare piuttosto che le braccia tese si debbano solo a queste due circostanze, citando simili casi frequenti in paleografia.

Il P. Lagrange parla del metodo corografico nelle *ricerche archeologiche in Palestina*, enumerando vari criterii pratici onde evitare i gravi equivoci nei quali son caduti tanti pellegrini del Medio Evo. Bisogna evitare equivoci nati dall'alterazione della tradizione fonetica, dalla mala fede di interessati informatori, ecc. Il relatore reca molti esempi e note illustrative.

Il signor canonico Ferraro parla *della croce pettorale del Card. Caietano*, encolpio bizantino in metallo con smalti, che può rimontare verso il secolo VIII. Egli mostra l'originale il quale può essere venuto al Cardinale dal monastero calabrese di Apiro, dei Monaci Basiliani, di cui era il commendatario.

Il P. Petit parla della somma utilità *di un rifacimento dell' « Oriens Christianus »* di Lequien, esponendo opportuni criterii per tale impresa, specialmente riguardo alla geografia storica dei Patriarcati orientali di secolo in secolo, alla descrizione in ordine alfabetico delle varie diocesi, ed alle liste episcopali. Perciò, non avendosi documenti pubblicati in proposito dopo il secolo XII, è necessario pubblicare per il periodo posteriore i *tactica*, i *syntagmatica*, i diplomi, ecc., che si riferiscono ad esso. Quindi presenta all'approvazione dell'adunanza il seguente ordine del giorno:

« Vue l'extrême utilité pour l'avancement de la science chrétienne, d'une géographie historique de l'Orient Chrétien, dans laquelle les grandes divisions ecclésiastiques seraient successivement décrites avec la statistique des diocèses et la liste des titulaires, le Congrès exprime le vœu qu'un travail de ce genre soit entrepris pour chacune des Eglises autocephales de l'Orient; et préparé dès maintenant par la publication des Actes officiels concernant ces Eglises; Actes qui permettraient de suivre siècle par siècle les modifications survenues dans les diverses provinces. Les rédacteurs des « Echos d'Orient » ayant abordé ce travail pour les Patriarchats de langue grecque, le Congrès les engage vivement à poursuivre leur œuvre et souhaite que des Comités de même genre soient constitués pour les autres Eglises orientales ».

L'abate Duchesne, Presidente generale del Congresso, incoraggia tale opera, tanto più ch'egli stesso aveva due volte fatto pratiche presso l'Accademia delle Inscrizioni, di Parigi, per un simile lavoro. Egli augura che la grande opera di Lequien venga ripresa su basi più larghe in una serie di monografie indipendenti che comprenderebbero: 1° un lavoro geografico sulle grandi divisioni ecclesiastiche dei diversi patriarcati; — 2° le liste episcopali; — 3° i regesti dei diversi patriarcati, da pubblicarsi analogamente a quelli papali di Jaffé e Potthast; — 4° la statistica delle memorie cristiane delle varie diocesi, antiche chiese, monasteri, monumenti, ecc. Egli loda altamente l'impresa dei Padri Assunzionisti, posti a Costantinopoli in felice situazione per tali lavori.

L'ordine del giorno Petit è approvato.

Leggesi una comunicazione del prof. dott. Luca Jelic' sopra *Le memorie romane di S. Cirillo apostolo degli Slavi* (V. *Atti*, p. 35).

Il Rev. D. Elia Coury Chedid dà un riassunto della pubblicazione di Mgr Debs, Arcivescovo Maronita di Beyruth: « *Protestation en faveur de la Perpétuelle Orthodoxie des Maronites, présentée au Congrès Archéologique de Rome* » (V. *Atti*, p. 385).

Il Presidente dichiara chiuso il lavoro della Sezione e l'adunanza.

IV^a SEZIONE.

Seduta del 21 aprile 1900.

Il presidente D. Ambrogio Amelli dà la parola al Rev. Tolstoy, che illustra brevemente *un antico messale russo anteriore al Concilio di Firenze*, e fa notare una rubrica aggiunta dopo le parole delle due consacrazioni, la quale ordina inclinazione profonda al sagramento: con ciò si dimostra la dottrina della Chiesa Russa perfettamente conforme a quella della Chiesa Romana nel riconoscere l'effetto delle parole della consacrazione e non dell'*epiclesi*.

Il P. De Santi propone un applauso di simpatia al disserente: applauso che gli è largamente tributato da tutti i presenti.

Il P. De Santi accenna brevemente *allo stato delle pubblicazioni liturgiche* nei vari paesi durante l'ultimo cinquantennio, insistendo sulla necessità di moltiplicarle per dare conveniente fondamento agli studi della storia della liturgia e per l'intelligenza dei riti liturgici e lo sviluppo storico del cerimoniale. A dare saggio dell'importanza di questi studi comparati, parla diffusamente dell'origine del così detto sepolcro del Giovedì Santo, dimostrando che esso non è che un'anticipazione introdotta fin dal secolo XIII, del rito di deporre in una specie di sepolcro prima la Croce, quindi la SS. Eucaristia dopo la Messa dei presantificati. Nota infine come l'ultimo decreto della S. C. dei Riti proposto nel 1896, e che riguarda il modo di ornare l'odierno altare della reposizione nel Giovedì Santo, risponda assai bene allo svolgimento storico della cerimonia.

Il P. Morin, plaudendo alla dissertazione dell'illustre liturgico, tocca altri esempi in conferma dei risultati pratici che possono dare gli studi della liturgia comparata ad intelligenza delle cerimonie del culto.

Vengono quindi presentati due voti: uno del P. Latil « sulla conservazione dei manoscritti liturgici », l'altro del P. De Santi « sulla pubblicazione degli inventari dei testi, e delle memorie liturgiche locali ». Segue lunga ed animata discussione, per determinare la forma dei voti, cui prendono parte, oltre il presidente P. Amelli, anche il vice-presidente P. Morin, il segretario Mons. Respighi, P. Janssens, P. De Santi, P. Geisser, Mons. Carinci, il sig. Emilio Blumenstihl, il sig. Giovanni Pinza, ed altri.

Il 1° voto è approvato nella seguente forma:

« *Sulla conservazione dei manoscritti liturgici.*

» Il II Congresso di Archeologia cristiana, considerata la sorte non rara dei manoscritti liturgici, non pochi dei quali sono di un valore incomparabile, fa voto perchè le Autorità competenti ne assicurino la conservazione, ordinandone esatti inventari e la più oculata vigilanza ».

Nella discussione sul 2° voto si rileva l'importanza della pubblicazione dei testi liturgici *locali*, e l'utilità di esatti cataloghi. Il P. Janssens parla sopra i numerosissimi codici liturgici d'Italia contenenti le melodie gregoriane, ed osserva come da una pubblicazione *su vasta scala* di tali preziosi codici, se ne potrebbero ricavare altri evidentissimi argomenti in favore della genuinità delle melodie tradizionali. Propone quindi che nei voti sia fatta esplicita menzione anche dei codici italiani di canto liturgico, riguardo alla loro esatta riproduzione e pubblicazione. La proposta è accolta con grande interesse.

Dopo alcune osservazioni del P. Geisser, del segretario Respighi e di altri, il proponente, per non alterare la forma dei due primi voti, ne presenta un terzo per questo speciale scopo, rilevando *in genere* come i codici liturgici italiani sieno stati meno esplorati di quelli di altri paesi e come sia desiderata la pubblicazione dei cataloghi per i moltissimi fondi non ancora descritti. Si approvano quindi gli altri due voti che seguono.

« *Sulla pubblicazione dei testi liturgici locali.*

» Il II Congresso di Archeologia cristiana, plaudendo alle pubblicazioni di testi liturgici iniziate nei varii paesi, fa voto che ad esse si aggiunga altresì in più larga misura la pubblicazione dei numerosi testi locali, almeno per quanto questi conducono alla cognizione di riti e di feste particolari ».

« *Sullo studio dei codici liturgici italiani, specialmente di quelli contenenti melodie della Chiesa.*

» Il II Congresso di Archeologia cristiana, considerando che i codici liturgici italiani sono stati finora meno esplorati che non quelli di altri paesi, fa voto che se ne pubblichino cataloghi per i fondi non ancora descritti e che uno studio speciale sia fatto sulle melodie liturgiche, quali sono in essi conservate ».

È presentata alla Sezione una memoria del prof. D. Magistretti, intitolata: *Breve notizia delle pubblicazioni liturgiche ambrosiane*, assai opportuna dopo la discussione antecedente.

Il prof. Swoboda di Vienna dichiara che non essendo giunte le due *infule*, rinunzia alla sua comunicazione.

Mons. Carinci, Cerimoniere Pontificio e Professore di liturgia al Collegio Urbano di Propaganda Fide, propone un ultimo voto sullo studio scientifico della liturgia, e sui libri di testo. Stante l'ora tarda, riassume brevemente la comunicazione che avrebbe voluto fare. Accenna al cattivo sistema con cui spessissimo negli istituti teologici è impartito lo studio della liturgia, ed ai testi o insufficienti o addirittura deplorevoli che si seguono. Menziona alcune buone opere recenti, e tributa giusta lode a quella di Mons. Magani, vescovo di Parma: *L'antica liturgia romana.*

In conseguenza però esprime il desiderio che si pubblichi in lingua latina un libro di testo che corrisponda a tutte le esigenze della scienza archeologica cristiana e sia alla portata di tutti.

Viene quindi approvato il voto:

« *Sullo studio scientifico della liturgia negli istituti teologici.*

» Il II Congresso di Archeologia cristiana, convinto che lo studio profondo delle antiche liturgie sia indispensabile all'acquisto del vero sentimento liturgico e al necessario complemento della formazione teologica, fa voto che negli istituti teologici si tengano corsi scientifici di liturgia con lettura comparata dei testi delle varie liturgie ».

E con ciò terminano i lavori della Sezione.

C. Respighi, *Segretario.*

V^a SEZIONE.

Sabato 21 aprile la V^a Sezione non tenne adunanza e la rimandò al lunedì 23, intimando una riunione nel Museo Cristiano Lateranense.

VI^a SEZIONE.

Seduta del 21 aprile 1900.

La seduta è aperta alle ore 9 e mezzo.

Viene letto ed approvato il verbale della sezione precedente. Segue una dichiarazione scritta del P. Morin, in cui accennando ai problemi possibili circa il testo biblico offerto dai così detti *Tractatus Origenis de libris scripturarum*, giudica doversene fare un serio esame per accertare se da questo lato niente s'opponga all'entificazione dell'autore de' *Tractatus* e dell'*Altereatio Thoefili et Enagrii* con Gregorio d'Elvira.

Si passa alla discussione della seconda serie de' voti, che è integralmente approvata.

Serie II.

1. « Il II Congresso d'Archeologia cristiana, considerati gli indissolubili rapporti fra le varie letterature cristiane antiche, messi in evidenza particolarmente da recenti felici scoperte, fa voto d'una profonda, sistematica ricerca delle letterature orientali *propriamente* dette, e principalmente della siriaca, tanto per conoscere meglio la letteratura originale, quanto per ricuperare nell'abbondante sua letteratura di traduzione gli originali greci perduti o *mutilati* ».

2. « Il II Congresso d'Archeologia cristiana, considerato da una parte quanto largamente debbano ai Padri le letterature medioevali in genere e segnatamente la teologica, e dall'altra quante oscurità dominino sull'ampiezza e profondità di tale influsso, fa voto perché si studi e si determini al possibile definitivamente, in monografie speciali, quali antichi scrittori cristiani e quali loro scritti realmente esercitarono un influsso diretto sulla vita intellettuale e sulla letteratura del Medio Evo ».

3. « Il II Congresso d'Archeologia cristiana fa voto perchè si esaminino e si determinino i reali rapporti, tanto letterari quanto filosofici della letteratura cristiana antica colle classiche letterature ».

4. « Il II Congresso d'Archeologia cristiana, considerata la somma efficacia che nella vita intellettuale e non meno nella pubblica religiosa esercitarono i vari indirizzi scientifici e le varie scuole cristiane della antichità, fa voto che si studino queste varie scuole e nella intima organizzazione e circoscrizione propria di ciascuna e nelle loro mutue relazioni ».

5. « Il II Congresso d'Archeologia cristiana esprime il voto, che de' vari generi della letteratura cristiana antica si scrivano altrettante storie speciali, come indispensabile preparazione tanto d'una storia letteraria generale della letteratura cristiana antica, quanto d'una dello svolgersi del pensiero cristiano ».

Succede nella presidenza il Vice-Presidente E. Klostermann.

Si passa alla discussione della serie III di voti relativi alla

ORGANIZZAZIONE DEGLI STUDI:

1. « Il II Congresso internazionale di Archeologia cristiana, convinto della suprema importanza che ai giorni nostri ha lo studio scientifico delle origini del cristianesimo, fa voto, che nelle Università e possibilmente altresì ne' seminari diocesani si fondino cattedre d'antichità cristiane, distinte dalla cattedra di storia ecclesiastica, alle quali venga riserbato lo studio e l'insegnamento della storia generale della Chiesa, della letteratura cristiana, del dogma e dell'Archeologia cristiana propriamente detta dal principio del cristianesimo fino al Medio Evo ».

2. « Il II Congresso d'Archeologia cristiana, riconoscendo il copioso frutto, che nella preparazione agli studi critico-storico-letterari, archeologici e teologici, si è ottenuto dai corsi patristici già stabiliti in parecchie Università, fa voto, che tali corsi vengano introdotti in tutte le Università e in tutti gli Istituti ecclesiastici superiori, al fine di rendere possibile ai giovani teologi l'acquisto delle molteplici cognizioni richieste per un fruttuoso sviluppo di questi importanti studi ».

3. « Il II Congresso internazionale d'Archeologia cristiana, fa voto, che nei ginnasi e negli altri istituti d'istruzione secondaria, a lato degli autori classici, principale fondamento degli studi letterari, si facciano conoscere mediante la lettura de' migliori scritti della cristiana antichità le più antiche espressioni letterarie del pensiero cristiano ».

4. « Il II Congresso internazionale d'Archeologia cristiana, riconoscente verso gli autori delle grandi raccolte di versioni degli scritti patristici in Germania, Inghilterra, Norvegia e Stati Uniti, fa voto, che simili collezioni s'imprendano eziandio negli altri paesi, segnatamente latini e slavi, affine di rendere noti al popolo i più antichi monumenti della fede e del pensiero cristiano: e con pari intento fa voto altresì che si tengano conferenze adatte alle classi colte ».

Quindi si passa alla lettura delle rimanenti memorie.

Il Rev. Don A. Amelli annuncia la scoperta da lui fatta in due codici di Montecassino (342 e 345, secolo XI) del *Trattato di S. Girolamo contro Origene;* trattato che fin qui a torto identificavasi coll'Ep. 18. L'opuscolo, anonimo ne' codici, corrisponderebbe agli accenni fattine dal Santo nel commento in Esaia, e ne presenterebbe le

caratteristiche qualità letterarie. Ne sarebbe la primizia, come scritto a Costantinopoli nel 380; ed avrebbe somma importanza come testimonio dell'alienazione del Santo da Origene, che si credeva finora cominciata circa l'anno 393.

D. G. Morin, che scorse il trattatello sulle bozze di stampa, crede di poter confermare la verità della lieta scoperta.

Il dott. Giuseppe Fornari, in elegante latino, parla: *De quibusdam recentibus animadversionibus in Octavium Minucii Felicis* (v. *Atti*, p. 151).

Dipoi, il prof. Alberto Parisotti rapidamente riassume le sue ricerche *Sopra il culto e le leggende di S. Giorgio* (v. *Atti*, p. 289).

Il Presidente dichiara esauriti i lavori della VIª Sezione, e ringraziando gli astanti toglie la seduta.

VIIª SEZIONE.

Seduta del 21 aprile 1900.

Presidenza: BAUMGARTEN.

Mons. Pietro Kirsch parlò sul tema *della facilitazione degli studi archeologici*, specialmente per ciò che riguarda le catacombe romane: sicchè il loro accesso per studiarvi venga regolato nel modo stesso che si fa colla biblioteca vaticana e cogli archivi. Lo stesso Mons. Kirsch propose, inoltre, che allo scopo di ottenere tale facilitazione si nomini, d'accordo con le rispettive autorità, una Commissione composta dei signori Duchesne, Wilpert e Marucchi.

Mons. Bulic' propose la fondazione di *stipendi di viaggi scientifici* per giovani studiosi d'archeologia.

Il bar. Kanzler lesse un voto di Mons. Ricciardi, vescovo di Nardò, per la *conservazione delle suppellettili nelle sacre chiese*, ed il medesimo Kanzler, insieme al cavalier Mizzi, propugnò l'idea della compilazione di un *manuale per la conservazione dei cimeli e monumenti sacri e loro riproduzione.*

Si passa quindi a discutere la mozione già annunziata dal bar. Kanzler, estesa *alla conservazione dei monumenti cristiani per parte dell'Autorità Ecclesiastica;* e si formula il voto relativo, interessando tutti i vescovi, onde vogliano impedire la dispersione dei monumenti e delle memorie delle singole chiese.

Si accetta pure la proposta del Rev. D. Giuseppe Maielli, relativa alla *fondazione di cattedre di Archeologia cristiana nei Seminari e Licei.*

Il dott. Alfonso Bartoli propose la compilazione di una *bibliografia annuale* scientifica di tutte le pubblicazioni di Archeologia cristiana per il periodo che va dalle origini del Cristianesimo fino al pontificato di S. Gregorio Magno, aggiungendo che tale bibliografia dovrebbe cominciare dalle pubblicazioni del 1895 in poi.

Il P. Bonavenia propose il concorso di *un lavoro d'indole didattica*, ove siano raccolte e ordinatamente disposte le conclusioni *certe*, *probabili* e *congetturali*, in materia archeologica. Tali conclusioni dovrebbero essere tratte dalle opere dei più grandi maestri, specialmente del Bosio, Marchi, Garrucci, de Rossi.

Fu anche accolto il voto del comm. Mizzi per la maggior diffusione del Bullettino d'Archeologia cristiana.

Il prof. O. Marucchi ricordò il voto del Congresso di Spalato sulla pubblicazione di un *Corpo delle pitture e sculture cristiane:* e disse che egli per corrispondere, almeno in parte, a tal desiderio, veniva preparando una compilazione dei sarcofagi Lateranensi, dei quali presentò varie fotografie, insieme a quelle anche delle principali iscrizioni dello stesso museo. Disse però che avendo il prof. Nicola Müller della Università di Berlino preparato già un lavoro generale sopra i sarcofagi cristiani, egli

ben volentieri cedeva a lui la parte dei sarcofagi Lateranensi e lo invitava a cominciare da questo gruppo la sua pubblicazione. Il prof. Müller ringraziò di tale offerta e si dichiarò pronto a metter mano quanto prima all'indicato lavoro.

Lo stesso prof. Marucchi propose che il Congresso facesse voti di venire in appoggio della circolare diramata dalla Commissione di Sacra Archeologia per una sottoscrizione a favore degli scavi nelle Catacombe romane.

Si lesse poi il voto del prof. Attilio Profumo, per la fondazione di un *Istituto superiore di studii archeologici e storici cristiani in Roma*, con facoltà (riconosciuta dai governi) di conferire gradi e diplomi accademici, ed avente di mira inoltre di curare in tutti i modi lo svolgersi degli studii di perfezionamento. Il proponente fa notare la grandissima importanza di esso, sia scientifica, sia morale. Il voto venne approvato ad unanimità.

Si lesse dipoi un telegramma del prof. Antonio De Nino e su questo si formulò un voto per le *escavazioni da farsi nelle catacombe di S. Vittorino*, nella provincia di Sulmona.

Dopo ciò, l'ing. Angelo Regis fece una sua comunicazione sull'architettura dell'antico tempio di Gerusalemme, descrivendone le varie parti e mostrandone le relazioni con alcune forme architettoniche delle basiliche cristiane.

Il Presidente dichiarò dipoi esauriti i lavori della VII Sezione e felicitando gl'intervenuti chiuse le sedute.

V^a SEZIONE.

Adunanza del 23 aprile 1900 nel Museo cristiano lateranense.

L'ultima adunanza della Sezione sotto la presidenza del prof. Bormann, affinchè riuscisse più pratica, si tenne nel suddetto museo ove si conserva la più insigne collezione epigrafica cristiana.

Gli adunati dopo aver esaminato la grandiosa galleria dei sarcofagi passarono nella loggia delle iscrizioni, e per prima cosa fermarono la loro attenzione sul prezioso cippo di Abercio fermandosi a studiare particolarmente quella linea del testo ove il Dieterich credè di leggere ΝΗΣΤΙΣ invece di ΠΙΣΤΙΣ; e tutti unanimemente convennero che quest'ultima parola è quella incisa sul marmo. Ebbe poi luogo una breve discussione sul carattere cristiano della celebre epigrafe, carattere che fu riconosciuto da tutti e confermato con belle parole dal presidente prof. Bormann.

Si passò quindi allo studio delle varie categorie d'iscrizioni storiche, consolari, dogmatiche, private, ecc., e sopra ognuna di queste il professor O. Marucchi diè ai Congressisti le opportune spiegazioni, richiamando la loro attenzione sopra le più notevoli, ed in particolare sopra alcuni frammenti recentemente aggiunti alla collezione lateranense. Gli adunati si fermarono lungamente a discutere sulle diverse forme paleografiche delle iscrizioni tanto greche, quanto latine, trattenendosi particolarmente ad esaminare le formole e la nomenclatura dei titoli più antichi dei cimiteri di Priscilla, di Pretestato e dell'Ostriano.

Questa visita pratica, che si prolungò oltre due ore, riuscì graditissima ai Congressisti ascritti alla Sezione suddetta.

Adunanza generale di lunedì 23 aprile 1900.

Si aprì la seduta alle ore 8 ant. alla presenza dell'Em̃o Cardinale protettore ed il presidente diè la parola al Rev. P. D. Germano Morin il quale presentò una nuova soluzione della questione *sull'autore dei canoni disciplinari recentemente pubblicati*

sotto il nome di Ippolito. Secondo lui quest'opera sarebbe identica ad una lettera di S. Dionisio d'Alessandria, ricordata da Eusebio nella sua Storia ecclesiastica (VI, 46). Il riferente cercò di dimostrare che la parola διακονική *(ministerialis)* ha qui un senso corrispondente al contenuto di questa piccola raccolta disciplinare. Del resto il nome d'Ippolito, la data fornita dal nome di S. Dionigi e la concordanza dei nuovi canoni con la disciplina egiziana, sono degli elementi favorevoli alla identificazione proposta.

Il prof. Comm. Adolfo Venturi dell'Università di Roma, fece una importante lettura su quell'insigne monumento artistico che è il gruppo *delle colonne marmoree ad alti rilievi dell'altare maggiore della Basilica di S. Marco in Venezia;* e ne diè una accurata descrizione spiegando i soggetti delle varie scene relative ai principali episodi dell'antico e nuovo Testamento. Ne assegnò l'età al periodo del primo rinascimento medioevale; e dimostrò che esse dovevano provenire dalla Dalmazia dove si riscontrano altri consimili monumenti.

Il barone Rodolfo Kanzler diè relazione *dello stato degli studi archeologici in Roma sotto gli auspici della S. Sede;* narrò ciò che si è fatto in questi ultimi anni nella Biblioteca vaticana e nei due gabinetti annessi alla medesima, di antichità profane e sacre, e delle pubblicazioni di cataloghi già fatte e di quelle iniziate o progettate. Aggiunse pure un cenno sulle ultime sistemazioni fatte nel Museo cristiano Lateranense e sul catalogo che di esso recentemente si è pubblicato.

Il prof. Francesco Gamurrini, parlò *Come il cristianesimo si diffuse per le vie consolari dell'Impero romano* (V. *Atti*, p. 13).

Il prof. Enrico Swoboda dell'Università di Vienna tenne discorso sopra due antiche infule. — *Zwei altchristliche infeln* (V. *Atti*, p. 297).

Il Rev. P. Angelo De Santi, D. C. D. G., trattò della *Expositio super Regulam*, e fece notare la grande importanza che ha questo documento per la biografia di Paolo Diacono. Movendo dagli studi del professor Traube sulle *Textgeschichte der Regula S. Benedecti*, il disserente, determinate varie particolarità storiche, dai caratteri intrinseci dell'opera messi a confronto con altri indizi storici, propose una nuova soluzione del problema più difficile ed oscuro che offra la biografia di Paolo diacono, cioè il tempo della sua monacazione. Ed egli ritenne per certo che Paolo diacono giovane ancora di età entrasse nel monastero di Montecassino e che ciò avvenisse verso la fine del governo di Petronace, abate cassinese morto nel 751.

Il prof. can. Cosimo Stornaiolo parlò sopra *I musaici del battistero di S. Giovanni in fonte nel duomo di Napoli* (V. *Atti*, pag. 269).

Il prof. Giuseppe Tomassetti fece una importante lettura sulla *Evoluzione del Cristianesimo nella campagna romana* (V. *Atti*, p. 141).

Il dott. Antonio Baumstark parlò dell'importante documento pubblicato recentemente da Mons. Rahmani, patriarca cattolico dei Siri, il quale ha per titolo: *Testamentum Jesu Christi. — Bemerkurgen zum Testamentum Dñi N. J. Xρ.* (V. *Atti*, pag. 29).

Il ultimo il dott. Bela Czobor, professore di archeologia cristiana nella Università di Budapest in Ungheria, salutò in lingua latina il Congresso a nome della facoltà filologica della Università suddetta e della sezione letteraria di S. Stefano. Quindi illustrò brevemente quel prezioso cimelio che è la *sacra corona del primo re ungherese*, monumento della più grande importanza storica ed artistica.

Dopo ciò il Presidente, alle ore $12\,^1/_2$, dichiarò chiuse le sedute di comunicazioni scientifiche, ed invitò i presenti per l'adunanza pomeridiana destinata all'accettazione dei voti delle Sezioni ed alla chiusura del Congresso.

Adunanza generale di chiusura di lunedì 23 aprile 1900, nelle ore pomeridiane.

Si aprì la seduta alle ore 4 e mezzo, alla presenza dell'Emo Cardinale protettore; ed il Segretario diè comunicazione di alcune lettere di adesione pervenute al Comitato, e, fra queste, di un indirizzo latino inviato da monsignor D. Niccolò Marini nella sua qualifica di direttore del periodico di studi orientali, *Il Bessarione*. Dopo di ciò, il Segretario stesso lesse i voti discussi ed approvati dalle singole Sezioni, i quali tutti furono accettati dal Congresso, con vivi plausi alla fine della lettura di ogni singolo voto.

Essi furono i seguenti:

Iª SEZIONE.

Presidente: Prof. NICOLA MÜLLER, dell'Università di Berlino.

« Il Congresso fa voti perchè siano istituite indagini dirette ad accertare l'esistenza » della scala che dal margine della via Cornelia, e dal sito oggi occupato dalla cap» pella del Salvatorino nelle Sacre Grotte Vaticane, scenderebbe all'ipogeo dove riposa » il corpo di San Pietro. Questa scala sarebbe stata murata nell'846 per salvare l'avello » dalle mani dei Saraceni, secondo l'asserzione del Barnes, il quale afferma di averne » scoperte le traccie in detta Cappella ».

IIª SEZIONE.

Presidente: Prof. ADOLFO VENTURI, dell'Università di Roma.

« 1° Il Congresso fa voti perchè il Sommo Protettore degli studi dell'Archeologia » e dell'Arte cristiana renda impossibile la dispersione degli oggetti delle chiese, sacri » per la pietà degli avi e per il culto a cui furono dedicati ».

« 2° Il Congresso fa suo e appoggia caldamente anche l'altro voto espresso da » monsignor De Waal, che siene aperte agli studiosi le Cripte vaticane ».

« 3° Il Congresso fa voti per la compilazione di una raccolta delle iscrizioni nei » monumenti d'arte dal VI al VII secolo, paleograficamente illustrate ».

« 4° Il Congresso fa voti che sia dato di rivedere e riprodurre il grandissimo mo» numento d'arte cristiana, la cattedra di San Pietro, che i più insigni maestri del» l'archeologia cristiana appena intravidero ».

« 5° Il Congresso fa voti perchè con saggi opportuni si cerchi di ritrovare, sotto » l'intonaco del secolo XVII che imbianca le navate di San Giovanni in Laterano, gli » avanzi degli affreschi di Giotto, di Gentile da Fabriano e del Pisanello ».

IIIª SEZIONE.

Presidente: Prof. F. VIGOUROUX, dell'Università lib. di Parigi.

« *Voto sulla preparazione di una Storia dell'Ellenismo medioevale in Italia:*

» Attenta evidenti ac summa utilitate historiam hellenismi mediaevalis in Italia, » documentis instructam, edendi, nostri Conventus est in votis, ut in singulis Italiae » oppidis, monasteriis, etc., in quibus huiusmodi movumenta ac documenta supersunt, » per idoneos viros, eorumdem monumentorum catalogi, textus, photograficae imagines, » historicae illustrationes in lucem prodeant; ex quibus omnibus tandem praedicta » historia instrui possit ».

« *Voto per il rifacimento dell' « Oriens Christianus » di Lequien:*

» Vu l'extrême utilité pour l'avancement de la science chrétienne, d'une géogra- » phie historique de l'Orient Chrétien, dans laquelle les grandes divisions ecclésiasti- » ques seraient successivement décrites avec la statistiques des diocèses et la liste des » titulaires, le Congrès exprime le vœu qu'un travail de ce genre soit entrepris pour » chacune des Eglises autocéphales de l'Orient, et préparé dès maintenant par la publi- » cation des actes officiels concernant ces Eglises; actes qui permettront de suivre, » siècle par siècle, les modifications survenues dans les diverses provinces. Les rédac- » teurs des *Echos d'Orient* ayant abordé ce travail pour les Patriarchats de langue » grecque, le Congrès les engage vivement à poursuivre leur œuvre et souhaite que » des Comités de même genre soient constitués pour les autres Eglises Orientales ».

IVa SEZIONE.

Presidente: P. Abb. Amelli, di Montecassino.

« 1° Il Congresso, considerando l'importanza singolare dello studio archeologico » del Canto Gregoriano, per conoscere l'influenza dell'antica musica ebraica, greca e » romana sulla musica del Medio Evo, raccomanda assai tali studi ».

« 2° Il Congresso, avvicinandosi la commemorazione solenne centenaria della morte » di San Gregorio Magno († 604), celebrato qual padre del canto ecclesiastico e della » liturgia, fa voti che tale ricorrenza sia preparata con debiti studii e celebrata con » degna manifestazione ».

« 3° Il Congresso, considerata la sorte non rara dei manoscritti liturgici, non pochi » dei quali sono di un valore incomparabile, fa voto perchè le autorità competenti ne » assicurino la conservazione, ordinandone esatti inventari e la più oculata vigilanza ».

« 4° Il Congresso, plaudendo alle pubblicazioni di testi liturgici, iniziate nei vari » paesi, fa voto che ad esse si aggiunga altresì, in più larga misura, la pubblicazione » di numerosi testi locali, almeno per quanto questi conducano alla cognizione di riti » e di feste particolari ».

« 5° Il Congresso, considerando che i Codici liturgici italiani sono stati finora » meno esplorati, che non quelli di altri paesi, fa voto che se ne pubblichino cataloghi » per i fondi non ancora descritti e che uno studio speciale sia fatto sulle melodie » liturgiche, quali sono in essi conservate ».

« 6° Il Congresso, convinto che lo studio profondo delle antiche liturgie sia indi- » spensaaile all'acquisto del vero sentimento liturgico e al necessario complemento » della formazione teologica, fa voto che negli Istituti teologici si tengano corsi scien- » tifici di liturgia con lettura comparata dei testi delle varie liturgie ».

Va SEZIONE.

Presidente: Prof. Eugenio Bormann, dell'Università di Vienna.

« 1° Il Congresso fa voti affinchè dell'opera *Inscriptiones Christianae Urbis Romae* » del De Rossi, la quale è parte importantissima del *Corpus inscriptionum latinarum,* » e di cui il Governo italiano ha assunto formale impegno, sia pubblicata al più presto » la continuazione già preparata per le stampe dal prof. Giuseppe Gatti.

» 2° Il Congresso fa voti perchè venga pubblicato al più presto un manuale di » epigrafia cristiana ad uso specialmente accademico, cioè per gli istituti scolastici ».

VIª SEZIONE.

Presidente: Prof. ALBERTO EHRHARD, dell'Università di Vienna.

« 1° Il Congresso, considerata l'insufficienza delle esistenti bibliografie, tanto spe-
» ciali quanto incluse nelle bibliografie degli scrittori classici greci e romani, esprime
» il voto che la letteratura cristiana antica abbia anch'essa una propria bibliografia
» compiuta.

» 2° Il Congresso, considerata l'utilità somma d'un simile lavoro per la lettera-
» tura cristiana antichissima, esprime il voto d'una storia della tradizione della lette-
» ratura cristiana antica dal tempo della pace in poi, in cui s'includano eziandio gli
» scritti minimi e non propriamente letterari, ed i suppositizi composti, ovvero attri-
» buiti a tale periodo.

» 3° Il Congresso fa voto perchè si pubblichino registri completi degli *Initia Pa-*
» *trum* tanto greci che latini, comprendendovi le versioni in dette lingue anteriori
» all'anno 1500.

» 4. Il Congresso, conscio e partecipe della riconoscenza del mondo dotto per le
» *Bibliothecae Patrum Italica, Britannica, Hispanieusis,* promosse ed aiutate dalla
» I. Accademia di Vienna, esprime il voto che si continuino e si estendano simili
» cataloghi di manoscritti, se ne compilino anche per i PP. greci e s'allarghi l'esplo-
» razione a biblioteche meno conosciute ed ai manoscritti più recenti.

» 5. Il Congresso fa voto che s'assaggino, si identifichino e si descrivano i palinsesti
» presumibilmente riguardanti l'antica letteratura cristiana, e che ciò si cominci a fare
» ne' cataloghi di biblioteche in corso di pubblicazione.

» 6. Il Congresso, considerando che per una parte assai grande della letteratura
» cristiana antica sia unico canale la tradizione indiretta per catene e florilegi, fa voti
» di ricerche critico-letterarie su dette compilazioni, affinchè se ne conoscano i molte-
» plici rapporti letterari e così se ne renda possibile l'uso scientifico nella critica dei testi
» inediti e non meno degli editi.

SERIE IIª.

» 7. Il Congresso, considerati gl'indissolubili rapporti fra le varie letterature cristiane
» antiche, messi in evidenza particolarmente da recenti felici scoperte, fa voto d'una
» profonda, sistematica ricerca delle letterature orientali *propriamente* dette, e princi-
» palmente della siriaca, tanto per conoscerne meglio la letteratura originale, quanto
» per ricuperare nell'abbondante sua letteratura di traduzione gli originali greci perduti
» o mutilati.

» 8. Il Congresso, considerato da una parte quanto largamente debbano ai Padri le
» letterature medioevali in genere e segnatamente la teologica, e dall'altra quante
» oscurità dominino sull'ampiezza e profondità di tale influsso, fa voto perchè si studi
» e si determini al possibile definitivamente, in monografie speciali, quali antichi scrit-
» tori cristiani e quali loro scritti realmente esercitarono un influsso diretto sulla vita
» intellettuale e sulla teologia del Medio-Evo.

» 9. Il Congresso fa voto perchè si esaminino e si terminino i reali rapporti tanto
» letterari quanto filosofici della letteratura cristiana antica colle letterature classiche.

» 10. Il Congresso, considerando la somma efficacia che nella vita intellettuale e non
» meno nella pubblica religiosa esercitarono i vari indirizzi scientifici e le varie scuole
» cristiane della antichità, fa voto che si studino queste varie scuole e nella intima
» organizzazione e circoscrizione propria di ciascuna e nelle loro mutue relazioni.

» 11. Il Congresso esprime il voto che de' vari generi della letteratura cristiana
» antica si scrivano altrettante storie speciali, come indispensabile preparazione tanto
» d'una storia letteraria generale della letteratura cristiana antica, quanto d'una storia
» vera dello sviluppo del pensiero cristiano.

SERIE III^a.

» 12. Il Congresso, convinto della suprema importanza che ai nostri giorni ha lo
» studio scientifico delle origini del cristianesimo, fa voto che nelle Università e pos-
» sibilmente altresì ne' Seminari diocesani si fondino cattedre d'antichità cristiane,
» distinte dalla cattedra di Storia ecclesiastica, alle quali venga riserbato lo studio e
» l'insegnamento della Storia generale della Chiesa, della letteratura cristiana, del
» dogma e dell'archeologia cristiana propriamente detta, dal principio del cristiane-
» simo fino al Medio-Evo.

» 13. Il Congresso, riconoscendo il copioso frutto che nella preparazione agli studi
» critico-storico-letterari, archeologici e teologici si è ottenuto dai corsi patristici già
» stabiliti in parecchie Università, fa voto che tali corsi vengano introdotti in tutte le
» Università e in tutti gli Istituti ecclesiastici superiori al fine di rendere possibile ai
» giovani teologi l'acquisto delle molteplici cognizioni richieste per un fruttuoso svi-
» luppo di questi importanti studi.

» 14. Il Congresso fa voto che nei Ginnasi e negli altri Istituti d'istruzione secon-
» daria, a lato degli autori classici, principale fondamento degli studi letterari, si fac-
» ciano conoscere mediante lettura de' migliori scritti della cristiana antichità le più
» antiche espressioni letterarie del pensiero cristiano.

» 15. Il Congresso, riconoscente verso gli autori delle grandi raccolte di versioni
» degli scritti patristici in Germania, Inghilterra, Norvegia e Stati Uniti, fa voto che
» simili collezioni s'imprendano eziandio negli altri paesi, segnatamente latini e slavi,
» affine di rendere noti al popolo i più antichi monumenti della fede e del pensiero
» cristiano: e con pari intento fa voto altresì che si tengano conferenze adatte alle
» classi colte ».

VII^a SEZIONE.

Presidenza: Mons. BAUMGARTEN, Prof. a Monaco di Baviera.

« 1. Il Congresso, compreso della importanza somma dei monumenti delle catacombe
» romane con tanta cura esplorati dalla Commissione di Archeologia Sacra e deside-
» rando che tante altre insigni cripte della Roma sotterranea non giacciano più oltre
» sepolte, caldeggia ed appoggia con voti ardenti l'appello che la Commissione sud-
» detta ha già rivolto ai dotti ed agli studiosi per riuscire al compimento delle desiderate
» escavazioni.

» 2. Il Congresso, considerando che il disperdimento dei cimeli e degli oggetti sacri
» che trovansi sparsi nelle chiese, specialmente dei villaggi e delle campagne, dipende
» in gran parte dal non essere i detti monumenti giustamente apprezzati da chi avrebbe
» in obbligo di custodirli, fa voti affinchè l'Autorità Ecclesiastica proibisca a tutti i
» parroci e rettori di chiese l'alienamento di qualsiasi opera d'arte o documento mano-
» scritto conservato in loro custodia, senza il consenso dei superiori a ciò delegati; e
» fa voti altresì che detto ordine venga partecipato ai Vescovi di tutte le diocesi sì
» italiane che estere.

» 3. Il Congresso fa fervidi voti perchè sorga in Roma, culla e centro delle antichità
» cristiane, un Istituto superiore di studi archeologici e storici cristiani.

» 4. Il Congresso esprime il vivo desiderio che gli studi di archeologia cristiana
» siano resi facili a Roma quanto possibile; a questo scopo fa il voto che gli studi

» nelle catacombe e nei Musei cristiani di Roma, siano organizzati in modo simile
» come gli studi storici e letterari nell'Archivio e nella Biblioteca del Vaticano. Una
» Commissione composta dei signori: abate Duchesne, direttore della Scuola francese,
» Orazio Marucchi, professore, Mons. Wilpert, è istituita dal Congresso per occuparsi
» della realizzazione di questo voto.

» 5. Il Congresso, riconoscendo la massima convenienza che si estendano Cattedre
» per l'insegnamento delle cognizioni scientifiche di Cristiana Archeologia; ritenuto che
» tali cognizioni debitamente apprese e poscia diffuse anche nei piccoli centri siano
» per riuscire buona salvaguardia per la conservazione dei monumenti e cimeli ovunque
» esistenti della veneranda cristiana antichità, emette il voto che siano stabilite Cat-
» tedre di Archeologia Cristiana presso le Università di studi, nei Sacri Seminari e in
» altri superiori Istituti di istruzione.

» 6. Il Congresso esprime il desiderio che si proponga a quelle Università in Europa
» e fuori, presso le quali esiste una Cattedra d'Archeologia Cristiana, oppure ai rispettivi
» Governi, che siano fondati stipendi per viaggi archeologici cristiani, così presso a
» poco come sono organizzati i viaggi scientifici condotti dal dott. Dörfeld, segretario
» dell'Istituto Archeologico Germanico per la Grecia e l'Oriente, e dal prof. Mau per
» l'Italia.

» 7. Il Congresso fa voto perchè si pubblichi annualmente un bollettino che contenga
» le indicazioni di tutte le puablicazioni riguardanti le antichità cristiane (dalle origini
» al pontificato di San Gregorio Magno.

» 8. Il Congresso, onde diffondere lo spirito della conservazione dei monumenti e
» delle suppellettili sacre, propone la compilazione di un piccolo manuale contenente
» le norme tecniche pratiche relative alla loro conservazione e riproduzione destinato
» ad essere distribuito. Delega per la compilazione del medesimo l'Arch. Giovenale,
» il Bar. Kanzler, Mons. Wilpert.

» 9. Il Congresso fa voti affinchè si ponga mano ad una pubblicazione dei sarco-
» fagi cristiani con tavole fotografiche secondo il voto emesso già a Spalato; e racco-
» manda al Prof. Nicola Müller dell'Università di Berlino, che già ha intrapreso questo
» lavoro, di condurlo a termine nel più breve tempo possibile.

» 10. Il Congresso propone un voto inteso a promuovere (se è possibile per via di
» concorso) un lavoro d'indole didattica, ove siano raccolte e ordinatamente disposte
» le conclusioni *certe*, *probabili*, *congetturali* in materia di Archeologia cristiana. Tali
» conclusioni (sotto il qual nome s'intendono tanto i principii o canoni, quanto le dedu-
» zioni dei medesimi) dovrebbero esser tratte dalle opere dei più grandi maestri, spe-
» cialmente del Bosio, del Marchi, del Garrucci, del De Rossi.

» 11. Il Congresso, considerata l'importanza scientifica ed archeologica del nuovo
» *Bullettino di Archeologia cristiana*, fa voti che questo Bullettino sia divulgato in
» tutte le Biblioteche pubbliche ed universitarie e che serva di mezzo di comunicazione
» per la maggior diffusione dell'Archeologia cristiana in qualunque parte si trovino
» avanzi di monumenti e di ricordi archeologici, specie dei primi undici secoli dell'E. V.

» 12. Il Congresso fa voto per le escavazioni nelle catacombe di San Vittorino presso
» Amiterno ».

Esaurita la lettura dei voti, confermati tutti insieme con un ultimo ed unanime applauso, si levò l'Emo Cardinal Lucido Maria Parocchi, protettore del Congresso, e pronunciò un dotto ed elevato discorso nel quale fece una sintesi stupenda del lavoro scientifico delle nostre riunioni, mostrando l'importanza che esse hanno avuto ed accennando ai vantaggi che giustamente ce ne possiamo ripromettere. Diamo qui un breve sunto di questo nobilissimo discorso, dolenti di non poterne pubblicare il testo intiero.

« Dell'esito del nostro Congresso, per pubblica testimonianza, felicissimo, dobbiamo
» e rendiamo grazie prima a Colui, *a quo omne datum optimum, et omne donum per-*
» *fectum*, poi all'Augusto Pontefice, ospite nostro benevolo e generoso, quindi a voi,

» Signori, che del preparare, dirigere, incoraggiare questa memoranda adunanza foste
» così gran parte.

» Personalmente io vi debbo moltissimo, dacchè entrato a voi catecumeno, esco con il desiderio, pur troppo non consentito dalle cure e dagli anni, di rifarmi nel lavacro dei vostri nobili studi.

» Permettetemi due parole, argomento della mia sollecitudine per l'incremento della cristiana archeologia.

» Diamo un rapido sguardo al passato, sinteticamente compreso nelle trattazioni di questi giorni, e preveniamo il futuro, conforme ai voti annunciati poc'anzi.

» Roma, non ostante le ultime perdite gravissime fatte nell'ultimo lustro, principalissima quella del compianto De Rossi, non ha smentito il suo nome.

» Mons. Crostarosa vi ha esposte le importanti scoperte fatte da lui e dai colleghi della Commissione pontificia di archeologia sacra;

» il barone Kanzler vi ha fatta la recensione delle nuove ricchezze scientifiche del Vaticano;

» il prof. Marucchi, dopo aver dottamente discorso delle memorie dei Ss. Marco e Marcelliano nel cimitero di Domitilla, ci ha rallegrati con la speranza di veder finalmente il IV volume della *Roma sotterranea;*

» il nostro Presidente, scavando con le induzioni della sua immensa dottrina nei ruderi del Palatino, ha fatto rivivere l'edicola di San Cesario *ad palatium,* tanto intimamente collegata con la conversione dei Cesari al cristianesimo.

» Ed a corona, l'Emo Rampolla ci ha regalato due dotte memorie, l'una intorno all'antichissimo fra gli indici dei Sacri Cimiteri romani, e l'altra intorno a Santa Melania. Con i nostri rallegramenti al dottissimo porporato, è giustizia congiungere vive azioni di grazie per lo zelo, ond'egli munificamente dilata la gloria di Santa Cecilia, e per la cura di rimettere in luce, dirigendo il lavoro Mons. Crostarosa, due epoche in quella basilica, la pagana contemporanea alla illustre eroina, e quella di Pasquale II.

» A Roma doveva succedere in prima linea quella gloriosa Alessandria, che per l'intermezzo di Marco, giustamente si dice figlia di Pietro.

» E il prof. Botti ci fece assistere ad una scena dell'epoca di Decio, interpretando un greco papiro; ci indusse ad ammirare sulla colonna detta di Pompeo il trionfo del cristianesimo, mentre le infule pontificali dei primi secoli, trovate poco lungi di là, davano larga materia alla scelta erudizione del prof. Svoboda. Cartagine, l'eterna rivale di Roma nel paganesimo, poi figlia come primogenita nel cristianesimo, ci porgeva delineate dal Delattre in un quadro sinottico le scoperte di questi ultimi anni; scoperte alle quali facevano riscontro quelle di Salona sull'Adriatico, illustrate dal Bulic, e quelle dell'Umbria narrate dal prof. Sordini. Napoli propose, per mezzo di monsignor Galante, le dovizie domestiche e quelle della Campania Felice, e rivendicò, per la competente parola del prof. Stornaiolo, le antichità dei suoi musaici a San Giovanni in Fonte.

» Chiedo perdono all'egregio prof. Müller, se nel quadro pressochè topografico, che la mia sintesi va seguendo, non può entrare, come vorrebbe, il resoconto della sua bella analisi d'una statuetta di S. Pietro, chiedo perdono agli altri dottissimi oratori, che qui e nelle Sezioni hanno parlato con tanta copia di dottrina e tanta sceltezza di critica, se l'angustia del tempo non mi permette di menzionarli nominatamente ad uno ad uno; basti ad essi, che i loro nomi sono scritti negli aurei dittici del Congresso, e sono più ancora profondamente scritti nei nostri cuori.

» Ora all'avvenire.

» Conviene perpetuare i nostri studi. E come? Non posso insegnare a voi, che mi siete maestri, a voi, che per dilatare il dominio della scienza, non avete altro compito, che seguitar nella via.

» Ed è lunga. *Magna tibi restat via.* Perfino a Roma i tesori occulti sono in maggior numero dei palesi; che dire della rimanente Italia, comprese le isole, delle quali, prima la Sicilia, occulta in seno ricchezze inestimabili d'antichità?

» Quanto a scavare nell'Africa, nella Dalmazia, nell'Asia Minore, dove ci è qui balenato un raggio d'improvvisa luce, alla speranza di rivedere un giorno tutta intero Efeso nella grandezza delle ruine immani.

» E le indagini nelle biblioteche e negli archivi, e il ricupero di codici malamente tenuti a marcire dalla ignoranza? Quando sarà adunato un così vasto cumulo di materiali scientifici che messe copiosa alla scienza!

» Parranno allora bambine le notizie nostre, come a noi sembrano quelle d'or sono due secoli.

» Ma non basta. Bisogna anche pensare ai posteri. Divulgare più che sia possibile lo studio delle sacre antichità.

» Libri di divulgazione ne pubblicò l'Armellini di chiara memoria, ne pubblicò e ne pubblica il nostro instancabile Segretario e per tutta l'Europa civile se ne stampano tutti i giorni.

» Conviene però obbligare i giovani, specialmente ecclesiastici, a studiarli.

» E quindi s'impone la necessità di una cattedra di archeologia cristiana almeno nei seminari. È troppo intimo il nesso di questa con le scienze tutte, perchè si trascuri. È troppo entrata nella cultura generale, perchè il clero ne faccia senza.

» Proporzionatamente s'imponga agli altri addetti agli studi classici, ma specialmente agli studiosi di belle arti.

» L'archeologia cristiana ha una stretta parentela con esse.

» L'architettura delle antiche basiliche è nata nelle catacombe, come gli stili bizantino e lombardo scaturirono dallo stile romano.

» La scultura veramente cristiana di Nicolò Lombardo, di Mino da Fiesole, dei Della Robbia, del Donatello sembra inspirata dai sarcofagi dei cimiteri cristiani, più la bontà della forma.

» La pittura! Ebbene intesi qui una dotta memoria sull'influenza dei musaici nei dipinti di Benozzo Gozzoli, del Pinturicchio, del Perugino e di Raffaello; potremmo aggiungere una pagina intorno all'influenza delle catacombe sul Beato Angelico e su Leonardo. Le celle di S. Marco respirano l'aria, il sentimento cimiteriale, la testa del Redentore nella cena del divino da Vinci discende per linea retta dalle imagini del Buon Pastore nelle catacombe romane e nel sepolcro di Galla Placidia a Ravenna.

» Sarebbe un rimedio contro il verismo, sarebbe un'espansione di idealità, non vaga, non fondata sulle astrattezze del simbolismo, ma vera.

» Però se tra i giovani v'è qualche specialità d'attitudine, si conforti e si applichi alle scienze affini: storia, geografia, topografia, epigrafia, numismatica, lingue classiche, lingue moderne, paleografia.

» E si avvezzino alla concordia, alla unità del lavoro, che moltiplica le forze, alla distribuzione del lavoro, che non divaga in un campo impossibile a percorrere tutto quanto.

» Chiude col voto, che il secondo Congresso di sacra archeologia, tenuto all'ombra ospitale del Romano Pontefice, coroni le glorie di Gesù Redentore nel tramonto del secolo ».

Finito fra i plausi il discorso di Sua Eminenza, prese la parola il Presidente generale prof. Duchesne, il quale lesse il discorso di chiusura del Congresso che noi qui riproduciamo, e nel quale egli propose a nome di tutta la Presidenza che il III Congresso si tenesse nel 1904 a Cartagine, il che fu approvato da tutti i presenti con unanime plauso.

« Eminence,

» Vous venez de dire beaucoup de bien du Congrès; vous avez résumé nos travaux avec autant de précision que de bienveillance et prouvé ainsi que rien n'avait échappé à votre obligeante attention. Notre devoir est de vous remercier de vos éloges, de votre attention et de l'honorable sympathie dont nous y voyons le témoignage. Permettez-nous toutefois de triompher modestement. Vos éloges, si autorisés pourtant, ne nous empêcheront pas de mesurer la distance entre ce que nous avons fait et ce que nous aurions pu faire, de regretter surtout que l'assemblée, quoique fort nombreuse, n'ait pas été plus complète.

» Nous sommes, Messieurs, à l'heure des compliments. Je suis sûr que nul parmi nous ne cherche à en faire, ni aussi à en solliciter par une modestie hypocrite. Si l'on nous dit qu'il n'était pas aisé de préparer et de mener à bonne fin un Congrès rigoureusement scientifique et obstinément pacifique, on aura notre assentiment. Si l'on constate que le Congrès actuel a porté d'heureux fruits en rapprochant des personnes dignes et heureuses de se connaître, en les mettant à même d'estimer davantage, et sur de bons spécimens, leur érudition et leur méthode, on ne dépassera pas la mesure d'éloge à laquelle nous croyons avoir droit.

» Mais si l'on cherchait à nous persuader, en partant des résultats obtenus ici, que l'activité scientifique des Congrès peut être substituée à celle des Académies, ou même qu'il n'y a pas moyen d'imaginer un Congrès plus parfait que celui-ci, alors nous écouterions peut-être, mais avec un prudent scepticisme. Je crois, en particulier, qu'il sera aisé de trouver un président plus accommodant. Celui qui touche au terme de ses fonctions ne peut omettre de demander pardon à tant d'orateurs que la brièveté du temps l'a forcé à contrarier dans leurs développements et qui l'auront trouvé bien féroce. Mais s'il avait voulu les contenter tous, c'est au Congrès lui-même qu'il aurait dû présenter des excuses. Quoi qu'il en soit, nous sommes tous beaucoup moins préoccupés de ce que nous pouvons avoir fait que de ce qu'il nous reste très certainement à faire. A quelque littérature que nous empruntions nos proverbes, nous pouvons tous ratifier le mot de La Fontaine:

D'abord on s'y prit mal puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.

» Viendra peut-être le jour où il ne manquera rien; nous ne nous flattons pas de le voir. Mais il dépend de nous de réaliser l'intermédiaire *un peu mieux*. Et nous allons nous y employer tout de suite, en promettant un concours, non pas indolent et de principe, mais effectif et énergique, à ceux qui prépareront le troisième Congrès d'archéologie chrétienne.

» Où se tiendra ce troisième Congrès? Le Comité d'organisation et le bureau présidentiel de celui-ci ont examiné diverses réponses à cette question. Il a été parlé de Lyon, de Jérusalem, de Constantinople, de Carthage. Les trois premiers sièges, très désirables tous les trois, n'ont pas paru offrir, pour le moment, les conditions nécessaires. A Carthage nous sommes en meilleure situation. Inutile d'insister sur la prodigieuse richesse de l'Afrique en monuments chrétiens. Ce pays est un vaste musée. Et ce n'est pas un musée inexploité. Des sociétés savantes nombreuses et actives, des collections jeunes encore mais déjà célèbres, des travailleurs éprouvés, infatigables, dont quelques-uns ont pris une grande part à ce Congrès, soit en l'honorant de leur présence, soit en lui envoyant d'importants mémoires, voilà, je crois, des points d'appui de premier ordre. A Carthage et à Tunis, ce qui est tout un, peut aisément se relier l'activité scientifique d'Alger, de Bone, de Constantine, d'Oran, comme jadis, au temps d'Aurèle et d'Augustin, s'y concentrait l'activité ecclésiastique de la Numidie et de

la Mauritanie. Nous y trouverions donc de grandes ressources et de préparation, et d'étude.

» De plus, et c'est un point très important, nous y sommes d'ores et déjà invités. M. le Résident de France et Mgr l'archevêque de Carthage nous ont fait savoir, par l'intermédiaire du R. P. Delattre, et par une lettre de M. P. Gauckler, directeur des antiquités dans la Régence, que, si notre Congrès décidait de tenir sa prochaine session à Carthage, ils l'accueilleraient avec le plus grand plaisir et le seconderaient de tous leurs efforts.

» Une invitation aussi obligeante et aussi honorable ne peut manquer, Messieurs, d'influer sur nos résolutions.

» Maintenant, que vous êtes au courant de la situation, je vous demande au nom du bureau du Congrès, si vous agréez l'idée de tenir à Carthage notre prochaine réunion.

(La proposta di tenere il III Congresso a Cartagine venne accolta ed approvata fra unanimi e prolungati applausi).

» Eh bien, Messieurs, nous irons à Carthage. Nous irons tous, dans les mêmes sentiments qui nous ont amenés à Rome, préoccupés uniquement de science et d'antiquités chrétiennes. Quelques-unes des nations représentées à ce Congrès ont dans leur histoire moderne et même dans leur activité contemporaine, d'étroites attaches avec le pays de saint Augustin; actuellement elles concourent pacifiquement à sa renaissance sous le drapeau de l'une d'entre elles. Nous serons accueillis par l'Afrique latine et, plus spécialement, par l'Afrique française; mais ce dont on nous fera les honneurs, c'est l'Afrique romaine et chrétienne. Là, de quelque part que nous venions, nous serons tous chez nous, comme nous l'avons tous été ici, dans ce sanctuaire de la civilisation romaine et du christianisme.

» Du reste, le fait même de nos réunions n'en détermine-t-il pas le caractère? Ne portons-nous pas avec nous ces *templa serena* dont parle le poète, où, tout en conservant chacun le culte de nos traditions, nous nous sentons momentanément élevés au dessus des agitations de ce monde? Et serait-il même besoin de faire de celles-ci la mention la plus fugitive, si nous étions tout à fait entre nous? Oui, vraiment, la science, la vraie science, la science sincère, libre, désintéressée, est un lien entre les hommes. On devrait bien y songer avant de nous dédaigner ou de nous persifler, comme certains le font avec trop d'aisance. La paix, tout le monde en parle; nous, nous la pratiquons.

» Messieurs, le moment est venu de clore nos travaux scientifiques; mais l'heure de la séparation n'a pas encore sonné. Demain nous nous réunirons deux fois, aux Catacombes et au Latran. Aux Catacombes, on célébrera devant vous la liturgie sainte. Autant que le permettent les règles actuellement en vigueur, cette cérémonie se rapprochera des formes antiques. Par une dérogation toute spéciale au cérémonial ordinaire, le Saint-Père a permis que l'épitre et l'évangile fussent lus consécutivement en latin et en grec. L'emploi des deux langues remonte au temps des empereurs byzantins, alors que Rome comptait, dans sa population, un élément grec très important. Dans les cérémonies où tout le monde, Grecs et Latins, était convoqué, force était, suivant les idées du temps, de s'adresser à chacun en sa langue. Ces assemblées générales étant toujours présidées par le pape, c'est à la messe du pape que l'on faisait ces lectures bilingues. C'est encore à la messe solennellement célébrée par le pape que le privilège en est demeuré. Aussi a-t-il fallu une concession tout à fait extraordinaire pour qu'elles eussent lieu à la messe célébrée par un prêtre cardinal.

» Mais plus encore que ce rituel spécial, le lieu de la cérémonie reportera nos pensées et élèvera nos cœurs vers la plus vénérable antiquité chrétienne. Nous nous presserons entre les murs d'une basilique construite au temps de l'empereur Théodose, sur le tombeau des très anciens martyrs Nérée et Achillée, au milieu des sépultures

chrétiennes de la famille impériale des *Flavii.* Le sol creusé par les fossoyeurs du IIe siècle et par les maçons du pape Sirice a jadis appartenu à Flavie Domitille, nièce de l'empereur Vespasien, et vraisemblablement reçu la dépouille mortelle de cette princesse ainsi que de son mari Fl. Clemens, consul et martyr.

» Après avoir joint nos prières à celles que répandirent en ce même lieu les chrétiens des anciens âges, nous dédierons une inscription commémorative en l'honneur de celui qui, il y a environ un quart de siècle, en remit au jour les monuments, J. B. de Rossi; et nous avons pris soin d'ajouter à son nom, sur le même marbre, les noms de ceux qu'il a toujours considérés et proclamés comme ses maîtres, Antonio Bosio et Giuseppe Marchi.

» Le soir, nous nous réunirons au Latran. Nous eussions voulu vous y rassembler dans une immense et solennelle agape. Les palais pontificaux, comme aussi les palais impériaux, ont abrité souvent, pendant l'antiquité et le moyen-âge, des festins solennels où nombre de personnes étaient admises à l'honneur de la table pontificale. A Constantinople il y avait une salle de festin subdivisée en dix-neuf *accubita;* au Latran il y en avait une de onze *accubita.* La célèbre mosaïque dite du triclinium de Léon III, sur l'esplanade du Latran, vous conserve un spécimen de la décoration de ces grandes salles.

» Mais si, dans le Latran reconstruit par Sixte V, les grandes salles ne manquent pas, il y a bien trois siècles qu'on ne fait plus à côté d'elles les préparatifs d'ordre pratique, sans lesquels il n'est pas de festin possible. Nous avons donc dû, sous peine de vous convier à une agape pas trop archéologique, renoncer à vous faire dîner là où les pontifes du moyen-âge traitaient l'aristocratie du monde entier, et spécialement les empereurs consacrés par leurs mains. Une réception du soir a été substituée au festin.

» Ce n'est pas très archaïque, et nous n'avons guère lieu de croire que le Latran, au temps du pape Damase et même au temps de Frédéric Barberousse, ait vu des soirées de ce genre. Mais l'archéologie ne fera pas défaut; elle nous sera fournie par le musée, où sarcophages et inscriptions seront brillamment illuminés.

» Telles seront les fêtes préparées par le Comité d'organisation à l'occasion du Congrès. Mais nous en aurons d'autres. Dans la journée d'hier nous avons fait visite au cimetière de Priscille, à la villa Albani, aux *Grotte Vaticane.* Il nous reste à déférer aux invitations gracieuses qui nous ont été faites de visiter les nouvelles fouilles du Forum, ainsi que les églises de S. Maria in Cosmedin et de S. Saba, où se sont accomplis, tout récemment, des travaux fort importants. Enfin, l'Académie pontificale d'archéologie et un Comité de littérateurs sous la présidence honoraire de notre Cardinal protecteur, nous convient l'une à célébrer avec elle le *Natale di Roma,* transféré au 25 avril, l'autre à une réunion en l'honneur de Dante, le grand poète chrétien et national de l'Italie.

» Après quoi, Messieurs, nous n'aurons plus qu'à revenir à nos travaux ordinaires, le cœur rempli des bonnes impressions du deuxième Congrès, l'esprit déjà préoccupé du troisième: *Adeunda Carthago* ».

Dopo ciò il Presidente diè la parola al prof. Neumann, rettore magnifico dell'Università di Vienna, il quale pronunciò le seguenti parole:

« Eminentissimo e Reverendissimo signor Protettore, Signori e Signore.

» Non sono abituato nei miei discorsi a rivolgermi in ispecial modo *alle Signore;* giacchè non mi pare che sia conveniente ad un monaco rivolgersi alla donna. Ma oggi mi devo rivolgere a *tutti* i membri del Congresso, perchè voglio invitarvi ad un applauso per tutto il Comitato e per la sua Presidenza.

» E meritano questi Signori tutto il vostro plauso: adesso che noi sediamo in questa sala magnifica, in un palazzo splendido, non pensiamo già ai lavori che precedettero le nostre sedute. Quanti lavori e fatiche furono sostenuti per convocare il Congresso a Ravenna, la città che veniva scelta dal primo Congresso degli archeologi cristiani di Spalato! Quanti preparativi furono necessari per le nostre sedute, per le risoluzioni

nostre, per tutta la organizzazione di un tal Congresso, verso il quale sono rivolti gli occhi di tutti i dotti del mondo cristiano!

» Il primo Congresso degli archeologi cristiani, che si tenne a Spalato, era un fanciullo che osava i primi passi; allora le risoluzioni si dirigevano ad un Governo come l'austriaco, che è ricco di buona volontà, ma forse povero di denaro; allora, a Spalato, prendevano parte solo Austriaci e pochi esteri. Il secondo Congresso è ora un giovane in pieno vigore; le sue risoluzioni si dirigono alla Chiesa, protettrice delle scienze e delle arti, esse volano per tutto il mondo, e cercano e trovano l'assenso di tutti i dotti, che anche non potendo partecipare alle nostre sedute in persona, spiritualmente seguono tutti i nostri discorsi.

» Conviene adunque che noi ringraziamo il Comitato per i lunghi e faticosi lavori ch'egli ha compiuto. E mi fa grandissimo piacere non essere membro del Comitato: Mi domandereto voi il perchè? Dico francamente: che mi fa grande piacere poter sciogliere un inno ai meriti del Comitato ed invitarvi ad un plauso; cosa che io non avrei potuto fare quando fossi stato membro del Comitato stesso.

» Forse un italiano in parole molto più eloquenti potrebbe fare questo elogio: ma senza dubbio loro Signori preferiscono le parole balbuzienti di un estero, di un tedesco, quando parla in nome degli esteri partecipanti a questo Congresso, sia in persona, sia in ispirito. Se mi manca la forza dell'eloquenza mi aiuta almeno l'abito e la collana di Rettore magnifico della seconda Università tedesca delle regioni e regni in cui si parla la lingua tedesca.

» Merita il nostro plauso, che nel Comitato si sieno congiunti gli uomini più illustri per la scienza archeologica; merita il nostro plauso, che il Comitato mostri come la scienza è una, che non conosce le diversità di nazione, nè anche di confessione religiosa: perchè la scienza non cerca che la verità, e questa è una, ed eterna, indipendente da opinioni momentanee. Ma merita sopratutto il nostro plauso, chè il Comitato abbia eletto a Presidente un uomo illustre, di cui il nome non si dimenticherà mai, fin che si parlerà di scienza archeologica; quest'è Mons. Duchesne. Ringrazio lui in nome di tutti i membri esteri del Congresso per i suoi lavori, per la sua pazienza che ha avuto con noi, per i suoi discorsi dottissimi.

» Vengo infine ad aggiungere le congratulazioni di tutti gli esteri per il felice esito del Congresso, e la speranza che il Dio della verità benedica i nostri lavori ».

Dopo il prof. Neumann parlò il prof. Rodolfo Lanciani dell'Università di Roma, presentando al Congresso gli omaggi ed i rallegramenti degli archeologi italiani.

Finalmente si levò di nuovo l'Eminentissimo Cardinal Protettore e con altro breve, ma sempre nobilissimo discorso chiuse il Congresso, invitando tutti a rendere omaggio ed alzare la mente ed il cuore al Dator d'ogni bene ed a Cristo Redentore del mondo.

Il Presidente generale
L. DUCHESNE

Il Segretario generale
O. MARUCCHI

I vice-segretari
A. BEVIGNANI — A. PROFUMO.

INDICE

PAG.